

NORTHWESTERN UNIVERSITY

EVANSON ILLINOIS

MISSIONS DES OMI

1895

RATIO 15X

FILMED BY

ONTARIO MARCH OF DIMES

ABILITY CENTRE

80 COLONNADE RD.

NEPEAN, ONT

K2E 7G2

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.



PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7

1895



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 129. — Mars 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, 1^{er} novembre 1894.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Afin de suivre l'habitude prise d'après les bons avis de celui qui est aujourd'hui notre Révérendissime et bien-aimé Supérieur général, je viens vous faire part de nos petits travaux dans cette partie nord-est du vicariat de la Saskatchewan. C'est la suite du rapport publié dans le numéro 123 de nos annales.

La saison de la navigation est finie ; le missionnaire, après avoir, durant tout l'été, couru çà et là, où il pouvait rencontrer des âmes à secourir, est revenu à sa résidence pour se reposer, tâcher de se recueillir et se préparer à de nouveaux combats, comme font ses Frères de la Con-

grégation. Cette année, une grande joie lui est réservée. Après être resté si longtemps solitaire, il possède enfin un aimable compagnon en la personne du P. MAISON-NEUVE, jeune, alerte et courageux. Après les exercices religieux dont nous avons besoin plus que les autres, le nouvel ouvrier s'occupe lui aussi, comme son devancier, de toute sorte de travaux. Après la hache, la scie ou le rabot, il prend la grammaire criste afin de pouvoir remplacer bientôt son compagnon, vieilli, dit-on, avant l'âge.

Dans le dernier rapport, un post-scriptum annonçait une grave maladie et des morts parmi nos néophytes du fort Nelson. Il y eut près de quarante décès. Imaginez si les catholiques soupiraient après leur missionnaire, qui, à une distance de plus de 300 milles, ignorait tout. Le jeune ministre méthodiste de l'endroit, prenant un peu trop à la lettre les paroles de l'Évangile : *Laissez les morts enterrer leurs morts*, n'assista aucun de ses adeptes. Il plia bagage et s'en alla se promener en Canada... pour chercher femme, dirent quelques malins. J'étais seul encore en ce moment à ma résidence et j'avais le bonheur de sauver la vie à un de mes anciens orphelins, marié dans le village. Ce fut un véritable miracle opéré par l'eau de Lourdes.

Nos fêtes de Noël se passeront cette fois à Pakitawagan. Les Indiens de ce pays m'avaient demandé cette faveur à cause de leur nombre, et surtout à cause des affligés et des convalescents échappés à la terrible maladie. J'accédai à leur demande. Deux d'entre eux devaient venir me chercher et devaient ensuite me reconduire.

Le bon Dieu voulut nous faire gagner quelques mérites durant le voyage, car de ma vie je n'avais vu un si mauvais temps. En retour, je vis à Pakitawagan presque tous nos chrétiens de Churchill et de Nelson réunis à nos

belles fêtes. Beaucoup d'entre eux assistaient pour la première fois à la messe de minuit. Plusieurs venaient de fort loin, entre autres un employé protestant de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Nos futurs missionnaires, aujourd'hui au noviciat ou au scolasticat, doivent se figurer avec bonheur et une sainte envie les grandes occupations du prêtre à une pareille réunion et à une telle fête. Je puis leur dire cependant que la beauté du rôle du missionnaire en ces occasions ne l'empêche pas de sentir la fatigue, le sommeil, la faim, etc... Dans ce grand concours de pauvres sauvages, le prêtre qui n'a là qu'un coin pour vivre et personne pour le servir convenablement connaît par expérience quelques-unes des misères mentionnées dans nos saints livres, sans parler de celle qui devait martyriser saint Benoît Labre. Avec la meilleure volonté du monde, on ne pourrait tenir bien longtemps à une pareille vie et à un pareil régime. On n'a pas la vertu de se laisser dévorer comme le saint mendiant d'Amettes. Ce qui soutient le missionnaire en ces dures épreuves, lui donne le courage de renouveler tous les ans et plusieurs fois par an ces missions, c'est la vue du bien immense qu'on fait aux âmes de ces pauvres gens, âmes précieuses qui sont comme les nôtres créées à l'image de Dieu et rachetées par le sang de Notre-Seigneur. C'est à dessein que je souligne ces dernières lignes comme manière de protestation contre des idées fausses que j'ai trouvées là où je ne m'y attendais guère.

On voudrait faire du sauvage une espèce d'automate ou d'animal qui n'agit que par instinct.

Après vingt ans de mission et avec tous nos missionnaires d'Indiens, je sais par expérience que les actes humains d'un Peau-Rouge sont bien pareils consciencieusement aux actes humains d'un blanc, et j'ai trouvé tel et

tel pauvre sauvage des bois avec une conscience aussi droite et délicate que celle du meilleur catholique de nos pays civilisés.

En partant de Pakitawagan, nous emportons, sans le savoir, le germe de l'épidémie de l'automne, et, cette fois, le missionnaire est attaqué lui-même très sérieusement. J'avais cru d'abord à un retour de la grippe, et peut-être c'était bien elle encore ; mais pour le coup elle faillit m'emporter. Quand on n'est pas un François Xavier ou un François Régis, avouez que c'est une bien triste position que celle d'un pauvre missionnaire, homme fragile et pécheur, hélas ! cloué sur un lit et en danger de mort, sans le secours des sacrements. Le bon Dieu voulut bien me laisser encore la vie, et je vous dirai que la convalescence fut plus pénible que la maladie. Quand on n'a pas mangé de quelques jours et que l'appétit revient, on aurait besoin de soins que l'on ne peut guère trouver dans nos déserts. Notre cher P. GROLLIER jadis, dans le Nord, demandait en vain une pomme de terre. Il pratiquait héroïquement son vœu de pauvreté. Nous, ici, nous avons au moins des pommes de terre, mais c'était tout, et la pauvre nature réclamait un peu plus. Ne vous étonnez pas si la convalescence fut longue. Un jour, des sauvages de la rivière Caribou arrivaient à la Mission, désolés de voir leur prêtre en si pauvre état. Et ils venaient, délégués par leurs malades, qui réclamaient le Père pour les aider à bien mourir ! Dès que je fus en mesure de voyager, je partis. Le bon Dieu prêta vie à ces pauvres gens pour me voir et recevoir les sacrements des mourants. Je n'oublierai jamais les manifestations si sincères de joie qu'ils firent éclater à l'arrivée de leur missionnaire. Leur village est à l'entrée du lac Caribou. Au retour, nous eûmes à souffrir. La neige fut si abondante et le temps si mauvais que je dus

chausser tout le temps les raquettes et tracer le chemin devant les chiens.

C'est le moment de relater ici le mouvement extraordinaire de conversions qui s'est produit tout à coup au fort Cumberland, par le ministère du zélé P. CHARLEBOIS. Il a reçu cette année au moins treize abjurations, je crois.

La première convertie fut une vieille Indienne, baptisée jadis par le R. P. TACHÉ, mais devenue protestante par la suite. La foi de son baptême lui a été rendue, grâce à Dieu, à son lit de mort. Son exemple et ses dernières paroles ont ému sa parenté et ses compatriotes. Dans deux visites à mon cher confrère, j'ai reçu, chez lui, trois nouvelles abjurations, qui ont beaucoup aigri le parti protestant. J'espère que le P. CHARLEBOIS fera part à qui de droit de ces consolantes conversions.

Pour ne pas donner trop d'extension à ce rapport, je ne vous parlerai pas de nos fêtes de Pâques, très solennelles cette fois, à cause du grand concours de sauvages. Notons cependant une conversion avec abjuration du protestantisme ; notons aussi l'arrivée d'un bon chasseur qui, échappé à la mort, lui avec toute sa famille, après un vœu fait à Dieu, venait porter à la maison de la prière tout le produit de sa chasse.

C'est quelques jours après que j'avais l'immense bonheur de recevoir le jeune P. MAISONNEUVE ; c'étaient l'Ardèche et la Lozère, si voisines l'une de l'autre en France, qui se rencontraient en ce pauvre pays, dans la personne de deux Oblats de Marie.

Je dus bientôt laisser seul le nouvel arrivé pour aller voir nos chrétiens de Pakitawagan. Cette fois, ce fut un bon voyage, qui ne manqua pas même de quelques agréments : je veux dire un campement avec des sauvages catholiques en leur pays de chasse. Une grande loge les abritait tous. En prévision du passage du Père, il y avait

tapis-neuf-de-branches-de-sapin et une cuisine formidable pour le régaler lui et ses compagnons de voyage : têtes et nases de caribou, langues et pemikan, sans parler des pains de graisse. On voulut fournir au missionnaire ses provisions de route et lui offrir des présents. C'étaient des sacs de viande pilée et des peaux de caribous. Impossible de célébrer dans une loge ; mais nos bons hôtes auraient été bien attristés si je ne leur avais pas accordé la faveur de se confesser. Aussi, le soir, après la prière commune, le silence le plus complet régna dans l'assemblée, et le missionnaire, assis sur son sac de voyage et ses couvertures, entendit tour à tour la confession des grands et des petits. Je dus ensuite accorder aux enfants la satisfaction de venir réciter à mes genoux leur prière qu'ils savaient tous, sans broncher, du commencement à la fin. On passa là une bonne veillée. Nos bons chrétiens, Dieu merci, sont toujours joyeux, mais quand ils ont la faveur d'avoir chez eux le Père, et que la hutte est dans l'abondance, leur satisfaction est complète.

Voici maintenant la belle saison. Après avoir passé avril et mai à enseigner le tris à mon cher compagnon, je vais me séparer de lui pour quelque temps.

C'est un rade rameur, le P. MAISONNEUVE ; il manie l'aviron et gouverne un canot aussi bien qu'un Indien. Un beau matin, il est même arrivé d'une promenade avec trois gros ours dans son canot. Je l'envoie à Prince-Albert pour affaires, tandis que je me prépare à mon voyage au fort Nelson. Il faudrait être sans foi et sans cœur pour abandonner ces pauvres néophytes à plus de 500 milles de distance. L'occasion, cette année, est même très bonne, car la maladie est venue les visiter et le ministre de l'erreur est absent. Des sauvages arrivent au commencement de juin, apportant des fourrures à la

Compagnie. Je profite de leur retour pour me rendre avec eux jusqu'en bas du fleuve Churchill. Bonnes gens ! Toujours joyeux malgré leur pauvreté qui n'est pas petite ; ils ont des ceintures en écorce de saule, et fautes de mouchoirs pour essuyer la sueur de leur visage, dans les portages, ils se servent de feuilles d'arbres. Nous sommes plusieurs canots ensemble ; c'est vous dire que nos compagnons se contentent des chasses, des nouvelles, tout en jouant de l'aviron ; ils rient de celui-ci ou de celui-là, imitent le langage d'anciens types de leur nation, contrefont les vieux magiciens, etc. C'est un amusement de les entendre. Le sérieux leur revient quand il le faut et ils sont toujours édifiants dans leurs exercices religieux. Quelquefois, sur les beaux lacs, pendant le calme, ils jouent à lutter de vitesse avec leurs canots, et les vainqueurs poussent des cris de joie ; c'est une de leurs innocentes récréations et une des plus fréquentes.

Dans leur pénurie des choses essentielles, nos Indiens, très ingénieux, se tirent toujours d'affaire. Si le sauvage n'a pas d'allumettes, il tire un coup de fusil sur un peu de foin sec ; s'il n'a pas de fusil, il bat le briquet et l'étincelle du silex allume le tondre, sorte d'amadou sauvage. S'il n'a pas de vivres en hiver pendant ses voyages, il peut se coucher sans souper, mais il aura à manger en se levant ; il a eu soin d'aller tendre quelques lacets à lièvres dans le bois. Si c'est en été, il ira tuer, à coups de pierre ou de bâton, les brochets ou les carpes de quelque petite rivière.

Je partais donc cette fois du lac Pelican, le 12 juin, et, deux jours après, j'atteignais quelques familles campées sur le rivage de Churchill. La pluie nous obligea à rester là un grand jour. Du reste, je ne perdais pas mon temps ; il y eut confessions, baptêmes, et même un mariage, à la course, pour ainsi dire. Nous n'avons pas

souvent ici de fiançailles ni de publications de bans. Cette fois, un homme dit à son jeune frère de vingt ans : « Mon frère, tu fais pitié ; notre mère étant morte, tu n'as personne pour laver ton *butin*, recondre tes habits, faire bouillir ta chaudière, rôtir ton poisson. Si tu veux, je vais demander pour toi la fille de X... — Je veux bien, répond le jeune homme. » X... qui a beaucoup d'enfants à nourrir et à vêtir est bien aise de la demande. On vient trouver le prêtre, qui ne voyant d'ailleurs aucun empêchement, appelle les jeunes gens, et après une confession préalable, les marie en présence de la parenté. Suit un petit repas où l'on boit le thé sucré, coupé avec un morceau de galette, et voilà !

Le lendemain, nous sautions un rapide de Churchill, où jadis des Français se noyèrent dans un mauvais remous. Le soir, nous campions sur une belle île pelée. Bien qu'à 10 heures du soir, il n'était pas encore nuit. Le 16, nous partions un peu avant 3 heures du matin, et, au coucher du soleil, nous arrivions en vue de la Mission de Pakitawagan. Nous y étions attendus, mais je ne comptais pas sur une si belle réception. Aussitôt qu'on nous aperçoit, décharge générale de mousqueterie plusieurs fois répétée ; la cloche est mise en branle, et sur deux mâts flottent deux bannières blanches avec une croix et un cœur de Jésus brodés en rouge par des Indiennes. Comme nous touchons au rivage, quatre-vingts sauvages sont là pour nous saluer et nous serrer la main. Aussitôt les jeunes gens s'empressent de transporter à la maison du Père tout le bagage du canot ; et bientôt le chantre du village nous apporte à souper.

Je restai là deux jours entiers pour entendre mes chrétiens en confession, faire des baptêmes et des mariages. Nous repartions le 19 pour continuer notre voyage au fort Nelson ; mais dès cet endroit de fréquentes

tempêtes vinrent nous contrarier, et quelquefois si subitement, que nous courûmes même quelque danger. Une fois surtout, dans une grande traversée, les vagues étaient si hautes et si furieuses que deux canots durent rebrousser chemin pour se sauver à l'abri d'une pointe. Après avoir pu traverser nous-mêmes sains et saufs, je m'occupai à entendre des confessions dans un nouveau campement d'Indiens.

Le 22 au soir, nous étions déjà sans vivres ; mais j'avais eu soin de mettre dans mon sac un petit filet qui fut tendu à l'embouchure d'une rivière ; nous y trouvions, le lendemain, quelques poissons qui servirent au déjeuner. Nous rencontrions en même temps, ce jour-là, un catholique du fort Nelson, qui nous fit présent de canards et nous annonça que près de trois cents sauvages m'attendaient au fort. Ce soir-là et le lendemain, nous sautions les rapides de la rivière Brûlée, qui coule sur un nouveau versant et est tributaire du fleuve Nelson. Les lièvres du rivage suffirent à rassasier nos gens. Je me souviens aussi que le bon Dieu nous préserva d'un malheur dans un rapide. Un petit sauvage bossu, qui nous suivait depuis deux jours, pour ne pas se fatiguer dans le portage, préféra sauter le rapide ; mais ayant manqué le fil de l'eau, le mauvais courant l'emporta dans les grosses vagues du milieu. On le croyait perdu ; et du point d'où je le regardais, je me préparais à lui envoyer l'absolution. Mais son petit canot ne chavira point et ne recueillit même que quelques petits paquets d'eau. Du pied du rapide, il nous regarda en souriant. « Eh bien, lui dis-je, tu as failli te noyer. — J'aurais dû me noyer, mais Dieu me gardait, pendant que toi, son prêtre, tu me regardais, » répondit-il.

Enfin, le 24 juin au matin, un dimanche, nous entrions dans le lac, où se confondent trois rivières qui donnent

le nom à l'endroit du fort Nelson. Les sauvages l'appellent Nisto ayasik, *les Trois Rivières*. En approchant de la grosse île, nous aperçûmes des loges. On y débarqua pour y saluer les premiers habitants que nous rencontrâmes. C'étaient des protestants. Les catholiques se trouvaient campés sur une pointe voisine qui nous fut indiquée. On se hâta d'y aller. Au moment où l'on arrivait, tous les catholiques du pays, réunis dans la grande loge du meilleur d'entre eux, achevaient le chapelet. Imaginez si ces pauvres gens furent contents de recevoir leur prêtre, qui venait les voir à 300 milles de distance. Leur joie fut au comble quand je leur annonçai que je venais passer l'été avec eux. De ce point, on voit là-bas, à une petite distance, sur une belle côte, la maison de la prière catholique, avec sa croix blanche, et tout près, beaucoup de huttes indiennes. Je me hâtai de m'y diriger, et je dus rester longtemps sur le rivage, au milieu des catholiques et des protestants qui étaient venus souhaiter la bienvenue au prêtre catholique.

Après midi eut lieu notre première réunion à la chapelle. Au son de ma cloche, la population entière accourut. Les protestants des environs attendaient eux-mêmes depuis longtemps sur le rivage. Je fus heureusement surpris de cette affluence. J'eus le regret de voir dehors un grand nombre de protestants avides, eux aussi, d'entendre la parole catholique. Notre chapelle était trop petite. Dès le lendemain, je m'empressai de faire disparaître une cloison qui formait une petite salle, et cette salle agrandie devenait chapelle à l'heure des réunions. Un rideau fermait le chœur après les exercices. Pour satisfaire aux désirs de la population, même et surtout des protestants, je dus multiplier les instructions.

Les pauvres égarés, méthodistes malgré eux, écoutaient avec une attention parfaite les enseignements de

notre sainte religion. J'empruntai à dessein une grosse bible protestante et, ce gros livre à la main, je leur lisais les textes qui leur étaient familiers, mais qu'ils n'avaient jamais entendu expliquer dans le véritable sens. Ce fut très heureux pour moi et pour leurs âmes que la plupart d'entre eux fussent habitués à la lecture des livres saints. Je n'ai rencontré encore nulle part, dans le pays, des Indiens si exercés à la lecture de la Bible et du Nouveau Testament. Aussi, il me fut très aisé de les convaincre des grandes vérités prêchées par l'Église catholique, en leur lisant et en leur montrant les paroles sacrées qui les établissent et les prouvent.

Que de fois, après l'instruction, plusieurs d'entre eux vinrent me manifester leur trouble, me confier leurs peines et me prier de les éclairer davantage! Le 29 juin, je profitai de la fête du jour pour leur parler du successeur de saint Pierre, en essayant, avec la grâce de Dieu, de leur faire comprendre que là où est Pierre, là est l'Église, *ubi petrus ibi et Ecclesia*. Le pasce oves et le pasce agnos frappa les plus intelligents. Ce jour-là, par un dessein de Dieu, il ne manquait pas un seul protestant au sermon. Leur ministre n'était pas encore arrivé. « Où est-il, leur dis-je, ce grand prêtre qui tient la place de Jésus-Christ et de saint Pierre? Celui-là seul dont la foi ne doit pas défaillir, c'est le Pape, le chef de la religion catholique. »

Cette fois, tous ceux qui comprirent furent ébranlés, et, après la prière, ils restèrent à la salle pour me dire : « C'est pour la première fois que nous entendons parler de saint Pierre comme chef de la religion et remplaçant de Jésus, mais impossible de le nier, c'est bien vrai. C'est écrit. »

Le 2 juillet, c'était un sermon sur la sainte Vierge, sujet encore nouveau pour l'auditoire protestant. Les

jours suivants, les auditeurs furent toujours aussi nombreux et aussi attentifs.

L'instruction sur le Purgatoire les surprit beaucoup. Vinrent ensuite les sacrements. Le ministre ayant parlé souvent contre la confession, je dus insister sur la divinité de ce sacrement. Ils ne faisaient pas encore d'objections ; cela devait venir plus tard, après l'arrivée du ministre.

Un soir d'orage, pendant le passage de l'ouragan et les grondements du tonnerre, un des meilleurs protestants du pays vint me demander à me parler en particulier. Je donnai congé à mes nombreux visiteurs et, fermant la porte, je le conduisis à un banc près de la table de communion, en face des belles images des sacrés cœurs. « Véritablement, commença-t-il à dire, il est aisé ici de penser à Dieu et au ciel, en face d'aussi belles gravures. Jamais on ne nous fait voir rien de pareil, dans notre temple. Je voulais te demander une chose ; ne me la cache pas, je t'en prie ; je suis protestant, il est vrai, mais je voudrais bien sauver mon âme. J'ai passé quelques mois, cette année, avec une bonne famille catholique dont tous les membres m'édifiaient chaque jour. Ces bonnes gens m'ont dit plusieurs fois que je ne pourrais pas me sauver en suivant la religion protestante. Depuis que tu es ici, je viens chaque jour t'écouter ; il me semble comprendre, mais je ne suis guère intelligent. Dis-moi bien clairement s'il est vrai que je ne pourrai faire mon salut dans ma religion. »

Je dus lui répondre par la maxime : « Hors de l'Église, point de salut, » et lui contai la conversion de Henri IV. Pour le consoler dans ses afflictions de famille, j'ajoutai qu'un enfant baptisé valablement, même dans la religion protestante, et mort avant d'avoir offensé Dieu, irait au ciel.

Le pauvre homme garda longtemps le silence et parut comme atterré. Je l'engageai à prier de tout son cœur avec humilité pour demander au Saint-Esprit la grâce d'être éclairé et fortifié. En me quittant, il me dit : « Je sais que de deux bercails il n'y en aura plus qu'un à la fin. — Oui, lui répondis-je, mais cela arrivera probablement longtemps encore après nous, et, en attendant, ceux qui se seront trouvés dans le seul véritable bercail, ceux-là seulement seront sauvés. »

Un autre sauvage, versé dans l'Écriture, vint aussi me faire une drôle de question. Il me dit : « Le diable qui fut enchaîné par un ange pour mille ans, où est-il allé, après avoir été délié ? — Il court le monde, l'infâme, lui répondis-je ; il travaille avec ses pareils à détruire l'œuvre du bon Dieu et à perdre les hommes. C'est lui qui a poussé Luther, Calvin, Henri VIII et votre Wesley à faire des religions nouvelles. »

Dans une baie voisine, où un sauvage travaillait à ses canots, une vieille centenaire se mourait. De sorcière qu'elle avait été jadis, elle était devenue une soi-disant chrétienne de la secte des méthodistes, tout en conservant ses anciennes superstitions. Or, une de ses nièces, excellente catholique, étant allée la voir, fut touchée de son triste état et effrayée surtout de son malheureux avenir. Elle engagea fortement toute la parenté protestante à faire appeler le prêtre catholique pour procurer à la pauvre vieille une bonne mort. « Volontiers, lui fut-il répondu. Nous serions bien contents s'il voulait venir ». Dès que j'en fus averti, je me hâtai de traverser la baie en canot et je me rendis à la loge. Quel spectacle ! Étendue par terre sous de misérables haillons, une forme à peine humaine, des cheveux blancs qui couvraient une vieille figure de parchemin où je distinguai deux yeux fermés : elle était aveugle. Ses enfants,

petits-enfants et arrière-petits-enfants protestants, presque tous étaient là. Je m'agenouillai auprès de ce demi-cadavre. « *Nokkoun* (ma grand'mère), lui dis-je (il faut savoir que pour aller au cœur de l'Indien, le blanc, prêtre ou non, doit lui donner un nom de parenté), *nokkoun*, lui dis-je, c'est moi l'homme de la prière catholique ; je viens te voir parce que tu es malade et que j'ai pitié de toi. Je voudrais te préparer à paraître devant le Grand Esprit qui va t'appeler bientôt. — Laisse-moi donc tranquille. — Mais tu vas mourir, et si je ne prie pas pour toi, tu vas aller dans le feu de l'enfer. — Je n'ai pas besoin de ta prière. L'Anglais m'a baptisée, cela me suffit. » Cette fois, c'est son fils, protestant, qui lui répond. « Mais, pauvre mère, tu sais bien que tu n'as pas suivi comme il faut la religion, et celui-ci a une meilleure religion que la nôtre. Sa prière va effacer tes péchés. — Taisez-vous, laissez-moi tranquille. » Je voulus alors poser mon chapelet béni sur sa tête, et furtivement. A l'instant, comme une possédée, cette vieille Indienne, d'une main nerveuse, enlève lestement le chapelet et le jette au loin.

Je perdais mon temps. « Laissez-la, leur dis-je. Le démon règne en maître dans son cœur ; mais espérons en la divine miséricorde. Jésus est puissant ; voici, leur dis-je, une image du Sacré Cœur que vous mettrez sur la tête de la malade : peut-être demain son idée mauvaise aura disparu. Le bon Dieu seul peut la convertir. Si elle me demande, vous me ferez appeler. » Je sortis. J'allais m'embarquer dans mon canot, quand tout à coup un jeune homme sort à la hâte de la loge et me crie : « Reviens, ma grand'mère te demande. » Je regagne la loge. « Eh bien, *nokkoun*, tu me demandes. — Oui, c'est vrai, je suis méchante, j'ai fait du mal, beaucoup. Je fais pitié, lave-moi de mes péchés ; je hais le mauvais

Esprit. Place-moi dans le chemin qui conduit à Jésus. »

C'est pour la première fois que j'ai été témoin et acteur d'une si grande miséricorde du Cœur de Jésus. Les promesses de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie se réalisaient ce soir-là dans ce petit coin inconnu du monde, en la personne de la plus misérable et de la plus abandonnée des créatures humaines. Après le baptême, sous condition, et l'absolution, sous condition, je lui administrai les derniers sacrements et je quittai le cœur content cette pauvre créature régénérée. Elle garda son chapelet béni au cou et l'image du Cœur de Jésus sur la poitrine.

Le ministre arrivait le lendemain. Le jour suivant, un dimanche, quand tous les canots protestants de la grosse Ile passèrent devant la Mission pour aller au prêche de leur ministre, je vis un groupe qui venait débarquer à notre quai. C'étaient les enfants de la vieille grand-mère amenant dans un canot leur pauvre malade couchée comme dans un cercueil. Elle avait à peine un souffle de vie. Ces bonnes gens se privèrent d'aller au temple et ils se crurent obligés d'amener leur mère, au moins pour que je la fasse prier le dimanche.

Ils se contentèrent de tirer à terre, sur le gazon, le canot de la malade.

On vint me le dire, j'allai la voir, et toute la population se mit à me suivre.

De fond de son canot, les mains jointes sur sa poitrine, la croix de son chapelet entre les deux pouces : « *N'ossissim* (mon petit-fils), me dit-elle, fais-moi prier encore une fois avant que je meure ». Et de sa main décharnée et tremblante, elle fit le signe de la croix. Elle répéta avec moi le *Pater* et l'*Ave* dans sa langue. « Merci, dit-elle ; maintenant je partirai pour aller voir Jésus. »

Et, en effet, le lendemain elle rendait tranquillement le dernier soupir. Je lui fis l'aumône d'un linceul et d'un cercueil. Le corps fut introduit dans la chapelle, placé sur les bancs entre quatre cierges.

C'était pour la première fois qu'on faisait en ce pays les prières pour les morts. Ces honneurs funèbres rendus au corps d'une pauvre Indienne, sa sépulture dans le cimetière tout neuf, à l'ombre de la croix noire, l'eau bénite et la croix sur la tombe, tout cela émut profondément les sauvages.

Après mon retour du cimetière, ils s'assirent autour de la tombe, et un témoin me rapporta les réflexions exprimées par les protestants. Voici la principale : « Les prêtres catholiques aiment bien les pauvres enfants des bois et prennent la peine de voir leurs malades et d'ensevelir honorablement leurs morts. Nos ministres, à nous, ne regardent même pas les cadavres de nos défunts. »

Pendant que le missionnaire consacrait tout son temps à l'instruction des adultes ou au catéchisme des enfants, ses serviteurs équarrissaient, sciaient des planches, faisaient des clôtures et bâtissaient une cuisine.

Le ministre était mis au courant de toutes les vérités, nouvelles pour eux, prêchées par le prêtre catholique ; mais, malgré ses dénégations, il ne put effacer de leurs esprits les bonnes impressions que laisse toujours, dans ces âmes droites, l'expression sincère de la vérité. Aussi le ministre en avait du chagrin, mêlé d'un peu de colère ; et cette colère finit par éclater. Un jour, me rendant au fort pour affaires, je passai en face de sa maison, assez près du rivage pour être à l'abri du vent. Il me reconnut sans doute et crut que j'allais le visiter. Il s'empressait de me souhaiter la bienvenue quand je me contentai de le saluer de loin. A mon retour, je crus

devoir lui faire la politesse d'une visite. Je vis son temple, qui lui servait de maison. On parla de la pluie et du beau temps, etc. Quand je voulus prendre congé de lui, il m'arrêta et me dit : « Je voulais vous dire que les Indiens, en ce moment, paraissent absorbés par des idées nouvelles et que je ne leur connaissais pas jadis. C'est sans doute, ajouta-t-il, à cause de vos sermons ? — Probablement, lui répondis-je ; ils m'ont manifesté à moi-même leur surprise d'entendre parler pour la première fois des vérités contenues dans l'Évangile et des pratiques en usage chez les premiers chrétiens. » Et là, la discussion commença. Elle roula sur la confession, sur le pape, les évêques, les prêtres, etc. Il y avait, pour nous écouter, une dizaine de catholiques mêlés à une centaine de protestants. Le malin ne voulait pas parler en cris et je dus, pendant le premier quart d'heure, lui répondre en anglais. Quand il en arriva à énoncer des énormités contre les sacrements, je n'y tins plus, je m'adressai aux sauvages : « Entendez-vous ce que dit votre ministre, mes chers amis ? Il dit que même le baptême n'est pas nécessaire au salut. Prenez votre Nouveau Testament et lisez-y les paroles de Notre-Seigneur. Suivez l'enseignement du Fils de Dieu et non les paroles d'un homme. Comme par le passé, vous vous empresserez de procurer à vos petits enfants la grâce du baptême, sans lequel ils ne pourraient entrer dans le ciel. » Et le ministre de lever les bras et de crier plus fort : « Certainement, certainement, un enfant, quoique mort sans baptême, ira au ciel. » En ce moment, le maître d'école protestant arrivait — un peu tard — à l'assemblée. Il entendit les dernières paroles de son ministre. « Pour moi, dit-il, je crois ordinairement aux paroles des chefs de la prière ; mais j'estime encore plus les enseignements de notre Sauveur lui-même. Or,

j'ai lu dans l'Évangile que si quelqu'un n'est pas baptisé, il ne sera pas sauvé. Le prêtre catholique a ici raison. » Le petit ministre, rouge et bleu à la fois, contredit son interprète. Les voilà qui feuilletent leurs gros livres. Je les laissai là se disputer ensemble, car mes hommes m'attendaient depuis une heure au rivage. En sortant, je dis à la foule qui stationnait dehors : « Mes bons amis, votre ministre est un malheureux ; il voudrait effacer les paroles du saint livre, et si vous l'écoutez, vous vous rendrez malheureux, vous et vos enfants. »

Le lendemain soir, en sortant de notre dernier exercice, nous voyions le ministre avec son catéchiste et quelques autres sauvages, sur notre côté, à quelques pas de la chapelle. Nous fûmes même surpris de les voir s'avancer et venir chez moi : « Voici une autre séance de discussion », pensai-je ; je leur serrai la main en leur offrant des sièges. Nos soixante catholiques commençaient à prendre place sur les bancs quand le ministre, peu à son aise devant nos belles gravures catholiques, me dit en anglais : « Je venais vous faire des excuses pour notre discussion d'hier au soir ; vous veniez me faire une visite et j'ai eu tort de commencer une discussion inutile devant de pauvres sauvages. Je ne me suis pas aperçu de votre départ. »

Je sus après que le catéchiste et bien d'autres avaient fait remarquer à leur ministre sa maladresse et son impolitesse, d'avoir voulu attaquer le prêtre sur la religion. Le bon Dieu se servit de cet incident pour éclairer quelques âmes de son choix, et si quelques hommes s'en aigrirent contre le prêtre, d'autres se rapprochèrent de plus près de notre sainte religion ; ils furent même nombreux, mais le courage manqua à beaucoup pour se décider entièrement.

Je reçus onze abjurations d'adultes et baptisai trois enfants, dont deux de protestants avec la promesse formelle que ces enfants suivront la religion de leur baptême. Enfin la semence est jetée. Il en est tombé beaucoup sur de bonnes terres. Plût à Dieu qu'il y eût là un Père de résidence fixe pour veiller sur cette semence et la faire fructifier ! L'homme ennemi est là malheureusement. Réussira-t-il à étouffer les bons sentiments que j'ai entendu exprimer par beaucoup de ces pauvres gens ? Ils se craignent les uns les autres et redoutent à cause de cela de faire le pas décisif ; ils semblent s'attendre pour entrer en masse dans la sainte Église.

Ceux qui foulèrent aux pieds le respect humain se montrèrent inébranlables dans leurs bonnes résolutions malgré leur ministre et malgré les plus fanatiques de leurs coreligionnaires ; ils vinrent fidèlement tous les jours se faire instruire et se préparer à leur abjuration. Un seul se laissa influencer par quelques-uns de ses parents et par le ministre qui lui donna la cène afin de le retenir. On inventa quelques absurdités pour éloigner de nous ceux qui nous respectaient le plus. Ainsi, à cause des orages, qui furent fréquents au mois de juillet, on dit que les croix plantées dans le pays attireraient la foudre, ce qui n'empêcha pas cependant tous ceux des protestants qui avaient eu des défunts catholiques dans leurs familles, de venir me demander des croix de bois pour les planter sur les tombes des leurs. Les femmes de quelques fanatiques se mirent même en campagne pour propager les principes du révérend ministre, assurant que les enfants morts sans baptême allaient droit au ciel. Je remarquai bientôt que plusieurs venaient me faire des objections ou me questionner sur des passages de l'Écriture sainte au retour du prêche dans le temple.

Évidemment, ils étaient envoyés par le ministre. Un

jour, un des plus marquants, et d'ailleurs très poli, me dit : « Pourquoi saint Pierre dit-il aux Juifs de ne pas se mettre à genoux devant lui ? » et aussi cette question : « Les prêtres et les évêques catholiques qui se disent successeurs des apôtres, ont-ils reçu comme eux le Saint-Esprit dans la même mesure et les mêmes pouvoirs, même celui de faire des miracles ? »

Le pauvre homme faisait bien les objections et les questions, mais il ne vous aurait pas cité le texte ni compris clairement la réponse.

Une jeune fille, baptisée par nous dans son enfance et gardée par deux bons convertis jusqu'à l'année dernière, se trouvait maintenant avec sa parenté toute protestante. J'appris qu'elle était persécutée tous les jours au sujet de sa religion. Pauvre et méprisée de tous, on lui faisait cependant les plus belles promesses, si elle abjurait le catholicisme. On lui mettait même en perspective un bon mariage. Mais sa réponse était la même : « Non, jamais de la vie, je ne renoncerai à ma religion ; vous pouvez me tuer, je ne changerai pas. » Je lui avais fait faire sa première communion l'année dernière ; elle a été fidèle. Deux enfants, baptisés jadis aussi par nous, sont élevés par leur mère protestante et leur oncle, lui aussi hérétique. Ces deux bons protestants n'ont pas manqué une fois de les envoyer à la Mission. Ils les y laissent en allant à leur temple et les prennent au retour.

Pour tout dire, il faut avouer que le ministre a réussi à faire apostasier une assez récente catholique. J'envoyai à cette malheureuse son extrait de baptême et d'abjuration signé du P. CHARLEBOIS, en l'ajournant au jugement de Dieu. On dit qu'elle en a été effrayée. Malheureusement, je ne l'ai point vue. Un autre pauvre égaré que j'avais connu autrefois sur Churchill a aussi

apostasié. Je lui écrivis une lettre pour le ramener ; il me répondit par un petit billet insolent. Voilà quelques épines au milieu de nos consolations.

Enfin, pourquoi ne citerais-je pas un fait qui prouvera à nos lecteurs que la divine Providence qui nourrit les oiseaux envoie aussi aux affamés de nos parages les mets qu'ils désirent. Un jour, dans une visite en canot au fort de la Compagnie, à 6 ou 7 milles de la Mission, je pris deux jeunes gens pour m'accompagner. On resta longtemps au fort. Je dînai à la table du commis et pendant le retour, un de mes hommes me dit : « Père, nous avons bien faim. » J'avais pensé, que comme il arrive ordinairement, mes hommes avaient dîné chez quelqu'un de leurs parents établis près du fort. — « Je n'ai rien, si ce n'est un peu de thé. Allons au moins faire du thé sur la pointe du rocher voisin. » Pendant qu'ils buvaient le thé, sans avoir une croûte, je pensais aux poissons du lac, si nombreux au large, que nous voyions parfois sauter hors de l'eau. « Si nous avions un de ces poissons au moins ! » dit le plus âgé des deux hommes ; et aussitôt, un joli brochet vient, en sautant, tomber sur la pierre plate qui leur servait de table. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, le brochet fut éventré et rôti sur la braise : *Benedicite omnia quæ moventur in aquis Domino.*

Dans les six semaines que je restai à la jeune Mission de l'Assomption, au fort Nelson, mes jeunes gens travaillèrent beaucoup pour préparer une résidence convenable au missionnaire qui devra venir rester en ce pays pour le plus grand bien des âmes. Malgré le jeûne forcé qu'il nous fallut endurer vers la fin, ils se montrèrent patients et pleins de bonne volonté. En quittant le fort Nelson, je dis au revoir à nos catholiques et aux protestants, qui beaucoup auraient voulu nous avoir encore

longtemps. Je retrouvai à Pakitawagan un grand nombre de sauvages assemblés pour saluer leur missionnaire au passage. Il me tardait de revoir le P. MAISONNEUVE et apprendre quelques nouvelles de la Congrégation, du Vicariat et de la patrie. Deux malades m'attendaient aussi avec impatience. Au moment où j'écris ces lignes, ils sont tous les deux dans l'éternité. Dieu a fait une grande grâce à celle qui vient de mourir la dernière. Après avoir résisté à la grâce pendant plus de vingt ans, elle a abjuré l'hérésie à son lit de mort et reçu les sacrements qui ont purifié son âme.

L'année apostolique que nous terminons a été une année exceptionnelle pour les conversions d'hérétiques. Nous en comptons avec le R. P. CHARLEBOIS, vingt-six. Laissez-moi demander ici aux RR. Pères de Montmartre de recommander nos Missions aux prières de leurs associés.

Si, avec le secours de ces prières, nous avons aussi les moyens de visiter plus souvent et plus longtemps la Mission du fort Nelson, tout fait croire que nous aurions là bientôt une belle chrétienté. Il nous faudrait pour cela des ressources et encore un missionnaire. Le R. P. MAISONNEUVE pourra faire beaucoup pour avancer nos œuvres. Il commence à parler la langue sauvage, il est habile menuisier. Nous aurons avec son aide de belles chapelles dans nos différentes Missions, mais il faudrait pouvoir continuer nos œuvres sans être obligés de se reposer trop longtemps et n'être pas réduits à des privations qui ruinent la santé des mieux constitués.

Nous composons cet hiver de petits livres liturgiques en caractères syllabiques, à l'usage de nos chrétiens qui aiment beaucoup à chanter nos saints offices. On va aussi faire pour eux une *Vie des saints* qu'ils m'ont demandée bien des fois.

Voilà, mon révérend Père, un bien long rapport. A vous de voir si vous pouvez l'utiliser.

Recevez, mon révérend Père, l'hommage de mon affectueux respect,

E. BONNALD, O. M. I.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

PÈLERINAGE DE SAINTE-ANNE.

LETTRE DU R. P. VÉGRÉVILLE AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Saint-Albert, 23 août 1894.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

D'autres membres de notre communauté de Saint-Albert vous ont déjà dit combien votre présence au milieu de vos enfants de ce vicariat les avait consolés de leurs peines et de leurs fatigues, et avait contribué à surexciter dans leurs cœurs le zèle pour la pratique de la vertu et de nos saintes Règles, et pour la conversion des âmes.

Si votre visite nous donna une quinzaine de jours d'un bien doux repos, la séparation nous attrista, et il fut bien difficile de dissimuler quelques larmes coulant de nos yeux.

Confirmé par votre paternité dans ma résidence à Saint-Albert, et nommé par M^{re} GRANDIN pour présider le pèlerinage qui partait pour la Mission de Sainte-Anne, je me mis bientôt à l'œuvre.

En effet, le 24 juillet, à 2 heures après-midi, je montais en voiture et j'ouvrais la marche du convoi. Nous étions peu nombreux d'abord, mais, des deux côtés du chemin, d'autres pèlerins se joignirent à nous,

et quelques-uns de ceux qui venaient de plus loin purent nous atteindre. Le soir, nous campâmes à la troisième traverse de la rivière Eturgeon, à environ 45 kilomètres de Saint-Albert, et à 25 kilomètres de la Mission de Sainte-Anne. Nous aurions pu, en partant le matin, faire le voyage dans une journée; mais, outre que c'eût été forcer les chevaux, nous préférons nous reposer en route. Les cahots sur ces chemins sont tels, en effet, qu'après une journée entière de marche, on se sent le corps tout brisé, fatigue qui, pour quelques-uns, se fait sentir encore après plusieurs jours. Nous étions environ 500 personnes campées sous des tentes. Le soir, la prière précédée de la récitation du chapelet se fit en commun; je donnai les avis pour le lendemain. Le temps, qui avait été superbe et chaud, se couvrit à la chute du jour, le tonnerre gronda, mais l'orage ne donna que quelques gouttes de pluie. La nuit fut courte et peu silencieuse, les hommes ayant à veiller pour que leurs chevaux, tout en broutant l'herbe de la prairie, ne pussent pas s'éloigner.

Le 24, à 4 heures, nous étions debout. Étant quatre prêtres, nous dressâmes des autels dans deux tentes différentes pour la commodité des pèlerins et pour ménager le temps. À 6 heures, les premières voitures commencent à défiler. L'an dernier, une voiture ouvrait la marche et toutes les autres suivaient de proche, ce qui était plus commode pour la récitation du rosaire en commun et pour le chant des cantiques. Cette année, la poussière était telle sur le chemin, qu'elle nous aurait suffoqués, et qu'il fallut laisser un espace convenable entre les voitures.

À 9 heures moins 20 minutes, le cortège arrive sur la grande place de l'église du pèlerinage, où chaque famille dresse sa tente. Je vais me placer au confessionnal.

L'église se remplit immédiatement; je vis bien qu'un seul Père ne pourrait suffire à la tâche. Heureusement je n'étais pas seul. Cinq Pères Oblats, les RR. PP. LIZÉE, supérieur de la résidence, GABILLON, PERRAULT, SIMONIN et DAUPHIN, et deux prêtres séculiers, MM. Beillevaire et Morin, proposèrent de m'aider à entendre les confessions. Le R. P. LIZÉE avait eu la bonne idée de faire dresser plusieurs confessionnaux à l'église et dans sa maison. Plusieurs des prêtres comprenaient l'anglais et le cris; ils me furent d'un grand secours. J'eus aussi à entendre des confessions en assiniboine et même en flamand. Nous avions également, au pèlerinage, des Wallons du Luxembourg et des Allemands, mais ils purent se confesser, soit en français, soit en anglais. Vraie tour de Babel que ces pays de colonisation, car je ne viens peut-être pas de nommer seulement la moitié des langues qui se parlent dans le diocèse de Saint-Albert. À midi sonnant, le dîner. La petite église reste pleine de monde, et une demi-heure après, les confessions recommencent.

Je laisse la préparation du chant, des cérémonies, des processions et des reposoirs à mes confrères. À 6 heures et demie, le souper, suivi de l'intronisation solennelle du nouveau reliquaire de Sainte-Anne, apporté exprès de Sainte-Anne d'Auray par M^{sr} GRANDIN. J'expliquai en français et en cris l'histoire de cette relique, et la cérémonie se termina par la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. Les confessions recommencèrent pour se continuer jusqu'à minuit. Nous nous retirons alors pour faire un peu de prière et prendre un peu de repos.

Le 26, à 5 heures du matin, les pèlerins nous attendent déjà à l'église pour les confessions qui durent jusqu'à la grand'messe. Il fallut deux prêtres pour distribuer la communion aux fidèles aux deux premières

et quelques-uns de ceux qui venaient de plus loin purent nous atteindre. Le soir, nous campâmes à la troisième traverse de la rivière Eturgeon, à environ 45 kilomètres de Saint-Albert, et à 25 kilomètres de la Mission de Sainte-Anne. Nous aurions pu, en partant le matin, faire le voyage dans une journée; mais, outre que c'eût été forcer les chevaux, nous préférons nous reposer en route. Les cahots sur ces chemins sont tels, en effet, qu'après une journée entière de marche, on se sent le corps tout brisé, fatigue qui, pour quelques-uns, se fait sentir encore après plusieurs jours. Nous étions environ 500 personnes campées sous des tentes. Le soir, la prière précédée de la récitation du chapelet se fit en commun; je donnai les avis pour le lendemain. Le temps, qui avait été superbe et chaud, se couvrit à la chute du jour, le tonnerre gronda, mais l'orage ne donna que quelques gouttes de pluie. La nuit fut courte et peu silencieuse, les hommes ayant à veiller pour que leurs chevaux, tout en broutant l'herbe de la prairie, ne pussent pas s'éloigner.

Le 24, à 4 heures, nous étions debout. Étant quatre prêtres, nous dressâmes des autels dans deux tentes différentes pour la commodité des pèlerins et pour ménager le temps. À 6 heures, les premières voitures commencent à défilier. L'an dernier, une voiture ouvrait la marche et toutes les autres suivaient de proche, ce qui était plus commode pour la récitation du rosaire en commun et pour le chant des cantiques. Cette année, la poussière était telle sur le chemin, qu'elle nous aurait suffoqués, et qu'il fallut laisser un espace convenable entre les voitures.

À 9 heures moins 20 minutes, le cortège arrive sur la grande place de l'église du pèlerinage, où chaque famille dresse sa tente. Je vais me placer au confessionnal.

L'église se remplit immédiatement; je vis bien qu'un seul Père ne pourrait suffire à la tâche. Heureusement je n'étais pas seul. Cinq Pères Oblats, les RR. PP. LIZÉE, supérieur de la résidence, GABILLON, PERRAULT, SIMONIN et DAUPHIN, et deux prêtres séculiers, MM. Beillevaire et Morin, proposèrent de m'aider à entendre les confessions. Le R. P. LIZÉE avait eu la bonne idée de faire dresser plusieurs confessionnaux à l'église et dans sa maison. Plusieurs des prêtres comprenaient l'anglais et le cris; ils me furent d'un grand secours. J'eus aussi à entendre des confessions en assiniboine et même en flamand. Nous avions également, au pèlerinage, des Wallons du Luxembourg et des Allemands; mais ils purent se confesser, soit en français, soit en anglais. Vraie tour de Babel que ces pays de colonisation, car je ne viens peut-être pas de nommer seulement la moitié des langues qui se parlent dans le diocèse de Saint-Albert. À midi sonnant, le dîner. La petite église reste pleine de monde, et une demi-heure après, les confessions recommencent.

Je laisse la préparation du chant, des cérémonies, des processions et des reposoirs à mes confrères. À 6 heures et demie, le souper, suivi de l'intronisation solennelle du nouveau reliquaire de Sainte-Anne, apporté exprès de Sainte-Anne d'Auray par M^{re} GRANDIN. J'expliquai en français et en cris l'histoire de cette relique, et la cérémonie se termina par la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. Les confessions recommencèrent pour se continuer jusqu'à minuit. Nous nous retirons alors pour faire un peu de prière et prendre un peu de repos.

Le 26, à 5 heures du matin, les pèlerins nous attendent déjà à l'église pour les confessions qui durent jusqu'à la grand'messe. Il fallut deux prêtres pour distribuer la communion aux fidèles aux deux premières

messes. Dans le camp, plusieurs personnes, ne pouvant être transportées à l'église, durent se confesser et recevoir la communion sous leurs tentes.

A 10 heures commence la messe solennelle. Le maître-autel, orné de trois grandes statues sorties de l'usine de Vendœuvre (Aube, France), et de fleurs magnifiques, étincelait de lumières; l'autel du reliquaire se distinguait surtout par les cierges nombreux que les pèlerins y firent brûler toute la journée. L'église était absolument bondée, et les deux tiers des pèlerins durent entendre la messe en dehors de l'édifice. Pour leur donner toutes les facilités possibles, la porte ouvrit en grand ses deux battants. Le chœur menaçait d'être faible : le F. KLEINER et le F. VARIN, avec deux Sœurs Grises, étaient les seuls vrais chantres venus avec nous de Saint-Albert. Un appel fait aux pèlerins remplit la tribune de chantres qui se divisèrent en deux chœurs, aux voix belles et sonores. Dans les intervalles du chant grégorien retentirent les louanges de sainte Anne en français, en anglais et en cris. Le premier sermon fut en français : Gloires de sainte Anne, mère de Marie, aïeule de Jésus. La tâche du prédicateur devient facile dans ces nombreux concours, où, électrisé lui-même, il parle à une foule surexcitée par le pèlerinage, les cérémonies et les chants. Sa voix puissante atteignit jusqu'aux derniers rangs des pèlerins.

A 2 heures après-midi, la multitude des pieux fidèles remplissait de nouveau l'église et la partie de la place qui fait face à l'enceinte sacrée. La récitation du chapelet fut suivie du sermon en cris, cette langue étant celle comprise par les pèlerins; puis vint la bénédiction des objets de piété et la vénération des reliques, enfin on annonça la bénédiction des malades. Nous les avions fait placer, ainsi que les représentants des absents, le plus possible à portée du sanctuaire. Ils remplissent

complètement l'église. Quelle foi admirable, quelle confiance, quelles prières ferventes de ces chrétiens, blancs, métis ou sauvages ! Ils viennent chercher la santé du corps, et aussi je dirai surtout celle de l'âme. Ils obtiennent bien certainement toujours celle-ci, et quelquefois celle-là. Le registre *ad hoc* porte plusieurs guérisons extraordinaires opérées ces deux dernières années, et on parle d'autres opérées cette année. Voici les principales parmi celles dont j'ai été témoin :

1° Le R. P. GABILLON, guéri subitement d'une maladie de poitrine très avancée et déclarée incurable par les docteurs. 26 août 1892.

2° Une fillette de dix ans, guérie subitement de la danse de Saint-Guy. 26 août 1892.

3° Une femme bien souffrante et souvent alitée depuis plusieurs années, tombe de voiture avec sa compagne en se rendant au pèlerinage. Cette chute augmente son mal considérablement. Sainte Anne lui rend subitement la santé et la guérit de ses infirmités. 26 août 1891.

4° Cette année, un jeune homme de dix-sept ans, perclus de tous ses membres depuis plusieurs années, s'est fait transporter à l'église où j'ai entendu sa confession. On l'a assis sur une chaise, mais j'ai dû le tenir par les deux épaules, appuyé contre le dossier de son siège, pendant qu'on lui donnait la communion. Je tenais aussi le linge blanc qui lui servait de nappe de communion et qu'il ne pouvait tenir lui-même. On le dit guéri; je ne l'ai pas vu depuis, mais si le fait est vrai, c'est évidemment un miracle de première classe. 26 août 1894.

Justement, le jour de la fête, on disait devant moi à William Cust, un brave fortuné Irlandais : « Quelqu'un a assuré que vous n'étiez pas au pèlerinage, parce qu'il ne vous a pas vu. — Allez lui dire, répondit-il, que vous m'avez vu ici; et sachez bien que W. Cust veut venir au

pèlerinage tous les ans, jusqu'à la fin de sa vie (il passe la soixantaine), et si on ne le voit pas ici à la fête de sainte Anne, on saura par le fait même qu'il est au lit, retenu par la maladie. Avant-hier soir j'avais une forte fièvre et un violent mal de tête. Pourtant, dis-je, il faut que demain je fasse mes 70 kilomètres. Hier matin, le mal de tête n'avait pas diminué, la fièvre seule avait disparu. Je suis venu ; je suis bien. Vive la bonne aïeule ! »

A 6 heures du soir, bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. A 9 heures, procession aux flambeaux dans l'ordre suivant : derrière la croix, les femmes sur deux rangs, et, derrière elles, les hommes également sur deux rangs. Vers la tête de la procession, un nombreux chœur de femmes répondait à un puissant chœur d'hommes se tenant à l'autre extrémité de la procession. On chantait des cantiques en français, en anglais, en cris et aussi des hymnes en latin. Entre les rangs de la procession, plusieurs bannières étaient portées par des garçons et des jeunes filles. Le reliquaire, placé sur un brancard décoré avec goût, était porté à quatre sur les épaules des hommes qui se relevèrent plusieurs fois, et qui marchaient à l'arrière de la procession, immédiatement devant le célébrant. C'était entre 9 et 10 heures du soir, au moment du crépuscule, où nos flambeaux aux couleurs multiples faisaient le plus bel effet. On a compté 800 personnes à cette procession.

Le vent, qui avait soufflé un peu tout le jour, se calma au moment du départ. Cette fête de sainte Anne fut aussi favorisée par un temps couvert, qui, sans faire craindre la pluie, tempérât l'ardeur du soleil. Sainte Anne nous avait réellement donné un beau jour, comme nous le lui avions demandé dans un des cantiques en son honneur.

Au retour de la procession, la fête se termina devant la porte de l'église par le chant enthousiaste du *Te Deum*,

et chacun s'empressa d'aller jouir d'un repos bien doux, en repassant dans son esprit les heureuses impressions de la journée.

Environ 600 personnes ont communifié le jour de la fête, et 150 le lendemain. Le pèlerinage, y compris les enfants, était de 1000 personnes environ. Il n'y a eu de tout le temps ni jeux, ni paroles bruyantes. L'église n'a pas désempli, et pendant que les femmes préparaient les repas, les hommes veillaient à leurs chevaux, étant assis sur le gazon, et s'entretenant tranquillement du pèlerinage et de leurs familles.

Durant ces trois jours, la veille de la fête, la fête et le lendemain, on s'occupa uniquement de la prière, et toute préoccupation étrangère fut bannie soigneusement.

Le 27, les messes commencèrent dès 4 heures et demie. Les communions eurent lieu à la première heure. Le déjeuner et les préparatifs du retour se firent à la hâte, mais non sans un regard fréquent du cœur vers ce sanctuaire béni dont il fallait se séparer. A 6 heures, les premières voitures s'ébranlent, et la récitation du rosaire commence pour n'être guère interrompue que par les chants des cantiques jusqu'au retour de Saint-Albert, où nous arrivâmes le même jour. Tous les pèlerins se sont bien promis de revenir l'an prochain en plus grand nombre encore.

Veuillez, mon très révérend Père, agréer l'hommage du plus profond respect, avec lequel je suis

Votre très humble et tout dévoué fils en Jésus et Marie-Immaculée.

V. VÉGRÉVILLE, O. M. I.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETRE DU R. P. J.-M. RAPHAEL LE JEUNE

AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Kamloops, 24 novembre 1894.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le souvenir de votre visite ne s'est pas effacé de notre cœur. La mémoire de ces quelques beaux jours passés en votre compagnie et sous votre regard paternel reste pour nous encourager dans nos misères et nos difficultés. Que de choses depuis lors ! Je n'ai guère à vous informer que de ce qui me concerne.

Je vous laissai, avec regret, continuer votre voyage de North-Bend. Je fis faire une dernière communion à cette malade que j'avais confessée en descendant, et elle mourut en paix quelques jours plus tard. Je descendis le lendemain, à la station, plus à l'ouest, pour baptiser celle qui m'attendait avec tant d'anxiété. Elle n'est pas morte, mais guérie et heureuse d'être chrétienne. Après deux jours passés à Kamloops, j'arrivai, le 14 juillet, à Shushwap, pour y recommencer le genre de vie que vous avez vu à Sainte-Marie. Deux cent cinquante à trois cents sauvages réclamaient tous mes soins. De retour à Kamloops le 20 juillet, je dus demeurer quatre à cinq jours avec deux cents autres sauvages qui ne s'étaient pas confessés depuis Pâques. Les sauvages de Kamloops ont une dévotion spéciale, à sainte Anne, et j'ai cru devoir l'entretenir autant que possible en leur faisant chômer chaque année la fête de sainte Anne, après s'y être préparés par trois à quatre jours de retraite. Cette fois, la fête et la retraite ont été plus ferventes que jamais. Deux sauvagesses, qui avaient eu le

malheur de tomber dans le péché, ont eu le courage de s'imposer des pénitences et des humiliations publiques. Elles ont pris tous leurs repas à genoux, matin et soir, au pain et à l'eau. Elles sont allées, quatre fois par jour, demander pardon à Jésus crucifié, à genoux devant la douzième station du chemin de croix; matin et soir, dans nos réunions, elles sont venues, aussi à genoux, demander pardon à leurs maris, se faire mettre par eux une corde au cou, s'agenouiller pieds nus devant toute l'assemblée, baiser la terre et tenir les bras en croix durant la récitation des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

Le jour de sainte Anne, environ 130 communions ont clôturé les saints exercices. Le lendemain, je pars pour passer le dimanche à Lytton, avec les quelques blancs et sauvages catholiques qui s'y trouvent. Après être revenu pour deux ou trois jours à Kamloops, je suis, le 3 août, à Ashcroft, et puis sur le chemin du Caribou et de William's Lake. A 10 milles du chemin de fer, les sauvages de Bonaparte étaient réunis pour m'attendre. Je passai avec eux six à sept jours bien employés, à l'aide de la sténographie, pour laquelle ils avaient d'autant plus de zèle qu'ils avaient été les derniers à l'apprendre; 120 confessions et 60 communions ont couronné les exercices. La chaleur, ces jours-là, était extrême. Aussi les serpents à sonnettes du voisinage sont-ils venus nous faire une visite. Un matin, pendant que nous étions en réunion, des jeunes gens sont venus me demander s'ils pouvaient tuer un serpent à sonnettes, un gros *étout*, comme disent les Canadiens, ayant six ans. Ils venaient de le faire sortir d'une maison où il s'était glissé par la porte ouverte, au moment où un bébé de un ou deux ans levait la main pour le prendre comme un jouet. « Pourquoi pas ? dis-je. — On

nous a dit qu'il n'est pas bon de tuer un serpent à sonnettes. — Je ne vois pas ce qu'il y a de mal, leur répondis-je. Peut-être son compagnon viendra le chercher, alors vous pourrez le tuer pareillement. » En effet, le compagnon est venu le lendemain et il a eu le même sort que le premier.

Pendant que j'étais à Bonaparte, des sauvages de Clinton et de High-Bar sont venus me voir et me demander d'aller chez eux confesser leurs malades et leur bénir un chemin de croix. Ces sauvages se trouvent à l'extrémité de trois districts : celui de Kamloops, celui de William's Lake et celui de Lilloet, visité par le P. BUNOZ, supérieur de Sainte-Marie. Je n'osai pas résister à leurs désirs. En route, je rencontrai M^r DUREU, qui retournait de William's Lake, et qui me donna les facultés nécessaires pour le chemin de croix. J'arrivai à Clinton et j'y reçus le meilleur accueil de la part des blancs et des sauvages. Ces derniers étaient jaloux des autres sauvages à cause de la sténographie, qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'apprendre. Dès mon arrivée, un tableau fut dressé, et voilà tout le monde à l'œuvre, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux vieillards, qui s'étaient procuré des lunettes pour cela ; eh bien, il y en avait de cinquante ans qui écrivaient très correctement après quelques essais.

Mais les habitants de High-Bar étaient là, m'attendant pour aller chez eux ; j'étais un peu paresseux. Les chrétiens de Clinton me décidèrent en me disant qu'ils m'accompagneraient tous. Plus d'hésitation possible. Après deux nuits passées à Clinton, nous voilà tous à cheval pour High-Bar. On avait eu soin de me choisir le cheval le plus rapide et le plus doux en même temps. J'avais peu à faire pour que mon coursier prit aussitôt le triple galop. Aussi, on eut bien

vite franchi les 25 milles qui séparent Clinton de High-Bar.

Nous avons monté toute la hauteur des montagnes. Il en faut maintenant descendre. Mais quelle descente ! Figurez-vous les hauteurs que vous avez vues autour de North-Bend. Laissez-en partir un rocher, il s'en ira, par une course accélérée, se précipiter dans les eaux du Fraser. C'est sur une pente pareille qu'il nous faut descendre cette montagne, en faisant des zigzags interminables le long d'un sentier suffisant pour le passage d'un cheval. Montre en main, nous mîmes soixante-dix minutes.

Arrivé à High-Bar, je fus l'objet d'attentions extraordinaires de la part des Indiens. Ils me nourrirent comme un prince et ne cessèrent de me remercier d'être venu les voir. Très assidus aux leçons, ils passaient les nuits à répéter ce qu'ils avaient appris durant le jour : 50 à 60 confessions furent le résultat des trois jours que je leur consacrai. Les Clintons étaient inclus dans ce nombre. C'est à peu près toute la population de ces deux camps réunis. Lundi 13 août, j'étais de retour à Clinton, mardi 14 à Ashcroft, et le 15 au matin, je disais la messe à Kamloops, où les sauvages s'étaient donné rendez-vous. Je restai quelques jours à la maison, ou plutôt chez le P. CARION, à l'école industrielle. Le P. CARION était allé voir Monseigneur pour affaires. Dimanche 20 août, nouvelle visite à Lytton. Lundi, retour à Kamloops. Dès le jeudi ou vendredi suivants, je me rends à Nicola, puis aux mines de Granite-Creek, où je vais tous les ans, à cette époque, confesser quelques catholiques perdus dans ces montagnes, et baptiser leurs enfants. Le 2 septembre, je m'arrête à Coldwater, où cinquante à soixante de mes sauvages se trouvent ensemble pour se confesser et communier. Du 6 au

10 septembre, à Quilchena. Là, nous avons nos réunions en plein air, à l'ombre des broussailles.

Le 11, retour à Kamloops. De là, visite à Lytton, à North-Bend, à New-Westminster, où je passe quatre à cinq jours avec Monseigneur, surtout pour concerter la rédaction du Kamloops-Wawa.

Je commençai le mois d'octobre à Kamloops par une huitaine de bénédictions du Saint-Sacrement, auxquelles nos sauvages furent très fidèles. Du 7 au 14 octobre, je devais être à la Fourche du Nord, où vivent cent trente sauvages, à 50 milles nord de Kamloops. Du 20 au 26, j'étais à Deadman's-Creek avec quelque cent cinq autres sauvages. La principale opération, dans ce dernier endroit, a été de lambrisser la sacristie, ou chambre du prêtre, laquelle était bien misérable. Nous avons réussi à la rendre très convenable.

Le 27 octobre, je me retrouvai à Kamloops avec trois cents sauvages environ, pour préparer la fête de la Toussaint. C'était comme la rentrée des classes d'hiver. Le premier jour, on était un peu rouillé. Les sauvages, qui ne faisaient que d'arriver de la chasse, étaient étonnés de se voir papier et crayon à la main. Il fallait composer. Quatre prix furent décernés. Les courages se rallumèrent. Le lendemain, tout le monde aurait gagné des prix. Nous avons, ces jours-là, repassé de l'histoire sainte et du catéchisme. M^r TERMOZ est venu constater ce qui se faisait et donner la communion à cent cinquante sauvages environ, le 1^{er} novembre. Le soir, le glas sonnait à toutes les heures, réclamant des prières pour les trépassés. De 11 heures à minuit eut lieu en commun, pour les pauvres âmes, la récitation du rosaire. Le 2 novembre, messe des morts. Une collecte à l'intention des défunts leur procure trente-quatre messes.

Pas de repos pour les méchants; méchant ou non,

guère de repos pour moi. A peine ai-je fini de toucher la main à mes trois cents fidèles réunis à Kamloops, que voilà le chef de Shushwap, venu me chercher pour aller ouvrir sa nouvelle église: 23 mètres de long sur 7 mètres de large. Je n'ai que le temps de mettre en place les objets de Kamloops et de faire les emplettes nécessaires pour Shushwap.

J'étais encore occupé à 11 heures du soir; à 3 heures, on était parti, et à 4 h. 30 rendu à Shushwap, mais accablé de fatigue. A la maison, rien de prêt, pas une porte, pas une fenêtre en place, pas même le poêle de la chambre. Je m'empresse de dire la messe à 5 h. 30. J'essaye de reposer: inutile, il fait trop froid. Et puis, si je dors, comment les préparatifs se feront-ils? Je me lève donc. A l'œuvre, sauvages! Vous, quatre ou six, lambrissez un pan de muraille; vous autres, quatre encore, occupez-vous des portes; vous, de l'escalier; vous, du poêle; vous, des fenêtres. J'avais la satisfaction, le soir, de voir tous les travaux finis, de trouver une sacristie et par-dessus une chambre à part bien aménagée. Je fais dire les prières du soir, et le lendemain, à 8 heures, on commence la bénédiction de l'église. Chant des litanies des saints, messe royale, etc. A 10 heures, déjeuner; à midi, réunion. Nous n'avons pas d'autre local que l'église.

Après avoir exercé mes sauvages à la lecture et à l'écriture sténographiques, en chinook, je fais alterner les chants avec la vie des saints, l'enseignement de l'histoire sainte et du catéchisme. Désormais, grâce à la sténographie, adaptée à notre langue internationale dans ces régions, il y aura de l'uniformité dans l'exposé de notre catéchisme. D'après la volonté expresse de notre regretté M^r d'HERBOMEZ, nous avons adopté, il y a une dizaine d'années, un texte ou formulaire en anglais. Je le tra-

dois en chinook, soumettant les feuilles d'essai à la compétence incontestée de Sa Grandeur M^{re} DURIEU, avant de les reproduire partiellement dans le *Wawa* de Kamloops.

Avant de terminer les exercices de la retraite au camp des *Shushwap*, il fallait songer à infliger aux scandaleux les pénitences publiques qu'ils avaient méritées. Ce n'est pas toujours commode. Voici, par exemple, un jeune époux qui, lorsqu'il lui arrive de se griser un peu, est loin d'user de tendresse envers sa femme. Celle-ci, qui n'est pas non plus un modèle de patience, refuse de recevoir en silence et avec résignation les coups et les mauvais traitements. Que faire ? J'ai déjà sévi envers le coupable à une dernière visite. Il ne s'est pas amendé. Il faut donc se montrer énergique ; je punis de nouveau le délinquant, mais il a recours à un subterfuge : « Père, dit-il, ne me punis point, car je suis malade !... » Espérons que la honte et le remords le ramèneront à de meilleurs sentiments et à une conduite plus chrétienne.

Pendant ces exercices, nous attendions avec impatience l'envoi d'une cloche pour notre nouvelle église. Cette cloche, du poids de 400 kilogrammes environ, est aujourd'hui payée par une souscription ouverte dans la tribu par le chef ; elle coûte 185 dollars, ou 925 francs, somme respectable pour ces pauvres sauvages. Des jeunes gens passèrent en vain plusieurs nuits à la station : la cloche, tant désirée, ne vint pas, et je dus me séparer de ces chers chrétiens, heureux du moins d'avoir entendu 250 confessions et distribué une centaine de communions. Que le Cœur Sacré de Jésus les conserve toujours dans la simplicité de leur foi et dans l'estime et l'amour de la sainte Eucharistie !

Notre ministère dans ces régions est, comme vous le savez, mon très révérend Père, une succession ininter-

rompue de courses ; c'est une sorte de mouvement perpétuel, genre d'existence qui nous est commun d'ailleurs avec tous les missionnaires de l'extrême Nord. Le moindre inconvénient est la fatigue physique ; ce que les Européens accourus dans ces parages s'imposent pour les nécessités de la vie et par l'appât d'un gain pécuniaire, nous devons être heureux de l'accepter par amour pour Notre-Seigneur et le salut des âmes. De retour à Kamloops le 12 novembre, il fallut se rendre le 18 à North Bend, revenir le 19 à ma Mission, en compagnie de deux jeunes garçons, nouvelles recrues pour l'école industrielle du R. P. CARION, puis repartir le 21 au soir pour Bonaparte, où plus de 120 sauvages étaient réunis. Après huit jours consacrés aux exercices de la Mission, je me dirigeai le 29 vers Clinton pour y évangéliser les sauvages de High-Bar ; ils s'y étaient rendus, sachant bien qu'il m'était impossible, cette fois, d'aller jusqu'à leurs demeures, à travers les montagnes couvertes de neige. Au mois d'août dernier, je leur avais donné les premières leçons de sténographie ; depuis cette époque, ils ont réalisé de rapides progrès, grâce à des répétitions quotidiennes, prolongées jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un jeune homme me raconte que ses parents l'ont entendu à diverses reprises répéter ses leçons tout haut durant son sommeil. Aussi quelle n'est pas ma joie de constater que la plupart de ces chers chrétiens savent lire couramment les imprimés sténographiques en chinook. Toutes les familles à peu près se sont empressées de prendre un abonnement aux publications de Kamloops. Le bien réalisé ici par le missionnaire dans ces âmes si avides de la grâce divine pourra ainsi se développer et se continuer à distance au moyen du *Wawa*.

Ce matin même, j'ai quitté ces familles chrétiennes.

Je me suis mis en route par un froid très vif ; la neige couvre le sol et, en ce moment, elle atteint une épaisseur de plus de 30 centimètres ; malgré mille difficultés, notre traîneau à chevaux nous a permis de franchir 13 lieues depuis 7 heures du matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi.

Depuis ce moment, je constate qu'il n'y a aucun intérêt à tuer le temps en conversations futiles avec les employés de la station d'Ashcroft ; je m'installe dans un coin du bureau du chef et je me fais un plaisir et un bonheur de vous entretenir, à distance, de mes occupations et de mes espérances.

Le travail ne manque point, vous le savez assez, mon très révérend Père ; depuis votre passage ici, le R. P. PERTAVIN nous a quittés : un ouvrier de moins laisse sentir aux autres le poids du fardeau qui pèse plus lourd sur leurs bras. Mais la bonne Providence veille à tout et nous attendons du renfort avec patience et confiance. Après-demain, il faudra repartir pour *Nicola*, à peine de retour à Kamloops, où je devrai être de nouveau pour commencer les travaux préparatoires de la fête de Noël avec environ 500 sauvages.

La petite *Revue sténographique*, sur laquelle je reviens si souvent avec une sorte de monomanie, mais dont les résultats sont si consolants et peut-être si pleins d'avenir, réclame, pour chaque page, un travail persévérant de près de deux heures. Les divers rédacteurs de périodiques savent assez dans quel cercle ils tournent sans cesse : à peine a-t-on joui de la satisfaction d'avoir terminé un numéro mensuel qu'il faut immédiatement recueillir les matériaux de la publication prochaine ; c'est l'histoire du boulanger qui ne laisse jamais refroidir son four.

Le Sacré Cœur et Notre-Dame de Lourdes ont daigné bénir cette œuvre qui leur est consacrée. C'est ainsi que

le mois d'octobre a fourni une recette de 150 dollars, ou 750 francs ; le mois de novembre permet jusqu'ici d'en espérer autant. Notre-Dame de Lourdes, dis-je, semble s'intéresser d'une façon visible à notre petite œuvre. En voici la preuve :

Le 31 octobre dernier, je recevais de Chicago une lettre de douze pages, écrite par une jeune personne qui exprimait son étonnement et sa surprise ; la publication du *Wawa* avait piqué sa curiosité au dernier degré. Se trouvant en rapports fréquents avec les rédacteurs des principaux organes de publicité de la grande cité américaine, écrivain elle-même, elle demandait tous les renseignements les plus minutieux sur l'origine, les développements et les progrès de notre modeste *Revue*. L'occasion de se faire connaître s'offrait d'elle-même ; il fallait la saisir aux cheveux, en envoyant les renseignements désirés. Aussitôt, nouvelle lettre de dix pages : avouez qu'en Amérique l'art épistolaire est à l'avenant du reste, sinon grandiose, du moins prolixe et volumineux. Je fournissais les renseignements complémentaires.

J'attendais les résultats, lorsque le 20 novembre dernier, je reçus une nouvelle lettre non moins longue que les précédentes. Les éditeurs des plus grands journaux de Chicago s'intéressaient, paraît-il, vivement au *Kamloops Wawa*. Ils ont en vérité usé largement du don d'amplification qui est le propre des journalistes, car j'ai reçu deux articles, parus dans les journaux, c'est-à-dire trois colonnes, de 400 lignes chacun, sur la sténographie et son usage dans l'évangélisation des sauvages.

Mais je dois ajouter que, dans les deux premières lettres, je ne sais trop pourquoi, la personne en question me parlait de Notre-Dame de Lourdes. Notre jeune savante, qui n'est pas catholique, n'avait jamais entendu

parler de Lourdes, disait-elle, jusqu'à l'été dernier. Savez-vous comment elle en a fait la connaissance? Par la lecture du fameux ouvrage du romancier Zola! Elle fut très étonnée de lire en sténographie l'histoire du célèbre pèlerinage; elle ne me ménagea pas les questions sur ce sujet. Je m'empressai de lui expédier, comme antidote, le livre de M. H. Lasserre, ainsi qu'un autre volume en anglais. Daigne Notre-Dame de Lourdes continuer son œuvre et accorder à ces écrivains civilisés la foi vive et ardente de nos Indiens catholiques!

Il est temps, mon révérend Père, de clore cette lettre, qui, je le crains, ne saurait vous offrir qu'un intérêt secondaire. Laissez-moi vous dire en terminant que le *Kamloops Wawa* atteint un tirage régulier de 1 200 exemplaires. Le premier ministre de la Colombie britannique, M. Davie, est venu me surprendre un soir: il a fallu lui céder, séance tenante, trois volumes reliés de la publication. Il m'a fait la promesse de continuer les abonnements et de travailler lui-même à la diffusion de l'œuvre. C'est plus que je n'osais espérer d'un personnage si haut placé.

Depuis, nous avons été honorés de la visite de lord Aberdeen, gouverneur général du Canada. J'ai dû lui céder aussi des exemplaires du *Wawa*. Son Excellence, ainsi que sa dame, ont paru prendre intérêt à cette publication.

Daignez agréer, très révérend et bien-aimé Père, l'assurance de ma soumission respectueuse et de ma filiale affection en N.-S. et M. I.

J. M. Raphaël LE JEUNE, O. M. I.

MISSIONS DE CEYLAN

VICARIAT DE COLOMBO

RAPPORT ADRESSÉ PAR M^{re} MÉLIZAN AU T. R. P. GÉNÉRAL.
(AOUT 1893 — 1^{er} SEPTEMBRE 1894.)

Une année s'est écoulée depuis le jour où, débarquant à Colombo, j'ai pris la direction de cet archidiocèse que le Souverain Pontife a bien voulu confier à ma sollicitude pastorale.

Je n'ai eu qu'à me louer de l'accueil tout cordial, et je puis dire enthousiaste, avec lequel j'ai été reçu par toutes les classes de la société, et je suis heureux de constater que les bons rapports établis, dès le commencement, avec les divers représentants de l'autorité civile continuent à se maintenir au grand avantage de notre sainte religion.

Mon premier soin a été de bien me rendre compte de l'état des nombreuses œuvres déjà créées en ce diocèse par mes illustres et vénérés prédécesseurs, et plus récemment par M^{re} BONJEAN, de bien regrettée mémoire. A cet effet, je me suis mis sans retard à visiter d'abord les églises et paroisses de la ville, avec les nombreuses institutions d'éducation et de bienfaisance qui s'y rattachent. Partout j'ai été grandement édifié et consolé en voyant le bien considérable qui se fait dans cette ville de Colombo, qui compte plus de 32 000 catholiques.

J'ai ensuite entrepris une tournée pastorale dans les principales Missions de l'archidiocèse, et j'ai visité successivement: 1^o la Mission de Negombo, où les travaux de construction d'une vaste et belle église de style renaissance sont poussés activement; 2^o la Mission de Duwa, résidence, durant longtemps, d'un prêtre goanais,

et théâtre des luttes des schismatiques ; grâce à Dieu, tout est dans l'ordre maintenant : soumission au missionnaire, bonne entente entre les chrétiens des deux anciennes factions ; 3° la Mission de Moratuwa, où les Religieuses Franciscaines missionnaires de Marie ont une école anglaise, une école singalaise, un orphelinat et une crèche pour les petites filles de parents païens ; 4° la Mission de Kalutara ; 5° la Mission de Pamunugama ; 6° la Mission de Maggona, où se trouvent un orphelinat et une école industrielle pour les jeunes garçons de parents bouddhistes.

J'ai été heureux de constater partout les heureux progrès de notre sainte religion dans ces Missions florissantes. Ces progrès se manifestent, soit par la régularité à venir à la sainte messe et aux offices de l'église, soit par la fréquentation des sacrements, soit par la ferveur des diverses confréries pieuses, soit par la construction de belles et vastes églises, soit enfin par le nombre et le succès des écoles : chaque village a son école de garçons et son école de filles ; dans quelques localités, les écoles des filles sont dirigées par les Religieuses indigènes de Saint-François-Xavier, qui ont leur maison mère à Colombo, au couvent des Sœurs européennes du Bon Pasteur.

Durant l'année qui vient de s'écouler, il y a eu dans quatre chrétientés un peu d'agitation, ce qui, grâce à Dieu, n'a duré que quelques semaines ; dans deux localités, les chrétiens refusaient de reconnaître au missionnaire le droit et le devoir d'administrer les revenus des églises, et voulaient les administrer eux-mêmes à leur façon, c'est-à-dire les gaspiller. Après quelques essais de résistance, ils ont fini par reconnaître leurs torts, se sont soumis et se sont réconciliés avec le missionnaire ; dans deux localités, la difficulté venait, dans l'une, au sujet

des bancs, dans l'autre au sujet des chantres de l'église.

En général, nos chrétiens singalais, doués d'un tempérament violent, sont prompts à se porter aux extrêmes ; à la moindre contrainte pour leur faire observer la discipline, ils menacent de chasser le prêtre, d'amener un ministre protestant... de faire schisme, etc. Mais si, sans s'effrayer ou se fâcher de ces menaces, on sait tenir bon et leur montrer leur devoir, ils finissent par se calmer, viennent demander pardon et se conduisent bien.

La faible partie des schismatiques jacobites qui tient encore à Colombo l'église autrefois sous la juridiction de l'archevêque de Goa végète dans l'obscurité ; personne ne s'occupe d'eux, à peine douze familles, parmi lesquelles deux retours au moment de la mort. Dernièrement, un retour qui a eu plus d'éclat est celui du fils du principal fauteur du schisme. Ce jeune homme, qui a reçu une partie de son éducation en Angleterre, s'est séparé complètement des schismatiques, et malgré les menaces de la part de son père, a fait sa soumission entre les mains du missionnaire local.

Nous avons tout lieu d'espérer que ce retour entraînera d'autres, et que, bientôt, les derniers vestiges du schisme auront disparu de Colombo.

Pour avancer l'œuvre de l'évangélisation des bouddhistes, j'ai divisé la Mission de Midellavitta, à 15 milles nord-est de Colombo, réservant pour la partie la plus avancée au milieu des bouddhistes un missionnaire qui demeure tout spécialement chargé de ce nouveau champ apostolique ; déjà une nouvelle chrétienté a été formée, et nous préparons l'érection d'une petite chapelle dans le village de Bollatte : une trentaine de conversions ont eu lieu, d'autres se préparent.

Dans la Mission de Moratuwa, à 12 milles au sud de Colombo, nous avons eu le bonheur de constater un

bon nombre de conversions, surtout parmi les Singalais protestants : les missionnaires ont reçu déjà plus de 20 abjurations. Pour mettre à profit ce mouvement de conversions, nous préparons l'établissement d'une école et d'une petite chapelle dans celui des centres protestants qui nous donne le plus d'espoir.

A 30 milles dans l'intérieur, sur les confins de la Mission de Maggona, se trouve le grand village de Molkave, centre d'un district tout peuplé de bouddhistes ; une portion de cette population bouddhiste étant de la même caste que les chrétiens de Maggona, ces gens ont moins d'objections à se convertir que ceux des autres castes, car ils savent qu'ils trouveront aide et secours et des alliances pour leurs enfants parmi les chrétiens de Maggona, leurs frères de caste ; nous avons donc établi dans ce village une école pour les garçons et une autre pour les filles. Le missionnaire y est allé dire la sainte messe ; les chefs bouddhistes lui ont fait bon accueil. Si nos espérances se confirment, nous construirons là une petite chapelle.

L'œuvre de l'établissement d'un collège à Colombo, pour la haute éducation de notre jeunesse catholique, est en pleine voie de réalisation. De belles constructions s'élèvent sur un vaste et magnifique terrain situé au centre de la ville ; des professeurs se préparent en Angleterre, et tout sera prêt, avec l'aide de Dieu, pour l'ouverture des cours, dès la fin de 1895.

Suit un tableau sommaire de l'état du personnel, des institutions, œuvres, paroisses et Missions. Voici le résumé des fruits apostoliques obtenus par nos Pères dans l'archidiocèse de Colombo, du 1^{er} septembre 1893 au 31 août 1894 :

Baptêmes d'enfants de chrétiens.....	4752	5217
— — d'hérétiques.....	50	
— — de païens.....	415	1004
— d'adultes hérétiques.....	141	
— — païens.....	863	
Mariages.....	1226	
Confessions.....	180104	
Communions.....	179067	
Viatiques.....	1243	
Extrêmes-onctions.....	2273	
Confirmations.....	3519	

Personnel et établissements.

- 1 archevêque, 52 missionnaires.
- 1 grand séminaire avec 5 élèves, 1 petit séminaire avec 19 élèves.
- 12 religieuses européennes du Bon-Pasteur.
- 20 religieuses franciscaines missionnaires de Marie.
- 9 petites sœurs des pauvres, 72 vieillards.
- 60 religieuses indigènes de Saint-François-Xavier.
- 20 frères des écoles chrétiennes.
- 4 frères indigènes de Saint-Vincent de Paul.
- 1 orphelinat de garçons, 73 enfants.
- 4 orphelinats de filles, 200 enfants.
- 1 crèche, 29 enfants.

Écoles anglaises.

11 pour garçons.....	1715 élèves.
8 pour filles.....	726 —

Écoles vernaculaires.

101 pour garçons.....	8937 élèves.
108 pour filles.....	7112 —
Soit un total de 228 écoles pour 18490 élèves.	

Pour faire suite au rapport qu'on vient de lire, nous donnons le récit suivant que nous apporte le *Ceylon catholic Messenger*.

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH.

Cette cérémonie, depuis longtemps attendue, fut solennellement accomplie le samedi 15 décembre. Un nombre considérable de catholiques de toutes les classes de la société s'étaient réunis sur l'emplacement du col-

lège, et la foule eût été plus nombreuse encore sans une pluie malencontreuse qui empêcha beaucoup de personnes d'arriver à temps.

L'entrée du *Lake House* (maison du lac) était ornée d'un grand et splendide arc de triomphe, élevé aux frais de M. Daniel de Silva, l'un des principaux soutiens du nouveau collège. D'un côté, on lisait cette inscription : « Bienvenue à Son Excellence le délégué apostolique ! » et d'un autre côté, ces mots du livre des *Proverbes*, faisant allusion au but du futur collège : « Donner la pénétration aux enfants, aux jeunes gens la science et l'intelligence. »

Tout le parcours, à travers les terrains, les jardins, jusqu'au lac, était décoré, et un grand arc de triomphe s'élevait au milieu des fondations du futur édifice.

C'est là qu'avaient été préparés des sièges pour les hauts dignitaires, dont la présence allait hausser l'éclat de la fête. Sous la véranda de l'ancienne maison étaient appendus aux murs les plans du nouveau collège, ce qui permettait aux visiteurs d'admirer la style et les proportions du monument projeté. La construction, à trois étages, doit avoir 196 pieds de long sur 54 de large. Cinq tours, une à chaque coin, et une plus large au centre, donneront à l'édifice un aspect vraiment imposant. La tour du centre doit avoir 80 pieds de haut. Au rez-de-chaussée, seront un escalier monumental et sept salles de classes. Le premier étage contiendra trois autres salles de classes, la salle d'étude pour les pensionnaires et la salle du collège de 70 pieds sur 50. Le deuxième étage sera tout entier consacré aux dortoirs.

Le plan de cette magnifique construction a été dressé par la maison Walker fils et C^e, aux soins desquels est aussi confiée la surveillance du travail. Le plan général comprend en outre deux ailes se rattachant par angles

droits au principal corps du bâtiment; mais celles-ci seront construites plus tard, et l'ancienne maison, vaste et solide, pourra être utilisée pour la chapelle, les chambres des professeurs, le réfectoire et l'infirmerie.

Le cortège épiscopal, composé de Son Excellence le délégué apostolique, de Sa Grâce l'archevêque de Colombo, et de Nosseigneurs de Kandy et de Jaffna, arriva en landaus, au collège, à 5 heures et demie. Avec eux se trouvaient réunis plus de vingt Pères Oblats, deux séminaristes bénédictins de Kandy, les séminaristes de Colombo, plusieurs Frères de l'institut Saint-Benoît, de nombreuses familles européennes, cinghalaises et tamoules, et grand nombre de personnages distingués. Le maître de la maison était le R. P. GUGLIELMI, le bon et zélé promoteur de cette grande cérémonie, l'*alter ego* du R. P. LYTTON, actuellement en Europe. Entouré des membres laïques du comité, dont il est le président, il reçut le cortège épiscopal, à son arrivée, sous le porche de l'ancienne maison.

En face de ce porche, sous une véranda, prit place M^r Zaleski, délégué apostolique, ayant à ses côtés M^r Mélihan, archevêque de Colombo, M^r Pagnani, évêque de Kandy, M^r Joulain, évêque de Jaffna et M^r Vistarini.

Le comité s'approcha alors et M. de Sampayo, avocat, lut l'adresse suivante :

A Son Excellence Révérendissime M^r Ladislas-Michel ZALESKI, archevêque de Thèbes, délégué apostolique des Indes orientales.

EXCELLENCE,

Le comité de construction du collège Saint-Joseph a l'honneur d'offrir à Votre Excellence un cordial souhait de bienvenue et l'expression de ses plus sincères remerciements pour la bonté avec laquelle vous avez bien voulu consentir à pré-

sider cette cérémonie de la pose de la première pierre du nouveau collège.

Depuis quelques années, l'augmentation croissante de la population catholique de Ceylan et les circonstances des temps actuels manifestaient avec évidence l'impérieux besoin d'un établissement de haute éducation pour les enfants catholiques. Notre à jamais regretté archevêque, M^{re} Bonjean, comprenant cette nécessité, fit au diocèse un appel qui rencontra bientôt un chaleureux accueil parmi les laïques catholiques. Sa Grâce, notre bien-aimé archevêque actuel, désireux de continuer une œuvre si chère au cœur de son illustre prédécesseur et essentielle aux progrès de l'éducation catholique, a si puissamment aidé les efforts du comité, que, après avoir acquis un emplacement convenable, nous pouvons aujourd'hui poser la première pierre de la nouvelle construction, événement qui est pour le collège Saint-Joseph le gage d'un avenir prospère.

Notre comité voudrait reconnaître, par ses sentiments d'affection et de fidélité, la précieuse bénédiction accordée par le Saint-Père au début de cette entreprise, et il se réjouit qu'une si haute approbation soit de nouveau confirmée par la présence du représentant de Sa Sainteté à cette cérémonie. Nous considérons aussi comme de bon augure la coïncidence de la fondation du collège avec le jubilé du Saint-Père.

A Nosseigneurs les évêques de Kandy et de Jaffna, nous sommes profondément reconnaissants des encouragements que nous apporte leur présence à cette fête. Cette sympathie et cet intérêt témoignés par toute la hiérarchie de Ceylan nous sont des preuves que les bienfaits de notre collège ne seront pas limités à cet archidiocèse, mais qu'ils s'étendront à la population catholique de l'île tout entière.

Nous ne doutons pas qu'une œuvre, commencée sous de si hauts patronages, n'arrive à la complète réalisation qui est l'objet de nos plus chères espérances.

Avec un profond respect, nous sommes de Votre Excellence les très obéissants serviteurs en Jésus-Christ.

LES MEMBRES DU COMITÉ DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH.

Cette adresse était écrite sur un magnifique parchemin, ornée d'une vue à vol d'oiseau du futur collège, d'une image de la Science et d'emblèmes d'astronomie, géographie, musique, peinture, voire même du *cricket* et autres objets de sport.

Son Excellence, qui avait suivi avec grande attention la lecture de l'adresse, fit la réponse suivante :

« MESSIEURS,

« Je suis pleinement d'avis, comme vous le disiez dans votre adresse, que ce jour de la pose de la première pierre du collège Saint-Joseph de Colombo est un jour heureux pour tous les catholiques de Ceylan. Cette institution, bénie à son début, par Sa Sainteté Léon XIII et favorisée de son haut patronage, répond parfaitement, comme vous l'avez très bien fait remarquer, à un urgent besoin des catholiques de cet archidiocèse, d'autant plus que votre chrétienté, grâce au zèle infatigable de ses missionnaires et aux progrès de la civilisation, ne cesse de croître en nombre et en importance.

« Si ce pressant besoin est près d'être satisfait, vous le devez tout d'abord aux incessants efforts de votre vénéré archevêque et à l'infatigable activité du clergé que le vicaire de Jésus-Christ, dans sa sollicitude pour votre bien spirituel, a chargé du soin et de la direction de vos âmes. Vous le devez ensuite à l'énergique appui prêté par les laïques catholiques de l'archidiocèse de Colombo, spécialement par les membres du comité de construction du collège Saint-Joseph.

« L'érection d'un collège catholique à Colombo était depuis plusieurs années le rêve favori de votre grand et regretté archevêque M^{re} Bonjean, et il était à la veille d'en voir la réalisation lorsque Dieu l'a rappelé à lui pour le récompenser de ses longs travaux apostoliques.

« Lui seul et son illustre successeur, votre archevêque actuel, qui a tant fait pour amener cette œuvre à bonne fin, pourraient dire quels nombreux obstacles, quelles difficultés ils ont eus à surmonter. Dans cette entreprise ardue, vos archevêques ont été puissamment aidés par leur clergé. Je me contenterai de mentionner ici le R. P. LYTTON, qui a quitté sa Mission de Jaffna pour consacrer tout son temps et toute son énergie au collège. Après d'infatigables travaux à Ceylan, il est parti pour l'Europe afin d'y recueillir des subsides et de former pour la nouvelle institution un corps de professeurs capables.

« Votre reconnaissance est donc due à vos illustres archevêques et aux Pères Oblats qui les ont si vaillamment aidés. Il me semble que ce n'est que justice de ma part de profiter de cette circonstance pour proclamer devant les évêques de Ceylan et devant cette assemblée représentant les catholiques de Colombo, combien notre Saint-Père le Pape apprécie, encourage et bénit leurs travaux.

« L'heureuse issue de cette œuvre est due encore à la générosité et à la cordiale coopération des catholiques laïques de Colombo, spécialement des membres du comité du collège. Je dis à leur générosité, car ils ont libéralement contribué à augmenter les fonds nécessaires. Depuis longtemps je m'intéresse à cette institution naissante, j'en ai assidument suivi les progrès et les développements; c'est une joie pour moi de voir quel grand nombre de catholiques — et je vois beaucoup d'entre eux ici présents — ont généreusement souscrit de leur bourse à la fondation de ce collège.

« A vous, membres du comité, le collège doit un concours plus précieux encore que vos contributions pécuniaires, celui de votre active coopération et de cet appui

moral, si puissant facteur dans une entreprise de ce genre. En cette circonstance, les catholiques de l'archidiocèse de Colombo ont donné un bel exemple à tous les catholiques de l'Inde, et je souhaite que partout cet exemple soit suivi.

« Dans le cours de ma délégation, j'ai souvent entendu des plaintes sur le manque d'écoles et d'institutions catholiques aptes à pourvoir à l'éducation des enfants catholiques et à l'honneur de la religion. Beaucoup oublient que leurs pasteurs voient plus clairement que personne les besoins de ces institutions et qu'ils gémissent de l'impossibilité où ils se trouvent de pouvoir les procurer, par suite soit de leurs ressources restreintes, soit du nombre limité de leurs missionnaires.

« Si l'exemple donné par les catholiques de Colombo était partout suivi, on ne se plaindrait plus du manque de bonnes écoles et de collèges catholiques.

« Les Missions indiennes sont généralement soutenues par les dons de la charité d'Europe; beaucoup de Missions vivent exclusivement de ces ressources; mais ces dons et ces aumônes ne peuvent évidemment pas pourvoir à tous les besoins de nos Missions.

« En général, les bienfaiteurs européens donnent volontiers pour l'établissement d'une Mission où tout est à faire; mais ils donnent moins volontiers aux Missions anciennes et bien organisées — comme c'est ici le cas — où les catholiques sont nombreux et dont l'état est relativement plus prospère que celui de beaucoup de diocèses d'Europe. Ces sortes de Missions doivent se suffire à elles-mêmes, afin que les aumônes et les dons d'Europe puissent être exclusivement employés à la diffusion de la foi parmi les païens et au maintien des nouvelles Missions.

« Fêtons ces vœux, parce que les catholiques de cet archidiocèse, et vous surtout, membres du comité, vous avez donné un grand exemple aux catholiques de l'Inde, en apportant tout le concours possible à la grande œuvre entreprise par votre vénéré archevêque, l'érection du collège Saint-Joseph. A tous donc, spécialement aux membres du comité, j'apporte les remerciements du Saint-Père. Vos dons généreux, vos persévérants efforts pour la réussite de cette entreprise ont attiré la particulière attention de Sa Sainteté et fait descendre sur vos familles la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ.

« L'importance particulière que j'attache à cette maison d'éducation ne provient pas seulement de la facilité qu'elle apportera à la jeunesse catholique de Colombo et même de toute cette île, d'obtenir les connaissances scientifiques nécessaires à son avenir. Les moyens d'acquérir la science ne manquent pas, grâce aux soins attentifs du paternel gouvernement de Ceylan et de l'Inde, si avide de développer dans ces pays l'éducation et la civilisation. La suprême importance du collège Saint-Joseph consiste en ceci : qu'il permettra à la jeunesse catholique de Ceylan de recevoir l'instruction dans un établissement catholique.

« C'est là le grand bienfait de ce collège, la vraie raison de son existence. Qu'est en effet la science sans la foi ? Un enfant catholique doit aller à une école catholique. Sans cela, mieux vaudrait pour lui qu'il ne reçoive aucune instruction ; mieux vaut pour lui embrasser une moins haute carrière que s'exposer à perdre la foi. La foi est le plus précieux trésor que des parents puissent donner à leurs enfants ; elle est l'héritage sacré qu'on ne doit point dissiper. Grande est donc la faute des parents, lorsque, pour une raison temporelle et mondaine, ils négligent d'envoyer leurs enfants aux écoles

catholiques. Ils pèchent contre Dieu qui leur a confié le soin de l'âme de leurs enfants, créés pour lui et le bonheur éternel. Ils pèchent contre leurs enfants, en exposant leur salut éternel et trop souvent même leur bonheur et leur paix sur la terre. Et il n'y a point ici d'excuse, puisque Ceylan et l'Inde sont largement fournies d'écoles et d'institutions catholiques.

« J'espère donc, messieurs, qu'après l'érection du collège Saint-Joseph à Colombo, aucun enfant catholique de Ceylan ne sera plus élevé dans une école non catholique. C'est la raison pour laquelle j'attache une si grande importance à ce collège et pour laquelle je considère comme plein de promesses pour le bien des catholiques de Ceylan ce jour, où, en présence de tous les évêques de l'île, d'un nombreux clergé et des principaux catholiques laïques, je pose la première pierre de cet établissement. Ces paroles, messieurs, m'ont été inspirées par ma sincère affection pour vous. Depuis près de quatre ans que je suis à Ceylan, j'ai toujours porté le plus grand intérêt à votre bonheur spirituel et temporel. J'aime vos enfants, c'est pourquoi j'insiste sur ce point qui est le plus ardent désir de mon cœur.

« Comme gage de mon affection pour vous, en ma qualité de représentant parmi vous du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et aussi comme successeur de saint François Xavier, l'apôtre de Ceylan et la plus belle gloire de votre pays, je donne ma bénédiction à vous, à vos familles et à vos enfants. »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cet éloquent discours, et immédiatement Son Excellence, revêtue de la chape et de la mitre, procéda à la bénédiction et à la pose de la première pierre. Il y renferma l'inscription suivante :

LEONIS XIII P. M.
EPISCOPATUS JUBILARI ANNO
SACRI PRINCIPATUS XII
VICTORIA BRITANNIARUM REGINA REG.
CHARMO ARTHUR ELIDANK SAEVLOCKE K. C. M. G. INSULAM REGENTE
ADETANTIBUS
ILLIS ET AMIS THEOPHILO ANDREA MELIZAN O. M. I.
ARCHIEPISCOPO COLUMBEN
CLEMENTE PAGNANI O. S. B. EPISCOPO KANDIEN
ET HENRICO JOULAIN O. M. I. EPISCOPO JAFFMEN
CIRCUMDANTE CLERO
INGENTIQUE CHRISTIFIDELIUM CÖTU PLAUDENTE
ILLIUS AC RMUS LADISLAUS MICHAEL ZALESKI ARCHIEPISCOPUS THEBAN
DELEGUS APLICUS IN INDIIS ORIENT.
GYMNASII
PRO SCIENTIIS INGENUISQUE ARTIBUS EDUCENDIS
STO JOSEPHO AUSPICE ET PATRONO
EDIFICANDI
ANGULAREM LAPIDEM
BENEDIXIT AC COLLOCAVIT
IN OCTAVA SOLEMNITATIS B. V. M. IMMACULATI CONCEPTUS
DECIMO OCTAVO KALENDAS JANUARIAS
A. D. MDCCCXCIV

Il faisait déjà nuit quand la cérémonie prit fin. Le comité du collège invita le délégué apostolique, les dignitaires ecclésiastiques et tout le clergé à prendre un léger rafraîchissement qu'on accepta de grand cœur. Ensuite, au milieu des applaudissements, l'assemblée se dispersa.

Ainsi se termina un des événements les plus importants des annales de l'éducation catholique.

Ajoutons en finissant que Son Excellence le délégué apostolique a visité plusieurs établissements de l'archidiocèse, entre autres l'imprimerie catholique de l'orphelinat, l'orphelinat de Maggona, les Frères des Écoles chrétiennes de Kotahena, le couvent du Bon-Pasteur,

le séminaire Saint-Bernard, les Sœurs franciscaines, chargées de l'hôpital général et les Petites Sœurs des pauvres. « Son Excellence, dit le *Ceylon catholic Messenger*, a exprimé la grande satisfaction que lui causait l'état prospère de ces institutions. »

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE LYON.

LETTRE DU R. P. LAVILLARDIÈRE AU T. R. P. SUPÉRIEUR
GÉNÉRAL.

Lyon, 8 janvier 1895.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis plus de six ans (19 mai 1888) que s'est établie à Lyon la première colonie d'Oblats de Marie, deux rapports ont été publiés dans nos annales, en 1891 et 1893, pour dire les débuts et la période préparatoire à l'installation définitive. Elle est faite désormais et, nous l'espérons bien, ne sera pas à refaire. C'est l'heure de lui souhaiter longue et prospère vie, non pas à la manière des hommes, qui n'osent s'offrir de vœux que pour un nombre nécessairement restreint d'années : *Ad multos annos*, mais, comme il convient aux serviteurs du Dieu qui est le père des siècles et sait les dispenser aux œuvres qu'il chérit : *Ad multa sæcula* ! Une longévité plus que séculaire, les siècles pour durée : Dieu daigne nous en rendre dignes !

Mais, récapitulons tout d'abord nos étapes lyonnaises. Préludant à notre établissement dans la ville de Marie par la prédication de son mois béni à Notre-Dame de Fourvières, nous occupions, avant la fin de cette pieuse et si intéressante station, notre premier pied-à-terre de Chaulans, jusqu'au 21 août 1890. Quatre ans plus tard, 20 juin, nous quitions notre seconde demeure de la rue

de la Charité. C'est pendant cette nouvelle halte que nous avons acheté un terrain pour bâtir, le 1^{er} avril 1892. Fondations et caves étaient faites à l'entrée de l'hiver ; on se souvient peut-être au prix de quels labeurs. L'année suivante, la toiture couronnait nos trois étages, de sorte qu'il ne restait plus, au printemps dernier, que l'aménagement intérieur. Nous n'avions pas de temps à perdre, le dernier terme de notre location, déjà prolongée d'un an, étant irrévocablement fixé au 24 juin de la même année.

Toutefois, ces préparatifs d'installation n'étaient pas pour nous le dernier mot de nos projets, ou, si l'on veut même, de notre ambition. Nous ne pouvions oublier qu'à côté de notre modeste propriété de 2 647 mètres, devant nous suffire en toute rigueur, se trouvait un autre terrain de 2 093 mètres, formant îlot complet avec le premier, îlot dont l'acquisition, nous préservant à jamais de tout voisinage immédiat, soit bruyant, soit même odieux, mais toujours gênant, ajouterait à notre situation tout ce qu'elle pouvait comporter d'excellent et de désirable, surtout en vue de l'avenir. C'était, à la vérité, une grosse question, sous le rapport financier, après les lourds sacrifices déjà consentis pour l'établissement convenable qui s'élevait. Mais de telles occasions se peuvent-elles négliger, au risque de ne les plus retrouver, même à prix d'or ? N'était-il pas de prévoyante administration d'assurer l'avenir et l'épanouissement de l'œuvre en s'imposant des charges momentanées, fructueusement compensées plus tard ? C'est ce que comprenait M^{re} MÉLIZAN, qui ne craignait pas d'affirmer qu'il vaudrait mieux interrompre la bâtisse commencée, pour concentrer toutes nos ressources disponibles, que de manquer pareille aubaine. C'est ce que nous répétait, hier encore, le Vénérable Archevêque d'Aix, M^{re} Gouthé-Soulard, en

une apparition trop rapide, mais fort aimable, pendant laquelle Sa Grandeur ne tarissait pas de félicitations sur notre œuvre ainsi entendue et complétée. C'est ce qu'ont pensé les membres de l'administration provinciale. Ils ont voulu, coûte que coûte, parachever la fondation et lui donner toute l'extension dont elle est susceptible.

Mais la réalisation de ce vœu n'était pas facile, la ville se trouvant propriétaire du terrain convoité. Un régisseur de Lyon, excellent catholique, M. Montaland, dont le nom doit trouver place ici avec l'expression de notre affectueuse reconnaissance, voulut bien s'entremettre fort discrètement et provoquer la mise en vente. Les protestations ne manquèrent pas, paraît-il, au sein de la commission municipale chargée d'étudier et de présenter le projet de vente; cette demande avait sûrement pour but d'agrandir l'emplacement sur lequel on construisait une caserne pour les curés de passage, et il ne convenait pas à la ville de s'y prêter... Mais ventre affamé, je veux dire coffre vide n'a pas d'oreille, et le projet fut adopté quand même, parce qu'il faut à la ville de l'argent, et que ses terrains lui en rapportent. Nous eûmes, de plus, la bonne fortune inespérée de ne pas susciter de compétiteurs, comme on le pouvait craindre, au jour de la mise à prix, et d'échapper par là à toute surenchère; ce qui nous a laissé le nouveau terrain au prix du précédent. Nous n'y comptons certes pas, les lots environnants ayant déjà pris une plus-value. C'est, en effet, à 10 francs de plus par mètre que les Facultés de l'État viennent d'acquérir, en moins bonne position, parce qu'il est plus éloigné du quai, un lot de terrain équivalent à peu près au nôtre, pour un institut de chimie. Dieu est bon d'avoir permis que ce projet officiel n'ait pas été formé en concurrence avec le nôtre; car, pour l'État, le terrain à préférer eût été évidemment

celui qui nous appartient, à côté de la Faculté de médecine; tandis que celui qu'ils ont acheté les en éloigne de plusieurs centaines de mètres. Nouvelles actions de grâces à rendre à la maternelle Providence.

Cette affaire réglée — et non sans peine — il ne nous restait plus qu'à mettre la dernière main aux multiples agencements de la maison. Ce n'était pas la tâche la plus facile ni la moins laborieuse. Que de tâtonnements, que d'essais de ceci et de cela, que de modifications après usage pour aller non pas toujours au mieux, mais parfois simplement au moins mal! Quand on prend possession d'une demeure toute prête, on ne soupçonne guère ce qu'il en a coûté, si modeste qu'elle soit, pour l'amener à ce point. Nous avions, Dieu merci! des architectes et des entrepreneurs sérieux et obligeants. Puis, nous nous étions nous-mêmes constitués en comité de contrôle et d'organisation, de sorte que notre œuvre porte au plus haut degré le cachet de la collectivité, disons même de la communauté. Rien qui n'ait été, à maintes reprises, examiné et discuté entre nous, avec l'exclusive préoccupation du bien commun. Si nous nous sommes trompés — *errare humanum est* — bien d'autres aussi, je m'assure, se seraient trompés. Je me hâte d'ajouter que nous n'avons eu la prétention d'inventer quoi que ce fût; nous avons butiné à peu près partout; ce n'est qu'à force de visites, d'informations, de comparaisons et d'emprunts que nous avons arrêté jusqu'au moindre détail. Tout est-il parfait? Nous sommes loin de le croire et nous pourrions vous signaler çà et là des points défectueux, résultat du changement d'architecte, de la distraction ou de la négligence d'un ouvrier, d'une méprise, d'un manque de contrôle d'un contremaître, mais défauts si minimes et si peu apparentes que plusieurs ont échappé à l'œil des critiques les plus exercés.

Et, cependant, bien des visiteurs ont afflué, quelques-uns mêmes d'une compétence exceptionnelle. Somme toute, l'œuvre passe pour être aussi satisfaisante que possible; on la dit bonne et belle. Seul, je crois, un esprit prévenu au chagrin voudrait y contredire. Rendons grâce ici et de nouveau à notre architecte premier, le regretté M. Bresson, qui a su si bien adapter son plan à nos désirs et à nos besoins.

Sera-ce plaire à nos lecteurs que de leur rappeler brièvement les grandes lignes de ce plan? La maison s'oriente, entre deux jardins, au midi et au nord, sur une longueur de 32 mètres; à l'est, avec la porte d'entrée; et à l'ouest, sur une largeur de 16 mètres. Au rez-de-chaussée, à gauche, après avoir franchi le vestibule, les parloirs, la porte de clôture, l'escalier d'honneur, le réfectoire, la cuisine avec ses dépendances, l'escalier de service et ce qu'entre gens qui se respectent on est convenu d'appeler, paraît-il, l'indispensable. A droite, la conciergerie, la sacristie et un vestibule ouvrant sur deux chapelles successives; la première, bien moindre, consacrée au Sacré-Cœur, et qui possède, comme la seconde, un autel et deux confessionnaux. Celle-ci de 20 mètres de long sur 5^m,50 de large, mesure commune de tous les appartements. C'est le sanctuaire de l'Immaculée, l'auguste titulaire de notre maison de Lyon. La voyez-vous, là-bas, en arrière du maître-autel, la statue de la Vierge sans tache, parée de blanc et d'azur, avec les mains abaissées vers ses enfants, telle que nous la vénérons déjà dans le précédent oratoire de la rue de la Charité? Elle rayonne toujours du centre d'un grand tableau de fond, festonné lui-même de velours grenat à franges d'or; ses pieds reposent sur deux branches de lis et des têtes d'anges s'inclinent vers son front couronné. Accompagnant l'autel, deux magnifiques vases

d'où s'élancent en gracieuses pyramides des touffes de lis, célébrant à leur manière la Reine de la pureté. Puis, en grands médaillons, espacés tout le long des murs, avec autant de simplicité que de goût, des sujets emblématiques peints sur toile et habilement fondus dans la décoration murale. Sauf les épis de blé et les grappes de raisin, qui appartiennent au sanctuaire, tous les sujets se rapportent à Marie et sont généralement bien compris. Vous y trouverez l'Aurore, la Tour de David, la Plantation de roses, la Porte du Ciel, l'Arche d'alliance, le Lis entre les épines, le Palmier, l'Étoile de la mer. Cette ornementation, qui sort de l'ordinaire, a le don d'intéresser et de plaire. Tout ainsi respire et chante notre Immaculée. Ce nous est une très sensible consolation, et, pourquoi ne le dirais-je pas? une filiale et douce fierté. On apprend, de jour en jour, le chemin de cette petite chapelle provisoire. Naturellement, nous avons commencé par célébrer, dans la solitude, le dimanche. Nous en sommes aujourd'hui à trente ou quarante personnes un peu de toutes les conditions, de l'ouvrier au bourgeois, de la servante à l'étudiant, du soldat même à l'officier. Nous ne faisons, d'ailleurs, pas de bruit, désirant seulement faire quelque bien.

Mais, quittons le rez-de-chaussée et poursuivons notre visite. Voici, avec quelques cellules, les appartements du T. R. P. Général : chambre à coucher et cabinet de travail ou salon de réception, qu'emprunteront volontiers, je l'espère, les évêques que nous avons l'honneur de recevoir assez souvent ici. C'est ensuite la salle de communauté, qui nous sert aussi de chapelle intérieure, avec ce premier petit autel qui nous fut prêté à l'arrivée, puis donné par le curé du Bon-Pasteur, M. Durand, mort depuis, et l'un de nos excellents amis. C'est presque une relique pour nous. Sur la salle de communauté s'ouvre,

par de grandes portes mobiles, une cellule qui pourra servir à l'occasion d'infirmier et d'où le malade ou l'infirmier entendra de son lit la sainte messe. Au deuxième, des cellules encore, et, du côté du nord, dans tout l'espace compris entre les deux escaliers, la bibliothèque. Pièce spacieuse, elle donne asile aussi au billard et peut contenir un nombre de meubles beaucoup plus grand que celui de nos meubles actuels. Ne sachant pas d'avance, en effet, quel serait notre local définitif, nous avons adopté une forme de haute vitrine à rayons et souassement, qui se prête tout naturellement aux catégories de livres à établir. Nous en possédons une vingtaine seulement ; dix à douze autres encore pourront prendre place. Après quoi on songera à surélever chacun de ces meubles jusqu'au plafond, ce qui élargira notablement le champ disponible. D'ici là des années s'écouleront, et nos petits-neveux verront, sans doute, la ruche porter ailleurs un essaim, comme l'ont fait la plupart des communautés d'hommes, Capucins, Dominicains, Jésuites, qui possèdent plusieurs résidences à Lyon. A ces futures abeilles, nous souhaiterons force fleurs à butiner et moult miel à faire. Mais, où vais-je m'égarer ?

Le troisième étage n'a que des cellules. Combien s'en trouve-t-il en tout, ailleurs et là, me demandez-vous ? En dehors des lieux réguliers et des appartements de notre révérendissime Père, nous comptons vingt-six cellules, dont quatorze sont susceptibles d'un dédoublement, au moyen de simples briquetages, parce qu'elles ont deux et même trois fenêtres, comme toutes les chambres d'angles : au total donc, quarante chambres, quand on vaudra recourir à cette modification. N'oubliez pas que, de plus, les greniers sont très vastes, ayant, comme les caves, l'exacte étendue de la construc-

tion et qu'avec de plus larges ouvertures au lieu et place des gasistas actuels, on y établirait des dortoirs aussi amples que bien aérés. Et l'on pourrait encore, au besoin, pour décharger d'autant et utiliser le rez-de-chaussée, faire de nos caves, avec peu de transformation, des sous-sol fort habitables pour la cuisine et le réfectoire. Je m'aperçois, en parlant de caves, que j'ai omis de signaler la salle de bains avec appareils élémentaires de douches : lance et pomme d'arrosoir. Nous voilà, de ce chef, dispensés de recourir aux établissements publics, où l'on succède à l'on ne sait qui pour s'exposer à y prendre je ne sais quoi. Nos hôtes de passage s'en sont déjà fort bien trouvés : tel descendait, en été, prendre sa douche à 3 heures du matin ; tel autre s'y traitait à l'hydrothérapie quatre ou cinq fois par jour. A chacun selon ses besoins, ses goûts ou son amour pour la thérapeutique à la mode du docteur Kneipp.

Sortons maintenant de la maison. Au midi, où elle se présente, je l'ai dit, dans toute sa longueur, nous sommes en pleine salle d'ombrage ou jardin d'agrément, complanté de plusieurs allées de tilleuls et de marronniers et défendu des fenêtres de l'hôpital Saint-Joseph, clinique des Facultés catholiques, par un rideau d'arbres verts au feuillage persistant, de la famille des conifères. Dans quelques années, cette plantation aura sa valeur ; pour l'heure, elle n'est dépourvue ni de grâce ni de fraîcheur. Un grand bassin recueille le surplus de l'eau que nous recevons chaque jour, et alimentera notre arrosage. Une pompe, qui descend jusqu'à la nappe d'eau du Rhône, nous permet, en outre, de parer à toutes les éventualités. Même disposition au nord, pour le jardin potager, avec son bassin, sa pompe, ses arbres fruitiers et la vigne le long des murs. Vous ne vous imaginez pas le plaisir que nous avons eu à planter nos premières sa-

lades, nos asperges et nos oignons. Toutes ces créations supposent un travail considérable. Il a fallu miner le terrain à plus de 4 mètres et le passer, pour ainsi dire, au crible, tant ces décombres contenaient de matériaux étrangers et l'enrichir d'un mélange de terre végétale. Mais, sans compter le bénéfice d'un assainissement nécessaire, nous aurons assuré de la sorte toute la prospérité désirable à nos arbres, qui, selon le mot familier de Monseigneur d'Aix, vont y pousser comme des poireaux.

Félicitons-nous donc d'avoir trouvé en pleine ville les agréments de la campagne, une parfaite indépendance, beaucoup d'air et de lumière, pas de mur mitoyen et le soleil tout autour de la maison, de l'aurore au couchant. Aussi, tandis qu'à la rue de la Charité, nous sentions le besoin de sorties constantes et passions une partie de nos loisirs sur les quais, aujourd'hui, non seulement nous ne sommes plus tentés d'aller dehors, mais il nous faut un véritable effort pour quitter notre seuil. Nous souscrivons volontiers à ces aimables lignes du R. P. GALLO, de notre maison du Calvaire, traduisant ainsi ses impressions : « J'ai visité votre nouvelle maison de Lyon. Je crois qu'elle sera le modèle de nos futures bâtisses. On s'y sent à l'aise ; on y respire. On prévoit que le religieux s'y trouvera bien, qu'il y aimera sa cellule et qu'il y fera du bien. Bienheureux ceux qui l'habiteront ! » Nous désirons fort à de nouveaux arrivants cette béatitude domestique que nous savourons, je l'avoue, pleinement, et qu'il nous serait bon de partager avec d'autres. Nous nous trouvons si au large, à cinq, dans cette immensité ! Espérons fermement des temps meilleurs, nous enrichissant d'une société, non certes plus agréable, mais plus nombreuse.

Terminons notre description. A l'est de la maison et

confinant aussi aux deux jardins s'étend le nouveau terrain, également clos de murs, qui offrira l'emplacement de la future chapelle et permettrait au besoin de nouvelles constructions avec cour distincte. C'est un des excellents côtés de cet achat complémentaire.

On connaît notre nouvelle adresse, signalée par nos annales : rue Cavenne, 33. Elle est destinée à changer, mais quand ? La rue que nous habitons n'est qu'un tronçon de la rue du même nom, interrompue par les Facultés de l'État sur une longueur de plusieurs centaines de mètres. Il n'a pas tenu à nous que cette situation anormale ne fût régularisée. Indirectement, nous avons tenté d'aborder la commission municipale, chargée du classement et de la dénomination des rues, lui proposant, pour éviter un nom baroque ou même odieux, de baptiser la nôtre d'un de ces noms qui vibrent à une oreille patriotique : Avelane, de Miribel, par exemple ; nos démarches n'ont pu aboutir. On a été si occupé en temps d'exposition, et puis il n'y a guère encore que des curés de ce côté-là ! Il faudra bien pourtant que, tôt ou tard, on y vienne, au fur et à mesure que les bordures de cette voie se bâtiront. Nous préviendrons alors nos chers lecteurs. En attendant, pour donner un conseil pratique à nos visiteurs, qu'ils indiquent toujours à leur cocher ou se fassent indiquer la maison située derrière l'Hôpital homéopathique, autrement dit Saint-Luc, sur la rive gauche du Rhône, sous peine de se rendre ou de se faire conduire sans profit à l'autre section de la rue, à près d'un demi-kilomètre.

Telle est dans ses grandes lignes l'habitation qui est nôtre effectivement, depuis le 20 juin. Nous devons remercier la Providence qu'elle n'ait coûté la vie à aucun ouvrier. Ce n'est pas que nous n'en ayons été menacés. Un charpentier s'est vu retenu dans le vide, à bras tendus,

lades, nos asperges et nos oignons. Toutes ces créations supposent un travail considérable. Il a fallu miner le terrain à plus de 1 mètre et le passer, pour ainsi dire, au crible, tant ces décombres contenaient de matériaux étrangers et l'enrichir d'un mélange de terre végétale. Mais, sans compter le bénéfice d'un assainissement nécessaire, nous aurons assuré de la sorte toute la prospérité désirable à nos arbres, qui, selon le mot familier de Monseigneur d'Aix, vont y pousser comme des poireaux.

Félicitons-nous donc d'avoir trouvé en pleine ville les agréments de la campagne, une parfaite indépendance, beaucoup d'air et de lumière, pas de mur mitoyen et le soleil tout autour de la maison, de l'aurore au couchant. Aussi, tandis qu'à la rue de la Charité, nous sentions le besoin de sorties constantes et passions une partie de nos loisirs sur les quais, aujourd'hui, non seulement nous ne sommes plus tentés d'aller dehors, mais il nous faut un véritable effort pour quitter notre seuil. Nous souscrivons volontiers à ces aimables lignes du R. P. GALLO, de notre maison du Calvaire, traduisant ainsi ses impressions : « J'ai visité votre nouvelle maison de Lyon. Je crois qu'elle sera le modèle de nos futures bâtisses. On s'y sent à l'aise ; on y respire. On prévoit que le religieux s'y trouvera bien, qu'il y aimera sa cellule et qu'il y fera du bien. Bienheureux ceux qui l'habiteront ! » Nous désirons fort à de nouveaux arrivants cette béatitude domestique que nous savourons, je l'avoue, pleinement, et qu'il nous serait bon de partager avec d'autres. Nous nous trouvons si au large, à cinq, dans cette immensité ! Espérons fermement des temps meilleurs, nous enrichissant d'une société, non certes plus agréable, mais plus nombreuse.

Terminons notre description. A l'est de la maison et

confinant aussi aux deux jardins s'étend le nouveau terrain, également clos de murs, qui offrira l'emplacement de la future chapelle et permettrait au besoin de nouvelles constructions avec cour distincte. C'est un des excellents côtés de cet achat complémentaire.

On connaît notre nouvelle adresse, signalée par nos annales : rue Cavenne, 35. Elle est destinée à changer, mais quand ? La rue que nous habitons n'est qu'un tronçon de la rue du même nom, interrompue par les Facultés de l'État sur une longueur de plusieurs centaines de mètres. Il n'a pas tenu à nous que cette situation anormale ne fût régularisée. Indirectement, nous avons tenté d'aborder la commission municipale, chargée du classement et de la dénomination des rues, lui proposant, pour éviter un nom baroque ou même odieux, de baptiser la nôtre d'un de ces noms qui vibrent à une oreille patriotique : Avelane, de Miribel, par exemple ; nos démarches n'ont pu aboutir. On a été si occupé en temps d'exposition, et puis il n'y a guère encore que des curés de ce côté-là ! Il faudra bien pourtant que, tôt ou tard, on y vienne, au fur et à mesure que les bordures de cette voie se bâtiront. Nous préviendrons alors nos chers lecteurs. En attendant, pour donner un conseil pratique à nos visiteurs, qu'ils indiquent toujours à leur cocher ou se fassent indiquer la maison située derrière l'Hôpital homéopathique, autrement dit Saint-Luc, sur la rive gauche du Rhône, sous peine de se rendre ou de se faire conduire sans profit à l'autre section de la rue, à près d'un demi-kilomètre.

Telle est dans ses grandes lignes l'habitation qui est nôtre effectivement, depuis le 20 juin. Nous devons remercier la Providence qu'elle n'ait coûté la vie à aucun ouvrier. Ce n'est pas que nous n'en ayons été menacés. Un charpentier s'est vu retenu dans le vide, à bras tendus,

par un de ses compagnons, et un servait de maçon a fait, avec non moins d'émotion que de rapidité, le voyage d'un étage à l'autre par une foyère qu'on avait négligé d'obstruer. En revanche, nous avons dû compter avec les pieds ou les mains meurtries, les doigts écrasés, les jambes mêmes transportées par des piquets de fer et autres accidents de ce genre. Et comme les compagnies ne payent les assurances que s'il y a plaie et non contusion ou foulure, et n'accordent même en ce cas qu'un demi-salaire, nous avons trouvé l'occasion d'exercer la justice et la charité, pour des chômages qui ont parfois dépassé des mois entiers et eussent mis de pauvres ménages à la misère. Nos ouvriers ont apprécié l'intérêt qu'ils nous avaient inspiré, et je puis ajouter qu'ils ont aimé à nous le faire comprendre. Nous n'en avons été que mieux servis, cela va sans dire, et servis comme des prêtres, avec une parfaite convenance. La meilleure note a été méritée par les ouvriers du gros œuvre, maçons et charpentiers. Il y a vraiment bien du cœur, de la droiture et des sentiments religieux dans ces âmes rudes en apparence et moins cultivées. On s'y affectionnerait fort, et je conçois facilement qu'on vienne à leur consacrer ses forces et sa vie.

Nos débuts à la rue Cavenne n'ont pas manqué d'incidents. La première nuit, nous fûmes réveillés par une cascade d'eau à travers l'escalier de service. L'eau de la Compagnie, installée dans les combles, ne trouvant pas d'issue par le déversoir, dont le tuyau était bouché, s'en allait à l'aventure par étages et corridors. On devina la surprise générale et l'accoutrement avec lequel chacun se précipitait au sauvetage : celui-ci avait sa soutane, sans bas ni souliers ; celui-là, sa douillette seulement ; cet autre, son bonnet de coton. Et je vous assure que, dès l'abord, on ne songeait guère à rire. Bientôt pour-

tant, tout danger disparu lorsqu'on eut fermé la prise d'eau, on put se considérer plus à loisir et s'en donner à cœur joie.

Quatre jours plus tard, c'était, à 10 heures du soir, le coup de foudre de la mort du président de la République. Nul n'y voulait croire. Il fallut bien se rendre. Mais quel changement à vue ! D'abord l'ahurissement, la consternation générale. Puis, succédant aux acclamations joyeuses, aux vœux bruyants de bienvenue — car jamais le Lyonnais ne s'était montré aussi expansif à l'égard de l'infortuné Carnot — vous n'entendiez plus que des cris de fureur, de haine et des imprécations de mort. La tempête s'était déchaînée, instinctive et généreuse peut-être au début, mais insensée et criminelle bientôt : c'est un Italien qui vient d'assassiner dans une fête le chef pacifique d'une nation qui offre une si large hospitalité à tant de ses compatriotes, à mort les Italiens ! Et les voilà se ruant la nuit même, comme des fauves, sur leurs établissements et maisons de commerce. Le lendemain, le désordre reprend de plus belle, et des bandes de gens sans aveu, hommes et femmes, jeunes pour la plupart, toute l'écume de la plus vile populace, courent à la chasse des magasins mis au ban. On brise les devantures, on emporte d'assaut les étages et l'on saccage, on jette par les fenêtres, on brûle en pleine rue tout ce qui tombe sous la main, objets à vendre, mobilier et ustensiles de ménage, au milieu des acclamations effrénées du bas peuple s'imaginant faire là sans doute acte signalé de patriotisme. La police laissait faire et les pompiers, allant d'un feu à l'autre, se bornaient à protéger les maisons menacées, surtout dans les rues étroites, par ces immenses brasiers. La nuit suivante, ces scènes de pillage et d'horreur se multiplièrent, particulièrement de ce côté-ci du Rhône. Rien de terrifiant

comme ces foyers d'incendie, que nous comptions par douzaine du haut de notre maison, et qui s'élançaient jusqu'aux nues, s'affaissant par intervalle, puis se ravant bientôt et reprenant une énergie nouvelle sous de nouveaux aliments. Nous étions entourés de ces lueurs sinistres qui empourpraient le ciel au loin. On eût dit que les maisons elles-mêmes brûlaient. Au feu s'ajoutaient, en bruit assourdissant, les huées, les clameurs, les hurlements inhumains d'une nuée d'énergumènes, ivres de boisson et de rage, qui saluaient de hurras formidables chaque poussée de flammes et criait à peu près sans interruption : « A mort ! à mort ! » Rien ne saurait peindre de pareilles scènes en pleine nuit, pour ceux surtout, et ils étaient nombreux, qui pouvaient croire à une sorte d'insurrection. Ces souvenirs demeurent inoubliables. On se demande ce qui serait arrivé si les victimes de cette sauvagerie s'étaient vengées ou seulement défendues ? Qu'eût-il fallu encore pour que cette canaille en délire se jetât sur les églises et les maisons religieuses ? Un simple mot peut-être ; car il a été constaté que cette tourbe se composait de tous les malandrins imaginables. Vous ne comprenez pas sans doute comment une grande ville comme Lyon, qui dispose d'une telle force armée, ait pu, trois jours durant, se laisser terroriser par une poignée de malfaiteurs, qui détruisaient pour le plaisir de détruire et pillaient impunément à leur profit. Nous ne le comprenons pas plus que vous. Les soldats surmenés jour et nuit, et réduits à de simples patrouilles inoffensives, brûlaient du désir de faire main-basse sur ces misérables, la plupart échappés de prison ; mais l'autorité, pour des raisons restées inconnues, refusait l'action militaire. A peine fut-elle enfin acceptée, sur les représentations très vives de la chambre de commerce, que, cernés par la troupe, tous ces gredins furent ra-

massés en un clin d'œil. Que n'avait-on commencé par là ?

Peu après, le 10 juillet, nous bénissions sans solennité notre chapelle, avec l'agrément d'un vicaire général, en attendant qu'il plaise à M^{gr} l'archevêque, alors souffrant, de nous favoriser de sa visite. Ce même jour, célébration de notre première messe. L'intronisation de Notre-Seigneur dans un nouveau tabernacle est d'une inexprimable douceur. Mentionnons encore l'érection d'un chemin de croix avec le concours empressé de nos chères orphelines de Bethléem. Il nous a plu que la Sainte-Famille y fût ainsi représentée. C'était vraiment plaisir et douce émotion d'entendre chanter pour la première fois, en cette humble chapelle, par ces pieuses et fraîches voix, les strophes traditionnelles du *Via Crucis*. Nous nous reportions à notre installation primitive de Choulans, où elles étaient accourues déjà si aimablement. Que ne demeurent-elles plus près de nous ? Nous n'aurions pas la préoccupation de former un chœur de chant, dont nous ne savons encore où prendre les éléments. Qu'elles sachent bien, ces bonnes enfants, que nous serons toujours heureux de les accueillir et de les entendre !

J'ai parlé de la maison matérielle, il convient de parler maintenant de ceux qui l'habitent. Notre trinité s'est accrue, Dieu merci, du R. P. FILLATRE. Il nous est arrivé le 14 novembre 1893, à son retour de l'Université d'Ottawa, où il a donné, pendant vingt ans et plus, la meilleure partie de son existence. Recrue fort précieuse, tant par l'aménité du caractère que par les qualités et l'expérience qui rendent l'apôtre apte à tous les labeurs. Aussi, à peine installé, le Père s'est élancé sur le champ de bataille, faisant face à des luttes de tout genre. Son œuvre de toutes la plus laborieuse a été, sans contredit,

le carême de Saint-François de Sales qu'il a fallu, pour ainsi dire, improviser sur place. Le vénérable curé, très satisfait de l'ensemble, a particulièrement signalé le succès de la retraite des hommes. Mais nous avons compté sans la réaction du climat et, probablement aussi, les conséquences d'une vie trop surmenée par le séjour d'Amérique. Le cher Père y perdit d'abord la peau, mais des pieds à la tête. Convenons aussi que le moment de son arrivée, parmi nos brouillards intenses qui semblent pénétrer jusqu'à la moelle, n'était guère propice. De là, une suite de malaises auxquels contribuait encore, pour sa part, notre maison malsaine de la Charité. Le Père réagit vaillamment et poursuivit quand même ses travaux. Mais vaincu par une complète anémie, il devait céder enfin au mal et prendre plusieurs mois d'un repos absolu. Bref, malgré la docte Faculté, qui ne parlait de rien moins, au bas mot, que d'une année de pleine villégiature, le malade a repris bien toutes ses forces, du moins son courage et son sac de voyage, et je ne compte plus les travaux que, depuis lors, il a donnés.

Le P. BERNARD, lui, ne connaît pas encore ces misères et ces délaite d'à-propos qui vous retiennent au lit la veille d'un départ ou vous font interrompre une œuvre commencée. Il dit volontiers *et nunc et semper*, et il tient parole. Je ne saurais trop dire où il est allé et ce qu'il a fait comme ouvrier apostolique; il me serait presque plus facile de dire où il n'est pas allé et ce qu'il n'a pas fait. Le bon Maître se plaît à le bénir, et sa parole apostolique réunit tous les suffrages.

Le P. MARCHAL, vu notre petit nombre, garde plus souvent que tous la résidence. Il n'ignore pas que ses aînés, en attendant qu'il le devienne, ont la priorité des œuvres plus importantes. N'allez pas croire pourtant qu'il soit toujours homme d'intérieur et retiré perpé-

tdellemment sous la tente. Vous le trouverez tour à tour dans les missions et retraites, à la ville et à la campagne, préférant celle-ci pourtant et s'y trouvant toujours mieux. A l'heure où j'écris ces lignes, il revient d'un travail en collaboration avec le R. P. Supérieur de Notre-Dame de l'Osier et se trouve à la veille de trois autres missions. Ses forces ne sont malheureusement pas toujours au niveau de son zèle. Je ne parle que pour mémoire de ses bons offices à l'égard de nos chers et nombreux visiteurs, pour lesquels il se montre cicérone aimable et entendu. Il aime particulièrement aussi à faire la cueillette pour nos Pères des Missions étrangères, qui occupent toujours un coin préféré de son cœur.

Depuis le 24 novembre, notre petite ruche s'est accrue. Le R. P. LEROUX nous a été envoyé pour le service de l'hôpital Saint-Joseph, des Facultés catholiques. C'est, pour nous, une aumônerie toute provisoire. Il ne s'y trouve encore qu'une quarantaine de malades, l'ouverture de l'hôpital ne remontant qu'au 15 novembre dernier. Notre cher docteur exerce là comme un ministère paroissial, avec cette ponctualité, cette mesure et cette bonté que l'on connaît. Il prêche, confesse, administre et revient goûter en sa cellule les heures laborieuses si appréciées d'un ancien professeur. Pour nous, charmés d'ailleurs de la douceur et de l'amabilité de son commerce, nous jouissons par sa présence du bienfait que nos Saintes Règles voudraient étendre à toutes nos communautés. Ne souhaitent-elles pas en effet, pour le plus grand bien de la Congrégation, que des directeurs de grands séminaires, enrichis de maturité et d'expérience, soient placés dans nos maisons de missionnaires au profit de la doctrine et de la discipline régulière?

Quant au P. Supérieur, assez souffrant pour déposer les armes, onze mois durant, il n'a guère cueilli, en guise

de lauriers apostoliques, que les lauriers enrubannés offerts, au couronnement de leurs travaux respectifs, par les maçons, les charpentiers, les plâtriers et les menuisiers. Ces lauriers d'une espèce particulière s'arrosent aussi d'une façon toute spéciale, comme chacun sait, et ne symbolisent que les luttres toutes prosaïques du chantier, dont ils rappellent les longues stations aux courants d'air, les escalades, les marteaux qui frappent, les scies qui grincent, les clous qui déchirent, la poussière qui blanchit et la peinture qui tache. Le chantier nous laisse encore le souvenir douloureux de la mort de notre architecte et de deux de nos entrepreneurs, maçon et plâtrier, MM. Rauchon et Vachon, d'une religion égale à leur parfaite honorabilité.

Vu la maladie des deux Pères et les abstentions forcées qui en ont été la conséquence, le nombre des travaux effectués depuis le 18 mai 1893 se réduit à 5 missions, 1 advent, 1 mois de Marie, 2 carêmes, 75 sermons d'occasion et retraites. Nous avons dû refuser 13 missions, le mois de Marie de Fourvières, 47 sermons de circonstance, 6 retraites pastorales, 79 retraites et 22 carêmes.

Reste maintenant à planter notre crémaillère. Vous avez eu la grande bonté, très révérend Père, de vous mettre à notre disposition pour cette fête toute de famille. Le printemps, nous l'espérons, nous ménagera cette joie vivement désirée de votre cœur et des nôtres. Cette visite sera notre baptême et scellera l'acte de naissance de notre chère petite fondation. Nous vous remercions alors, très révérend et bien-aimé Père, ce que nous sommes si heureux de vous affirmer aujourd'hui, je veux dire notre vénération et notre amour filial en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

A. LAVILLARDIÈRE, O. M. I.

VARIÉTÉS

VOYAGE DU T. R. PÈRE GÉNÉRAL EN AMÉRIQUE.

A Mattawa. — A mesure que le vénérable visiteur approche du terme de son voyage, les hôtes qui le reçoivent redoublent de soins et d'attentions; les manifestations deviennent de plus en plus imposantes, comme si chacun, dans une religieuse émulation, voulait dépasser ses voisins. Voici, d'après le journal *la Sentinelle*, la réception faite par la petite ville de Mattawa, retour de Saint-Boniface :

« La ville de Mattawa vient d'être le théâtre d'une des plus belles démonstrations qu'on puisse imaginer. Les citoyens de Mattawa et des environs voulurent profiter de la visite du T. R. P. Général des Oblats de Marie Immaculée pour exprimer à l'illustre visiteur la reconnaissance qu'ils éprouvent pour le bien opéré par les Oblats dans cette partie du Dominion, et ils firent les choses comme ils savent les faire, c'est-à-dire magnifiquement.

« Le T. R. P. SOULLIER, accompagné du R. P. ANTOINE, ancien provincial du Canada et maintenant assistant général, devait arriver par le train de 9 h. 30 du soir. Malheureusement, un retard de plus de deux heures trompa notre impatience, et ce ne fut que vers minuit que le train fut signalé. Malgré l'heure avancée, des centaines de personnes attendaient au débarcadère, se disputant l'avantage de voir les premiers le vénérable vieillard.

« A peine le très révérend Père eut-il le temps de

recevoir les hommages de quelques-uns de ses sujets, qu'il fut en présence d'un spectacle qui le transporta d'admiration. En un instant, une multitude de torches enflammées brillaient dans la nuit sombre. Les ténèbres disparurent pour faire place à une éclatante lumière, et la ville sembla sortir, comme par enchantement, du repos où elle paraissait plongée, pour témoigner à l'humble et illustre religieux sa joie de le recevoir, son respect, sa gratitude et son amour.

« En contemplant cette véritable ville de feu qui roulait au loin ses vagues lumineuses, le T. R. P. Général ne put retenir une exclamation : « Mais, c'est vraiment « merveilleux, » s'écria-t-il.

« Des équipages avaient été préparés pour les membres du clergé seulement, toute l'immense multitude devant faire à pied le trajet de la station à l'église, où devait avoir lieu la lecture des adresses.

« La fanfare de la ville ouvrit la marche en faisant retentir ses plus beaux accords, que les montagnes environnantes se chargeaient de répercuter au loin. Les illustres visiteurs s'avancèrent entre deux haies de flambeaux, sur un espace considérable de la rue Principale.

« La procession aux flambeaux s'organisa derrière les équipages, et conduisit, dans un ordre admirable, les dignitaires jusqu'à l'église Sainte-Anne. On remarquait dans les rangs des hommes distingués de la place, même des citoyens qui ne partagent pas les croyances catholiques romaines, et qui, cependant, avaient à cœur de témoigner de leur respect et de leur reconnaissance pour le Supérieur des Oblats. Pour mieux juger combien les cœurs des citoyens battaient à l'unisson dans cette solennité, on n'a qu'à lire le compte rendu qu'en a donné *The Mattawa Tribune*, dont l'éditeur est un anglican distingué.

« De tous côtés, sur le parcours de la procession, le spectacle était ravissant. On voyait flotter, sur les édifices publics et sur plusieurs résidences privées, des drapeaux de différentes dénominations. Les maisons et les magasins, magnifiquement décorés et illuminés depuis la station jusque sur les hauteurs de la colline, offraient un coup d'œil des plus pittoresques et des plus enchanteurs. Des inscriptions, très appropriées, se lisaient au frontispice de plusieurs habitations et dans les vitrines des principales maisons de commerce, pendant que, sur la *Terrace* qui domine la ville, un feu d'artifice bien nourri annonçait au loin l'allégresse des citoyens de Mattawa.

« Arrivés en face de l'église, les visiteurs mirent pied à terre sous un arc de triomphe de dimensions considérables et richement orné de verdure et de drapeaux aux couleurs de France, d'Angleterre et du Dominion. Puis le T. R. P. Général et sa suite firent leur entrée dans l'église au chant de *Vivat ! vivat !* très bien exécuté par le chœur de Mattawa.

« Le vaste temple était littéralement rempli de spectateurs de toutes nations et de toutes croyances. Deux adresses éloquentes furent présentées, auxquelles le T. R. P. Général répondit. Voici l'adresse française, « dont nous ne voulons pas, dit la *Sentinelle*, priver le « lecteur intelligent » :

Au Très Révérend Père SOULLIER, supérieur général
des missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

La population canadienne-française de Sainte-Anne de Mattawa est heureuse de souhaiter la bienvenue au premier chef des missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Elle se sent toute honorée de votre passage au milieu d'elle. Ce n'est

pas un simple étranger, auquel des mérites éminents auraient d'ailleurs conquis toute notre estime et notre vénération, que nous avons l'honneur de saluer en votre personne ; mais c'est au Père de nos Pères que nous nous adressons, et alors, aux sentiments du plus profond respect s'ajoute l'expression de la plus filiale reconnaissance pour le bien qui s'est opéré parmi nous, grâce à l'initiative, au zèle éclairé et au dévouement infatigable de vos enfants.

Aussi, mon très révérend Père, notre bonheur est grand, en ce moment, de vous posséder au milieu de nous et de réjouir votre cœur paternel et apostolique en attirant votre attention sur le bien opéré par les vôtres sur cette terre lointaine. Il vous sera facile d'apprécier l'état florissant de la religion dans cette paroisse, de contempler les magnifiques édifices que la piété a élevés à la gloire du Très-Haut, de considérer la condition actuelle et de la comparer avec ce que vous avez observé en 1876 et en 1883, lors de vos deux précédents voyages, de vous rendre compte par vous-même du progrès accompli et de dire avec un paternel et légitime orgueil : « Voilà ce qu'ont fait mes enfants ; voilà comment ils savent cultiver la part de la vigne du Seigneur qui leur est échue en partage. » Vous admirerez entre autres ce temple majestueux dans lequel nous sommes en ce moment assemblés.

Ce fut l'œuvre de prédilection de R. P. POITRAS qui a dépensé, pendant près d'un quart de siècle, son énergie et ses forces à notre service, avec un zèle, un tact et un dévouement qui lui ont à jamais assuré l'estime, la reconnaissance et l'amour de la population catholique de Mattawa. Il a longtemps travaillé sous la haute direction de celui que nous contemplons en ce moment à vos côtés et qui fut pendant d'heureuses années notre Provincial aimé et vénéré, et qui n'a quitté le Canada que pour travailler plus puissamment à ses intérêts dans la position élevée d'Assistant général qu'il occupe aujourd'hui. Vous nous permettrez, mon très révérend Père, de faire partager au R. P. ANTOINE, dont le souvenir est toujours vivant au milieu de nous, les souhaits de bienvenue que nous sommes heureux de vous adresser.

Le départ du R. P. POITRAS nous a causé une grande tristesse, que le R. P. LEFEBVRE, supérieur actuel de cette province, qu'il dirige avec tant de prudence et de sagesse, s'est efforcé de dissiper en plaçant à notre tête le R. P. GENDREAU. Celui-ci poursuit avec ardeur les œuvres commencées, tout en nous faisant bénéficier de son esprit d'entreprise et de son expérience.

Faire l'éloge des enfants, c'est réjouir le cœur du Père ; aussi, très révérend père Général, votre cœur peut se livrer à une entière allégresse au touchant spectacle que vous pouvez contempler partout sur votre passage. Et ici, comme dans le reste du monde, vos enfants sont dignes de vous et sont dignes de leur sublime apostolat. Ici, comme ailleurs, ils savent travailler, souffrir — ils sauraient mourir s'il le fallait — pour que leurs sueurs, leurs larmes, leur sang, procurent aux âmes le bien-être, le bonheur et la vie.

Un seul nuage vient assombrir l'horizon de votre âme, en cette circonstance et troubler l'allégresse de nos cœurs. C'est que vous ne faites que passer au milieu de nous. Image de tous les bonheurs d'ici-bas, votre visite ne sera que de courte durée ; mais elle laissera dans notre population reconnaissante un souvenir ineffaçable.

Dans quelques heures, vous poursuivrez votre route pour aller semer, à 100 milles d'ici, la joie que vous avez répandue avec abondance dans nos âmes. Là encore, le long de la route, vous trouverez des sujets de douces consolations.

Vous verrez les difficultés du chemin parcouru en 1876 aplanies, grâce à l'initiative de celui que nous avons le bonheur de posséder à la tête de cette paroisse et qui conçut la première idée et fut le premier président de la Compagnie de chemin de fer de Mattawa à Témiscamingue. Et vous bénirez le Ciel qui inspire à vos disciples la pensée de travailler non seulement au bien éternel des âmes, mais encore de consacrer leur science et leur énergie aux intérêts temporels des peuples.

Voilà déjà de biens longs discours, et nous n'aurions pas fini s'il fallait résumer le bien accompli dans ces contrées par

les enfants de M^{re} DE MAZENOD, dont vous êtes le très digne successeur. Il faudrait nommer tous les révérends Pères qui se sont occupés de nos intérêts les plus chers. Ne vaut-il pas mieux résumer tout en un mot et dire : « Ce que nous sommes comme catholiques, et, en grande partie comme citoyens, nous le devons aux Oblats de Marie Immaculée et nous en rendons grâce à Dieu d'abord, puis au T. R. P. Supérieur général qui nous fait en ce moment l'honneur d'une visite.

Soyez certain qu'en retour, mon très révérend Père, nous nous efforcerons de ne pas rendre inutiles tant de bienfaits, et que « la mémoire du cœur saura vous élever un sanctuaire ».

LES CITOYENS CANADIENS-FRANÇAIS DE MATTAWA.

6 août 1895.

« Malgré ses soixante-neuf ans, continue *la Sentinelle*, et les fatigues d'un voyage incessant de trois mois, le très révérend Père semble jouir de la plus heureuse santé. Sa stature avantageuse, ses cheveux blancs, son front noble et majestueux, sa voix sonore et sympathique, la dignité qui rejaillit de toute sa personne, jointe à une grande simplicité de manières et d'expression lui attirent immédiatement l'affection de tous et font appréhender le moment où il se séparera de nous.

« Le T. R. P. Général parla, et il parla avec cette éloquence du cœur qui, tout de suite, va droit au but, exprimant, avec une rare pureté de langage, les idées les plus nobles et les plus beaux sentiments; n'oubliant personne, ni la masse des auditeurs auxquels il s'adresse, ni les principaux assistants qui doivent être l'objet d'une allusion particulière, ni les absents dont le cœur est, en ce moment, au milieu de l'assemblée. Pas une de ses paroles ne fut perdue pour l'auditeur attentif; seulement, on regrette l'absence d'un sténographe pour conserver, dans toute sa beauté, cette pièce d'éloquence où les citoyens de Mattawa pourraient puiser un juste tribut

d'éloges pour les qualités de cœur et d'intelligence que suppose la démonstration dont nous donnons, en ce moment, une pâle idée.

« Dans son humilité, le très révérend Père rapporta aux révérends Pères qui ont desservi Mattawa et les environs, tout le mérite des louanges qu'il a reçues. Cette démonstration, a-t-il ajouté, fait honneur à l'esprit de foi, à la piété et à l'intelligence de ceux qui y ont pris part.

« Le nom du R. P. POITRAS, ancien curé de Mattawa, revint souvent sur les lèvres du très révérend Père : « Pour le P. POITRAS, dit-il, comme pour son successeur, « le P. GENDREAU, il n'y a rien sur la terre comme Mattawa. Puis, ajouta-t-il gracieusement, entre vous et « nous, il y a des liens qui ne peuvent se rompre. Nous « sommes tous de Mattawa, tout ce qui se fait ici nous « va droit au cœur. »

« Avant de s'asseoir, le T. R. P. Général invita le R. P. LEFEBVRE, O. M. I., provincial du Canada, à interpréter ses sentiments auprès de la population de langue anglaise. Le R. P. Provincial, qui a rarement l'occasion de s'exprimer en cette langue, le fit cependant avec beaucoup de grâce et d'éloquence. Il félicita les citoyens du progrès accompli depuis quelques années dans cette partie importante de la Puissance, des magnifiques édifices élevés à la gloire de Dieu, comme pour le soulagement des infirmités humaines. Il fit une allusion très flatteuse au temple splendide, qui est en voie d'achèvement, et à l'hôpital général des Sœurs Grises de la Croix, et invita les citoyens à mettre le comble aux espérances en élevant une superbe école ou plutôt un véritable collège pour l'éducation des enfants catholiques de l'endroit.

« Après quelques autres paroles bien senties, le R. P. Provincial reprit son siège, et l'assistance se retira

enchantée, après que les principaux citoyens eurent été présentés aux illustres visiteurs et leur eurent fait part de leurs hommages respectifs. Il était plus de 2 heures du matin lorsque les dernières lueurs de l'illumination disparurent, laissant intact et bien enraciné dans le cœur de tous le souvenir de cette démonstration vraiment triomphale.

« UN TÉMOIN. »

A la Baie-des-Pères. — Le R. P. LEFEBVRE, provincial du Canada, nous écrit :

« Après un jour de repos, nos illustres visiteurs prirent le chemin qui conduit de Mattawa à la Baie-des-Pères, village ainsi nommé parce qu'il doit son établissement aux missionnaires Oblats. Ils étaient accompagnés par le R. P. LEFEBVRE, provincial du Canada ; le R. P. GUILLARD, provincial des États-Unis ; le R. P. GENDREAU, curé de Mattawa, et le R. P. BLAIS, missionnaire au Manitoba.

« Une partie du trajet se fit par le nouveau chemin de fer de Long-Sault, et l'autre, un parcours de 50 milles, se fit sur le steamer *le Clyde*, capitaine Blondin, bateau mis gracieusement à la disposition de la petite caravane.

« Notre T. R. P. Général était enchanté de revoir ce beau lac Témiscamingue, qu'il avait parcouru dix-huit ans auparavant en canot d'écorce, et de reconnaître les endroits où il avait dû camper.

« Vers 10 heures du soir, nous étions à l'ancien Fort. Nous saluons avec un respect pieux la modeste croix qui recouvre les restes du R. P. LAVERLOCHÈRE, le vétéran de nos missionnaires sauvages. Nous avons un souvenir affectueux pour tous ceux des nôtres qui ont déployé sur cet humble théâtre tant de zèle, de dévouement et d'abnégation.

« Dans quelques instants, nous apercevons le village gracieusement assis sur les bords de la baie des Pères. Là où, quelques années auparavant, nos visiteurs n'avaient vu que des arbres séculaires, ils sont heureux de contempler un magnifique hôpital, dirigé par nos dévouées Sœurs Grises d'Ottawa ; une jolie église, la résidence des missionnaires, plusieurs maisons de commerce, en un mot, un village florissant et qui, né d'hier, donne déjà de magnifiques espérances.

« Si ce village n'a pas encore toutes les ressources que possède Mattawa, dont l'établissement remonte à une date beaucoup plus ancienne, il a voulu prouver, en cette mémorable circonstance, que le cœur de ses habitants n'est ni moins affectueux, ni moins reconnaissant que celui de ses aînés. Aussi, quel spectacle ravissant ! Pas une maison, pas un édifice public qui ne fût brillamment illuminé. Une très belle lumière placée beaucoup plus haut que les autres se faisait surtout remarquer. Le sympathique M. Mann, bourgeois de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, avait tenu à illuminer son mât, afin de montrer qu'en ce beau jour, Anglais comme Canadiens, protestants comme catholiques, ne faisaient qu'un pour honorer la Congrégation dans la personne de son chef et lui souhaiter la plus cordiale bienvenue.

« Nos Pères et nos Frères, M. le notaire Guay, maire du village, et de nombreux citoyens étaient venus rencontrer les visiteurs à l'arrivée du bateau. Un instant après, nous étions dans notre chère maison de Témiscamingue.

« Le lendemain, après dîner, les citoyens, sans distinction de croyance, ni d'origine, se réunissaient à la résidence des missionnaires. M. le maire lut, au nom de tous, une magnifique adresse :

Au très révérend Père SOULLIER, Supérieur général des Oblats.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Permettez-nous de venir vous souhaiter une respectueuse et cordiale bienvenue à votre arrivée dans notre colonie naissante, et de vous saluer comme le digne successeur de l'illustre Fondateur de votre Congrégation, M^r DE MAZENOD, de sainte mémoire, dont vous conservez si bien les nobles et pieuses traditions.

En visitant vos nombreuses Missions disséminées sur le continent d'Amérique, vous n'avez pas oublié cette partie de votre famille, nos bons missionnaires, qui, établis à Témiscamingue depuis plus de trente ans, se sont mis au-dessus de toutes les considérations de la terre pour venir enseigner la foi qui soutient et console aux peuplades habitant cette immense région.

Aussi, nous sommes heureux de dire que leurs privations, leurs rudes labeurs et leurs sacrifices ont été couronnés de succès; car nous reconnaissons avec bonheur que la religion catholique, de même que la colonisation, ont fait d'immenses progrès sous leur habile direction.

Nous profitons de votre présence parmi nous pour témoigner à nos bons Pères notre reconnaissance pour avoir enrichi la colonie d'une jolie église, d'un hôpital spacieux et d'un superbe presbytère, qui font l'ornement de notre village.

Cette Mission de Témiscamingue est comme le grain de sénévé dont parle l'Évangile, qui est devenu un grand arbre dont les rameaux bienfaisants s'étendent déjà au loin dans cette partie de l'Amérique du Nord; car, depuis les confins sud de la province de Québec jusqu'aux climats froids de la baie d'Hudson, nos courageux Pères Oblats comptent de nombreuses Missions prospères et florissantes, dont celle de Baie-des-Pères est la plus importante.

Mais si nous constatons autant de progrès dans le domaine spirituel, nous devons dire aussi que le temporel n'a pas été négligé, et c'est grâce à l'établissement de nos zélés mission-

naires dans cette partie du Canada si nous voyons aujourd'hui une colonie aussi prospère et si pleine d'avenir, qui attire l'attention des étrangers. Les premiers colons n'ont pas oublié l'assistance qu'ils ont reçue de nos Pères pour leur subsistance et l'aide nécessaire pour défricher et ensemençer leurs terres aux débuts, toujours si rudes, de la colonisation.

Espérons que ces charitables Pères trouveront toujours dans leurs paroissiens les sentiments de reconnaissance et de générosité qu'ils sont en droit d'en attendre.

Permettez-nous aussi de souhaiter la bienvenue aux distingués visiteurs qui vous accompagnent, et d'exprimer notre profonde gratitude à ceux d'entre eux qui ont si largement contribué au développement de notre colonie.

Nous croyons, très révérend Père, que les progrès réalisés dans notre pays laisseront dans votre esprit une impression favorable, et que vous conserverez un bon souvenir des grandes œuvres accomplies par vos missionnaires dans ce coin de terre bénie de notre province, en attendant l'honneur de vous revoir encore dans un avenir rapproché.

A.-E. GUAY,
Maire.

Baie-des-Pères, 9 août 1894.

« Notre vénéré P. Général répondit à cette adresse de la façon la plus charmante, constatant les progrès merveilleux accomplis dans les dernières années, et exprimant les légitimes espérances que de si heureux commencements nous faisaient concevoir.

« Après quelques paroles prononcées par les RR. PP. GENDREAU et LEFEBVRE, continue notre correspondant, ces braves citoyens de la Baie-des-Pères se dispersèrent, emportant un impérissable souvenir de leur entrevue avec notre bien-aimé Père. »

A Ottawa. — La Baie-des-Pères formait la dernière étape du long voyage entrepris par le T. R. Père dans le Nord-Ouest. Des bords du lac Témiscamingue où s'élève

le naissant et gracieux village, les voyageurs se dirigèrent enfin vers la capitale du Canada et descendirent au scolasticat d'Archville. Le R. P. DUVIC nous écrit les pages suivantes sur le séjour du chef de la famille parmi la jeunesse du scolasticat :

« Aussitôt après son long voyage à travers le Nord-Ouest de l'Amérique, le T. R. P. Supérieur général, toujours accompagné du R. P. ANTOINE, son fidèle compagnon, voulut s'arrêter à notre charmante solitude du scolasticat, et y prendre quelques jours de repos. Cependant, entendons-nous, et n'allez pas croire que ces jours de repos furent des jours d'inaction ou d'oisiveté. Non, je puis vous assurer qu'aucun moment ne fut perdu ; notre vénéré Père s'étant mis entièrement à notre disposition, nous en usâmes et en abusâmes. Chacun des membres de la communauté, jusqu'au dernier des Frères soit scolastiques, soit convers, put le voir, lui causer à son aise pour lui faire connaître ses dispositions, ses peines, ses difficultés, et recevoir en échange ses conseils, ses consolations et ses encouragements. Quel bonheur pour chacun de nous de pouvoir ainsi, de vive voix et dans l'intimité, verser les secrets de son âme dans le cœur d'un père si bon et si tendrement aimé !

« Pendant la semaine que dura son séjour au milieu de nous, nous eûmes le bonheur de le voir présider une de ces fêtes de famille qui fournissent toujours un nouvel aliment à la piété et à la ferveur. Le 15 août, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, onze Frères scolastiques faisaient leurs vœux perpétuels et déposaient leurs engagements sacrés entre les mains de notre bien-aimé P. Supérieur général, qui adressa aux nouveaux élus une touchante allocution et leur donna de précieux conseils. Prenant pour texte ces paroles de l'Évangile du

jour : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab eâ*, il leur rappela la beauté de leur vocation et la fidélité avec laquelle ils devaient y correspondre. La vie de l'Oblat est une vie de labeur et de fatigue, mais elle est aussi une vie de recueillement et de silence. L'Oblat doit sans doute imiter l'activité de Marthe, la sainte obéissance l'envoie sous des régions où il est obligé de s'occuper de travaux matériels ; mais même au milieu de ces occupations inhérentes à la vie de missionnaire, l'Oblat doit surtout imiter Marie et se tenir aux pieds de Jésus pour écouter ses divines paroles ; car à quoi bon se donner tant de mouvement, se livrer à tant de travaux extérieurs, si l'on néglige l'unique chose nécessaire, la sanctification de son âme ? La cérémonie s'acheva de la manière prescrite par nos Saintes Règles, et la journée fut ce qu'est partout une journée d'oblation perpétuelle, journée de fête et de réjouissance. Le soir eut lieu l'offrande traditionnelle de la couronne à la Très Sainte Vierge ; le T. R. P. Supérieur général commença par bénir la nouvelle statue de Marie qui préside à nos réunions de communauté dans la salle des exercices, puis nous priâmes tous ensemble pour les besoins de l'Église et de la Congrégation. Le dimanche suivant, nos nobles et vénérés hôtes nous quittaient pour se rendre à l'Université, où les attendaient un grand nombre de Pères de la province, réunis pour la retraite.

« D'autres, mieux informés, vous parleront sans doute de cette retraite, vous diront ce qui s'y est passé et tout le bien qui s'y est accompli. Ne quittons pas le scolasticat où nous avons le plaisir de recevoir le samedi suivant, 25 août, une nouvelle visite du T. R. P. Supérieur général.

« Cette fête du 25 août au scolasticat d'Ottawa nous a procuré une de ces nombreuses réunions où les enfants

de M^{re} DE MAZENON aiment à se retremper dans l'esprit de charité que leur a légué leur vénéré Fondateur, et où nous voyons d'une manière éclatante comme Dieu a daigné bénir notre famille religieuse dans cette portion de la vigne du Seigneur, confiée à nos soins. »

Fête du T. R. P. Général. — Notre correspondant continue :

« Ce jour-là, nous célébrons la fête de saint Louis, roi de France, et notre bien-aimé P. Supérieur général avait voulu fêter son glorieux patron au milieu de ses enfants du scolasticat. Ce même jour était encore la clôture de la retraite annuelle des Pères et des Frères de la province du Canada, retraite prêchée à l'Université par le R. P. ANTOINE, et à laquelle présidait le T. R. P. Supérieur général. Heureuse coïncidence qui nous procura le bonheur d'avoir au scolasticat une des plus belles réunions d'Oblats qu'on ait encore eue de ce côté de l'Atlantique, et peut-être dans la Congrégation tout entière.

« La retraite s'était terminée le matin par l'imposante cérémonie du renouvellement des vœux ; à 10 heures, notre bien-aimé Père arrive au scolasticat, accompagné du R. P. ANTOINE, du R. P. Provincial et de quelques autres Pères, et aux accords aussi harmonieux que bruyants de notre petite fanfare, il fait son entrée dans la salle des exercices où se trouve réunie toute la communauté. Lorsqu'il a pris place au fauteuil qui lui a été préparé au fond de la salle, nos Frères lui disent, dans une cantate appropriée à la circonstance, l'allégresse dont tressaillent en ce jour les cœurs de ses enfants, puis, au nom de tous, un jeune Père scolastique lui exprime nos souhaits de fête. Il compare à la royauté de saint Louis l'autorité que notre bien-aimé Père exerce sur ses nombreux sujets, et rappelle que la se-

conde l'emporte de beaucoup sur la première par son extension, son côté spirituel et son caractère tout paternel. Il fait allusion en finissant à une pensée qui pouvait jeter un nuage de tristesse sur cette belle fête et que chacun s'efforce de refouler au fond de son cœur, c'est que, pour la dernière fois en ce monde, la plupart d'entre nous contemplant les traits d'un Père qu'ils vénèrent, pour la dernière fois ils vont entendre les accents de sa voix aimée.

« En quelques mots tirés de son cœur, le R. P. Supérieur général parle des sentiments de joie et d'affection dont son âme est remplie. Après la touchante réunion du matin à l'Université, il va retrouver tout à l'heure une réunion plus nombreuse encore. « Cette royauté que vous m'attribuez, ajoute-t-il, vous allez bientôt la partager avec moi ; vous aussi, vous serez les rois des peuples que vous allez évangéliser ; vous en ferez la conquête par votre zèle ; vous régnerez sur eux par l'influence de vos vertus et par l'autorité de votre science. Dans toutes les tribus que je viens de visiter, le missionnaire est pour elles, au plus haut degré, le représentant de Dieu, le défenseur des intérêts communs, l'arbitre de toutes les difficultés. Unissez donc la science à la sainteté et ne restez étrangers à aucune branche des connaissances humaines, afin de porter bien haut le drapeau de l'Eglise et de la Congrégation, et de vous assurer de nombreuses victoires. » Ces paroles furent les dernières que nous adressa notre vénéré Père, nous les conservons dans nos cœurs ; avec la grâce de Dieu et la bénédiction que nous donna ensuite notre bien-aimé Père, elles produiront leurs fruits.

« Cependant les Pères arrivent en grand nombre ; les Frères scolastiques se joignent à eux pour leur faire visiter le scolasticat, son jardin et son beau parc. C'est une

joie pour les jeunes missionnaires de revoir les Frères qu'ils ont connus au scolasticat, et ces lieux bénis où se sont écoulées les plus belles années de leur vie religieuse ; les vétérans de l'apostolat racontent leurs aventures les plus émouvantes, les dangers courus dans leurs voyages, les difficultés du saint ministère ; et les conversations se poursuivent intéressantes, animées, jusqu'à ce que la cloche nous appelle à la chapelle pour l'examen particulier, puis au réfectoire pour le diner.

« Notre réfectoire avait pris ses airs de grande fête, et offrait vraiment un coup d'œil splendide. Au fond de la salle, entourées de drapeaux et d'oriflammes, les armoiries de la Congrégation, auxquelles font un cortège d'honneur les portraits de notre vénéré Fondateur, du T. R. P. Supérieur général, du T. R. P. FABRE, du R. P. ANTOINE. Des guirlandes de sapin, entremêlées de banderoles et parsemées de roses de diverses couleurs, courent le long des colonnes, des murs, du plafond, et s'entre-croisent de la manière la plus gracieuse. Au milieu de la salle, sous un dôme richement décoré, se dresse la statue de saint Louis, entre un drapeau fleurdelisé et l'oriflamme de saint Denis.

« M^r Duhamel, archevêque d'Ottawa, invité de la part du T. R. P. Supérieur général à prendre part à cette fête de famille, occupe la place d'honneur, ayant à sa droite le T. R. P. Supérieur général, à sa gauche le R. P. ANTOINE, assistant général, et en face de lui, le R. P. LEBEVRE, provincial du Canada ; puis les membres de l'administration provinciale, les Supérieurs et une magnifique couronne de 150 Oblats, dont 70 Pères, 50 Frères scolastiques et 130 Frères convers. Cent cinquante Oblats là où, un quart de siècle auparavant, on en comptait à peine une vingtaine ! *Quasi germinantes multiplicati sunt, ac roborati nimis impleverunt terram.* (Exode, 1, 7.) Quelle

joie pour notre Père et pour nous tous de voir l'esprit de charité et de fraternel abandon qui anime tous les membres de cette réunion si nombreuse ! Au dessert, trois jeunes violonistes viennent charmer nos oreilles de leurs douces harmonies ; puis le R. P. Provincial se lève et en quelques paroles émues se fait l'interprète de notre reconnaissance auprès de M^r l'Archevêque.

« Un pieux usage veut, dit-il, qu'après la retraite annuelle, les Pères qui ont pris part à cette retraite viennent goûter dans ce cher scolasticat les douces joies « du *Cor unum et anima una*, dont notre vénéré Fondateur a fait le plus bel héritage de notre famille religieuse. Aujourd'hui, ces agapes fraternelles prennent « un caractère de solennité que jamais nous n'eussions « osé espérer. Ce ne sont plus seulement des frères qui « s'embrassent dans l'effusion d'un amour longtemps « contenu, c'est une famille réunie autour d'un Père « vénéré pour lui témoigner sa filiale affection au jour « glorieux de sa fête. Votre Grandeur, Monseigneur, a « voulu donner à notre chère Congrégation un nouveau « et touchant témoignage de sa bienveillance, en relevant, par sa présence au milieu de nous, l'éclat de cette « fête de famille ; je l'en remercie au nom de tous les « membres de cette Congrégation. Nous sommes très « heureux, Monseigneur, de voir Votre Grandeur s'associer à nos joies comme à nos peines ; depuis longtemps, « il existe entre Elle et les Oblats du Canada une douce « intimité, que nous ne désirons rien tant que de voir « se resserrer encore de jour en jour. »

« Monseigneur répondit en termes flatteurs pour notre Congrégation : « Vous dites vrai, mon révérend Père, « quand vous affirmez qu'une franche intimité m'unit à « la Congrégation des Oblats ; je puis dire que tout ce « que j'ai de bon, c'est aux Oblats, après Dieu, que je le

« dois. J'aime à le reconnaître en toute occasion ; j'aime
« à le reconnaître surtout en ce jour où nous nous trou-
« vons réunis si nombreux autour du T. R. P. Supérieur
« général de votre Congrégation. » Monseigneur rappelle
ensuite qu'il doit toute son éducation aux Oblats, depuis
son plus jeune âge jusqu'à sa sortie du Grand Séminaire,
rend hommage à ses anciens maîtres dont il nomme
plusieurs toujours estimés et aimés : les RR. PP. GAU-
DET, TARTRE, TABARET. « Qui, dit Monseigneur en termi-
« nant, je suis heureux de témoigner ma reconnaissance
« à la Congrégation des Oblats dans la personne de son
« chef vénéré. Partout où travaillent les Oblats, l'Église
« apprécie leur dévouement ; l'Église du Canada en parti-
« culier leur doit beaucoup, mais l'Église d'Ottawa leur
« doit tout ; ce sont les Oblats qui l'ont fondée, ce sont
« les Oblats qui soutiennent en partie son existence.
« Recevez donc, mon très révérend Père, mes sincères
« remerciements en mon nom, et au nom de tout le dio-
« cèse que je dirige. »

« A ces dernières paroles de M^{re} Duhamel, une longue
salve d'applaudissements retentit, et Monseigneur en
provoque une nouvelle par ce mot aimable qu'il dit en
s'asseyant : « Peut-être dira-t-on, après ma mort, que
« j'étais *Oblat honoraire*. »

« Hélas ! le soleil n'avait pas arrêté sa course pour nous
permettre de prolonger cette réunion fraternelle. Le mo-
ment de la séparation est arrivé. M^{re} Duhamel et M. le
chanoine Bouillon, qui l'accompagnait, reprennent la
route de l'archevêché. Ce sont ensuite les Pères qui s'en
vont, un peu dans toutes les directions, vers le poste de
travail et de dévouement que l'obéissance leur a assigné.
Enfin, vers 4 heures du soir, le T. R. P. Supérieur gé-
néral et le R. P. ANTOINE nous font, à leur tour, leurs
adieux ; les Pères et les Frères de la Communauté accou-

rent pour voir encore une fois leur Père bien-aimé, et
en recevoir une dernière bénédiction. Un sentiment
d'émotion indéfinissable s'empare de nos cœurs ; nos yeux
suivent, aussi longtemps qu'ils peuvent l'apercevoir à
travers les grands arbres, la voiture qui emporte nos
illustres et bien-aimés visiteurs.

« Tout est fini ; que dis-je ? non, tout n'est pas fini, il
nous reste les consolants et fortifiants souvenirs de cette
mémorable journée ; ils resteront impérissables dans les
cœurs de ceux qui en ont été les heureux témoins.

« Veuillez me croire, mon révérend et bien-aimé Père,
votre très humble et très obéissant en Notre-Seigneur et
Marie Immaculée.

« DUVIC, O. M. I. »

A Québec. — Au mois de juin, le vénéré visiteur n'avait
fait que passer dans la vieille cité canadienne ; le 3 sep-
tembre, en revenant d'Ottawa, il lui fut loisible d'y de-
meurer quelques jours. Les catholiques en profitèrent
pour faire au Supérieur Général une grandiose récep-
tion. Le lendemain même de l'arrivée, M. Parent, maire
et député de Québec, venait, accompagné des principaux
personnages de la cité, et aux accents de deux corps de
musique, chercher les visiteurs et les Pères de la com-
munauté pour les conduire à la vaste salle Saint-Pierre,
élégamment décorée et remplie d'une foule compacte.

M. le maire présente l'adresse suivante :

Le révérendissime Père Louis SOULLIER, Supérieur général
de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

La présence en cette paroisse du Général des Oblats de Marie
Immaculée ne peut se passer sans quelque manifestation de

notre part. Nos cœurs vous sont attachés par des liens aussi nombreux qu'inaltérables...

.... Vous avez parcouru le Nord-Ouest et la Colombie anglaise; est-il un seul endroit de ces vastes prairies, un seul sommet des montagnes Rocheuses que n'aient sanctifiés les travaux des Oblats? Dans votre visite de Saint-Boniface à New-Westminster, avez-vous rencontré un seul évêque qui n'appartint à votre famille religieuse, un seul siège épiscopal que n'aient fondé les vôtres? Qui ne connaît les noms de NN. SS. D'HERBOMEZ, FARAUD, GRANDIN, CLUT, DURIEU, GROUARD, PASCAL, et du plus illustre de tous, une des plus grandes figures de l'histoire du Canada, l'égal des Plessis et des Laval, M^r TACHÉ? Vous l'avez vu vivant, très révérend Père, vous avez entendu quelques-unes des dernières paroles de ce vaillant champion de notre race et de notre religion.

Après avoir admiré cette armée de religieux Oblats qui répandent le nom chrétien parmi les sauvages, vous les avez vus, dans nos villes où la civilisation est la plus avancée, vrais foyers de science et de lumière, témoins l'Université d'Ottawa et les sujets qu'elle a formés.

Cependant, les révérends Pères Oblats ont des titres tout spéciaux au respect et à la reconnaissance des paroissiens de Saint-Sauveur. Depuis nombre d'années, ils nous ont dotés de diverses sociétés pieuses, qui sont notre gloire et notre sauvegarde : les congrégations de la Sainte Vierge, les unions Saint-Joseph et du Sacré-Cœur, le tiers ordre de Saint-François, l'association de la Sainte-Famille et tant d'autres encore; nul âge, nulle classe d'ouvriers qui n'ait reçu un protecteur dans la ciel.

Voyez nos deux magnifiques églises : leur seul aspect excite à la piété et prouve que nos bons Pères ne négligent rien pour relever les beautés du culte et affermir la foi dans les âmes.

Nous ne saurions oublier qu'à la famille des Pères de Saint-Sauveur se rattachent tout particulièrement des religieux d'une sainteté et d'un dévouement exceptionnels : les regrettés PP. DUROCHER, LAGIER, BERNARD et notre bien-aimé supérieur et curé, le R. P. GRENIER.

Soyez donc le bienvenu parmi nous, très révérend Père, ainsi que vos deux compagnons, les RR. PP. ANTOINE et LEFEBVRE, que nous sommes heureux de revoir. Nous formons les meilleurs souhaits pour vous et toute la famille des Oblats, qu'au triple titre de Français, de Canadiens et de paroissiens de Saint-Sauveur, nous saurons toujours vénérer et aimer.

A l'occasion de votre départ, nous vous souhaitons heureux voyage. Que la mer, forte et joyeuse, vous porte au milieu de vos enfants, qui soupirent après votre retour!

LES CITOYENS DE SAINT-SAUVEUR, A QUÉBEC.

« Ce que dit M. le maire à la louange des fils, continue le R. P. LEFEBVRE, dut plaire vivement au chef de la famille, car, jamais peut-être, il ne fut mieux inspiré que dans sa réponse à nos dévoués paroissiens de Saint-Sauveur. »

Durant le séjour du R. P. Général à Québec, une escadre française, composée de trois croiseurs, sous les ordres de l'amiral de Maigret, mouillait dans le port. Le très révérend Père recueillit les échos de l'admiration que suscitaient partout les officiers, par la distinction de leurs manières, les marins, par leur parfaite tenue, tous, par l'esprit chrétien qui les animait et dont ils donnaient des preuves. Le R. P. Général fit une visite à l'amiral de Maigret, à bord de son vaisseau, et le très révérend Père est demeuré sous le charme de l'accueil qu'il reçut. L'amiral, de son côté, alla peu après, en grand costume, et escorté de plusieurs officiers, rendre cette visite dans la communauté de nos missionnaires.

Le R. P. LEFEBVRE poursuit :

« Le jeudi soir, 6 septembre, nos honorés visiteurs rentraient à Montréal, et, le lendemain, ils disaient adieu à ce sol canadien, où ils avaient été reçus avec tant d'affectueux enthousiasme.

« Leur arrivée avait excité en nous la plus vive allégresse, leur séjour nous avait rempli de consolations, l'heure de la séparation allait sonner. Hélas! les joies de la terre sont bien courtes!... De grand cœur, nous eussions dit, comme les disciples d'Emmaüs: « *Mane nobiscum, Domine*; Père bien-aimé, demeurez avec nous. »

« Mais nous savions qu'il a d'autres enfants, qui, eux aussi, ont mille raisons de réclamer sa présence. Nous dûmes donc nous résigner à la séparation. Notre cœur était triste, vous le comprenez; mais il était pénétré de la plus vive reconnaissance pour l'heureux précédent que notre Père venait de poser en faveur de ses enfants d'Amérique. Et, à vrai dire, si, au moment du départ, le mot *adieu* était sur nos lèvres, dans nos vœux était celui bien plus consolant, d'« au revoir »!

« Oui, Père bien-aimé, nous vous reverrons, au moins dans la personne de votre successeur, qui, lui aussi, sera notre Père.

« Agréez, mon bien cher P. AUGIER, l'assurance de mon affectueux dévouement en N. S. et M. I.

« LEFEBVRE, O. M. I. »

Aux États-Unis. — A Montréal, le très révérend Père prit la route de Buffalo. Cette ville comprend plusieurs œuvres dirigées par nos Pères: la paroisse des Saints-Anges, un collège, des écoles, le juniorat. Le chef de la famille se prodigua là comme partout pour le bien de ses enfants et l'honneur de l'Église. Les catholiques lui offrirent une séance artistique, au cours de laquelle une adresse fut lue au nom des paroissiens des Saints-Anges. L'orateur était le président de la septième branche de l'Association catholique de bienfaisance mutuelle établie aux États-Unis. Après avoir dit la joie des paroissiens, leur reconnaissance pour l'honneur de cette visite,

M. le président retrace à grands traits l'histoire des Oblats à Buffalo. Ce tableau ne manque pas d'éloquence. Nous cédon la parole à l'orateur:

« Les Oblats de Marie Immaculée, dont vous êtes le troisième Supérieur général, vinrent à Buffalo en 1830; ils furent une des premières, sinon la première communauté religieuse du diocèse. En 1852 fut acheté le terrain où s'élèvent actuellement l'église des Saints-Anges, l'école et la maison de communauté. C'était alors l'établissement des pauvres du comté d'Erie. Ces constructions furent utilisées pour le séminaire diocésain, le collège et l'église.

« Lorsque le collège fut transféré, les Oblats continuèrent leur œuvre de fondation de la paroisse des Saints-Anges. Elle s'étendait alors jusqu'à la roche Noire. Tout ce territoire, aujourd'hui centre de deux nouvelles paroisses, n'était guère alors en réalité qu'une terre abandonnée. Outre le service de la paroisse, les Oblats entreprirent un autre travail, très utile et très précieux à cette époque, les missions paroissiales. Ils continuèrent ce ministère de zèle, sauf quelques interruptions, jusqu'en 1870.

En 1860, le R. P. GUILLARD, maintenant provincial de l'ordre aux États-Unis d'Amérique, arriva dans la paroisse. Il fut notre pasteur et demeura avec nous jusqu'en 1863. Après dix ans d'absence, en 1873, il revint près de nous et resta pendant seize ans notre vénéré curé. La nouvelle église et les deux écoles de cette paroisse sont un témoignage impérissable de son zèle et de son énergie.

« L'église a été peinte et ornée sous l'administration du R. P. O'RIORDAN. Le zèle, l'intelligence et les belles qualités de ce Père l'ont rendu cher à tout son peuple.

« En 1891, le nouveau juniorat, ou école de forma-

tion de l'Ordre, fut ouvert. Depuis ce temps, les progrès ont toujours été en augmentant. Aujourd'hui, un collège vient d'être établi pour les externes, et ceux qui désirent pour leurs enfants une éducation plus haute que celle donnée par les écoles paroissiales peuvent la trouver dans les limites mêmes de la paroisse.

« Les Oblats ont encore pourvu à l'éducation supérieure des jeunes filles en introduisant ici les Sœurs Grises. Depuis 1857, les paroissiens sont redevables à ces bonnes religieuses d'une éducation foncièrement catholique, données par elles également dans les écoles paroissiales et à l'académie.

« Parmi les premiers Pères Oblats venus en 1850, un des plus marquants est le R. P. TRUDEAU. C'est lui qui a baptisé le premier enfant dans la paroisse, à l'ancienne église. A une époque plus rapprochée, le P. TRUDEAU fut de nouveau placé parmi nous. Son souvenir est resté profondément gravé dans les cœurs de ses paroissiens.

« Tous les Pères que vous avez envoyés dans notre vigne ont été infatigables et dévoués; leur tâche a été un travail d'amour, et leur récompense, la satisfaction avec laquelle tout cœur catholique contemple l'achèvement de leur œuvre d'évangélisation et le maintien parmi nous des principes et des préceptes de notre sainte mère l'Eglise.

« Chacun de leurs travaux demanderait une mention spéciale, mais ni l'espace ni le temps ne nous permettent de rendre à tous pleine justice. Heureusement, celui qui a appelé nos missionnaires à de si belles œuvres saura bien un jour leur donner la récompense qu'ils méritent.

« Beaucoup sont venus parmi nous et sont repartis, quelques-uns peut-être pour ne jamais revenir; d'autres

dorment déjà leur dernier sommeil. Quand, à la voix des supérieurs, le pasteur et son peuple se disent adieu, c'est comme le brisement des liens d'une famille; mais, nous donnant un exemple de l'obéissance qu'ils nous prêchent, les Pères remplissent de bon cœur les ordres donnés, bien que l'attachement qui nous unit les uns aux autres reste peut-être toujours aussi puissant.

« Nous nous reprocherions de laisser passer cette occasion sans témoigner hautement l'estime et la vénération que nous éprouvons pour notre vénéré curé, le R. P. MAC-GRATH. Il vint chez nous, il y a vingt-sept ans, comme missionnaire; depuis, il a desservi la paroisse à différents intervalles, jusqu'à ce qu'enfin il succédât, comme curé, au R. P. O'Riordan, en novembre 1891.

« L'excellent état de l'église et des finances prouvent son habileté administrative. C'est à ses efforts que nous devons la belle promenade dont s'est embellie l'approche de l'église.

« Grâce aussi à son infatigable zèle, l'espoir depuis longtemps caressé par les Pères Oblats d'avoir un collège dans cette paroisse commence à se réaliser. Un nouveau bâtiment a été élevé, une faculté organisée et le collège ouvert.

« Beaucoup d'améliorations durables ont été apportées déjà pendant son administration, et d'autres sont actuellement en vue. Son zèle et son dévouement aux âmes qui lui sont confiées demeurent inébranlables.

« On ne saurait assez louer ses dignes et fidèles collaborateurs, les PP. QUESTED, QUIN et les autres. Ils ont su se faire aimer de nous tous. »

L'orateur expose alors, en peu de mots, l'origine, la nature, le but, les résultats, de l'Association catholique de bienfaisance mutuelle. Fondée en 1876, cette Société existe légalement dans l'Etat de New-York. Seuls peu-

vent en faire partie des catholiques *pratiquants*. Elle a pour objet de procurer l'amélioration morale, intellectuelle et sociale de ses membres; de leur faciliter, dit l'orateur, des habitudes d'honnêteté, de sobriété, de frugalité; de faire en sorte qu'ils soient contents de leur sort, et de venir en aide aux familles des membres décédés.

« L'association comprend près de cinquante mille membres. Elle a distribué aux familles d'associés défunts environ 3 millions de dollars.

« La septième branche compte environ quatre cents membres, presque tous de cette paroisse. Il est un membre distingué dont je ne puis taire le nom. On peut l'appeler à bon droit le Père de l'Association dans Buffalo. Je veux dire notre honorable membre, le R. P. GUILLARD, le premier conseiller spirituel de cette branche de l'Association. Son portrait attire la bénédiction de Dieu dans notre salle de réunion; sa présence en cet endroit remplit d'une émotion d'amour et de reconnaissance le cœur de tout vrai membre de l'Association.

« Très révérend Père, pour finir, permettez-moi de vous dire, au nom de tous les paroissiens, que nous sommes profondément sensibles à l'honneur que vous nous rendez par cette visite. De nouveau nous vous souhaitons une cordiale bienvenue, et, pour le jour où vous reprendrez le chemin de Paris, un bon voyage. Nous allons, nous, retourner dans nos demeures avec les doux souvenirs de cette fête, et avec une résolution puisée dans notre foi et renouvelée aujourd'hui, de maintenir les principes et les vérités que nous enseigne notre sainte mère l'Église: garder intacts la constitution de notre pays, l'honneur de notre nom et la sainteté de nos foyers domestiques.

« M.-H. GURCEL,
« Président. »

Buffalo était l'avant-dernière étape du long voyage de notre très révérend Père. Nous voici enfin à Lowel. Avant de raconter la cérémonie grandiose qui couronna si bien toutes les fêtes données en l'honneur du Supérieur général, mentionnons les visites faites aux trois communautés de Lowel, au noviciat de Tewksbury, aux diverses œuvres et écoles de nos Pères dans la ville. Citons aussi la charmante adresse présentée par les petites filles, élèves de l'école du Sacré-Cœur, et qu'on ne lira pas sans intérêt.

Au Très Révérend Père Général.

Vous avez été bien bon d'interrompre vos graves et nombreuses occupations pour venir ici, en compagnie de votre assistant, honorer de votre visite les petits enfants qui étudient à l'école du Sacré-Cœur. C'est sans doute ce titre d'enfants du Sacré-Cœur qui nous vaut l'honneur de votre présence au milieu de nous. En effet, c'est une bien bonne école que celle du Sacré-Cœur, et qui finira sans doute par nous rendre bonnes. Aussi nous sommes dociles à ses enseignements. Ici, nous apprenons beaucoup de choses: prier, lire, écrire, compter; de plus, le catéchisme, la grammaire, l'histoire, la géographie, avec continuelles recommandations d'apprendre tout cela pour obéir à nos parents et faire plaisir au bon Dieu.

On nous enseigne aussi des choses dont nous ne voyons pas très bien la nécessité: la discipline, par exemple, le silence en classe, la bonne tenue, la régularité; on va même jusqu'à nous assurer que cela nous fait du bien d'être corrigées et même punies, et il faut bien le croire, puisque nos bons parents eux-mêmes sont de cet avis-là. Mais s'il y a des choses qui nous surpassent, il y en a d'autres que nous comprenons bien. Nous comprenons, par exemple, qu'ici nous sommes toutes également et sincèrement aimées, enseignées avec le plus grand soin, objet de la plus maternelle surveil-

lance et de la plus tendre sympathie. Nous comprenons que pour être aimées de Dieu, vivre en bonnes chrétiennes, nous n'avons ici qu'à suivre les conseils et imiter les exemples de vertu et de piété que nous avons sans cesse sous les yeux dans les personnes de nos bien-aimées maîtresses. Et comment pourrions-nous ne pas aimer, admirer et chercher à imiter ces saintes religieuses qui, après avoir quitté tout ce qu'il y a de plus cher au monde, et s'être préparées à l'enseignement par des études approfondies, sont venues ici nous donner gratuitement, et avec un zèle sans égal, les bienfaits d'une instruction et d'une éducation chrétiennes.

Ce que nous comprenons aussi et apprécions hautement, c'est la tendre sollicitude dont nous avons été l'objet de la part de vos enfants, les révérends Pères Oblats, qui ont fondé et dirigé cette paroisse; de la part du R. P. GUILLARD surtout, dont vous avez proclamé les mérites en l'élevant à la dignité de provincial des missionnaires Oblats des États-Unis. Avec un zèle infatigable et des efforts inouïs, c'est lui qui a élevé cette belle école à la gloire du Sacré-Cœur et l'a remise à ses Frères qui s'efforcent de marcher sur ses traces. Objet de tant de sollicitude et de zèle de la part de vos enfants, les Oblats de Marie-Immaculée, c'est avec un bien sensible plaisir que nous venons aujourd'hui offrir à leur Père vénéré l'expression de notre profonde reconnaissance.

Nous n'avons aujourd'hui, en témoignage de notre amour et de notre vénération, que de pauvres fleurs à vous offrir, mais nous prions le bon Dieu de payer notre dette envers vous; nous lui demanderons de vous accorder de longues et heureuses années, après vous avoir ramené sain et sauf au terme de votre voyage.

Voici enfin le récit de la cérémonie qui eut lieu dans la paroisse et l'église de Saint-Joseph.

C'était le dimanche 23 septembre. Le Supérieur général devait se rendre de la maison des Pères à l'église de Saint-Joseph, assez éloignée du presbytère. Les ca-

tholiques avaient organisé pour cette circonstance, en pleine ville protestante, un superbe cortège. Une fanfare marchait en tête; l'Association catholique suivait avec ses deux cents jeunes hommes vêtus de magnifiques costumes. Après un premier groupe de voitures venaient des gardes à cheval, puis la voiture du très révérend Père entourée de gardes d'honneur et suivie de nombreux équipages. Des délégations de diverses Sociétés d'hommes fermaient la marche: Sociétés de l'Ange Gardien, de la Corporation Saint-André, de l'Union Saint-Joseph, de la Société Saint-Jean-Baptiste. « Des milliers de curieux, dit l'*Étoile*, étaient stationnés dans les rues le long du parcours, et tous affirmèrent unanimement que ce fut l'une des plus belles processions qui aient eu lieu à Lowell depuis longtemps. »

L'église était bondée, naturellement. Après la messe solennelle durant laquelle un chœur puissant exécuta fort bien une messe et des motets artistiques, le président de la Corporation Saint-André, M. Charles-H. Belanger, lut, au nom de la paroisse l'adresse suivante :

Au Très Révérend Père Louis SOULLIER, Supérieur général de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Un jour, une pauvre famille se trouvait dans l'attente d'un personnage aimé, d'un bienfaiteur, inconnu cependant.

Le chef de cette nombreuse famille disait souvent : « Nous aurons l'honneur bientôt de recevoir la visite qui nous a été promise. Nul doute que tous vous vous efforcerez de lui faire un accueil convenable. » Et comme de pauvres enfants que nous étions, naîss comme au premier âge, nous nous disions en battant des mains : « Oh ! quelle joie nous allons éprouver ! » Cette joie, très révérend Père, nous l'avons déjà res-

sentie ; le jour du 15 septembre 1894 était destiné à nous la procurer, nous l'avons salué avec allégresse.

Les plus vieux de la famille sont allés vous recevoir. Le fondateur de cette paroisse, que toujours nous appelons notre Père, était à notre tête, nous le suivions avec bonheur comme cela nous arrive chaque fois qu'il se dirige vers l'église, notre véritable demeure. Nous n'avons pas dérogé à notre habitude aujourd'hui. Regardez, nous sommes là, et c'est d'une voix unanime, les yeux au Ciel et la main sur notre cœur, que nous disons, très révérend Père Louis SOULIER, Père des Pères : « Nous vous saluons. » Déjà vous avez parcouru les immenses plages de l'Amérique. Le Canada, notre patrie bien-aimée, a eu l'avantage d'entendre le premier votre voix. On est accouru sur vos pas. Montréal, Québec, Ottawa, Winnipeg et d'autres villes encore se sont disputé tour à tour l'honneur de vous posséder dans leurs murs. Partout vous avez rencontré une population sympathique, partout vous avez vu un franc sourire errer sur les lèvres de ceux qui vous souhaitaient la bienvenue.

Nous ne voulons pas nous montrer moins prodigues de nos sentiments à votre égard.

Assis sur un sol étranger, à l'ombre d'un drapeau qui nous laisse toutes les libertés religieuses, entourés d'un peuple qui ne vit pas, hélas ! de notre foi, il nous est glorieux aujourd'hui de pouvoir vous dire : « Père, regardez l'œuvre de vos enfants. » Des milliers de Canadiens viennent s'agenouiller dans ces temples élevés par les soins de vos sujets. Des écoles ont surgi, nos enfants y apprennent à servir Dieu dans l'amour du travail et de la prière. Et quand sonne le jour du Seigneur, nous courons tous nous grouper autour de la chaire sacrée pour entendre la voix éloquente de nos prêtres nous encourageant à suivre sans relâche le chemin plein d'écueils qui nous conduit aux portes de l'éternel bonheur. Hommes et femmes mariés, jeunes garçons et jeunes filles, enfants même, tous répondent avec ardeur à ce zèle d'apôtre, qui, toujours, a distingué ceux que votre sollicitude a placés à notre tête pour nous guider.

Phares lumineux, ils nous dirigent sans que jamais les

tempêtes suscitées par l'ennemi puissent les arrêter, un seul instant ; ils sont nos sauveurs, nos Pères. Et vous, noble visiteur, vous êtes là les guidant de vos lumières, de votre science et de vos vertus. Ah ! comment pourrions-nous ne pas être heureux ! Comment pourrions-nous passer sous silence ce jour si beau qui marquera dans l'histoire canadienne de cette ville une page glorieuse ! Daignez donc, très révérend Père, daignez donc accepter nos humbles hommages. Nous le savons, naguère encore un deuil profond se répandait sur la Société dont vous êtes le chef. Votre honoré prédécesseur était enlevé à l'affection de ses sujets. Réunis en un conseil suprême, les représentants des diverses provinces vous ont choisi pour continuer l'œuvre pleine de dévouement de votre prédécesseur. Vous n'avez pas failli à votre tâche. Déjà, par vos ordres, une nouvelle contrée s'est ouverte : l'Océanie réclamait des missionnaires, votre cœur d'apôtre s'est ému et vous y avez envoyé quelques-uns de ces soldats du Christ qui, toujours, n'ont pour armes que la prière, la mortification et la charité, vertus qui, nous n'en doutons pas, font l'ornement de votre âme. Mais il n'est pas besoin d'aller sous des climats inconnus ni dans des contrées sauvages, pour admirer l'œuvre de vos missionnaires, ou pour applaudir à l'abnégation de ceux que vous désignez.

Lowell ne vous est pas étranger ; ici comme ailleurs il y a du bien à faire, vous le savez ; c'est pourquoi votre amour pour la religion maintient au milieu de nous des prêtres qui nous la font aimer. Par votre permission, une bâtisse s'élève sur des bases inébranlables. Déjà l'église Saint-Jean-Baptiste se dessine au-dessus des édifices de la ville. Les Canadiens la voient et l'admirent. L'étranger s'arrête stupéfait. « Qui donc, dit-il, qui donc élève ce monument ? » Ceux qui sont là répondent :

« Ce sont nos Pères, ce sont les gardiens de notre foi et de notre nationalité. C'est le R. P. GARN, qui, depuis vingt-six ans travaille pour notre bonheur et pour la conservation de notre foi. C'est vous, Très Révérend Père Général, puisque rien ne se fait sans que vous y donniez votre haute approbation ;

Ce fut, comme la cérémonie de clôture de ce grand voyage. Six jours plus tard, nos vénérés voyageurs s'embarquaient à New-York. Ils retournaient à Paris le premier dimanche d'octobre, fête du Très Saint Rosaire. Ils étaient partis six mois plus tôt pour jour pour jour. L'itinéraire, soigneusement organisé, avait été rigoureusement suivi, et cette campagne stratégique, réglée au jour et à l'heure, avait donné une grande épargne de temps sans souffrance pour l'œuvre de la visite. Seuls, les voyageurs portaient le poids de ces courses incessantes. Ils n'en étaient guère reusés pas à leur coup d'essai, et la Providence leur conserva, au milieu de ces fatigues, les forces nécessaires.

Au Chapitre dernier, après l'élection du Supérieur général, le regrettable P. MARTIN, en présentant à la congrégation le nouveau chef de la famille, lui appliquait le mot de l'Écriture : *Stetit et mensus est terram*, qu'il traduisait : Il a fait le tour du monde, et il est prêt à le recommencer. Aujourd'hui c'est fait, et très heureusement. Dieu en soit loué, et aussi notre Immaculée Mère !

C'est le cri qui s'échappait de nos lèvres et de nos cœurs en recevant le très révérend Père à sa rentrée à la maison générale. Les deux communautés de Paris l'applaudissaient, au nom des Missions étrangères, les jeunes pères même, au nom des Missions étrangères, les anges de paix, qui allaient bientôt s'envoler comme des anges de paix, aux quatre coins du monde. Le R. P. ANGEL, de son côté, représentait de nombreuses et ardentes sympathies, de filiales impatiences enfin calmées au retour du « bon Père ».

On était à l'heure de midi, et le chef de la famille put voir avec joie les fils qui entouraient la table paternelle. Après le dîner, le R. P. Cassien ANGEL prit la parole. En des accents émus, inspirés par sa religion et son amour, il dit notre bonheur à tous de nous retrouver

c'est donc à vous que revient tout l'honneur ! et c'est pour quoi nous vous disons : « Merci ! »

Où, merci, merci de votre tendre sollicitude ! Merci de votre attention à notre égard ! Merci pour la génération qui commence !.

Merci pour nos chers enfants !

Et dans ce sentiment de reconnaissance, associations aussi votre digne compagnon, le R. P. ANTOINE. Longtemps il a vécu au milieu des Canadiens ; il connaît leur foi, et nul doute qu'il veut bien croire à la sincérité de nos paroles quand nous rendons hommage à ceux qui se dépensent pour le bien des âmes, quelle que soit la sphère où Dieu les ait placés.

AN R. P. ANTOINE, nous disons également : « Bienvenue et merci ! »

Quant à vous, très révérend Père Général, votre tâche est une de celles qui ne peuvent être appréciées que par Dieu. Continuez donc longtemps encore à veiller sur nous par ceux qui tiennent ici votre place. Continuez à nous guider dans les combats de la vie, afin que toujours nous puissions porter haut le drapeau du devoir, comme vous-même portez haut celui de l'honneur et de la vertu.

LES CANADIENS DE LOWELL.

« Le T. R. P. SOULIER, dit l'Étoile, s'adressant ensuite à ses chers Canadiens, comme il nous appela, les remercia de tout son cœur de la belle réception qu'ils venaient de faire en son honneur. Puis, très éloquemment, il nous parla de notre paroisse datant de vingt-cinq ans, et en fit un résumé historique.

« Encore une fois, dit-il en terminant, je vous remercie du fond du cœur, en mon nom, au nom de notre Congrégation, au nom du R. P. ANTOINE, et croyez que j'emporterai en France de bons et heureux souvenirs de ce que j'ai vu à Lowell. »

La fanfare joua alors une marche et la procession se reforma dans le même ordre qu'auparavant pour retourner au presbytère.

après une si longue absence. Rappelant ensuite le mot de notre bien-aimé Père à son départ, il lui assura que le gouvernail du navire avait été entre bonnes mains, et que les espérances du capitaine n'avaient pas été déçues par le pilote qu'il nous avait laissé. On accueillit ces paroles et l'on félicita le vicaire général par des applaudissements chaleureux que nous ne nous rappelons pas aujourd'hui sans tristesse.

Le T. R. P. Général répond en remerciant d'abord le R. P. MARTIN, et en nous disant les consolations de sa visite. Ces consolations lui sont venues d'abord des membres de la famille : « J'ai trouvé en eux, dit le très révérend Père, de véritables Oblats. » Elles sont venues des populations qui ont fait partout le plus cordial accueil au Supérieur général de leurs missionnaires. Ces manifestations universelles ont prouvé combien l'action de nos Pères là-bas a été profonde, quels sentiments de vénération, de reconnaissance, d'affection, ils ont su conquérir dans les âmes, et combien notre Mère la Congrégation est partout respectée, honorée, aimée. Les ovations des catholiques, le respect et l'estime des protestants, marquent les progrès de la foi pour le passé et justifient pour l'avenir les plus belles espérances.

Qu'on nous permette, en finissant ce récit, de revenir en arrière pour réparer une omission. Lorsque nous avons raconté le passage du très révérend Père à Ottawa, nous ne possédions pas l'adresse présentée par les élèves de l'Université. Ce document mérite pourtant de prendre place dans nos annales. Nous sommes heureux de le donner aujourd'hui avec la cantate composée pour la circonstance. Nous ne pouvions mieux terminer la belle page que forme, dans notre histoire, la première visite du Supérieur général dans nos missions d'Amérique.

Au Très Révérend Père Louis SOLLIER, Supérieur général
des Oblats de Marie-Immaculée.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

C'est avec la joie la plus vive et l'empressement le plus sincère, que nous nous réunissons aujourd'hui pour vous souhaiter la bienvenue dans l'enceinte de notre jeune Université. Nous ne pouvions désirer une occasion plus favorable, ni choisir un moment plus solennel pour donner libre cours au sentiment de respect, de vénération et d'amour, que nous portons à la noble Congrégation des Oblats dont vous êtes le chef suprême.

Depuis un demi-siècle que la Société des Oblats est établie sur les bords du Saint-Laurent, beaucoup de ses enfants ont ici fermé les yeux à la lumière, sans avoir eu la consolation de connaître celui qu'ils appelaient leur Père; beaucoup de jeunes gens aussi nous ont précédés sur les bords de cette Université, et nous ne croyons pas être les moins fortunés, puisqu'il nous est donné aujourd'hui de saluer le Supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée. Il aura une place à part dans les archives de l'Université, ce jour mémorable; et votre visite fera naître une ère nouvelle dans l'histoire de notre *Alma mater*.

Sur ce vaste continent, très révérend Père, d'un océan à l'autre, les fils de M^r de MAZENOD se sont fait des amis et des protecteurs; leur zèle apostolique, leur dévouement sans borne et leur esprit de sacrifice ont fait bénir le nom des Oblats, et nous revendiquons pour nos dévoués professeurs et maîtres une large part de cette auréole de gloire qui entoure, au Canada, la Congrégation des Oblats. Nous les voyons tous les jours à l'œuvre, ces professeurs zélés; nous les avons sous les yeux pendant dix mois de l'année, et à mesure que nous avançons dans la vie, nous comprenons mieux l'immensité des sacrifices que leur impose la direction de l'Université. L'activité intellectuelle, l'énergie morale et le zèle ardent qu'ils déploient dans l'accomplissement de leur devoir, très

révérénd Père, ils les ont puisés dans le sein de cette famille religieuse dont vous êtes le glorieux chef. Et s'il m'est permis d'ajouter un mot, je dirai : Ils sont les héritiers de nobles traditions ; ils continuent la grande œuvre du P. TAAHER et de ses héroïques coadjuteurs, dont le souvenir se perpétuera dans cette capitale.

Soyez donc le bienvenu, très révérend Père ; nous sommes un peu vos enfants, puisque nos dignes professeurs sont vos fils ; nous osons même dire que nous sommes Oblats par le cœur, et nous espérons que nous ferons honneur à l'enseignement que nous dispensent ici votre Congrégation. Oui, quelle que soit la direction donnée à notre vie par la divine Providence, nous serons toujours des chrétiens dévoués, des fils soumis de la Sainte Église, tels, enfin, que nous auront formés les Oblats.

Et maintenant, vous nous permettez, très révérend Père, de dire un mot à votre illustre compagnon de voyage, au R. P. ARTOIS, autrefois provincial de la province du Canada, aujourd'hui assistant général.

Votre révérend Père, est encore vivant dans bien des cœurs en Canada, et bien souvent, dans nos conversations, nous l'associons à celui de nos anciens professeurs. Sous vos auspices, le collège d'Ottawa a grandi, et durant les longues années de votre administration provinciale, vous avez travaillé avec zèle et persévérance à en favoriser le développement. La consolation de revoir cette institution vous était due ; l'Université aujourd'hui vous ouvre ses portes, et les élèves vous offrent leurs salutations respectueuses.

Que votre main, très révérend Supérieur général, daigne bénir ces jeunes membres de votre grande famille ; qu'elle fasse descendre sur nous les grâces qui inspirent les nobles sentiments, et nous pourrions longtemps redire, en parlant de votre visite : *Transit benefaciendo.*

CANTATE

RÉCITÉE PAR LES ÉLÈVES A LA RÉCEPTION DU T. R. P. GÉNÉRAL.

Salut à toi ! Vers l'Amérique
Le ciel a dirigé tes pas,
Toi dont le sceptre pacifique
Guide la marche des Oblats !

Sur cette terre ilbre et fleurie
Déjà ton nom s'est fait bénir.
Vois tes enfants, illustre père, pleins d'ardeur et d'espérance
Autour de toi se réunir !

Partout nos immenses espaces
Sont un champ fertile et fécond,
Tu trouveras partout les traces
Et les bienfaits de tes enfants.

Dans cette enceinte où leur nom brille
D'un éclat si majestueux,
Nous ne formons qu'une famille
Et nous venons t'offrir nos vœux.

Enfignons un chant d'allégresse !
Ce jour est un jour de bonheur ;
Chantons et que chacun s'empresse
Après du noble visiteur !

Sur cette terre d'Amérique,
Où que le ciel guide tes pas,
Toi dont le sceptre pacifique
Couduit la marche des Oblats !

STATZAN

REVUE

UNE MISSION A CHIDDÉS

Nous lisons dans *la Croix du Nord* du 12 janvier:

« Le dimanche 2 décembre, commençait dans la paroisse de Chiddes une mission prêchée par deux Pères Oblats de Saint-Amand, le P. LUNEBLUTH et le P. HUCHET.

« Les bons Pères missionnaires eurent vite conquis l'attention et la sympathie de la population. Aussi, dès les premières réunions, aussi bien dans les villages éloignés qu'à l'église, l'assistance fut-elle nombreuse. Au milieu de la seconde semaine, elle atteignait le maximum possible, pour le conserver jusqu'à la fin de la quatrième semaine.

« Tous les soirs, l'église était littéralement comble. La retraite donnée le matin, la deuxième semaine aux jeunes filles, la troisième semaine aux femmes, a été également bien suivie. Il est vrai que rien n'a été négligé pour intéresser cette population bonne au fond, quand elle est laissée à elle-même : ni la lettre personnelle d'invitation adressée par M. le curé à chaque famille, ni le compte rendu hebdomadaire, véritable petit journal de mission, imprimé par les révérends Pères pour résumer ce qui s'est passé dans la semaine, ni les billets d'invitation et d'annonces, ni les illuminations, ni les chants, etc., etc.

« Mais ce qui surtout attirait, c'était la parole des bons Pères missionnaires.

« On resterait toute la nuit à entendre cet homme, » répétait-on de tous côtés (en parlant du P. LUNEBLUTH). Cela prouve une chose que l'on sait déjà, c'est que le P. LUNEBLUTH est un prédicateur populaire de première marque. Ce qui le distingue, c'est la clarté avec laquelle il sait mettre à la portée de tous les vérités, même les plus arides, et fixer dans un fait inoubliable la vérité enseignée, l'abondance et la sûreté de doctrine, la facilité et la force, le sens pratique et l'esprit évangélique. Ajoutez à cela un *brin* extraordinaire dans l'exposition et un *humour* en peu gaillard, intarissable, qui dans d'autres mains pourrait être dangereux, mais qui, manié par lui, en fait une arme solide. C'est la conversation oratoire dans toute sa force.

« Le R. P. HUCHET est un tout jeune religieux, qui en est à sa seconde mission. Par conséquent, il n'a pu donner toute sa mesure. On l'a suffisamment vu et entendu pour comprendre que c'est un homme d'avenir. Il a un talent d'organisation rare, un entraînement, un zèle et un dévouement à toute épreuve. Dans de semblables conditions, la mission ne pouvait faire autrement que de porter des fruits. La population a montré une grande bonne volonté. Le silence a été à peu près parfait. Les communions ont été nombreuses, la presque totalité des femmes et la majorité des hommes se sont approchés des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, bien qu'on ne fût pas dans le temps pascal.

« Les familles importantes de la paroisse : la famille de Pelleport, de Champlevier et la famille Perruchot et Thirault de la Garde, avec beaucoup d'autres, ont tenu à donner le bon exemple. On a pu les voir chaque soir au pied de la chaire, et dans le rang le jour de la confession et de la communion.

« Il fallait bien graver le souvenir de cette mission,

si brillante et si consolante. Il fut décidé de planter une croix avec un grand christ en fonte de fer bronzé, sur la colline qui domine le bourg de Chiddes et d'où l'on a une vue magnifique, au nord sur le Beuvery, éloigné de trois lieues, à l'ouest sur la Vieille-Montagne, au sud sur la Bussière, à l'est sur Millay.

« Une souscription fut ouverte et permit de couvrir amplement les frais.

« La plantation de cette croix fut fixée au jour de clôture de la mission, le dimanche 30 décembre.

« La veille et la nuit, la neige couvrait la terre, le vent soufflait avec violence. Néanmoins, tous les habitants du bourg rivalisent de zèle pour décorer la rue par où doit passer la procession.

« Cinq arcs de triomphe se dressent comme par enchantement; les maisons sont ornées; de véritables petits bosquets de genévriers et de houx naissent pour la circonstance, faisant un contraste frappant avec le voile blanc qui couvrait la terre.

« La croix, mesurant 8^m,80 de hauteur et 20 centimètres d'équarrissage, avec son christ bronzé de 1 mètre de hauteur, était placée à proximité, dans la cour du presbytère, sur un brancard magnifiquement décoré, un peu incliné, de manière à laisser voir la croix et le christ.

« Une heure avant la messe arrivent, fidèles au rendez-vous, les quatre-vingts braves qui avaient réclamé l'honneur de porter la croix — en tête desquels il convient de nommer M. de Pelleport — les vingt tirailleurs qui veulent la saluer, les quarante chanteurs qui veulent la glorifier. Ils reçoivent les ordres de leur chef, le R. P. HUCBET, et vont ensuite à la messe. La messe finie, on transporte cette croix monumentale avec son brancard sur la place publique, sous le premier arc de triomphe.

« Là, en présence de toute la paroisse, a lieu la décoration des porteurs, des tirailleurs et des chanteurs; chacun reçoit une croix supportée par une rosette rouge, bleue, blanche, rose ou verte, selon la catégorie à laquelle il appartient; enfin a lieu la bénédiction de la croix et du christ.

« Au moment où le prêtre finit la bénédiction, deux salves de fusillade retentissent dans les airs. La procession s'ébranle dans l'ordre suivant: d'abord les enfants, puis les femmes, puis les hommes et enfin la croix, portée par vingt hommes, escortée des autres porteurs, des tirailleurs, des chanteurs et des chanteuses.

« Dans cet ordre, tout en chantant, la procession gagne la montagne où doit être placée cette croix.

« Quand on arrive sur le sommet, une bourrasque épouvantable s'abat sur la foule; on aurait cru que le démon furieux aurait voulu fermer la bouche aux assistants et les empêcher de chanter le triomphe de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce contretemps, bien loin de décourager la foule, ne fait que développer son enthousiasme.

« C'est à qui chantera le mieux et le plus fort, comme pour signifier au démon qu'il n'a rien à faire dans cet endroit désormais sanctifié par le signe de notre rédemption. Grâce à la prévoyance de M. le comte de Pelleport et à l'habileté de ses ouvriers, le dressement de la croix fut vite exécuté. A ce moment, les tirailleurs de saluer la croix et la foule de répondre: « Vive la Croix! Vive la Croix! Vive la Croix! » C'est un enthousiasme indescriptible. La procession se remet en marche vers l'église, où chacun vient reprendre sa place pour voir une dernière et belle illumination, et entendre les derniers conseils du R. P. Supérieur, qui sont presque tous au verso d'une image représentant la Sainte-Famille et

que M. le curé a fait imprimer comme souvenir de la mission.

Les larmes coulent, car que vous en direz-vous ? Le souvenir de cette mission restera profondément gravé dans tous des esprits et dans tous les cœurs.

« Honneur aux RR. PP. LUNGLUTH et HIGUET, qui ont par leur parole et leur dévouement, exciter un tel enthousiasme dans les âmes.

« Du haut de la colline du Montcharlet, Jésus en croix étendra ses bras vers les habitants de la paroisse de Chiddes et leur rappellera les bonnes résolutions qu'ils ont prises pendant la mission de 1894 ! »

XX

UNE MISSION AU VIEIL-BAUGÉ.

Nous lisons dans la *Semaine religieuse d'Angers* :

« Elle a eu un très beau succès. La paroisse du Vieil-Baugé a prouvé de la bonne manière qu'elle est encore profondément chrétienne et que, là aussi, la foi sait aller jusqu'à l'enthousiasme. M. le Curé, qui avait déjà apprécié l'esprit chrétien et la générosité de la population lors de la construction d'une école libre, il y a deux ans, espérait beaucoup d'une mission; aujourd'hui, ses espérances sont dépassées.

« Le 2 décembre dernier, deux Oblats de Marie de la Maison d'Angers, le P. SCHAUFFLER et le P. HENN, arrivaient au Vieil-Baugé pour y rester trois semaines. Leur première visite fut pour Notre-Seigneur, et, à leur entrée à l'église, au son des cloches, ils furent agréablement surpris de trouver tous les enfants, même ceux des écoles communales.

« La mission s'ouvrit le lendemain, premier dimanche

de l'Avent, à la grand'messe. Les fidèles du Vieil-Baugé, heureux d'avoir une mission (la dernière datait de quarante ans), et qui avaient été convoqués individuellement par lettre, remplissaient l'église comme aux jours des grandes solennités. Le P. SCHAUFFLER, qui donna le premier sermon, était connu de ses auditeurs par les missions qu'il avait faites dans les environs avec tant de succès. Aussi, dès ce premier discours sur l'importance d'une mission, il excita la plus vive attention et gagna la confiance de tous.

« Ce même dimanche, les missionnaires mirent leur œuvre sous la protection de saint Expédit, dont la statue, offerte par une famille généreuse, fut solennellement bénite et placée au milieu de l'église.

« Les premiers jours, ils firent la visite de la paroisse; partout ils furent très bien accueillis. On s'empresse de leur rendre cette visite en venant en grand nombre aux réunions du soir; dès le mercredi, on y comptait près de deux cents hommes. C'était de bonne augure.

« Mais ce qui acheva de lancer la mission, ce fut la consécration à la Sainte Vierge. Elle se fit le vendredi 7 décembre, veille de l'Immaculée Conception. La divine Mère, du haut de son trône splendidement illuminé, semblait heureuse de voir son peuple si nombreux à ses pieds. Que de grâces elle dut laisser tomber de ses mains lorsque le P. HENN célébra les gloires de son Immaculée Conception et que le P. SCHAUFFLER, lui consacrant la paroisse, lui adressa une si éloquente prière en commentant le *Sancta Maria, succurre miseris!*

« Le dimanche suivant, c'est la fête des enfants; ils y ont été préparés par trois jours de retraite. A l'heure des vêpres, ils sont là, parés de leurs plus beaux habits, tenant un rameau que les mamans et les sœurs ont eu le talent de faire fleurir malgré le mois de décembre. Ils

partent en procession et traversent les rues du bourg, envoyant à tous les échos, même aux plus paresseux, ce refrain :

Accourez, peuple fidèle,
Venez à la Mission;
Le Seigneur qui vous appelle
Vient votre conversion.

« De retour à l'église, le missionnaire leur donne une commission : celle de se faire missionnaires chez eux. Ils s'en acquittèrent fort bien, et l'on dit que leur éloquence a obtenu plus d'une conversion.

« La fête des enfants dut toucher bien des cœurs. Le troisième dimanche de l'Avent, il y eut une autre cérémonie qui était de nature à inspirer les plus graves réflexions; je veux parler de la procession au cimetière. Une véritable foule vint y témoigner de sa piété envers les chers défunts. Des larmes furent versées quand le missionnaire évoqua le souvenir de ceux qu'on avait perdus. Des hommes mêmes furent attendris et il y en eut qui pleurèrent. Le service, qui se fit le lendemain, ramena à l'église la plupart de ceux qui avaient été au cimetière la veille.

« Nous voilà à la troisième semaine de la mission. Elle est suivie avec un entrain qui fait le plus grand honneur au Vieil-Baugé. Cette paroisse a une immense campagne qui s'étend jusqu'à 7 kilomètres du clocher, et cependant on vient en très grand nombre de la campagne et des points les plus reculés. Des femmes, des jeunes filles font chaque jour, matin et soir, 4 et 5 kilomètres à pied pour ne manquer aucun exercice. Les hommes ne restent pas en retard; on en voit souvent de deux à trois cents à l'église. Un d'eux, qui habite une ferme très éloignée, a pris pension dans le bourg pendant quinze jours.

« Cela se comprend : il y a de si belles fêtes; les Pères sont si dévoués pour le bien des âmes; leur parole, toute simple et populaire, est si apostolique, si éloquente, que personne ne reste indifférent. On en parle avec un tel enthousiasme que ceux même qui ne viennent pas à l'église subissent l'ascendant de ces hommes de Dieu, et peu s'en faut qu'ils ne cèdent à l'entraînement général.

« Après les fêtes, c'étaient les conférences dialoguées qui attiraient le plus de monde. Il y en a eu trois, dans lesquelles on a exposé et réfuté d'une manière fort intéressante les objections, ou plutôt les prétextes dont un trop grand nombre de chrétiens s'autorisent pour manquer à leurs devoirs. Mais ce ne sera plus au Vieil-Baugé qu'il faudra dire que la religion ne sert à rien, qu'il n'est pas nécessaire de se confesser pour être honnête homme et que le travail du dimanche n'est pas un très grand mal.

« On pouvait remarquer, pendant toute la mission, que si les cantiques étaient chantés avec le plus bel entrain, c'était grâce à un chœur de jeunes gens aux voix déjà exercées qui étaient sous la direction du vicaire, M. l'abbé Niel. Ces jeunes gens avaient déjà fait leurs preuves à l'Adoration perpétuelle, en chantant avec goût une messe en musique. C'est que M. l'abbé Niel, qui les a formés, est un véritable artiste.

« Les chanteuses ont aussi rendu les plus grands services. Matin et soir, elles étaient à leur poste, aussi bien celles de la campagne que celles du bourg. Leur concours était surtout apprécié à la messe de mission qui réunissait toutes les pieuses femmes du Vieil-Baugé, particulièrement celles de la Congrégation de la Sainte Face, œuvre de création récente et déjà prospère.

« Ainsi, la mission voyait toutes les bonnes volontés

s'unir pour arriver au but. Il nous faudrait encore parler d'une fête, la plus belle de toutes, la Promulgation de la Loi, qui se fit le dernier jendi de la mission. Ce jour-là, tous les paroissiens devaient venir, un cierge à la main, protester de leur fidélité à la sainte Loi du bon Dieu. Une heure avant le moment fixé, l'église est pleine. Pour multiplier les places, on est obligé d'improviser des bancs en appuyant des planches sur des chaises. Environ trois cents hommes sont là, presque tous avec leur cierge. L'effet fut saisissant lorsque toute cette foule, les cierges allumés, chanta avec un véritable enthousiasme le *Credo*, symbole de sa foi, répéta d'une seule voix et d'un seul cœur les dix commandements de Dieu, et protesta de son courage en faisant entendre ce refrain : « Je suis chrétien. » Malgré cet enthousiasme, les Pères voyaient avec peine qu'on était trop lent à profiter de la grâce de la mission. Ils firent, ce soir-là, un chaleureux appel aux hommes surtout, et ils décidèrent que la cloche sonnerait chaque jour l'agonie des âmes. A la voix de la cloche, chacun devait réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* pour la conversion des pécheurs.

« Enfin, toutes ces industries du zèle sacerdotal furent couronnées de succès. C'en était un que ces magnifiques auditoires dont nous avons parlé. Le plus beau, ce furent les âmes que les Pères eurent la consolation de voir revenir à Dieu : aux deux communions générales, quatre-cent cinquante femmes et près de deux cents hommes reçurent le bon Dieu. Que le pasteur fut heureux alors ! Qu'il le fut surtout à la messe de minuit, quand il vit les hommes en si grand nombre s'approcher pieusement de la sainte Table pour communier, y revenir ensuite recevoir chacun un christ souvenir de la mission ; quand il les entendit chanter avec plus d'entrain que jamais : « Je suis chrétien ! »

« La clôture de la mission devait se faire le jour de Noël, aux répres. Le matin, la pluie menaçait ; vite on s'adressa à saint Expédit et le temps se met au beau. La grand'messe fut chantée avec diacre et sous-diacre par M. le chanoine Godineau, supérieur de la Salle-de-Vihiers, qui présida toutes les cérémonies de la journée.

« A 2 heures, on entend retentir dans les rues les sons d'une joyeuse harmonie. C'est le collège Saint-Joseph de Baugé qui arrive, musique en tête, pour ajouter à la solennité de la fête. Bientôt la procession sort de l'église. Les petits garçons ouvrent la marche, puis viennent les petites filles avec leur bannière, les jeunes filles en blanc, les associées de la Sainte Face avec leur bannière, les femmes de la paroisse, le collège Saint-Joseph avec sa musique. Tous viennent se grouper autour de la place de l'église.

« Les maisons elles-mêmes sont en fête, à en juger par les oriflammes qu'on voit flotter aux fenêtres. Un christ de Bouchardon, bronzé argent, venant de l'Œuvre des crucifix, don magnifique d'une personne pieuse, est couché sur un brancard parfaitement décoré. Les hommes qui ont réclamé l'honneur de se charger du précieux fardeau sont à leur poste, une brillante décoration sur la poitrine. D'autres hommes, en grand nombre, ayant à leur tête MM. les conseillers de fabrique, sont là pour faire à Jésus une escorte d'honneur. Une véritable foule est accourue de Baugé et des paroisses voisines. C'est devant cette imposante assemblée, qui compte bien trois mille personnes, que le P. SCHAUFFLER procède à la bénédiction solennelle du christ.

« Puis la procession s'ébranle pour se rendre au Calvaire. Dans le clergé qui ferme la défilé, on voit autour de M. le chanoine Godineau, M. le chanoine Abellard, curé de Baugé, M. le Supérieur du Collège, MM. les

curés de Cuon, d'Echemiré, de Chartrené; MM. les aumôniers de l'Hôpital et des incurables de Baugé, MM. les vicaires de Baugé, MM. les professeurs du Collège et plusieurs autres ecclésiastiques.

« On parcourt plusieurs rues du bourg que les habitants ont décorées avec goût, et l'on arrive à la route qui conduit au Calvaire. Pour s'y rendre, il faut descendre jusqu'à la rivière du Couasnon, pour remonter une petite colline. La route, très droite, est bordée de chaque côté d'oriflammes aux couleurs éclatantes. C'est une avenue triomphale qui aboutit à une magnifique croix. Cette avenue offrait un tableau ravissant. La procession, longue d'un demi-kilomètre, allait depuis le bourg jusqu'à la croix; au milieu, le Christ s'avancait dans toute sa majesté, acclamé par les chants de la foule, auxquels succédaient les brillants accords de la musique.

« On arrive au Calvaire, d'où la vue s'étend au loin sur la campagne du Vieil-Baugé. Bientôt le Christ s'élève. On est ému en voyant cette figure si expressive de l'Homme de douleurs; en voyant ces bras qui s'étendent et nous invitent à venir à Lui. Il regarde le bourg comme pour lui donner une particulière bénédiction.

« Le P. SCHAUFFLER, dans une vibrante allocution, nous dit que la Croix nous parle de l'amour de Jésus pour nous, de son humilité, de son obéissance. C'est aussi l'étendard de la victoire que les habitants du Vieil-Baugé viennent de remporter sur le démon, le monde et leurs passions. S'ils veulent être fidèles aux promesses faites à Jésus, qu'ils crient trois fois : Vive la Croix ! Et ce cri sort trois et même quatre fois de toutes les poitrines. — Qu'ils crient : Vive Jésus-Christ ! Et cette acclamation est répétée trois fois avec un véritable enthousiasme.

« De retour à l'église, le P. SCHAUFFLER monte en chaire

pour faire aux habitants du Vieil-Baugé ses dernières recommandations. Il leur dit de conserver toujours le souvenir de la mission, de fuir le péché comme le souverain mal, d'approcher des sacrements, d'être fidèles à tous leurs devoirs. Il adresse des remerciements à Dieu d'abord, car c'est de lui seul qu'est venu le succès, à la Sainte Vierge, à saint Expédit, aux âmes du purgatoire. Il doit aussi beaucoup à M. le curé, à M. le vicaire, aux ouvriers et ouvrières, qui ont tant et si bien travaillé, à tous ceux enfin qui ont assisté aux réunions pendant ces trois semaines.

« M. le curé prend la parole à son tour. Il rappelle, non sans émotion, le beau spectacle que présentait son église aux exercices de la mission. Il a, lui aussi, des remerciements à adresser, d'abord aux excellentes religieuses de plusieurs communautés qui, depuis des mois, s'imposaient des pénitences pour le succès de la mission, ensuite à ses confrères qui ont prié et fait prier. Il s'adresse aux missionnaires, qui ont tant de titres à sa gratitude. Comment oublier, s'écrie-t-il, mon Révérend Père SCHAUFFLER, cette parole si chaude et si vibrante qui pénétrait les âmes et y réveillait les sentiments qui y étaient endormis. Comment oublier, mon Révérend Père HENN, les instructions si substantielles et si pratiques qui ont fait tant de bien aux personnes pieuses... Le pasteur exprime sa reconnaissance à M. le Supérieur de la Salle-de-Vigiers, à M. le Supérieur du Collège, aux personnes généreuses qui ont donné le Christ, la croix et la statue de saint Expédit — leur modestie oblige à taire les noms — aux personnes qui ont prêté leur bienveillant concours soit pour les frais de la mission, soit pour l'érection du Calvaire, soit pour les décorations, soit pour l'exécution des chants. Sa joie, sans doute, n'est pas entière, mais il espère que la bonne semence

que le zèle des missionnaires a jetée dans les âmes portera bientôt d'autres fruits.

« Le salut du Saint-Sacrement termina cette belle journée. Une dernière fois les hommes chantèrent le cantique *Je suis chrétien* ! comme pour promettre qu'ils seront toujours ce qu'ils sont en ce moment. Ils le disent au nom de la paroisse tout entière, qui restera fidèle à cet engagement ; ce sera le meilleur compliment pour les excellents missionnaires qui l'ont évangélisée, et la meilleure consolation pour le zélé pasteur qui la dirige. »

X.

VINGT-QUATRIÈME ANNIVERSAIRE DE L'APPARITION DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN.

Cette fête s'est célébrée au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles. Une particularité touchante de cet anniversaire a été la bénédiction de la grange d'où les frères Barbedette virent apparaître d'abord la miraculeuse apparition. Le R. P. BRULLARD raconte cette cérémonie dans *la Semaine religieuse de Laval*.

« Les prières et les bénédictions liturgiques, depuis longtemps désirées et réservées pour ce jour, allaient donner à Notre-Seigneur et à sa Mère une terre déjà bénite et consacrée, il y a vingt-quatre ans, par la présence de Notre-Dame. Du haut du ciel, son maternel regard s'était abaissé, non pas vers les châteaux ou les palais des riches, non pas même vers les demeures des pauvres, mais sur une humble grange, parce que cette grange était le sanctuaire du travail sanctifié par la prière.

« Cette bénédiction n'était pas faite pour plaire à l'ennemi, réduit à ramper sous les pieds de la Vierge victorieuse ; on aurait pu croire à une nouvelle tentative de

sa part, tellement la pluie tombait par torrents, tellement le vent était violent. Impossible donc d'organiser une procession.

« Elle était bien belle, la grange, parée de ses habits de fête ! Au-dessus de l'autel, entre deux massifs de fleurs, paraissait planer au milieu des nuages la céleste Messagère ; le cercle d'azur l'enveloppait, les quatre bougies symboliques, allumées par l'étoile qui reposait sur sa tête, étincelaient. Notre-Dame de Pontmain saura bien témoigner sa reconnaissance aux excellentes Sœurs de Rillé, dont le zèle avait embelli sa demeure.

« Délégué par M^r l'évêque de Laval, M. Lefèvre, archiprêtre d'Ernée, procède à l'accomplissement de toutes les prières et de toutes les cérémonies de la sainte liturgie ; l'eau bénite est répandue deux fois sur ces murailles, les saints et les saintes ont été invoqués, toutes les oraisons récitées. La grange des Barbedette, la grange rendue célèbre par l'apparition, est maintenant une chapelle. Le lendemain matin, le saint sacrifice y est offert pour la première fois.

« La nuit est arrivée. Toutes les étoiles ne brillent pas dans un ciel pur et limpide, comme au soir du mémorable événement ; quelques-unes cependant scintillent en l'honneur de Celle qui les a choisies comme sa royale parure. Bien des pèlerins ont repris le chemin de leur demeure ; d'autres sont restés, pour donner à leur Mère cette dernière marque d'amour.

« Nous nous réunissons à l'église paroissiale, legs précieux du passé, témoin de la naissance et des progrès du pèlerinage. Le R. P. Supérieur dit la prière du soir, cette même prière que récitait M. Guérin, curé de Pontmain, alors que le grand voile blanc couvrait peu à peu la belle Dame.

« Puis, nous nous rendons processionnellement à la chapelle de la grange, et nous entendons le R. P. THIRIET, nous racontant, une fois de plus, l'admirable récit. Les incidents si dramatiques et si pleins d'enseignements nous montrent la bienheureuse Vierge, Immaculée d'abord, Mère ensuite et surtout Médiatrice entre la terre coupable et le ciel irrité.

« Nous prions encore, sur la demande du R. P. Supérieur, pour M^r l'évêque et pour la France. Et nous rentrons à la basilique.

« Pontmain est illuminé. Au champ de l'Apparition et sur le chemin des processions, des lignes de lanternes vénitiennes brillent du plus vif éclat. Au-dessus de la maison des Sœurs d'Évron, Notre-Dame d'Espérance, entourée de lumière, regarde son peuple avec amour. La douceur et le calme de l'atmosphère favorisent cette manifestation de foi.

« Nous rentrons dans la basilique transfigurée et étincelante de mille feux, pour recevoir du Dieu de l'Eucharistie une dernière bénédiction et lui adresser une dernière prière.

« Que le souvenir de cette fête garde la foi vivante et la multiplie dans toutes les âmes ! Qu'il ramène les pèlerins toujours plus nombreux aux pieds de Notre-Dame de Pontmain ! Qu'il fasse affluer de tous pays les offrandes généreuses qui donneront à notre cher sanctuaire ses chapelles, ses clochetons, ses cloches, ses verrières, son campanile !

« Surtout que la Vierge de l'Espérance exauce nos ardentes prières pour le diocèse, pour la patrie, pour l'Eglise !

« Pierre BRULLARD, O. M. I. »

ATHABASKA-MACKENZIE (CANADA).

Nous lisons dans les *Missions catholiques* :

« Le R. P. LE CORRE, Oblat de Marie Immaculée, actuellement en France, nous écrit de Vannes :

« J'ai reçu récemment de nos Missions, spécialement de M^r GROUARD, des nouvelles qui m'ont fait plaisir. Tout va bien sous le rapport de l'évangélisation et des espérances que donne la conversion des Esquimaux, et nos entreprises de bateaux à vapeur, pour nos transports, marchent bon train. Déjà le *Saint-Joseph* a fait ses premiers essais, l'automne dernier, sur le lac Athabaska, et le constructeur, que j'ai trouvé à Selkirk, aux environs de Winnipeg, est arrivé à bon port, pour commencer, cet hiver, les chantiers du second bateau à hélice, qui fera le trajet de Saint-Isidore à la mer Glaciale, sur le fleuve Mackenzie. Quel bonheur si nous pouvons, grâce à ces bateaux, éviter les frais excessifs de transports que la Compagnie anglaise nous imposait, et communiquer plus librement avec nos Missions et nos tribus !

« Il me tarde bien de revoir les uns et les autres, et de reprendre ma vie de missionnaire ! La France est belle et bonne ; mais notre nouvelle famille de là-bas est si chère aussi, en raison de ce qu'elle nous a coûté de sacrifices ! »

NOTRE-DAME DE BONNE-ESPÉRANCE.

Fort Good-Hope, 7 février 1894.

Nos frères ne liront pas sans une édification profonde la lettre suivante, que l'un de nos plus vaillants apôtres

de l'extrême Nord adresse au T. R. P. Supérieur général, en apprenant l'élection du nouveau chef de famille. Voilà, croyons-nous, une trentaine d'années que le R. P. SEGUN se dévoue à Good-Hope, au milieu des privations et des souffrances. La famille lui est reconnaissante, comme envers tous nos Pères du Mackenzie, de l'édification et des bénédictions divines que nous vaut un si héroïque apostolat. Dieu conserve longtemps notre cher P. SEGUN !

Voici sa lettre :

« MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« La Mission où l'obéissance m'a placé est si loin dans le Nord, et les communications avec le vieux monde sont si difficiles que, malgré le vif désir que j'avais de me présenter avec tous mes Frères pour me jeter à vos pieds, me livrer tout à vous et recevoir votre bénédiction paternelle, je n'ai pas encore pu le faire, faute d'occasion. Étant le dernier de vos enfants, le bon Dieu a voulu que je laisse passer tous mes Frères et que je me présente le dernier. Ce n'est que juste. Je viens donc aujourd'hui me jeter à vos pieds et renouveler, entre vos mains paternelles, les vœux et promesses que j'ai faits autrefois à Dieu, me soumettant tout entier à vous, qui me tenez la place de Dieu sur cette terre.

« A peine avais-je appris que le bon Dieu nous avait enlevé notre Père, que j'apprenais la nouvelle qu'il nous en avait donné un autre en votre personne. *Deo gratias!* Que le bon Dieu vous conserve longtemps à notre affection, et que le Saint-Esprit repose toujours sur vous pour vous guider dans ses voies ; qu'il m'accorde aussi la grâce de toujours vous obéir et vous suivre comme mon modèle, afin que si nous ne nous sommes jamais vus sur cette terre, nous puissions nous trouver ensemble,

un jour, auprès de notre bien-aimé fondateur, de son successeur et de tous nos Frères qui sont au ciel.

« Jusqu'à présent, nous avons eu un hiver bien rigoureux. Le thermomètre centigrade s'est tenu en dessous de 50 degrés de froid pendant une semaine ; durant deux jours, il est descendu jusqu'à 56 degrés. Il ne faisait pas bon rester dehors ; nous avons peine à nous réchauffer dans la maison. Malgré ce froid intense, les familles du fort et les sauvages campés autour n'ont pas discontinué de venir chaque jour à la messe et d'assister, le soir, à l'exercice du mois de la Sainte-Enfance. Certainement l'Enfant Jésus n'aura pas laissé leur bonne volonté sans récompense.

« En terminant, mon très révérend Père, je me jette à vos pieds et vous prie de vouloir bien me bénir.

« Votre tout dévoué fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

« SEGUN, O. M. I. »

Qu'on nous permette de joindre à cette lettre celle que le vénérable vicaire apostolique du Mackenzie écrivait au nouveau Supérieur général, lorsque le nom du chef de la famille n'était pas parvenu encore dans ce lointain vicariat :

MISSION DE LA NATIVITÉ (LAC D'ATHABASKA).

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

« Déjà, sans doute, notre Chapitre général a rempli son principal but et vous a choisi pour succéder à M^r DE MAZENOD, notre vénéré Fondateur, et à notre second Père que Dieu vient de rappeler à lui. Vous êtes, s'il m'est permis de parler ainsi, la troisième personne d'une trinité providentiellement créée pour la formation, le

progrès et le perfectionnement de notre famille religieuse. En employant ces expressions, je ne veux pas me permettre de vous comparer au Saint-Esprit; cependant, mon très révérend Père, que, selon la mesure qui vous est destinée, vous ayez reçu la mission d'être parmi nous un consolateur et un sanctificateur, c'est ce qui est indubitable; et que vous remplissiez fidèlement cette noble et sainte mission, c'est le souhait plein de confiance que je forme du fond de mon cœur.

Si nous n'avons pas pris une part active à votre élection, nous ne sommes pas restés indifférents à un événement si solennel et si important pour la Congrégation. Dans toutes nos Missions, des prières spéciales à la sainte messe et une neuvaine préparatoire à l'ouverture du Chapitre ont été prescrites, et, je n'en doute pas, religieusement observées. Hélas! c'est tout ce que nous pouvions faire. Maintenant donc que vous nous avez été donné pour Supérieur général, je m'empresse, en mon nom et au nom des Pères et Frères du vicariat d'Athabaska-Mackenzie, de vous présenter nos hommages, notre obéissance et notre affection filiale. Vous avez, jusqu'aux confins du globe, des enfants respectueux et dévoués, des Oblats de Marie Immaculée, dignes de leur beau titre, et émules, par leur esprit religieux et leur zèle apostolique, de leurs Frères des pays civilisés ou des autres contrées infidèles. Dilatez donc votre cœur, très révérend Père, qu'il s'étende jusqu'à nous et nous embrasse, avec les autres membres de la famille, dans les étreintes d'une égale charité.

« En parlant ainsi, Dieu me garde de vous faire l'injure de supposer que vous puissiez oublier même le plus petit de vos enfants. Non. Nous faisons partie d'un corps dont vous êtes la tête, et de même que dans le corps humain le membre le plus infime reçoit de la tête, dans

une mesure convenable, l'influence vitale qui le fait croître et se perfectionner, ainsi, malgré l'humble part qui nous est échue parmi les œuvres confiées à la Congrégation, nous avons la consolante certitude de ressentir les heureux effets de votre paternelle administration.

« Il est vrai que nous ne savons pas encore à qui personnellement a été dévolue la dignité de chef de notre Famille; mais, mon très révérend Père, les seules vues de la foi nous suffisent pour nous montrer en vous le dépositaire de l'autorité de Dieu même et nous professons hautement notre soumission absolue à cette autorité sainte et notre religieuse vénération pour votre personne, qui en est investie.

« Daignez agréer, mon très révérend Père, cette expression des sentiments de joie et de confiance que votre élection fait naître dans nos cœurs. Que le Seigneur vous conserve, vous vivifie et vous rende heureux sur la terre. Telle est la prière de vos enfants d'Athabaska-Mackenzie et de leur vicaire, lequel, revêtu, quoique indigne, de la plénitude du sacerdoce, implore sur votre personne les plus abondantes bénédictions.

« J'ai l'honneur d'être, mon très révérend et bien cher Père, votre très humble serviteur.

« † ÉMILE, O. M. I.,

« Évêque d'Ibora,

« Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie. »

JUNIORAT D'OTTAWA.

La Bannière de Marie Immaculée, bulletin de l'œuvre du juniorat d'Ottawa, publie une lettre du R. P. LEFEBVRE, provincial du Canada. Nous en extrayons les passages suivants :

« Parmi toutes les œuvres dont je suis chargé en ma qualité de Provincial des missionnaires Oblats, il en est une que j'ai particulièrement à cœur : c'est celle des vocations ou des jeunes missionnaires.

« Elle consiste à élever et à instruire (en leur faisant suivre un bon cours d'étude) un certain nombre d'enfants bien doués sous le rapport des talents et de la vertu, afin d'en faire plus tard des missionnaires utiles, soit pour les retraites paroissiales, soit pour les Missions chez les infidèles.

« Nous avons actuellement trente-sept de ces bons enfants, et afin d'en élever le nombre jusqu'à cinquante et même soixante ou quatre-vingts, nous construisons actuellement une maison spacieuse et parfaitement adaptée au but que nous nous proposons.

« Cette construction exige de notre part des sacrifices très considérables. Et pourtant, il ne suffit pas de loger ces enfants, il faut encore les nourrir. Il faut aussi pourvoir à l'éducation de ceux qui les dirigent...

« Vous n'y avez peut-être jamais songé ; mais de toutes les bonnes œuvres que vous pouvez accomplir, c'est probablement la plus utile aux âmes et la plus fructueuse pour vous-même.

« Une des plus généreuses bienfaitrices d'une œuvre semblable en France écrivait :

« Ne me remerciez pas. Entretenir à mes frais un enfant, avoir la consolation d'être apôtre en la personne de mon futur missionnaire, penser qu'il prie pour moi et que ses mérites sont mes mérites, quelle source de joie pour mon cœur ! Oh ! que je voudrais être riche et disposer d'une fortune en faveur de vos futurs missionnaires de Marie. »

NOUVELLES DIVERSES

MAISON GÉNÉRALE. — Le R. P. FAVIER, provincial du Nord, doit prêcher la retraite annuelle de la maison générale du 10 au 17 février. Peu après, le T. R. P. Général se propose de visiter, sauf incidents imprévus, nos maisons de Belgique et de Hollande.

— **PRINCE-ALBERT.** — M^r PASCAL, évêque de Prince-Albert, a fait, aux quatre-temps de décembre, la première ordination sacerdotale qui ait eu lieu dans le vicariat de la Saskatchewan. La cérémonie a été fort imposante ; la nouvelle cathédrale disparaissait sous les bannières, les guirlandes, les écussons, les ornements de toutes sortes ; beaucoup de catholiques et de protestants assistaient à l'émouvante cérémonie. Le soir, après les vêpres, Monseigneur bénissait trois belles cloches. Le nouvel ordonné est le R. P. GEORGES.

— **JAFNA.** — Les catholiques de ce diocèse ont célébré, en décembre dernier, le centenaire de l'église cathédrale.

— **JUNIORAT D'OTTAWA.** — Les junioristes du Canada ont pris possession de la maison nouvelle dont parle le R. P. LEFEBVRE dans la lettre que nous citons plus haut.

— **VENTE DE CHARITÉ.** — Une vente de charité aura lieu en faveur de l'Œuvre des vocations, à l'hôtel Continental, à Paris, les lundi et mardi de la semaine sainte, 8 et 9 avril. Rappelons que l'Œuvre des vocations s'unit à celle des petites annales. L'une et l'autre, malgré leur

création récente, ont donné déjà des résultats appréciables, qui justifient le dévouement des nôtres.

— DÉPART DE MISSIONNAIRES. — Le 7 janvier s'est embarqué, à Londres, le R. P. AUGIER (Cassien), visiteur de nos Missions du Sud africain. Il est accompagné du F. CADO (Étienne), frère convers du diocèse de Posen-Gnesen (Silésie). Les trois Pères et le Frère convers qui devaient accompagner primitivement le R. P. AUGIER s'étaient embarqués deux mois plus tôt.

— BIBLIOGRAPHIE. — Le quatrième volume de l'ouvrage du R. P. CORNE sur le *Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ* est actuellement sous presse, et paraîtra probablement avant le temps de la Passion. Il a précisément pour objet la passion du divin Maître.

— M^r Ricard va faire paraître, chez Delhomme et Briquet, la troisième édition de la vie de notre vénéré Fondateur. Ce sera un volume de propagande, au prix fort de 3 fr. 50. Il est également sous presse.

— Nous sommes enfin heureux d'apprendre à nos lecteurs que la vie du cardinal Guibert est confiée à M. l'abbé Raguella de Pollenay, vice-recteur de l'Institut catholique de Paris.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 130. — Juin 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

SACRE DE M^r LANGEVIN.

LETTRE DU R. P. LEFEBVRE, PROVINCIAL DU CANADA,
AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Montréal, 24 mars 1895.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Nous arrivons de Saint-Boniface. Depuis le départ de Montréal, jeudi 14 mars, jusqu'au vendredi soir, 22 du même mois, nous n'avons cessé de bénir la divine Providence qui, du commencement à la fin, nous a entourés de sa maternelle protection. Pas le moindre contretemps, et, pendant tout le voyage, un ciel qui nous rappelait celui de la Provence et de l'Italie.

Vous savez, mon très révérend Père, que la bonne

Providence avait, parmi nous, son représentant visible dans la personne de l'incomparable P. LACOMBE. Jamais il ne fut plus aimable envers tous, jamais il n'obtint un succès plus complet et ne fit bénir davantage la famille religieuse qui a mille raisons de le compter parmi ses membres les plus utiles et les plus dévoués.

Comme en 1892, il a obtenu de sir William Van Horne, président de la Compagnie du *Pacifique Canadien*, un wagon-palais, dans lequel NN. SS. les évêques et les principaux dignitaires ecclésiastiques ont pu voyager princièrement, sans avoir un centime à payer. Honneur et reconnaissance à la puissante et généreuse Compagnie du Pacifique! Honneur, amour et gratitude au cher P. LACOMBE, qui, dans toute cette affaire, s'est montré si habile, si aimable, et surtout si Oblat!

Dans notre wagon, dont le bon P. LACOMBE était le conducteur, et qui était réservé au clergé seul, se trouvaient NN. SS. les archevêques de Montréal, d'Ottawa et de Québec; les évêques des Trois-Rivières, de Nicolet, de Valleyfield, d'Ogdensburg (E. U.) et le coadjuteur de Saint-Yacinthe, l'abbé mitré de la Trappe d'Oka, plusieurs chanoines et autres prêtres de Québec et d'Ontario, deux Sulpiciens, un Père de Sainte-Croix et cinq Oblats parmi lesquels étaient les provinciaux du Canada et des États-Unis.

Je ne dois pas oublier que cinq ou six prêtres, anciens condisciples de l'archevêque élu, et qui ont conservé pour lui l'affection la plus sincère, avaient tenu à faire partie de l'excursion. Ces joyeux et spirituels amis ne contribuèrent pas peu, par leurs chants, dont quelques-uns composés pendant cet intéressant voyage, à récréer et à édifier les heureux excursionnistes. Un détail que j'aurais grand tort de passer sous silence, c'est qu'on chanta en latin, en français, en anglais et en *sauvage*.

Ces derniers chants furent interprétés par le vénérable évêque des Trois-Rivières et par nos chers missionnaires LACOMBE, ALLARD et VÉGREVILLE.

A une trentaine de milles avant d'arriver au terme de notre voyage, nous eûmes la satisfaction de saluer quelques-uns des principaux citoyens de Saint-Boniface ainsi que nos PP. ALLARD et GUILLET, qui venaient souhaiter la bienvenue à leurs hôtes distingués. Vers sept heures, samedi soir, nous entrions en gare. Des voitures de gala nous attendaient, et, quelques instants après, nous étions auprès du nouvel archevêque et du vénérable M^{sr} GRANDIN. Nous eûmes le regret de ne pouvoir offrir nos hommages à NN. SS. DURIEU et PASCAL que des raisons de santé retenaient dans leurs diocèses. La vue d'un grand nombre de nos Pères, accourus des différentes Missions, et la presque totalité des prêtres de l'archidiocèse nous dédommagèrent de l'absence de NN. SS. de New-Westminster et de Prince-Albert. Nous ne pouvions compter — on le comprend — rencontrer, en cette occasion, NN. SS. CLUT et GROUARD, bien trop éloignés pour se rendre à cette fête, si glorieuse pour les Oblats.

En arrivant à Winnipeg et à Saint-Boniface, il nous fut facile de comprendre que ces deux villes étaient en liesse, et, ce qui est doux à constater, que la joie des catholiques semblait être partagée par les citoyens d'autres origines et d'autres croyances.

Jamais ce lointain pays n'avait vu une aussi grande réunion d'archevêques et d'évêques. Le dimanche, il y eut office pontifical à la cathédrale, à Sainte-Marie, à l'Immaculée-Conception et à Saint-Norbert.

A Sainte-Marie, nous eûmes la grande satisfaction de voir à l'autel le vénérable M^{sr} GRANDIN, et en chaire le dévoué archevêque d'Ottawa.

Pendant notre séjour à Saint-Boniface, il nous fut

donné d'assister à plusieurs séances des plus intéressantes, données au collège, au pensionnat des Sœurs Grises et à l'Académie Sainte-Marie, tenue par les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Mais ce qui captiva surtout l'attention, ou plutôt excita l'enthousiasme de tous, ce fut la séance donnée par les petits sauvages de l'école industrielle. Quel heureux changement ou plutôt quelle merveilleuse transformation opérée par le dévouement catholique dans ces pauvres enfants de la forêt ! Leur air intelligent, leur tenue si convenable, leur élocution charmante, leurs chants exécutés avec tant d'ensemble et d'harmonie, sont quelque chose de parfaitement inexplicable pour quiconque ne connaîtrait pas la puissance du missionnaire catholique et de la Sœur de Charité.

Après tous ces détails qui, je l'espère, ne seront pas sans intérêt pour votre Paternité, j'arrive à ce qui nous a fait entreprendre ce long voyage de Montréal au Manitoba, je veux dire le sacre et la prise de possession.

Le lundi soir, 18 mars, une foule aussi nombreuse que distinguée remplissait la cathédrale dont la capacité avait été, au moyen de larges galeries, presque doublée pour la circonstance. Dans le sanctuaire, il y avait quatre archevêques, six évêques, des Trappistes, des chanoines réguliers et séculiers, des Jésuites, des Oblats et autres religieux, et le clergé de l'archidiocèse au grand complet. L'archevêque élu fit d'une voix forte et distincte sa profession de foi, et ensuite, notre bon P. ALLARD, administrateur, lut, au nom du clergé, une magnifique adresse. Après le R. P. ALLARD vint l'honorable juge Dubuc, qui parla admirablement au nom de la population catholique. M^{sr} LANGEVIN, dans une brillante improvisation, répondit de façon à conquérir toutes les sympathies, si

elles ne lui eussent été assurées d'avance. Vous pourrez plus tard lire ces magnifiques discours.

Le lendemain matin, fête du glorieux saint Joseph, longtemps avant le commencement de la cérémonie, une foule compacte remplissait la cathédrale. Le lieutenant-gouverneur, qui parut très intéressé et très recueilli pendant toute la cérémonie, occupait un siège d'honneur. A sa droite était M. le notaire Langevin, vieillard de soixante-dix-huit ans, chrétien comparable à ceux de la primitive Église, et père de l'élu.

A 9 heures et demie, commença la touchante cérémonie qui devait donner un époux à l'église de Saint-Boniface, désolée depuis plus de huit mois par la mort de l'illustre et à jamais regretté M^{sr} TACHÉ. Le consécrateur fut M^{sr} FABRE, archevêque de Montréal, assisté de NN. SS. DUHAMEL, d'Ottawa, et GRANDIN, de Saint-Albert. Le nouvel archevêque supporta avec une force vraiment étonnante les fatigues de cette longue et émouvante cérémonie, et lorsque vint le temps de bénir le peuple et de faire les souhaits au consécrateur, il retrouva sa voix vibrante d'autrefois. Que de douces larmes ont coulé pendant les longues heures de la consécration !

Un magnifique banquet nous avait été préparé au pensionnat des Sœurs Grises. Naturellement, M^{sr} de Saint-Boniface prit la place d'honneur, ayant à sa droite M^{sr} de Montréal, à sa gauche, M^{sr} d'Ottawa, et en face, son vénérable père. Vers la fin du dîner, le sympathique M^{sr} GRANDIN lut un discours que tous ont considéré comme un vrai chef-d'œuvre de délicatesse et d'à-propos. Il fut suivi par M. l'abbé Cherrier, qui, au nom du clergé séculier, lut une adresse très élaborée, saluant en M^{sr} LANGEVIN le digne successeur de M^{sr} TACHÉ, et l'assurant, au nom de tous ses confrères, de la soumission la plus entière et de l'affection la plus filiale. Dans le cours

de l'adresse, l'orateur ayant cité ce texte : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse », l'allusion n'échappa pas au spirituel archevêque qui répondit : « Mon cher curé, le cœur de l'évêque reçoit dans sa consécration des capacités suffisantes pour aimer comme il le doit son dévoué clergé, sans être obligé de sacrifier ses légitimes affections. Soyez sans inquiétude; sans oublier cette chère congrégation des Oblats à laquelle j'appartiens et à qui je dois tant, je ferai en sorte que vous et vos confrères trouviez toujours en moi un Père tendre et dévoué. »

Cette noble réponse parut être du goût de tout le monde.

Jusqu'ici, tous les discours ont été en français. A la messe du sacre, M^{re} BÉGIN avait donné un magnifique sermon sur la constitution de l'Église et sur les missions du Nord-Ouest. Les fidèles de langue anglaise ne devaient pas être oubliés. Ils eurent leur tour le jour même. A 5 heures de l'après-midi, ils se réunirent à notre belle église Sainte-Marie. Après un beau sermon donné en anglais par M^{re} GABRIELS, évêque d'Ogdensburg, deux citoyens de Sainte-Marie, anciens paroissiens de Monseigneur, lui présentèrent de magnifiques adresses accompagnées d'un splendide cadeau. Monseigneur répondit en anglais. Il s'exprima si bien, si éloquemment, et traça d'une manière si nette et si énergique la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre, surtout dans l'importante et épineuse question des écoles, qu'il excita l'admiration de tout le monde. C'est au point qu'un des principaux citoyens présents disait à l'issue de la réunion : « Si ce n'eût été dans un lieu saint, je n'eusse pas résisté au désir d'aller l'embrasser. »

Le fait est que le nouvel archevêque paraît avoir entièrement conquis la position.

Le lendemain matin, les dix évêques se réunissaient chez M^{re} LANGEVIN. L'impression qu'il fit sur ses illustres confrères fut si favorable, que l'un d'eux sembla résumer l'opinion de tous en disant : « Non seulement M^{re} LANGEVIN succède à M^{re} TACHÉ, mais il le remplace. » Pour quiconque a connu le rôle joué pendant près de cinquante ans par M^{re} TACHÉ, le compliment ne pouvait être plus flatteur.

Le même jour, à 1 heure de l'après-midi, nous reprenions, toujours sous la direction de notre habile et dévoué directeur, le cher P. LACOMBE, le chemin de Montréal, et à 8 heures et demie, vendredi soir, nous rentrions à Saint-Pierre, remerciant Dieu de nous avoir accordé, à nous, un si heureux voyage, et à notre chère famille religieuse, de si nombreux et si légitimes sujets de consolation.

Pardonnez-moi, mon bien-aimé Père, la longueur de ce récit, bénissez-moi et croyez-moi toujours

Votre fils soumis et affectionné en J. et M. I.

LEFEBVRE, O. M. I.

Nous allons compléter l'intéressant récit du R. P. LEFEBVRE par les détails que nous donne *le Manitoba*, journal de Saint-Boniface, dans son numéro du 20 mars :

L'ARRIVÉE.

Samedi soir, vers 7 heures, le train de Montréal entra en gare à Winnipeg, trainant un char-palais dans lequel étaient montés, sous l'intelligente direction du vieux voyageur de l'Ouest, l'infatigable P. LACOMBE, les membres de l'épiscopat et du clergé canadien, venus pour assister au sacre de Sa Grandeur M^{re} LANGEVIN.

Le T. R. P. ALLARD, administrateur de l'archidiocèse, le R. P. GUILLET, curé de l'église Sainte-Marie de Winnipeg, l'honorable juge Dubuc, Son Honneur le juge

Prud'homme, M. Larivière, député de Provencher, M. A.-F. Martin, député à la législature locale, étaient partis le jour même pour aller au-devant des illustres visiteurs, qu'ils rencontrèrent à Whitemouth. Salués comme les avant-gardes de notre population catholique de Manitoba, ils furent accueillis avec joie.

L'annonce de Winnipeg, terme d'un long voyage, fut accompagnée de chants improvisés. Pendant quelque temps, ce fut un véritable concert; et, pour ne pas oublier que ce pays est le champ des missionnaires, M^{re} LAFLECHE, les RR. PP. LACOMBE, ALLARD et VÉGREVILLE durent produire les plus beaux chefs-d'œuvre de leur répertoire indien. Avant d'entrer en gare, le concert cessa, et NN. SS. les archevêques et évêques chantèrent la bénédiction solennelle. Cette scène religieuse, à laquelle assistaient plusieurs protestants, fit une grande impression.

Il y avait foule à la gare du *Canadian Pacific Railway*, où des voitures fournies par les citoyens de Saint-Boniface attendaient les visiteurs. On se mit en marche immédiatement. Après avoir traversé la ville de Winnipeg, on se dirigea vers notre ville; les cloches de la cathédrale sonnèrent à toute volée lorsque le cortège des voitures atteignit le pont de Saint-Boniface.

Au palais archiépiscopal, M^{re} LANGEVIN reçut les illustres visiteurs et leur souhaita la bienvenue.

LA JOURNÉE DE DIMANCHE.

À la cathédrale, dimanche, une grand'messe pontificale a été chantée par M^{re} EMARD, évêque de Valleyfield. Sa Grandeur a également donné le sermon.

M. le chanoine Racicot présidait à vêpres. Avant la bénédiction du Saint-Sacrement, donnée par M^{re} BÉGIN, il y eut un nouveau sermon par M. le chanoine Bruchési,

l'éloquent prédicateur de la cathédrale de Montréal.

À l'église de l'Immaculée-Conception de Winnipeg, M^{re} FABRE, archevêque de Montréal, a chanté la grand-messe et donné le sermon. C'est M^{re} DUHAMEL, archevêque d'Ottawa, qui a chanté les vêpres.

M^{re} DUHAMEL avait donné le sermon du matin à l'église Sainte-Marie de Winnipeg, et le R. P. GUILLARD, O. M. I., de Lowell (Mass.), prêcha à vêpres dans cette même église.

M^{re} LAFLECHE, évêque des Trois-Rivières, était à Saint-Norbert, l'hôte du vénérable curé Ritchot.

Notre-Dame de Lorette a eu l'avantage de la visite de M^{re} DECELLE, évêque de Druzipara.

A L'ORPHELINAT DE SAINT-BONIFACE.

Les petites orphelines de Saint-Boniface eurent leur part de la fête et contribuèrent à la démonstration générale. La réception dans cet humble asile ne fut pas la moins touchante. C'est en considérant cette bonne œuvre du soin maternel donné à ces pauvres enfants privées des douceurs de la famille, que l'on peut comprendre le mérite des bonnes Sœurs de la Charité chargées de la direction de cette institution. Aussi, la joie de ces pauvres petites filles était-elle d'un intérêt tout particulier pour les autres visiteurs.

Une jeune orpheline présenta l'adresse suivante à Sa Grandeur M^{re} LANGEVIN :

MONSIEUR,

Le jour où nous pourrions saluer Votre Grandeur était impatiemment attendu par les enfants de cette maison; mais, malgré de si vifs désirs, nous n'avions jamais osé penser être les premières à serrer nos rangs autour de votre personne auguste et vénérée, pour lui offrir l'hommage de notre sincère et respectueuse admiration; donc, en ce moment, notre

bonheur est à son comble, et nous ne savons comment exprimer ce que nos cœurs ressentent.

Monseigneur, des plumes plus habiles que les nôtres se sont chargées de dire les gloires de ce beau jour ; pour nous, humbles fleurs, croissant à l'ombre du sanctuaire béni de celui qui vous a choisi pour son digne représentant, pour nous, dis-je, nous nous sommes réservées d'en chanter le bonheur.

Dans Votre Grandeur, Monseigneur, les heureuses enfants de cette maison comptent trouver un protecteur et un père. Orphelines dès nos plus tendres années, nous vivons ici heureuses, sous l'égide paternelle du pasteur dévoué qui comptait parmi ses plus grandes joies de la terre celle d'avoir fondé cette maison qu'il chérissait de toute la force de sa grande âme. Depuis huit longs mois que le ciel nous l'a ravi, nous sommes privées de sa tendresse. Avons-nous souffert?... Non... Le Dieu mille fois bon a mis à nos côtés des mères dévouées, qui écartent de nous toutes douleurs ; cependant, nous sentions plus que jamais que nous étions deux fois orphelines.

Aujourd'hui, Monseigneur, nous sommes heureuses, votre présence nous est un gage de votre tendresse à notre égard. Pour nous, le Père vénéré qui vous a précédé dans la patrie, sera toujours vivant dans son digne successeur ; les vœux que nous avons formés si souvent près de son tombeau sont exaucés ; votre bienveillance, en ce moment, en est une preuve.

Daignez donc, Monseigneur, couronner le bonheur de ce jour par une bénédiction ; elle sera, pour nous, le gage de votre protection pour l'avenir, et nous dirons avec assurance que votre main bénissante a des grâces divines.

Quand un père bénit, il n'est plus d'orphelines.

LES ÉLÈVES DE L'ORPHELINAT DE SAINT-BONIFACE.

Une autre enfant lut pareillement une adresse à NN. SS. les archevêques et évêques visiteurs.

M^{re} LANGEVIN donna quelques mots d'encouragement

aux orphelines, leur promettant de s'intéresser à cette belle et charitable institution.

Nos Seigneurs, à leur tour, voulurent bien parler de cette bonne œuvre.

A L'ACADÉMIE TACHÉ.

Le pensionnat de Saint-Boniface, depuis la mort de son regretté fondateur, M^{re} TACHÉ, a pris le nom que cette institution avait adopté dès sa fondation, mais que, par humilité, Sa Grandeur n'aimait pas à répandre. A l'avenir, cette excellente maison d'éducation sera donc connue sous son véritable nom d'*Académie Taché*.

Il faut avoir assisté à la charmante réception donnée par l'Académie à S. G. M^{re} LANGEVIN et aux autres prélats, pour pouvoir apprécier dignement le succès de cette jolie fête.

La grande salle du parloir était ornée avec un goût vraiment exquis.

M^{re} Anna Kéroack présenta l'adresse suivante :

A Sa Grandeur Monseigneur L. P. A. LANGEVIN,
Archevêque de Saint-Boniface.

MONSEIGNEUR ET VÉNÉRÉ PÈRE,

On rapporte, des enfants d'Israël, que, voyant leurs parents aller au-devant de Notre-Seigneur avec des branches d'olivier et des palmes, ils ramassaient, eux aussi, de petites branches, et les agitaient avec une joie inouïe.

Ainsi, Monseigneur, notre piété filiale s'ingénie à reproduire, à sa manière, la grande liesse de votre peuple, en ce jour si solennel.

Et, volontiers, nous empruntons la chrétienne exclamation d'un célèbre et pieux écrivain, qui disait naguère : « Viens, viens donc, ô évêque, nous t'attendions depuis longtemps ; les portes de la Cité te sont ouvertes. »

bonheur est à son comble, et nous ne savons comment exprimer ce que nos cœurs ressentent.

Monseigneur, des plumes plus habiles que les nôtres se sont chargées de dire les gloires de ce beau jour ; pour nous, humbles fleurs, croissant à l'ombre du sanctuaire béni de celui qui vous a choisi pour son digne représentant, pour nous, dis-je, nous nous sommes réservées d'en chanter le bonheur.

Dans Votre Grandeur, Monseigneur, les heureuses enfants de cette maison comptent trouver un protecteur et un père. Orphelines dès nos plus tendres années, nous vivons ici heureuses, sous l'égide paternelle du pasteur dévoué qui comptait parmi ses plus grandes joies de la terre celle d'avoir fondé cette maison qu'il chérissait de toute la force de sa grande âme. Depuis huit longs mois que le ciel nous l'a ravi, nous sommes privées de sa tendresse. Avons-nous souffert?... Non... Le Dieu mille fois bon a mis à nos côtés des mères dévouées, qui écartent de nous toutes douleurs ; cependant, nous sentions plus que jamais que nous étions deux fois orphelines.

Aujourd'hui, Monseigneur, nous sommes heureuses, votre présence nous est un gage de votre tendresse à notre égard. Pour nous, le Père vénéré qui vous a précédé dans la patrie, sera toujours vivant dans son digne successeur ; les vœux que nous avons formés si souvent près de son tombeau sont exaucés, votre bienveillance, en ce moment, en est une preuve.

Daignez donc, Monseigneur, couronner le bonheur de ce jour par une bénédiction ; elle sera, pour nous, le gage de votre protection pour l'avenir, et nous dirons avec assurance que votre main bénissante a des grâces divines.

Quand un père bénit, il n'est plus d'orphelines.

LES ÉLÈVES DE L'ORPHELINAT DE SAINT-BONIFACE.

Une autre enfant lut pareillement une adresse à NN. SS. les archevêques et évêques visiteurs.

M^r LANGEVIN donna quelques mots d'encouragement

aux orphelines, leur promettant de s'intéresser à cette belle et charitable institution.

Nos Seigneurs, à leur tour, voulurent bien parler de cette bonne œuvre.

A L'ACADÉMIE TACHÉ.

Le pensionnat de Saint-Boniface, depuis la mort de son regretté fondateur, M^r TACHÉ, a pris le nom que cette institution avait adopté dès sa fondation, mais que, par humilité, Sa Grandeur n'aimait pas à répandre. A l'avenir, cette excellente maison d'éducation sera donc connue sous son véritable nom d'*Académie Taché*.

Il faut avoir assisté à la charmante réception donnée par l'Académie à S. G. M^r LANGEVIN et aux autres prélats, pour pouvoir apprécier dignement le succès de cette jolie fête.

La grande salle du parloir était ornée avec un goût vraiment exquis.

M^{lle} Anna Kéroack présenta l'adresse suivante :

A Sa Grandeur Monseigneur L. P. A. LANGEVIN,
Archevêque de Saint-Boniface.

MONSEIGNEUR ET VÉNÉRÉ PÈRE,

On rapporte, des enfants d'Israël, que, voyant leurs parents aller au-devant de Notre-Seigneur avec des branches d'olivier et des palmes, ils ramassaient, eux aussi, de petites branches, et les agitaient avec une joie inouïe.

Ainsi, Monseigneur, notre piété filiale s'ingénie à reproduire, à sa manière, la grande liesse de votre peuple, en ce jour si solennel.

Et, volontiers, nous empruntons la chrétienne exclamation d'un célèbre et pieux écrivain, qui disait naguère : « Viens, viens donc, ô évêque, nous t'attendions depuis longtemps ; les portes de la Cité te sont ouvertes. »

Ces paroles, Monseigneur, qui partent de l'abondance du cœur, semblent avoir, en ce jour glorieux, un écho tout spécial dans cette modeste Institution, où expirent avec une sainte joie, sur les lèvres de chacun de ses membres, ces mêmes paroles : Ho ! viens, viens donc, Monseigneur, dans les murs de cette confiante enceinte, apporter la paix et le bonheur ; viens bénir le troupeau qui, depuis trop longtemps, hélas !... n'a pas entendu la voix du pasteur !... Oui, les portes te sont ouvertes... les cœurs sont à toi !...

Puisse l'hosanna de notre filiale jubilation, comme une éternelle action de grâces, s'élever jusqu'au trône du Très-Haut, pour redescendre vers vous, Monseigneur, et se déposer à vos pieds, comme l'hommage le plus digne d'être offert à Votre Grandeur, en ce jour de son élévation à la primauté même des princes de l'Eglise. Et ce petit rosier, cueilli par la reconnaissance, est notre humble palme, offerte à Votre Grandeur, comme tribut du respectueux et filial amour de nos jeunes cœurs, inclinés sous votre main paternelle, pour en être bénis aujourd'hui et toujours !

Après cette première adresse, M^{lle} Evangeline Cyr en présenta une autre à NN. SS. les archevêques et évêques.

M^{re} LANGEVIN répondit avec bonheur aux vœux des chères élèves de l'Académie. Abordant la question scolaire, il fit une peinture touchante de notre position actuelle. Il encouragea les bonnes religieuses dans leur œuvre de charité et d'enseignement ; il déclara que, suivant les traces de ses prédécesseurs, NN. SS. PROVENCHER et TACHÉ, il se ferait le protecteur de l'enfance contre les attentats impies de tous ceux qui ne respectent pas notre religion et nos droits nationaux. Cette allusion à M^{re} TACHÉ causa une vive émotion, car, comme l'a rappelé M^{re} LANGEVIN, c'est dans cette institution, fondée par lui et qu'il affectionnait tant, que notre regretté pasteur est allé rendre sa belle âme à son Créateur.

A L'HOPITAL DE SAINT-BONIFACE.

Lundi, avant midi, M^{re} LANGEVIN, NN. SS. les archevêques et évêques, ainsi que les prêtres et dignitaires qui les accompagnent, firent la visite de l'hôpital. Nos illustres visiteurs ne purent taire leur admiration et leur étonnement en se trouvant au Manitoba en présence d'un établissement de premier ordre. Ceci nous fait beaucoup d'honneur, mais cet honneur rejaillit sur la mémoire du regretté M^{re} TACHÉ, qui s'est tant intéressé aux membres souffrants du troupeau qui lui était confié.

RÉCEPTION CHEZ LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR.

S. H. le lieutenant-gouverneur Schultz et M^{me} Schultz avaient annoncé une réception spéciale en l'honneur de M^{re} LANGEVIN et de ses nombreux et distingués visiteurs. Cette réception eut lieu entre 3 et 4 heures de l'après-midi, lundi. Il y avait une foule considérable, à part même NN. SS. les archevêques et évêques et les autres membres du clergé ; juges, consuls, députés, anciens députés, etc. M. Edmond-J. Buron agissait en qualité d'assistant-secrétaire du lieutenant-gouverneur et dirigeait la cérémonie des présentations.

De là, le cortège épiscopal se rendit à

L'ACADÉMIE SAINTE-MARIE.

La salle de réception était richement et artistiquement décorée de fleurs, d'écussons et d'inscriptions de circonstance.

Deux adresses richement enluminées furent présentées, une en français par M^{lle} E. Chale, et l'autre en anglais par M^{lle} E. O'Donnell. Voici l'adresse française :

A Sa Grandeur, Monseigneur L. P. Adélarde LANGEVIN, O. M. I. D. B.,
Archevêque de Saint-Boniface.

MONSEIGNEUR,

Les accents de bonheur qui ont retenti à l'unisson dans nos vastes prairies du Nord-Ouest, à la nouvelle de votre élévation à l'épiscopat, ont trouvé le plus doux écho dans le cœur des élèves de l'Académie Sainte-Marie. Rien n'émeut et n'enthousiasme davantage le cœur de l'enfant bien née, que de voir le mérite d'un père reconnu, apprécié et couronné de la brillante auréole de l'honneur et de la gloire, auréole qui, dans la circonstance présente, revêt un éclat tout particulier, puisqu'elle porte le cachet de notre sainte religion, où réside la seule et véritable grandeur. Oui, Monseigneur, vos enfants ont appris, avec une légitime fierté, le choix heureux qui, en vous favorisant des grâces précieuses attachées à la plénitude du sacerdoce, vous établit le premier pasteur de cet immense diocèse, le digne successeur de notre vénérable et regretté archevêque M^r TACÉ. Depuis plusieurs mois, les fidèles de ce même diocèse gémissaient, en deuil, sur la tombe d'un père bien-aimé, et ils suppliaient le bon Maître de ne pas les laisser orphelins au milieu de cette pénible persécution, qui a dû hâter le terme d'une vie chère et précieuse à l'Eglise du Canada, que dis-je, à l'Eglise tout entière. Enfin, nos prières sont exaucées, et Dieu, en nous donnant un nouveau pasteur, nous fait espérer le triomphe d'un de nos droits les plus sacrés, celui de posséder encore nos écoles catholiques au Manitoba.

Mais la joie et la douleur sont deux sœurs inséparables, que nulle volonté, nulle puissance humaine ne saurait déviner. Elles ont reçu chacune une mission divine, qu'il leur faut remplir avec une exacte fidélité. La main bienfaisante de l'une écarte, de temps à autre, les épines trop aiguës qui bordent le chemin de la vie; la prédication éloquente de l'autre nous apprend qu'il ne faut attendre aucun bonheur parfait sur la terre. L'expérience nous montre, dans les événements du jour, que de tels enseignements ne sont, hélas ! que

trop conformes à la vérité. La famille heureuse, à laquelle vous avez prodigué vos soins les plus dévoués, comme les plus délicats, voit, avec un douloureux serrement de cœur, le vide immense causé par votre départ de votre chère *Alma Mater*; vous fûtes, pour chacune de nous, non seulement un guide sage et éclairé, un soutien et un consolateur dans nos petites épreuves journalières, mais encore, un père tendrement dévoué. Le souvenir de vos bienfaits vivra éternellement parmi nous, et soyez assuré, Monseigneur, que nous vous conserverons, toute notre vie, le plus filial attachement, et la plus sincère reconnaissance. Puissions-nous mettre fidèlement en pratique vos précieuses leçons de vertu, et marcher toujours dans les voies sûres que vous nous avez tracées.

Il est bien vrai que vous demeurez encore notre Père, mais l'innombrable troupeau, confié désormais à vos soins, exigera de nous le sacrifice de jouir moins souvent de vos chères et précieuses visites, toujours signalées par quelques marques de bonté. Il nous sera plus rarement donné, aussi, d'entendre votre parole onctueuse et persuasive, qui a le secret de pénétrer au plus intime cœur de l'enfant. Espérant que nos regrets seront tempérés par quelques dédommagements, nous vous prions, Monseigneur et bien-aimé Père, d'agréer nos vœux de bonheur et de prospérité dans la sainte carrière que vos vertus vous ont rendu digne de poursuivre.

Vos enfants respectueuses et reconnaissantes,

LES ÉLÈVES DE L'ACADÉMIE SAINTE-MARIE.

Winnipeg, 19 mars 1895.

M^r LANGEVIN répondit aux deux adresses. Sa Grandeur remercia les élèves de leurs bons souhaits et les encouragea à persévérer dans les vertus qu'elles pratiquent dans cette belle et noble institution, dirigée par les RR. SS. de Jésus-Marie.

Le tout se termine par la bénédiction des évêques présents.

CÉRÉMONIE A LA CATHÉDRALE.

A huit heures, lundi soir, la cathédrale était remplie de fidèles venus pour rendre hommage à notre nouveau pasteur. Sa Grandeur, entourée de NN. SS. les archevêques et évêques et des membres du clergé régulier et séculier, reçut dans le sanctuaire l'adresse de tout le clergé du diocèse, représenté par le T. R. P. Joachim ALLARD, O. M. I., administrateur :

A Sa Grandeur Monseigneur L. P. A. LANGRVIN,
Archevêque élu de Saint-Boniface.

MONSIEUR,

Votre avènement au siège de l'Église métropolitaine de Saint-Boniface sera une des belles pages de l'histoire de ce diocèse. C'est avec bonheur que je viens aujourd'hui, en mon nom comme administrateur, au nom du clergé et de tous les fidèles de l'archidiocèse, souhaiter la bienvenue à Votre Grandeur, et lui dire, dans toute l'effusion de mon âme : *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

Il a fallu, il est vrai, à l'Église de Saint-Boniface, neuf mois de douleurs, d'anxiété et d'incertitude, avant le jour de l'allégresse commune; mais, forts des promesses mêmes de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ecce Ego vobiscum sum omnibus diebus...* nous pouvons saluer, avec toute la joie et la pompe dont nous sommes capables, l'avènement de notre nouveau chef et pasteur.

Des prières ferventes sont montées vers le trône de Dieu; l'expression du désir et des suppliques de Nos Seigneurs les évêques suffragants a été entendue; et l'Esprit-Saint a parlé par la voix du pontife romain, Sa Sainteté Léon XIII, qui occupe actuellement, avec tant de gloire, la chaire de Saint-Pierre; et votre élection, Monseigneur, à la succession de notre regretté archevêque est, aux yeux de tous, non seulement une reconnaissance de vos mérites et de vos hautes qualités personnelles, mais encore elle comble de joie tous

les cœurs, parce que vous êtes devenu notre pontife, le nouvel élu du Seigneur, le nouvel archevêque de l'Église de Saint-Boniface. *Ecce Sacerdos Magnus...*

Des raisons de distance, de santé et de travaux pressants vous privent, il est vrai, de la présence de vos frères suffragants, Nos Seigneurs les évêques DURIEU, CLUT, GROUARD et PASCAL, mais vous avez le bonheur de voir à vos côtés le doyen de l'épiscopat canadien, Sa Grandeur M^{re} GRANDIN, O. M. I., évêque de Saint-Albert, qui les personnifie.

La présence de tant de prélats illustres de la sainte Église de Dieu, le nombreux concours d'un clergé ami et dévoué, la présence de personnages haut placés à divers degrés de l'échelle sociale, la foule immense des fidèles qui se presse dans votre humble et modeste cathédrale, sont une preuve non équivoque du fait consolant que vous êtes vraiment accueilli ici comme l'élu du Seigneur, ayant droit à notre respect, à notre amour, à notre obéissance et à notre entier dévouement, et c'est comme interprète autorisé de tous les fidèles de cet archidiocèse que je viens ici vous donner l'assurance solennelle que ces sentiments vous sont acquis, avec celui de notre reconnaissance pour tous vos bienfaits.

Honneur, aussi, honneur, amour, reconnaissance, à Sa Sainteté Léon XIII, qui vient de vous confier la garde de cette faible portion de la grande famille chrétienne et catholique ! Honneur, amour, reconnaissance au vénéré chef de votre famille religieuse qui, content de vos services, veut bien vous assurer son concours dans l'exercice de vos importantes fonctions d'archevêque missionnaire ! Honneur, amour, reconnaissance à M^{re} PLESSIS, premier archevêque de Québec qui, en 1818, envoya les premiers missionnaires PROVENCHER et DUMOULIN commencer l'œuvre d'évangélisation chez les peuples du Nord ! Honneur, amour, reconnaissance au pontife romain, Léon XII, qui érigea le diocèse de Saint-Boniface ! Honneur, amour, reconnaissance à l'immortel Pie IX qui, pour donner plus d'efficacité et plus d'extension à l'œuvre des Missions du Nord-Ouest canadien, créa la province ecclésiastique de Saint-Boniface en 1871 ! Honneur, amour, recon-

naissance au vaillant et intrépide archevêque missionnaire, M^r A.-A. TARD, se père si aimant et bien-aimé, dont le souvenir durera autant que la vie de ceux qui l'ont connu ! Oui, reconnaissance éternelle à ce ferme défenseur de nos droits et de nos libertés religieuses ! Reconnaissance au vénérable évêque des Trois-Rivières, M^r L.-F. LAFLECHE, cet ami de cœur de notre vénéré archevêque défunt ! Amour à cet ancien courageux missionnaire qui, après avoir épuisé ses forces au service des Missions du Nord, est allé se refaire sur la sol natal, pour fournir à l'Eglise, sa mère bien-aimée, une nouvelle carrière encore plus importante et plus fructueuse ! Reconnaissance à Sa Grandeur M^r l'archevêque de Montréal, Edouard-Cl. FABRE, qui, selon l'exemple de son illustre prédécesseur, a su continuer l'œuvre commencée par M^r PROVENCHER, en envoyant de zélés et saints prêtres travailler à la culture de ce coin de la vigne du Seigneur ! Reconnaissance à Sa Grandeur M^r l'archevêque d'Ottawa, ainsi qu'à tous les archevêques et évêques de la puissance du Canada, qui, tous, ont su vous tendre une main secourable à l'heure du danger, surtout dans la lutte pour la cause sacrée de nos écoles catholiques ! Reconnaissance aux Révérendes Sœurs de la Charité, qui ont travaillé pendant plus d'un demi-siècle pour l'éducation et le soin de l'humanité souffrante, dans les limites de cet archidiocèse ! Reconnaissance à tous les ordres religieux, aux communautés religieuses enseignantes, à tous les amis et bien-faiteurs des Missions et des écoles du Nord-Ouest ! C'est surtout dans le détail intime des difficultés et privations journalières que se déploie, d'une manière de plus en plus manifeste, l'esprit de sacrifice et d'abnégation si bien connu jusqu'ici chez chacune des classes diverses qui composent le clergé de cet archidiocèse, et c'est avec bonheur que je puis témoigner ici du zèle intelligent et sans bornes, qui s'est maintenu constamment dans la pratique des travaux du saint ministère, en vue de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ.

Puisse, Monseigneur, le dépôt sacré que Dieu confie aujourd'hui à votre haute intelligence et à votre grand cœur n'être pour vous qu'une charge légère, que nous prions Dieu de

vous alléger de plus en plus, et de vous la conserver ad multos annos !

J. ALLARD, O. M. I.,

Administrateur.

Saint-Boniface, 18 mars 1895.

L'honorable juge Dubuc, au nom de la population canadienne française et catholique, présente ensuite l'adresse suivante :

A Sa Grandeur Monseigneur L. P. A. LANGEVIN, O. M. I., D. B.,
Archevêque de Saint-Boniface.

MONSEIGNEUR,

L'Eglise ne meurt pas. Comme la barque de Pierre, elle est souvent assaillie avec violence par les vents de la persécution ; mais le Divin Maître, qui veille sur elle, la maintient à la surface des flots, et elle ne peut sombrer. Les pilotes qui la dirigent sont des hommes ; ils doivent, à l'heure marquée par Dieu, payer le tribut de la nature mortelle, et disparaître de la scène du monde.

Le vénéré prélat qui, pendant près d'un demi-siècle, avait été notre premier pasteur et notre père bien-aimé, a terminé sa tâche d'apôtre ici-bas. Il est allé dans la vraie patrie, recueillir le prix de ses glorieux travaux, de sa vie sainte et admirablement remplie.

Mais Dieu ne nous laisse pas orphelins. Le vicaire de Jésus-Christ vous a choisi pour remplacer l'illustre défunt sur le siège archiepiscopal de Saint-Boniface. Vous venez à nous, Monseigneur, comme l'élu de Rome, muni des clefs mystérieuses qui ouvrent et ferment le ciel, revêtu du pouvoir sacré de lier et de délier les choses divines, chargé de régir et de gouverner l'Eglise métropolitaine de cet archidiocèse.

Permettez, Monseigneur, aux catholiques de Saint-Boniface, représentés par l'Association Saint-Jean-Baptiste, de vous souhaiter la bienvenue dans votre ville épiscopale. Nous offrons respectueusement à Votre Grandeur l'hommage sin-

care de notre vive affection, de notre attachement filial, de notre inaltérable dévouement.

Nous saluons votre venue au milieu de nous, et la prise de possession solennelle de votre cathédrale, comme un événement de favorable augure. Dans la crise que nous traversons, il nous apparaît comme un signe de temps plus propices.

Demain, Monseigneur, quand descendra sur votre front l'onction sainte qui vous conférera la plénitude du sacerdoce, nous adresserons au ciel nos plus ferventes prières, demandant à Dieu de répandre sur vous ses grâces les plus abondantes, de vous accorder un long et fructueux épiscopat, pour la gloire de notre sainte mère l'Eglise, et pour le bien-être spirituel des populations catholiques confiées à votre paternelle sollicitude.

La consécration épiscopale vous investit d'une double prérogative : celle de prince de l'Eglise et de pasteur des âmes. Comme prince, vous régnerez sur nous dans le domaine religieux; comme pasteur, vous aurez à protéger et à défendre votre troupeau contre toute agression malicieuse mettant sa sécurité en danger.

De notre côté, nous nous rallierons avec empressement autour de Votre Grandeur. Sous la direction éclairée de notre premier pasteur, entraînés par son salubre exemple, avec le prestige de l'indéniable autorité qui lui vient d'en haut, nous marcherons avec plus de confiance, et nous combattrons, sous le drapeau de l'Eglise, avec plus d'ardeur encore, s'il est possible, les inévitables combats que l'avenir tient en réserve pour nous.

Nous ne pouvons oublier, Monseigneur, qu'une ère de jours malheureuse s'est levée sur nous, et nous en subissons quotidiennement les funestes effets. Pour assurer à nos enfants, à l'époque de leur formation intellectuelle et morale, le bienfait de l'enseignement chrétien, qui, seul, convient à notre foi et à nos consciences, nous avons dû nous imposer de grands sacrifices, et une lutte opiniâtre s'est engagée entre les catholiques de cette province et les hommes qui ne pensent pas comme nous en matières religieuses. Dans cette

lutte, votre digne prédécesseur s'est fait l'intrépide champion de notre cause. Après avoir payé de sa personne, dépensé de son âme, et usé ses forces dans les combats, il s'est éteint dans le Seigneur, avant d'en entrevoir l'issue. Elle n'est pas encore terminée, cette lutte; et Votre Grandeur aura probablement l'occasion d'entrer dans l'arène, à la tête de vos dévoués auxiliaires dans le clergé, et de vos fidèles ouailles.

Il faut dire cependant que, depuis quelques jours, une lueur d'espérance semble poindre à l'horizon. Le succès viendra-t-il enfin couronner les efforts de ceux qui ont combattu si énergiquement pour le droit et la justice? Le regretté M^r Taché n'a pas eu la consolation d'apercevoir l'aurore du triomphe. Dieu, pour lui ménager, sans doute, l'auréole du sacrifice le plus méritoire, l'a retiré du monde, comme il fit à Moïse, avant l'entrée de son peuple dans la terre promise des libertés scolaires et religieuses. Espérons, Monseigneur, que, nouveau Josué, vous aurez l'insigne privilège de nous introduire dans les plaines, tant désirées, de l'éducation chrétienne légalement reconnue, que nous considérons comme une portion de notre héritage, et vers lesquelles, à l'instar des Israélites dans le désert, tendent nos légitimes aspirations.

Qu'il nous soit permis d'offrir aussi nos souhaits de bienvenue aux éminents dignitaires ecclésiastiques, et aux autres distingués membres du clergé, qui ont bien voulu venir rehausser de leur présence cette imposante cérémonie.

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression de notre profond respect et de nos sentiments affectueux envers Votre Grandeur. Puisse Dieu bénir les vœux que nous formons pour que, dans vos augustes fonctions d'archevêque de Saint-Boniface, vous ayez toujours la consolation de trouver dans vos ouailles un troupeau soumis, marchant docilement sous la bienfaisante protection de votre houlette pastorale!

Au nom des catholiques de Saint-Boniface.

L'Association Saint-Jean-Baptiste.

J. DUBUC,

Doyen des anciens présidents.

Saint-Boniface, 18 mars 1895.

Voici la réponse de M^r LANGEVIN à ces deux adresses :

« Révérends messieurs du clergé,

« Rien ne pouvait me faire plus de plaisir en ce jour solennel que la magnifique adresse que le révérend Père Administrateur vient de lire en votre nom. Rien n'y manque; j'y trouve l'expression de votre dévouement, de votre respect, de votre soumission, de votre amour filial, et je le sais sincère. Merci, messieurs, merci. De votre côté aussi, vous pouvez croire à mes sentiments de profonde gratitude et d'amour paternel, profonde gratitude pour le bien que vous avez fait dans ce diocèse dont N. T. S. P. le Pape vient de me confier la garde, profonde gratitude pour le bien que vous y ferez encore, j'en suis persuadé, grâce à vos sentiments si profondément sacerdotaux. Croyez aussi à mon amour, car je vous aime, et je vous aime comme un père. Je suis votre évêque et par conséquent votre guide, votre maître, mais je suis surtout votre père, et je veux être surtout votre père, et comme tel je veux partager et vos joies et vos peines, car vous aussi vous souffrez pour la gloire de Dieu dans l'exercice de votre saint ministère dans ces nouvelles contrées.

« Ayons donc une grande confiance mutuelle, cette confiance qui rend l'obéissance si douce, le commandement si facile. D'ailleurs, cette confiance nous est nécessaire. Pour ma part, je ne vous le cache pas, j'ai besoin de vous, j'ai absolument besoin de vous, mes prêtres, pour accomplir l'œuvre de Dieu dans ce diocèse. J'ai besoin de vous, vénérables et bien-aimés coopérateurs, et j'ai confiance en vous. Et vous aussi, vous, messieurs, vous avez besoin de moi, vous avez besoin d'un soutien dans nos luttes, d'un consolateur dans nos épreuves, et ce soutien, ce consolateur, c'est votre évêque.

« Tout le bien qu'il vous plaît de dire de ma personne, permettez-moi de l'attribuer tout entier à la sainteté de mes prédécesseurs, à la gloire de ce siège de Saint-Boniface, dont l'honneur retombe sur mon indigne personne. A ce titre, je l'accepte comme une universelle preuve de votre respect, de votre soumission, de votre affection filiale.

« Pour moi, je n'oublierai jamais que j'ai été tiré d'une humble Congrégation religieuse, sans doute parce que la divine Providence a voulu m'indiquer ainsi que je devais être non seulement votre évêque, mais un évêque missionnaire; un évêque qui saura comprendre vos besoins pour vous soulager, mais aussi parce que l'on a pensé qu'un membre de communauté religieuse aurait non seulement l'appui de l'épiscopat, appui qui fut la consolation de mon saint et très regretté prédécesseur M^r TANNÉ, appui sur lequel j'ose aussi compter, messeigneurs, mais aussi le grand soutien de sa communauté.

« Je finis, messieurs, en vous rappelant un souvenir qui me sera toujours présent: Il vous souvient, n'est-ce pas, de cette matinée mémorable du 23 novembre 1893, alors que notre regretté seigneur et père nous fit lire ce qu'il avait écrit de son clergé dans son ouvrage sur les écoles :

« Je remercie mes prêtres! leur abnégation et leur zèle les élèvent à la hauteur de la situation. Ils servent la cause des écoles dans leurs localités respectives, sans ostentation comme sans faiblesse, sans hésitation comme sans jactance! Oui, je les remercie! De plus, je sais que je suis leur interprète à tous, en disant que nous ne fermons qu'un cœur et qu'une volonté, pour assurer à nos populations les avantages les plus complets possibles; dans l'ordre spirituel

« d'abord, mais aussi dans l'ordre matériel et humain.
« Je suis certainement encore leur interprète en disant
« que l'énergie de notre détermination n'altère en rien
« la charité que nous devons à tous ; et qu'à l'avenir
« comme par le passé, notre travail, notre vie, toute
« notre existence seront au pays de notre adoption, afin
« d'assurer son bonheur et sa prospérité, car nous en
« sommes les citoyens dévoués et les serviteurs affectueux. »

« Comme M^r TACHÉ, de regrettée mémoire, moi aussi je dis : Je remercie mes prêtres pour leurs sentiments d'abnégation, de zèle, de respect, de soumission filiale, et j'ai confiance en eux. »

Puis, Monseigneur se tournant vers le peuple :

« Et à vous aussi, mes bien chers frères, je vous dis merci, et à vous aussi je dis : j'ai confiance en vous ! Merci pour l'expression si heureuse, si délicate de vos sentiments de respect, de filiale soumission ; merci, car je sais que vos sentiments sont sincères, je sais qu'ils viennent de cœurs profondément chrétiens, de personnes comprenant leur devoir et sachant l'accomplir. Et à vous aussi je dis : j'ai confiance en vous, j'ai confiance en votre obéissance, en votre zèle, en votre dévouement, et j'ai aussi besoin de votre obéissance, de votre zèle, de votre dévouement. Nous traversons des temps bien difficiles ; les ennemis de notre langue, de notre foi, les ennemis de tout ce qui nous est sacré ont juré notre perte, et déjà dans leur orgueil ils s'écrient comme l'impie : Où est leur Dieu ? *Ubi est Deus eorum* ? Notre Dieu est avec nous et pour nous, car nous luttons pour la justice et l'équité, car nous luttons pour lui. J'en ai d'ailleurs un gage assuré dans vos sentiments de zèle et d'union, j'en ai un gage assuré dans cette noble

condescendance de Messieurs les archevêques et évêques venus en si grand nombre pour nous encourager et nous soutenir. Aussi est-ce sans crainte que nous continuerons la lutte si vaillamment engagée par mon vénéré et saint prédécesseur M^r TACHÉ. Moi à votre tête, vous rangés tous ensemble autour de mon bâton pastoral, nous résisterons à l'orage et nous vaincrons ; nous vaincrons, non parce que j'ai confiance aux hommes, mais parce que j'ai confiance en Dieu.

« Nous nous humilierons devant lui, nous lui demanderons pardon de nos péchés, nous lui dirons que notre cause est la sienne, nous placerons sur l'autel leurs lois impies et blasphématoires, et nous supplierons Dieu de venger sa gloire outragée.

« Après l'autel, c'est l'école, et si l'on veut nous forcer à fermer nos écoles, autant vaudrait pour nous quitter ce pays. Mais non, nous ne le quitterons pas, car ce pays est à nous ; nous sommes tous les descendants de ces braves, les fils de la France catholique, les premiers colons de ce pays ; ce pays est à nous et nous y resterons, dussions-nous souffrir toute notre vie la plus injuste des persécutions, dussions-nous sceller notre foi de notre sang. Et permettez-moi de voir comme la sanction de la Providence de cette ligne de conduite dans ce fait unique que le grand prélat, le grand organisateur de ce diocèse, celui qui aura donné son nom à notre glorieuse campagne, était l'arrière-petit-fils du découvreur, du premier colon de ce pays, le noble chevalier de la Vêrandrye. Oui, nous sommes chez nous et nous y resterons.

« Et tant que les ossements de M^r TACHÉ reposeront sous la cathédrale, tant qu'un prêtre dira la sainte messe, nous lutterons pour nos écoles, le rempart de notre foi et de notre nationalité.

Je n'ai pas seulement confiance en vous, messieurs, je suis encore fier de vous; oui je suis fier de vous présenter aux illustres archevêques et évêques, à tous les vénérables membres du clergé ici présents. Messieurs, révérends messieurs, voici mon peuple, voici ces braves qui ont tant combattu, qui combattent tant encore pour conserver leur langue, pour conserver leurs lois, les voici ceux que vous avez admirés et que vous êtes venu encourager; les voici ceux qu'on veut dépouiller de tout ce qui fait votre grandeur et votre force.

Merci d'être venus, Messieurs, merci. Vous avez eu pitié de nous. Vous nous aimez donc encore, bien que notre Seigneur et Père toujours regretté nous ait quittés pour une vie meilleure. O Messieurs, que vous nous faites du bien, que vous nous encouragez. Signez si ce que je fais est contraire aux rubriques; mais, je vous en prie, bénissez-moi, bénissez mon peuple.

Et Monseigneur, et tout le clergé, et tout le peuple tombèrent à genoux en éclatant en sanglots, tandis que Nos Seigneurs appelaient sur tous la bénédiction de celui qui n'abandonne jamais ceux qui ont mis en lui leur confiance.

Cette démonstration se termina par le chant d'un salut solennel.

RÉCEPTION AU PALAIS ARCHIEPISCOPAL.

Après la cérémonie à l'église, les vastes salons du palais archiepiscopal furent ouverts à la foule immense qui se pressait pour venir rendre hommage à M^r LANGEVIN et à ses notes distinguées.

Après l'entrée de Nos Seigneurs, l'honorable M. Bernier, dans un langage délicat et des plus nobles, exprima

à M^r LANGEVIN toute l'estime et le dévouement de la population catholique de Saint-Boniface pour son auguste personne, et comme gage de cette alliance entre le pasteur et son troupeau, M. le sénateur remit à Sa Grandeur un magnifique anneau pastoral, fruit d'une souscription généreuse de la part d'un certain nombre de citoyens de cette ville.

Monseigneur accepta le cadeau et remercia les donateurs; Sa Grandeur remercia également l'honorable M. Bernier des bons sentiments exprimés dans son discours de présentation.

MARDI, JOUR DU SACRE.

La journée s'annonça bien belle; il faisait un temps de printemps, le soleil dardait de chauds rayons qui ravivaient tous les cœurs et les portaient à la joie. De bonne heure, la foule commença à se diriger vers la cathédrale; où les plus diligents comptaient trouver de meilleures places. Bientôt la nef fut remplie; les jubés étaient réservés aux paroissiens de Winnipeg et aux élèves du collège. La cathédrale était décorée avec goût. A l'extérieur, le drapeau pontifical, planté sur le clocher, exprimait l'allégresse de cette église qui allait retrouver son pasteur. A l'intérieur, le maître-autel était enrichi des fleurs les plus variées et les plus belles. Outre les armes de Monseigneur avec leur devise significative: *Depositum custodi*, on remarquait la belle inscription suivante, qui couronnait le sanctuaire:

Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam.

Dans la nef on lisait ces autres paroles:

Pasce agnos meos, pasce oves meas.

Dominus conservet eum et vivificet eum.

Des fauteuils avaient été réservés près du sanctuaire aux dignitaires et aux invités. M. le notaire Langevin, le vénérable père de M^r LANGEVIN, était à la droite de Son Honneur le lieutenant-gouverneur Schultz.

A 9 h. 30, la cérémonie commença. Une centaine de prêtres se groupèrent dans le sanctuaire. Lorsque les évêques firent leur entrée, l'orchestre joua une marche appropriée à la circonstance. Sa Grandeur M^r FABRE, consécrateur, avait pour assistant M. le chanoine Racicot, l'oncle de M^r LANGEVIN; M. le chanoine Bruchesi était diacre, et le R. P. JODOIN, O. M. I., était sous-diacre. L'élu avait pour assistants NN. SS. DUHAMEL et GRANDIN, et pour chapelains MM. les abbés Hermas Langevin, son frère, et Candide Thérien. M. le curé Messier remplissait les fonctions de maître des cérémonies. Le R. P. DRUMMOND, S. J., lut le *Mandatum Apostolicum*, demandé par le pontife consécrateur, puis M^r LANGEVIN fit le serment solennel de fidélité au Saint-Siège et à ses sages directions. La messe commença après l'examen que le consécrateur fit subir à l'élu. Le chœur de la cathédrale sut rendre avec succès la messe harmonisée du second ton. M. Arthur Lévêque faisait les solos. Il serait trop long de parler de tous les détails de cette sublime cérémonie du sacre. Notons ce qui nous a le plus impressionné. C'est d'abord la prostration, quand l'élu se couche sur le pavé pendant que l'Église militante prie l'Église triomphante d'ouvrir ses portes éternelles pour assister à l'opération de la grâce du Seigneur et pour implorer en même temps la miséricorde divine. Puis, la consécration, lorsque le pontife célébrant oint la tête et les mains de l'élu; cette consécration se fait au chant du *Veni Creator*, elle est suivie de la porrection de la crosse, de l'anneau et du livre des Évangiles.

A l'offertoire, l'élu présenta au consécrateur deux cierges allumés, un pain doré, un pain argenté, un baril doré et un baril argenté. Tous deux communierent de la même hostie et du même calice, après avoir consacré ensemble. Après avoir donné sa bénédiction à la fin de la messe, le consécrateur remit à l'élu la mitre et les gants, insignes de sa dignité nouvelle, puis il entonna le *Te Deum*. Ici se passa une scène bien touchante. Le nouveau pontife, accompagné de ses assistants, fit le tour de l'église pour bénir le peuple. Mais avant d'appeler la faveur céleste sur la tête de ses enfants adoptifs, il se dirigea immédiatement vers son vieux père, M. J.-T. Langevin. Son tendre cœur de fils ne put se contenir, des larmes d'amour et de bonheur coulèrent sur la tête de l'auteur de ses jours pendant qu'il le bénissait et qu'il l'embrassait avec toute l'effusion de son âme. Ce respectable vieillard, au comble de la joie, versait aussi de chaudes larmes. Bien des yeux étaient humectés, bien des cœurs étaient émus profondément en voyant un spectacle si attendrissant.

A son retour au sanctuaire, l'évêque consacré monta sur son trône, où il reçut les hommages du clergé. Il donna la bénédiction solennelle à toute l'assemblée, remercia son vénérable consécrateur en lui souhaitant par trois fois une longue vie. La cérémonie était terminée.

Le Manitoba a fort bien résumé et rendu l'impression générale dans son article de fond intitulé : *le 19 mars*. Voici cet article :

Ce jour, tout resplendissant de soleil au dehors, a vu s'accomplir, dans notre ville, l'une des plus émouvantes cérémonies de l'Église catholique, qui en a tant d'autres, toujours imposantes et belles. Il a vu monter sur son trône le

troisième pontife chargé de gouverner l'Eglise et les fidèles de la province ecclésiastique de Saint-Boniface.

Jamais les magnificences de cette fête ne pourront s'effacer de la mémoire de ceux qui en ont été les heureux témoins. Pour contenir ces derniers, notre cathédrale aurait dû posséder des proportions triples de ce qu'elle a réellement. Toutefois, grâce aux arrangements qui ont été pris, de nombreux fidèles, venus de toutes les parties de la province, et une foule d'étrangers ont pu trouver place dans le modeste temple. Ses grands murs blancs ont, comme nos cœurs, tressailli d'allégresse au spectacle auquel ils servaient d'enceinte.

Le rameau brisé reprenant racine, et promettant au peuple des fleurs et des fruits nouveaux, tel était ce spectacle empreint d'un éclat et d'une signification symboliques, et se déroulant au sein de la prière, de l'encens et de l'harmonie.

Le sacre d'un évêque, c'est la reconstitution du collège apostolique, la perpétuation du sacerdoce chrétien dans toute sa plénitude. Il n'y a pas à s'étonner si l'Eglise entoure de toutes les pompes du triomphe cette sainte et sublime cérémonie. C'est un triomphe sur la mort et sur l'erreur : sur la mort, parce qu'elle fait renaître de ses cendres l'âme épiscopale ; sur l'erreur, parce qu'elle assure la permanence de l'enseignement intégral de la vérité.

Il y a quelques années, nos régions lointaines étaient réputées, en quelque sorte, inaccessibles aux grandes affluences des peuples, étrangers ou simplement éloignés. Il n'en est plus ainsi, nous l'avons bien vu durant ces derniers jours. Autour du nouvel archevêque étaient venus se grouper de nombreux prêtres distingués et neuf pontifes, illustres et vénérables. Belle couronne pour la parure du jeune et pieux prélat qui allait devenir l'apôtre de l'Eglise de Saint-Boniface, si glorieusement méritante dans son passé, et si pleine d'espérances religieuses et nationales pour l'avenir.

La présence de ce clergé parmi nous a jeté sur les solennités du sacre un éclat qui ne sera point passager. Ses rayonnements seront comme des affluents magnétiques qui prédiront, entre ses illustres témoins de nos grandes fêtes, et nous, Cana-

dians éloignés, mais aimant Dieu et la patrie comme nos aînés, une adhérence pleine de forces, d'où sortirent l'expansion et le triomphe.

Les splendeurs ravissantes des cérémonies du sacre ont été accompagnées des plus hauts enseignements et d'émotions bien vives.

Le sermon, donné par Sa Grandeur M^{gr} BÉGIN, s'est déroulé pendant une heure comme un flot d'éloquence intarissable et limpide. La constitution divine de l'Eglise en fut le sujet. Il nous a été dit comment Dieu a institué la hiérarchie catholique, avec sa belle ordonnance et ses sublimes privilèges, d'où découle pour nous, humbles fidèles, cette garantie de salut éternel, qui est la fin de l'homme.

Il nous serait impossible de noter une par une les fortes et multiples émotions qui ont, à diverses reprises, soulevé les poitrines au cours de ces cérémonies liturgiques, tout imprégnées de la pensée divine et de souvenirs chrétiens. Nous saisissons celles de la fin.

C'était véritablement un grand et remuant spectacle que de voir le nouvel archevêque et son père, tous deux fondant en larmes, tombant dans les bras l'un de l'autre, se donnant le baiser de paix, et le fils, devenu père de l'Eglise, répandant sur la tête du vénérable auteur de ses jours les prémices de ses bénédictions.

Non moins émouvante, pour ceux qui savent pénétrer le sens des cérémonies de l'Eglise, la scène par laquelle se termine l'office : le baiser de paix que se donnent le prélat consacré, le prélat consécrateur et ses assistants, puis les vœux du nouvel évêque à celui qui vient de le sacrer : *ad multos annos !*

Dans l'occasion présente, ces vœux ont dû revêtir une force et une onction particulières. M^{gr} LANGEVIN a reçu de M^{gr} FABRE, archevêque de Montréal, tous les ordres sacrés. La Providence a permis que le prélat, qui avait pris le lévite au seuil du sanctuaire, et l'avait conduit à l'autel, pût, en dernier lieu, conférer au prêtre de Dieu la plénitude du sacerdoce, qui est le caractère de l'épiscopat.

Nous joignons nos vœux à ceux de notre archevêque, et nous disons au prélat consécrateur, comme à tous les autres, et aux prêtres qui sont venus rehausser de leur présence l'éclat de la solennité, et répandre avec nous des prières sur l'Élu : *ad multos annos!*

C'est, croyons-nous, l'expression la plus vive et la plus sincère que nous puissions employer pour dire à tous les sentiments de gratitude dont nos cœurs sont animés.

A Monseigneur l'archevêque de Saint-Boniface, nous disons aussi, *ad multos annos!* et nous espérons que Sa Grandeur voudra bien trouver, sous l'écorce de ces paroles, tous les sentiments de dévouement, de soumission, d'obéissance et d'affection que des diocésains, animés de l'esprit catholique, doivent avoir pour celui que Dieu a placé parmi eux pour diriger l'Église.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE VICO.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Comme vous l'avez remarqué à bon droit, la maison de Vico est bien en retard pour payer son trop juste tribut aux annales de notre bien-aimée Congrégation.

Février 1887! telle est la date de son dernier rapport. Quel retard! Comment l'expliquer et l'excuser? Que l'on veuille bien tenir compte des épreuves douloureuses qui sont venues, coup sur coup, s'appesantir sur cette maison; des vides creusés par la mort et des changements trop fréquents de supérieurs qui en ont été la suite; il sera alors facile d'accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

En décembre 1887, le R. P. SÉMÉRIA, François, d'heureuse mémoire, terminait son second triennat, comme supérieur de Vico. En remettant au R. P. ROLLER le fardeau du supérieurat, sa conscience pouvait lui rendre le témoignage qu'il n'avait rien négligé, qu'il avait mis tout en œuvre pour maintenir à sa hauteur la bonne réputation de la maison de Vico, à tous les points de vue : de la régularité, des travaux apostoliques et des améliorations matérielles à la chapelle et dans la maison. Le bon P. ROLLER montra un grand esprit de dévouement, étant donné son âge et ses infirmités, en acceptant la supériorité; mais ce vétéran et si vaillant apôtre de la Corse devait mourir avant d'avoir pu mettre la main au compte rendu des travaux accomplis pendant cette

période (de décembre 1887 à novembre 1890). Le R. P. TAMBURINI, son premier assesseur et curé de Nésa, fut nommé, d'abord provisoirement et ensuite définitivement, supérieur. Sur ses instances réitérées, les supérieurs majeurs consentirent à le décharger de ce fardeau et le remirent de nouveau au R. P. SÉMÉRIA, alors modérateur du scolasticat de Bon-Secours (9 mars 1892). Hélas ! une année après, la mort nous ravissait ce bon Père, encore dans la force de l'âge, au lendemain de travaux difficiles et incessants qui durent contribuer à développer le germe de la maladie qui l'emporta. Toutes ces raisons et d'autres encore devaient nécessairement retarder la publication de ce rapport, que nous regrettons de ne pouvoir rendre plus intéressant, faute de certains documents qui nous seraient nécessaires.

Ce qui pourrait frapper, d'abord, ce serait de voir le petit nombre de travaux apostoliques accomplis pendant plusieurs années. L'étonnement cessera lorsqu'on apprendra que, pendant cette période, le couvent traversait une crise fâcheuse ; se voyait réduit presque à une simple résidence, chargée seulement des œuvres locales et de la cure de Nésa. Et cela, parce que tous ses sujets pouvant prêcher en italien ou étaient retenus par la maladie, ou avaient été rappelés sur le continent. Aussi, qu'allons-nous voir ? Un seul missionnaire, toujours le même, pour répondre aux nombreuses demandes de missions, s'épuisant avec un zèle infatigable et maintenant ainsi la bonne réputation des missions données par nos Pères dans ce pays. Cet état de choses, cette pénurie de sujets, était d'autant plus regrettable, qu'il y a plus de bien à faire ici, et que Dieu semble se plaire à verser de plus abondantes bénédictions sur les travaux apostoliques. C'est vrai, le mal est grand en Corse, comme partout. Combien de paroisses endormies

dans l'indifférence, croupissant parfois dans des désordres déplorables ; mais on n'y voit pas régner l'impiété systématique. Vienne une occasion favorable, une mission, par exemple, ou une visite pastorale bien préparée, et aux premiers rayons du soleil de la grâce on voit la glace se fondre, et la foi, qui sommeillait au fond des cœurs, éclate en transports d'un saint enthousiasme qu'envieraient bien des contrées plus favorisées sous d'autres rapports.

ANNÉE 1887. — Nous sommes donc en 1887. En dehors de la mission de Carbuccia, donnée par le R. P. SÉMÉRIA, supérieur, pour préparer cette paroisse à la communion pascalle, et à part une retraite de huit jours à notre paroisse de Nésa, retraite qui eut pour fruit la résurrection de la Confrérie, nous ne trouvons plus que les travaux du R. P. STÉFANINI, le zélé missionnaire toujours si goûté des populations qu'il est heureux d'évangéliser.

Nous le trouvons d'abord, du 26 mars au 10 avril, à Alata, petite paroisse de 276 habitants, à 10 kilomètres d'Ajaccio, où le célèbre diplomate, comte Charles-André Pozzo di Borgo, ambassadeur plénipotentiaire des Russies, a vu le jour. Là, Dieu réservait à notre cher missionnaire un triomphe bien désirable. Un malentendu fâcheux existait entre M. le curé et M. le maire, personnage important, exerçant dans la localité une autorité presque souveraine, en sa qualité de régisseur des vastes domaines du comte Pozzo di Borgo. Le Père fit si bien par ses démarches prudentes et zélées qu'il amena la réconciliation parfaite ; dès lors, le succès de la mission était assuré. Pour témoigner sa gratitude au missionnaire, M. le maire se fit un devoir et un plaisir de le reconduire à Ajaccio dans la plus belle calèche de M. le comte.

Pas de repos pour le missionnaire. Nous le retrouvons

le surlendemain, bataillant dans un canton voisin, à Rosazia (443 habitants). La mission dura du 13 au 24 avril, et fut grandement bénie de Dieu. Le soir de la clôture se passa un fait qui mérite d'être noté et qui impressionna vivement tous les cœurs. Laissons la parole au révérend Père :

« Le nommé A.-X. P..., d'une rare intelligence, mais hélas ! mise au service du mal, avait été condamné à six ans de détention pour vols commis dans un bureau de poste dont il était le receveur sur le continent français, et avait trouvé le moyen de s'échapper de sa prison. Au su et au vu de la justice elle-même, il vivait tranquille depuis deux ans à Rosazia, son pays natal. Personne ne songeait à l'arrêter ou à le faire arrêter. Or, le matin de la clôture, à l'heure même de la communion générale des hommes, il lui prend fantaisie de réunir, dans une buvette voisine de l'église, cinq ou six étourdis, pour y tourner en ridicule la belle cérémonie, faite trois jours auparavant en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Ils ignoraient sans doute, les malheureux, cette maxime de la sagesse : « Ne plaisantez jamais ni de Dieu, ni des saints. »

« Mais, hélas ! de tout temps, la raillerie a été l'arme favorite du vice ! Que font-ils donc ? Ils ne trouvent rien de plus amusant que d'offrir, en guise de couronnes, des gâteaux ronds du pays, *canistroni*, à une dame-jeanne, exposée sur le comptoir, et au chant du cantique *Donne Marie*.

« A la nouvelle de cette ignoble plaisanterie, l'indignation fut générale, et l'on se demandait si Dieu la laisserait impunie. Patience ! A la grand'messe, le missionnaire, dans une improvisation inspirée, s'adresse d'abord à ceux qui ont fait bravement leur devoir et leur compte succinctement ces paroles de la liturgie : *In terra*

pax hominibus bonæ voluntatis. S'adressant ensuite aux rebelles et aux contempteurs des choses saintes, qui se trouvaient présents, blottis dans une chapelle latérale, il commente avec des paroles senties, *quasi infocate*, cet oracle écrasant de l'Esprit-Saint : *Non est pax impiis*.

« Hâtons-nous, c'est le soir. La cérémonie de clôture avait été précédée d'une belle plantation de croix, la première que nous avons le bonheur de voir et de présider. Nous étions encore à table lorsqu'on vient nous dire à l'oreille : « Père, quatre hommes vous attendent pour se confesser. »

« Nous voilà prêt !

« Trois sont déjà entendus. Le quatrième se présente tout effaré, disant : « Oh ! mon Père, que je bénis Dieu d'avoir suivi son inspiration, au lieu de me laisser entraîner où le voulaient certains camarades !

« — Qu'est-ce donc, brave ami ?

« — Vous ne savez pas ? On vient d'arrêter à l'instant l'inspirateur de la grossière plaisanterie de ce matin, dans la buvette même où elle a été jouée. Hélas ! j'étais de la partie avec ceux que vous venez d'entendre en confession. Ah ! si, ce soir, nous avions été en sa maudite compagnie, nous étions tous bel et bien arrêtés, car, tous, nous portions des armes prohibées ! N'est-ce pas, mon Père, qu'en action de grâces, vous chanterez demain la messe pour nous ? Oh ! que nous étions bourrelés de remords, après cette action infâme ! Et ce matin à la grand'messe, et ce soir, à la plantation de la croix, vos paroles étaient comme autant de glaives qui nous perçaient le cœur. Nous nous sentions écrasés et n'osions pas seulement lever les yeux pour vous regarder en face. N'y tenant plus, nous nous sommes décidés à venir vous trouver.

« Le lendemain, la messe fut chantée, et à l'heure du

départ, le missionnaire se vit accompagné, comme en triomphe, par toute la population, tandis que le malheureux profanateur prenait la voie opposée, escorté de deux gendarmes. Et l'on faisait, tout haut, cette réflexion : « Voilà la différence entre les hommes de bien » et les méchants. »

Quelques jours plus tard (du 7 au 22 mai), notre missionnaire évangélise la paroisse de Saint-Pierre de Venaco et la prépare à la visite pastorale. Succès complet. La cérémonie en l'honneur de la Sainte Vierge surtout, enchanta la population. Cette paroisse a donné le jour à notre regretté P. BATTISTI.

Du 2 au 12 juin, l'importante paroisse de Piana (1 356 habitants) réclamait le missionnaire pour une retraite de première communion. Notre Père fait coup double, évangélise toute la population et a le bonheur de voir bon nombre de parents accompagner leurs enfants à la sainte table.

Quelques semaines de repos n'étaient que trop bien méritées. Une paroisse reste à évangéliser, pour cette année. Mais quelle paroisse ! Combien tristement célèbre ! Nos annales en gardent plus d'un souvenir.

Palneca ! Palneca ! Chi fura, chi nega !

De Palneca l'habitant vole et ment !

Choisissez entre les deux étymologies que donnent les savants : *Palam necare* ou *palam negare*. Le vol ou le mensonge, ou mieux, les deux à la fois. Le Palnécais est voleur, menteur, vindicatif, orgueilleux, intempérant, paresseux et le reste. Les Palnécais, disait le P. ROLLEMI, n'ont d'autre règle de vie que les sept péchés capitaux : *Hanno per comandamenti i sette peccati capitali*.

Telle est la paroisse évangélisée plusieurs fois par nos Pères, et qui devait l'être encore, du 14 août au 4 septembre. Deux missionnaires n'étaient pas de trop pour

ces 1 022 âmes. Le R. P. ROLLEMI, quoique infirme et tout cassé, trouvera dans son cœur de vaillant missionnaire assez de zèle pour accompagner le R. P. STÉFANI et élire ainsi brillamment la longue série de ses missions en Corse.

Le 14 août, ouverture sans grande pompe, à la messe paroissiale. Quelle pauvre église ! Comme elle est insuffisante pour une population aussi nombreuse ! Il est vrai que ces pauvres gens — j'allais dire ces pauvres sauvages — vivant par petits groupes dans des chaumières perdues au milieu de la forêt et des rochers, à deux et trois heures de distance, la fréquentent fort peu. À peine si un dixième assiste habituellement aux cérémonies religieuses. Et parce que la religion ne peut exercer sur eux suffisamment sa salutaire influence, il est naturel qu'ils vivent au gré de leurs mauvaises inclinations.

En veut-on une preuve ? À l'heure où nous sommes, on ne compte pas moins de soixante concubinages ; et jamais, de mémoire d'homme, nous dit-on, jamais une union ne commence selon les règles de la sainte Église !

Pas plus loin qu'hier, veille de notre arrivée, un jeune couple a pris le vol à travers les makis. Voulez-vous assister au retour, cela vous permettra de constater jusqu'à quel point le sens moral est dépravé dans ce malheureux pays ? Il se fait le soir même de l'Assomption, presque triomphalement ! Nous venons à peine de finir l'exercice. Il est jour encore. Voyez-vous ces dix ou douze hommes qui défilent sous vos yeux, armes sur l'épaule ? Ils ouvrent la marche aux malheureux qu'ils sont allés dénicher et fêter. Les voilà tous, déjà, chez les parents de la jeune fille ; d'autres s'y rendent et en nombre respectable : ce sont des parents ou des amis. Et l'on boit, et l'on danse ; la noce a commencé. Est-ce tout ? Mais non, non.

Comme si le mariage avait été déjà béni et célébré selon toutes les formes ordinaires, on escortera avec pompe, le dimanche suivant, jusqu'à l'église, ce couple inqualifiable ; et la malheureuse, vêtue de blanc, viendra se placer, la première, tout près du sanctuaire ! Ajoutons que le bon P. ROLLERI, dans son instruction après l'évangile, lui ôta tout à fait l'envie de reparaitre ainsi dans la maison de Dieu, tant que durerait l'état déplorable où elle s'était jetée.

Avec tout cela, le croirait-on ? ces pauvres gens écoutent volontiers la parole de Dieu, et les missionnaires peuvent leur dire les vérités les plus dures ; ils ne s'en offensent pas ; au contraire, ils témoignent une certaine reconnaissance et avouent franchement qu'ils sont loin d'être ce qu'ils devraient. Ils sentent bien, car ils ne manquent pas d'intelligence, que le missionnaire est désintéressé, et ne leur annonce ces vérités que pour les rendre meilleurs et assurer leur salut éternel. Aussi les exercices de la mission furent-ils bien suivis, et le jour de la clôture, plus de 150 hommes et plus de 300 femmes s'approchèrent de la sainte table. Plus de 20 unions furent régularisées devant l'Église. Combien d'autres eussent eu le même sort heureux, sans cette maudite entrave du mariage civil. Patience, puisque Dieu le permet ainsi !

La clôture est faite : tout est fini sans doute. Mais qu'est-ce donc que ce grand feu dans la forêt ? Ne serait-ce pas un feu de joie en l'honneur des missionnaires ? Hélas ! c'est simplement un incendie ! Assurément, ceux qui l'ont allumé n'avaient point profité de la mission !
O Palneca ! !

Année 1888. — Année de disette pour les travaux apostoliques. Nous ne trouvons à l'actif de la maison que trois missions proprement dites : l'une fut donnée

à Balogna, village voisin du convent, par le R. P. SÉMÉRIA. Toute cette bonne paroisse répondit à son appel et remplit son devoir pascal.

Les deux autres furent données par le R. P. STÉFANNI. Ce bon Père, après avoir prêché les quarante heures à Vico, se rendit à Poggiolo (500 habitants) ; et du 10 mars au 3 avril, la besogne fut d'autant plus rude que le curé, atteint d'une maladie cérébrale, avait laissé sa paroisse à l'abandon. Curé, sacristain, balayeur, etc..., le missionnaire eut tous les rôles à remplir. Le vendredi saint, à l'heure même où le Sauveur du monde expirait sur la croix, le missionnaire procédait à la plantation d'une belle croix de mission. Le jour, l'heure, les circonstances, tout devait rendre cette cérémonie extrêmement imposante. Comment redire toutes les fatigues du samedi saint et du dimanche de Pâques pour le pauvre missionnaire, obligé d'ajouter à ses fonctions toutes celles qui regardent le curé de la paroisse. Mais aussi, comment redire sa joie de voir, en ce beau jour, 130 hommes s'asseoir au banquet de la vie ! *Hæc dies quam fecit Dominus ! Alleluia !*

Mission de Scanafaghiaccia, du 1^{er} au 20 juillet. Cette pauvre paroisse, qui compte près de 400 âmes, est située dans le Cruzzini, contrée âpre et montagneuse à l'excès, et cependant le missionnaire se trouve en présence d'aspérités morales bien autrement difficiles à vaincre ! Qu'on s'en fasse une idée par ce qu'écrivait le missionnaire au R. P. ROLLERI, son supérieur :

« Mon révérend et bien cher Père, vous n'avez, certes, pas oublié Palneca ; Scanafaghiaccia n'a rien à lui envier. Que diriez-vous si j'ajoutais que les habitants me paraissent plus sauvages même et moins traitables que ceux de Palneca ? Un exemple, : avant-hier, en faisant mes visites, un brave septuagénaire qui n'avait jamais

mis le pied à l'église, m'assura-t-on, et n'entend rien, par suite, aux choses de notre sainte religion, s'est sauvé à toutes jambes à mon approche. Il vit en vrai sauvage.

« Mais les autres assistent-ils assez nombreux aux exercices de la mission ? Il s'en faut bien. Dimanche dernier, jour de la solennité des saints apôtres Pierre et Paul, et ouverture de la mission, j'avais 25 hommes, 37 ou 38 femmes et presque autant d'enfants. C'était pour la grand'messe. Le soir, contentez-vous de la moitié de ce monde-là. Aller et avant-hier, je me sois trouvé en présence d'une dizaine d'hommes et d'une quinzaine de femmes. Invitez-les courtoisement, pressez-les, rien n'y fait. Ils sont d'une apathie à faire peur quand ils ne vous narguent pas. Le mal est si profond, qu'un Franciscain ayant prêché ici le jubilé de l'année dernière, n'a pu se vanter d'avoir confessé un seul homme. C'est effrayant... Mais priez et faites prier afin que Dieu daigne bénir nos efforts... »

Dix jours après, le Père écrivait de nouveau à son supérieur :

« La communion des femmes a été plus satisfaisante que je n'avais osé l'espérer. Plus d'une soixantaine ont déjà profité de la mission.

« La cérémonie en l'honneur de la Sainte Vierge a été bien brillante et a paru les émouvoir un peu. Il y a eu — chose rare — vraie foule matin et soir.

« Déjà 18 à 20 hommes se sont confessés. Nous aurons 40 premiers communians; une vingtaine de jeunes gens de vingt et un, vingt-cinq et vingt-huit ans, et presque autant de jeunes filles du même âge; celles-ci comme ceux-là n'ayant jamais, jusqu'ici, connu ni église ni sacrements, ni aucune prière. »

Le jour de la clôture, en effet, le missionnaire eut la

consolation de voir s'asseoir à la table sainte, outre les premiers communians, une bonne quarantaine d'hommes. C'était un succès. Il fut couronné par une belle plantation de bœuf. Dieu soit loué !

Année 1889. — Moins de choses encore à dire pour cette année. Vico ne possède qu'un missionnaire disponible, le R. P. Stéfanni, et il est appelé à Marseille par nos Pères, pour y prêcher le carême aux Italiens, du 10 mars au 21 avril, et une retraite pascalle à la paroisse de Saint-Laurent, du 28 avril au 3 mai.

Sur ces travaux apostoliques, rien de particulier à noter. Ils furent bénis de Dieu et justement appréciés du R. P. DELFUCA, alors supérieur du Calvaire, et du R. P. GALLO, directeur de l'Œuvre des Italiens. Ils eussent été heureux d'attacher ce Père à la maison du Calvaire; mais la maison de Vico le réclamait pour d'autres travaux.

Du 7 au 14 août, nous le trouvons dans l'importante paroisse d'Evisa, donnant une retraite qui fut très fructueuse, suivie de la bénédiction des cloches.

Quelques jours plus tard, retraite de première communion à Ota, prélude de la belle mission qui y sera donnée en 1891.

Notons enfin quelques sermons de circonstance.

Pendant ce temps, le R. P. Bernardin d'Istria arrivait de maison à Vico, et, quoique fatigué, put donner plusieurs sermons de circonstances, une retraite de première communion à Appriciani, et la retraite des congréganistes du couvent.

Année 1890. — Cette année est mieux remplie. Le R. P. Stéfanni est appelé à donner le carême à Rogliano, paroisse importante (1 516 habitants), mais qui est loin d'être édifiante et paraît peu disposée à recevoir la bonne nouvelle.

« Mes paroissiens, écrivait entre autres choses M. le curé, sont en pratique, peut-être même en théorie, matérialistes. Ils sont attachés aux réalités du temps et pas beaucoup aux espérances de l'avenir... Le travail avant tout. Leur religion, car ils en ont le sentiment, ne s'élève guère au-dessus des biens de ce monde. De Dieu ils n'espèrent pas autre chose... » Le missionnaire, hélas ! n'eut que trop à constater la réalité de cette triste situation. Le résultat de ses efforts et de ses peines alla fort peu au delà de l'ordinaire. On voulut bien lui assurer cependant qu'il y avait un progrès sur les années précédentes.

Pendant ce temps, le R. P. D'ISTRIA traversait la mer pour donner un coup de main au R. P. NICOLAS, de la maison d'Aix, qui prêchait la retraite pascalle à Charleval (Bouches-du-Rhône). Ce bon Père était de retour en mai, ce qui lui permit de donner trois retraites préparatoires à la visite pastorale, à Murzo d'abord, à Balogna et à Nesa.

Dans le même but, le R. P. STÉFANINI évangélisait cinq paroisses du Cruzzini, Azzana, Scanafighiaccia, Salice, Rosazia et Vignamazo.

Dieu bénit visiblement les travaux de ces deux nouveaux précurseurs de la visite pastorale, par le grand bien qui fut opéré. Notez ce détail : à Azzana, un homme de soixante-trois ans se laisse gagner par la grâce de Dieu. Depuis vingt-trois ans il vivait en concubinage, ne s'était jamais confessé, et par là même n'avait pas fait sa première communion. Quel bonheur pour le missionnaire de le voir pour la première fois s'approcher du tribunal de la pénitence, de la sainte table, de célébrer son mariage et de le préparer pour le sacrement de confirmation. De deux lettres humoristiques envoyées par le curé doyen de Salice, et que nous regrettons de ne

pouvoir reproduire, il résulte que si le missionnaire s'est prodigué, le bien opéré a été très grand... « La razzia qu'il a faite a été si grande, qu'il est resté à peine une quarantaine de lépreux, encore est-ce le temps qui a manqué. Je les ai « tâtés », comme on dit vulgairement, et j'ai trouvé que si vous pouviez m'accorder encore le R. P. STÉFANINI pour quelques jours, l'œuvre serait parfaite ». Ce qui fut fait.

Même travail de préparation par le même Père à Pogivet, à Coggia, et mêmes succès.

A peine de retour à Vico, le R. P. STÉFANINI fut prié de prêcher une retraite au pensionnat des Filles de Marie, et en même temps plusieurs sermons à la paroisse.

Certes, après tous ces travaux successifs, le P. STÉFANINI avait bien le droit de soupirer après quelques semaines d'un repos bien mérité ; mais si M^{sr} DE PERETTI, évêque auxiliaire du diocèse, a fini sa tournée pastorale, M^{sr} DE LA FOATA, évêque titulaire, commence la sienne, et c'est le bon Père que Sa Grandeur a choisi pour son porte-parole. Comment décliner cet honneur et cette charge, vu surtout que le pays qu'il s'agit d'évangéliser, c'est le beau et riche canton de la *Cinarca*, pays natal du missionnaire ? Ce sont huit paroisses à évangéliser. Dieu seul connaît les fatigues du missionnaire dans ces circonstances. Plus d'une fois, il est près de succomber à la fatigue et au sommeil, lorsqu'il lui faut, jusqu'après minuit, entendre les confessions des hommes. Heureusement qu'il lui reste la ressource de se promener, à la sacristie, tout en interrogeant ses pénitents. La visite de Sa Grandeur, ainsi préparée, devient comme un véritable triomphe de la religion et de l'Église catholique, comme l'exprimait si bien, quelques jours après, le *Drapeau*, journal d'Ajaccio :

Monsieur d'Ajaccio a quitté sa ville épiscopale le jour même où son infatigable auxiliaire y rentrait. Il visita, en ce moment, la *Cinacca*, où il reçoit, dans toutes les communes, l'accueil le plus enthousiaste !...

Une bonne partie de la réception faite à l'évêque revient au clergé paroissal, et surtout au R. P. STÉFANINI, du couvent de Vico. Ce dernier est un jeune missionnaire que nous connaissons déjà comme un musicien *di primo cartello*, mais dont nous n'avions pu encore apprécier le talent de parole. Aujourd'hui, nous pouvons dire, en demandant pardon à sa modestie, que, chez lui, l'orateur égale le musicien...

De retour au couvent, le missionnaire eut à donner une retraite de première communion à Evisa, important chef-lieu, et eut la consolation de voir un bon nombre de fidèles s'approcher des sacrements en cette circonstance.

Le R. P. D'ISTRIA, pendant ce temps, ne restait pas oisif. Outre plusieurs sermons importants et quelques panégyriques, il donnait un triduum à Ghidazzo, pour préparer les fidèles à la belle fête de l'Assomption. Plus tard, il était appelé à donner la retraite de rentrée au petit séminaire d'Ajaccio ; elle fut très goûtée des maîtres et des élèves.

Année 1891. — Les travaux de cette année commencent par deux retraites de pensionnat, chez les Filles de Marie d'Olmeto et de Vico, données par le R. P. Bernardin d'ISTRIA. Mais l'obéissance ayant rappelé ce Père sur le continent, le R. P. STÉFANINI va donc se trouver encore presque seul à guerroyer, cette année et une bonne partie de l'année suivante.

Du 14 au 30 mars, nous trouvons ce Père donnant la mission à Zalana (732 habitants), où la mémoire de notre saint P. ALBIN est loin d'être perdue. Depuis trop longtemps, cette pauvre paroisse était en souffrance et ce fut

surtout contre la dépravation des mœurs qu'il fallut lutter. C'était presque Palneca. Une dizaine d'unions illégitimes furent régularisées, et la mission se clôtura brillamment par une superbe plantation de croix, qui ne mesurait pas moins de 10 mètres de hauteur. Immédiatement après, le Père est appelé par un de ses parents et amis, curé d'Ocagnano, paroisse voisine. Pendant sept jours, retraite pascalle qui eut le résultat le plus fructueux. Trois ou quatre hommes seulement résistèrent à la grâce.

Le lendemain, le missionnaire commençait, à 10 lieues delà, une autre retraite pascalle, à Saint-Pierre-de-Venaco. Ce pays se montra docile à la voix de Dieu.

Rentré à Vico le 15 avril, le R. P. STÉFANINI en repart le 7 mai, en compagnie d'un noble vétéran, le cher et très aimable P. ZIRIO, pour ouvrir à Ota une belle et consolante mission (1 150 âmes). Malgré les difficultés qui ne manquaient pas, la grâce triompha et une vingtaine d'hommes, à peine, négligèrent leur devoir. Il y a mieux, quinze jours après, à l'occasion de la visite pastorale, le missionnaire eut le bonheur de préparer tous ces braves gens à recevoir la sainte communion de la main du premier pasteur du diocèse.

Ici les deux missionnaires se séparent : le R. P. ZIRIO va évangéliser la petite paroisse de Ghidazzo, et le R. P. STÉFANINI se hâte d'aller rejoindre Sa Grandeur, M^{gr} l'évêque d'Ajaccio, qui l'a choisi, encore cette année, comme son porte-parole dans la visite pastorale des deux cantons de Piana et d'Evisa. Ce fut comme une marche triomphale dans les dix paroisses visitées. Le 14 juin le révérend Père rentrait au couvent de Vico avec Sa Grandeur pour y prendre un peu de repos.

Du 5 au 23 août, nous trouvons ce même Père donnant la mission de Valle-di-Mezzana, en compagnie du

R. P. CASLE. La mission se termina par une belle plantation de croix. En cette circonstance, la protection divine se manifesta assez visiblement. Pendant qu'on élevait la croix, non sans quelque peine, un soliveau de 4 mètres de longueur, qui servait d'appui, tomba d'aplomb sur la tête d'un brave homme et, à l'étonnement général, ne lui causa aucun mal, pas une égratignure ni la plus légère contusion.

Quelques jours après, le R. P. STÉFANINI traversait les monts pour aller évangéliser la paroisse de *Bustanico* (qui ne rime pas mal avec *satanico*, écrivait le missionnaire, en voyant l'état malheureux de ce pays où le démon régnait en maître) : 22 hommes, y compris 10 garçons de la première communion, et presque toutes les femmes firent leur devoir. Quelques unions illégitimes furent régularisées. Plantation de croix aussi monumentale que celle de Zalana, élevée avec beaucoup de peine.

A deux pas de Bustanico se trouve la paroisse d'Alondo, qui appelle notre missionnaire pour une petite retraite de quatre jours, en préparation à la fête patronale, fête du Saint Nom de Marie. « J'y ai eu beaucoup de consolation, écrit le missionnaire à son supérieur, en compensation de celle que j'étais en droit d'espérer à Bustanico : 40 hommes, sans compter 8 enfants de la première communion, se sont approchés de la sainte table. Le résultat eût été triple si nous avions eu seulement deux jours de plus. » Le concours fut immense le jour de la fête. Presque tous les habitants de Bustanico y assistèrent eux-mêmes et restèrent bien humiliés.

Alondo est très célèbre dans les annales corse pour avoir donné le jour aux illustres Sambucuccio, premiers législateurs de la Corse, l'un en 1407, l'autre en 1466. Son couvent est devenu non moins célèbre dans l'his-

toire pour avoir été le théâtre de la lutte sanglante qui mit en danger la vie du général Paoli, et où le traître Marius Matra trouva la mort.

Deux jours après, dans les mêmes parages, le R. P. STÉFANINI donnait la mission d'Ocagnano. Il remarque lui-même que la mission lui procura moins de satisfaction que la petite retraite donnée après Pâques. Dieu a ses desseins et la grâce ses moments. Heureux ceux qui savent les saisir et en profiter !

Cette série de travaux apostoliques assez longue et féconde en fruits de salut se termina par plusieurs panégyriques importants.

Année 1892. — Pendant la première partie de cette année, le R. P. STÉFANINI se trouve encore seul pour accomplir les travaux demandés.

Notre missionnaire, après avoir donné les sermons des Quarante Heures chez les Filles de Marie de Vico, commence le 6 mars une belle mission de trois semaines dans l'importante, mais très peu religieuse paroisse de Vescovato. L'accueil fut glacial, le missionnaire regardé comme une bête curieuse ! Peu de monde à l'entendre les premiers jours. Heureusement, les visites terminées, la glace était entièrement rompue. L'auditoire s'accrut à vue d'œil. Dès le quatrième jour, l'église était comble et il en fut ainsi jusqu'à la fin. On buvait les paroles du missionnaire.

« Nulle part, écrit-il, nous n'avons rencontré des enfants aussi intéressants, ayant d'aussi jolies voix et saisissant, comme au vol, les airs que nous leur apprenions. Voyez comme ils vous entourent, et quel entrain dans leurs chants ! Vous prêchez de l'autel, ne bougez pas : vos pieds servent de coussins à plus d'une tête de ces charmants petits anges. Laissez-les dormir paisiblement, ils vous dérangeront moins de la sorte. Nulle part

non plus la belle cérémonie de la Vierge n'a aussi bien réussi qu'à Vescovato. On la trouva si ravissante, nous-même en avons été tellement enchanté, que de très bon cœur nous cédâmes aux instances qui nous furent faites de la répéter le jour de la clôture de la mission, fête de l'Annonciation. Tout cela n'avait pas peu contribué à gagner tous les cœurs. »

Aussi le missionnaire écrivait-il de Corte (29 mars) à son supérieur : « Bénissons Dieu ! Le résultat de la mission de Vescovato a été des plus heureux et des plus consolants. Les pratiques religieuses étaient entièrement abandonnées depuis très longtemps dans cette pauvre paroisse. On n'y adorait que le dieu Légume ou Cérés. Mais que la grâce de Dieu est puissante et sait triompher de tout ! Sans doute, l'œuvre n'est pas parfaite ; mais les fondements sont jetés. Chose rare, inouïe : plus de 400 femmes se sont approchées des sacrements ; à peine si 30 ou 40 d'entre elles avaient la bonne habitude de faire leurs pâques ! Combien qui, depuis cinq, dix, quinze, vingt, trente et quarante ans, n'avaient plus mis le pied à l'église ! Qu'en dites-vous ? Une Congrégation d'Enfants de Marie a été établie et fonctionne très bien.

« Mais aux yeux de tous, le vrai triomphe, c'est d'avoir vu s'asseoir au sacré banquet près de 120 hommes. Il y en aurait en deux fois plus si j'avais pu leur consacrer encore une semaine. Ils le demandaient à grands cris. Mais hélas ! comment faire ? Et notez que je passe sous silence une quarantaine de jeunes gens de dix-huit à trente ans qui se sont présentés à la dernière heure, n'ayant pas encore fait leur première communion. A notre grand regret, nous avons dû les ajourner au jeudi saint ; le bon curé les préparera... »

« Qu'on nous pardonne, ajoute le missionnaire, si nous cédon à un sentiment patriotique, en donnant

une petite note historique sur cette importante paroisse qui ne compte pas moins de 1 684 habitants.

« Vescovato est, sans contredit, le plus célèbre des villages de la Corse. Il a vu naître des hommes d'une grande énergie. Citons le général patriote André Ceccaldi, digne compagnon d'armes des Giàfferi et des Paoli. Et cet héroïque commandant du vaisseau *l'Orient*, qui, dans la journée d'Aboukir, si fatale à la marine française, préféra mourir avec son fils, au milieu des flammes et de la mer, plutôt que d'amener le pavillon national. Le nom du père était Luce de Casabianca, celui du fils, Giorante.

« Vescovato a encore donné le jour aux trois historiens Monteggiani, Ceccaldi et Filippini ; au général comte de Buttafoco, au général Raphaël comte de Casabianca, au colonel comte de Buttafoco, au comte de Casabianca (Xavier), sénateur et ex-ministre d'État, et enfin à une foule d'autres officiers, depuis le grade de capitaine jusqu'à celui de colonel. Ce village a été aussi le théâtre de vicissitudes politiques. La longue résidence des évêques de Mariana a changé son nom de Belfiorito en celui de Vescovato ou Vescovado. »

A peine terminé, cet important travail fut suivi du carême de Corte (du 27 mars au 30 avril).

« Nous sommes au centre de la Corse, dans l'antique demeure d'hommes célèbres par leur amour passionné de l'indépendance nationale et de la liberté de la patrie ! Il y a ici des monuments dont la gloire est impérissable : la modeste maison où était le siège du gouvernement libre et national des Corses, vrai laboratoire d'une sagesse et d'un patriotisme dignes de l'antiquité la plus classique, et l'humble demeure des Gaffori, théâtre d'événements solennels et dramatiques. Si, à ces deux édifices, simples jusqu'à la rudesse, mais resplendissants

non plus la belle cérémonie de la Vierge n'a aussi bien réussi qu'à Vescovato. On la trouva si ravissante, nous-même en avions été tellement enchanté, que de très bon cœur nous cédâmes aux instances qui nous furent faites de la répéter le jour de la clôture de la mission, fête de l'Annonciation. Tout cela n'avait pas peu contribué à gagner tous les cœurs. »

Aussi le missionnaire écrivait-il de Corte (29 mars) à son supérieur : « Bénissons Dieu ! Le résultat de la mission de Vescovato a été des plus heureux et des plus consolants. Les pratiques religieuses étaient entièrement abandonnées depuis très longtemps dans cette pauvre paroisse. On n'y adorait que le dieu Légume ou Cérés. Mais que la grâce de Dieu est puissante et sait triompher de tout ! Sans doute, l'œuvre n'est pas parfaite ; mais les fondements sont jetés. Chose rare, inouïe : plus de 400 femmes se sont approchées des sacrements ; à peine si 30 ou 40 d'entre elles avaient la bonne habitude de faire leurs pâques ! Combien qui, depuis cinq, dix, quinze, vingt, trente et quarante ans, n'avaient plus mis le pied à l'église ! Qu'en dites-vous ? Une Congrégation d'Enfants de Marie a été établie et fonctionne très bien.

« Mais aux yeux de tous, le vrai triomphe, c'est d'avoir vu s'asseoir au sacré banquet près de 120 hommes. Il y en aurait eu deux fois plus si j'avais pu leur consacrer encore une semaine. Ils le demandaient à grands cris. Mais hélas ! comment faire ? Et notez que je passe sous silence une quarantaine de jeunes gens de dix-huit à trente ans qui se sont présentés à la dernière heure, n'ayant pas encore fait leur première communion. A notre grand regret, nous avons dû les ajourner au jeudi saint ; le bon curé les préparera... »

« Qu'on nous pardonne, ajoute le missionnaire, si nous cédon à un sentiment patriotique, en donnant

une petite note historique sur cette importante paroisse qui ne compte pas moins de 1 684 habitants.

« Vescovato est, sans contredit, le plus célèbre des villages de la Corse. Il a vu naître des hommes d'une grande énergie. Citons le général patriote André Ceccaldi, digne compagnon d'armes des Giafferi et des Paoli. Et cet héroïque commandant du vaisseau *l'Orient*, qui, dans la journée d'Aboukir, si fatale à la marine française, préféra mourir avec son fils, au milieu des flammes et de la mer, plutôt que d'amener le pavillon national. Le nom du père était Luce de Casabianca, celui du fils, Giorante.

« Vescovato a encore donné le jour aux trois historiens Monteggiani, Ceccaldi et Filippini ; au général comte de Buttafoco, au général Raphaël comte de Casabianca, au colonel comte de Buttafoco, au comte de Casabianca (Xavier), sénateur et ex-ministre d'État, et enfin à une foule d'autres officiers, depuis le grade de capitaine jusqu'à celui de colonel. Ce village a été aussi le théâtre de vicissitudes politiques. La longue résidence des évêques de Mariana a changé son nom de Belfiorito en celui de Vescovato ou Vescovado. »

A peine terminé, cet important travail fut suivi du carême de Corte (du 27 mars au 30 avril).

« Nous sommes au centre de la Corse, dans l'antique demeure d'hommes célèbres par leur amour passionné de l'indépendance nationale et de la liberté de la patrie ! Il y a ici des monuments dont la gloire est impérissable : la modeste maison où était le siège du gouvernement libre et national des Corses, vrai laboratoire d'une sagesse et d'un patriotisme dignes de l'antiquité la plus classique, et l'humble demeure des Gaffori, théâtre d'événements solennels et dramatiques. Si, à ces deux édifices, simples jusqu'à la rudesse, mais resplendissants

de la flamme pure des héros qu'ils abritèrent, on ajoute les ruines du magnifique couvent de Saint-François, près de la ville, dont les modestes cellules donnèrent l'hospitalité à l'immortel Paoli, dont l'église retentit souvent à la voix des députés des états de l'île, dont la place, vrai forum corse, fut le théâtre de tant de tempêtes politiques; je ne sais véritablement pas ce que Corte pourrait envier aux plus célèbres villes d'Italie et de France, s'il est vrai (et cette vérité est incontestable) que ce ne sont ni les briques ni la chaux, ni les marbres qui illustrent les murs des cités, mais les vertus et les hauts faits des hommes qui les habiterent. » — MARMOCCHI.

Voilà dans quelle portion choisie du père de famille notre missionnaire va jeter la semence divine, cinq semaines durant, du quatrième dimanche de carême jusqu'au second dimanche après Pâques.

« Mais que de peines et de contrariétés nous y avons rencontrées ! écrit le R. P. STÉFANINI. L'ennemi rusé a su mettre tout en œuvre pour rendre aussi stériles que possible nos fatigues. D'où nous sont venues les oppositions ? Oserai-je le dire ? De la part de ceux mêmes qui devaient seconder nos faibles efforts, nous prêter secours... Ah ! que les misses protestantes et deux saltimbanques d'occasion aient accompli leur œuvre satanique, passe ! Que la maudite politique soit venue, à son tour, se mettre en travers et contrarier l'œuvre de Dieu, patience ! Mais que... Enfin, patience encore ! Malgré tout, notre travail, quoique mutilé et contrarié, ne fut pas moins fructueux que celui des carêmes précédents. »

Hélas ! nous sera-t-il permis de demander où sont donc les carêmes proprement dits, remarquables par les fruits abondants de salut qu'ils ont produits ?

A quelques pas de Corte, le missionnaire trouve sur

son chemin Saint-Pierre-de-Venaco, ci-dessus mentionné ; il s'y arrête pour donner la mission du 1^{er} au 15 mai. C'était le moment des élections communales, circonstance peu favorable. Le missionnaire demande de voter pour le bon Dieu et obtient la grande majorité. Son succès est couronné par une enthousiaste plantation de croix.

Rentré au couvent, le R. P. STÉFANINI donne une retraite aux enfants du pensionnat des Filles de Marie, de Vico, et un peu plus tard, à Appricciani, une retraite de dix jours, préparatoire à la première communion.

Cependant une grande mission avait été promise à M. le curé de Ghisoni, important chef-lieu de canton (1 626 habitants). Deux missionnaires, au moins, étaient nécessaires pour assurer le succès de ce travail. C'est alors que le grand séminaire d'Ajaccio fut heureux de prêter d'abord, et ensuite contraint de céder à la maison de Vico le R. P. ALBERTINI, si aimé, si estimé, comme directeur et comme professeur de philosophie. L'heure avait sonné, pour ce bon Père, d'aller déployer son zèle apostolique sur un plus vaste théâtre. Son coup d'essai, sous la direction du R. P. STÉFANINI, fut un coup de maître. Le succès de cette mission dépasse toutes les espérances. Pour s'en convaincre, il suffit de s'en rapporter à la relation qui en fut faite par M. le curé lui-même, et insérée dans le *Conservateur de la Corse* du 13 octobre 1892.

Ghisoni, 23 septembre 1892.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Quoique peu enclin, par nature, et peu disposé, par principe, à entretenir le public de ce qui se fait de bien dans ma paroisse, je crois devoir, cette fois-ci, déroger à mes habitudes et vous demander d'accueillir dans vos colonnes la relation d'une grande mission que les RR. PP. STÉFANINI et

ALBERTINI, Oblats de Marie du convent de Vico, ont prêché, pendant plus de trois semaines, dans la paroisse de Ghisoni. Les résultats en ont été si consolants, et le zèle déployé par les missionnaires, dans cette circonstance, a été si ardent, si fructueux, leur dévouement si généreux, si désintéressé, qu'il y aurait injustice à leur refuser le témoignage public de notre reconnaissance et de notre pleine satisfaction.

Le 20 août, au soir, les Pères missionnaires faisaient leur entrée à Ghisoni, et le lendemain, dimanche, à la messe paroissiale, le P. STÉFANINI ouvrait la mission par le chant du *Veni Creator*; après l'Évangile, il montait en chaire et il exposait aux fidèles le programme qu'il entendait suivre. Il se proposait, disait-il, de consacrer la première semaine à la visite des familles et à l'instruction des enfants; il y aurait toutefois, sermon, tous les soirs, et bénédiction avec le Très Saint Sacrement. La seconde semaine devait être spécialement consacrée aux femmes, et se terminerait par une communion générale. La dernière semaine, on s'occuperait plus particulièrement des hommes, et on les inviterait à se préparer à prendre part, eux aussi, à une communion générale.

Le programme a été exécuté à la lettre. Les Pères ont commencé leurs visites le jour même, et les ont continuées pendant trois jours. Ils ont voulu voir chaque famille dans sa demeure. Cette démarche, tout empreinte de cordialité et de bienveillance, a été favorablement accueillie, et a produit une très bonne impression. Aussi, dès le soir même du premier jour, l'église était bondée de fidèles, parmi lesquels on comptait de nombreux enfants. Ceux-ci se pressaient en foule autour de la balustrade du chœur, et il aurait été difficile de contenir leur pétulance naturelle, si le P. STÉFANINI, usant d'une pieuse industrie, n'était parvenu à capter leur attention, et à obtenir ainsi le recueillement le plus profond. Le révérend Père possède une voix puissante et, en même temps, très souple et très harmonieuse, et, avec cet organe exceptionnel, des connaissances musicales très étendues et très variées. En attendant l'arrivée du gros public, il entamait un cantique entraînant et mélodieux à la fois, et exigeait que les

enfants unissent leurs voix pures et flexibles à la sienne. De la sorte, il avait trouvé le moyen de les intéresser et de les tenir en respect. Après le chant, venait le discours donné, à tour de rôle, par l'un des Pères. L'auditoire, profondément recueilli, écoutait avec une attention soutenue. L'attitude respectueuse des fidèles a vivement impressionné les missionnaires, qui, de leur côté, ont rivalisé de zèle pour donner satisfaction à cette foule avide de les entendre. Le P. STÉFANINI, avec sa voix claire et vibrante, et sa diction d'une pureté remarquable, avait souvent des mouvements superbes d'éloquence qui disposaient les cœurs à secouer le joug du péché, et à prendre des résolutions généreuses et énergiques. Le P. ALBERTINI, doué d'un organe plus faible, mais cependant assez puissant pour remplir l'enceinte sacrée, n'avait pas de ces accents émus qui soulèvent et enthousiasment une assemblée, mais il s'attachait surtout à faire pénétrer la conviction dans les esprits, à l'aide de raisonnements logiques et persuasifs, et parvenait, lui aussi, à captiver l'attention des auditeurs, en nourrissant leurs âmes des vérités les plus solides de notre sainte religion. On reconnaissait dans l'orateur le philosophe habitué à discuter froidement et à étayer la vérité par des arguments irrésistibles. L'un et l'autre, chacun à sa manière, s'imposaient aux fidèles, et, chaque soir, la foule, qui débordait de la porte au sanctuaire, se montrait de plus en plus sympathique et ravie. Le sermon était suivi immédiatement du salut, pendant lequel le P. STÉFANINI chantait, d'ordinaire, un motet choisi dans le répertoire des grands maîtres, et il l'exécutait à la perfection, avec sa voix harmonieuse et souverainement expressive. Jamais de si suaves accents n'avaient retenti sous les voûtes de notre église. Mais cela ne suffisait pas au zèle de cet infatigable apôtre. Une fois le salut achevé, le révérend Père montait sur le marchepied du grand autel, et, de là, dans une improvisation pleine d'éclairs, de ressources inattendues, de souplesse et de saillies, il résumait, en peu de mots clairs et chaleureux, les vérités développées pendant le sermon, adressait ses derniers avis, ses pressantes recommandations aux assistants déjà émus

et charmés, et qui emportaient ainsi au cœur le trait qui les avait frappés. Et il en a été ainsi tous les soirs, jusqu'à la fin de la mission.

Le dimanche qui terminait la semaine vit se produire la première des manifestations projetées par les Pères. En ce jour, en effet, eut lieu l'exposition de la statue de l'Enfant Jésus, suivie d'une très belle procession et de la bénédiction des enfants. Il y avait vraiment plaisir à voir la joie qui se peignait sur le visage de ces chers petits, et l'entrain qu'ils mettaient à marcher dans les rangs. Comme ils étaient fiers de porter sur leurs épaules la statue de leur petit frère, l'Enfant divin ! Comme ils s'en donnaient à cœur joie en chantant avec ensemble et harmonieusement :

Marchons au combat, à la gloire,
Marchons sur les pas de Jésus ;
Nous remporterons la victoire,
Et la couronne des élus !

Il est à peine besoin d'ajouter que les parents, ainsi que les autres fidèles, partageaient de bien bon cœur le contentement et la satisfaction que ressentaient les héros de la fête. Après le salut, le P. STÉFANINI distribua des médailles à tous les enfants qui avaient assisté à cette joyeuse cérémonie.

La seconde semaine, les Pères s'appliquèrent plus spécialement à entendre les confessions des femmes, invitant celles qui pouvaient attendre à se préparer pour la communion générale du dimanche suivant. Celles-ci ne firent pas faute de répondre avec empressement à l'appel des missionnaires. Elles arrivaient à flots pressés autour des tribunaux de la pénitence, et bientôt l'affluence devint si forte qu'il fallut recourir à d'autres confesseurs. Le curé et le professeur Muchielli furent obligés de se mettre, eux aussi, à la disposition des trop nombreuses pénitentes.

Entre temps, le P. STÉFANINI avait organisé un service funèbre pour le repos des âmes des trépassés de la paroisse. Le même Père avait eu soin de dresser, au milieu de la nef, un splendide catafalque tout couvert de cierges provenant des

offrandes spontanées de nos généreux paroissiens. Il y eut messe solennelle, avec diacre et sous-diacre. Le P. STÉFANINI tenait lui-même les orgues et dirigeait le chœur. Il charma l'auditoire, en chantant, en solo, le *Dies iræ* traditionnel du plain-chant, ainsi que le motet *Parce, Domine, parce famulis tuis*, au moment de l'élévation.

Inutile de répéter que ces chants furent exécutés avec une perfection consommée, à laquelle on n'est pas certainement habitué dans nos églises rurales ; inutile aussi d'ajouter qu'ils produisirent l'impression la plus profonde dans l'âme des assistants.

Le dimanche avait lieu la communion générale des femmes. C'était, assurément, un beau et consolant spectacle que celui de plus de trois cents femmes se pressant autour de la sainte table, pour se nourrir du pain des anges.

On entraît, en dernier lieu, dans la troisième semaine, la semaine des hommes. C'était la grande semaine ! En effet, on allait célébrer, dans cette semaine, la fête patronale. Il fut décidé de réserver pour ce jour la communion générale des hommes et celle des enfants de la première communion. La Congrégation des Filles de Marie devrait, elle aussi, se joindre à ces pieuses phalanges de communiantes.

Il était facile de prévoir que ce grand concours aurait vite accablé de fatigue nos zélés missionnaires, et épuisé leurs forces. Je m'adressai alors au curé d'Aleria, M. l'abbé Grisostomi, le priant d'accourir pour nous prêter main forte. Le lundi soir, notre obligeant collègue arrivait, et sa coopération nous fut d'un puissant secours. La besogne devenait, ainsi, moins écrasante ; néanmoins, elle n'a pas cessé d'être pénible, surtout pour les Pères, qui étaient vraiment surmenés. Pendant les trois jours qui précédaient la fête, l'église ne désemplissait pas ; mais, la veille de la grande solennité, les Pères et les ecclésiastiques qui les aidaient, durent se résigner à passer une grande partie de la nuit à entendre les confessions des hommes. Le matin, de très bonne heure, ces mêmes Pères et leurs coopérateurs se rendaient à l'église pour accueillir ceux qui voulaient se réconcilier avec Dieu.

A l'heure convenue pour la cérémonie de la communion générale, le curé monte à l'autel pour dire une messe basse. Après l'évangile, le P. STÉFANINI adresse une chaleureuse et éloquente allocution aux jeunes communiantes et aux hommes qui, au nombre de plus de trois cents, les entourent et vont les accompagner au divin banquet.

Comment décrire avec des paroles le touchant spectacle qui se déroulait sous les yeux des fidèles, accourus en foule pour en être les heureux témoins ? Une seule parole pourrait traduire les sentiments qui débordent de leurs âmes, dans cette magnifique solennité. C'est celle que David chantait sur sa lyre prophétique, lorsque, entrevoyant le triomphe de la résurrection du Christ, il s'écriait : Réjouissons-nous, trépassons d'allégresse ; ce jour est vraiment le jour que le Seigneur a fait : *Hæc dies quam fecit Dominus exultemus et letemur in ea !* On voyait bien qu'une ère de grâce et d'édification avait rayonné sur notre paroisse.

La messe de communion fut suivie de la messe solennelle, célébrée par l'abbé Grisostomi, et chantée, avec sa perfection habituelle, par le P. STÉFANINI. Le temple sacré était, cette fois encore, insuffisant pour contenir les nombreux fidèles qui s'y étaient donné rendez-vous pour assister au saint sacrifice. Dans l'après-midi, une foule immense se réunissait de nouveau à l'église, pour prendre part à la grande procession qui allait promener triomphalement la statue de la Sainte Vierge dans les rues du village.

Au retour, une très belle cérémonie ramenait encore au pied du grand autel cette multitude, ivre d'une joie toute divine.

C'était la consécration des jeunes filles à la Sainte Vierge. Une trentaine de jeunes filles, petites et grandes, habillées de blanc et portant une couronne de fleurs blanches sur leurs têtes, avaient envahi le sanctuaire. Les petites soutenaient de leurs mains une vaste guirlande de fleurs naturelles, et les grandes chantaient, avec leurs fraîches voix, un délicieux cantique, par lequel elles s'engageaient à être, pour toujours, les fidèles enfants de la Vierge-Mère ; puis, à tour de rôle,

elles venaient au pied du saint autel faire l'offrande de leur couronne, comme un gage de leur perpétuelle fidélité.

Cette scène ravissante avait ému tous les cœurs, qui, à cette heure, se sentaient tous pénétrés de bonheur et enivrés d'une joie toute céleste.

La cérémonie se terminait par le chant du *Te Deum*, chanté à pleins poumons, et avec un saint enthousiasme, par un peuple tout entier. La foule s'écoulait ensuite lentement, emportant, nous l'espérons, un profond souveneur du grand acte de foi qu'elle venait d'accomplir dans cette mémorable journée. La mission n'était pas, toutefois, entièrement achevée. Les missionnaires sont restés trois jours encore parmi nous, se mettant à la disposition de tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'avaient pu prendre part aux pieuses manifestations des jours précédents. Le bon Dieu a béni visiblement les travaux apostoliques de nos zélés missionnaires. Bien rares, en effet, sont ceux qui ont résisté à leurs pressantes exhortations et qui ont dédaigné de s'abreuver aux sources de la vie !

L'heure de la séparation était enfin arrivée. La paroisse n'a pas voulu laisser partir ses missionnaires sans leur donner une nouvelle et plus éclatante marque de ses sympathies et de son entière satisfaction.

Au moment fixé pour le départ, tous les habitants de Ghisoni s'empressaient d'accourir à l'église paroissiale, et bientôt la vaste enceinte était comble comme aux grands jours de fête. Le P. STÉFANINI adressa les plus touchants adieux à cette foule sympathique, qui voulut l'accompagner encore jusqu'à la sortie du village. Là, le P. STÉFANINI, se plaçant au pied de la grande croix de mission, qui se trouve à cet endroit, adressa de nouveaux adieux, de nouveaux remerciements pour l'intérêt qu'on leur témoignait avec tant d'expansion de cœur. Il termina son émouvante improvisation par ces acclamations, prononcées d'une voix retentissante : « Vive Jésus ! Vive Marie ! Vive Ghisoni ! » qui furent couvertes par un tonnerre d'applaudissements sortis des poitrines balotantes de plus de mille personnes. Cette foule, trépignant de joie, vi-

vante image des foules qui se pressaient sur le passage de notre divin Maître, ne voulait pas encore se séparer de ses vaillants missionnaires. Elle a tenu à les suivre pendant quelque temps, et elle a stationné sur la route jusqu'au moment où le véhicule qui emportait le P. STÉFANINI se dérobait à sa vue.

Le P. ALBERTINI, cédant aux prières instantes du curé et des fidèles, et n'écoulant que les inspirations de son amour pour les âmes, s'était décidé à prolonger son séjour dans la paroisse. Il a profité de ce délai pour se rendre à Rosse, hameau de Ghisoni, éloigné du chef-lieu d'une dizaine de kilomètres. Il y alla, comme les apôtres, à pied, en compagnie de l'abbé Grisostomi et du professeur Mucchielli, et il eut le bonheur, le matin suivant, de distribuer le pain des anges à plus de soixante personnes. Après cette nouvelle preuve de son zèle, le pieux missionnaire a dû, lui aussi, nous quitter, pour aller au convent de Vico, jouir, au moins pour quelques jours, d'un repos bien mérité.

Allez, bons pères, avec la paix de Dieu que vous nous avez souhaitée de si bon cœur ! Les bénédictions de tout un peuple vous accompagnent. Soyez assurés que cette mémorable mission a imprimé dans nos cœurs d'ineffaçables souvenirs. Vous avez laissé des traces trop profondes de votre passage parmi nous, pour que nous puissions jamais vous oublier. Nous ne nous lasserons pas, chers missionnaires, de prier Dieu de bénir les travaux de votre apostolat et vous, de votre côté, vous demanderez au ciel qu'il nous donne la grâce de rester, à votre exemple, fermes dans le droit sentier.

J. A. FRANCESCHI,
Curé de Ghisoni.

En revenant de Ghisoni, le R. P. STÉFANINI s'arrête au petit village de Peri, pour y donner une mission qui clora dignement ses travaux apostoliques de cette année... Les habitants de cette paroisse ont la plus triste réputation. Qui dit Peri dit sang, meurtres, vengeances, atrocités.

Voulez-vous un trait de mœurs de ce pays ?

Une femme portant encore en son sein un futur magistrat de la République, pinçait la guitare et chantait sur la terrasse de sa maison, pendant que, non loin de là, des sicaires faisaient un massacre de ses ennemis et assouvissaient ainsi inhumainement la vengeance de cette tigresse.

Et ne croyez pas que les mœurs se soient beaucoup adoucies depuis lors. Combien d'autres atrocités assez récentes y ont été commises !

« Pour qui ne connaît pas Peri, écrivait-on au *Conservateur de la Corse*, à l'occasion de cette mission, il est difficile de se faire une idée des difficultés surmontées par le révérend Père missionnaire. Là, les haines étaient tenaces et les inimitiés nombreuses ; mais le révérend Père n'a pas désespéré de vaincre. Sa parole, douce comme le chant du cygne quand il s'agissait de convaincre et de persuader, s'est élevée terrible et menaçante comme le tonnerre lorsque les circonstances l'ont exigé. Trois fois de suite dans la même semaine, nous l'avons vu revenir sur l'amour du prochain et le pardon des injures.

« C'est alors que le révérend Père s'est révélé à nous avec toute la force de caractère et la noblesse de sentiments que revêtent les ministres de Dieu ; nous avons vu le zélé missionnaire pleurer sur les misères du peuple, sur les divisions qui régnaient dans notre malheureuse commune ; et les larmes de l'apôtre en ont fait jaillir bien d'autres des yeux de tous les paroissiens...

« Un service funèbre a été célébré pour le soulagement des âmes du purgatoire. A cette occasion, le révérend Père a parlé en termes émus de nos fins dernières, ce qui n'a pas peu contribué à décider nos hommes à se départir de leurs mauvaises habitudes et à déposer le

fardeau de leurs fautes au tribunal de la pénitence. « Oui, la conduite des hommes a été édifiante, et le soir de la clôture de la mission, nous avions la douce consolation de les voir demander un pardon général au prédicateur qui, lui-même ému jusqu'aux larmes, a exprimé le regret de quitter une paroisse où il avait été si bien compris. »

Détail intéressant à noter. Au moment du départ du missionnaire, toute la population est sur la place du presbytère; les cloches sonnent à toute volée, lorsque le battant de la plus grosse se rompt par le milieu et est lancé, à la stupéfaction de tous, du côté opposé à la foule. Il eût fait plus d'une victime en tombant au milieu de tout ce monde; mais la Providence veillait, et l'on sut la remercier!

ANNÉE 1893. — Nous trouvons à l'acquit de cette année neuf missions importantes, un retour de mission, sans compter les sermons de circonstances.

1^{re} Mission de Santo-Pietro-di-Tenda (1131 habitants). — Cette mission, donnée par le R. P. SÉMÉRIA et le R. P. STÉFANINI, eut à surmonter des difficultés sérieuses. Plusieurs personnes influentes, animées d'intentions hostiles, profitèrent de quelques cas d'angine couenneuse qui s'étaient déclarés, pour détourner les gens d'assister aux exercices et contrarier ainsi l'œuvre de Dieu. Heureusement leurs tentatives variées et habiles furent déjouées; la mission suivit son cours et eut les plus heureux résultats, sans que la maladie que l'on voulait faire craindre comme un fléau exerçât aucun ravage. La protection divine parut manifeste en cette circonstance, puisque, trois mois plus tard, la maladie épidémique fit de nombreuses victimes. Notons également que c'est au cours de ce travail que le bon et regretté P. SÉMÉRIA contracta le germe de la maladie

qui devait bientôt le mener au tombeau. Trois jours durant, il dut garder le lit ou la chambre. Que ne fit pas son *socius* pour ménager la santé de son cher supérieur! Mais en le quittant, il ne put se défendre d'un triste pressentiment, à la pensée de la rude besogne qui attendait ce malade à Bastia, où il devait donner sa dernière et brillante mission. « La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime; » ainsi cet excellent Père parut reprendre vie et une nouvelle vigueur dans ce dernier combat contre l'ennemi du salut.

2^e Mission de Sainte-Marie de Bastia (du 5 mars au 3 avril). — Elle mérite à notre avis, une mention tout à fait spéciale dans le rapport de nos travaux apostoliques.

Une mission dans la ville la plus importante de la Corse (25 000 âmes), où jamais, de mémoire d'homme, ce mode d'évangélisation n'avait été tenté, le coup devait paraître quelque peu hardi, presque téméraire, et, par suite, attirer d'une façon particulière l'attention et le concours.

Des personnes, fort bien intentionnées d'ailleurs, mais un peu pessimistes, avaient cru devoir manifester à l'excellent clergé de Sainte-Marie leurs craintes d'un échec. « Une mission dans une ville ne réussira pas, » disaient-elles. Le vaillant et pieux archiprêtre, M. le chanoine Foata, plein de confiance en Dieu, résolut malgré tout de faire l'essai. Il voulut bien s'adresser pour cela à la communauté des Pères Oblats de Vico, et le 5 mars, troisième dimanche de carême, le R. P. SÉMÉRIA, supérieur, et le R. P. D'ISTRIA (Bernardin) ouvraient solennellement la mission, en pleine ville de Bastia, au milieu d'un immense concours et avec tout le cérémonial prescrit par nos saintes règles.

Toujours belle et imposante dans sa noble simplicité,

cette cérémonie revêt un tout autre caractère de grandeur lorsqu'elle est faite au milieu d'un grand concours et, de plus, avec un cachet d'absolue nouveauté.

Aussi bien, ce fut un très beau spectacle pour tous, lorsque les missionnaires, apercevant, assez éloignée encore, la croix suivie d'une interminable procession, tombèrent à genoux et, prosternés jusqu'à terre, attendirent que le vénérable pasteur de la paroisse leur présentât l'image sacrée de Celui qu'ils venaient prêcher. En ce moment, bien des yeux se remplirent de douces larmes.

La procession s'est aussitôt remise en marche. Les deux missionnaires, après avoir adoré et baisé la croix, se sont relevés. Ils suivent, ayant dès lors, dans le signe auguste de notre rédemption porté par le supérieur, leurs lettres de créance auprès de la chère population de Bastia.

Nous voici dans la vaste église de Sainte-Marie : auditoire splendide et très beau discours d'ouverture prononcé par le R. P. SÉMÉRIA. La mission est commencée et bien commencée ; elle se continuera de même. Pendant tout un mois, les paroissiens de Sainte-Marie ne se lassèrent pas de venir en foule à toutes les réunions. Le programme indiqué dans nos saintes règles, au sujet des différentes cérémonies de mission, a été observé à peu près en tout ; mais celles-ci étant bien connues, inutile d'en faire la description. Quelques mots seulement sur une d'entre elles, la cérémonie des enfants, qui a été, de tout point, superbe. Représentez-vous cinq ou six cents enfants, garçons et filles, les uns tenant à la main un bouquet de fleurs, les autres habillées de blanc et une guirlande de fleurs sur la tête ; ce ne pouvait être que ravissant.

L'offrande des couronnes à la Sainte Vierge a été

d'autant plus intéressante pour la paroisse que cette cérémonie était tout à fait nouvelle. On ne se lassait pas de dire : « Mais nous n'avons jamais rien vu de pareil. » Hommes et femmes montaient sur les chaises, sur les bancs, afin de pouvoir mieux admirer ce qui se passait dans le vaste chœur de l'église, où les petites filles se succédaient, deux à deux, aux pieds de la statue de Marie brillamment illuminée, et y déposaient gracieusement, filialement, leurs blanches couronnes. Pendant ce temps, on chantait le beau cantique :

Bonne Marie, je te confie, etc.

Il fallait voir et entendre les petits garçons, une vraie petite armée en lignes de bataille, levant bien haut vers la statue de la Sainte Vierge leurs bouquets de fleurs et chantant de toute la force de leurs poumons : « Bonne Marie, je te confie mon cœur ici-bas !... »

Une autre cérémonie est à noter. Elle eut lieu très opportunément, dès le début des saints exercices, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Pouvait-on les mettre sous une protection plus puissante ? Voici ce que le journal *le Petit Bastiais* écrivait le lendemain, dans sa chronique : « Hier, quatrième dimanche de carême, a eu lieu à Sainte-Marie la bénédiction d'une belle statue du Sacré Cœur de Jésus. Cette touchante cérémonie avait attiré dans la vaste église un nombre inusité de fidèles. Dans l'assistance, on remarquait M. le général Couston, gouverneur militaire de la Corse, M. le premier président de la Cour, M. le procureur et une foule de notabilités bastiaises. Deux charmants bébés, Horace Carbuccia et sa cousine Élisabeth Lazarotti, l'un qui vient à peine de quitter la nourrice, l'autre qui n'a que quelques mois, ont servi de parrain et de marraine. Le sermon de circonstance a été prononcé par le R. P. Ber-

nardin d'ISTRIA, Oblat de Marie, qui a parlé en termes très élevés de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Les instructions de ce jeune missionnaire sont très suivies et très appréciées. »

Le dimanche suivant, encore une cérémonie à noter. « Belle fête, hier, à l'asile de la Providence, disait le même journal ; on y a béni une statue de saint Joseph. M^{lle} Jeanne de Béarn a servi de marraine et M. Joseph Grégory de parrain. Le R. P. SÉMÉRIA, des Oblats de Marie, qui dirige la mission avec un zèle vraiment apostolique, a prononcé une touchante allocution, pleine d'à propos et dans un langage remarquable.

« Après la quête et la bénédiction, nos plus élégantes dames et demoiselles, ce qu'il y a de plus distingué dans notre ville, ont pris le tablier blanc. A la grande édification de tous, elles ont servi un repas choisi aux vieillards que la charité publique entretient dans cette maison, et où les bonnes Sœurs de Notre-Dame des Sept-Douleurs leur prodiguent les soins les plus empressés. Il faisait bon au cœur de voir ces pauvres vieillards si propres, si gais. La reconnaissance qui débordait de leurs cœurs se manifestait sur leurs visages ; ils n'ont pas été seuls heureux en ce jour. »

Bien d'autres particularités de la mission resteraient à noter. Les splendides processions, par exemple, faites à travers les principales rues de la ville, avec un concours immense de population ; l'imposante réunion de la Confrérie de Saint-Joseph, à laquelle appartiennent, comme membres actifs et pratiquants, les Farinole, les de Caraffa, les Pitti-Ferrandi et tant d'autres. Il faudrait parler également des trois communions générales d'hommes, toutes très nombreuses et très recueillies ; ces détails ne manqueraient pas d'intérêt, mais nous devons nécessairement nous borner à citer les faits.

Disons-le franchement : Bastia est bien la ville la plus chrétienne de la Corse, et sans contredit, la ville des œuvres.

On devine le grand bien opéré par la mission. Après deux ans, le vénérable archiprêtre de Sainte-Marie écrivait au R. P. d'ISTRIA : « Je me rappelle toujours, avec un très grand bonheur, cette belle mission que vous avez donnée dans ma paroisse, il y a deux ans, avec le bien regretté P. SÉMÉRIA. Les fruits de cette mission, la première qui ait été donnée à Sainte-Marie de Bastia, se font encore très bien sentir. A ceux qui pensent qu'une mission ne prendrait pas dans une ville, je dirais : « Essayez, et vous serez vite démentés. » A ceux qui disent qu'une mission n'est qu'un feu de paille, je répondrais que les Pères Oblats de Vico ont laissé dans ma paroisse le feu sacré qui n'est pas près de s'éteindre, après plus de deux ans. » Oui, il a été grand, le bien opéré par la mission ; mais nous nous hâtons d'ajouter que les missionnaires ont été puissamment secondés par l'excellent clergé de la paroisse. Que tous ces bons prêtres reçoivent ici l'expression bien sincère de notre reconnaissance et de notre admiration.

Pour finir, une dernière appréciation de l'excellent journal le *Petit Bastiais* :

Ils vont donc nous quitter, ces bons Pères, que la ville de Bastia a honorés d'une si profonde et chrétienne sympathie. Leur parole élégante et fière, toujours douée de la plus rigoureuse précision, avait le don d'émouvoir profondément le cœur de leurs nombreux auditeurs, et le merveilleux secret de captiver, sans relâche, leur attention. Nos meilleurs vœux les accompagnent. Les unanimes sympathies qu'ils ont su se créer au milieu de la population bastiaise les suivront partout. Si nous demeurons privés de leur présence, il nous reste la douce consolation de songer qu'ils nous reviendront sans

doute un jour, et qu'enfin le souvenir de leur éloquence persuasive et de leur exquise aménité ne se perdra jamais.

3° *Mission de Calenzana* (2 970 habitants). — Réception enthousiaste fut faite aux RR. PP. STÉFANINI et ALBERTINI par cette bonne et importante population si dévouée aux Oblats, et par son digne curé, le chanoine Bianconi, véritable ami de la Congrégation. Pendant les quatre dernières semaines du carême, les missionnaires évangélisent avec bonheur ce bon peuple, dans l'église la plus vaste du diocèse, où une foule toujours compacte est avide de boire leurs paroles. Le jeudi saint, près de 450 hommes, dont 213 avec leurs habits de pénitents, viennent s'asseoir ensemble au divin banquet de l'Eucharistie ! Il ne faudrait rien moins qu'un pinceau d'artiste pour peindre avec toutes ses nuances et ses beautés le magnifique tableau qui se déroule sous vos yeux dans cette vaste enceinte, au moment où la procession se dirige vers le beau reposoir tout étincelant de lumières élevé au fond de l'église, contre une des portes latérales. Ces 213 confrères, qui venaient à peine de communier — on ne les avait jamais vus aussi nombreux — forment d'abord une double haie au milieu de la grande nef ; puis se déroulant, toujours dans le même ordre, vont former un premier carré en passant par la nef latérale, côté de l'épître. Le célébrant, tenant entre ses mains le Très Saint Sacrement, descend avec le clergé dans la nef du milieu, un peu au-dessous de la balustrade, et attend, sous un riche dais, que la tête de la procession des confrères, passant derrière lui dans un recueillement profond et un ordre admirable et parfait, soit arrivée au reposoir et ait formé ainsi, du côté gauche, un second carré ouvert au fond. A ce moment, le célébrant, sous le dais, et le clergé qui précède, re-

prennent leur marche et s'avancent entre la double haie de confrères, disposée comme nous l'avons dit. Tous les bons confrères ont un cierge à la main, et fidèles et confrères se prosternent au passage du Très Saint Sacrement. C'est simplement sublime, ravissant et tout à fait unique en son genre. Impossible également d'essayer de décrire la procession si émouvante du vendredi saint au soir. Passons également sous silence les deux belles processions au petit oratoire de Sainte-Restitute pour aller y prendre et y reporter la belle statue en marbre *della Madonna delle Grazie*, et celle en l'honneur du Saint Enfant Jésus, qu'entouraient et portaient sur un magnifique brancard plusieurs chérubins aux ailes déployées. Toutes ces cérémonies sont d'une beauté incomparable et ne se voient qu'à Calenzana. Disons seulement, pour terminer, que le saint jour de Pâques, près de 150 hommes vinrent s'asseoir au banquet sacré, ce qui porte à 600 le nombre des hommes qui se réconcilièrent avec Dieu. Quelle consolation pour les missionnaires !

4° *Mission d'Oletta* (1241 habitants). Du 5 au 23 avril. — Pour ne pas manquer à la parole donnée, le vaillant Père STÉFANINI, quoique épuisé par les fatigues de Calenzana, se rendit en toute hâte à Oletta, pour ouvrir la mission au jour marqué. Le R. P. TAMBURINI, qui est d'Oletta même, ne tarda pas à l'aller rejoindre. Les fruits de salut produits par cette mission furent des plus consolants. La fête qu'on y célèbre pompeusement, tous les trois ans, en l'honneur de Notre-Dame della Pietà ; le beau cantique et le charmant sonnet composés pour la circonstance, en langue italienne, par le vénéré P. TAMBURINI, poète et musicien à ses heures, ne contribuèrent pas peu à cet heureux résultat. Cependant, un petit nombre de femmes et un plus grand nombre

doute un jour, et qu'enfin le souvenir de leur éloquence persuasive et de leur exquise aménité ne se perdra jamais.

3^e *Mission de Calenzana* (2 970 habitants). — Réception enthousiaste fut faite aux RR. PP. STÉFANINI et ALBERTINI par cette bonne et importante population si dévouée aux Oblats, et par son digne curé, le chanoine Bianconi, véritable ami de la Congrégation. Pendant les quatre dernières semaines du carême, les missionnaires évangélisent avec bonheur ce bon peuple, dans l'église la plus vaste du diocèse, où une foule toujours compacte est avide de boire leurs paroles. Le jeudi saint, près de 450 hommes, dont 213 avec leurs habits de pénitents, viennent s'asseoir ensemble au divin banquet de l'Eucharistie ! Il ne faudrait rien moins qu'un pinceau d'artiste pour peindre avec toutes ses nuances et ses beautés le magnifique tableau qui se déroule sous vos yeux dans cette vaste enceinte, au moment où la procession se dirige vers le beau reposoir tout étincelant de lumières élevé au fond de l'église, contre une des portes latérales. Ces 213 confrères, qui venaient à peine de communier — on ne les avait jamais vus aussi nombreux — forment d'abord une double haie au milieu de la grande nef ; puis se déroulant, toujours dans le même ordre, vont former un premier carré en passant par la nef latérale, côté de l'épître. Le célébrant, tenant entre ses mains le Très Saint Sacrement, descend avec le clergé dans la nef du milieu, un peu au-dessous de la balustrade, et attend, sous un riche dais, que la tête de la procession des confrères, passant derrière lui dans un recueillement profond et un ordre admirable et parfait, soit arrivée au reposoir et ait formé ainsi, du côté gauche, un second carré ouvert au fond. A ce moment, le célébrant, sous le dais, et le clergé qui précède, re-

prennent leur marche et s'avancent entre la double haie de confrères, disposée comme nous l'avons dit. Tous les bons confrères ont un cierge à la main, et fidèles et confrères se prosternent au passage du Très Saint Sacrement. C'est simplement sublime, ravissant et tout à fait unique en son genre. Impossible également d'essayer de décrire la procession si émouvante du vendredi saint au soir. Passons également sous silence les deux belles processions au petit oratoire de Sainte-Restitute pour aller y prendre et y reporter la belle statue en marbre *della Madonna delle Grazie*, et celle en l'honneur du Saint-Enfant Jésus, qu'entouraient et portaient sur un magnifique brancard plusieurs chérubins aux ailes déployées. Toutes ces cérémonies sont d'une beauté incomparable et ne se voient qu'à Calenzana. Disons seulement, pour terminer, que le saint jour de Pâques, près de 450 hommes vinrent s'asseoir au banquet sacré, ce qui porte à 600 le nombre des hommes qui se réconcilièrent avec Dieu. Quelle consolation pour les missionnaires !

4^e *Mission d'Oletta* (1241 habitants). Du 5 au 23 avril. — Pour ne pas manquer à la parole donnée, le vaillant Père STÉFANINI, quoique épuisé par les fatigues de Calenzana, se rendit en toute hâte à Oletta, pour ouvrir la mission au jour marqué. Le R. P. TAMBURINI, qui est d'Oletta même, ne tarda pas à l'aller rejoindre. Les fruits de salut produits par cette mission furent des plus consolants. La fête qu'on y célèbre pompeusement, tous les trois ans, en l'honneur de Notre-Dame della Pieta ; le beau cantique et le charmant sonnet composés pour la circonstance, en langue italienne, par le vénéré P. TAMBURINI, poète et musicien à ses heures, ne contribuèrent pas peu à cet heureux résultat. Cependant, un petit nombre de femmes et un plus grand nombre

d'hommes, parmi lesquels trois des plus distingués, résistèrent à la grâce. Il est bon d'ajouter cependant que, quelque temps après, M. le curé d'Oletta pouvait écrire aux missionnaires : « Sachez que le roi du pays, M. P..., quelques jours après votre départ, est venu s'agenouiller aux pieds de son curé et a communiqué en présence de tout le monde. C'est une victoire d'outre-tombe dont vous ne vous doutiez peut-être pas. Il a voulu rendre hommage à nos bons missionnaires. Mieux vaut tard que jamais. »

5^e Mission de Petreto (679 habitants). — Commencée le 16 avril et terminée le 1^{er} mai, cette Mission, donnée par les RR. PP. ALBERTINI et D'ISTRIA, Bernardin, fut vraiment bénie de Dieu. L'auditoire fut toujours nombreux et sympathique. La communion générale des femmes fut très belle. Les hommes, quoique moins dociles à la voix de Dieu, réjouirent le cœur des missionnaires et par leur nombre et par leurs dispositions. Il y eut de nombreux retours bien consolants, et le R. P. D'ISTRIA, qui est de Petreto, eut la joie de ne pas voir se réaliser pour lui le *nemo propheta in patria sua*.

6^e Mission d'Aleria (623 habitants), du 30 avril au 21 mai, donnée par le R. P. STÉPANINI. — Que de souvenirs rappelle cette bourgade, bâtie sur les ruines d'une ville très ancienne, fondée par une colonie de Phocéens, 600 ans avant J.-C. Elle fut longtemps la capitale de l'île, et devint ville épiscopale dès l'an 59 de l'ère vulgaire. Vers la fin du seizième siècle, elle eut pour évêque le bienheureux Alexandre Sauli, sacré par saint Charles Borromée. De la ville antique et jadis si florissante, plus rien que des ruines ; mais c'est sur des ruines bien autrement déplorables que le missionnaire, nouveau Jérémie, doit gémir et travailler.

Mon Dieu ! quelle ignorance dans ce pauvre peuple

quasi abandonné ; mais surtout quelle corruption ! Dans un seul des hameaux, dit *Cateraggio*, et que le missionnaire eut pouvoir dénommer *Cateratta d'inferno*, éclose d'enfer, il y avait presque autant de concubinages que de familles. Quelle *mal'aria* morale, plus pestilentielle que celle qui s'exhale des marais ou étangs voisins ! Oh ! quelle infection ! quelle dure besogne ! Mais le missionnaire ne se décourage pas pour si peu. *Alios vidit ventos*. Admirez plutôt la puissance de la grâce divine ! Les exercices de la mission sont suivis assidûment ; plus de la moitié de ces unions malsaines peuvent être et sont régularisées. Et, le jour de la Pentecôte, jour de clôture, presque toutes les femmes, une centaine d'hommes et trente enfants de la première communion s'approchent de la sainte table.

Pendant, le soir même de ce jour, le bon Père doit ouvrir une nouvelle mission dans une paroisse voisine. Une calèche, mise gracieusement à sa disposition, l'emporte à toute vitesse dans cette paroisse, le ramène même à Aleria, pour qu'il puisse consommer son œuvre apostolique par une triple plantation de croix, dont l'une, vraiment monumentale, dominant toute la plaine. Quelle journée bien remplie, comme le missionnaire en voit peu dans sa vie ! A huit reprises différentes, il a dû prendre la parole ! Mais Dieu soutient son apôtre et, le lendemain, il est prêt à recommencer une besogne non moins rude à Aghione.

7^e Mission d'Aghione (523 habitants), du 21 mai au 9 juin. — De la terre promise, remarque le missionnaire, vous voilà au désert, et quel désert ! La paroisse d'Aghione se compose de deux petites communes, dont l'une, *Casevecchie*, est au sommet d'un coteau très élevé, à plus de deux heures de l'église ; et l'autre, Aghione même, enfoncée tout à fait dans la plaine, et comptant

plus de six hameaux éparpillés, très éloignés les uns des autres. Quel dévouement il faut au prêtre pour desservir cette paroisse, aussi difficile sous le rapport physique que sous le rapport moral ! Jugez de l'abandon de ces pauvres âmes, que jamais missionnaire n'avait visitées, et de leur ignorance des vérités de la religion !

Cependant, le terrain n'a pas été ingrat et la semence divine n'est pas tombée en vain. Beaucoup de personnes s'approchèrent de la sainte table, et, en particulier, une vingtaine de grandes personnes qui communieront pour la première fois, y compris un bon veuf de quarante-trois ans.

Le bon P. STÉFANINI était encore tout à la joie de la clôture, lorsqu'un télégramme vint lui apporter la douloureuse nouvelle de la mort du P. SÉMÉRIA, son supérieur et son ami, dont il ignorait même la maladie. Inutile de dire sa douleur et sa tristesse !

8^e Mission de Lopigna (500 habitants), du 22 août au 8 septembre, donnée par les RR. PP. TAMBURINI et D'ISTRIA, Bernardin. — Cette paroisse, peu éloignée du couvent, a été plusieurs fois évangélisée par nos Pères et d'autres religieux. Presque toutes les femmes et la plupart des hommes ont été assidus aux exercices et ont profité de la mission. Mais un groupe d'opposants au curé actuel a résisté à la grâce, à tous les efforts des missionnaires, et s'est tenu éloigné de l'église, comme dans les missions précédentes. Les malheureux ! ils bravent la colère divine, qui, cependant, a commencé à les atteindre, en permettant que le fils d'un des principaux meneurs, prêtre et vicaire de la cathédrale d'Ajaccio, reçût, à bout portant, un coup de fusil, dans le village même. Cette mission se termina brillamment le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, par la communion des hommes, le matin, et la plantation de croix, le soir.

9^e Mission de Cuttoli (962 habitants), donnée du 27 août au 17 septembre par les RR. PP. STÉFANINI et AMABILI et dans quelles circonstances, grand Dieu ! Pour comprendre la difficulté de cette mission, quelques détails sont absolument nécessaires.

Le vieux curé d'alors, devenu impotent, avait demandé à l'autorité diocésaine un vicaire administrateur. Quarante hommes s'armant de pied en cap, traversent la ville d'Ajaccio, se rendent à l'évêché et demandent — très peu humblement — à Monseigneur de ne nommer d'autre vicaire administrateur que le vicaire actuel, maître de la paroisse, leur parent ou leur ami. Sa Grandeur, loin de se laisser intimider par cette pression, se voit obligée de leur refuser toute satisfaction. De là, révolte de toute la population contre son autorité. En moins d'un an, deux prêtres nommés successivement à ce poste par l'évêque durent se sauver en toute hâte. La vie leur était devenue impossible et leurs jours étaient menacés. Longtemps l'église reste interdite. Non seulement on arrive jusqu'à enlever les battants des cloches, on va même jusqu'à appeler un ministre protestant.

Est-ce tout ? Hélas ! non. Trois ou quatre meurtres commis récemment avaient encore aggravé la situation. Un jeune homme de dix-huit ans, après avoir tué deux de ses parents et blessé un troisième, avait coupé en morceaux les cadavres et les avait brûlés.

Cependant, grâce à la prudente énergie d'un nouvel administrateur, que rien ne put intimider, et un peu aussi par lassitude, les esprits étaient relativement calmés lors de l'arrivée de nos deux missionnaires. Quelle prudence ne leur fallut-il pas pour mener à bonne fin l'œuvre de pacification ! Dieu aida puissamment le zèle de ses missionnaires et le succès de la mission dépassa toutes les espérances.

Détail curieux à noter : de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu de statue ni dans la vieille ni dans la nouvelle église. Vite, les missionnaires se mettent à l'œuvre ; et, secondés par le zèle intelligent du vicaire, font venir une belle statue de l'Immaculée Conception, la bénissent et la font porter triomphalement, en procession, avant la cérémonie qui devait avoir lieu en l'honneur de la Reine du ciel. Et, une fois de plus, il fut prouvé que Celle qui écrasa la tête du serpent infernal, se charge de confondre toutes les hérésies.

A partir de ce moment, en effet, le ministre protestant, tout décontenancé, vit qu'il perdait sa peine et quitta Cuttoli pour n'y plus reparaitre. Honneur à la Vierge Immaculée, qui assura le succès complet de la mission, rétablit l'ordre et la paix dans cette pauvre paroisse, auparavant si troublée.

C'est ce village qui a donné le jour à M^r de Cuttoli, de si douce mémoire.

10^e Avant de rentrer au couvent, le R. P. STÉFANINI, toujours infatigable, s'arrêta huit jours dans la paroisse de Péri, évangélisée l'année dernière ; et ce petit retour de mission ne fut pas sans produire d'heureux fruits.

ANNÉE 1894. — Nous trouvons à l'acquit de cette année deux carêmes, dix missions, deux premières communions ; sans compter les Quarante Heures données à Vico par le R. P. Supérieur, et une foule de sermons de circonstance.

1^{er} Carême de Sartène (5288 habitants), donné par le R. P. STÉFANINI. — Pourquoi faut-il que ce travail important n'ait pas été transformé en mission proprement dite, à deux ou trois missionnaires ? Que le cœur de l'apôtre, habitué à l'enthousiasme des missions, doit souffrir, de voir ses efforts à peu près inutiles, persuadé qu'il faudrait autre chose que ces deux ou trois sermons d'apparat

par semaine pour ramener à leurs devoirs des populations apathiques. La cérémonie des enfants, qu'il essaya, réussit à merveille, et le résultat final fut plus consolant que d'habitude.

2^e Carême de Soliès-Pont (Var). — Mêmes observations que pour le travail précédent, et à peu près même résultat. Peu après le carême, retraite de première communion et confirmation.

3^e Mission de Cauro (760 habitants), donnée par les RR. PP. ALBERTINI et D'ISTRIA, Bernardin, pendant les trois dernières semaines du carême. Le résultat de ce travail fut des plus consolants, comme en rendit témoignage M. le curé, quelques jours après, se réjouissant du réel succès remporté par les deux vaillants missionnaires. La totalité des femmes s'approcha des sacrements ; et de même beaucoup d'hommes, parmi lesquels les notables et les plus influents de la localité. Une croix monumentale fut érigée le vendredi saint, et, au moment du départ, toute la population tint à honneur d'accompagner bien loin les missionnaires.

4^e Mission d'Appietto (577 habitants). — Le jour même de la clôture de la mission de Cauro, le R. P. ALBERTINI dut se rendre, en toute hâte, à Appietto où il était attendu pour donner une quinzaine pascale. Pasteur et troupeau furent enchantés de la prédication forte et précise du bon Père. Il y eut comme un ébranlement général, et sans le départ précipité de l'apôtre, qui était attendu ailleurs, tous les habitants se fussent approchés des sacrements. C'est le témoignage élogieux qu'en a rendu le distingué curé.

5^e Mission de Sainte-Lucie-de-Tallano, du 8 avril au 3 mai, par les RR. PP. STÉFANINI et ALBERTINI. — Cette mission, qu'on peut appeler régionale, puisque sept paroisses des environs, formant couronne autour de l'an-

cien couvent des Franciscains devaient y participer, a été sans contredit la plus belle, la plus intéressante de cette année. On en jugera par le récit aussi véridique qu'enthousiaste qu'en a fait M. le chanoine Cervi, ancien curé de Vico et maintenant curé doyen de Sainte-Lucie-de-Tallano. Contentons-nous d'ajouter un détail : que les missionnaires ne s'attendent pas à être reçus processionnellement à leur arrivée dans ce beau canton, comme cela est recommandé par nos saintes règles. Et pourquoi, direz-vous ? Parce qu'il aurait fallu convoquer les Confréries des sept paroisses à évangéliser, et comme aucune ne veut céder le pas à l'autre, elles auraient pu en venir aux mains, comme c'était arrivé quelque temps auparavant, entre deux Confréries qui se rencontrèrent dans l'église du couvent : celui qui portait la croix se servit de cette image vénérée pour frapper ses adversaires. Pareille scène pouvait se reproduire et compromettre le succès de la mission. L'entrée a donc été moins solennelle et le bien s'est fait quand même, avec l'aide de Dieu.

M. le curé m'écrivait :

Sainte-Lucie-de-Tallano, 17 mai 1894.

MON RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR,

La mission a complètement réussi, même au delà de nos espérances.

Mais, pour rendre hommage à la vérité, il faut dire qu'après Dieu nous devons ce succès aux fatigues inouïes que les RR. PP. STÉFANINI et ALBERTINI ont bien voulu s'imposer.

Ils ont fait ce que jamais missionnaire n'avait fait avant eux. Outre la visite à domicile qu'ils firent, à leur arrivée dans toutes les paroisses qui ont participé à la mission, ils en ont fait deux autres pour recevoir, la première fois, la confession des femmes, et la seconde fois, celle des hommes. Ces visites étaient annoncées, à l'avance, en chaire. Aussitôt

arrivés dans la paroisse désignée, le P. STÉFANINI donnait une instruction, puis les deux Pères se mettaient au travail jusqu'à onze heures, et même minuit, et le matin, ils reprenaient et continuaient jusqu'à ce que la besogne fût complètement achevée. Aussi, ils ont obtenu des fruits prodigieux. Plus de 1200 personnes, dont 650 hommes environ, se sont approchées de la sainte table.

La communion générale des femmes avait été imposante. Comme on n'avait jamais été habitué à jouir d'un pareil spectacle, l'étonnement, la joie, le ravissement, si je puis m'exprimer ainsi, étaient peints sur tous les visages. Mais la communion générale des hommes frappa encore davantage. On se croyait transporté aux premiers temps de l'Eglise, où les nouveaux chrétiens s'approchaient avec tant d'ardeur, nombreux et pleins de foi, du banquet divin. Oh ! que j'aurais voulu vous voir présent à ce spectacle si beau, si ravissant, si attendrissant ! Figurez-vous, mon révérend Père Supérieur, plus de 500 hommes (car les femmes avaient été priées de rester chez elles) remplissant l'église de l'ancien couvent des Franciscains, unis dans la même foi, se tenant en silence, pieux et recueillis, et attendant le moment où leurs vœux vont être comblés. Puis, tout à coup, au signal donné, cette immense multitude s'ébranle et s'avance vers l'autel, dans un ordre parfait.

Anges du ciel, vous étiez là, sans doute, pour vous réjouir avec nous, et communiquer à ces pécheurs de la veille, devenus maintenant les bien-aimés de Jésus, quelque chose de cet amour céleste dont vous brûlez pour Dieu, car, à les voir, on eût dit qu'ils vous ressemblaient.

La journée se passa dans l'enthousiasme et la joie. Elle avait été bien choisie, cette journée : c'était le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur. Les âmes, ce jour-là, ne tenaient plus rien de la terre ; elles s'étaient élevées au ciel avec leur divin Maître, et en savouraient les délices ineffables.

Le soir eut lieu la cérémonie de la bénédiction de la croix, cérémonie touchante et grandiose à la fois. Déjà, le R. P. STÉFANINI avait fait le sermon d'adieu, et donné la bénédiction

papale. On part processionnellement de l'église, et l'on se rend au pied du signe vénéré de notre Rédemption. La foule était immense. Après une nouvelle allocution sur les bienfaits de la croix et la nécessité de persévérer dans les voies du salut, la foule, ne pouvant plus contenir l'élan de son enthousiasme et de sa reconnaissance, crie de toute la force des poumons, et à plusieurs reprises : « Vive Jésus ! Vivent les missionnaires ! »

A la nuit tombante, illumination générale. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, pendant que toutes les cloches du canton donnent le signal du départ, la population de Sainte-Lucie et des pays d'alentour se lève comme un seul homme, et se fait un devoir d'accompagner les missionnaires au chant de : *Marchons au combat, à la gloire*. Arrivés à Olmiccia, nouvelle manifestation. Les habitants de cette paroisse étaient venus à la rencontre ; et, là, après une dernière bénédiction donnée par les bons Pères, et les acclamations enthousiastes : « Vivent les missionnaires ! » on se sépare en pleurant, mais avec l'espoir de se revoir un jour.

Maintenant, permettez-moi, mon révérend Père Supérieur, d'offrir à nos bien-aimés prédicateurs, en mon nom et au nom de tous les curés de Tallano, l'expression de notre vive reconnaissance pour tout le bien qu'ils nous ont fait. Ils ne se sont épargnés ni le jour ni la nuit. Ils nous ont tout donné : leur talent, leur zèle, leurs forces et leur cœur. Aussi, leur souvenir sera impérissable parmi nous. Leurs instructions solides et pratiques, leurs avis donnés à propos, la voix enchanteresse du P. STÉFANINI, le chant des cantiques, la bénédiction des enfants, la consécration à la Sainte Vierge de toutes les paroisses du canton, faite par des filles vêtues de blanc et déposant leurs couronnes aux pieds de la Reine du ciel, le service funèbre pour le soulagement des âmes du purgatoire, les processions, les messes solennelles, toutes ces belles cérémonies ont impressionné nos populations et n'ont pas peu contribué au magnifique succès que nous avons obtenu et que je vous ai signalé.

Que le Dieu de bonté et de miséricorde protège et bénisse

nos chers missionnaires ; qu'il leur accorde la santé et la force, et qu'il féconde leurs sueurs par la conversion des peuples qu'ils sont appelés à évangéliser.

Daignez agréer, mon révérend Père Supérieur, pour vous et pour les Pères et Frères de votre communauté, l'hommage de mon respect et de mon entier dévouement en N.-S. J.-C.

P. N. CERVI,

Curé de Sainte-Marie-de-Tallano,
Chanoine honoraire.

6^e Mission de la Porta (593 habitants), du 8 au 31 mai. — Dieu se plut à bénir singulièrement ce travail du R. P. STÉFANINI. Qu'on en juge par cet extrait d'une lettre du digne curé doyen de cette paroisse, un des prêtres les plus intelligents et les plus zélés du diocèse, et ami de cœur de notre missionnaire :

Révérend Père et cher ami, je ne puis faire un pas en paroisse sans qu'on me demande des nouvelles du révérend Père missionnaire. Nous nous sommes trompés, cher et révérend Père, sur le compte de mes bons, de mes excellents paroissiens. Leurs sympathies pour vous étaient encore plus profondes qu'ils ne vous l'ont témoigné. Croyez-le bien, votre nom est cher parmi nous : le bien de votre mission y sera durable. Tous avouent qu'ils n'ont jamais rien vu de pareil. Je jouis de tout le bien qui a été fait... Que Dieu en soit loué !

Cette mission a été couronnée par la plantation très solennelle d'une croix monumentale. Ajoutons enfin que le révérend Père est demandé par toute la paroisse pour un retour de mission qui sera prochainement donné.

7^e Mission de Viggianello (419 habitants), donnée après l'Ascension, par les RR. PP. ALBERTINI et D'ISTRIA. — Cette mission, d'abord retardée à cause d'un meurtre commis dans cette paroisse l'avant-veille du jour fixé pour l'ouverture (ce qui mettait en division les principales

familles), commencé sous les plus tristes auspices. Les inimitiés étaient si loin d'être éteintes, qu'en pleine mission, quatre coups de feu éclatèrent. Il semblait dès lors que tout espoir de réussir fût à jamais perdu. Et cependant, grâce à Dieu et au zèle prudent des missionnaires, le bien qui s'est fait a dépassé toutes les espérances. Si la paix n'a pu être cimentée entre les deux principales familles divisées, c'est que l'heure n'était pas venue.

Le vénéré et saint curé de cette paroisse, M. Peretti, écrivait quelques semaines plus tard :

« Toutes ces mises en mouvement de puissants moyens : cette entrée solennelle en paroisse, cette visite dans chaque maison, ce service pour les défunts, cette visite au cimetière, cette clôture par le couronnement de la Sainte Vierge, toutes ces choses jointes à la douceur de l'harmonie, à la beauté des chants, à la force de l'éloquence, ont été autant d'instruments sous la main de Dieu, pour terrasser les nombreux Sauls, sur un nouveau chemin de Damas. Aussi, fait inouï, le jour de la communion générale, fûmes-nous agréablement surpris de compter, au divin banquet, plus d'hommes que de femmes.

« Que d'autres spectacles aussi édifiants ! La population qui jusque-là était restée respectueuse, mais apparemment impassible, s'est sentie transportée par le plus grand enthousiasme. Elle veut élever sa reconnaissance à la hauteur des bienfaits reçus. Et alors, comme par enchantement, des mâts se dressent, des illuminations resplendent, des détonations éclatent, des vivats retentissent de tous côtés pour célébrer les grandes fêtes de la religion, des chants enthousiastes montent harmonieusement vers le ciel ! »

Les adieux aux missionnaires, par cette population

toute en larmes, furent vraiment attendrissants et accompagnés des témoignages de l'estime, de la vénération la plus profonde et de la reconnaissance la plus vive.

Le R. P. d'ISTRIA revenait à son couvent lorsqu'il fut prié par M. le curé de Mezzavia de donner la retraite de première communion aux enfants de sa paroisse. Ce qui fut accordé gracieusement.

8^e Mission de Vivario (1 180 habitants), du 6 au 24 juin, donnée par les RR. PP. STÉFANINI et ALBERTINI — Vivario ! importante mais pauvre paroisse ! Elle a été longtemps en souffrance, privée d'église pendant plus de douze ans. Pour le service divin, une simple baraque devant l'autel d'un tombeau ! Heureusement, la nouvelle église est terminée et compte au nombre des plus belles de la Corse. Ajoutez à ce que je viens de dire une dépravation de mœurs effrayante, occasionnée par la présence des étrangers, très nombreux surtout pendant la construction du chemin de fer. Toujours la même plaie, les concubinages, hélas ! trop à la mode dans cette pauvre île. Par bonheur, une vingtaine ont cessé au cours de la mission. N'est-ce pas un vrai triomphe de la grâce ? Le bon curé était aux anges, ne cessait de bénir la divine Providence et ses missionnaires, et écrivait quelques jours après : « Mes paroissiens bénissent et béniront longtemps les prédicateurs éloquents qui ont fait preuve d'un zèle surhumain, pendant cette mission. Pour ce qui me concerne, je n'oublierai jamais les grands exemples de zèle et d'abnégation que vous m'avez donnés. J'aurai toujours présent à l'esprit cette force qui vous faisait aller au confessionnal tout juste au moment où vous paraissiez épuisés. Je ne cesserai de répéter : voilà ce que l'on fait pour gagner le ciel ! »

Plus de 150 hommes s'approchèrent des sacrements.

C'était un beau chiffre pour Vivario. La visite pastorale qui eut lieu sur ces entrefaites contraria la mission, au lieu de la favoriser, par la nécessité où l'on fut d'intervertir l'ordre et de faire passer les hommes avant les femmes.

9^e Mission de Letia (paroisse Saint-Roch, 800 habitants), donnée par les RR. PP. STÉFANINI et D'ISTRIA, du 2 au 16 août. — « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. » Les missionnaires ont cru pouvoir s'appliquer cet adage, à l'occasion de la mission de cette bonne paroisse, une des plus rapprochées de notre couvent. La grâce divine y a rencontré peu d'obstacles. Deux hommes seulement, et encore plutôt par sottise que par malice, ont résisté à sa salutaire influence. Le jour de la clôture, plantation d'une croix de 12 mètres de hauteur, la plus grande que les missionnaires aient élevée jusqu'à ce jour. Vive la croix !

10^e Mission de Letia (paroisse Saint-Martin, 440 habitants), donnée par le R. P. ALBERTINI et un autre Père, du 16 août au 2 septembre. — Cette paroisse appartient à la même commune que la précédente, et comme il y a antagonisme entre les deux paroisses, Saint-Martin n'a pas voulu se laisser battre par Saint-Roch; une sainte émulation s'est emparée de la population; l'entrain a été admirable, les cérémonies magnifiques. Toutes les femmes et tous les hommes, moins un, ont fait leur devoir. Honneur aux bons habitants de cette commune et aux excellents curés qui les dirigent !

11^e Mission de Tolla (557 habitants), du 22 août au 29 septembre, donnée par les RR. PP. STÉFANINI et ZIRIO, l'aimable et joyeux vétéran. — Cette paroisse a le bonheur de posséder depuis sept ans un pasteur modèle à tous égards. Pour achever de la transformer, car elle avait été longtemps en souffrance, il a compté sur le

zèle de nos missionnaires, et grâce à Dieu, son attente n'a pas été trompée. Le succès de cette mission fut des plus consolants, comme le constatait un magnifique discours d'adieux, prononcé par un mécanicien principal de la marine en retraite, et chevalier de la Légion d'honneur. « Par apathie, dit-il entre autres, par indifférence, nous négligeons nos devoirs les plus élémentaires. Sous votre parole vibrante et convaincue, nos cœurs se sont amollis et la grâce les a pénétrés. Le temple autrefois désert s'est de nouveau rempli et tous les habitants de Tolla n'ont pas hésité à accomplir leurs devoirs de bons catholiques et de fervents chrétiens. À la face du monde, avec une sincère piété, ils ont montré leur foi robuste en s'approchant presque unanimement de la sainte table. »

Une solennelle bénédiction de cloches vint encore augmenter la joie et l'entrain de la mission, et une plantation de croix faite de nuit, à la lueur des flambeaux, accentua l'élan donné par cette cérémonie.

12^e Mission de Sainte-Marie-Siché (810 habitants), donnée par les RR. PP. STÉFANINI et D'ISTRIA, du 16 septembre au 7 octobre. — Le résultat final de cette mission a été très consolant. Toutes les femmes ont répondu à l'appel de la grâce, sauf trois ou quatre brebis galeuses. Plus de 150 hommes se sont également approchés du banquet sacré. Plusieurs ont dû être renvoyés à plus tard, à cause de leur ignorance crasse des vérités de la religion; nos missionnaires ont dû préparer à la première communion un bon nombre de gros gaillards de dix-huit, vingt, vingt-cinq et trente ans, voire même un jeune homme de soixante-cinq ans. Et qu'il en reste encore dans cette pauvre paroisse où règne une ignorance déplorable ! Mais l'impulsion est donnée : Dieu fera le reste à son heure !

Il n'est que temps de terminer ce rapport déjà si long. Un mot rapide, cependant, sur les autres œuvres de cette maison.

La principale est la desserte de la paroisse de Nesa, qui nous est confiée. Malgré son âge et ses infirmités, le R. P. **TAMBURINI**, qui en est chargé actuellement, déploie un zèle et une activité que Dieu connaît et récompensera un jour. Que nous serions heureux de voir les paroissiens profiter de tant d'efforts, et se montrer toujours reconnaissants du bien qu'on essaye de leur faire ! Le R. P. **STÉFANINI**, son vicaire, en dehors de ses absences fréquentes et nécessaires, ne néglige aucune occasion de soulager de son mieux son bon curé. Le R. P. **TAMBURINI** est en même temps chargé, pour toutes les paroisses environnantes, de l'Œuvre de Saint-François de Sales, qui lui tient grandement à cœur.

Il est une autre paroisse des environs qui, de fait, nous incombe depuis plus de deux ans. Sans nos Pères, le bon curé d'Appricciani, absolument impotent, serait obligé de donner sa démission. Mais alors comment vivrait-il ? C'est un ami de vieille date que nous ne pouvons abandonner. Aussi, nos Pères, à tour de rôle, vont dire la messe le dimanche, faire le prône et le catéchisme dans cette paroisse.

Au temps de Pâques, pendant la semaine sainte et les quinze jours qui suivent, le travail est considérable au couvent. Ce sont toutes les paroisses environnantes qui viennent envahir en foule notre église, demandant à se confesser ; et, comme à ce moment il y a peu de Pères au logis, le travail est d'autant plus accablant, que les bons curés, pour s'en décharger, nous envoient jusqu'aux enfants qui n'ont pas fait la première communion. Heureusement, dans ces circonstances comme dans toutes, le bon et vaillant P. **ZIRIO** se montre d'un

zèle à toute épreuve. C'est alors notre confesseur attiré.

Ce n'est pas tout. Dans plusieurs paroisses des environs, combien de personnes malades, alitées, infirmes, ou simplement négligentes, qui ne veulent pas se confesser à leurs curés et qui laisseraient passer le devoir pascal, si l'un de nos Pères, sur l'invitation des curés, n'allait confesser ces malades dans leurs paroisses respectives. Cette œuvre de charité produit d'excellents fruits.

Une autre œuvre importante confiée à nos soins, c'est la direction spirituelle des Filles de Marie de Vico et de leur pensionnat. Il y a là un bien sérieux à faire par la confession et la prédication régulière et par les sermons de circonstance, assez nombreux, qui sont demandés. C'est le R. P. Supérieur qui est actuellement chargé de ce travail.

Nous avons encore une Congrégation de Filles de Marie, établie au couvent par le P. **LUGI**. Sans doute, elle continue à fonctionner ; un sermon est donné chaque dimanche ; mais il n'y a pas à se faire illusion ; loin d'être florissante, elle va s'affaiblissant de plus en plus. Les recrutements deviennent plus difficiles ; les réunions sont moins fréquentées et, par suite, les sacrements presque abandonnés. Un effort sérieux a été tenté dernièrement pour secouer cette torpeur désolante et ressusciter l'esprit de foi et de piété des congréganistes. Aboutira-t-il, au moins, à une amélioration ? On dirait vraiment que la distance qui sépare le couvent de la ville de Vico est plus grande qu'autrefois et que l'énergie morale, plutôt que physique, leur manque pour la franchir. Dans l'été, il fait trop chaud ; dans l'hiver, il fait trop froid.

Pour être juste, cependant, ajoutons que la neuvaine

ou retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception, fête patronale de l'association, est toujours bien suivie. Également, concours assez nombreux chaque fois qu'un service funèbre doit être célébré pour une congréganiste défunte. Du reste, profitons de cette occasion pour rendre un témoignage bien mérité à la piété des Corsés envers leurs morts. Ce culte est fortement ancré dans leur cœur. Nulle part, peut-être, on ne se montre plus ému à participer au deuil des familles. A Vico, en particulier, au premier son de la cloche qui annonce un décès, vous verriez l'ouvrier lui-même interrompre le travail de la journée pour aller visiter et consoler la famille du défunt. Chaque famille tient à être représentée à la levée du corps et aux funérailles. Il y a plus : ce serait peu, pour eux, que la simple assistance ; ils tiennent à honneur de participer au chant de la messe en faux bourdons, qu'ils possèdent à merveille depuis leur enfance. Le chant du *Dies iræ*, surtout, est d'un effet saisissant, par l'harmonie, la force et la beauté des voix, et la solennité, même un peu exagérée, que l'on y met. Quelle émulation entre les plus habiles à qui chantera le mieux les solos ; l'humilité et la modestie, en cette occasion, paraissent être le moindre de leurs soucis.

Quant au temporel, la maison de Vico, toujours si bornée dans ses ressources, a cependant vu s'accomplir de notables améliorations, dues au zèle intelligent des deux derniers supérieurs, le R. P. ROLLERI, et surtout le R. P. SEMERIA. Non seulement ce dernier réparait les dégâts du tremblement de terre de 1887, entreprenait le crépissage de la façade de la maison qui regarde le jardin, mais il renouvelait, en même temps, le carrelage en mosaïques de l'étage ; ce qui donne à cette partie du couvent un air si propre et si monacal. Une impor-

ante plantation d'oliviers a été faite, en 1894, et elle ne contribuera pas peu, dans l'avenir, à notre provision d'huile. Son nombre d'arbres à fruits ont été plantés dans un nouveau terrain contigu au jardin, formant verger et donnant accès, par une belle allée, à un délicieux bosquet solitaire, si agréable à tous pendant l'été, mais surtout aux bons Pères du grand séminaire, qui nous font l'honneur et le plaisir de passer au couvent une bonne partie de leurs vacances.

Qu'il nous est agréable, en terminant, de n'avoir que des éloges bien mérités à donner au bon esprit, au dévouement généreux et constant de nos chers Frères convers. Tous sont à leur affaire, n'ambitionnant que de se dévouer, dans la plus large mesure possible, au bien général de la maison.

Toujours infatigable et toujours en mouvement, notre F. SORBELLA semble ne pouvoir vivre sans travailler ; il faut le voir, du matin au soir, trotter, trotter encore ; trotte-trotte, si vous voulez, mais, en fin de compte, fournissant une somme de travail très appréciée, vu ses infirmités. Chambrier, sacristain du couvent et de Nesa, tout est tenu avec un ordre et une propreté remarquables.

Qui donnerait quatre-vingts ans à notre cher F. CAMERAC, en le voyant toujours si alerte, si gaillard, si joyeux, ayant en horreur le *dolce far niente* ? Que lui parlez-vous d'honorable retraite, comme s'il n'avait pas juré de mourir comme les braves, sur la brèche, les armes à la main ? Le voyez-vous s'employant de son mieux, comme réfectoier, linge, et chargé d'entretenir la propreté des corridors ?

Notre cher F. NARI serait très reconnaissant à celui qui lui obtiendrait le privilège de la multilocation. Que de fois, il ne sait comment aboutir à tout, tiraillé

de plusieurs côtés à la fois? Jardinier en chef, cellier, vacher, chevrier, etc., il n'a que l'embarras du choix pour le travail; et trop souvent le regret de ne pouvoir faire deux choses à la fois et d'en laisser plusieurs en souffrance, même, parfois ses exercices de piété.

Merci à notre R. P. Provincial, qui a bien voulu nous accorder le cher F. Roux, comme aide sérieux au F. NATI (ce ne sont pas deux, mais cinq Frères convers qu'il nous faudrait pour tirer parti de notre immense propriété). Le bon F. Roux fait ce qu'il peut, donne un bon coup de main pour le travail du jardin et de la vigne, pour les soins du poulailler, pour une foule d'autres travaux accessoires, pour préparer le bois nécessaire aux chambres et à la cuisine. Dernièrement, le cher Frère était heureux de faire ses vœux de cinq ans.

Enfin, le cher F. PALYMANDRI nous est arrivé au mois d'octobre dernier, pour remplacer, comme cuisinier, le bon F. COHARD, appelé à d'autres fonctions à Notre-Dame de Bon-Secours. Avec quelle patience et quelle charité, notre F. PALYMANDRI s'efforce de satisfaire tout le monde (ce qui, on le sait, n'est pas toujours facile). Certes, ce ne sont ni le goût ni la bonne volonté qui lui manquent pour l'accomplissement parfait de ses charges, comme portier et cuisinier. Encore quelques mois d'apprentissage, et qui sait si nous n'en ferons pas un Vatel parfait.

Il est plus que temps, mon révérend et bien-aimé Père, de terminer ce long rapport. Veuillez joindre vos prières aux nôtres, afin que nous soyons tous à la hauteur de notre sainte vocation, pour procurer la plus grande gloire de Dieu, le salut de beaucoup d'âmes et l'honneur de notre bien-aimée Congrégation.

Veuillez agréer, très révérend Père, les plus respectueux hommages d'affection filiale en N.-S. et M. I.

Aristide HAMONIC, O. M. I.

PROVINCE BRITANNIQUE.

MAISON D'INCHICORE.

Nous recevons la lettre suivante, écrite en français par l'un des pères de la maison d'Inchicore. C'est une simple nomenclature, mais qui ne manque pas d'éloquence.

Ordinairement, dans ces pays de la Grande-Bretagne, la saison des missions ne commence qu'avec le carême. Néanmoins, avant cette date, les PP. NICOL et BRADY avaient donné une retraite paroissiale d'une quinzaine de jours à Tipperary, et le P. O'DWYER avait prêché une retraite à l'église succursale bâtie sur le City quay, à Dublin.

Ces retraites paroissiales sont une œuvre assez fatigante, puisqu'il faut prêcher deux fois par jour, et ordinairement nous passons de six à huit heures au confessionnal chaque jour.

Le premier dimanche de carême s'ouvrait simultanément une mission générale dans les soixante-sept églises que le diocèse de Westminster possède dans la ville de Londres (le diocèse de Southwark en a peut-être une vingtaine dans la même ville). Deux églises furent confiées à nos Pères pour y prêcher la mission : celle de Saint-Mary Moorfields, où les PP. BRADY et O'BRIEN eurent des auditoires empressés, et celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Fulham Road, où les PP. DALTON et RYAN ont émerveillé leurs auditeurs.

Le même jour, premier dimanche de carême, une mission s'ouvrit simultanément dans les sept églises paroissiales de la ville de Cork. L'église de Saint-Finbar, dans la partie la plus pauvre de la ville, fut évangélisée

par les PP. NICOL, O'DWYER, BROWN et O'REILLY pendant quatre semaines.

A Londres, les Pères étaient logés presque sous le même toit que l'église; mais à Cork, le presbytère où les Pères eurent leur domicile est à un quart d'heure de marche de l'église. C'est un des ennuis de nos missions que cet éloignement. Par exemple, à Manor-Hamilton, le presbytère est à un kilomètre de l'église, et à Templeorum, il nous fallait trois quarts d'heure de voiture avant d'arriver. S'il fait beau temps, c'est bien; mais si, comme à Cork, il fait un temps d'hiver, sortir à 6 heures du matin et rentrer le soir quand on a prêché une heure ou plus dans une église surchauffée par la multitude, n'est guère agréable.

Voici le règlement suivi à Cork : à 6 heures du matin, la première messe suivie d'une instruction d'à peu près vingt minutes. (Les Pères qui ne disaient pas la messe à cette heure-là se rendaient au confessionnal.) Ordinairement, il y avait une réunion de 300 à 500 hommes à cette instruction. A 9 heures, trois des Pères s'en allaient déjeuner; la seconde messe était dite par un vicaire, puis un Père donnait un discours d'une demi-heure environ. Ordinairement l'auditoire comprenait 700 à 1 200 personnes. Le travail des confessions reprenait alors jusqu'à midi. Après un petit déjeuner, on retournait au confessionnal jusqu'à 3 heures. Un des Pères donnait alors une instruction d'une demi-heure aux enfants des écoles, et les autres Pères récitaient leur bréviaire. A 4 heures, le dîner. A 7 heures du soir, chapelet, sermon et bénédiction du Saint-Sacrement. Ordinairement nous avions 2 000 personnes à ces services du soir. Comme l'église n'a de la place que pour 1 500 personnes, il se trouvait des groupes d'une vingtaine ou d'une quarantaine de personnes à chaque fenêtre et à chaque

porte. Après la bénédiction, l'église remplie des odeurs apportées par les ouvriers tanneurs et par les pêcheurs, il faut se remettre au confessionnal jusqu'à 10 h. 30 ou 11 heures; et le samedi jusqu'à minuit.

Pendant cette mission, à l'église où furent nos Pères, il y eut plus de 12 000 communions.

La retraite de Donnybrook et la mission de Liverpool commencèrent le jour même où les missions de Londres et de Cork se terminaient. Le P. O'DWYER dut quitter Cork le samedi, avant que la mission fût achevée, afin de commencer à Donnybrook le dimanche. A Liverpool, le P. FURLONG commença seul la mission et fut rejoint par les PP. BRADY et O'BRIEN le lundi. C'était une mission en règle qui dura trois semaines. Elle dut être bien fatigante pour les Pères qui n'avaient pris aucun repos après leurs quatre semaines de travail à Londres.

Le dimanche suivant, les PP. BROWN et O'REILLY ouvrirent une retraite à Adare. C'est un bel endroit dans le comté de Limerick. L'église dans laquelle ils prêchèrent avait été bâtie avant la Réforme. Détruite, elle avait été rebâtie et était passée aux mains des catholiques.

Le même jour, dimanche des Rameaux, le P. RYAN commença une retraite de quinze jours dans notre charmante église, à Rockferry.

Dimanche 14 avril, s'ouvrit à Belfast, dans toutes les églises de la ville, un retour de mission de trois semaines. Trois de ces églises nous furent confiées. Les PP. O'DWYER, BRADY et FURLONG étaient à la grande église de Saint-Malachy. Ils eurent à peu près 8 000 communions. Les PP. NICOL, BROWNE et O'REILLY étaient à celle de Saint-Mary, et les PP. RYAN et O'BRIEN évangélisèrent la paroisse de Saint-Mathieu, où ils comptèrent plus de 6 000 communions.

Le premier samedi de mai, six Pères étaient réunis

dans une voiture du chemin de fer du Midi. Le P. Provincial présidait à la récitation de l'itinéraire. On n'avait pas eu le temps de le dire avant de partir, car on était parti de bonne heure. Les PP. O'DWYER et BRADY, qui allaient prêcher une retraite d'une quinzaine à Youghal, avaient à faire sept heures de voyage en chemin de fer. Les PP. KIRBY, BROWNE et RYAN les accompagnaient jusqu'à un pays nommé Mallow, et prenaient ensuite une autre ligne pour se rendre à Lismore, où ils allaient prêcher une mission de trois semaines. Dans les temps anciens, une communauté de religieuses gardait le phare à Youghal, et il y avait alors dans ce pays deux communautés d'hommes et un magnifique sanctuaire érigé en l'honneur de Notre-Dame des Grâces.

Le même jour 1^{er} mai, les PP. NICOL, FURLONG et O'REILLY partaient pour donner une mission dans la magnifique cathédrale d'Armagh, sur l'invitation de S. Em. le cardinal Logue.

Après les missions d'Armagh et Lismore, les Pères rentrent à la maison; mais le repos ne dure pas une semaine, car le dimanche suivant s'ouvrent les retraites et les missions suivantes : Ballyneale pour trois semaines, Portroe et Lattin pour quinze jours, Clonoultz pour une semaine. Les PP. BROWNE et RYAN se rendent à Ballyneale, les PP. NICOL et O'REILLY à Lattin, le P. O'DWYER à Portroe, où le P. BRADY, ayant fini le travail de Clonoultz, se rend immédiatement pour venir en aide au P. O'DWYER.

Le travail de Lattin fini, les PP. NICOL et FURLONG commencent une retraite à Warrenpoint. Peu après, c'est-à-dire au commencement du mois de juillet, nous trouvons les PP. FURLONG, BROWNE et RYAN à Pilltown, pour une mission de trois semaines. A la même date, les PP. O'DWYER et BRADY sont à Cullyhanna pour une quin-

zaine de jours. Le jour même où la retraite de Cullyhanna se clôture, une autre s'ouvre à Knockavilla. Le P. RME, quoique bien occupé de son bazar qui a si bien réussi, s'était rendu à Knockavilla pour ouvrir ce travail et avait cédé la place au P. O'DWYER. Vers la même époque, le P. KIRBY prêchait deux retraites paroissiales, l'une à Newry et l'autre à Ballynabinch. C'est alors que les PP. NICOL et BRADY partirent pour l'Afrique. A d'autres de raconter leurs travaux au pays étranger.

En revenant de Pilltown et de Knockavilla, les Pères qui y avaient travaillé prêchèrent dix retraites à des communautés de religieuses. Le P. O'DWYER en donna trois, le P. BROWNE et le P. RYAN autant, et le P. Supérieur se chargea de la dixième.

Vingt-six retraites à des communautés religieuses, soit d'hommes soit de femmes, ont été données par les Pères de la province pendant l'année qui touche à sa fin. Dans le mois de septembre, les PP. O'DWYER et FURLONG prêchent une retraite à Tipperary pour les membres des confréries. C'est dans ce pays ou à Ballyneale qu'eut lieu l'incident qui suit. Comme j'ai déjà dit, nous commençons les confessions à 6 heures du matin, et c'est une chose assez ordinaire de voir les portes de l'église entourées d'une foule de pénitents dès 4 heures. Or, il arriva que plusieurs hommes se présentèrent à 2 heures du matin. Il pleuvait à verse. Ils enlevèrent la porte du cimetière et s'en servirent comme d'une échelle, déplacèrent un des vitraux et, par la fenêtre, entrèrent dans l'église. Puis, s'étant rendus près des confessionnaux, ils commencèrent le rosaire. Quand les quinze dizaines furent achevées, deux questions furent posées à l'assemblée. Peut-on fumer sans sacrilège dans l'église et peut-on fumer avant la communion sans péché? Un conseil fut tenu et l'on se décida dans le sens de l'affirmative. Et

alternativement, de 3 heures jusqu'à l'arrivée des Pères, le pipe succéda aux quinze dizaines et le rosaire à la pipe (1).

Vers ce même temps, le P. BROWNE prêcha une retraite paroissiale à Lassart. Le premier dimanche d'octobre s'ouvrait une mission à Leith (Écosse), prêchée par les PP. RING, BROWNE et STANLEY.

Le même jour, les PP. O'DWYER et RYAN commençaient la retraite paroissiale à Tullamore.

Le dimanche suivant, le P. O'BRIEN commença une retraite d'une semaine dans l'église de Rathmines.

Puis eut lieu la mission de Leeds. Notre belle et vaste église ne pouvait contenir la foule qui se pressait pour entendre la parole de Dieu. Les PP. O'DWYER, RYAN et O'BRIEN ont prêché cette mission.

Outre ces missions prêchées par les Pères de la communauté d'Inchicore, quelques retraites ont été données par les Pères des autres maisons. Ainsi le P. MAC-SHERRY a prêché une retraite à Bingley, dans le diocèse de Leeds, et le P. DONNELLY vient de finir une retraite dans une autre paroisse du même diocèse. Je ne sais pas le nombre de ces retraites données par nos Pères, mais je viens d'apprendre que le P. COYLE a fini dimanche dernier une retraite d'une quinzaine à Govolton.

Jetant un regard sur les travaux de l'année, nous pouvons dire que Dieu a béni nos œuvres et leur a donné des fruits du salut. Ces bénédictions ont consolé et fortifié les ouvriers apostoliques. Béni soit le saint nom du Seigneur!

(1) D'après des renseignements particuliers, nous croyons que cette scène doit se dédoubler. C'est dans une mission que les hommes sont entrés dans l'église par la fenêtre, et c'est dans une autre qu'ils ont trouvé ce curieux moyen de tromper l'ennui par le rosaire et par... le pipe!

(Note de la Rédaction.)

VARIÉTÉS

I

MANDEMENT DE PRISE DE POSSESSION DE M^r LANGEVIN.

19 mars 1895, fête de Saint-Joseph.

Louis-Philippe-Adélarde LANGEVIN, O. M. I., par la grâce
de Dieu et du Siège Apostolique, archevêque de Saint-
Boniface.

Au Clergé séculier et régulier, aux Communautés religieuses
et à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction
en Notre-Seigneur.

Nos TRÈS CHERS FRÈRES,

Le Souverain Pontife Léon XIII, glorieusement régnant, nous adressait les paroles suivantes dans un bref apostolique en date du 8 janvier 1895 :

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

« D'après le conseil de Nos vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Église romaine, et en vertu de Notre autorité apostolique, Nous pourvoyons, en votre personne, à l'église épiscopale de Saint-Boniface, et Nous vous en nommons l'évêque et le pasteur, vous confiant la plénitude du gouvernement et de l'administration dans les choses spirituelles et temporelles. »

Nous ne vous le cachons pas, nos très chers Frères, ces paroles du Vicaire de Jésus-Christ nous ont fait trembler; car la charge pastorale est un fardeau redou-

table aux anges eux-mêmes, et nous sentons vraiment que nos épaules sont trop faibles pour le porter dignement.

Nous avons, il est vrai, fait parvenir au pasteur suprême, l'illustre Léon XIII, l'expression de notre parfaite soumission et de notre très respectueux et affectueux dévouement; mais nous n'avons garde d'oublier notre indignité, et nous répétons souvent les paroles de saint Pierre au divin Maître: « Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. » (Luc, c. V, v. 8.)

Combien sainte et sublime est la dignité des évêques dans la sainte Église de Dieu!

Ne sont-ils pas les successeurs des apôtres, et n'est-ce pas à eux qu'il a été dit: « L'Esprit Saint vous a placés, vous évêques, pour gouverner l'Église de Dieu? (Act., c. XX, v. 8.)

Ne sont-ils pas ces gardiens vigilants de la maison de Dieu qui doivent toujours être prêts à rendre compte à Jésus-Christ ou à son Vicaire sur la terre, le Pape, de leur troupeau, alors qu'ils entendent ces paroles de nos saints livres: « *Custos, quid de nocte?* » (Is., c. XXI, v. 11. « Sentinelle, que se passe-t-il durant la nuit? »

Si encore nous n'avions qu'à régir une église naissante perdue au milieu des peuplades sauvages, nous nous consolerions en songeant que l'on ne nous demande que l'héroïsme du dévouement; mais non, il s'agit d'une église placée au milieu d'un immense pays plein d'avenir, où la civilisation moderne s'épanouit avec ses nombreux et très précieux avantages dont il faut bénir Dieu, mais aussi avec le triste cortège de ses passions, de ses préjugés, de ses haines de race et de religion, sources fécondes de divisions intestines. Il s'agit d'un siège archiepiscopal illustré par deux vénérables prélats dont les grandes œuvres ont rendu Saint-Boniface célèbre dans le monde entier.

Permettez-nous, nos très chers Frères, de nous consoler en contemplant ces deux grandes figures épiscopales.

C'est à M^{re} Joseph-Norbert Provencher, une des plus pures gloires du florissant collège de Nicolet, que revient l'honneur d'avoir fondé la chrétienté et l'église de Saint-Boniface, comme il s'exprime lui-même.

Il a été vraiment le premier apôtre des vastes régions de l'Ouest canadien. Dieu sait ce qu'il a fallu d'indomptable énergie à cet humble et vaillant travailleur de la vigne du Seigneur pour surmonter des épreuves sans nombre, et comme la conjuration mystérieuse des hommes et des éléments contre son œuvre méconnue et dédaignée. Rien ne put ébranler son courage. Ah! si les anciens Romains rendaient grâce à leurs généraux quand ils n'avaient point désespéré de la République après une défaite, quelles actions de grâce ne devons-nous pas rendre au prélat intrépide qui a eu foi en l'avenir de ce pays au moment où la guerre, les inondations, et des nuées de sauterelles affamées semblaient l'avoir à jamais ruiné au berceau? On peut dire sans crainte que la foi de M^{re} Provencher a été héroïque. Comme Moïse, il a préféré l'opprobre du Christ aux trésors du siècle et il a mérité le bel éloge que la sainte liturgie a fait du juste. « Bienheureux l'homme sans tache, qui a dédaigné l'or et qui n'a pas mis son espoir dans l'argent et les ressources de ce monde. Nommez-le et nous le louerons, car il a fait de grandes choses durant sa vie. » (Com. conf. non pontif.)

Il n'est que juste de faire mention ici de ces prêtres intrépides qui ont formé sa première couronne de collaborateurs infatigables et qui ont donné un illustre prélat à la noble église des Trois-Rivières (M^{re} Lafleche) et un vicaire général à l'église de Saint-Boniface (M. Thi-

beauté. Mais si M^r Provancher a eu le mérite de jeter les fondements de notre église bien-aimée, son illustre successeur, M^r TACHÉ, aura la gloire de l'avoir affermie et défendue, et d'avoir donné à des œuvres dont l'enfance fait sourire, des développements qui frappent d'admiration ceux qui visitent ce jeune pays.

Le premier évêque de Saint-Boniface était sorti des rangs du peuple; il appartenait à cette honorable classe de nos bons cultivateurs canadiens chez qui la foi et la probité sont aussi robustes que la santé du corps; le premier archevêque de Saint-Boniface descendait de cette vaillante et héroïque race des découvreurs qui ont les premiers foulé aux pieds les terres de l'Ouest, mettant généreusement leur énergie, leurs biens et leur épée au service de la France et de la civilisation chrétienne, jusqu'au jour où ils tombèrent glorieusement pour la défense du drapeau fleurdelisé sur les champs de bataille de la Nouvelle-France. Les Varennes de la Vérandrye ne furent pourtant pas heureux dans leurs entreprises. Victimes de la noire envie, ils virent leurs services méconnus, leurs intentions dénaturées, et ils purent croire que leurs sacrifices pour Dieu et la patrie avaient été inutiles; mais Dieu ne permit pas que les labeurs de ces preux sans peur et sans reproche demeurassent stériles, et un siècle plus tard un de leurs arrière-petits, armé seulement de l'humble croix d'Oblat, passait dans le sillon tracé par ses pères et parcourait en canot d'écorce ou en traîne à chiens ces mêmes pays d'en haut, du lac Supérieur aux montagnes Rocheuses, non pas à la découverte de la mer de l'Ouest (océan Pacifique), mais pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Cette gloire posthume était bien due à des existences qui, selon une chronique du temps, n'ont connu du dévouement à la patrie que ses misères.

Il n'est étonnant si le divin Maître, qui appelait le jeune Oblat, élève d'un célèbre collège de Saint-Hyacinthe, à faire de si grandes choses sur les bords de la rivière Rouge et de l'Assiniboine, de la Saskatchewan et du Mackenzie, lui avait fait une large part des dons de la nature et de la grâce. Si c'est le propre du génie de se suffire à lui-même, en quelque sorte, et d'apprendre comme par intuition ce qui coûte tant de labeurs au commun des mortels, sous la conduite des maîtres les plus habiles; si c'est encore le fait du génie de concevoir de vastes plans et de les exécuter heureusement malgré des obstacles quasi-insurmontables et avec des ressources fort restreintes; si enfin le génie permet de lire dans l'avenir les destinées d'un pays et de prévoir les catastrophes qui échappent à l'œil des plus perspicaces, on peut affirmer, sans hésitation, que M^r Antonin-Alexandre TACHÉ a été un homme de génie.

Grâce à ses conceptions vastes et élevées, qui le faisaient se mouvoir à l'aise d'un océan à l'autre, de l'Atlantique au Pacifique; grâce à sa merveilleuse prudence, à sa perspicacité étonnante et à son indomptable énergie, il a été comme l'âme de ces immenses régions qui s'appellent aujourd'hui le Manitoba et le Nord-Ouest. Il a donné une nouvelle impulsion aux œuvres d'apostolat, d'éducation et de charité déjà commencées; il a fondé de nouvelles églises; il a puissamment encouragé le courant immigrateur; il n'a été étranger à aucune entreprise d'utilité publique, en un mot il n'y a peut-être personne qui ait exercé, pendant un demi-siècle, une influence religieuse, politique et sociale égale à la sienne dans cette partie si importante de l'Amérique britannique.

Et je me demande s'il y a un évêque qui ait joui, au Canada, d'un prestige plus grand et qui ait suscité de

plus chauds enthousiasmes parmi ses compatriotes?

Aussi, quand il s'agira d'opérer le grand changement qui a fait de l'ancienne colonie d'Assiniboia ou de la rivière Rouge, la belle province de Manitoba, quand des événements regrettables auront déchainé sur le pays les horreurs de la guerre civile, M^{re} TACHÉ, de glorieuse mémoire, sera appelé par le gouvernement de Sa Majesté à jouer un rôle pacificateur digne des grands évêques des premiers siècles.

Le poids de sa parole était tel, même au déclin de sa vie, que la stabilité des gouvernements a même parfois semblé en dépendre, ce qui lui a attiré des reproches injustes et des chagrins bien amers.

Mais si l'intelligence de ce grand évêque était si vaste qu'elle le faisait planer comme l'aigle dans des sphères supérieures, que dirons-nous de son grand cœur?

C'était vraiment une merveille d'exquise délicatesse et de généreuse tendresse qui coulait à pleins bords et débordait parfois dans ses écrits ou ses conversations intimes.

Évêque missionnaire, il a été animé du zèle le plus ardent pour les intérêts et l'honneur de la sainte Église, et l'on peut dire qu'il a eu constamment soif de souffrir pour les âmes.

Son orthodoxie était telle qu'une simple direction du Vicaire de Jésus-Christ était un ordre pour lui, et le peuple de Saint-Boniface se souvient que tous devaient écouter debout la lecture d'un document pontifical, tout comme l'évangile lui-même. Comme il a aimé cette chère église de Saint-Boniface qui lui a coûté tant de travaux, tant de brisements de cœur, tant de périls, tant de sollicitudes et de larmes!

Comme il a aimé chacun de ceux que le Seigneur lui avait confiés!

Il pouvait bien dire comme l'apôtre saint Paul :

« Qui donc souffre parmi vous sans que je souffre avec lui? » (II Cor., c. XI, v. 21.)

Jusqu'à la fin de sa vie, sa porte fut assiégée par des visiteurs et des solliciteurs souvent importuns, et dans le délire de la fièvre, il indiquait l'endroit où l'on trouverait des billets de banque.

Que de familles et d'individus de toute nationalité et même de toute croyance lui doivent leur position honorable! Que d'hommes il a sauvés du déshonneur et de la ruine! Comme on lui reprochait un jour d'avoir été trop généreux pour un étranger qui se disait Français : « Ah! reprit-il vivement, la France a tant fait pour ce pays que je ne puis me refuser à aider un de ses enfants. C'est l'or de la France qui a soutenu nos missions et qui les maintient encore. »

Patriote sincère, il a aimé passionnément le doux pays de sa naissance, la vieille province de Québec, dont il a si souvent parlé avec émotion, et nul ne mettra en doute sa tendresse pour le pays de son adoption, ce Manitoba et ce Nord-Ouest qu'il avait sillonnés en tous sens, et dont il connaissait tous les secrets. Chaque lac, chaque rivière, chaque forêt, chaque prairie, que dis-je? chaque brin d'herbe lui rappelait un souvenir heureux ou pénible, et faisait vibrer son noble cœur, et jamais la couronne d'Angleterre n'a eu un sujet plus loyal et plus dévoué.

Tant il est vrai que l'Église catholique est la meilleure école du vrai patriotisme et de la fidélité au drapeau. Aussi, jamais trait n'a été plus cruel à son cœur que les accusations lancées contre lui par des compatriotes, lui reprochant d'avoir trahi les intérêts des enfants du sol, ces bien-aimés de son cœur, ou encore d'avoir trahi la cause sacrée de nos écoles catholiques du Manitoba.

Ce vieil archevêque, que l'on disait décrépît, circonvenu et vacillant comme un flambeau qui s'éteint, se leva alors dans sa dignité outragée afin de repousser ces odieuses calomnies et de revendiquer nos droits scolaires méconnus.

Les pages émues qu'il a écrites alors, au seuil de son éternité, avec une vigueur presque juvénile, resteront à jamais comme un monument impérissable de sa haute intelligence, de sa logique inexorable, de l'exquise délicatesse de son cœur d'évêque et de patriote, et de son attachement inviolable à la cause sacro-sainte de l'éducation catholique. Aussi Dieu, pour le récompenser, lui ménagea-t-il la délicieuse consolation de voir l'épiscopat canadien tout entier seconder avec empressement et bonheur ses nobles efforts, en signant la pétition adressée au gouverneur général du Canada pour demander que l'on portât remède à la législation scolaire pernicieuse et injuste dont nous souffrons encore.

Ces voix émues et suppliantes de ses frères dans l'épiscopat, s'élevant d'Halifax à Vancouver, comme il le dit lui-même, et frappant à la porte des pouvoirs publics, furent plus douces à ses oreilles que les applaudissements chaleureux qu'il avait entendus si souvent durant sa belle vie.

Une autre joie suprême de sa vie d'évêque Oblat missionnaire fut la visite du T. R. Père Général de son ordre, qui avait traversé les mers afin de donner une dernière accolade fraternelle à un de ses fils les plus illustres et les plus chers.

Depuis le jour où le jeune missionnaire de l'Île à la Croix avait entendu le vénéré fondateur des Oblats, M^r DE MAZENOD, de pieuse mémoire, lui dire avec un accent d'ineffable tendresse : « Tu seras évêque et tu

n'en seras pas moins Oblat, » bien des événements avaient agité sa vie.

Il nous écrivait un jour : « J'ai quarante ans d'épiscopat Oblat, j'ai quarante-cinq ans de profession comme Oblat. Dieu sait la pensée unique qui a dominé toute cette existence ! »

Cette pensée unique, il put l'expliquer au deuxième successeur du vénéré Fondateur, et Dieu sait ce que les colloques intimes de ces deux vénérables vieillards, représentant les Oblats du nouveau et du vieux monde, apportèrent de consolations au cœur si sensible de notre regretté seigneur et père.

Il nous suffira de dire qu'il nous répéta bien souvent depuis : « L'épiscopat canadien et notre chère Congrégation des Oblats ont comblé mon âme de joie. Le succès de notre cause et de nos œuvres est certain, je puis mourir en paix. »

Voilà, nos très chers Frères, le Père que nous avons perdu. Il n'est plus, le sage pilote qui dirigeait si habilement le vaisseau de notre jeune église à travers les écueils et sur les flots courroucés !

Il n'est plus, le vaillant capitaine qui nous conduisait au combat et qui se servait de sa plume puissante comme d'un glaive pour protéger l'arche sainte et surtout défendre l'enfance chrétienne, et faire comprendre à nos ennemis ce que peut encore un évêque mourant.

Il n'est plus, le bon pasteur qui commandait si bien ses brebis et qui a si généreusement donné sa vie pour elles !

Jamais jour de deuil n'a été plus douloureux et plus lugubre que celui où les cloches de Saint-Basile sonnèrent le glas funèbre du grand archevêque que nous pleurons encore. « Monseigneur Taché est mort ! Mon-

« seigneur TACHÉ est mort ! » répétait chacun avec stupeur, l'âme navrée et les larmes aux yeux. Nos frères séparés eux-mêmes l'ont pleuré avec nous.

La parole de l'Écriture relatant le deuil de la nation jurée à la mort de Judas Machabée s'est réalisée.

« Le peuple d'Israël pleura toutes ses larmes et le deuil dura de longs jours, et ils disaient : « Comment est tombé le vaillant qui sauvait Israël ? » (I Mach., c. IX, v. 20.)

S'il est maintenant, nos très chers frères, une consolation pour nous, qui sommes appelé à succéder à ces deux hommes extraordinaires placés comme deux candélabres étincelants ou deux oliviers de paix dans la maison de Dieu, c'est de penser qu'ils veillent sur nous et nous protègent du haut du ciel. Nous avons besoin de nous rappeler en ce moment que la voix du Souverain Pontife est la voix de Dieu même quand il dit à un pauvre religieux comme nous : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. » (Jos., c. XXI, v. 15 et 17.)

En outre, il nous est doux de rappeler ici les paroles de notre regretté prédécesseur nous disant en tout abandon de cœur : « Je vous désirais depuis dix ans. » — Nous sommes donc l'élu de son choix aussi bien que l'élu de Rome. Il avait pensé qu'un membre d'une Congrégation religieuse qui a sacrifié tant d'hommes et versé tant de ressources dans le Nord-Ouest pour l'avancement de la religion et qui n'a jamais dit : « C'est assez » quand il s'est agi du salut des âmes les plus abandonnées, trouverait parmi les siens un appui précieux, une force immense pour le bien, d'autant plus que les vénérables suffragants du métropolitain Oblat de Saint-Boniface sont tous des membres de la même Congrégation.

Et il nous semble entendre le vicaire de Jésus-Christ

et notre regretté et bien-aimé Père lui-même nous dire en ce moment comme l'apôtre à son disciple Timothée : *Depositum custodi* (I Tim., c. VI, v. 20), « Gardez le dépôt ». — Cette parole, a dit un grand prédicateur de ce siècle, a traversé les espaces et les siècles, passant d'un évêque à l'autre comme un testament et une garantie de l'intégrité de la foi. — Voilà pour nous le testament de l'illustre M^{re} TACHÉ.

Mais quel est ce dépôt sacré qu'il nous faut garder ? C'est d'abord la pure doctrine de Jésus-Christ, telle qu'enseignée par la sainte Église catholique, apostolique et romaine, colonne et soutien de la vérité. C'est elle que nous avons juré de professer et de défendre toute notre vie, au jour de notre consécration épiscopale.

Il y a ensuite le trésor si précieux de nos libertés religieuses et surtout nos droits scolaires si malheureusement foulés aux pieds.

Comme hommes libres, comme chrétiens surtout, nous devons maintenir les droits inaliénables que la loi naturelle confère aux pères de famille pour l'éducation de leurs enfants. Au nom de ces droits sacrés sauvegardés par les traités les plus solennels, les promesses royales elles-mêmes, et reconnus par le plus haut tribunal de l'empire britannique, que dis-je ? par Sa Majesté elle-même en conseil ; au nom de la justice et de l'équité et pour l'honneur du drapeau britannique et de la noble province de Manitoba, nous ne cesserons de réclamer nos écoles catholiques.

Ce dépôt qu'il nous faut garder, c'est la grande œuvre de la conversion des milliers de sauvages païens qui vivent dans ce diocèse ou dans notre province ecclésiastique et pour lesquels l'heure de la grâce semble avoir sonné. Il nous semble les entendre nous dire : « Père, enseigne-nous à prier. Envoie-nous des hommes de la

prière. » Sera-t-il dit que ces petits auront demandé du pain et qu'il ne s'est trouvé personne pour leur en donner ?

Ce dépôt sacré, c'est l'œuvre vitale, l'œuvre fondamentale de la colonisation d'un pays qui a besoin de se peupler pour être fort et prospère. C'est ici le lieu de rappeler une devise bien connue : « Emparons-nous du sol. »

Ce dépôt enfin, ce sont les institutions d'éducation et de charité et toute autre œuvre implantée en ce pays par nos infatigables prédécesseurs. Ils ont pour ainsi dire créé, à nous l'humble rôle de conserver, de défendre, de développer ou de compléter leurs œuvres dans la mesure de nos forces.

Mais, nos très chers frères, qui sommes-nous pour entreprendre une pareille tâche ? Nous l'avouons sincèrement, de nous-mêmes nous ne pouvons rien, mais nous osons dire avec saint Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie. » (Philp., c. IX, v. 13.)

Nous croyons que c'est Dieu qui nous envoie vers vous et nous croyons pouvoir vous dire : « Celui qui nous envoie est avec nous et il ne nous laissera pas seul. » (Joa., c. XIII, v. 29.)

Nous avons placé notre confiance dans le cœur sacré de Jésus, source de tout bien, de toute lumière et de toute force, le maître de toutes les nations de la terre et le médecin de nos âmes.

Nous avons ensuite adressé à l'auguste mère de Dieu, à Marie Immaculée, la prière du général israélite à Débora : « Si vous venez avec moi, j'irai ; si vous ne voulez point venir avec moi, je n'irai point. » (Les Juges, c. IV, v. 8.)

Nous recourrons souvent à celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille, et c'est avec joie

que nous lui avons donné une place d'honneur dans nos humbles armoiries. Avec la mère de Jésus, nous avons l'appui de son chaste époux, du puissant saint Joseph, premier patron du Canada, et de la bonne sainte Anne, la grande thaumaturge de la Côte-de-Beaupré.

Enfin nous adresserons nos supplications aux saints du Canada, surtout à ceux dont l'Eglise a reconnu les vertus héroïques, à savoir : le vénérable M^r Laval, premier évêque de Québec, l'église mère de presque toutes les églises du continent nord de l'Amérique ; la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de Québec ; la vénérable Sœur Marguerite Bourgeoise, fondatrice des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, et enfin la vénérable Mère d'Youville, fondatrice des Sœurs Grises de Montréal. A ces noms il nous est doux d'ajouter, dans nos prières quotidiennes, ceux des héroïques Pères Jésuites martyrisés par les barbares Iroquois ; de la merveilleuse Catherine de Saint-Augustin, de l'Hôtel-Dieu de Québec ; du pieux M. Olier, le plus insigne bienfaiteur de Ville-Marie, aujourd'hui Montréal, et de la douce vierge iroquoise Catherine Tekakwitha, du Sault-Saint-Louis, pour lesquels nous désirons ardemment les mêmes honneurs. Après Dieu et ses saints, nous comptons sur l'aide de nos vénérables et bien-aimés suffragants de l'Alberta, des bords de la Saskatchewan, du Mackenzie et du Fraser. Nous sommes doublement frères, nous n'en serons que plus unis et plus forts. Mais au milieu de nos luttes, nous tournerons nos regards vers le centre de l'unité, vers Rome, cité de la paix et flambeau du monde. C'est de là que nous viendra le mot d'ordre. Puis, nous aimerons à nous adresser aux vénérables évêques de la vieille province de Québec et des autres

provinces de la Puissance canadienne, afin que le secours nous vienne d'un plus puissant que nous.

Pourrons-nous jamais oublier, nos très chers frères, le spectacle unique de tant de vénérables membres de l'épiscopat canadien et même américain qui sont venus avec leur noble escorte de prêtres distingués et amis se grouper autour de nous à l'endroit même et comme sur le champ de bataille où notre Père et notre mentor bien-aimé a succombé, comme pour dire à tous : *Frater noster est.* (Gen., c. XXXVII, v. 27.)

« C'est notre frère ! Nous ne le laisserons point seul. Nous combattrons à ses côtés. »

Illustres Seigneurs et vénérés Pères, soyez-en à jamais bénis, et que le Divin Sauveur vous comble de joie et de grâces en retour de ce grand acte de foi en la parole du Vicaire de Jésus-Christ, et de cette admirable charité digne des temps apostoliques.

Après l'épiscopat, vient le corps sacerdotal. Nous avons aussi besoin de vous, ô prêtres de Jésus-Christ, très dignes pasteurs des âmes, nos très chers collaborateurs comme curés ou missionnaires, comme desservants, aumôniers ou vicaires dans ce vaste diocèse.

Il nous souvient d'avoir entendu notre vénéré prédécesseur vous lire avec émotion les pages touchantes qu'il vous adressait dans un de ses derniers écrits. « Je remercie mes prêtres, disait-il ; leur abnégation et leur zèle les élèvent à la hauteur de la situation. »

Nobles paroles ! Héritage sacré pour nous ! Nous ne les oublierons pas. Elles nous disposent à l'estime et à la confiance qui rendront nos rapports plus faciles et nous permettront d'espérer davantage de chacun de vous ; car nous avons besoin de vous. Votre pensée nous accompagnera partout. Nous avons appris de nos vénérables et bien-aimés maîtres, les messieurs de

Saint-Sulpice, combien est sainte la tribu sacerdotale et quelle sollicitude affectueuse elle exige de nous.

Il nous reste maintenant à faire appel au dévouement intelligent, désintéressé et filial de tous les bons laïques que le Souverain Pontife lui-même invite à se rallier autour du drapeau de la religion et de l'Église, gardienne vigilante de toutes les vraies libertés.

Leur concours nous sera précieux, nous le sollicitons avec instance, nous y comptons. A la noble et vaillante petite phalange de citoyens dévoués qui se serre en ce moment autour de nous avec une confiance bien propre à nous combler de joie, de nouvelles recrues viendront se joindre. Nous faisons appel à tous les amis sincères de notre jeune pays, et nous offrons nos sincères remerciements à ceux qui ont travaillé à son agrandissement et à sa prospérité.

Vous ai-je oubliées, ô vous, saintes et belles communautés religieuses, *héroïques* en toutes circonstances, selon le mot de notre vieil archevêque défunt ? Assurément non. Vous êtes ces bataillons d'élite toujours prêts à se porter là où il y a le plus de travaux à entreprendre, le plus de souffrances à endurer et de périls à braver. Vous avez déjà ma confiance, nous travaillerons ensemble sous le regard de Jésus et de sa divine mère.

C'est à vous, nos bien-aimés frères, Oblats de Marie Immaculée, que nous nous adressons tout d'abord. Grâce à vos travaux apostoliques, à votre zèle éclairé, à des privations dont la seule pensée épouvante la nature, vous avez continué l'œuvre de nos premiers Pères dans les missions que l'on dit être les plus pénibles du monde.

Vous avez souffert la faim, la soif, le froid, le dénuement et l'isolement pour l'amour de Jésus-Christ, et vous avez inscrit partout en ce pays l'humble devise de

notre bien-aimée Congrégation, qui est celle du divin Maître lui-même :

« Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres. »
Evangelizare pauperibus misit me. (Luc, c. IV, v. 18.)

Aussi, des bords de l'Océan Pacifique aux rivages du lac Laplue, et depuis la frontière américaine jusqu'au pôle nord, on peut dire que grâce à vous, « les pauvres sont évangélisés ».

Pauperes evangelizantur. (Math., c. XI, v. 5.)

Né voyez-vous pas que la moisson jaillissante demande de nouveaux ouvriers? Hâtons-nous de la cueillir, car elle est en péril. Daigne le Seigneur nous envoyer de nouveaux missionnaires.

Et vous, vénérables Pères de l'illustre Compagnie de Jésus, incomparables éducateurs de la jeunesse, vous nous aiderez à faire du cher collège de Saint-Boniface que vous dirigez avec tant d'habileté et de dévouement, un foyer de lumières encore plus abondantes et plus fécondes, si c'est possible.

Vous êtes les bienvenus dans ce diocèse, dignes fils de saint Bernard, bons Pères Trappistes de Notre-Dame des Prairies (Saint-Norbert). Nous nous réjouissons à la pensée que vous êtes appelés à continuer dans le nouveau monde l'œuvre bénie des moines agriculteurs de la vieille Europe. L'histoire vous appellera les moines de l'Extrême-Occident, et nous, nous vous nommerons nos insignes bienfaiteurs.

Nous vous voyons avec joie auprès de nous, admirables chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, qui avez formé le noble dessein de faire revivre les traditions de ferveur, de régularité et d'études du clergé paroissial des premiers siècles. Chaque paroisse que vous fondez devient une forteresse pour notre foi et nos libertés. Soyez-en à jamais bénis.

— Mes chers Pères de la Société de Marie, continuez votre belle œuvre éducatrice au milieu de la bonne population de Winnipeg. Le fait que vous tenez en France une place d'honneur à l'avant-garde de la docte phalange des éducateurs, et les succès qui couronnent vos travaux aux États-Unis, nous donnent confiance en vous. *Excelsus!* Allez de l'avant!

Pourrons-nous vous louer et vous remercier suffisamment, à vous, généreuses filles de la vénérable Mère d'Youville, Sœurs Grises de Montréal? Un hôpital, un orphelinat, deux écoles industrielles, un pensionnat, plusieurs écoles élémentaires et un noviciat pour alimenter tant d'établissements, voilà votre riche mais lourde part d'héritage dans ce diocèse. Vous en avez même franchi les limites pour aller jusque sur les places inhospitalières du Mackenzie, et demain, peut-être, vous serez au pôle nord, afin de soulager ceux qui souffrent, d'instruire les ignorants et d'être les mères des pauvres petits orphelins.

Laissez-nous vous adresser les paroles de nos saints livres: *Benedictio Domini super vos, benedicimus vobis de domo David.* « Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, nous vous bénissons au nom du Seigneur. » (T. c. XXVIII, v. 8.)

Honneur à vous aussi, infatigables Sœurs des Saints Noms de Jésus-Marie de Montréal! Vous tenez haut et ferme, à Winnipeg, le drapeau de l'éducation catholique, et vous y avez conquis l'estime, le respect et l'admiration de tous. Vous êtes l'honneur de la religion. Puissent vos vides douloureux se combler bientôt. Croissez et multipliez-vous. (Genès., c. I, v. 22.)

N'est-ce pas vous, fidèles Compagnes de Jésus, que la bonne Sainte-Anne d'Auray, gardienne du berceau de votre noble Institut sur la terre bretonne, a envoyées

an secours de nos pauvres Missions du Manitoba et du Nord-Ouest, qui ont grandement besoin de votre dévouement d'éducatrices habiles et expérimentées? Le cri de votre vénérée Mère Fondatrice a été entendu. *Sitio*, « J'ai soif ». Vous continuerez à sauver beaucoup d'âmes dans ce pays, et vous serez plus que jamais les bénies de Jésus, dont vous êtes les Compagnes si fidèles.

Voilà, nos très chers frères, nos fermes appuis, et, certes, nous en avons grand besoin.

Nous n'ignorons pas que les ennemis de notre sainte foi et de nos libertés religieuses et nationales ne dorment point, mais ils trament, dans l'ombre, de nouveaux projets plus iniques peut-être que les premiers. Forts du secours de Dieu que nous implorons, et sachant fort bien que notre cause est la sienne, nous ne craignons pas nos ennemis; mais nous oserons dire, comme le grand saint Hilaire, que nous craignons trois choses : *Mihi metus est de periculo mundi, de silentii mei reatu, et de judicio Dei.* (*Hilar. ad Const.*)

Nous craignons le *péril social*, le crime de notre silence et le *jugement de Dieu*.

Oui, la stabilité même de l'ordre social est ébranlée par les doctrines perverses et l'audace impudente de certains hommes qui semblent établir en principe que les catholiques n'ont aucun droit dans ce pays, que la force est le droit et que le nombre est la loi, et c'est là ce que nous appelons le *péril social*.

Nous redoutons notre propre faiblesse lorsqu'il s'agira d'élever la voix même pour condamner les forts et les puissants; par-dessus tout, nous craignons que les désordres publics ou secrets, les injustices criantes dans les affaires, les abus de boisson et autres qui règnent dans le pays provoquent la colère de Celui qui châtie les na-

tions ici-bas, parce qu'elles ne franchiront pas le seuil de l'éternité.

C'est pas que nous craignons la souffrance. Le disciple n'est pas plus que le maître, selon la belle parole de saint Ambroise : « C'est la vocation d'un évêque de souffrir », *Patiar, quod est episcopi*. Toutefois, nous ne pouvons nous défendre de quelque inquiétude.

Plusieurs d'entre vous, nos très chers frères, seront sans doute surpris d'apprendre que certains établissements religieux sont dans un état précaire, et que le pays ne donne pas toujours le pain quotidien aux prêtres de Jésus-Christ.

Aussi, nous éprouvons un immense besoin de secours d'en haut et nous le solliciterons par une prière commune et fervente.

Nous désirons que les communautés religieuses adressent au ciel des supplications ardentes, et qu'elles offrent leurs sacrifices, leurs pénitences, leurs communions et des pratiques spéciales de dévotion afin que nous obtenions nos écoles catholiques.

Nous voulons que, dans chaque école, on récite chaque jour trois *Ave Maria* à cette intention spéciale, bien expliquée aux enfants.

C'est pour nos chères écoles que nous ferons publiquement les exercices du beau mois de Marie, et qu'on continuera à réciter les « cinq *Pater* et *Ave* » déjà prescrits à la fin de la grand'messe et de la bénédiction du Très Saint-Sacrement; seulement, on y ajoutera les invocations suivantes :

- « Sacré cœur de Jésus, ayez pitié de nous;
- « Cœur Immaculé de Marie, priez pour nous;
- « Saint Joseph, priez pour nous;
- « Bonne sainte Anne, priez pour nous;
- « Saints du Canada, priez pour nous. »

Nous profitons de cette circonstance pour déclarer que tout prêtre muni de la juridiction dans ce diocèse pourra continuer à l'exercer, et que, pour toute question touchant à l'administration des sacrements ou à la discipline ecclésiastique, on devra s'en tenir aux décrets du premier concile de Saint-Boniface, approuvés par le Saint-Siège. L'oraison *De mandato* sera : *Ad postulandam charitatem.*

En terminant, nos très chers frères, nous supplions instamment la Divine Bonté de vouloir bien vous combler de ses abondantes bénédictions afin que, selon la parole de l'Écriture, vous soyez toujours ce peuple agréable à Dieu et empressé à toutes sortes de bonnes œuvres. (Tit., c. II, v. 14.)

Vous goûterez alors la paix et la joie dans le Saint-Esprit (Rom., c. XIV, v. 19), en retour de votre fidélité.

Que le Dieu qui élève les âmes et éclaire les intelligences vous donne santé, vie et bénédiction ; à lui seul gloire, honneur et actions de grâces dans les siècles des siècles.

Sera le présent mandement lu dans toutes les églises et chapelles de notre diocèse où se fait l'office public, et au chapitre de toutes les communautés religieuses, le premier dimanche après sa réception.

Fait à Saint-Boniface, le 19 mars, fête de Saint-Joseph, et jour de notre consécration épiscopale, sous notre seing et sceau et le contre-seing de notre secrétaire.

† L. P. ADÉLARD, O. M. I.,
Archevêque de Saint-Boniface.

Par mandement de Sa Grandeur l'Archevêque de Saint-Boniface.

Joseph GEORGE, prêtre, O. M. I.,
Secrétaire, *pro temp.*

II

DEUX OUVRAGES D'UN OBLAT DE MARIE¹.

Les deux volumes que nous présentons à nos lecteurs ne sont déjà plus nouveaux. Il y a environ deux ans que le premier a paru, et le second est en vente depuis une dizaine de mois. On s'étonnera que nous ne les ayons pas annoncés plus tôt ; mais, outre qu'ils sont écrits en anglais et qu'ils ont, par là-même, moins d'intérêt pour nous, qui pouvait deviner que John Priestman cachait le nom d'un Oblat de Marie, du R. P. John FITZPATRICK ? Il était, d'ailleurs, préférable, avant de louer un des nôtres, de le laisser louer par des étrangers.

Les éloges n'ont pas manqué à l'auteur de *God's birds* (les Oiseaux du bon Dieu). En Angleterre et en Amérique, les principaux organes de l'opinion catholique ont rendu compte de son ouvrage, et tous l'ont fait dans les termes les plus favorables. La *Dublin Review* y trouve « condensé le résultat de longues études et d'une érudition très étendue ». — « Pourvu d'une vaste érudition tempérée par une tendre piété et rehaussée par une riche imagination, non moins que par un grand bonheur dans l'expression de ses idées, l'auteur, dit l'*Irish Ecclesiastical Record*, nous a donné un charmant volume ». Il est, au dire du *Freeman's Journal*, « ravissant comme la voix des habitants de l'air dont il traite ». « — On ne pouvait, ajoute le *Dublin indépendant*, souhaiter un livre plus charmant sur ce charmant sujet. » Toutes ces appréciations se résument dans celle du *Weekly Register* : « Cet ouvrage fait honneur à celui qui l'a écrit et au clergé catholique en général. »

(1) *God's birds*, by John Priestman, London, Burns and Oates. — *Father Faber's May Book*, compiled by an Oblate of Mary Immaculate, London, Burns and Oates.

« Tous les oiseaux sont à Dieu, lisons-nous au début, mais ceux de la Bible lui appartiennent à un titre spécial, car, de même que les hommes mettent des oiseaux en cage pour jouir de leurs chants, ainsi Dieu en a-t-il placé dans nos saints livres afin qu'ils y glorifient son nom. »

Ce sont ces derniers qui font l'objet de *God's birds*, une charmante plaquette d'une centaine de pages, petit format in-quarto. Elle renferme dix-sept chapitres, dont chacun, ou à peu près, forme une courte monographie d'un des oiseaux les plus souvent mentionnés dans la Bible.

Ceux dont le nom revient plus rarement dans les pages sacrées sont réunis et traités sous un titre commun. On y trouve reproduits les principaux passages de l'Écriture concernant les oiseaux en général, et tous ceux qui ont trait à un oiseau déterminé. Ce n'est pas à dire que le R. P. FITZPATRICK se borne à une simple nomenclature. Les textes qu'il rapporte sont toujours bien amenés. Il fait parler tour à tour le Saint-Esprit, les naturalistes, les poètes et les saints. Ses citations sont entremêlées de légendes naïves, de pieuses allégories, de descriptions charmantes. On dirait un filet ourdi avec art et délicatesse autour de chaque oiseau et lui servant à la fois de cage et de parure. Ce n'est pas un livre d'exégèse, et quelle clarté les textes n'empruntent-ils pas au commentaire qui les accompagne ! Ce n'est pas un livre d'histoire naturelle, et que de détails intéressants on y rencontre ! Ce n'est pas un livre de poésie, et elle y déborde de toutes parts. Ce n'est pas un livre de piété, et toutes les pages en sont pénétrées. Il est également à sa place sur la table d'un salon et dans le parloir d'une maison religieuse.

Mieux que tout ce que nous pourrions dire nous-mêmes,

quelques extraits aideront le lecteur à se former une idée de l'ouvrage et du talent de l'auteur.

Maître corbeau a l'insigne honneur d'être nommé le premier dans la Bible. Le R. P. FITZPATRICK le trouve moins noir qu'il ne semble l'être en réalité. Encore un peu et il le préférerait à la blanche tourterelle. « L'irisation de son aile, dit-il, peut soutenir favorablement la comparaison avec celle du cou de la colombe. Plus d'une fois, j'ai contemplé les deux oiseaux prenant leur nourriture côte à côte, et ces couleurs jumelles qu'on dirait découpées dans le premier des arcs-en-ciel, brillant d'un même éclat sur le fond noir des plumes du corbeau et sur le fond blanc de celles de la colombe, de beaucoup préférées aux premières, me rappelaient cette consolante promesse de Notre-Seigneur nous assurant que son Père céleste fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, sur les justes et sur les pécheurs. »

Vous ne devineriez pas d'où vient à la huppe cette jolie touffe de plumes qui orne sa tête ? Le voici : « Un jour que Salomon traversait le désert, il allait succomber sous le poids d'une chaleur accablante, quand une troupe de huppées vint se placer, comme un nuage, au-dessus de sa tête afin de le défendre contre les rayons brûlants du soleil. Pour les récompenser du service qu'elles lui avaient rendu, il promit de leur accorder la faveur qu'elles voudraient. Les huppées exprimèrent le désir de porter une couronne d'or semblable à celle du roi. Mais voilà que, poussés par la jalousie, les autres oiseaux se mirent à leur poursuite et en tuèrent un grand nombre. Celles qui survécurent, regrettant leur convoitise première, s'en retournèrent auprès du roi et lui demandèrent à ne porter désormais qu'une couronne de plumes. Si quelqu'un doute de cette histoire, il n'a qu'à bien regarder la première huppe qu'il rencontrera

et il la verra, consciente de l'antique gloire de sa race, incliner et redresser la tête, baisser son aigrette pour la relever ensuite et se regarder avec complaisance dans le miroir de toutes les flaques d'eau. »

On sait que le coucou n'a pas de nid et qu'il dépose ses œufs dans celui du voisin. Une légende bohémienne va nous apprendre pourquoi. « Les heureux habitants de l'air étaient, une fois, occupés à construire leurs nids, quand arriva l'Annonciation de la Vierge. Tous suspendirent le travail en l'honneur d'un aussi saint jour. Seul, paraît-il, le coucou refusa de chômer cette grande fête, et, en punition de ce manque de respect, il fut privé de nid pour toujours. » Pauvre coucou !

Dans le *larus* de la Vulgate on peut voir, non seulement le coucou, mais encore la mouette de mer, oiseau commun en Palestine. Et l'imagination de nous ramener dix-huit siècles en arrière pour nous faire contempler ce tableau :

« Le soir commence à étendre son ombre sur la mer de Galilée, et Jésus dort dans la barque ballottée par la tempête. Une mouette attardée suit le sillage, luttant bravement contre l'orage déchainé, poussant des cris aigus qu'on dirait échappés d'une poitrine humaine, se laissant tomber, par intervalles, pour s'y reposer un instant sur le sein de la mer en courroux. Et quand Jésus se lève pour apaiser les vents et les flots, il semble montrer du doigt le courageux oiseau qu'on aperçoit encore, dans l'obscurité de la nuit qui avance à grands pas, reposant sur les vagues aussi tranquillement que sur sa couvée : bel exemple de confiance pour ses disciples, tandis qu'il leur dit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? »

Le pélican est l'emblème de l'amour maternel. Il mérite la réputation dont il jouit, s'il est vrai, comme on le

dit, qu'ils ouvrent la poitrine pour faire boire son sang à ses petits, quand il n'a plus rien à leur donner en nourriture. Mais voici ce qu'il en est en réalité.

« Cet oiseau vit des fruits de la pêche. Il porte suspendu à son cou un sac élastique pouvant contenir, à ce qu'on assure, une dizaine de litres. C'est dans cette poche qu'il met le poisson à mesure qu'il le prend. Lorsqu'il veut l'en retirer pour s'en nourrir, lui et sa couvée, il est obligé de presser contre sa poitrine l'extrémité de la mandibule supérieure, et ce point rouge, aperçu au milieu des plumes toutes blanches, produit l'effet d'une goutte de sang. Telle est, sans nul doute, l'origine de la légende qui met autour du pélican une auréole de gloire et d'honneur. »

A un enfant de la verte Erin, la vue d'un nid dépouillé de son trésor et mis en pièces rappelle tout naturellement une scène d'éviction en Irlande.

« Dans ses heureux jours, sur cette terre infortunée, on regardant avec orgueil sa douce compagne et ses tendres petits pressés autour de lui, plus d'un avait dit, comme Job : « Je mourrai dans mon petit nid ! » Mais, à présent que ce nid est détruit et que ses débris gisent épars le long de la route, le père et la mère, dans l'amertume de leur chagrin, évoquent le souvenir de leurs illusions évanouies, lui, renonçant déjà à l'espérance, elle, s'y attachant encore comme à une amie qui console et fortifie, tandis que, tout près d'eux, leurs enfants, uniquement sensibles aux peines de l'heure présente, font entendre des cris étranges et nouveaux. »

Ce qu'il y a peut-être de plus curieux concernant les oiseaux de la Bible, c'est que la chauve-souris — une amie que tant de personnes désirent voir à une si grande distance — ait été placée parmi eux, quoique mammifère, et non à côté de la souris, sa cousine, sur la liste des

animaux impurs dont l'usage était défendu par la loi. Cette flatteuse classification, suivie d'ailleurs par Spencer, Scott et plusieurs autres poètes, inspire au R. P. FITZPATRICK la pieuse réflexion que voici :

« Lorsque je vois, dans la Bible, comment les auteurs sacrés, écrivant sous l'influence divine, ont compté la chauve-souris au nombre des oiseaux du bon Dieu — en dernier lieu, il est vrai, mais parmi eux, tout de même — bien que, de sa nature, elle n'ait aucun droit à cette place, une pensée me rend heureux : je me plais à espérer, comme une faveur à laquelle je n'ai aucun titre en rigoureuse justice, mais sur laquelle l'infinie bonté de Dieu me permet de compter, que l'ange du Seigneur, guidé par le même souffle de l'Esprit-Saint, écrira mon nom quelque part, ne fût-ce qu'à la fin de la dernière page, dans le Livre de vie. »

Le R. P. FITZPATRICK étant prêtre et missionnaire, nul ne peut s'étonner qu'il prêche un peu, même lorsqu'il écrit. Mais ses sermons sont de ceux où l'on ne dort pas. En voici deux spécimens :

« On peut affirmer, dans plus d'un sens, que le coucou s'est fait un nom. Il le dit, ou plutôt, selon la remarque de Wordsworth, il le crie à tout passant. C'est au point qu'en plusieurs langues, en anglais, en français, en arabe, ce mot a passé de la langue de l'oiseau dans celle de l'homme. Je me souviens d'avoir entendu, à minuit, un coucou répéter son nom à la jeune lune, de peur qu'elle ne l'oubliât dans sa course.

« Le coucou fait encore exception en ceci : on l'aime, quoiqu'il parle toujours de lui-même, et il ne fait jamais plus de plaisir aux autres que lorsqu'il cherche sa propre satisfaction. Prenons garde de l'imiter, nous ne serions pas aussi heureux. La note monotone du coucou n'a pas besoin d'excuse, si nous nous rappelons qu'au dire des

Hindous elle est une invocation continuelle de Dieu. »
« Après le coucou, le paon. Il nous vient de l'Inde. Les vaisseaux de Salomon l'amènèrent en Palestine avec le singe, son compagnon de voyage. Des paons et des singes faisant ensemble la traversée, que ce devait être comique ! Il me semble voir les paons se panader chaque jour au soleil, écrit le R. P. FITZPATRICK, et, avec une satisfaction manifeste, déployer sous les yeux des marins émerveillés leur queue aux prismatiques et luxueuses couleurs. Puis, quand les matelots, habitués à cette représentation, se furent éloignés un à un, les oiseaux, faute de spectateurs plus distingués, firent de leur mieux pour gagner l'admiration des singes. Ceux-ci, qui pourraient en douter ? ne manquaient pas de contrefaire les paons. Ils imitèrent sans trop de peine la voix criarde et le port majestueux et fier de l'oiseau ; mais c'est en vain qu'agitant vivement et enroulant leur pauvre et maigre appendice, ils auraient essayé de faire la roue. Cette dernière partie du programme, ils laissèrent à d'autres le soin de la remplir... aux messieurs et aux dames qui, parés de leurs plus beaux atours, se prélassent et se pavant, cherchant à fixer tous les regards. »

Concluons cette série, déjà trop longue, de citations par une page où il nous semble qu'on trouve réunies les qualités principales de l'auteur.

« Adoratrices du feu, les hirondelles suivent l'astre du jour dans sa marche et érigent sous plusieurs ciels leurs mignons sanctuaires en l'honneur de celui qui a « établi son tabernacle dans le soleil ». Peut-être celles que nous voyons arriver parmi nous sont-elles de petites pèlerines revenues de leur voyage annuel en terre sainte, car il y en a plusieurs espèces en Palestine et aux autres pays bibliques, et, là-bas comme ici, elles émigrent. Il est doux de penser qu'elles ont visité les

lieux où, durant la vie mortelle de Notre-Seigneur, des membres de leur famille construisaient leurs nids au bord du toit, peut-être, de la sainte maison de Nazareth, avec l'argile foulée par ses pieds sacrés, et prenaient leurs ébats dans le beau ciel bleu que ses yeux bénis aimaient à contempler.

« Une fois, loin, bien loin d'ici, sur une terre australe, je comptai environ trois cents nids d'hirondelles suspendus à une grande construction, du côté exposé au soleil. Sur la porte entr'ouverte de leurs jolis cottages, bâtis sur deux rangs, le long du toit et à des distances égales, comme des maisons bordant une rue, les heureuses petites ménagères se tenaient debout, et je pus les entendre bavarder avec leurs voisines jusqu'à la fin du crépuscule. C'était un charmant spectacle, charmant et triste à la fois, car il me faisait soupirer après la patrie absente, comme soupirera toujours, à la vue des hirondelles, quiconque est loin de son pays.

« Hier seulement, semble-t-il, les hirondelles sont venues; et elles nous quitteront demain. Dieu dit à l'hirondelle, comme jadis le centurion au soldat : « Va ! » et elle part; et une autre fois : « Viens ! » et elle arrive, et l'oiseau reconnaît la voix du Seigneur dans le mystérieux et irrésistible instinct qui le pousse, quand les jours se font courts et sombres, à traverser les continents et les mers pour trouver, avec un autre été, l'azur d'un nouveau ciel. »

« Nous sommes, nous aussi, des oiseaux de passage, car « nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, « et nous en attendons une que nous habiterons un jour ». Lorsque l'hiver de la mort arrivera, semblables à de jeunes hirondelles qui, pour la première fois, essayent la force de leurs ailes et s'aventurent en tremblant dans l'espace, nos âmes, se livrant, avec une confiance mêlée de crainte,

la conduite de la Providence, prendront leur vol vers la demeure éternelle du ciel, où elles seront accueillies par notre Père céleste qui les réchauffera aux glorieux rayons de sa face et au contact de son cœur. »

« En lisant telle et telle page, en voyant, par exemple, l'auteur se frapper la poitrine au souvenir des nids qu'il a dévalisés lorsqu'il n'avait pas encore douze ans, quelques-uns seront tentés de lui reprocher ce qu'ils oseront peut-être appeler sa naïveté et ses enfantillages. Mais, si l'auteur avait moins d'innocence, parlerait-il aussi bien des oiseaux et serait-il aussi touchant ? Appartiendrait-il à la famille des saints et à celle des poètes ? François d'Assise réprimandait les bouchers, ces cruels, disait-il, qui égorgaient ses frères les petits agneaux. Quant aux poètes, si tous ne sauraient pleurer de tendresse, comme Victor Hugo (1), sur les araignées et sur les limaces, ni chanter le baudet qui meurt sous les coups « pour n'avoir pas voulu écraser un crapaud » (2), du moins nous avertissent-ils, avec Wordsworth, de prendre garde « que dans nos plaisirs et nos fêtes entre jamais la souffrance du plus petit des êtres capables de sentir ». Or, a dit Joubert, il ne faut jamais, en poésie, penser autrement que les poètes, ni, dans les choses de la piété, autrement que les saints.

« On se demandera, sans doute, quel but a eu en vue l'auteur de *God's birds*. Mais est-ce qu'il s'est proposé un but ? Les oiseaux du bon Dieu ! Il se sera laissé tenter par un sujet si plein de promesses, et il aura fait œuvre d'ar-

(1) Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
Sur le vil puceron qu'on voit aux fenilles pendre,
Sur le crabe hideux, l'affreuse scolopendre,
Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux.
(*Les Contemplations*, liv. VI, XXVI.)

(2) *La Légende des siècles*, t. II, XIII.

tiste, sans se préoccuper autrement de l'utilité de son travail. Ce n'est pas à dire qu'il n'en ait aucune. D'abord, il intéresse vivement le lecteur. On ne saurait parcourir ces pages si attachantes sans tomber sous le charme. A mesure que passent devant nos yeux ces portraits faits de mains de maître, nous voyons en esprit et nous entendons les oiseaux dans les lieux mêmes qu'ils ont choisis pour demeure, sur la montagne, dans la lande, au bord des eaux. « Tantôt, c'est l'aigle qui plane au-dessus du Liban, dans l'azur du ciel où il est né; tantôt, c'est la douce tourterelle qui roucoule dans les oliviers du jardin de Gethsémani où elle a caché son nid. Ici, aux pâles lueurs de la lune, le pittoresque héron apparaît, debout sur un pied, au milieu des papyrus qui hérissent les rivages de la mer de Galilée; ailleurs, la première volée d'hirondelles prend son essor vers le nord, où elle a hâte de venir jouir de notre premier été, et elle arrive parmi nous, portant encore, comme une bénédiction, sur les ailes quelques rayons du soleil radieux de terre sainte; ou bien, spectacle plus émuant encore, la poule rassemble ses petits sous ses ailes près de l'endroit où, de l'abondance de son Sacré Cœur rempli d'ineffables desirs et de regrets infinis, Jésus parla au peuple de Jérusalem des choses qu'il aurait voulu faire en sa faveur. »

Le R. P. FITZPATRICK n'a pas voulu seulement nous intéresser, il s'est encore proposé de rendre les oiseaux plus aimables à nos yeux. Pour épigraphe, il a choisi ce quatrain de Coleridge : « La meilleure prière est faite par celui qui aime le mieux — toutes les créatures, les plus petites comme les plus grandes; — car le cher Seigneur qui nous aime — a fait et aime toutes choses. » Ce n'est pas difficile d'aimer les oiseaux, ils sont si aimables de leur nature ! Mais ici, combien ils le paraissent davantage dans le cadre où ils se présentent à nous et

où nous voyons. Dieu lui-même les reconnaît pour siens, parler d'eux avec tendresse, les entourer de soins touchants, et conclure avec eux, non moins qu'avec nous, des pactes d'alliance !

Mieux connus et plus aimés, les oiseaux à leur tour nous aident à mieux connaître et à aimer davantage Celui qui les a faits.

Bien rapporte qu'un habitant de la Lybie, nommé Psaphon, ayant pris un certain nombre d'oiseaux, leur apprit à répéter ces mots : « Psaphon est Dieu. » Quand il les jugea suffisamment instruits, il les rendit à la liberté. Les oiseaux, en se dispersant, n'oublièrent pas leur leçon. A force de la leur entendre réciter, les Africains, frappés d'un prodige qu'ils ne pouvaient s'expliquer, finirent par croire que Psaphon était vraiment Dieu, et ils lui décernèrent les honneurs divins.

C'est une jolie fiction ! Mais elle est tout au plus une ombre bien pâle de cette vérité éclatante : que, de mille manières, par leurs nids, leur chant, leur vol, les oiseaux proclament hautement la providence du Créateur. Cela est doublement vrai des oiseaux de la Bible, dont Dieu a daigné nous parler lui-même par la bouche des auteurs inspirés, et tout particulièrement du petit nombre de ceux — vrais oiseaux du bon Dieu, en vérité ! — qui furent bénis par les paroles tombées des lèvres du Verbe incarné.

Et de même que les oiseaux connaissent Dieu, Dieu aussi les connaît. On n'a qu'à parcourir *God's birds* pour s'en convaincre. Lu comme il doit l'être, avec le souvenir bien présent à l'esprit que nous aussi, non moins bien que les oiseaux, nous sommes l'objet des tendres soins de la Providence, et que nous avons beaucoup plus de prix à ses yeux, ce livre ne peut que nous aider à rendre entièrement vraies ces consolantes paroles

du divin Maître : « Je connais les miens et les miens me connaissent. »

Ce compte rendu dépasse de beaucoup les limites que nous nous étions fixées, et nous n'avons pas encore parlé du *Father Faber's May Book*. Il est pourtant délicieux, ce volume de tout petit format, sous sa couverture d'azur, avec ses tranches dorées, surtout avec ses trésors cachés à l'intérieur. Pour en dire tout le bien qu'il mérite, le temps et l'espace nous font défaut. Heureusement que son éloge est facile à faire. Hormis la préface — une petite page — il n'y a pas dans ce livre une seule ligne, un seul mot qui ne soit tiré des œuvres du P. FABER. S'il en est ainsi, répondra-t-on, quel est le mérite de l'auteur? Mais c'est précisément d'avoir composé un excellent mois de Marie rien qu'avec des emprunts faits à l'illustre écrivain. La tâche n'était, d'ailleurs, pas aussi aisée qu'on pourrait le croire. Elle demandait beaucoup de travail, de jugement et de goût. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle a été accomplie avec un entier succès. On trouve dans ce livre, pour tous les jours du mois de mai, deux ou trois pages de prose, une pièce de poésie et, en guise de bouquet spirituel, une oraison jaculatoire rythmée. Peut-être, sur un ou deux points, l'ordonnance des sujets pourrait-elle prêter flanc à la critique, et nous avons regretté, dans ce volume comme dans le précédent, l'absence de toute table de matières; mais ce sont là des vétilles auxquelles il vaut mieux ne pas s'arrêter. Les extraits sont toujours faits avec discernement, et la plupart sont remarquables. La lecture de chaque jour n'est pas longue, elle ne demande que quelques minutes; mais combien elle est attrayante et instructive! Chaque page de ce volume renferme une ou plusieurs fleurs sur lesquelles l'esprit peut aller butiner sans cesse, toujours sûr d'y trouver un miel abondant.

Lorsqu'une bonne chose a été enfin bien faite, dit le *Weekly Register*, on s'étonne qu'elle n'ait pas été faite plus tôt. Tel est le cas pour le *Mois de Marie* du Père Faber. Mais l'auteur est un de ceux qu'on ne perd rien à attendre, car il semble avoir hérité, pour une bonne part, du talent poétique et de la tendre piété de l'écrivain dont il a fait une étude approfondie. On le voit, bien qu'il n'y ait pas un mot, dans le livre, qui ne soit extrait du P. FABER. »

Pour juger de l'habileté d'un orfèvre, il suffit de voir un diamant taillé de sa main. Le R. P. FITZPATRICK nous offre deux bijoux. C'est plus qu'il n'en faut pour nous donner une juste idée de son talent et nous faire conserver les meilleures espérances. Nous lui disons donc en terminant : *Profer de thesauro tuo nova et vetera!*

REVUE

I. UNE LETTRE PONTIFICALE.

Notre très révérend et bien-aimé Père Général ayant présenté au Souverain Pontife, par l'intermédiaire de M^r Tarozzi, secrétaire des lettres latines, sa récente circulaire sur la prédication, a reçu la réponse qu'on va lire. Le chef de la famille, heureux d'avoir été agréable, par l'hommage de sa piété filiale, au Vicaire de Jésus-Christ, s'empresse de transmettre à la Congrégation la bénédiction de Sa Sainteté Léon XIII, comme un précieux témoignage de paternelle bienveillance.

*Reverendissimo Patri Ludovico SOULLIER, superiori generali
Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ.*

Exhibui sane Beatissimo Patri illud obsequii tui testimonium, epistolam videlicet quam nuper, de verbo divino enuntiando, ad alumnos Sodalitatis universos dedisti. Bene Ei grata fuerunt et pium officium et res. Laudavitque vigilantiam et sollertiam tuam, quum in præscriptis Ecclesiæ religiose amplectendis, tum vero in constitutionibus eximii Conditoris vestri tuendis confirmandisque, hac præsertim in parte quæ missionarios proxime attingit, quippe qui ministerio divini verbi sese devoverunt. Et quoniam eadem constitutiones jam apud vos, Deo adjuvante, probe vigent, eo certe vigeant amplius atque uberius, accedente tam gravi hortatione tua, provectisque, ut accuratis, sacræ doctrinæ studiis. Id autem quo felicius eveniat, apostolicam ipse bene-

dictionem et tibi et universæ Sodalitati amanter impartiri quam gaudeo me tibi posse nuntiare.

Tibi, reverendissime Pater, deditissimus

VINC. TAROZZI,

D. N. Leonis XIII ab epist. latinus.

Romæ, ex ædib. Vatic., die XXIV apr. an. MDCCCVC.

Voici la traduction de cette lettre :

*Au très révérend Père Louis SOULLIER, supérieur général
de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.*

Je n'ai pas manqué de présenter au Saint-Père le témoignage de votre piété, je veux dire la lettre que vous avez adressée récemment à tous les membres de votre Société, sur la prédication de la parole divine. Sa Sainteté a eu pour très agréable votre pieux hommage et votre lettre. Elle a loué votre vigilance et votre zèle soit à embrasser avec une religieuse affection les prescriptions de l'Église, soit à sauvegarder et à maintenir les constitutions que vous a données votre illustre Fondateur, surtout en ce qui regarde plus spécialement les missionnaires, qui se sont voués au ministère de la parole divine. Ces constitutions qui, grâce à Dieu, gardent toute leur vigueur parmi vous, ne pourront qu'exercer une action plus forte et plus fructueuse par le fait de vos graves exhortations et des progrès de la science sacrée, objet de tous vos soins. Pour aider à atteindre plus heureusement ce but, Sa Sainteté vous a donné avec affection, à vous et à toute la Société, la bénédiction apostolique, que je suis heureux de vous transmettre.

Je suis, très révérend Père, votre tout dévoué

VINC. TAROZZI,

Secrétaire des lettres latines
de Sa Sainteté Léon XIII.

Rome, du palais du Vatican, le 24 avril 1895.

II. L'ESPRIT ET LES VERTUS DE M^r DE MAZENOD.

Les *Petites Annales* ont annoncé déjà la publication du bel ouvrage du R. P. BAFFIE sur *l'Esprit et les Vertus de M^r de Mazenod*. Voici la lettre que M^r Mignot, évêque de Fréjus, vient d'adresser à l'auteur :

Fréjus, 24 avril 1893.

« MON CHER SUPÉRIEUR,

« J'écrivais, il y a quelques années, à M^r Ricard, en achevant la lecture de sa *Vie de M^r de Mazenod*, qu'il y avait lieu de regretter que le cadre et les proportions de son ouvrage n'eussent pas comporté une étude plus approfondie des vertus surnaturelles que le pieux évêque de Marseille avait pratiquées à un si haut degré.

« Il semblait qu'en traçant son plan, l'auteur avait compris que le soin de mettre en lumière la vie intime de son héros dût être réservé à l'un des fils spirituels du fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée :

« Je ne suis donc pas surpris que vous ayez assumé une tâche qui s'accorde si bien avec le penchant de votre cœur et les occupations habituelles de votre ministère.

« Montrer par des faits nombreux, par des exemples saisissants, par des anecdotes heureusement choisies, le long, le continu travail de la grâce dans une âme généreuse et dotée de la plus virile énergie, fournir par des témoignages irrécusables et accumulés la preuve que l'austérité de la pénitence et l'héroïsme du zèle ont brillé chez un évêque de nos jours avec un éclat qui rappelle celui qu'ont jeté les plus illustres pontifes, c'est là assurément rendre un véritable service à ceux auxquels votre ouvrage va offrir la plus attrayante comme la plus édifiante lecture : à vos propres confrères d'abord, qui vous devront de mieux connaître chacun

des traits qui composent la grande figure de leur Père et fondateur ; aux fidèles qui seront heureux de voir se perpétuer le souvenir d'un prélat dont le nom est resté populaire dans nos régions ; à nos séminaristes enfin, auxquels vous présentez l'argument le plus capable de confirmer les leçons que vous leur donnez sur la nécessité d'aspirer à la perfection sacerdotale.

« C'est en pensant à eux surtout que je vous félicite d'avoir si bien réussi à démontrer que les merveilles de la grâce ne cessent pas de s'accomplir dans les âmes fidèles à leur vocation. Plus d'un sentira en vous lisant le désir de se livrer complètement à l'action divine qui l'a conduit au séminaire et qu'il ne peut, sans infidélité et sans danger, contrarier par des vues humaines ou par de pusillanimes hésitations.

« Malgré la réserve que vous vous êtes imposée, plusieurs de vos appréciations paraîtront sévères ou inexactes à certains lecteurs. L'œuvre de M^r de Mazenod a été si étendue, si personnelle aussi, qu'elle a dû forcément rencontrer des contradicteurs, et quoique vous en ayez dit dans votre introduction qu'il est encore trop tôt pour la mettre en pleine lumière, il ne faudra pas vous étonner si, sur plusieurs points, vous ne rencontrez pas l'assentiment unanime des critiques,

« Mais, somme toute, je souscris bien volontiers aux paroles de votre introduction : « Nous ne croyons pas que l'Eglise ait compté à travers les siècles beaucoup d'âmes plus mortifiées, plus intérieures, plus éprises de la gloire de Dieu. »

« J'ai toute espèce de motifs pour souhaiter à votre livre un succès qui sera avant tout un signe du résultat qu'il aura produit et du bien qu'il aura opéré.

« Agréez, mon cher Supérieur, l'assurance de mes sentiments dévoués. »

« † EUDOXE-IRÉNÉE. »

III. L'INCENDIE DE PONTMAIN

Le dernier numéro des *Missions* était déjà imprimé lorsque eut lieu ce triste événement. Le R. P. THIRIET le raconte dans les *Annales de Notre-Dame de Pontmain*.

« Très calme avait été la matinée du 22 février. Les Pères missionnaires se préparaient dans la retraite aux travaux apostoliques, le départ pour les missions de carême devant avoir lieu le lendemain. Ils se trouvaient dans leurs cellules, les junioristes étaient en classe, le R. P. Supérieur célébrait, à la basilique, la messe de pèlerinage, lorsque, vers 8 heures et demie du matin, rétentit du dehors le cri lugubre : *Au feu !*

« Des ouvriers avaient aperçu les premières flammes et donnaient l'alarme.

« En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, Pères, Frères et enfants se précipitent du côté du danger, afin d'arrêter les progrès du feu. Hélas ! tous nos efforts restent impuissants. Activée par le vent, la flamme s'élance de tous côtés dans les combles de l'édifice et dévore, en un clin d'œil, la charpente du toit. L'incendie ayant éclaté au-dessus du dortoir des enfants, sous la toiture de l'aile faisant face au chevet de la basilique, gagne immédiatement l'autre extrémité du couvent, où se trouve la chapelle intérieure. C'est à grand-peine qu'on parvient à retirer les saintes Espèces ; autel, statues, candélabres, tableaux, tout disparaît en quelques instants.

« En vain essaye-t-on de sauver les lits du dortoir, les habits des enfants ; il faut reculer devant le fléau et préserver les papiers et les meubles du premier étage.

« Les pompes de Landivy n'arrivent que deux heures plus tard. Cependant, la population de Pontmain, accourue au secours, se prête activement à l'organisation

du sauvetage. Admirable et bien digne d'éloges fut la conduite des quinze cents personnes qui firent la chaîne pendant sept heures sans désespérer. On remarqua surtout l'infatigable dévouement de nos junioristes.

« A quelle cause attribuer ce désastre ? Il est difficile de le dire. Toute idée de malveillance doit être écartée. Il est probable que le sinistre a été occasionné par des étincelles qui auraient couvé quelque temps sous les ardoises. C'est ce qui expliquerait l'intensité du foyer dès le début. Elle a été telle qu'on n'a pas même pu jeter par les fenêtres ce qui se trouvait dans les mansardes.

« Tout le mobilier qu'elles contenaient, les vêtements et les lits des enfants, les collections des *Annales*, les cantiques des missions, les livres du R. P. BERTHELON et de M. Bonnel sont en cendres.

« Toute la lingerie est perdue avec la moitié de la bibliothèque.

« De cette grande et belle maison récemment construite au prix de bien des sacrifices, il ne reste que les murs.

« Grâce au dévouement des religieux, et non sans danger, dit la *Semaine de Laval*, les archives, la caisse du sanctuaire, les registres, ont pu être sauvés. »

« C'est donc une perte considérable, puisque rien du mobilier n'était assuré. Nous attendions, pour le faire, l'achèvement complet du bâtiment et l'installation définitive.

« La perte la plus sensible pour les missionnaires est la disparition, en partie, de leurs manuscrits, fruits d'un long et persévérant labeur. Daigne Notre-Seigneur avoir pour agréable le fait de notre résignation !

« L'immeuble était couvert par une assurance de 70 000 francs. La compagnie l'*Union* a évalué au chiffre

de 39 697 fr. 33 la part qu'elle prend à sa charge. C'est un appoint qui nous aidera un peu à réparer les dégâts. — Dieu merci, il n'y a pas eu le moindre accident de personne. C'est ce qui nous console en ces tristes circonstances. Quel épouvantable malheur si le feu eût pris pendant la nuit ! Nos junioristes auraient été inévitablement la proie des flammes. »

Les réparations de la maison de Pontmain sont poussées avec activité et l'on peut espérer que le juniorat de Notre-Dame d'Espérance sera reconstitué dans un avenir prochain.

IV. FUNÉRAILLES DU R. P. GARIN.

Les Canadiens de Lowell ont fait des funérailles grandioses à ce vétéran de l'apostolat. Le corbillard, précédé de quatre sociétés d'hommes ou de jeunes gens, avec drapeaux et bannières, d'une fanfare, d'un chœur nombreux, était entouré d'une garde d'honneur à cheval, et suivi d'un archevêque, de deux évêques, du maire, du clergé, de nombreux notables de la cité et des paroissiens de Saint-Joseph. Sur tout le parcours, une grande foule se pressait. Beaucoup de magasins et de maisons particulières étaient tendus de draperies noires ou autres emblèmes de deuil. Avant les obsèques, une foule qu'on a évaluée à près de 30 000 personnes avait défilé devant le corps du missionnaire, exposé dans l'église toute drapée de noir.

NOUVELLES DIVERSES

La maison du noviciat de Tewksbury, qui avait été la proie des flammes, sera reconstruite sur un plan nouveau, mieux adapté aux besoins de l'œuvre.

Le R. P. AGIER, Cassien, poursuit la visite de ses missions d'Afrique. Après avoir prêché la retraite annuelle aux Pères du Transvaal, il a dû se rendre dans le vicariat de l'État libre d'Orange.

DÉPART DE MISSIONNAIRES. Le R. P. ANTOINE, visiteur de Mackenzie, s'est embarqué au Havre le 20 avril.

Le 4 mai, se sont embarqués au Havre, avec le R. P. LECORRE, qui retourne à sa Mission de la Providence dans le Mackenzie :

Les RR. PP. HOUSSAIS, Gabriel-Marie, du diocèse de Nantes; LE GUEN, Joseph, du diocèse de Vannes; VACHER (postulant), du diocèse de Vannes; tous trois destinés aux missions du Mackenzie; le R. P. ÉVAIN, Isidore, du diocèse de Nantes, destiné à la province du Canada.

Les FF. convers : DENNER, Joseph, du diocèse de Metz; BRECHSCHNEIDER, Wilhelm, du diocèse de Paderborn; EISEMANN, Joseph, du diocèse de Fribourg-Bade, destinés aux missions du Mackenzie.

Les postulants convers : COSMAD, Vincent; LE RIO, Joseph; LE BARBIER, Jean-Pierre; LE NOEL, Joachim; tous du diocèse de Vannes et destinés aux missions du Mackenzie; le postulant convers CADIO, Félicissime, du diocèse de Vannes, destiné aux missions de M^r GRANDIN.

Les Sœurs postulantes : LECORRE, Eugénie; DANIC, Hélène; PRONO, Françoise; KERSURAN, Marie-Julienne;

COSMAD, Jeanne-Marie; MELLINER, Mathurine : toutes du diocèse de Vannes et destinées aux missions du Mackenzie.

La caravane du R. P. LECORRE rejoindra le R. P. ANTOINE, assistant général et visiteur des missions de l'Athabaska-Mackenzie, à Edmonton, à la fin de mai. C'est probablement le 29 mai que les missionnaires prendront la route de l'extrême Nord.

— LITURGIE. Un indult autorise les membres de la Congrégation à faire l'office de Saint-Lazare selon le propre des Oblats de Saint-François-de-Sales de Troyes.

— BIBLIOGRAPHIE. Viennent de paraître : *Le P. Laverlochère, missionnaire Oblat de Marie Immaculée, apôtre de la baie d'Hudson*, par le R. P. SOULERIN, O. M. I. Beau volume illustré. — Prix : 3 francs; fortes remises pour distributions de prix.

L'esprit et les vertus du missionnaire des pauvres. Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille et fondateur des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, par le R. P. BAFFIE, O. M. I., supérieur du grand séminaire de Fréjus. Un fort volume de près de 700 pages. — Prix : 3 fr. 50; franco, 4 francs.

Vie de M^{sr} de Mazenod, par M^{sr} RICARD, 3^e édition. Cette édition contient autant de matière que les précédentes; le format est à peu près le même. — Prix fort : 3 fr. 50.

Les éditeurs ont bien voulu consentir à une réduction de 40 pour 100, pour toute commande de 25 exemplaires.

Le IV^e volume de l'ouvrage du R. P. CORNE : *Le Sacrifice de Jésus*.

— NÉCROLOGIE. Les feuilles publiques ont annoncé la mort de M^{sr} RICARD, prélat de Sa Sainteté. Nos frères, nous n'en doutons pas, se feront un devoir de prier pour ce disciple et cet ami des Oblats, pour ce fils dévoué de M^{sr} DE MAZENOD.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N^o 131. — Septembre 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

MISSION DE QU'APPELLE.

LETTRE DU R. P. CAMPEAU, PIERRE-THÉOPHILE,
AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Notre-Dame de l'Espérance,
Montagne de Tondre, janvier 1895.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Depuis plusieurs semaines, je désire me transporter auprès de vous, mais j'ai souvent manqué les trains à raison de mes courses incessantes dans les réserves sauvages.

Notre retraite annuelle terminée, j'étais au lac Croche le 8 août. Je passai dans ce centre de Missions les mois d'août et de septembre, occupé à visiter les catho-

liques et les païens des réserves d'Osoupe, de Kiwishtaya, d'Otchapahowes, du Petit-Veau-Jaune et du Jishib. Ce sont là les cinq réserves différentes rattachées à la Mission du Saint-Cœur de Marie, lac Croche. Elles se suivent les unes les autres sur les côtes sud de la belle vallée de Qu'Appelle. Elles sont à 6, 9, 15 ou 20 milles de notre église placée au centre, dans la réserve même d'Osoupe. J'en donnai une dizaine de jours à chacune, occupé à visiter, à instruire les catholiques et les païens à domicile. Tous les samedis, j'étais à notre église pour les offices du dimanche. La piété, la foi de ces bons sauvages et de ces métis, leur fidélité à assister à tous les exercices, le jour du Seigneur, me consolent toujours beaucoup. En septembre, j'ai baptisé la sœur et le neveu d'Osoupe, deux adultes païens. J'ai aussi admis, comme catéchumènes, deux familles païennes. Je continuerai à les préparer dans le cours de cet hiver, et j'espère que, l'été prochain, ces bons catéchumènes deviendront les bien-aimés, les élus de Jésus et de Marie.

Un jour, je parlais à un de ces sauvages de la grandeur et de la puissance communiquées aux prêtres. Il me dit : « Ah ! je te crois, tu dis la vérité. J'ai vu à Qu'Appelle les très grandes robes noires venues de bien loin. J'ai entendu leurs paroles fortes, et j'ai été touché au cœur. Wah ! wah ! j'étais content d'être là, moi. Quand ils ont promené dehors Celui que tu appelles *le Grand-Esprit de la communion*, wah ! wah ! je regardais bien et je disais en moi-même : « Geget mamanda wisiwak » ogon. Vraiment, ces prêtres font des choses grandes, merveilleuses. » Ces conversions, très révérend Père, sont la récolte précieuse des fruits de votre séjour mémorable au milieu de nous, à qu'Appelle.

Au commencement d'octobre, le R. P. FAYREAU et moi nous nous dirigeons vers les trois réserves de Sautaux

de Sioux-Assiniboïnes de la montagne d'Orignal, à 100 milles du lac Croche et à plus de 150 milles de Qu'Appelle. Nous avons, dans ces réserves éloignées, quelques catholiques, et plusieurs enfants de ces Indiens sont à l'école industrielle de Qu'Appelle.

Nous avons passé deux semaines au milieu de ces pauvres enfants des bois. Je promenai mon beau nez au milieu des miens — les Cris et les Sautaux — tandis que le bon P. FAYREAU déployait son zèle auprès des fiers Sioux-Assiniboïnes. Notre mission terminée, nous plions bagages et nous partons à l'aventure. Le temps était devenu très mauvais, le vent du Nord avec son souffle glacé nous apportait une neige abondante. Partout, de la montagne d'Orignal au lac Croche, la prairie était couverte d'un gros pied de neige. Dans les ravins, nous en avons parfois rencontré plus de 3 pieds. Une brume épaisse ne nous permettait pas de voir distinctement à plus d'un quart de mille de nous. Enfin, nous voilà partis, et, après avoir erré ici et là pendant plus d'une heure, nous trouvons notre chemin. La voiture roule à peine ; souvent il nous faut descendre pour découvrir le chemin, ou battre la route afin d'ouvrir un passage à nos chevaux. Mais voilà la nuit, nous sommes encore en pleine prairie, impossible de distinguer le chemin. Que faire ? Nous descendons de nouveau de la voiture, nous marchons de côté et d'autre, priant notre bonne Mère Marie. Nous distinguons clairement un grand chemin large de 10 à 12 pieds. Ce chemin, ouvert le jour même de notre départ des réserves, fut notre salut. Un Français, du nom de Desoraz, l'avait fait au moyen d'une grande charrue en bois, afin de conduire à leur bergerie plusieurs milliers de moutons, surpris par la tempête à plus de 9 milles de leur hivernement ordinaire. Nous remercions notre Mère Immaculée qui veille

toujours sur le missionnaire, et nous suivons cette grande route, tracée, on aurait dit, tout exprès pour nous. Vers 10 heures du soir, nous étions chez ce bon Français, M. Desoraz. Ce brave monsieur nous donna la plus bienveillante hospitalité. Nous avons consacré deux jours à nous occuper des familles catholiques établies en cette localité.

Le temps étant devenu plus favorable, nous poursuivons notre route vers le lac Croché. Arrivés à Qu'Appelle, vers la fin d'octobre, nous avons la consolation de rencontrer le R. P. LANGEVIN.

Pour nous récompenser des misères et des difficultés de ce long voyage, notre puissante Reine du Ciel nous accorde la faveur, bien appréciée, de recruter dans ces réserves un enfant sauteux païen pour l'école du R. P. HUGONNARD.

Après quelques jours de repos passés avec nos bons Pères, je fis une tournée chez mes bons amis les Sautaux et les Cris, des réserves de Paskwa, Maskawipihitang et Piepot. Je passai presque tout le mois de novembre au milieu des sauvages de ces trois réserves, courant ici et là, tantôt chez les catholiques, tantôt chez les païens. Tous les dimanches, j'étais chez Paskwa, où nous comptons plus de cent catholiques sauvages, sauteux et cris. Notre ami Piepot, encore fier païen, mais toujours bien disposé envers nous, m'a souvent parlé de vous, très révérend Père. « J'ai, dit-il, toutes ses fortes paroles dans mon cœur. Je pense quelquefois à l'ouvrage de cette grande robe noire. Lorsque tu lui écriras, dis-lui que Piepot le salue de loin. »

Depuis décembre dernier, je suis dans les grands bois de la montagne de Tondre. Le R. P. PERREAULT, actuellement au lac Croché, a passé près de vingt jours ici avec moi, afin de s'initier à la belle langue sauteuse. Grâce à

M. Benneby, notre excellent maître d'école ici, nous avons maintenant un petit orgue dans notre église. Le P. PERREAULT a obtenu une grande réputation comme musicien. Un de mes sauvages communiquait ainsi, en français, ses impressions sur notre orgue, alors touché par le bon P. PERREAULT : « Ah bin! c'est comme rien ça, c'est une belle petite musique ça! Ah bin! c'est comme rien ça, ce Père-là la fait bien chanter, cette petite musique-là. »

Ce résumé de mes courses nombreuses dans les trois centres de Missions déjà mentionnés vous dit assez, très révérend Père, que je ne puis suffire à tous les besoins de mes Missions. Je cours tout le temps, je fais mon ouvrage à la hâte, et ainsi, je le constate avec peine, il m'est impossible d'opérer des travaux sérieux et solides.

Voici les réserves que je visite régulièrement :

1° Paskwa, centre de Missions, à 15 milles sud-ouest de Qu'Appelle ;

Maskawipihitav, à 30 milles sud-ouest de Qu'Appelle ;

Piepot, à 45 milles sud-ouest de Qu'Appelle ;

Yellowsky, réserve à 80 milles de Qu'Appelle.

De chez Piepot, une fois l'année, je me rends dans cette dernière réserve, au lac Long. L'an dernier, j'y ai rencontré quelques sauvages catholiques, plusieurs païens et un bon nombre de métis.

2° « Montagne de Tondre », centre de Missions ;

Maskawikwaw, à 50 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Poor Man, à 70 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Days Star, à 75 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Gordon, à 60 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Lac Poisson, à 100 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Lac des Noisettes, à 150 milles nord-ouest de Qu'Appelle.

Je visite une fois ou deux dans l'année ces deux dernières réserves, encore toutes païennes. Nous avons deux enfants de ces réserves éloignées, à l'école du R. P. HUGONNARD. Dans mes récentes visites, j'y ai baptisé six enfants. Mes visites ne datent que de deux ans.

3^e Osoûpe, centre, à 60 milles est de Qu'Appelle;

Petit-Veau-Jaune, à 50 milles est de Qu'Appelle;

Jishib, à 50 milles est de Qu'Appelle;

Kiwishtaya, à 70 milles est de Qu'Appelle;

Otchapahowes, à 80 milles est de Qu'Appelle;

Montagne d'Orignal, trois réserves, à 150 milles de Qu'Appelle.

Deux fois l'année, accompagné du R. P. FAVREAU, je visite ces réserves de la montagne d'Orignal. J'omets les autres postes dépendant de ces trois centres de Missions, et que j'ai aussi à desservir.

En 1887-1888, je ne visitais que les réserves de Pas-kwa, Maskawikwan et Osoûpe. Quelquefois, j'allais faire une tournée dans la réserve d'Otchapahowes. Mais depuis, grâce à Dieu et à Marie, nous sommes entrés dans toutes les réserves qui forment aujourd'hui ces trois centres de Missions. Nous comptons maintenant partout de fervents catholiques, plus de cent enfants à l'école de Qu'Appelle, et plus de trente à l'école de ce centre, Maskawikwan. Ces nouveaux chrétiens sont, pour chaque réserve, un petit noyau qu'il s'agit de protéger et de développer. Nos enfants de l'école industrielle et de cette école pensionnaire, notre plus belle et plus consolante espérance, demandent des soins et une attention tout particuliers. Que vont devenir ces chers enfants, lancés dans les réserves dont la majorité est encore païenne, sans la vigilance et les visites répétées du missionnaire? Les païens, et même la majorité des sauvages protestants, paraissent encore insoucians; mais les visites sui-

vies et prolongées, les marques de bonté, les conduiront bientôt au catholicisme. Dans leurs cœurs, ils aiment le prêtre missionnaire; ils aiment notre religion, et savent très bien établir la différence entre la religion prêchée par le prêtre et les fausses religions prêchées par les ministres protestants. Piepot, sollicité par l'agent de ces réserves de permettre au prêtre et au ministre presbytérien de bâtir dans sa réserve, répondit fermement, en présence de tous ses sauvages: « Je permettrai peut-être à la vraie robe noire (prêtre catholique) de bâtir dans ma réserve, mais à ces faux prêtres namiya, non. » Piepot, à son retour de Winnipeg avec le R. P. HUGONNARD, disait, il y a deux ans, aux catholiques de sa réserve: « Ah! je le crois, vous autres vous priez réellement, vous avez la bonne prière. » Que de païens influents j'ai entendu me dire: « Robe noire, c'est vrai, vous avez, vous autres, la bonne prière du Grand-Esprit; je n'ai pas de confiance en tous ces faux prêtres qui courent dans nos réserves avec leurs femmes. » Les faibles résultats des ministres dix fois plus nombreux que nous, riches d'argent, de marchandises, de tous les moyens humains propres à assurer le succès de leurs œuvres, parlent en notre faveur, et disent bien haut que les sauvages sont de notre côté.

Ces ministres sont établis dans presque toutes les réserves qui forment les centres de nos Missions; ils dépensent tous les ans des milliers de piastres, distribuent des milliers de livres de marchandises, et cependant ils gagnent (du moins dans nos Missions) très peu de sauvages. Il est vrai que le livre bleu, au recensement, marque une grande majorité en faveur des protestants. Mais le chiffre publié dans le livre bleu, donnant le recensement des protestants sauvages, est un véritable mensonge. Que les ministres protestants donnent le nombre

vrai des sauvages baptisés, que les employés du gouvernement soient justes et impartiaux, et, comme je le démontrerais dernièrement au R. P. LANGEVIN, nous verrons la fameuse population des sauvages protestants diminuée de moitié. Ils ont du front et savent mentir, ces fiers enfants de Luther. La plupart de ces ministres sont salariés par la Société biblique. Alors, afin de se protéger et de s'assurer de riches salaires, ils mentent publiquement. Ils osent même inscrire comme protestantes des réserves encore toutes païennes. Voici les preuves de mes assertions :

La montagne de Tondre est une vieille mission protestante qui, d'après feu M^{sr} TACHÉ, date depuis plus de quarante ans. Actuellement, il y a ici trois ministres chargés des réserves de cette agence. Dans l'opinion publique, la montagne de Tondre était, jusqu'à ces dernières années, une mission toute protestante. On disait partout : « Montagne de Tondre, *English mission*. » D'après le livre bleu publié par le gouvernement, les réserves de Gordon, de Day-Star et de Poor-Man sont des réserves protestantes. Le nombre inscrit des protestants de ces réserves est de trois cent cinquante sauvages. Pour me tenir, je suppose, dans le silence, on me donne depuis deux ou trois ans toute la réserve de Maskawikwan comme catholique. Voici maintenant le nombre réel des catholiques, des protestants et des païens des réserves de cette agence :

Population catholique des réserves de l'agence de la montagne de Tondre :

Maskawikwan, 88 catholiques ; tous les autres sont païens ; pas de protestant ;

Gordon, centre protestant, 18 catholiques, 36 païens ; le livre bleu donne cette réserve comme toute protestante ;

Poor-Man, 9 catholiques, seulement 4 protestants ; tous les autres sont païens ; le livre bleu donne encore cette réserve comme toute protestante ;

Day-Star, 4 catholiques, pas un seul protestant ; eh bien, c'est incroyable, le livre bleu inscrit comme protestante toute cette réserve ;

Lac Poisson et des Noisettes, 8 catholiques ; tous les autres sont païens.

Cette liste vraie, reconnue, approuvée dernièrement pour cette agence, est bien différente du recensement des sauvages protestants cité plus haut. J'ai envoyé mes notes au R. P. LANGEVIN ; il doit être en train de régler ces difficultés avec le département indien. Ainsi, au lieu de lire dans la liste 350 sauvages protestants, nous en lisons 94, ou au plus 100, pour tout ce district considéré par la Société biblique comme la riche moisson de l'Église anglicane. Je constate avec une grande joie les progrès de ce centre vers le catholicisme. En 1887, à mon arrivée ici, nous ne comptions pas un seul catholique dans les autres réserves. Nous avions alors 72 catholiques sauvages, tous de cette réserve, Maskawikwan. Aujourd'hui nous avons des catholiques dans toutes les réserves de cette agence, et nous comptons ici 127 catholiques sauvages. En 1887, nous étions très pauvres ici, nous n'avions pas même une maison pour les offices du dimanche. Aujourd'hui, grâce à la sage administration du R. P. MAGNAN, supérieur, nous possédons à la montagne de Tondre 160 acres de terre, une chapelle en pierre de 56 pieds sur 24, une cloche de 250 livres, consacrée par M^{sr} PASCAL, une maison très convenable pour le missionnaire, un cimetière bien entretenu, etc. Nous possédons une maison-chapelle dans la réserve même de Gordon, centre protestant. Grâce à notre zélé maître, M. Denneby, nous avons pour les réserves de

ce centre une école pensionnaire très bien tenue, en bonne réputation auprès du gouvernement et des protestants. On dit encore montagne de Tondre, *English mission*, mais on ajoute : montagne de Tondre, *Roman catholic mission at Mashawikwan*. Ce qui s'est fait ici au sujet du recensement des sauvages protestants s'est aussi fait ailleurs. Le R. P. FAVREAU a fait cet été une grande tournée. En voiture, il a visité toutes les réserves des Sioux établies entre le fort Ellice et Brandon. Il a constaté que là aussi ces messieurs appellent et inscrivent comme toutes protestantes des réserves encore païennes, ou dont la grande moitié est encore païenne. En octobre dernier, dans mon voyage aux réserves de la montagne d'Orignal, j'ai rencontré des presbytériens émerveillés des succès de M. Mac'Kay, ministre presbytérien, résidant au lac Rond, près des réserves du lac Croche. « Connaissez-vous, me dirent-ils, le divin M. Mac'Kay. Nous l'aidons beaucoup. Il a, n'est-ce pas, une grande école ! Il a converti presque tous les sauvages du lac Croche ! — Je connais très bien M. Mac'Kay. C'est un brave homme. Je le vois souvent ; je suis chargé des réserves du lac Croche. — Ah ! me dirent-ils, vous avez donc des sauvages catholiques dans ces réserves ? — Très certainement, messieurs ; toute la réserve d'Osoupe est catholique. Nous avons aussi des catholiques dans les réserves de Kirwichtaya, d'Ochapahower, du Petit-Veau-Jaune. Si vous ouvrez le livre bleu, vous lirez : population catholique des sauvages du lac Croche, 168 ; population protestante, 35. M. Mac'Kay a une école pensionnaire. Le gouvernement ne lui accorde la permission que pour 20 enfants. Nous avons à Qu'Appelle une école industrielle de plus de 200 enfants recrutés dans toutes les réserves. Nous avons, à cette grande école industrielle, plus de 40 enfants sauvages

recrutés dans les réserves du lac Croche. — Ah ! nous ne savons pas que la religion catholique fût si fortement établie dans les réserves du lac Croche ; nous lisons les annales protestantes, et d'après les rapports cités nous pensions que tous ces sauvages étaient devenus presbytériens. »

Ces protestants tombaient des nues lorsque je leur dis franchement la vérité. C'est ainsi que ces ministres faussent le recensement des sauvages protestants partout où ils se trouvent.

Ces faits, très révérend Père, démontrent que le nombre inscrit des sauvages protestants est faux, et que l'Hostie n'a pas encore prévalu au milieu de nos Indiens. Ah ! si nous étions plus nombreux, si chaque centre de nos Missions avait un missionnaire, alors nous pourrions labourer et semer avec la ferme espérance de voir se réaliser ces paroles encourageantes que vous nous adressez à l'école industrielle : « Avant dix ans, le catholicisme aura établi son empire dans toutes les réserves de cette vaste contrée. »

Maintenant, très révérend Père, votre bienveillante sollicitude me demande ce que je fais pour moi-même. Ah ! je dois vous l'avouer sincèrement avec toute humilité, je fais bien pitié. Je fais beaucoup pour les autres, je me donne de bon cœur à tous les travaux de mes missions, et je m'oublie. J'emporte du moins toujours avec moi le livre de nos saintes règles, que je baise tous les jours, comme pour me rappeler mes devoirs d'Oblat de Marie Immaculée.

Je corresponds souvent avec le R. P. MAGNAN, mon supérieur, et ainsi je suis moins dans la solitude. Lorsque je suis au centre, ordinairement je garde le Saint-Sacrement dans l'église, et Jésus Hostie est alors mon protecteur, mon gardien. Je suis presque toujours seul

en mission, et alors il me faut être à tout, pourvoir à tout, préparation des instructions, étude de la langue sauteuse, visites aux malades, visites répétées aux païens, courses dans les réserves éloignées, courses chez les catholiques hors du traité sauvage et éloignés de mon église, visites à l'école de la réserve où j'enseigne le catéchisme tous les jours, lorsque je suis au centre; confessions, décoration d'église... Tous les jours, l'ouvrage abonde et les travaux se succèdent sans répit. A toutes ces occupations, ajoutons celles de cuisinier, de bûcheron, d'homme d'écurie; je suis encore tout cela. Alors, au milieu de toutes ces occupations de tous les jours, je tâche de me donner l'air d'un homme de prière. Je force sur les oraisons jaculatoires. Et lorsque mon ouvrage est fini, j'entonne un beau cantique en langue sauteuse; puis, j'ajoute comme dernier refrain : Vive le missionnaire Oblat de Marie Immaculée, mais surtout vive le missionnaire des pauvres sauvages !

Pardonnez, très révérend Père, la longueur et la monotonie de cette lettre, écrite au milieu des soucis et de mes occupations de réserve. Accordez-moi, ainsi qu'à mes chers sauvages, une de vos meilleures bénédictions.

Agréez, révérend et bien-aimé Père, l'expression de mon affection respectueuse et dévouée en N. S. et M. I.

T.-P. CAMPEAU, O. M. I.

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.
MISSION DE LA VISITATION AU PORTAGE-LA-LOCHE.

LETTRE DU R. P. PÉNARD AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission Saint-Jean-Baptiste, Ile-à-la-Crosse,
11 avril 1893.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Voilà déjà bientôt deux ans que vous m'avez témoigné le désir d'avoir quelques détails sur mes travaux parmi les sauvages que je suis chargé d'évangéliser. Depuis lors, et dès auparavant d'ailleurs, j'ai pris la résolution de vous envoyer, un jour ou l'autre, un petit rapport sur la Mission de la Visitation au Portage-la-Loche, Mission dont je suis spécialement chargé depuis bientôt cinq ans. Mais, jusqu'ici, c'a été pour moi tout le contraire de ce qui est arrivé à l'âne de la fable : la faim ne se faisant sans doute pas beaucoup sentir, ou du moins me faisant trouver que la rédaction d'un rapport n'était pas du tout une herbe très tendre; l'occasion trouvant toujours moyen de faire défaut, et, il faut bien l'avouer aussi, le diable de la paresse m'empêchant sans doute un peu, jusqu'ici je n'ai rien écrit du tout, en déplorant l'abstention des autres. Aujourd'hui, l'arrivée du R. P. JOUAN à l'Ile-à-la-Crosse, me déchargeant à peu près complètement des soins que j'étais obligé de donner à la Mission Saint-Jean-Baptiste conjointement avec celle de la Visitation, je me décide enfin à secouer un peu ma torpeur. Je vous prie, mon très révérend Père, de ne point vous attendre à un rapport en règle. Je n'ai guère jamais su écrire, et, depuis que je suis dans le Nord, j'en ai à peu près complètement perdu l'habitude. Donc, je réclame d'avance votre indulgence pour la

défectuosité du fond et de la forme, eu égard à ma bonne volonté, qui est tout ce que je peux promettre.

Les sauvages du Portage-la-Loche ont été des premiers à entendre la bonne nouvelle de l'Évangile, parmi les peuplades du Nord-Ouest. Dès 1845, le vénéré M. Thibaut, dans ses courses à travers les prairies et les forêts du Nord, poussa jusque chez eux, et s'arrêta quelque temps sur la hauteur des terres qui sépare actuellement le vicariat de la Saskatchewan de celui du Mackenzie, et qui est le véritable territoire de nos gens. Dès lors, ils commencèrent à entendre la bonne nouvelle, et dès lors aussi leurs cœurs s'inclinèrent à y correspondre, sans qu'ils pussent encore bien se rendre compte de ce dont il s'agissait. M. Thibaut ne parlant pas leur langue et étant obligé de se servir d'interprètes plus ou moins fidèles. Pendant le court séjour qu'il fit parmi eux, il dut donc se borner à préparer le terrain pour ces futurs ouvriers et à baptiser quelques enfants. Mais cette courte apparition du prêtre sur les hauteurs du Portage-la-Loche avait fait désirer le voir se fixer dans les environs.

Aussi, lorsque deux ans plus tard, M^r TACHÉ, dont nous déplorons si amèrement la perte aujourd'hui, et qui était alors tout jeune Père, s'en vint, accompagné de M. Lafleche, se fixer à l'Île-à-la-Crosse, un grand nombre de sauvages du Portage s'empressèrent de franchir les cinquante lieues qui les séparent de l'Île-à-la-Crosse pour venir entendre la parole du *Priant*. Bientôt ils purent le voir de nouveau chez eux, où M^r TACHÉ passa et repassa souvent au cours de ses nombreux voyages à Athabaska. Dans les trop peu nombreuses relations que j'ai pu me procurer sur les commencements de la Mission, je n'ai pas constaté que l'acceptation de la doctrine évangélique ait rencontré la moindre résis-

tance parmi les sauvages du Portage. S'il y eut des difficultés, et il y en eut de grandes, ce fut uniquement pour faire passer dans la pratique cette doctrine qu'on acceptait facilement en principe. Ce fut là la seule cause qui retint encore pendant quelque temps un certain nombre de sauvages dans l'infidélité. Peu à peu, cependant, ces résistances finirent par tomber, et, au bout de quelques années, tous étaient baptisés, si tous n'étaient pas des chrétiens parfaits.

Des chrétiens parfaits, il était bien difficile qu'ils le devinssent dans la position où ils se trouvaient. Aujourd'hui les choses sont un peu changées, grâce à un événement qui, dans le temps, a été regardé comme une calamité pour le pays. Alors, surtout en été, le Portage-la-Loche présentait l'aspect d'une véritable Babel. C'était, en effet, la grande voie de transport de la Compagnie d'Hudson pour faire entrer ses marchandises dans le Nord et pour en faire sortir ses pelleteries. Les barques arrivaient en flottilles nombreuses aux deux extrémités opposées du portage, et y débarquaient, avec des caisses et des ballots de toutes sortes, la population la plus mêlée qu'il soit possible d'imaginer : blancs de toutes les nations de l'Europe, métis de toute provenance, sauvages de toutes les tribus, s'y rencontraient et s'y condocoyaient, et faisaient toute autre chose que de s'édifier réciproquement. On ne pouvait d'ailleurs guère s'attendre à de l'édification mutuelle de la part de ce mélange de gens appartenant à toutes les religions possibles, et dont la plupart n'avaient point de religion du tout. Aussi nos sauvages, continuellement en contact avec ce ramassis de toutes les nations, ne manquaient point de s'en ressentir, et aujourd'hui, bien que ce va-et-vient ait heureusement pris un autre cours, la Compagnie ayant pris une autre voie pour ses transports,

ceux de nos sauvages qui ont été le plus mêlés à ce mouvement du grand portage, s'en ressentent encore d'une façon fâcheuse. Ce contact avec la population des berges de la Compagnie était d'autant plus déplorable pour ces sauvages nouvellement convertis, qu'il n'y avait point là de prêtre pour contre-balancer l'influence des protestants et des gens corrompus qui essayaient de les perdre. Le Père chargé des Montagnais de l'Ile-à-la-Crosse, déjà bien trop surchargé de besogne par ailleurs, devait se contenter de faire une courte apparition dans cette Babel, et ensuite confier les pauvres sauvages à la garde de leurs bons anges qui, de fait, les ont bien gardés, puisque les ministres protestants, qui rôdaient pendant tout l'été d'un bout à l'autre du portage, n'ont jamais pu en gagner un seul, ce qui est véritablement bien providentiel.

Cependant, les sauvages sentant eux-mêmes très vivement tout ce que leur position avait de pénible, au point de vue spirituel, commencèrent bientôt à demander instamment qu'un missionnaire vint résider au portage même. M^{re} GRANDIN, appréciant toute la justesse de leur demande, leur promit d'y faire droit aussitôt que possible, et sépara en droit la Mission du Portage de la Mission Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, en désignant la première sous le nom de *Mission de Notre-Dame de la Visitation*. Peut-être même cette séparation avait-elle été faite par M^{re} TACHÉ lui-même. Toujours est-il qu'à partir de 1860, nous trouvons les deux Missions désignées chacune sous un nom spécial. Mais, pour le moment, c'est tout ce qui fut fait pour les sauvages; le manque de missionnaires empêcha M^{re} GRANDIN de mettre ses promesses à exécution. Les Pères de l'Ile-à-la-Crosse continuèrent à visiter les sauvages aussi exactement que possible, mais sans pouvoir faire beau-

coup plus que par le passé. Cette situation se prolongea jusqu'en 1876. A cette époque, les instances des Montagnais étaient devenues plus pressantes; on leur demanda de bâtir d'abord une chapelle, ensuite on ferait en sorte de leur donner un missionnaire. La chapelle se bâtit, mais le missionnaire toujours promis ne venait pas, et l'église, qui se dressait triste et solitaire au bout de la grande pointe où on l'avait construite, finit par tomber en ruine avant d'avoir pu servir. Enfin, dans un de ses derniers voyages à l'Ile-à-la-Crosse, M^{re} GRANDIN eut à subir des objurgations et des lamentations encore plus fortes que par le passé. Aussi, promit-il solennellement de faire l'impossible pour donner un missionnaire à ces pauvres gens. De fait, vers la fin de 1889, je reçus au lac Prou, où j'étais alors, mon obédience pour le Portage-la-Loche, avec l'ordre de m'y rendre au printemps suivant. Malheureusement, pendant l'hiver, on fut obligé de disposer, pour une autre Mission, d'un des missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse, et, au moment de m'embarquer pour me rendre au portage, je reçus une nouvelle obédience m'ordonnant de m'arrêter à l'Ile-à-la-Crosse, où j'aiderais le R. P. BAPET, tout en étant chargé spécialement de la Mission de la Visitation. De sorte que me vella installé missionnaire attiré du Portage-la-Loche, mais résidant à l'Ile-à-la-Crosse, à 50 lieues de là. Au point de vue pratique, il n'y avait rien de changé. Je fis ce que je pus, mais ne pus rien faire de plus que n'avaient fait mes prédécesseurs; et je pus constater bien vite que c'était tout à fait insuffisant. Le territoire de la Mission de la Visitation est peut-être plus étendu que celui de la Mission de l'Ile-à-la-Crosse même; maintenant, sa population est au moins aussi nombreuse, et il est bien impossible qu'à de telles distances on puisse évangéliser suffisamment ces pauvres sauvages dans

quelques visites, toujours faites à la hâte. De fait, un grand nombre de sauvages restaient plusieurs années sans voir le prêtre, et la grande généralité mourait sans recevoir les sacrements. Pendant trois ans, je me multipliai et je fis des courses et des contre-courses à n'en plus savoir le nombre, mais sans pouvoir arriver à rien de bien sérieux; les distances nous tuent ici dans le Nord.

Enfin, en 1892, nous eûmes la visite de notre nouveau vicaire apostolique, M^r PASCAL. Il put constater, en partie, *de visu*, le besoin absolu que nous avions d'un nouveau missionnaire dans le district, et lui aussi nous le promit, mais sans pouvoir préciser le moment où il nous le donnerait. Cependant, dès lors, il fit faire un grand pas à cette Mission, en décidant que je passerais au moins six mois chaque année au Portage-la-Loche, règle que j'ai suivie aussi fidèlement que possible, depuis. C'était quelque chose, c'était même beaucoup; mais cette situation ne pouvait durer. Ne passant que trois mois de suite au Portage, il me fallait chaque fois visiter tous les postes-éloignés, et ma résidence consistait en une course continuelle. En hiver, cela allait encore vaille que vaille. Mais en été, comme nous sommes sur la hauteur des terres, nous ne pouvons suivre le cours des rivières dans nos voyages. Il faut, par conséquent, voyager continuellement par terre, et par des chemins impossibles, marchant tout le temps, la chapelle et les vivres portés à dos d'homme, au milieu des marais tremblants et de la boue, dans l'eau jusqu'à la ceinture, avec la perspective de pouvoir, à chaque pas, tomber dans des fondrières sans fond. De tels voyages ne sont pas précisément des parties de plaisir. Un missionnaire résidant continuellement dans la Mission les évitera à peu près complètement, en choisissant son temps, au printemps, sur les dernières glaces, et à l'automne, sur les

premières, alors que le froid a rendu solides marais et fondrières. Mais avec ma résidence temporaire, il n'y avait pas à choisir ses moments. D'autre part, revenu à l'Ile-à-la-Crosse, je trouvais le R. P. RAPET surchargé de besogne, et, malgré toutes les peines qu'il se donnait, ne pouvant parvenir à diriger en même temps et son orphelinat et son immense Mission. C'était donc toujours, en arrivant, une nouvelle série de voyages qui m'attendaient. De sorte que, pendant les deux dernières années, on était toujours à peu près sûr de me rencontrer quelque part sur les chemins, mais à peu près jamais à la Mission, si ce n'est lorsque l'influenza me forçait à garder le lit. Ma vie étant ainsi partagée entre les voyages et l'influenza, mes forces se sont usées rapidement, et à trente et un ans, je me trouve presque bon à mettre au rebut. Vous pensez bien, mon très révérend Père, que ni le R. P. RAPET, ni surtout moi, ne poussions la perfection religieuse jusqu'à laisser M^r PASCAL absolument tranquille. La vérité c'est que, moi surtout, j'ai crié comme un blaireau, si tant est que les blaireaux aient, pour qu'il se dépêche de mettre fin à un état de choses qu'on ne nous avait présenté que comme provisoire.

Comme, de guerre lasse, on finit toujours par accorder aux importuns ce qu'ils demandent, M^r PASCAL a fini par nous accorder ce missionnaire, après l'arrivée duquel nous soupirions depuis si longtemps. Et bien que le R. P. JOUAN lui fût à peu près indispensable à Prince-Albert, il nous l'a envoyé à l'Ile-à-la-Crosse, en me donnant mon *exeat* (de l'Ile-à-la-Crosse) pour la Mission de la Visitation. Je dois partir lundi prochain pour aller prendre possession, non pas de ma nouvelle Mission, puisque j'en ai déjà la charge depuis cinq ans, mais... comment dirais-je ? de ma Mission, enfin. Je

ne me figure pas du tout que je m'en vais dans un pays de cocagne, où les alouettes me tomberont toutes rôties dans la bouche. Je connais assez mon terrain pour savoir que j'aurai fort à défricher, et qu'il ne me faut point du tout dire adieu aux douceurs des voyages. J'en aurai probablement un tiers de moins à faire que par le passé, et je pourrai mieux choisir mon temps pour les faire. C'est toujours quelque chose, et cela me permettra de respirer un peu de temps en temps.

Jugez d'ailleurs vous-même de l'ouvrage qu'il y a à faire ici. La population totale relevant de la Mission de la Visitation est d'environ 440 catholiques, blancs, métis et sauvages compris, plus quelques protestants blancs, ou métis, auxquels il faut ajouter une poignée de Cris infidèles. Comme nombre, ce n'est pas beaucoup, quoique ce soit une de nos plus nombreuses chrétientés. Mais maintenant voyez les distances. Commençons d'abord par le lac de la Loche, centre de la Mission. Du côté est, où est bâtie la Mission, il y a une centaine de sauvages établis autour de l'église, dans un rayon de 1 lieue environ. Puis, tout à fait de l'autre côté du lac, à 3 lieues à peu près, il y a un autre groupe de Montagnais établis autour du fort de la Compagnie, groupe s'élevant de 60 à 70 personnes, les engagés de la Compagnie compris. De là, en gagnant à l'ouest, nous trouvons à 7 ou 8 lieues le lac Poisson-Blanc; environ 50 sauvages sont établis sur ses bords. A 4 lieues au nord, le petit lac Brochet, population mélangée et flottante de Cris, de Montagnais et de métis venant du côté d'Athabaska, et priant quand ils en ont le temps; ce sont, sans contredit, mes plus mauvais paroissiens. Je n'ai même jamais pu les dénombrer exactement. Pour la plupart, il me serait impossible de dire au juste dans quelles relations ils sont les uns par rapport aux autres

et quel lien de parenté existe entre eux. Ce seront mes *paries infidelium*. Avec le secours de Dieu et les prières de mes frères, que je sollicite très humblement, j'espère parvenir un jour à mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Quittons ces tristes lieux et revenons au lac Poisson-Blanc, qui heureusement ne se ressent pas trop de ce mauvais voisinage. Puis, de là, continuons notre route toujours à l'ouest. Nous ne rencontrerons sur notre chemin que des bois, des marais sans fond, des lacs, des rivières sans ponts, et encore des rivières, des lacs, des marais et des bois; il faudra faire environ 18 ou 20 lieues avant de rencontrer un semblant d'habitation. Et puis nous sommes sur les bords du lac Brochet (moyen), où nous trouvons établies une demi-douzaine de familles. Bonnes gens, mais très ignorants en fait de religion; les plus vieux pourraient sans doute compter le nombre de fois qu'ils ont vu le prêtre, et je ne pense pas que le nombre total soit bien élevé. Puis, quand nous aurons évangélisé ces quelques familles, poursuivons encore notre route, en déviant un peu au sud-ouest. Au bout de 12 à 15 lieues, nous arrivons au grand lac Brochet, limite de ma paroisse de ce côté. Je m'y suis déjà rendu deux fois, et je crois qu'avant moi le R. P. LE GOFF s'y est rendu aussi souvent. Ce sont les seules visites que jamais missionnaire ait faites à cette place déshéritée. Ici également cinq ou six familles bien disposées, mais très ignorantes. Nous voilà rendus à plus de 40 lieues de notre Mission de la Visitation, bâtie sur la rive est du lac la Loche. Retournons-y, et revoyons un peu en passant les sauvages que nous avons déjà visités en venant. Puis, après nous être reposés un instant à la Mission, prenons le chemin du nord-est. Ici, nous sommes tout à fait sur la ligne de partage des eaux, dont nous avons longé plus ou moins la première

assise dans notre précédent voyage. Dans notre voyage au nord-est, nous rencontrerons moins de marais et de marécages, mais des monts, des vaux, des rivières qui se changent souvent en torrents, puis des montagnes et des gorges, des collines et des vallées; selon l'état des chemins, nous traverserons une fois, deux fois ou trois fois la petite rivière Athabaska, et, au bout de 25 lieues, nous arriverons au lac du Cygne. Si l'on nous attend, nous y trouverons réunis une cinquantaine de sauvages, sinon il faudra aller les chercher aux alentours, peut-être à 20 lieues de là, quelque part dans les bois. Que l'on nous attende ou que l'on ne nous attende pas, il est bien probable que les gens du lac au Bouleau, ainsi nommé sans doute parce que par là il n'y a pas de bouleaux du tout — pour moi, c'est toujours bien en vain que j'en ai cherché autour de ce lac — il est bien probable, dis-je, que les gens du lac au Bouleau n'auront pas pu venir. Une petite douzaine de lieues encore, s'il vous plaît; une fois partis, cela en plus ou en moins ne fait pas grand'chose à l'affaire. Seulement, comme le sentier court tout le temps sur le bord de la rivière, prenez bien garde de ne pas faire un faux pas, vous pourriez tomber d'une hauteur de 50 ou 60 mètres tout droit dans la rivière qui mugit au pied de ces rochers taillés à pic, et prendre un bain qui pourrait bien être le dernier. D'ailleurs, si c'est en été, il est probable que le voyage se fera en canot, et nous n'aurons à nous garder du déboulis que dans les portages. Par ailleurs, nous ne serons exposés qu'à chavirer ou à crever notre canot. Le résultat serait probablement le même dans les deux cas, mais dans le dernier la chute serait moins haute. Si nous pouvons arriver sans accident au fameux lac du Bouleau, nous y trouverons cinq familles, si la bande est au complet. Comme au lac du Cygne, ce sont

de bien-bonnes gens, mais malheureusement, eux aussi, retirés au fond des bois, n'ont point vu souvent le missionnaire, et conséquemment sont fort ignorants. Après les avoir évangélisés pendant quelques jours, nous reprendrons le chemin de la Mission, toujours aussi agréable qu'en venant, et au bout de nos 37 lieues, nous y arriverons de nouveau. Puis, si vous voulez reprendre le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, mon très révérend Père, en descendant la rivière la Loche, juste à la sortie de cette rivière dans le lac de Boeuf, à une douzaine de lieues de la Mission de la Visitation, vous trouverez encore une petite bourgade d'une demi-douzaine de familles. Ce sont mes meilleurs chrétiens; c'est pour cela que je les ai réservés pour la bonne bouche. Vous ne manquerez certainement pas de vous arrêter un instant, au moins pour serrer la main à ces braves gens. Et vous aurez visité la Mission de Notre-Dame de la Visitation dans toute son étendue. Il est bien entendu que nous ne parlons pas de l'extension que peuvent lui faire prendre les caprices de nos sauvages en parties de chasse. Quand ils tombent malades dans leurs campagnes contre le caribou ou l'orignal, il faut aller les visiter parfois bien plus loin que cela; mais ici nous nous contentons de visiter les postes établis, et peut-être trouvez-vous déjà que c'est assez. Je crois, en effet, que l'on pourrait se contenter à moins.

Portage-La-Loche, Mission de la Visitation,
26 avril 1895.

N'ayant pu terminer mon rapport avant de partir de l'Ile-à-la-Crosse, j'ai dû le remettre jusque après mon arrivée. Peut-être aussi, mon très révérend Père, serez-vous content de savoir comment s'est fait mon voyage de l'Ile-à-la-Crosse au portage. Je suis d'autant plus heu-

reux de vous en faire le récit, que cela vous donnera une idée de tous les autres voyages que nous avons eu l'occasion de faire si souvent entre ces deux Missions. Tous se ressemblent à peu près, bien que les incidents varient. Je vais donc vous transcrire le récit de ce voyage, tel que je l'ai relaté sur le *Codex historicus* de la Mission, en arrivant.

Dès le lendemain de Pâques (15 avril), je m'empressai de ficeler mes paquets, et ce jour même, un peu après midi, je pris le chemin de la Mission de la Visitation, accompagné de toute une caravane de sauvages du portage, venus pour me chercher, et pendant la moitié du chemin, des Montagnais de l'Île-à-la-Crosse, s'en retournant après la fête. Le voyage ne se fit pas sans incidents, et même peu s'en fallut qu'il n'y eût des accidents, les chaleurs précoces de ce printemps ayant déjà rendu la glace mauvaise dans bien des places. Une fois même, un jeune homme, qui s'en retournait avec sa femme et son enfant, vit la glace se briser tout à coup sous son traîneau, et homme, femme et enfant furent précipités dans le lac. On s'empressa de leur porter secours, et comme, d'ailleurs, l'eau n'était pas très profonde en cet endroit, on put les retirer sains et saufs; ils en furent quittes pour un bain froid. Après avoir couru bien des fois le danger de voir cet accident se renouveler, nous arrivions, à la fin de la troisième journée, à l'extrémité nord du grand lac de Bœuf, et nous entrions dans la rivière la Loche (j'entrais, par conséquent, sur le territoire de ma Mission, quoique je fusse encore à plus de 12 lieues de l'église). Là, je campai dans la maison du bon vieux Nattore, toujours si hospitalier envers le missionnaire. Je passai aussi la journée du lendemain à cette même place, voulant faire faire leurs pâques aux Montagnais, tant du portage que de l'Île-à-la-Crosse, qui

n'avaient pu venir à la Mission Saint-Jean-Baptiste, et qui s'étaient rendus là pour mon passage. Je me mis donc en devoir de commencer à entendre les confessions, pendant que quelques jeunes gens s'en allaient explorer la rivière en amont, pour voir si elle était libre de glaces, et si l'on pouvait tenter de la remonter en canot. Car, quant à utiliser nos chiens à partir de là, il n'y fallait pas songer. Même tout à fait à l'entrée de la rivière, la glace était si mauvaise qu'on ne pouvait plus traverser, de l'autre bord, depuis deux jours, ce qui faisait supposer que la rivière devait être libre plus haut. De fait, comme je finissais d'entendre les confessions, nos explorateurs revinrent. A environ 3 milles plus haut, ils avaient trouvé la rivière libre. Le départ fut donc résolu pour le lendemain, 19 avril. Je dis la messe de bon matin, et aussitôt tout le monde, hommes, femmes et même enfants se chargèrent, qui d'un canot, qui d'un paquet plus ou moins pesant, selon ses forces, et l'on commença le portage, pour se rendre jusqu'à la place où la rivière était libre. On y arriva vers 10 heures. Aussitôt on embarqua les divers bagages dans deux canots. Je pris place dans le plus petit, avec deux Montagnais, pendant que trois autres sauvages s'asseyaient dans le plus grand, et en avant les avirons. Comme de coutume, en partant, les deux canots luttent de vitesse. Mais, comme notre canot est moins pesant, pour ne pas mécontenter les gens de l'autre canot, je ne rame que de temps en temps. Nous arrivons promptement au pied des rapides. Ici, une surprise nous attendait. Ces premiers rapides ne sont pas, ordinairement, très dangereux. Mais, cette année, l'eau étant très basse dans le lac de Bœuf, à l'entrée de la rivière, l'eau a naturellement pris le même niveau, et comme les roches des rapides n'ont point baissé pour cela, il s'ensuit que la différence de niveau entre la tête

et le pied du premier rapide est très considérable, de sorte que ce rapide, ordinairement très bénin, s'est changé en une véritable chute. Nos gens n'avaient point prévu le cas et avaient, en conséquence, négligé de se munir de cordes pour haler de terre les canots. Voilà donc les gens du premier canot qui essayent de remonter le rapide à la perche, comme d'habitude. Mais, malgré tous leurs efforts, avant d'avoir pu gagner la tête du rapide, leur canot fut entraîné par le courant et ramené, en un instant, au pied du rapide. Mes gens, riant de ce qu'ils appellent la maladresse de leurs compagnons, veulent, à leur tour, essayer de gagner le haut du rapide. Mais, quand nous fûmes rendus au plus fort du courant, il fallut bien cesser de rire; mes deux hommes eurent beau y mettre toute leur vigueur et toute leur adresse, et moi j'eus beau faire de mon mieux pour les aider, après être restés un moment immobiles au milieu du courant, notre canot fit comme celui de nos compagnons, et il nous ramena au pied du rapide beaucoup plus vite que nous ne l'aurions voulu. Ce fut naturellement au tour des gens de l'autre canot de rire et de se venger de toutes les plaisanteries dont ils avaient été l'objet précédemment. Cependant, celui qui gouvernait notre canot voulut en avoir le dernier mot. Il choisit un chenal étroit, courant tout à fait au milieu des brisants du rapide. Là, le courant était peut-être un peu moins fort, et les brisants offraient des points d'appui sûrs pour percher; mais une fausse manœuvre, que le courant nous gagne et nous fasse dévier tant soit peu, et notre canot est inévitablement brisé. Par ce chemin dangereux, nous réussîmes cependant à gagner, sans grandes avaries, la tête du rapide. Pendant ce temps-là, nos compagnons, n'ayant pas osé nous suivre, avaient tout simplement gagné terre et transporté d'abord leurs ba-

gages, puis leur canot, du pied à la tête du rapide. Là, ils avaient tout réembarqué et étaient repartis avec nous. Il fallut bientôt nous arrêter de nouveau. Dans la descente accélérée que nous avions faite au rapide, nos canots avaient touché sans que nous nous en fussions aperçus, et leur écorce était fort endommagée, surtout celle du canot de nos compagnons. Il fallut donc gagner terre, recoudre l'écorce et regommer les canots, opération qui prit bien deux bonnes heures. La montée des autres rapides se fit sans accident. Mais tous ces contretemps nous avaient mis fort en retard, et, lorsque nous arrivâmes en haut du dernier rapide, le soleil se couchait. Nous dûmes donc camper là, au lieu d'aller camper 5 ou 6 lieues plus haut, comme c'était notre intention le matin.

Le lendemain, c'était le samedi. En continuant à canoter tout le long de la rivière, il n'y avait pas à espérer de nous rendre à la Mission ce jour-là. Jusque-là, le courant étant très rapide, la rivière est encore assez droite, mais, à partir de là, elle court au milieu de vastes prairies faisant mille détours; de sorte que, de la place où nous sommes campés, en suivant le chemin d'hiver, c'est-à-dire en ligne droite, nous aurions à peu près 8 ou 9 lieues pour gagner la Mission; tandis que, par la rivière, il nous reste plus de 20 lieues. Cependant, mes gens sachant que tout le monde m'attend à la Mission pour le lendemain, ne veulent pas, disent-ils, que, par leur faute, je ne puisse pas arriver. Rendus donc à un endroit où les tours et les détours de la rivière deviennent plus capricieux, ils abandonnent leurs canots, chargent bravement tous les bagages sur leur dos, et, faisant un portage d'environ 2 lieues, arrivent un peu après midi sur les bords du lac la Loche, encore tout couvert de glace. Des Montagnais nous attendaient plus

loin, à l'entrée de la rivière, avec des traîneaux et des chiens. On leur fit dire de venir nous trouver au bout du portage. Là, nous reprenons donc les voitures d'hiver et nous nous mettons en route pour la Mission, dont nous sommes encore éloignés d'environ 3 lieues. Nous y arrivons vers 5 heures du soir. Je trouve le ban et l'arrière-ban de la population réunis. Ces braves gens peuvent à peine se figurer que c'est bien pour tout de bon que le prêtre vient se fixer au milieu d'eux cette fois-ci. Le lendemain, la petite église était comble, à la messe, et au salut le soir. Comme la glace commençait à devenir mauvaise, le lundi suivant, j'entendis les confessions des gens qui étaient un peu éloignés et qui n'auraient pu venir à la Mission que difficilement une fois qu'on n'aurait pu marcher sur la glace. Ils firent bien de se hâter, car le mardi, après la messe de communion, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'ils purent regagner leurs demeures respectives. Et moi qui, ce jour-là, me proposais de passer de l'autre côté du lac pour confesser les gens qui demeurent sur ce bord, j'ai dû remettre mon voyage jusqu'au départ des glaces. Aujourd'hui (29 avril) le lac est encore couvert de glaces, mais il y a longtemps qu'on ne peut plus marcher dessus, et les communications seront tout à fait interrompues, jusqu'à ce qu'un bon vent du Sud brise complètement cette glace importune et nous en débarrasse.

Puisque la glace nous retient prisonniers à la Mission, profitons-en, si vous le voulez, mon très révérend Père, pour la visiter en détail. Ce ne sera pas long. Il n'y a à voir que la chapelle et la maison du Père. La chapelle est debout et ouverte au culte depuis l'automne dernier. C'est un bâtiment de 25 pieds de long sur 20 de large, tout en bois, naturellement. A l'intérieur, tout est pauvre. Des sept fenêtres, quatre seulement sont ornées

de vitres jusqu'à la hauteur des cintres. Les cintres sont tous bouchés avec des planches, en attendant les vitres, et les trois châssis restants sont bouchés avec du coton. L'autel est des plus primitifs. Les ornements, très peu nombreux d'ailleurs, sont renfermés dans une valise qui git à côté de l'autel. La voûte n'est point faite, il n'y a ni lambrissage, ni table de communion; les cierges sont collés sur les gradins, et il n'y a que deux petits chandeliers pour orner l'autel. En fait de statues et de tableaux, une assez grande image du Sacré-Cœur au-dessus de l'autel; une petite image minuscule de Notre-Seigneur couronné d'épines, et une autre, de même dimension, de la Sainte Vierge de chaque côté de l'autel, et... c'est tout. Cet été, j'espère faire la voûte et lambrisser au moins l'intérieur, et peut-être installer un chemin de croix, si je puis m'en procurer un. Mais, images et statues me font complètement défaut pour orner ma pauvre église.

Maintenant, passons à ma maison, naturellement encore plus pauvre. Dix pieds carrés à peu près; un lit, une chaise, deux tables, une bibliothèque faite grossièrement, quelques caisses, un crucifix et quelques images, voilà pour l'ameublement. Elle est accolée à la maison d'un bon Montagnais, qui me fait ma cuisine et me rend toutes sortes de services. Plus tard, quand j'aurai rendu un peu mon église moins indigne de Notre-Seigneur, je tâcherai de me bâtir une habitation un peu plus confortable. Mais pour le moment, mon installation, toute misérable soit-elle, me suffit amplement. Il suffit de savoir s'en contenter, ce n'est pas plus difficile que cela. L'ordinaire de la table répond au reste. Mais ici encore, je vous assure, mon très révérend Père, que les mortifications sont beaucoup plus apparentes que réelles. Et si je puis faire un peu de bien à mes pauvres sauvages, toutes ces petites misères matérielles

ne m'empêcheront pas d'être le plus heureux des hommes.

Je clos ici, mon très révérend Père, ce rapport qui a dû vous paraître bien long si vous avez eu la patience de le parcourir jusqu'au bout, en vous priant de bien vouloir me faire adresser ici un exemplaire spécial des circulaires, annales, notices, etc..., car, sans cela, je serais exposé à n'avoir point connaissance de la moitié de ces documents. En repassant le nécrologe de la fin de l'année, je m'aperçois que déjà l'année dernière, où pourtant je n'ai passé que quelques mois ici, je n'ai pas eu connaissance d'un grand nombre de circulaires nécrologiques, et je n'ai pu mettre la main sur plusieurs numéros de nos *Petites Annales*. Si quelqu'un trouve de l'intérêt à lire ces récits des travaux de nos frères, c'est pourtant bien nous, missionnaires du Nord, qui n'avons guère d'autre voie pour recevoir des nouvelles de la famille.

J'espère donc que le directeur des Annales, petites et grandes, voudra bien me les faire adresser : *Rom. Cath. Mis. Portage-la-Loche. Via Aldina and Green-Lake. N. W. T.* En retour, je tâcherai d'être aussi exact que possible à envoyer un rapport à peu près annuel sur ma petite Mission.

Recevez, mon très révérend Père, l'assurance de l'affection filiale avec laquelle je suis votre fils tout dévoué en N.-S. et M. I.

J.-M. PÉNARD, O. M. I.

JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR, OTTAWA.

RAPPORT DU R. P. HARNOIS, DIRECTEUR.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Douze mois se sont écoulés depuis mon dernier rapport sur le juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa. Depuis cette époque, de grands changements se sont opérés dans la marche toujours croissante de l'œuvre. Au lieu de 21 junioristes, dont se composait alors le personnel, il en comprend maintenant 42, ce qui fait une augmentation du double. Nous aurions pu en recevoir un plus grand nombre, mais nous les choisissons avec la plus grande discrétion. Durant l'année 1894-1895, beaucoup de demandes, accompagnées de bonnes recommandations de MM. les Curés, ont été faites; mais les enfants n'offrant point les dispositions ni le degré d'instruction exigés par notre prospectus, ils ont dû être refusés ou remis à une autre année.

Ici, en Canada, nous n'avons qu'une chose à craindre: c'est l'enthousiasme chez les enfants de douze à quinze ans. La seule vue de l'Oblat parcourant les campagnes et prêchant les retraites réveille en eux l'idée de se faire prêtre missionnaire. Souvent c'est le germe de la vocation jeté par Dieu dans ces jeunes cœurs; mais le plus souvent ce n'est qu'une pensée passagère, qui disparaît après le départ du missionnaire. De là la nécessité pour nous de retarder leur admission dans le but d'éprouver leur vocation.

Un grand obstacle se rencontre à l'accroissement de notre nombre: c'est le manque de moyens chez les parents de ceux qui sollicitent leur admission. Il est un fait bien constaté, que tous les enfants qui nous arrivent appartiennent ou à la classe ouvrière, ou à la classe des

cultivateurs, et tous, à peu d'exceptions près, sont incapables de payer ce que nous demandons, c'est-à-dire 100 piastres par an. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de pourvoir à l'entretien de leurs enfants et de donner quelques piastres pour leur pension. Les parents qui ont des moyens préfèrent envoyer leurs enfants dans les collèges.

Vu cet état de choses, notre R. D. Provincial, dans sa sagesse, a limité le nombre des enfants à recevoir. Ce nombre ne doit pas excéder soixante pour le présent. Nous exécutons cet ordre, en attendant que Dieu inspire à de bonnes âmes de nous envoyer des secours.

Sans doute, il nous sera pénible de refuser, faute de moyens, ces chers enfants, qui demandent, à grands cris, leur entrée au juniorat; mais nous placerons toutes ces demandes dans le cœur de Jésus, le suppliant de leur trouver des protecteurs. Et, confiant dans sa divine bonté, nous attendrons, car l'œuvre de notre juniorat est essentiellement l'œuvre de son divin Cœur. Il l'a protégée, dès son début, d'une manière évidente; il continuera de le faire, nous en avons la douce confiance.

Pendant l'année, nous avons eu à déplorer le départ de deux junioristes. Nous devons nous attendre à ces defections. Cependant, leur départ n'a eu aucun résultat fâcheux sur les autres.

Afin de vous mieux faire connaître l'état de notre juniorat, je vous dirai que, depuis sa fondation, en septembre 1891, 71 junioristes ont été enregistrés. Sur ce nombre, 26 ont quitté après un séjour de quelques mois, à part 2 qui sont restés trois ans. C'est donc une moyenne de près des deux tiers qui ont persévéré jusqu'à présent. Sur ce nombre, 3 sont allés au noviciat et 4 autres doivent y aller au mois d'août prochain.

Espérons que Dieu continuera de nous favoriser, en

donnant à nos chers junioristes la grâce de la persévérance dans leur sainte vocation!

Que dire maintenant de ceux que nous avons actuellement au juniorat? Sont-ils ce qu'ils doivent être? Donnent-ils des garanties pour l'avenir? Montrent-ils, dans l'ensemble de leur conduite, de vrais signes de vocation religieuse? Sans doute, ce sont là des questions que vous me posez. Comme directeur, je dois connaître ceux qui me sont confiés. C'est ce que je me suis efforcé de faire, avec l'aide généreuse des R.R. Pères qui sont avec moi. Je crois, sans me faire illusion, que je puis dire que je connais mes chers enfants. La facilité de leurs rapports avec moi, la confiance qu'ils me montrent en toutes circonstances, leur ouverture de cœur, surtout en direction, me met à même de les bien étudier et de les bien connaître.

Je viens de dire ouverture de cœur; oui, y a-t-il quelques défauts notables en eux, ils ne craignent pas de demander les moyens d'en triompher. Et si, malgré leur bonne volonté de s'en corriger, ils s'oublient, ils ne manquent point de me faire connaître leurs fautes. Cette manière d'agir de leur part me console et m'encourage, car je vois là l'action de la grâce de Dieu dans ces jeunes cœurs.

Il y a de la piété chez nos junioristes; je dirai même une piété solide. Je le constate par leur tenue respectueuse à l'église et à la chapelle; par la manière dont ils s'acquittent de leurs exercices de règle; surtout par leur désir de la fréquente communion. Aussi cette communion fréquente entretient-elle en eux la pratique des vertus chrétiennes. Oui, mon très révérend Père, la vertu existe dans le cœur de nos enfants: la patience, la douceur, l'obéissance, la charité, l'humilité, la modestie, voilà celles que nous aimons à voir en eux. Sans

dont ces vertus ne sont pas pratiquées par tous dans toute leur perfection, mais du moins ils y tendent; je le constate par leur bonne volonté et leurs efforts constants. Ajoutez à toutes ces bonnes dispositions la fidélité au règlement, l'amour assidu de l'étude, le grand désir de s'instruire, et vous serez convaincu comme nous que ce sont autant de signes évidents de vocation religieuse. Comme autre preuve de vocation, je puis ajouter encore celle de leur attachement au juniorat. A peine ont-ils passé quelques jours au milieu de nous, que déjà ils sont de la famille; et ces dispositions, ils les expriment tout bonnement dans leurs lettres à leurs parents.

Quant à leurs succès dans leurs études, je ne puis mieux vous les démontrer qu'en vous envoyant le total de leurs notes, ainsi que leurs rangs dans leurs classes respectives.

Six médailles et trente prix auraient donc été le résultat du travail de nos junioristes durant l'année, s'ils avaient concouru avec les élèves du collège.

Je puis dire que leurs succès n'ont pas été inférieurs à ceux des années précédentes, ce qui prouve que nos enfants n'ont pas étudié uniquement en prévision des médailles et des prix, mais par devoir. Aussi ont-ils su l'exprimer clairement dans une adresse à leurs professeurs du collège, le jour de la lecture des notes au juniorat. Cette lecture des notes, dans le but d'encourager nos enfants, s'est faite de la manière la plus solennelle. Le R. P. Recteur ainsi que tous les professeurs disponibles de l'Université y ont assisté avec plaisir. Notre A. P. Provincial, qui regarde le juniorat comme l'œuvre de son cœur, n'a pas manqué de s'y trouver, encourageant ainsi nos chers enfants, et par sa présence et par ses bonnes paroles. Entendant proclamer le succès

de nos junioristes, il en a été fier et heureux. Aussi a-t-il dit que cette séance lui avait causé autant de joie que le jour de la bénédiction du juniorat.

Vous voyez, mon très révérend Père, que nous nous efforçons de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour l'avancement de l'œuvre du juniorat.

Espérant que ce petit compte rendu donnera satisfaction, je demeure, avec le plus profond respect, votre tout dévoué en N. S. et M. I.

M.-E. HAMOIS, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN.

LETTRE DU R. P. REY AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Pontmain, 25 juin 1895.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Dans le courant du mois de février dernier, j'avais commencé le rapport que je comptais pouvoir envoyer à Votre Paternité avant le commencement du mois de mars; j'en étais arrivé à la seizième feuille de mon manuscrit, laissée sur mon bureau, lorsque je me rendis à la basilique pour y célébrer la messe du pèlerinage, fixée à 8 heures et demie du matin. C'est pendant que j'étais au saint autel qu'éclata l'incendie qui a dévoré, le 22 février, notre habitation et nous a obligés de disperser les enfants de notre juniorat. Au premier moment, il y eut comme une sorte d'affolement dans le sauvetage des meubles, des livres, des papiers; plusieurs feuilles de mon rapport disparurent et ne furent point retrouvées; pour comble de malheur, le *Codex historicus* qui m'avait servi devint la proie des flammes... En constatant ces pertes, le découragement s'empara de moi et je renonçai, sous le poids de préoccupations de toutes sortes, à continuer un travail si douloureusement interrompu.

De nouvelles instances m'ayant été adressées par votre administration, je me suis remis à l'œuvre; j'ai réuni les feuilles échappées à l'incendie, mais qui portent encore

les traces de souillures dont les ont maculées les pieds des sauveteurs. J'ai essayé de combler les lacunes et de conduire mon récit jusqu'au commencement de l'année 1895, en parlant successivement du juniorat, des *Annales de Notre-Dame de Pontmain*, de la basilique, du pèlerinage et des travaux apostoliques. Il fait suite au rapport publié l'année dernière, rapport qui s'arrêtait à l'année 1891.

I. LE JUNIORAT.

Je disais, en commençant ce second rapport, que dès la fondation de la maison de Pontmain, le Provincial du Nord avait toujours poursuivi la réalisation d'un projet de juniorat auprès de Notre-Dame d'Espérance. Le lien ne pouvait être mieux choisi. Le voisinage de la Bretagne, de la Normandie, provinces fécondes en vocations sacerdotales et religieuses, donnait des garanties de succès soit pour les ressources nécessaires, soit pour le recrutement des sujets. Le T. R. P. FABRE ne pensait pas autrement. Pontmain devait être le berceau d'un utile et fécond juniorat. Le R. P. LÉMIUS le rappelle dans les premières lignes du *Codex historicus*: « Les supérieurs ont toujours désiré établir un juniorat à Pontmain, situé entre les provinces religieuses du Maine, de la Normandie et de la Bretagne; Pontmain devait être une source de vocations. Il fallait seulement attendre un moment favorable et un local convenable pour recevoir les enfants. »

Les acquisitions successives, et qui ont formé une propriété de plus de 40 hectares d'une seule contenance, très variée et présentant les agréments désirables, n'ont pas eu d'autre but: préparer la maison de communauté et le juniorat qui devait en dépendre.

« En 1889, la communauté prenait solennellement

possession, et tout le Conseil provincial assistait à la bénédiction de la belle maison bâtie par les soins du R. P. BARNESLON. En visitant l'intérieur, le 23 octobre, les Pères du Conseil remarquèrent au second étage un emplacement vaste et inoccupé et dirent unanimement : « C'est parfait pour commencer le juniorat projeté. »

« Plus qu'aucun autre, le Provincial d'alors, si dévoué aux œuvres de nos juniorats, se réjouit, et dès ce moment caressa le rêve de grouper au plus tôt autour de Notre-Dame de Pontmain de futurs apôtres, de créer une nouvelle source de vocations. Aussi, en installant, le 23 janvier 1891, le nouveau supérieur, le R. P. Jean-Baptiste LÉVUS, et en lui faisant visiter la maison, le Révérend Père lui dit au deuxième étage : « Voici le local destiné au futur juniorat ; quand vous le pourrez, vous ferez œuvre utile et agréable à la Congrégation. »

« Le R. P. Supérieur avait facilement adopté le désir du R. P. RAY. Il fallait seulement attendre l'heure marquée par la Providence, l'heure de faire accepter par la Congrégation et par S. G. M^r l'évêque de Laval la nouvelle institution. Sa Grandeur offrit une occasion toute naturelle. Elle désirait que le culte, cérémonies et chants de la basilique fussent l'objet de soins spéciaux. Les enfants de Pontmain ne pouvant être qu'un élément insuffisant, il était tout simple de lui proposer une maîtrise-juniorat.

« Mais il fallait des fonds. Au mois de mai, le P. Supérieur tenta la Providence et proposa à une personne de devenir fondatrice de l'œuvre. A l'instant, l'invitation est acceptée avec enthousiasme, et cette bienfaitrice promet comme première mise de fonds 5000 francs. Dieu agréait ce projet et marquait l'heure de la fondation.

« Le R. P. Supérieur en écrivit au T. R. P. Provin-

cial. On devina quelle fut la réponse. Il fallait se mettre à l'œuvre et entamer des négociations, s'assurer d'abord de l'acceptation des deux Conseils provincial et général et de M^r de Laval.

« Le 28 juillet 1891, le P. Supérieur se rendit à Paris pour soumettre ses plans, à savoir : réunir vingt enfants au fur et à mesure qu'ils se présenteraient avec de sérieuses garanties, et autant que possible apportant une petite pension en argent ou en nature ; les placer au second étage, qui leur sera tout entier consacré, et qui les séparera ainsi de la communauté ; leur donner deux professeurs qui les feraient arriver jusqu'à la classe de quatrième, après quoi ils seraient envoyés à Notre-Dame de Sion ; faire accepter cette institution sous forme de maîtrise et régler la part que les enfants prendraient aux cérémonies et aux chants de la basilique. Ces plans, du reste, n'étaient proposés que comme provisoires. Plus tard, quand Dieu le voudrait, on compléterait la maison par un autre corps de bâtiment et l'on créerait un juniorat complet. Pour le moment, la Province n'avait à supporter aucuns frais. On compterait sur la Providence.

« A l'unanimité, les deux Conseils acceptèrent les plans, et l'œuvre fut décidée.

« S. G. M^r Cléret avait déjà été pressenti sur l'œuvre. Nous pensions que Sa Grandeur, qui aime la splendeur du culte et a tant de zèle pour Notre-Dame de Pontmain, allait accepter cette œuvre avec empressement. Il en a été autrement. Tout le Conseil épiscopal a hésité, et M. Charton, vicaire général, nous a répondu que « Sa Grandeur, avant d'approuver le projet, voulait même remonter le pour et le contre. »

« L'objection qui avait impressionné Monseigneur et son Conseil était celle-ci : le juniorat portera tort aux

vocations diocésaines ; les missionnaires, dans leurs travaux, attireront les meilleurs sujets ; la pensée d'aller à Pontmain entraînera les cœurs les mieux disposés, etc. L'objection avait été prévue et résolue. Dès lors que la Bretagne et la Normandie sont à nos portes, il nous sera facile de nous recruter sans faire aucun tort aux établissements diocésains. Nous avons proposé à Monseigneur de fixer un nombre de junioristes mayennais que nous ne dépasserions pas. A la date du 28 septembre 1894, nous recevions de M^r Cléret l'autorisation suivante :

« Mon cher Père, vous pourrez, dès que vous le jugerez bon, vous occuper d'organiser votre petite psallette. »

« Je vous recommande à nouveau de prendre, dans l'intérêt de votre œuvre, toutes les précautions possibles. »

« Le Conseil est d'avis que vous ne devrez pas avoir à la fois plus de cinq élèves du diocèse. »

Cette réponse était attendue avec assurance. Dès le 22 septembre, le Provincial écrivait, dans son acte de visite daté de ce jour :

« Une nouvelle œuvre va bientôt prendre naissance dans notre chère maison de Pontmain. L'existence d'une maîtrise est devenue une nécessité pour le service de la basilique. Le zèle du Supérieur et son dévouement nous sont une garantie du succès. L'œuvre a été approuvée par les conseils provincial et général, et l'approbation épiscopale nous est assurée. Nous comptons sur un prochain avenir pour le commencement de cette œuvre que nous avons toujours eue en vue depuis la fondation de la maison de Pontmain. Ultérieurement, un règlement spécial sera rédigé par le P. Supérieur et son conseil et soumis à notre approbation. Nos Pères seront

invités à s'y conformer avec une entière soumission. »

A l'occasion de cette visite provinciale, les autorisations pour les transformations des locaux furent appliquées avec promptitude. Les mansardes furent transformées en dortoir. Les dépenses de literie s'exécutèrent.

« Le P. Supérieur, dans ses courses apostoliques, n'épargnait pas ses peines et recueillait partout des sympathies et des ressources en faveur de l'œuvre. Des bienfaitrices répondent à son appel et lui viennent efficacement en aide. »

Nous l'avons dit, le 29 octobre, quatre junioristes étaient réunis, et la réponse de l'inspecteur d'académie n'arrivait point.

« Réflexion faite, dit le *Codex historicus*, il sera plus facile de s'entendre de vive voix. Le 20 novembre, le P. Supérieur se détermine à aller trouver lui-même le haut fonctionnaire à Laval, et à traiter la question personnellement. Sa démarche réussit au delà de toute espérance. L'inspecteur, prévenu contre tout ce qui porte la sottise, semble d'abord opposer quelques difficultés ; mais, à la politesse exquises et aux manières loyales de son interlocuteur, il devient le plus conciliant des hommes, fait des promesses, et le R. P. LÉMIUS revient très satisfait de sa visite. Trois jours après, c'est-à-dire le 29 novembre, nouvelle visite du R. P. LÉMIUS, accompagné du R. P. BRULLARD. Réception courtoise et même charmante. Les titres du Père sont examinés et reconnus. On constate cependant une contravention à la loi, attendu que quatre enfants ne peuvent être admis sans autorisation préalable. Ils feront désormais la classe au presbytère. Quinze jours après, M. l'inspecteur vient visiter la maison et paraît enchanté de tout, surtout de l'accueil qui lui est fait.

« De là il suit qu'un mois après la déclaration, c'est-

à dire le 23 décembre, nous sommes pleinement autorisés à ouvrir l'établissement.

« Ainsi donc nous voici en règle avec la loi, et, dès maintenant, nous avons toute liberté de commencer le juniorat.

« Les préliminaires ont été longs, et si nous avons noté au fur et à mesure tous ces événements, c'est afin de conserver des détails qui appartiennent à l'histoire du juniorat. Nos arrière-neveux sauront ce qu'il en a coûté de démarches et de pourparlers aux fondateurs de l'œuvre.

« Et maintenant, que nous réserve l'année 1892 qui va commencer? Espérons qu'avant la fin, une belle couronne d'enfants, réunis auprès du sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain, célébreront ses louanges en se préparant à devenir un jour ses apôtres... »

Sur la demande du R. P. LÉNIUS, quatre élèves devaient venir de Notre-Dame de Sion pour se placer à la tête des nouvelles recrues et leur communiquer l'esprit de famille qui doit animer l'œuvre que nous appelons le juniorat. C'est par un essaim parti de la première ruche établie à Notre-Dame de Lumières par notre vénéré fondateur, le 13 août 1840, que s'est fondé le juniorat de Notre-Dame de Sion; c'est de Notre-Dame de Sion qu'est sorti l'essaim qui a formé le magnifique juniorat de Saint-Charles; c'est de Notre-Dame de Sion qu'il convenait de voir arriver ces enfants qui devaient donner à leurs devanciers les traditions de notre famille religieuse. Le 14 janvier, le juniorat de Pontmain comptait huit élèves, dont quatre arrivaient de Notre-Dame de Sion. Le R. P. CASSIEN AUGIER, assistant général, chargé de prêcher la retraite de la communauté et de faire, au nom du très révérend Père Général, la visite canonique de la maison, inaugura solennellement le juniorat, le

25 janvier 1892, soixante-treizième anniversaire de la fondation de notre Congrégation.

À l'occasion de la fête de l'apparition de la très Sainte Vierge, le 17 janvier 1874, dont l'anniversaire est toujours célébré avec éclat, le juniorat naissant avait reçu la bénédiction de M^{re} l'évêque de Laval, qui était venu la présider. Le même jour, jour inoubliable, M^{re} GROUARD, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, daigna s'associer à la joie de la communauté. Sa Grandeur accorda à ses petits missionnaires en herbe une promenade de faveur. La bénédiction des deux évêques portera des fruits dans ces jeunes âmes. « Le grain de sénévé, dit le *Codex historicus*, prenait racine. Daigne le divin jardinier lui accorder le rayon de soleil et la goutte de rosée! »

Les soins ne manquent pas à ces chers enfants. La première retraite du juniorat a eu lieu du 11 au 13 mai. Prêchée par le R. P. THIRIET, elle a été suivie avec attention et recueillement par dix-huit élèves. Au jour de clôture, réception solennelle des plus sages et des plus laborieux au titre de junioristes, d'après les rubriques et avec les cérémonies indiquées dans le directoire. Il a été remis à chaque enfant enrôlé sous la blanche bannière de Marie-Immaculée une croix qui doit lui rappeler les engagements de ce jour et le faire aspirer à recevoir plus tard la croix de missionnaire Oblat.

« Le 2 juillet, dit le *Codex historicus*, notre petite famille est en mouvement et remplie d'une pieuse allégresse. C'est le jour de la Confirmation. M^{re} Cléret, pendant quatre jours, a fait de notre maison le centre de ses courses apostoliques. Il a rayonné dans les environs en confirmant tous les jours dans une paroisse ou dans l'autre. Après la cérémonie, Sa Grandeur venait se reposer sous nos frais ombrages et passer la nuit

dans ses appartements. Nous avons donc eu la bonne fortune de la posséder du mercredi au dimanche matin. Le samedi, Monseigneur a donné la Confirmation, dans la basilique, aux enfants de Pontmain, de Saint-Mars, de Saint-Ellier et de la Tannière. Plusieurs junioristes ont reçu à cette occasion ce sacrement qui fait les parfaits chrétiens.

« Le 2 août vit se terminer les examens de fin d'année. Le R. P. Supérieur les présidait. Il a pu constater que les enfants n'ont pas perdu leur temps durant l'année scolaire. Voici les vacances avec des jeux plus bruyants. Les esprits ont besoin de repos et les santés de quelques-uns, un peu ébranlées, vont se refaire. »

Deux Pères, le P. LE TESTE et le P. COLIN, s'étaient jusqu'alors partagé le soin des élèves. « Le 12 septembre, reprend le rédacteur du *Codex historicus*, un nouveau professeur, venu du scolasticat de Liège, le P. MARIN, nous apporte le concours de son dévouement. Ses aptitudes, son entrain et son titre d'ancien junioriste ne contribuent pas peu à donner à nos chers enfants l'esprit de nos junioristes. Il est accueilli avec bonheur et fait très bien au milieu de la jeunesse qu'il connaît et qu'il aime. En lui souhaitant la bienvenue, nous faisons des vœux pour le succès de l'œuvre qui lui est confiée.

« 2 octobre. Les vacances touchent à leur fin. Elles ont été agrémentées par un temps magnifique. Les jeux, les travaux dans le parc, les études, ont alterné. Cette variété a fait de ces vacances un temps fort agréable. Il s'agit maintenant de songer à la reprise des études sérieuses. Quelques nouvelles recrues sont venues augmenter notre nombre. La retraite, prêchée par le R. P. BAUGÉ, sera un excellent début et remettra toutes choses en ordre.

« On est en train d'achever un préau et une cour de récréation avec les accessoires qui permettront plus d'entrain dans les jeux. Le R. P. Supérieur rapporte de Paris divers jeux qui vont bien amuser. Peu à peu, l'oiseau fait son nid, dit le proverbe.

« 10 octobre 1892. — La reprise des études a commencé ce matin avec toute l'ardeur que donne une retraite fervente. Nos junioristes sont renouvelés dans leurs bonnes dispositions et promettent, au début de cette seconde année, d'être d'excellents enfants de la famille. Daigne Notre-Dame de Pontmain bénir ces saintes résolutions de la retraite et nous accorder ses maternelles faveurs pendant cette nouvelle année que nous mettons spécialement sous sa puissante protection !

« Nos dix-huit enfants sont répartis en trois classes : neuf élèves de cinquième sous la direction du P. LE TESTE ; quatre élèves de sixième vont avec le P. COLIN ; cinq enfants plus jeunes ont le P. MARIN pour professeur. Ces trois Pères s'occupent du juniorat sous la direction du R. P. Supérieur. Le R. P. THIRIET, sans avoir le titre officiel de directeur, a le devoir de remplacer habituellement le R. P. Supérieur dans ce qui a rapport au spirituel : méditations, examens, lectures spirituelles. Le P. MARIN est préfet de discipline.

« 3 avril 1893. — Les examens du premier semestre ont prouvé que nos enfants travaillent. Il y a progrès. Cependant le succès pourrait être plus complet et plus satisfaisant.

« Le Conseil décide le renvoi de plusieurs enfants qui ne répondent pas suffisamment aux espérances qu'on est en droit d'attendre. Un exemple est nécessaire. Il faut que nos junioristes sachent bien que nous sommes décidés à ne conserver que ceux qui aspirent à être un jour de dignes enfants de la Congrégation.

« Deux élèves, appartenant à la quatrième, sont conduits à Notre-Dame de Sion. Ils sont les premiers sortis du juniorat de Pontmain. Puissent-ils persévérer jusqu'à la fin ! Deux autres, jugés incapables de faire de fortes études, vont aussi commencer leur noviciat de Frère convers à Sion. Ces départs laissent à quinze le nombre des junioristes.

« A la même époque, le R. P. LE TESTE reçoit son obédience pour Arcachon et il est remplacé par le R. P. PÉPINET venu d'Angers. En remerciant le premier du dévouement dont il a fait preuve dans l'œuvre du juniorat naissant, nous faisons des vœux pour que son successeur continue, avec tout son cœur d'Oblat, les traditions du passé. C'est avec l'âme remplie des meilleures espérances que nous recommençons le deuxième semestre de la seconde année.

« Inutile de signaler les fêtes qui ont eu lieu durant les premiers mois de l'année scolaire. Mentionnons seulement la fête du 17 janvier. Dans une belle cérémonie, nos chers enfants se sont consacrés solennellement à Notre-Dame de Pontmain. »

Nous avons pris plaisir à reproduire ces pages du *Codex historicus* du juniorat. Écrites sous l'impression du moment, elles font revivre avec plus de vérité et d'énergie les faits que nous n'aurions pu raconter que par ouï-dire. Nos lecteurs ne nous en feront pas un reproche.

Nous arrivons à l'époque du changement du Supérieur de Pontmain, le R. P. LÉMIUS, et de l'arrivée de son successeur.

Délégué par le Chapitre provincial du Nord au Chapitre général de 1893, le P. LÉMIUS avait dû se rendre à Montmartre dès la mi-avril. Le R. P. THIRIET, nommé son premier assesseur, avait été chargé de le remplacer

dans l'administration de la maison de Pontmain. « Nous sommes heureux, dit le *Codex historicus* de la Communauté, de rendre un hommage mérité au zèle, à l'esprit religieux et au tact que déploya dans l'exercice de ses délicates fonctions notre révérend Père premier assesseur. Pendant les mois de mai et de juin, il eut à recevoir des pèlerinages importants, et MM. les ecclésiastiques furent unanimes à se louer de l'accueil qui leur fut fait. Ajoutons que l'obéissance de tous facilita au dépositaire de l'autorité l'exercice de sa charge. »

Ce fut le 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine, que j'arrivai à Pontmain, où je reçus l'accueil le plus fraternel et le plus filial de la part des Pères, des Frères et des enfants. Des travaux que j'énumérerai plus tard m'avaient retenu loin de ce nouveau poste, que Votre Paternité, mon très révérend Père, m'avait confié au sortir du Chapitre général.

J'avais aspiré au repos et je l'avais même sollicité afin de pouvoir terminer la vie de notre vénéré Fondateur. Vous avez pensé qu'il valait mieux me maintenir en pleine activité et me placer auprès de Celle qui est appelée la Porte du ciel afin de me ménager à la fin de mon existence une plus maternelle réception de sa part. Le vieillard aime à se rapprocher de l'enfant ; me trouver dans un juniorat, c'est, pour moi, revivre dans un passé qui donnera toujours, à toutes les épreuves du présent et de l'avenir, d'ineffables consolations. J'ai constamment vécu par le cœur ; la Congrégation a été pour moi une seconde mère qui a complètement remplacé la première ; par conséquent, travailler à son recrutement a été et sera toujours la plus chère de mes occupations et le plus grand bonheur que je puisse goûter ici-bas. Pontmain m'offre toutes les occasions désirables pour faire aimer le Sacré-Cœur, notre Mère Immaculée, pour

consoler et sauver les âmes, pour prier en faveur de l'Eglise et de la France, et cela en compagnie de Pères, de Frères et d'enfants bien-aimés... et pour l'honneur et le mérite de notre Congrégation ! N'est-ce pas un devoir pour moi de vous remercier, et, par vous, de remercier le Dieu de toute bonté et de toute miséricorde ? Qu'Il daigne me rendre fidèle à ses adorables volontés !

Avant mon arrivée, le juniorat avait reçu la visite de plusieurs membres du Chapitre général, appartenant aux Missions étrangères :

« Ces longues barbes, dit le *Codex historicus*, font impression sur les junioristes. Avec quel intérêt ils écoutent le récit des aventures de la vie apostolique ! Quel enthousiasme ! C'est avec bonheur que nous avons entendu successivement les PP. LEDUC, GRANDIN, CAMPER, GASTÉ, SERGENT et le R. P. LEFEBVRE, provincial du Canada.

« Sa Grandeur, M^{gr} Cléret, a daigné nous honorer d'une visite le 10 juillet. M^{gr} l'évêque de Laval s'est plu à s'entretenir avec nos chers junioristes dont l'attitude parfaitement correcte et respectueuse, a été remarquée.

« Une autre visite, non moins agréable pour tous, est celle de M^{gr} l'archevêque de Colombo. Simple et familier, tout en restant digne et noble, le sympathique prélat a particulièrement intéressé nos futurs apôtres, qui voudraient pouvoir le suivre jusque dans l'île fortunée de Ceylan. Espérons qu'un jour M^{gr} MÉLIZAN reverra, grands et forts dans la lutte, quelques-uns des junioristes qu'il a bénis à Pontmain.

« M^{gr} GRANDIN a passé huit jours au milieu de nous, se faisant tout à tous et nous édifiant par sa parole et ses exemples. A plusieurs reprises, les junioristes ont entendu avec émotion le saint évêque de l'Amérique du Nord leur parler de sa difficile Mission. Profonds sou-

venirs laissés dans nos cœurs. Nous aiderons de nos prières ces missionnaires que nous ne pouvons suivre... en attendant qu'il nous soit donné de travailler dans le champ qu'ils ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang »

Cependant, le nombre des demandes d'admission augmentant chaque jour, il parut convenable d'envoyer à Sion les aînés de Pontmain. Les huit élèves qui faisaient partie de la cinquième y furent conduits vers la mi-septembre par le R. P. BRULLARD. Ils entrèrent en quatrième. Une lettre du R. P. BRULÉ nous dit la bonne impression qu'ils donnent dans leur nouvelle résidence.

A la rentrée d'octobre 1893, le juniorat de Pontmain compte vingt-quatre junioristes. Douze ont pour professeur le R. P. MARIN; onze, plus avancés, essayent de suivre le programme de la cinquième sous la direction du R. P. PÉRINET, et le R. P. COLIN accepte de préparer à la seconde un jeune homme qui a déjà fait quelques études plus avancées. Le R. P. THIRIET reste chargé de la direction spirituelle du juniorat.

Après d'excellentes vacances, assaisonnées de plusieurs grandes promenades, ces enfants se remettent résolument à l'ouvrage. Les notes des premières semaines prouvent en faveur des maîtres et des élèves et permettent d'espérer une excellente année.

La piété est vivement alimentée par les exercices communs à la Communauté tout entière. La messe du premier vendredi de chaque mois se célèbre devant le Saint-Sacrement. Les saluts ont lieu dans la chapelle intérieure à toutes les fêtes de la très sainte Vierge et des apôtres. Les leçons de chants et de cérémonies mettent les élèves en mesure de prendre part à toutes les fêtes de la basilique qu'ils remplissent de vie et d'harmonies pieuses sous les regards de Notre-Dame

d'Espérance qui aide à réaliser de plus en plus son désir maternel ; mais priez mes enfants.

« Le vendredi 24 novembre, dit le *Codex historicus*, nous avions la joie de recevoir, pour la première fois, le R. P. FAVIER, notre nouveau provincial. Il vient, non pas pour procéder à une visite canonique, mais pour faire connaissance avec ses enfants, avec la maison, avec la basilique. Son affabilité lui gagne tous les cœurs. C'était un plaisir de constater quelle cordialité et quelle gaieté régnaient entre notre chef et notre père et nous. Le plus empressé et le plus prévenant pour accueillir le premier Supérieur de la Province fut notre Supérieur, qui nous donna ainsi l'exemple du respect et de l'amour que tous doivent avoir pour les représentants de l'autorité. Le 25, le R. P. Provincial visite la maison, la propriété, reçoit les Pères et les Frères, prend un vif intérêt à tout ce qu'il voit et entend et entretient à la lecture spirituelle les junioristes. Le 26, les junioristes lui donnèrent une petite séance récréative : un compliment dialogué, chansonnettes comiques, romance bretonne, morceaux littéraires, tel en fut le programme, heureusement terminé par un chœur de mirlitons très bien exécuté. Le R. P. Provincial remercie les enfants et leur témoigne sa surprise en même temps que son entière satisfaction. La concession d'une grande promenade mit le comble à la joie de tous. »

La retraite du juniorat commença le 4 décembre et se termina le jour de l'Immaculée-Conception ; ce sera, dorénavant, l'époque traditionnelle de ces pieux exercices. « Le R. P. KRUZ en fut le prédicateur et trouva dans son cœur d'ancien junioriste, de prêtre et d'Oblat, le secret de toucher, de bien disposer et d'attirer tous les cœurs. Quelle belle préparation à la fête de notre Mère Immaculée, et comme du haut du ciel Notre-Dame d'Espé-

rance a dû sourire à ces chers enfants qui lui sont consacrés.

À partir du 6 janvier 1894, fête de l'Épiphanie, la communion réparatrice fut établie dans le juniorat de Pontmain. Chaque jour, un enfant communie au nom de tous pour consoler le Cœur sacré de Jésus des offenses qui sont commises parmi nous. C'est pour le juniorat une nouvelle source de grâces abondantes de la part de Celui qui ne se laissera jamais vaincre en générosité. Daigne le Cœur sacré de Jésus accepter et avoir pour agréables réparations, effacer et oublier nos fautes et bénir de plus en plus cette petite pépinière d'apôtres qui se feront toujours un devoir de l'aimer et de le faire aimer ! »

Cependant, le nombre des junioristes allait toujours croissant ; il a atteint son maximum dans le courant du mois de février 1894 ; nous avons cependant envoyé un nouvel élève à Notre-Dame de Sion, le 18 décembre 1893. Nous n'avons plus une seule place disponible.

L'année 1894 commence donc sous les plus heureux auspices. Notre-Dame de Pontmain bénissait d'une manière merveilleuse l'œuvre du juniorat. Par l'entremise du R. P. LAMUS, elle faisait trouver les ressources nécessaires pour entreprendre la construction d'une maison telle que nous pourrions la désirer à tous les points de vue. Le R. P. MARTINET, votre premier assistant général, voulut bien se charger de préparer un plan, qui fut successivement adopté par le Conseil provincial et le Conseil général, de préférence à d'autres plans que le dévouement fraternel ou amical avait inspiré au R. P. BALAND et à un prêtre de nos amis. Nous eûmes le bonheur, le 1^{er} février, de recevoir les PP. MARTINET (1), FAVIER et LAMUS, qui venaient sur place étudier tous les détails et

(1) Ce cher et si regretté Père est revenu à Pontmain le 11 juin et en est reparti le 13.

préparer la réalisation de la grande entreprise. C'était le commencement ; les études ont continué pendant plusieurs mois, et ont amené le R. P. Provincial jusqu'à trois fois à Pontmain ; enfin les travaux de déblaiement commencèrent le 28 mai. Notre-Dame d'Espérance a voulu choisir le mois qui lui était consacré ; le 23 mai avait apporté la lettre annonçant l'adoption du plan définitif et ordonnant sa mise à exécution.

Les travaux se sont poursuivis, pendant l'été et l'automne, avec une grande activité ; les murs s'élevaient à la hauteur du rez-de-chaussée lorsque, au moins de janvier 1895, la rigueur du froid a complètement arrêté la bonne volonté des ouvriers et des entrepreneurs.

Au commencement de mars 1894 eurent lieu les examens, sous la présidence du Supérieur, avec le concours des professeurs et de quelques Pères. Les notes furent généralement élogieuses.

Pendant la saison des pèlerinages, les junioristes ont rendu de très grands services pour les cérémonies et les chants ; on aime à les voir, revêtus de leur soutanelle rouge et de leur blanc surplis, prendre part aux processions des pèlerins. Sous l'habile direction du R. P. LENOIR, organiste, et du R. P. MARIN, maître de chant, la psalette de Notre-Dame de Pontmain répond de plus en plus aux exigences d'un sanctuaire qui n'a pas encore été fréquenté comme il mérite de l'être.

Le 17 juillet, nous arrivait le R. P. Provincial pour faire la visite canonique de la maison et des œuvres qui en dépendent.

Qu'on nous permette de citer quelques passages de l'acte de visite dans lequel le R. P. Provincial a consigné ses appréciations et les mesures qu'il crut devoir prendre à l'égard du juniorat.

« Après la visite que je viens de vous faire, conformé-

ment aux prescriptions de nos saintes Règles, je demeure frappé de la multiplicité et de l'importance des œuvres que vous accomplissez ici au nom de la Congrégation. Non seulement vous vous consacrez, comme nos autres maisons, à la conversion et à la sanctification des âmes par le moyen des missions et des retraites, mais vous vous efforcez de propager la dévotion et la gloire de Notre-Dame de Pontmain, en poursuivant l'achèvement de son beau sanctuaire, en favorisant son pèlerinage, en publiant ses bienfaits dans les pages édifiantes de votre Bulletin ; vous donnez à la paroisse de Pontmain une direction très appréciée ; vous entretenez ses écoles congréganistes, lui rendant par là-même le service le plus signalé ; enfin, vous réussissez, par le moyen du juniorat, à procurer à notre chère famille des vocations sérieuses et choisies. Toutes ces œuvres sont parfaitement conformes à notre but et vous font le plus grand honneur.

« Ce qu'elles exigent de dévouement et de générosité de votre part, particulièrement de la part de votre vénéré Supérieur, je ne l'ignore point. Nos Pères missionnaires ne reculent jamais devant la fatigue ; aussi ont-ils à leur actif de nombreuses campagnes apostoliques, de nombreuses victoires. Le R. P. curé n'omet rien pour faire de sa paroisse une paroisse modèle, malgré les difficultés que l'enfer suscite ici comme partout. Les Pères chargés du juniorat ont su inspirer aux enfants un excellent esprit, qui, je l'espère, se maintiendra toujours et produira les meilleurs fruits. Je remercie le R. P. Supérieur et le R. P. THIRIET, directeur, de l'affection et des soins paternels dont ils ont toujours entouré ces enfants. Je remercie également les Pères professeurs de leur application à cultiver les jeunes intelligences de leurs élèves, à leur infuser avec la science le don plus précieux de la piété.

« Puis-je omettre la sage exploitation de la belle et vaste propriété que la divine Providence nous a procurée en ce lieu béni ? Le R. P. Supérieur s'efforce chaque jour de l'embellir et de lui donner tous ses compléments. Le R. P. Économe et nos dévoués Frères convers, malheureusement trop peu nombreux, se font un devoir de la tenir en bon état et de lui faire produire tous ses fruits. En exprimant encore ici mes sincères remerciements, je forme le vœu que cette propriété, la plus belle de la Congrégation en France, échappe au péril dont elle est menacée par le projet d'une voie ferrée et que nos Frères convers soient bientôt assez nombreux pour pouvoir suffire à tous les travaux qu'elle exige.

« Je n'ai pas de prescriptions à faire touchant la direction des âmes et la marche de la communauté. Nos saintes Règles, les prescriptions des actes de visite précédents et surtout l'autorité aimée et respectée du R. P. Supérieur suffisent amplement pour assurer leur prospérité. Une seule mesure m'a paru nécessaire et avantageuse concernant le juniorat. Le bien de cette œuvre exigeant que son Directeur soit toujours présent à la communauté et n'en soit pas distrait par le ministère apostolique, ce Directeur sera, à partir de ce jour, le R. P. GIBROL. Que l'ancien et premier Directeur, le R. P. THIRIET, reçoive ici le témoignage de satisfaction qu'il a mérité par la sagesse et la prudence avec lesquelles il a exercé ses fonctions et contribué au succès déjà obtenu. Ses enfants ne l'oublieront pas. Ils s'efforceront d'attirer par leur piété, sur ses travaux apostoliques, les bénédictions du ciel. »

L'acte de visite porte la date du 22 juillet 1894, premier anniversaire de mon arrivée à Pontmain.

La mesure édictée fut immédiatement exécutée : le R. P. GIBROL, qui venait d'acquiescer par un travail assidu

à obtenir le diplôme de licencié ès lettres, prit la direction du juniorat avec un dévouement absolu. Il se chargea de faire la classe de cinquième ; le R. P. MARIN se chargea de la sixième, et le R. P. BRUANT, que l'abandon de l'œuvre des vocations tardives déterminé par la mort du si méritant et si regretté P. MICHAU rendait libre, fut chargé des commençants. Le R. P. PÉRINET rendit son obéissance pour Notre-Dame de Sion, où il accompagna les huit junioristes que Pontmain envoyait au juniorat supérieur. Les vacances commencèrent avec le mois d'août ; elles s'écoulèrent rapidement. Pendant ce temps, quelques enfants furent rendus à leur famille. Vers le 1^{er} septembre, de nouvelles recrues arrivèrent pour les remplacer et, le 1^{er} octobre 1894, les études reprirent avec une nouvelle ardeur ; les junioristes étaient au nombre de vingt-six.

La retraite de rentrée eut lieu du 5 au 8 décembre ; le R. P. PAYS, curé de Pontmain, voulut bien la prêcher avec l'entrain d'un missionnaire expérimenté. La fête de l'Immaculée-Conception fut célébrée avec toute la solennité que demandent les traditions de notre chère famille religieuse.

Grâce au zèle du R. P. MARIN et au savoir-faire du P. MAUGARD, habile menuisier, une crèche, très belle et très ornée, fut placée dans la chapelle intérieure, invitant nos junioristes à la prière et à l'imitation du Très Saint-Enfant Jésus. La nuit de Noël se passa bien pieusement et avec une solennité exceptionnelle : chant d'un nocturne, grand-messe célébrée par le P. Supérieur, communion générale, seconde messe accompagnée du chant des laudes ; joyeux réveillon, sommeil prolongé, rien ne manqua pour que les paroles évangéliques eussent une nouvelle réalisation : *Gloire à Dieu et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté !*

- Nous sommes arrivés à la fin du mois de décembre ; de Noël au 1^{er} janvier 1895, le juniorat se livra aux joies des vacances ; il reçut avec une vive allégresse la visite du R. P. LÉGLISE, supérieur de la maison de Saint-Ulrich. Ce généreux bienfaiteur des junioristes venait de seconder, dans la mission de Placé, le zèle du R. P. LENOIR, et avant de reprendre le chemin de la Lorraine, il avait été invité à visiter le sanctuaire et la maison de Notre-Dame de Pontmain. Son passage, trop rapide, a laissé cependant de profonds souvenirs. Le R. P. LÉGLISE aimera ce juniorat, qu'il ne connaissait pas encore. Il a vu et admiré les proportions de la maison en construction ; il priera pour qu'elle s'achève bientôt et se remplisse de bons et fervents junioristes. Qu'il en soit ainsi !

II. LES ANNALES DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN.

Les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* se rattachent tout à la fois et au juniorat, et au sanctuaire, à la maison de Pontmain. Pour fonder et pour entretenir un juniorat, il faut créer des ressources, s'assurer le concours de bienfaiteurs et de bienfaitrices dévoués, et mettre en lumière les résultats obtenus. Le R. P. LÉMIUS l'avait compris, et, en sollicitant les autorisations nécessaires pour établir le juniorat, il avait révélé son intention de publier tôt ou tard une revue mensuelle, qui aurait aussi pour but l'extension de la dévotion envers Notre-Dame de Pontmain, et la glorification de son sanctuaire : « Faire connaître l'apparition de Pontmain, disait-il dans le *prospectus d'abonnement*, et les consolantes promesses faites à la France, tel est le but que se propose, au milieu des tristesses de l'heure présente, notre humble revue. Nous faisons appel au concours dévoué de tous les catholiques français pour répandre partout nos

bonnes espérances en propageant les *Annales de Notre-Dame de Pontmain*. »

L'administration provinciale et générale donna son approbation à une revue reconnue nécessaire à tous les points de vue, et encouragea vivement le R. P. LÉMIUS à l'entreprendre avec son zèle et son dévouement accoutumés. M^r Cléret, évêque de Laval, avec sa haute intelligence et sa piété envers Notre-Dame de Pontmain, s'empressa d'écrire au supérieur de Pontmain la lettre suivante, qui parut en tête du premier numéro des *Annales*.

« MON CHER PÈRE,

« Votre désir est de faire connaître de plus en plus Notre-Dame de Pontmain ; vous savez si je le partage.

« Combien de catholiques de France ignorent encore le fait merveilleux qui se produisit le 17 janvier 1871, en un petit coin de notre Maine !

« Lorsque tous les cœurs étaient dans l'angoisse, l'enfer débordant de la Sarthe et menaçant déjà Laval, la Sainte Vierge apparut à de jeunes enfants avec des paroles d'espérance. Quelques jours après, et sans que l'on pût expliquer ce mouvement, le flot de l'invasion reculait et l'on entamait des négociations qui aboutirent à la paix.

« Tel est dans sa simplicité le fait que vous voulez propager. Vous venez sans doute après M. Richard et le P. BERTHELON, deux écrivains autorisés et d'une critique très sûre. Mais leurs études condensées dans des livres ne seront jamais à la portée de tout le monde. Grâce au mode de publication que vous avez adopté, vous atteindrez les masses et vous leur ferez connaître, en même temps que ses origines, le développement du culte de Notre-Dame de Pontmain.

« Je fais des vœux pour le succès de votre entreprise. Il est difficile qu'elle ne soit pas bénie ; car le but que vous poursuivez est d'augmenter le nombre des pèlerins qui visitent chaque année notre chère basilique et veulent voir, en la Sainte Vierge, la vraie libératrice de notre pays.

« Croyez, mon cher Père, à mes sentiments affectueux et dévoués.

« Signé : JULES,
« Evêque de Laval. »

Le 17 mai 1892, le premier numéro des *Annales de Notre-Dame de Pontmain* paraissait et prenait une place honorable parmi les publications mensuelles. Fortement appuyées par les Congrégations des Sœurs de la Charité d'Évron et des Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, les *Annales* eurent immédiatement un nombre d'abonnés qui permit de couvrir les frais et de recueillir quelques ressources pour l'œuvre du juniorat. Mais, nous ne craignons pas de l'affirmer, le sanctuaire bénéficiera encore plus que le juniorat de la publicité de la modeste revue. On peut le constater par les listes de souscriptions qui remplirent ses pages et par les *actions de grâces* qui avaient enfin un organe, interprète fidèle de la piété et de la reconnaissance. Le premier article présenta le programme que la rédaction se proposait de réaliser. Tracé de main de maître, ce programme répond, en effet, à tous les désirs de la piété la plus ardente et la plus étendue. Les *Annales* pourront paraître longtemps encore avant qu'il soit épuisé, et nous avouons simplement que bien des parties n'ont pas été touchées jusqu'à cette heure. Nous redisons volontiers avec le R. P. LÉMIUS :
« Là où le ciel descend sur la terre, les horizons restent ouverts à l'infini. Les explorer est une œuvre toujours féconde. Puis, Pontmain en lui-même est une mine

inexhaustible d'enseignements et de symboles. Mystères, grâces, vertus, rien n'y manque. Tout le dogme catholique de Marie et de Jésus y semble résumé dans une merveilleuse synthèse.

En cette scène, où tant d'épisodes se sont succédé comme dans un drame immense, la Reine du ciel s'est distinctement manifestée sous tous ses attributs.

« Vous y admirez : Marie immaculée, Marie mère de Dieu, Marie mère des hommes, Marie avocate et médiatrice entre la France et Dieu, Notre-Dame du très saint Rosaire, Notre-Dame des Douleurs, Notre-Dame d'Espérance, etc. Sous ces figures diverses, qui sont les pages charmantes du divin poème, nous pourrions contempler longtemps la Vierge bénie de l'apparition du 17 janvier 1871.

« A nous encore d'écrire sous toutes les formes la présente invitation : *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps.* De ce salut, nous montrerons la source. Tandis qu'à Montmartre nos Frères élèvent le temple du vœu national et répètent les promesses de nos séculaires du Sacré Cœur, nous redirons, sans nous lasser, la révélation contemporaine de Marie : *Mon fils ne laisse toucher.*

« Joubert était tourmenté par l'idée de résumer tout un livre dans une page et cette page en un seul mot. Notre-Dame de Pontmain a résolu le problème ; elle a tout condensé dans un seul mot, dans un seul tableau : le nom de JÉSUS-CHRIST, l'image du divin crucifié, inondé de sang, victime à la fois de nos péchés et de son amour infini. Quelles richesses ! Quand les aurons-nous épuisées ?

« A côté de ces champs d'exploration si pleins d'actualité et du plus haut intérêt, la chronique de Pontmain, chronique connue jusqu'ici d'un trop petit nombre, n'offrira pas un aliment moins précieux aux âmes chrétiennes.

Récits de grâces et de merveilles opérées trouveront leur place toute naturelle dans les *Annales*. La vie catholique ici son mouvement profond et régulier, ses jours de choix, ses fêtes, ses démonstrations consolantes. Les âmes chrétiennes se réjouiront et s'édifieront à cet échange incessant des grâces qui descendent du ciel, et des hommages de confiance et de gratitude qui s'élèvent de notre vallon béni. »

Les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* ont été fidèles jusqu'à ce jour au programme qui leur a été tracé. Et nous pouvons affirmer que les résultats obtenus répondent aux désirs les plus ardents de leurs rédacteurs. Nous aspirons certainement à des succès plus considérables encore; nous voudrions voir le nombre de nos abonnés, de nos lecteurs, se décupler, se centupler. Nous en bénissons la Providence. Notre-Dame de Pontmain, dont les mérites et les bienfaits seraient plus connus, plus exaltés, ne demeurerait pas insensible à la reconnaissance de ses enfants.

Nous conjurons donc tous ceux qui liront ces lignes de vouloir bien devenir des zélés dévoués de la dévotion envers la Vierge au crucifix sanglant, et de se faire les ardents propagateurs des *Annales de Notre-Dame de Pontmain*, qui est venue visiter et consoler la France à l'heure la plus douloureuse de son existence quatorze fois séculaire.

III. LA COMMUNAUTÉ.

La *Communauté* nous arrêtera quelques instants. Le 14 novembre 1894, elle perdait un de ses membres, le R. P. COLOMBOT, qui en faisait partie depuis le 16 septembre. Nous empruntons au *Codex historicus* le récit de ses derniers moments : « Le bon Dieu avait ménagé au P. COLOMBOT une douloureuse épreuve qui est restée sa

compagne inséparable jusqu'à la mort. Les supérieurs, croyant sans doute que le séjour de Pontmain, qu'il avait tant aimé, aurait une heureuse influence sur ses facultés mentales, l'avaient ramené auprès de la Vierge dont il avait été le chapelain. Notre-Dame d'Espérance n'a pas jugé à propos de lui faire recouvrer une santé et des forces qu'il aurait employées de tout cœur à procurer sa gloire. Il ne sortait pas de sa cellule; un Frère convers lui prodiguait les soins les plus empressés et le malade se contentait de peu. Son état ne pouvait durer; le mal qui le minait insensiblement faisait des progrès et l'on constata que le dénouement ne se ferait pas attendre longtemps.

Une Sœur de l'Espérance, de Mayenne, fut appelée, et les Pères de la maison redoublèrent de sollicitude et d'attention pour entourer le cher malade de tous les soins que réclamait son état. Dans la nuit du vendredi au samedi 14 novembre, à la suite de cruelles souffrances qui duraient depuis plusieurs jours, le Père sembla jouir d'avance de la vision bienheureuse. Deux heures avant sa mort, son visage, contracté jusque-là par la douleur, s'illumina d'un céleste reflet, et le malade s'endormit paisiblement dans le Seigneur après avoir reçu les derniers sacrements, au moment où le Père qui le veillait avec la Sœur récitait cette prière : *Maria mater gratia, mater misericordiae, me hora mortis suscipe!*

« Les funérailles eurent lieu le 16. Les ecclésiastiques du canton et des environs assistèrent aux obsèques, et le P. COLOMBOT repose maintenant auprès du R. P. GILLET, dans le cimetière de Pontmain, où la fabrique de la paroisse nous a fait une concession à perpétuité. »

La communauté de Pontmain se composait au mois de novembre 1891 des membres suivants : du R. P. Jean-Baptiste LÉMIUS, supérieur; du R. P. MONTFORT, premier

assesseur; du R. P. PAYS, deuxième assesseur, curé de la paroisse; du R. P. BAUGÉ, économe; des Pères COLIN, THIRIET, COUBRUN, LE TESTE, pour le juniorat et BRULLARD; des Frères convers BEYCK, cuisinier; BOUTREAU, jardinier; LAURENT, VIGNAL et GREVÈCHE.

La dernière visite provinciale s'était terminée le 22 septembre 1891; l'acte de visite annonçait la prochaine fondation du juniorat. Le 27 octobre arrivèrent les premiers enfants. Notre T. R. P. Général pensa qu'il convenait de donner une inauguration solennelle à cette œuvre sur laquelle reposaient ses plus douces espérances. Le R. P. Cassien AUGIER, assistant général, fut délégué pour prêcher la retraite à la communauté et ouvrir officiellement le juniorat. Nous l'avons dit, quatre junioristes de Notre-Dame de Sion arrivèrent à Pontmain l'avant-veille de la fête du 17 janvier 1892. Ils assistèrent aux cérémonies solennelles que présidait M^r Cléret, évêque de Laval, et le 25 janvier 1892, le R. P. AUGIER dressa l'acte de visite dans lequel nous lisons les passages suivants : « Un juniorat est bien à sa place ici... sur les lieux mêmes où Marie a réclamé la prière des enfants. Nous félicitons et nous remercions le R. P. Supérieur d'avoir commencé cette œuvre si importante, depuis longtemps désirée. Tous les Pères de la maison se feront un bonheur de lui venir en aide, soit pour les ressources, soit pour les vocations.

« La présence des junioristes, leur participation aux offices de la basilique, soit pour les chants, soit pour les cérémonies, apporteront un nouveau lustre au pèlerinage. La communauté des missionnaires y recevra un nouveau motif de se rapprocher de plus en plus de l'esprit et de la lettre de nos saintes Règles. Il faut que ces enfants n'aient jamais sous les yeux que de bons exemples. »

Nous pouvons rendre ce témoignage à la communauté

de Pontmain, qu'elle a répondu aux désirs du délégué du R. P. Supérieur général, en mettant fidèlement à exécution les conseils de perfection qui lui ont été donnés. Nous constatons rapidement les changements survenus dans le personnel de la communauté.

Le 18 juillet 1893, le R. P. LOUVEL nous arrive de Montmartre, où il s'est initié, pendant une année entière, aux œuvres de zèle, de charité, de dévouement; dont cette maison est le théâtre fécond et perpétuel. Auprès du Sacré-Cœur de Jésus, il a puisé une pureté et une solidité de doctrine que l'on aimera à reconnaître dans ses prédications et dans sa conduite. Le 30 octobre 1893, le R. P. COUBRUN reçoit son obédience pour Angers et est remplacé à Pontmain par le R. P. LENOIR. Le 6 novembre, le R. P. KEUL vient d'Angers remplacer le R. P. PAYS en qualité d'économe, mais il ne fait pas un long séjour parmi nous : le 16 mai, il reçoit son obédience pour Montmartre, où il reprend la place qu'il avait occupée pendant huit ans. Le R. P. THIRIET est chargé de l'économat. A la fin de l'année 1894, les Pères sont au nombre de 12, dont 4 sont exclusivement employés à l'enseignement; les 8 autres suivent le pèlerinage, la paroisse, et se dévouent à l'œuvre des missions.

Les Frères convers nous offrent aussi de nombreux changements. En 1892, le F. VIGNAL est envoyé à Talmont pour y exercer les fonctions de sacristain; le F. BOUTREAU à Saint-Andelain, en qualité de jardinier; les FF. BEYCK et LAURENT reçoivent leur obédience pour le vicariat du Mackensie; les FF. FASSHAUER, MERTZ et BAUST les remplacent. Au mois de février 1893, arrive le F. DELAHAYE, un des anciens, qui est chargé du soin du réfectoire. Le 26 mai, nous recevons le F. FAIVRE,

jardinier; le 31 juillet, le F. GREVERCHE est envoyé à Montmartre; il avait prononcé ses vœux de cinq ans le 19 mars 1893. Le 3 novembre, nous perdons le F. BRUST, qui rentre dans le monde; le 19 janvier 1894, le F. FERRÉ remplace le F. FASSEHAUER, qui est envoyé à Rome dans les premiers jours de février. Quinze jours après, on nous donne le F. LUC comme cuisinier, et le F. MERTZ, qui a fait ses vœux de cinq ans le 8 décembre 1893, part pour l'île de Jersey, le 7 mai 1894. Le 21 août, arrivée du F. MAUGARD; le 13 novembre, du F. HUARD; et enfin, le 31 décembre, du F. PIQUET.

Pendant ces deux dernières années, Pontmain a envoyé à Notre-Dame de Sion plusieurs postulants convers, qui sont devenus d'excellents novices, et qui donnent tout espoir d'une généreuse persévérance.

IV. FÊTES ET PÈLERINAGES.

La principale fête du sanctuaire de Pontmain est toujours celle du 17 janvier, jour anniversaire de l'apparition du 17 janvier 1871. Nous avons déjà dit un mot de la fête du 17 janvier 1892; elle fut présidée par M^{re} Cléret; M^{re} GROUARD s'y rencontra avec M^{re} l'évêque de Laval. Le vicaire apostolique d'Athabaska-Mackensie venait mettre son épiscopat sous la protection maternelle de Notre-Dame de Pontmain, et recommander à sa puissante intercession l'immense vicariat, trois fois vaste comme la France, qu'il évangélise depuis trente ans.

Le Père qui avait amené de Sion les quatre junioristes fut chargé du sermon du 16 au soir, prélude de la fête du 17. Qu'est-ce qu'un pèlerinage? « Le théâtre des opérations divines, le refuge des misères humaines. »

Qu'est-ce que le pèlerinage de Pontmain? Esquisse rapide et touchante des malheurs de l'époque: Marie vient apparaître et nous apporter le message de l'espérance et du salut.

M^{re} GROUARD donne la bénédiction solennelle du Très-Saint Sacrement, et, dans une acclamation unanime, échappe de toutes les poitrines ce refrain de confiance filiale envers Marie:

O Notre-Dame de Pontmain!
Pour toi mon cœur
D'amour s'enflamme...
De notre France,
Douce Espérance,
Entends la voix du Pèlerin!

Le lendemain, la messe solennelle est chantée par M. l'abbé Lemanceau, aumônier des Sœurs d'Evron. Deux trônes sont disposés au fond du sanctuaire. M^{re} Cléret préside, assisté par M. l'archiprêtre d'Ernée et M. le doyen de Souvigné-du-Désert. M^{re} GROUARD est en face, du côté de l'épître, assisté de M. le doyen de Landroy et du R. P. AUERER, assistant général. M. le chanoine d'Yénis prend la parole après l'évangile et captive son auditoire par les charmes d'une grande éloquence. Dans sa première partie, l'orateur esquisse à grands traits le rôle de l'homme et du chrétien en face des erreurs modernes, et démontre la nécessité où chacun se trouve de travailler à la conquête des âmes. Dans la deuxième partie, il en indique les moyens: « Il faut que nous nous fassions les intermédiaires entre l'ignorant et Dieu, entre le pécheur et Dieu. Tel a été le rôle de Marie, telle doit être notre mission, si nous sommes ses véritables enfants. »

Après les vêpres solennelles, qui ont lieu à 2 heures précises, M^{re} Cléret, revêtu des ornements pontificaux,

adresse à l'assistance quelques paroles pleines d'onction, de cœur et d'espérance. Sa Grandeur félicite les pèlerins de leur empressement à venir témoigner leur piété, leur amour pour Marie, malgré le mauvais temps. Elle rappelle les enseignements tombés le matin de la chaire de vérité, et nous montre que le meilleur apostolat, celui que la Sainte Vierge demande à nous tous, c'est l'apostolat de la prière. Or, à notre époque, nous avons à combattre des adversaires plus redoutables qu'en 1871, ennemis dangereux qui s'attaquent à tout ce que nous avons de plus sacré. Remerciements aux âmes charitables qui contribuent de leurs aumônes à l'érection des tours et au complet achèvement de la basilique. Son cœur voudrait dire le nom des deux bienfaitrices qui ont fait don du magnifique chemin de croix qu'il va bénir... On sent que le cœur du prélat brûle du zèle le plus ardent pour la gloire de Notre-Dame de Pontmain.

Monseigneur procède ensuite à la bénédiction du nouveau chemin de croix. C'est une œuvre de grande valeur sortie des ateliers de M. Lesage. Chacun l'a trouvé de tout point parfait. C'est le R. P. LÉMIUS qui a su découvrir et encourager les bienfaitrices.

De la basilique, NN. SS. les évêques et le clergé se rendent processionnellement au couvent des Sœurs d'Evron. Monseigneur de Laval bénit solennellement la maison et la chapelle où les âmes désireuses de jouir du silence et de la retraite pourront venir se recueillir et prier, sous le maternel regard de Notre-Dame de Pontmain.

M^{re} Cléret quitta ce sanctuaire dans la soirée; M^{re} GRODARD présida l'exercice du soir et entretint les pèlerins de sa lointaine Mission; il termina son intéressant discours en leur disant : « Là-bas, pour reconnaître le catholique, on ne lui demande pas s'il est baptisé.

On lui dit : « Es-tu priant ? » Le prêtre s'appelle *l'Homme de prière*, et l'évêque *le Grand Priant*. Vous voyez que Marie est venue vous enseigner à devenir plus chrétiens en nous disant : *Mais priez !* »

Ce fut la dernière fête du 17 janvier présidée par M^{re} Cléret, que nous ne devons plus revoir en ce beau pontmain.

M^{re} l'abbé Lebreton, chancelier de l'évêché, présida celle du 17 janvier 1893. Le prédicateur fut M. l'abbé Hugnard, curé de Châtillon-sur-Calmont, que M^{re} Cléret avait désigné. Et ce choix, de l'avis de tous, a été des plus heureux. *Fœderis arca, ora pro nobis*, Arche d'alliance, priez pour nous. Voilà bien, en deux mots, l'histoire des relations de Dieu avec l'humanité.

Les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* ont donné l'analyse de ce beau discours, dans le numéro de février 1893.

Le vingt-troisième anniversaire de l'apparition fut célébré le 17 janvier 1894, avec le même empressement de la part des fidèles dévots à Notre-Dame de Pontmain. La fête fut présidée par M. l'abbé Lementu, vicaire général du diocèse, délégué par M^{re} l'évêque de Laval. Le supérieur des chapelains ouvrait les exercices en constatant que la faiblesse des caractères, à notre époque, entraîne les âmes à une sorte de désespérance; l'horreur de la souffrance paralyse les volontés et ne leur laisse que la recherche effrénée de la jouissance, et cet état conduit à un excès de confiance en ses propres forces qui éloigne jusqu'à la pensée de la prière. Ces trois maux demandent un remède efficace... Où le trouver? Dans l'intervention de Notre-Dame de Pontmain, acceptée avec ses enseignements et avec les moyens qu'elle met à notre disposition : le *crucifix sanglant*, qui nous enseigne toutes les vertus et surtout

celle du sacrifice, et la prière incessante et confiante :
Dieu vous exaucera en peu de temps.

La messe solennelle fut chantée par M. le chanoine curé de Saint-Denis de Gastines. Le sermon fut donné par M. l'abbé Eudes, vicaire à Saint-Vénérand, choisi par M^{re} Cléret : *Signum magnum apparuit in caelo*. L'apparition de Marie est un grand signe du ciel : le signe de l'alliance que Dieu a faite avec la France, le signe de la miséricordieuse tendresse et de nos plus fermes espérances.

Le soir, à l'issue des vêpres, M. le vicaire général remercie en termes exquis et au nom de M^{re} l'évêque, les prêtres et les fidèles d'avoir affronté les rigueurs de la saison pour apporter à Pontmain le témoignage de leur invincible espérance. « O Mère, dit-il, soyez pour nous Notre-Dame du bon abri. Gardez-nous des ennemis de notre salut, embusqués le long de ce chemin qui doit nous conduire au ciel. Gardez-nous des artifices du démon dans la guerre séculaire déclarée par lui au Christ et à l'Eglise, et dont l'organisation se noue entre ses mains. Gardez-nous des faiblesses et des complicités de notre cœur. O Reine toute-puissante, ô Mère aimante, gardez-nous jusqu'au jour où il vous plaira de nous introduire dans la bienheureuse éternité ! »

La procession aux flambeaux eut lieu avec une pieuse émotion. Le R. P. BRULLARD raconta la merveilleuse apparition et conclut à la nécessité de la prière : la nôtre unie à celle de Marie sera toujours favorablement écoutée.

Comment raconter les pèlerinages dont le sanctuaire a été le théâtre pendant les trois années qu'embrasse ce rapport ? Nous serions condamné à des redites qui ont certainement toujours quelques charmes pour les cœurs dévoués au culte et à l'amour de notre divine Mère,

mais qui finiraient cependant par devenir fastidieuses. Les *Annales* en conservent très exactement la nomenclature en s'efforçant de reproduire le caractère spécial de chacune de ces manifestations identiques pour le fond, mais variées par suite des habitudes, des usages qui distinguent entre elles les populations bretonnes, normandes, mayennaises, hôtes les plus fréquents de Pontmain.

Le mois de mai est l'époque où les pèlerinages se multiplient et affluent des diocèses voisins, surtout le jeudi et les jours de fête. Il y a ordinairement deux exercices de dévotion : à l'arrivée, la messe suivie des prières faites au nom de tous les pèlerins ; avant le départ, une procession au calvaire qui domine notre propriété. Du pied de la croix, reproduisant le crucifix sanglant de l'apparition, quelques paroles d'édification sont adressées aux pieux pèlerins qui, en rentrant dans la basilique, reçoivent le salut du Très-Saint-Sacrement. Ces processions offrent toujours un spectacle auquel peu d'âmes restent insensibles, parfois les chants retentissent au loin avec une chaleur et une vivacité entraînant ; ces rangs qui se déroulent sous l'ombrage des arbres, le long des allées et au bord de la rivière, forment des tableaux mouvants dans un cadre immobile, reflet de la beauté de Dieu, que la plume la plus exercée ne peut reproduire. Le surnaturel se révèle à l'âme et l'entraîne vers l'infini...

Parlons cependant de quelques pèlerinages qui méritent d'être signalés. Le R. P. BERTHELON prêchait, au mois de juin 1893, une retraite dans la paroisse de Saint-Melaine, à Morlaix (Finistère). Il emmène ses compatriotes et amis à Pontmain, où ils arrivent le dimanche 18 au soir. « Celui qui a travaillé avec tant de zèle et d'intelligence à faire rayonner la merveilleuse vision du

17 janvier, disent les *Annales*, a laissé à Pontmain des souvenirs qu'il retrouve vivants dans tous les cœurs. Il lui est facile de le constater dans la réception empressée qui lui est faite. A 10 heures du soir, les fenêtres s'illuminent, les lanternes vénitiennes aux couleurs variées se balancent le long de la route qui descend du cimetière à la basilique, les cloches souhaitent la bienvenue, et c'est aux chants des hymnes et des cantiques que les Morlaisiens font leur entrée dans le bourg.

« Après la bénédiction du Saint-Sacrement, ils se retirèrent pour prendre quelques heures de repos, et se retrouvent le lendemain matin aux pieds de Notre-Dame de Pontmain, chantent de tout leur cœur un beau cantique breton en se préparant à la communion générale. Nous sommes ravis d'entendre cet air grandiose et émouvant; il nous semble que ce langage mystérieux pour ces étrangers doit avoir un écho tout particulier dans le cœur de notre bonne mère.

« La journée du 19 revêt un cachet spécial de ferveur. Trois autres paroisses, dont deux du diocèse de Coutances, s'unissent aux pèlerins de Bretagne pour chanter avec entrain nos cantiques populaires... Imposante est la procession générale... C'est un coup d'œil ravissant. Tous les cœurs débordent d'enthousiasme...

Vierge sainte, entends nos prières;
Des Bretons tu connais la foi;
Les enfants sont dignes des pères,
De tous ils garderont la loi...

« Au retour, le R. P. BERTHELON monte en chaire et jette dans les âmes des paroles ardentes qui ravivent la dévotion à Notre-Dame de Pontmain.

« Le soir de cette journée fut digne de la matinée. Une seconde procession en l'honneur des enfants de la première communion se clôtura par la rénovation des

voies du Baptême et la consécration solennelle à la Sainte Vierge.

« A l'heure du crépuscule, d'autres chants et une procession présidée par M. Lebreton, chancelier de l'évêché, font naître de nouvelles émotions dans l'âme de ceux qui assistent à cette touchante cérémonie. M. P. BERTHELON remémore, à la grange, les phases de l'apparition, et trouve dans son cœur d'apôtre des accents qui font couler bien des larmes.

« Les pèlerins de Morlaix n'oublieront pas cette procession aux flambeaux dans le bourg de Pontmain, cette soirée délicate à l'ombre du sanctuaire, ces émotions suaves qui font tant de bien à l'âme. Pontmain marche toujours dans cette voie lumineuse qui conduit à l'éternelle béatitude. »

« Disons un mot d'une fête intime qui eut lieu le lendemain, réunion des prêtres mayennais d'un même cours. La maison de Pontmain est heureuse d'offrir son hospitalité à ces vétérans du sanctuaire, qui viennent se rafraîchir dans les eaux de la grâce dont la Vierge de l'Espérance est le réservoir divin. Nous distinguons M. le chancelier de l'évêché, l'archiprêtre de la cathédrale, le R. P. LEDUC, o. m. i., vicaire général de Morlaix, M. GRANDIN, etc. La messe est chantée par M. le curé de Courbeville, doyen du cours, et le R. P. LEDUC veut bien se faire l'interprète des sentiments qui animent tous les cœurs. « Qu'il est agréable, dit-il, après trente années de luttres aux champs de l'apostolat, de se retrouver ensemble autour du même autel, comme au jour inoubliable de l'ordination !... Deux vertus caractérisent la famille religieuse à laquelle j'appartiens : la charité et le zèle... N'est-ce pas ce qui s'est toujours présenté parmi vous ? Pour le prouver, il n'est besoin que de rappeler les souvenirs du passé et constater les

œuvres accomplies par votre ministère. » Et dans une allocution pleine d'à propos et d'exquise délicatesse, le R. P. LÉMY édifie son auditoire, qu'il tient sous le charme de cette éloquence des choses qui seule et sans artifice de langage remue profondément.

Peu de jours après, l'infatigable missionnaire, qui avait assisté au Chapitre général qui vous a élu notre Père, reprenait le chemin de sa lointaine Mission.

Ces réunions de cours se sont reproduites presque chaque année auprès de Notre-Dame de Pontmain. Nous les favorisons de notre mieux. Où peut-on se trouver dans de meilleures conditions de renouvellement qu'auprès de celle qui est la mère du prêtre éternel ?

Signalons encore les pèlerinages annuels de la Bretagne, de la Normandie. Nous avons eu, en septembre 1894, les grands pèlerinages de Notre-Dame de Mayenne, du canton de la Haye-Pesnel, plus de mille pèlerins d'Avranches, dont la procession se fit comme à Lourdes, avec le Très-Saint-Sacrement. Le canton de Villainela-Juhel, ébranlé par la parole d'un de nos missionnaires, vint en foule remercier Notre-Dame de Pontmain des fruits de la mission.

Au mois de juillet, la duchesse de Chevreuse nous avait amené une quinzaine d'enfants, qui entrèrent dans la basilique en chantant, rangés sous une bannière de Jeanne d'Arc que la duchesse a laissée au sanctuaire.

Nous donnerons dans le prochain rapport une statistique complète des pèlerinages depuis l'année 1892.

V. LES TRAVAUX DE LA BASILIQUE ET DE LA GRANGE.

La seconde tour a été complètement achevée dans le courant du mois d'octobre 1894. On s'est occupé immédiatement après de la façade et de l'escalier monu-

mental de l'entrée de la basilique. Les travaux ont été activement poussés jusqu'à l'époque du froid, où ils ont dû être interrompus, laissant l'œuvre inachevée.

Nous avons fait élever un mur de délimitation entre le terrain de la basilique et la partie de notre propriété qui l'avoisine du côté du levant. Ce mur n'est pas terminé sur toute son étendue projetée. Tel qu'il est, il nous a permis de livrer à la culture tout ce que nous avions acquis.

Le d'Arché ayant refusé l'offre qui lui était faite de la grange, nous en sommes devenus les heureux acquéreurs. C'est encore une œuvre dont la Congrégation doit être reconnaissante envers le R. P. LÉMY. Il a fait construire les écuries et l'entrepôt qui représentent le prix de l'acquisition. Tout en conservant la toiture de chaume, la pile aux ajoncs, les ouvertures anciennes, nous avons transformé la grange en chapelle ; la statue de Notre-Dame de Pontmain s'élève au-dessus d'un autel convenablement orné, et des oriflammes tapissent les murs sur lesquels nous reproduirons plus tard les prières de l'apparition. M^{re} Cléret nous avait accordé les pouvoirs nécessaires pour en faire la bénédiction solennelle. Nous avons préféré réserver cette cérémonie à un délégué de Sa Grandeur, et la veille du vingt-quatrième anniversaire, le 16 janvier 1895, la grange, transformée en chapelle, a été bénite par M. l'archiprêtre d'Ernée. Nous donnerons plus tard les détails de la pieuse fonction ; c'est le bon P. MONTFORT qui eut la consolation d'y célébrer le premier le saint sacrifice de la messe, le lendemain 17 janvier, en présence de plusieurs membres de la famille bienfaitrice qui nous a transféré le droit de propriété sur ce lieu, où les prières qui accompagnaient l'apparition du 17 janvier 1871 étaient récitées avec la ferveur et la confiance que Dieu ne peut

pas ne pas exaucer. Action de grâces à M. Follès, de Rennes, et à sa famille si profondément chrétienne !

La grange ainsi transformée avait été inaugurée en quelque manière par le pèlerinage breton du 11 septembre 1894. Les pieux pèlerins de Rennes y avaient fait une station pour y entendre le récit de la merveilleuse apparition. Il convenait que les compatriotes de M. Follès eussent les prémices de cette transformation, qui rend la prière comme obligatoire là où les enfants traduisaient si fidèlement l'invitation écrite sur la banderole céleste, au nom de la Vierge aux étoiles et au crucifix sanglant.

VI. LES TRAVAUX APOSTOLIQUES.

Ils ont été nombreux, importants, et surtout bénis de Dieu. Si nous recueillions tous les détails qui s'y rattachent, notre rapport prendrait des proportions anormales. Nous devons nous borner à des résumés rapides. Que nos lecteurs s'arment de courage et de patience; ils ne regretteront pas, nous l'espérons, de suivre nos missionnaires sur les différents champs de bataille où ils ont livré les combats du Seigneur, toujours couronnés d'éclatantes victoires. Ils nous aideront à remercier le Sacré Cœur de Jésus et Notre-Dame d'Espérance des bénédictions accordées à nos humbles et vaillants soldats.

C'est l'infatigable P. MONTFORT qui ouvre, dès le mois de novembre 1894, la campagne d'hiver. Il est à Saint-Brice-en-Cogles (Ille-et-Vilaine), où il a déjà passé autrefois en faisant le bien. Il prêche une retraite aux congréganistes. Succès complet. Mais pour ce chapelain de Notre-Dame de Pontmain, une retraite ne peut se terminer convenablement que par un pèlerinage à la Vierge aux étoiles. Toutes les retraitantes viennent

conferer à cette bonne Mère leurs saintes résolutions. Elle leur fera garder fidèlement.

Le 30 décembre, le P. MONTFORT, accompagné des P. THOMAS, COUBRON et BRULLARD, ouvre une mission à Lesparre, de 2500 âmes, près de Rennes. Composée en grande partie de fermiers aisés, ayant à leur service de nombreux domestiques, cette paroisse offrait des difficultés particulières, créées par la présence de ces gens, qui n'étaient pas précisément la fleur de la jeunesse bretonne. Dès l'ouverture faite par le P. MONTFORT avec cette puissance surnaturelle que Dieu accordait à son zèle missionnaire, la mission est lancée; les confessions commencent le lendemain et, pendant trois semaines, les exercices sont suivis avec fidélité par une assistance nombreuse. Les résultats ont dépassé non seulement les prévisions, mais même les espérances de M. le recteur. Le jour de Noël, 800 hommes recevaient le bien-aimé Enfant de la crèche. Les femmes, en plus grand nombre, avaient fait leur devoir deux jours auparavant. Le succès a été complet.

Pendant le même temps, le R. P. LÉMYRIS, supérieur, et le R. P. JONQUET, chapelain de Montmartre, donnaient la mission de Lesparre (Gironde). Le *Codex historicus* en parle en ces termes : « L'influenza a couché sur le lit le P. LÉMYRIS pendant la plus grande partie de la mission, et le P. JONQUET a fait preuve du plus grand dévouement. Il a prêché cinquante-deux fois avec un talent qui a été grandement apprécié. Le P. Supérieur consigne la plus vive reconnaissance pour son compagnon, qui a supporté avec un courage infatigable tout ce travail. Le Père a été pleinement apprécié pour son zèle et son grand talent. L'auteur de *Montmartre, autrefois, aujourd'hui*, est aussi un de nos excellents missionnaires. »

Année 1892. — C'est au *Codex historicus* que nous empruntons la nomenclature des travaux et des appréciations qu'ils méritent. On verra que nos missionnaires de Pontmain ne connaissaient guère le chômage.

Du 6 mars au 18 avril, carême de Saint-Martial de Bordeaux. « A peine remis de l'influenza, le P. LÉMIUS parlait pour la métropole de l'Aquitaine. Le T. R. P. Général lui avait confié un travail demandé par un ami de la Congrégation. Pauvres carêmes de ville ! Logé à 4 kilomètres de l'église où il prêchait, le Père allait donner ses instructions et s'en retournait. Comment faire un bien sérieux ? Prédications sans confessions, c'est peu. Je signale un trait du carême. A Paris, les socialistes firent grand vacarme à Saint-Merry, à Saint-Joseph. A Nancy, la cathédrale a été le théâtre des mêmes scènes. A Bordeaux, l'église Saint-Martial eut les honneurs de ces attaques ignobles. Pendant une heure, il a dû parler à son très grand auditoire, alors que cinquante à soixante braillards hurlaient en pleine église. A la fin du sermon, c'est la *Carmagnole* qui a été entonnée devant le Saint-Sacrement exposé... Rien de plus répugnant. Heureusement qu'il n'y a pas eu de voies de fait. La semaine suivante, la police, requise, a mis bon ordre à ces scandales. »

Les Pères de Bordeaux ont accordé la plus paternelle hospitalité au prédicateur.

Du 26 mai au 3 juin, retraite aux Augustines de Vitré, qui ont droit à la reconnaissance des Oblats. Elles ont favorisé de leur argent et de leur personne nos œuvres de Natal. C'est avec une vraie édification que le Supérieur leur a donné la retraite annuelle.

Du 12 au 16 juin, triduum du Sacré-Cœur à la Visitation de Mayenne. Le Supérieur avait déjà prêché ce triduum deux fois. Il a été heureux de constater les

fruits de l'œuvre. En trois jours, il y a eu vingt-sept pèlerinages. Il a fallu parler vingt et une fois.

Du 20 au 22 juin, adoration des Enfants de Marie des Ursulines de Château-Gontier. Petit travail, mais très paisible, qui a renoué des relations avec cette excellente communauté, très dévouée à Notre-Dame de Pontmain.

Du 3 au 10 juillet, retraite d'Enfants de Marie à Nantilly (Maine-et-Loire), très suivie, et qui s'est terminée par une belle procession aux flambeaux.

Du 17 au 24 juillet, retraite aux Enfants de Marie de la paroisse de Saint-Laud, à Angers ; retraite édifiante terminée par un pèlerinage à Saint-Joseph, de Segré.

Du 8 au 16 août, retraite aux Ursulines de Vitré, très dévouées à l'œuvre du juniorat. Depuis deux ans, la communauté fait une loterie en sa faveur ; la première a rapporté 300 francs, la seconde 500 francs. Retraite fructueuse.

Du 28 août au 4 septembre et du 8 au 15 septembre, deux retraites successives à Royaumont. « Ces deux retraites ont procuré au Père Supérieur l'immense consolation, au milieu des tristesses de la Congrégation, de rester tout un mois auprès de notre bien-aimé Père Général mourant. Il y a reçu pour la maison de Pontmain, à maintes reprises, la bénédiction du Père vénéré que nous pleurons. »

Du 25 septembre au 4 octobre, retraite à la communauté de Saint-Fraimbault, de Lassay, communauté fervente, nombreuse, qui appelle chaque année les Oblats, et pour leur retraite personnelle, et pour celle des pensionnaires de la maison.

Du 16 au 20 octobre, retraite du pensionnat des Ursulines de Château-Gontier. Travail facile comme dans tout pensionnat tenu par des religieuses ; les enfants ont fait leur retraite avec intelligence et très bonne volonté.

Du 20 au 23 octobre, retraite à la paroisse Notre-Dame de Vitré (Ille-et-Vilaine).

Du 23 octobre au 2 novembre, retraite de Saint-Melaine, de Morlaix. « Le recteur de cette paroisse cherche tous les moyens de la renouveler. Après avoir essayé de faire le mois du très saint Rosaire, ne voyant que peu de fruits, il a pensé qu'une retraite aurait plus de résultat. Nous avons surtout attaqué les hommes par des conférences dialoguées. Ils sont venus en grand nombre. Mais, comme résultat, qu'obtenir en si peu de temps? Dieu seul a pu l'apprécier. »

En novembre, retraite aux élèves des Ursulines de Chavagnes, à Nantes. « Cette retraite est fort intéressante; cent cinquante anciennes pensionnaires la suivent avec fidélité et se retrempe dans les souvenirs et les résolutions de leurs années d'éducation. Auditoire intelligent, sérieux pour une bonne partie et désirant pratiquer la vie chrétienne. Le R. P. REY l'a prêchée une fois, et son souvenir y reste très vivant avec celui du bien qu'il a opéré. »

Voici les travaux du R. P. COUBRUN :

Du 31 janvier au 7 février 1892, retraite à Martillac, berceau de la Sainte-Famille de Bordeaux. Chaque matin, le prédicateur puisait auprès du tombeau du bon P. NOAILLES les leçons qui devaient faire du bien à ses filles, et auprès du R. P. AUGER les renseignements qui pouvaient être utiles. Soixante-douze religieuses ont suivi la retraite et ont donné au missionnaire toutes les consolations possibles.

Du 14 au 18 février, retraite du pensionnat de Saint-Joseph, à Fougères, tenu par les Religieuses d'Evron. Quatre-vingts jeunes filles pensionnaires ou externes ont suivi les exercices et ont largement occupé tous les instants du missionnaire.

Du 23 au 25 février, retraite et adoration à Saint-Erme de la Futaisie; résultat tel qu'on pouvait l'attendre d'un retraitant de ce genre.

Du 2 mars au 17 avril, carême de Saint-Lô (Manche). Cette station avait été prêchée en 1889 par le R. P. REY, alors de maison à Pontmain. Station laborieuse, mais utile. Ce labeur a été rude pour le P. COUBRUN, qui donnait son premier carême; il y avait prêché l'année précédente une retraite de neuf jours. Le bon Dieu et les Pères de Pontmain sont venus en aide à leur missionnaire, et tout porte à croire que le bien s'est fait largement.

Du 18 avril au 1^{er} mai, mission de Brains-sur-les-Marches par le P. COUBRUN et le P. THIRIST. La préparation à la communion pascale était à faire. Les missionnaires s'y mettaient avec ardeur, et dès la première semaine on compte plusieurs retours; tout s'ébranle, on compte à la fin même trois ou quatre abstentions; les retours sont nombreux. Le bon curé paraît satisfait d'un succès qui dépasse de beaucoup ses espérances. Depuis lors, les Pères de Pontmain sont fréquemment demandés dans cette partie du diocèse de Laval, où ils étaient peu connus.

Du 11 au 15 mai, retraite de première communion à Quélarnes; du 18 au 22 mai, à Azé; du 31 mai au 6 juin, retraite du pensionnat de Haute-Follis, à Laval, dirigée par les Sœurs des Sacrés-Cœurs ou de l'Adoration perpétuelle. Les Pères de Pontmain y sont appréciés; on entend souvent prononcer avec une expression de joie et de reconnaissance les noms des PP. MONTFORT, REY, LAMUS, BERTHELON, etc. Sept enfants qui se préparent à la première communion, toutes les pensionnaires, une quinzaine d'anciennes élèves suivent les exercices, qui se clôturent par la Confirmation donnée par M^r Cléret, le lundi de la Pentecôte, 6 juin.

Du 27 juin au 1^{er} juillet, retraite de première communion et de Confirmation à Landivy, notre chef-lieu de canton. Du 3 au 10 juillet, retraite à Geffosse (Manche). Du 10 au 17, à Hocquigny (Manche). Du 7 au 14 août, retraite des Religieuses du Bon-Sauveur à Saint-Lô. Plus de cent religieuses en ont suivi les exercices. Du 28 août au 2 septembre, retraite des Sœurs de l'Espérance de la Rochelle. Du 11 au 15 septembre, nous retrouvons le missionnaire à Château-Gontier, au milieu des congréganistes de la Sainte-Famille. Du 23 au 29, à Saint-Michel de la Roë, où il prêche une retraite d'adoration. Du 4 au 12 octobre, à Nantes, chez nos Sœurs de l'Espérance, où il me remplaçait, étant retenu auprès de notre P. Général mourant. Du 17 octobre au 1^{er} novembre, à Jersey, où il évangélise successivement les Enfants de Marie, les Tertiaires de Saint-François d'Assise et la communauté de nos Pères et Frères.

Du 3 au 25 décembre, mission de Courbeville par les PP. COUBRUN et BRULLARD. C'est toujours un bonheur pour des missionnaires de parler à une paroisse chrétienne. C'était bien le cas pour Courbeville, célèbre par sa résistance aux lois scolaires. Deux écoles libres fréquentées par tous les enfants; deux écoles officielles qui n'existent que sur les feuilles d'émargement du ministère des finances. Aussi, en dépit des mauvais chemins, la mission fut-elle suivie avec enthousiasme. Les jeunes gens montrèrent la plus grande bonne volonté pour chanter des cantiques. M. le curé déploya le plus grand zèle pour seconder le P. COUBRUN dans l'ornementation de l'église, au point de se blesser un jour assez grièvement en descendant une échelle; il n'en continua pas moins de travailler, aussi la plaie ne fit-elle que s'envenimer. Il suivait en cela l'exemple du P. COUBRUN qui, à force de prêcher et de chanter, fatigua

beaucoup sa gorge. Le compte rendu de cette mission, publié par la *Semaine religieuse* de Laval, a été reproduit dans les *Annales* de la Congrégation.

Revenons rapidement les travaux du R. P. THIRIET en 1892. Au mois de janvier, nous le rencontrons à Domfront (Orne) au pensionnat de l'Ange-Gardien, évangélisé pendant plusieurs années de suite par le R. P. LÉMIUS. Au mois de février, au pensionnat de Saint-Étienne, à Laval, chez nos Sœurs de l'Espérance de Château-Gontier où, ayant prêché la retraite des congréganistes en 1891, il vient prêcher le triduum préparatoire à la fête de la Septuagésime, fête de la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Ces petits travaux préparent notre cher missionnaire à la station quadragésimale de la cathédrale de Laval. Une station dans une ville épiscopale n'est pas sans difficulté. Le R. P. THIRIET les affronte avec courage, s'appuyant sur l'obéissance de son supérieur. Des conférences dialoguées ont été fort goûtées de l'auditoire et ont attiré bon nombre d'indifférents. Est-ce à dire que les conversions ont été plus nombreuses que de coutume? C'est le secret de Dieu. M^{re} l'évêque a voulu assister à l'une de ces conférences, se tenant modestement à l'orgue, afin de garder l'incognito. Ce genre de prédication a ses admirateurs et ses détracteurs. Évitions les tempêtes. Le jour de sa fête, M^{re} Cléret ayant félicité les prédicateurs de carême dans une audience publique, le P. THIRIET a cru pouvoir prendre sa part des éloges décernés par Sa Grandeur.

Nous avons parlé de la retraite prêchée à nos élèves junioristes, au mois de mai; suivons le cher missionnaire à Ballost, à la cathédrale de Laval, à Ernée, à Montanay, à Fougerolles; ce sont des retraites de première communion et de confirmation qui mettent con-

stamment le prédicateur en présence de M^r de Laval, qui a toujours des attentions délicates pour le chapelain de Notre-Dame de Pontmain.

En juillet, il est au cercle de Saint-Sulpice de Fougères, retraite d'hommes et de jeunes gens, intéressante et pleine d'édification.

Retour à Domfront, pour un triduum d'adoration préparatoire au 15 août.

Retour à Mayenne, pour les congréganistes de la Sainte-Famille.

Le R. P. LÉMIUS, retenu à Royaumont auprès de notre Père mourant, se fait remplacer par le P. THIRIET à Savenay (Loire-Inférieure), pour une retraite d'Enfants de Marie, et à Vitré pour la retraite du pensionnat des Ursulines.

En octobre, nous trouvons le P. THIRIET à Saint-Lô, prêchant une retraite de paroisse préparatoire à la fête de la Toussaint et à la fête des morts, travail très fatigant.

Pendant l'Avent, le P. LÉMIUS et le P. THIRIET prêchent une grande mission à Loiron, chef-lieu de canton de plus de 4 000 habitants. Les missionnaires y ont goûté les consolations les plus douces. Les conférences à deux ont eu un vrai succès; on y accourait de tous les environs, les places étaient prises longtemps avant l'heure de l'exercice. Rares, bien rares ont été les endurcis restés sourds à l'appel de Dieu. Loiron est venu rendre grâce à Notre-Dame de Pontmain et les missionnaires ont eu le bonheur d'installer une belle statue de la Vierge aux étoiles dans l'église paroissiale où elle continue de bénir cette chère population.

Voici le R. P. BAUGÉ, économe et chapelain habituel de la basilique; du 26 février 1892 au 1^{er} mars, il évangélise la paroisse de Cuillé pendant les Quarante Heures;

du 1^{er} mars au 15, celle de Méral où il prêche l'Adoration; du 15 au 22, retraite de première communion à Saint-Elier, paroisse limitrophe de Pontmain; du 22 juin au 29, retraite à Maney (Orne) pour la première communion. Deux prêtres, élèves du zélé pasteur, ont célébré leur première messe en même temps. Assemblée nombreuse et très édifiée des cérémonies touchantes de cette belle journée. Du 12 au 16 juillet, retraite de première communion, puis du 17 juillet au 26, retraite à toute la paroisse de Laferrière-aux-Étangs (Orne). Ces amicales préparent les pieux habitants à la célébration de la fête de Sainte-Anne qui est en grande vénération. Du 4 au 8 octobre, retraite des junioristes, dont le P. BAUGÉ loue l'attention et les excellentes dispositions. Enfin, du 26 au 28 novembre, adoration à Saint-Berthevin, paroisse du canton de Landivy, où le P. BAUGÉ prépare un grand nombre de personnes à la sainte communion.

Nous arrivons au R. P. BRULLARD; c'est un infatigable missionnaire, qui peut dire comme saint Martin: *Non recuso laborem*, Je ne refuse pas le travail.

Du 31 janvier 1892 au 21 février, il est avec le R. P. MONTFORT, chef de la mission de Chemazé (Mayenne). Cette paroisse avait besoin d'être ramenée aux pratiques de la vie chrétienne. Le succès fut complet; quelques récalcitrants résistèrent à la grâce, mais on apprit que, pendant le temps pascal, ils avaient enfin abordé le confessionnal; la semence de la mission produisait ses derniers fruits.

Le R. P. PICHON, supérieur de Limoges, ayant demandé pour le carême le concours d'un Père de Pontmain, le P. BRULLARD fut désigné, et le 28 février les deux missionnaires ouvraient la mission de Felletin, ville industrielle de la Creuse. « Mais quelle différence avec la

Mayenne! dit le *Codex historicus*. Faut-il le dire? il est en France bien des contrées où la foi a tellement disparu, qu'une mission, suprême moyen d'évangélisation, peut ne produire aucun effet. Les femmes de Felletin vinrent presque seules aux exercices. Les hommes accoururent aux conférences qui leur furent spécialement adressées, mais ce fut tout. On dut renoncer à avoir une communion générale d'hommes, et cependant les missionnaires avaient visité toutes les maisons au grand étonnement des habitants. Cependant beaucoup de femmes, une centaine au moins, revinrent à la pratique des sacrements. Les Frères des Écoles chrétiennes nous secondèrent avec zèle. »

Vers la fin du Carême, les deux missionnaires se rendirent à Bellac, sous-préfecture de la Haute-Vienne. Ce fut à peu près la même chose. Cependant, au lieu de l'indifférence de Felletin, ils rencontrèrent l'hostilité de plusieurs et le zèle de quelques-uns. Comme on se trouvait dans le temps pascal, il y eut plus de confessions et de communions. Les conférences spéciales pour les hommes attirèrent un auditoire comme il ne s'en était jamais vu dans l'église paroissiale.

Le R. P. BRULLARD revint à Pontmain et prêcha successivement pendant les mois d'avril et de mai les retraites de première communion et de confirmation à Notre-Dame de Mayenne, à Commes, à Pontmain même, il donna les exercices de la retraite annuelle suivie par les personnes de piété, à Cuillé. Le 12 juin, nous le trouvons à Jersey, évangélisant les enfants de Saint-Mathieu et de Saint-Thomas. Le 22 juin, à Lesbois; le 27, à Carrelles; le 3 juillet, à Ernée où il prêche les exercices de l'Adoration, et le 15 à Levaré. Au mois d'août, il est à Saint-Fraimbault-de-Lassay pour la retraite des pensionnaires, à la Providence de Mayenne pour la retraite de

la communauté. Fin septembre, c'est la retraite des pensionnaires de la Sainte-Famille, à Laval, et fin décembre, retraite de l'Adoration, à Laubrières, où beaucoup d'hommes profitèrent de la présence du missionnaire pour se confesser.

Pendant le Carême de 1892, le R. P. COLIN a donné avec un plein succès une mission à la Renaudière.

Plaçons sur la tête du R. P. MONTFORT la couronne d'aurore qu'il a tressée avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Nous sommes condamné à une simple nomenclature :

Retraite d'adoration au Mesnil; missions de Chemaré, de Saint-Solen (Côtes-du-Nord); les Quarante Heures de Lozonnet, lieu de sa naissance; Carême à Bois; premières communions à Saint-Solen, au Mesnil, à la Dore, à Vantortes, à Pontmain; retraite du pensionnat des Bénédictines de Caen; adoration de Larchamp; confessions entendues pendant les deux retraites générales d'été; retraite des congréganistes de la Sainte-Famille, à Laval; retraite des Petites Sœurs des pauvres, à Duran, enfin, pendant l'Avent, mission de la Tannière. Partout succès complet.

En 1892, les Pères de Pontmain ont donné 97 missions, carêmes ou retraites.

Année 1893. — A notre grand regret, nous ne trouvons dans le *Codex historicus*, d'autres mentions des travaux du R. P. LÉMIUS, supérieur, que celles des missions de Laigüières-la-Doucette et de Saint-Martin, de Mayenne. La mission de Lignéres eut lieu du 5 au 26 février. Malgré un temps affreux et des chemins épouvantables, les fidèles venaient en foule, le soir, prier, chanter, écouter la parole de Dieu avec un empressement et un élan incomparables. Les fruits ont été merveilleux. Les conférences dialoguées eurent un grand succès de curio-

sité. Ils étaient faciles à compter ceux qui ne s'approchèrent pas de la Table sainte. Le soir de la clôture, toutes les maisons s'illuminèrent comme par enchantement; la foule se réunit sur la grande place et le plus beau *Magnificat* s'échappa de toutes les poitrines vers le Ciel, vers le trône de Marie. Chaque couplet ramenait le refrain de Notre-Dame d'Espérance, redit avec plus d'ardeur encore. Et quand les chants ont cessé, trois hommes s'élançant au clocher, et le plus joyeux carillon en l'honneur de Notre-Dame fait retentir, pendant la nuit, tous les échos de l'heureuse paroisse. Le P. LÉMIUS était accompagné des PP. COUBRUN et BRULLARD.

La mission de Saint-Martin de Mayenne eut un plus grand retentissement encore. Le R. P. LÉMIUS la prêcha avec les mêmes missionnaires. La *Semaine religieuse* de Laval en a publié le compte rendu, très élogieux, qu'ont reproduit les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* (numéro d'avril 1893). Le succès fut consolant pour les missionnaires. Il y eut de nombreuses conférences dialoguées, surtout sur la *question sociale*. Elles intéressèrent beaucoup les ouvriers, accourus en grand nombre. Il y eut des conférences spéciales pour les dames, des instructions sur la vie chrétienne. La fête des enfants, suivie de la procession dans les rues de la cité, eut un grand succès. Les illuminations pour la fête de la sainte Vierge attirèrent la masse. Le résultat pratique fut de deux à trois cents retours, parmi lesquels plus d'une centaine d'hommes. C'est beaucoup dans les temps actuels. Pourquoi faut-il que les patrons se soient si mal montrés? Un d'entre eux refusa de laisser visiter les ouvriers dans les ateliers, et ce fut un peu par stratagème que le missionnaire pénétra dans plusieurs autres. Quelle aberration pour ces bourgeois de voir dans le

notre un ennemi!... Lui seul cependant peut apprendre aux pauvres la patience, aux riches la charité.

En avril, le R. P. LÉMIUS reçut l'ordre de se rendre à Montmartre; le R. P. THIRIET fut nommé premier assesseur et prit la direction de la maison de Pontmain.

Le P. THIRIET fit un premier travail de 1893, à Fougères, en prêchant un triduum d'adoration; confessions multiples, abondantes consolations.

Du 17 au 24 janvier, retraite du petit séminaire de Mayenne. M. le Supérieur et MM. les professeurs se sont montrés d'une exquise délicatesse et ont bien voulu encourager le P. prédicateur, qui, somme toute, rapporta un excellent souvenir de ce travail important.

Du 28 janvier au 4 février, retraite au pensionnat de Saint-Joseph, à Fougères, dirigé par une excellente supérieure des Sœurs d'Evron.

Carême de la collégiale de Saint-Donatien, à Nantes. Les *Annales* en parlent en ces termes : « Le R. P. THIRIET s'est senti visiblement assisté par notre donce Madone. Au témoignage du vénérable curé et supérieur de la collégiale, depuis longtemps un Carême n'avait été plus consolant. L'auditoire n'a fait que grandir tous les soirs, et il était au complet pour recueillir les fruits des retraites prêchées, aux femmes d'abord, aux hommes ensuite. Le chapelain de Notre-Dame de Pontmain n'a pas oublié de faire connaître la merveilleuse apparition, et dans une conférence qui a vivement intéressé les Nantais, il a redit avec amour les maternelles bontés et les substantielles leçons de Notre-Dame d'Espérance. Ce sermon a provoqué un réel mouvement des cœurs vers Notre-Dame de Pontmain. » Le R. P. THIRIET alla plus loin; il fit un sermon *ex professo* sur le juniorat de Notre-Dame d'Espérance, et sollicita la générosité des

fidèles en sa faveur. Le P. THIRIET déclare que la quête fut fructueuse. Le sermon a été imprimé et nous sert encore pour la propagande. Le 13 avril, sur les instances du vénérable curé, le P. THIRIET retournait à Saint-Donatien prêcher un sermon de circonstance à l'occasion d'un pèlerinage diocésain aux Enfants Nantais, invoqués dans une église splendide, élevé en souvenir du vœu fait au Sacré Cœur de Jésus, par M^r Fournier, évêque de Nantes, pendant la guerre de 1870.

Aux mois d'avril, de mai et de juillet, c'est Château-Gontier qui revoit le P. THIRIET, prêchant trois retraites au pensionnat des Ursulines, aux Enfants de la Trinité, aux Mères chrétiennes de Saint-Jean. C'est dans le travail que le remplaçant du R. P. LÉMIUS cherche le repos digne d'un bon missionnaire.

Nos Missions ont publié un compte rendu des fêtes célébrées à Jersey, dans notre église de Saint-Thomas, à l'occasion du centenaire du rétablissement du culte catholique dans l'île célèbre que l'on appelle *l'Émeraude des côtes de Normandie*. Le R. P. THIRIET prêcha les sermons préparatoires à la consécration de la superbe église, bâtie par le si regretté P. MICHAUX. Ces fêtes eurent un grand retentissement jusqu'en Angleterre. La gloire de Dieu et de la religion catholique a éclaté à tous les regards, même aux regards des dissidents. Le jour de la consécration de l'église est resté mémorable ; c'est le 12 septembre 1893. C'est l'année de la Terreur qui a porté à l'île de Jersey les germes du renouvellement catholique.

Du 23 septembre au 30, retraite aux Congréganistes de Laval ; du 1^{er} octobre au 3, retraite d'adoration à Marigné-Penton ; du 9 au 13, retraite aux élèves de l'école célèbre de Pontlevoy ; du 15 au 19, mêmes exercices aux élèves du pensionnat de jeunes filles dirigé à

Pontlevoy, par les Sœurs de la Nativité de Saint-Germain-en-Laye ; du 24 octobre au 2 novembre, retraite paroissiale à Saint-Melaine, de Morlaix ; et enfin, du 6 au 15 novembre, retraite aux élèves du petit séminaire de la Ferté-Macé (Orne). Le P. THIRIET a réussi dans toutes les œuvres à produire les fruits les plus consolants. Il avait bien acquis le droit à un repos de quelques semaines.

Voici la liste des travaux de l'infatigable P. MONTFORT, toujours le modèle de nos missionnaires.

Il débute en janvier par un triduum d'adoration à Saint-Ellier ; puis il se rend pour un nouveau travail de ce genre au Loescouet (Côtes-du-Nord). Il donne à la suite un retour de mission à Trémoré, dans le même diocèse de Saint-Brieuc. Pendant le Carême, c'est à Sacé qu'il remporte une de ces victoires qui semblent l'intervention d'une grâce vraiment extraordinaire, spécialement réservée au bon P. MONTFORT. Deux œuvres perpétueront le souvenir du missionnaire et de Notre-Dame de Pontmain : la croix qui a été érigée dans l'église et la confrérie de Notre-Dame d'Espérance, dont les bases ont été posées. Cette mission se terminait le 2 avril. Dès le 9, nous retrouvons le P. MONTFORT avec le P. COUBRUN à Précey, dans la Manche, pour une nouvelle mission.

Précey est la patrie de M. l'abbé Legone, vicaire général de M^r Germain, évêque de Coutances, qui s'est plu à doter ce bourg d'une superbe église. On y admire vingt-quatre statues de saints qui forment le cortège de l'adorable Eucharistie. La population, confiée au zèle d'un jeune curé très intelligent et très pieux, est une des meilleures de l'Avranchin. Un seul homme résista à la grâce de la mission. Le P. MONTFORT crut le moment favorable pour établir une Congrégation d'Enfants de

Marie. Sa prudence, qui est égale à son zèle et à sa piété, n'a pas été trompée : la Congrégation donne de grandes consolations au pieux pasteur de Précey.

A la fin d'avril commencent pour l'ardent missionnaire les retraites de première communion à Larclas (Côtes-du-Nord), ensuite à Saint-Mars-sur-la-Futaie, à Saint-Ellier, à Ernée, et, au mois de juin, mission à la Prenessaye (Côtes-du-Nord) ; puis, retour de mission à Saint-Solen ; retraite des Dames de la Sainte-Famille, à Laval ; retraite des pensionnaires de la communauté de Saint-Frambault de Lassay, et adoration, confessions entendues à la retraite pastorale de Laval et la seconde retraite d'Evron.

Du 16 au 19 septembre, retraite à Rennes, aux congréganistes et aux fidèles de Notre-Dame de la Salette.

Pendant tout le mois du Saint-Rosaire, à Evron (Côtes-du-Nord), confessions quotidiennes et prédications en semaine trois fois, tous les dimanches quatre fois... Travail effrayant... Aussi les forces du cher missionnaire étaient-elles bien affaiblies, lorsque l'obéissance lui confia la retraite des religieux et des junioristes du Mont-Saint-Michel. Le Père éprouva une telle fatigue, qu'il dut borner ses instructions à une simple et bien courte causerie. Mais son zèle et son dévouement donnaient à ses paroles l'éloquence la plus efficace. Le missionnaire dut prendre un repos complet jusqu'à l'Avent. Alors eut lieu une grande mission à Saint-Germain en Coglès (Ille-et-Vilaine). Le P. MONTFORT était accompagné des PP. THIRIET et BRULLARD. La population répondit avec empressement à l'appel des missionnaires, en dépit du mauvais temps. Les conférences dialoguées eurent un succès complet. Les fruits de la mission ont surabondamment consolé les missionnaires.

Le R. P. COLIN eut à remplir une mission de zèle très

actifs pendant le Carême de 1893. Voici la lettre que le curé de Saint-Frambault de Lassay, écrivait au R. P. LAMUS, à la date du 5 avril : « Je vous dois un bon acte de reconnaissance pour m'avoir accordé l'excellent P. DOMIN. Vous m'aviez annoncé un missionnaire selon le cœur de Dieu, principalement pour la confession. C'était là surtout ce que je désirais ici. Les résultats ont dépassé mes espérances. Il ne me reste plus que trois retardataires, sur une vingtaine que je comptais auparavant. »

Le R. P. PAYS, curé de Pontmain, quitte rarement sa paroisse, à laquelle il consacre tous les soins désirables. Cependant, en 1891, il voulut bien prêcher la retraite des Sœurs de Saint-Frambault de Lassay, du 21 septembre au 4 octobre, et, en mai 1893, une retraite d'Enfants de Marie à Fontaine-Couverte, pour former et établir définitivement une congrégation de ce nom parmi les jeunes personnes de cette paroisse.

Revenons à nos missionnaires, toujours actifs. Le R. P. BRULLARD fait son premier travail de l'année 1893 à Graon ; c'est une retraite à la congrégation de la Sainte-Famille ; l'instruction du soir était faite devant une assistance considérable.

Il prend part aux deux missions de Lignières-la-Doucelle et de Saint-Martin de Mayenne, donne ensuite les retraites d'adoration et de première communion à Quelaines, Juvigné-des-Landes, Ballots, la cathédrale de Laval, Penton, pensionnat de Haute-Folles, Vilaines-la-Juhel, retraite paroissiale à Issigny-le-Buat, pèlerinages à la Visitation de Mayenne, du 18 au 22 juin, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, mission de la Prenessaye, retraite du patronage Saint-Louis, à Saint-Sulpice de Fougères, confessions aux deux retraites générales d'Evron, retraite au patronage des Ursulines de

Château-Gontier, retraite à la communauté de Saint-Fraimbault, du 24 septembre au 4 octobre, retraite de l'orphelinat de Saint-Germain de Pont-Audemer, suivie d'une retraite de la paroisse. Enfin, au mois de novembre, l'adoration de Mellé, et en décembre, la mission de Saint-Germain en Coglès.

Le R. P. COUBRUN nous offre la liste suivante : du 8 janvier au 17, retraite d'adoration à Ménil ; du 26 au 27 janvier, triduum de la Septuagésime chez les Sœurs de l'Espérance de Château-Gontier ; du 31 janvier au 4 février, retraite au pensionnat de l'Ange-Gardien, à Domfront ; après la mission de Precey, retraite de première communion à Pommerieux ; sermon de circonstance chez les Ursulines de Château-Gontier ; du 3 au 7 mai, retraite à Notre-Dame de Mayenne ; du 15 au 20, retraite de pèlerinage à Pontmain ; du 24 au 28, à Saint-Martin de Mayenne.

Cependant, le généreux missionnaire sentait que le mal de gorge dont il souffrait depuis plusieurs semaines ne faisait qu'augmenter. Le curé de Pontaubault (Manche), ancien camarade du grand séminaire et un grand dévot de Notre-Dame de Pontmain, lui ayant offert une fraternelle hospitalité, le P. COUBRUN en profita pour recevoir les soins du docteur Ysabel, d'Avranches, tout en préparant dix-huit enfants à leur première communion ; la fatigue ne fut pas considérable, mais les consolations abondèrent jusqu'à améliorer la santé du corps.

Au mois d'août, le P. COUBRUN donne une retraite laborieuse à cent dix personnes du monde réunies aux filles de service du grand établissement du Bon-Sauveur, à Saint-Lô. Confessions incessantes que suspendent les quatre sermons par jour. Elle a lieu du 21 au 26 août.

Le 27 août, retraite aux Sœurs de l'Espérance de Niort

(Deux-Sèvres), suivie de la retraite aux congréganistes. Du 12 au 19 septembre, retraite des Sœurs de la Conception de Cognac ; du 21 au 28, retraite des Sœurs de l'Espérance d'Angoulême.

C'est le dernier travail du R. P. COUBRUN, au nom de la maison de Pontmain. Peu de jours après, ce cher missionnaire recevait son obédience pour la maison d'Angers. Nos regrets les plus sincères et les plus affectueux l'ont accompagné dans sa nouvelle résidence.

Le R. P. BAUGÉ a prêché, du 4 au 8 janvier 1893, une retraite à la Brulatte, nombreuses communions ; du 12 au 17 janvier, à Mégardais, retraite très consolante ; puis à Saint-Pierre-des-Landes, à Grez-en-Bouère. En juin et juillet, il évangélise trois paroisses de l'Orne : Saint-Quentin, Saires, Avrilly, où le missionnaire normand se trouve à l'aise parmi des populations qui le connaissent et l'aiment ; du 17 au 21 novembre, retraite aux Augustines de Vitré, où la sœur du P. BAUGÉ a passé trente ans.

Arrivé à Pontmain le 18 juillet, me devançant de quelques jours, le R. P. LOUVEL a, pour premier travail dans le diocèse de Laval, la retraite des congréganistes de Mayenne du 17 au 21 août. Du 17 au 21 septembre, il prêche celle des congréganistes de Château-Gontier, qui lui offrent une assistance de cent à cent vingt personnes. Le récent chapelain de Montmartre s'applique à implanter la dévotion au Sacré Cœur dans cette intéressante jeunesse qui répond avec zèle et bonne volonté aux instances du prédicateur. Retraite sérieuse et pieuse.

Du 1^{er} au 8 octobre, le P. LOUVEL, acceptant l'invitation d'un deses condisciples du grand séminaire de Sées, se rend à la Lande-sur-Eure pour y prêcher une retraite de première communion ; la paroisse est invitée à en suivre les exercices du soir. Le premier vendredi du

mois, le missionnaire consacra les enfants au Sacré-Cœur; l'auditoire était vraiment beau ce jour-là. Pour obtenir quelques résultats pratiques dans ces âmes humainement bonnes, mais très ignorantes, M. le curé affilia sa paroisse à l'œuvre de l'Adoration perpétuelle en union avec Montmartre.

Le dernier travail du P. LOUVEL, pour l'année 1893, est le retour de mission à Courbeville, du 25 novembre au 8 décembre, dirigé par le R. P. LENOIR. Ce Père a remplacé le P. COUBRUN.

Le P. LENOIR, à peine arrivé à Pontmain, eut à se rendre à Brest pour prendre part à une mission demandée au R. P. BERTHELOU, supérieur de Talence, en faveur de la paroisse Saint-Pierre-Quilbignon. La mission fut divisée en deux sections, deux Pères à la paroisse, deux autres, le P. LENOIR et le P. LE BORGNE, à une chapelle de secours, point de ralliement d'une future paroisse. Beaucoup d'entrain, exercices très suivis. Là où d'ordinaire on ne comptait pas dix hommes sur un millier employés au port, on a pu en compter plus de cent au jour de la communion qui eut lieu à la fête de la Toussaint.

Le P. LENOIR et le P. LOUVEL ont donné le retour de mission à Lignéres-la-Douelle, qu'avaient évangélisée les PP. LÉMIUS, COUBRUN et BRULLARD. Ce retour de mission devait se terminer le jour de l'Adoration perpétuelle. Les fêtes de l'Adoration étant regardées comme une simple fête de dévotion, les hommes ont brillé par une absence à peu près générale. Néanmoins, contre l'ordinaire, une cinquantaine se sont approchés de la sainte table. Grande fête de la Promulgation de la loi. Impression excellente.

Du 15 au 21 novembre, nous trouvons le P. LENOIR à Saint-James (Manche), prêchant la retraite des Enfants

de Marie; quatre réunions par jour. Les Congréganistes neurent, s'il plaît à Dieu, en mai prochain renouveler leurs excellentes dispositions aux pieds de Notre-Dame de Pontmain.

Du 25 novembre au 8 décembre, retour de mission avec le P. LOUVEL, à Courbeville. De là, le P. LENOIR se rendit à Saint-Martin, de Mayenne.

Le R. P. KEUL, récemment arrivé à Pontmain, dirigea le retour de mission à Saint-Quentin, où il eut pour compagnon le R. P. LOUVEL. Ce fut après avoir prêché la retraite des junioristes, qui se clôtura le beau jour de l'Immaculée-Conception.

Saint-Quentin avait eu une mission six ans auparavant. Le retour ne dura que huit jours. C'était court pour le travail énorme que les deux missionnaires ont accompli. Hommes et femmes se sont approchés des sacrements, à peu d'exception près. Le curé, plein de zèle et de talent, a béni la croix de mission et a remercié avec émotion les missionnaires du bien accompli. La procession de clôture a été un vrai triomphe pour Notre-Seigneur.

Nommé officieusement Supérieur de Pontmain, à l'issue du Chapitre général, le P. REY ne prit officiellement possession de son titre que dans le courant du mois de juin 1893, et n'arriva à son poste que le 22 juillet, jour de la fête de sainte Marie-Madeleine.

Son premier travail, au sortir du Chapitre, fut une retraite aux Enfants de Marie de la paroisse de Saint-André de Grenoble; deux instructions par jour. Ces exercices furent convenablement suivis et produisirent un renouvellement de ferveur dans cette association d'élite. La retraite eu lieu du 28 mai au 4 juin.

Le Supérieur prêcha ensuite les deux retraites de la Province Britannique; la première, du 19 au 23 juin, la

Château-Gontier, retraite à la communauté de Saint-Fraimbault, du 24 septembre au 4 octobre, retraite de l'orphelinat de Saint-Germain de Pont-Audemer, suivie d'une retraite de la paroisse. Enfin, au mois de novembre, l'adoration de Mellé, et en décembre, la mission de Saint-Germain en Coglès.

Le R. P. COUBRUN nous offre la liste suivante : du 8 janvier au 17, retraite d'adoration à Ménil ; du 26 au 27 janvier, triduum de la Septuagésime chez les Sœurs de l'Espérance de Château-Gontier ; du 31 janvier au 4 février, retraite au pensionnat de l'Ange-Gardien, à Domfront ; après la mission de Precey, retraite de première communion à Pommerieux ; sermon de circonstance chez les Ursulines de Château-Gontier ; du 3 au 7 mai, retraite à Notre-Dame de Mayenne ; du 15 au 20, retraite de pèlerinage à Pontmain ; du 24 au 28, à Saint-Martin de Mayenne.

Cependant, le généreux missionnaire sentait que le mal de gorge dont-il souffrait depuis plusieurs semaines ne faisait qu'augmenter. Le curé de Pontaubault (Manche), ancien camarade du grand séminaire et un grand dévot de Notre-Dame de Pontmain, lui ayant offert une fraternelle hospitalité, le P. COUBRUN en profita pour recevoir les soins du docteur Ysabel, d'Avranches, tout en préparant dix-huit enfants à leur première communion ; la fatigue ne fut pas considérable, mais les consolations abondèrent jusqu'à améliorer la santé du corps.

Au mois d'août, le P. COUBRUN donne une retraite laborieuse à cent dix personnes du monde réunies aux filles de service du grand établissement du Bon-Sauveur, à Saint-Lô. Confessions incessantes que suspendent les quatre sermons par jour. Elle a lieu du 21 au 26 août.

Le 27 août, retraite aux Sœurs de l'Espérance de Niort

(Deux-Sèvres), suivie de la retraite aux congréganistes. Du 12 au 19 septembre, retraite des Sœurs de la Conception de Cognac ; du 21 au 28, retraite des Sœurs de l'Espérance d'Angoulême.

C'est le dernier travail du R. P. COUBRUN, au nom de la maison de Pontmain. Peu de jours après, ce cher missionnaire recevait son obédience pour la maison d'Angers. Nos regrets les plus sincères et les plus affectueux l'ont accompagné dans sa nouvelle résidence.

Le R. P. BAUGÉ a prêché, du 4 au 8 janvier 1893, une retraite à la Brulatte, nombreuses communions ; du 12 au 17 janvier, à Mégandais, retraite très consolante ; puis à Saint-Pierre-des-Landes, à Grez-en-Bouère. En juin et juillet, il évangélise trois paroisses de l'Orne : Saint-Quentin, Saires, Avrilly, où le missionnaire normand se trouve à l'aise parmi des populations qui le connaissent et l'aiment ; du 17 au 21 novembre, retraite aux Augustines de Vitré, où la sœur du P. BAUGÉ a passé trente ans.

Arrivé à Pontmain le 18 juillet, me devançant de quelques jours, le R. P. LOUVEL a, pour premier travail dans le diocèse de Laval, la retraite des congréganistes de Mayenne du 17 au 21 août. Du 17 au 21 septembre, il prêche celle des congréganistes de Château-Gontier, qui lui offrent une assistance de cent à cent vingt personnes. Le récent chapelain de Montmartre s'applique à implanter la dévotion au Sacré Cœur dans cette intéressante jeunesse qui répond avec zèle et bonne volonté aux instances du prédicateur. Retraite sérieuse et pieuse.

Du 1^{er} au 8 octobre, le P. LOUVEL, acceptant l'invitation d'un de ses condisciples du grand séminaire de Sées, se rend à la Lande-sur-Eure pour y prêcher une retraite de première communion ; la paroisse est invitée à en suivre les exercices du soir. Le premier vendredi du

mois, le missionnaire consacre les enfants au Sacré-Cœur; l'auditoire était vraiment beau ce jour-là. Pour obtenir quelques résultats pratiques dans ces âmes humainement bonnes, mais très ignorantes, M. le curé affilie sa paroisse à l'œuvre de l'Adoration perpétuelle en union avec Montmartre.

Le dernier travail du P. LOUVEL, pour l'année 1893, est le retour de mission à Courbeville, du 25 novembre au 8 décembre, dirigé par le R. P. LENOIR. Ce Père a remplacé le P. COUBAUX.

Le P. LENOIR, à peine arrivé à Pontmain, eut à se rendre à Brest pour prendre part à une mission demandée au R. P. BERTHELON, supérieur de Talence, en faveur de la paroisse Saint-Pierre-Quilbignon. La mission fut divisée en deux sections, deux Pères à la paroisse, deux autres, le P. LENOIR et le P. LE BORGNE, à une chapelle de secours, point de ralliement d'une future paroisse. Beaucoup d'entrain, exercices très suivis. Là où d'ordinaire on ne comptait pas dix hommes sur un millier employés au port, on a pu en compter plus de cent au jour de la communion qui eut lieu à la fête de la Toussaint.

Le P. LENOIR et le P. LOUVEL ont donné le retour de mission à Lignéres-la-Douelle, qu'avaient évangélisée les PP. LÉMIUS, COUBRUN et BRULLARD. Ce retour de mission devait se terminer le jour de l'Adoration perpétuelle. Les fêtes de l'Adoration étant regardées comme une simple fête de dévotion, les hommes ont brillé par une absence à peu près générale. Néanmoins, contre l'ordinaire, une cinquantaine se sont approchés de la sainte table. Grande fête de la Promulgation de la loi. Impression excellente.

Du 15 au 21 novembre, nous trouvons le P. LENOIR à Saint-James (Manche), prêchant la retraite des Enfants

de Marie; quatre réunions par jour. Les Congréganistes n'ont, s'il plaît à Dieu, en mai prochain renouveler leurs excellentes dispositions aux pieds de Notre-Dame de Pontmain.

Du 25 novembre au 8 décembre, retour de mission avec le P. LOUVEL, à Courbeville. De là, le P. LENOIR se rendit à Saint-Martin, de Mayenne.

Le R. P. KEUL, récemment arrivé à Pontmain, dirigea un retour de mission à Saint-Quentin, où il eut pour compagnon le R. P. LOUVEL. Ce fut après avoir prêché la retraite des junioristes, qui se clôtura le beau jour de l'Immaculée-Conception.

Saint-Quentin avait eu une mission six ans auparavant. Le retour ne dura que huit jours. C'était court pour le travail énorme que les deux missionnaires ont eu à faire. Hommes et femmes se sont approchés des sacrements, à peu d'exception près. Le curé, plein de zèle et de talent, a béni la croix de mission et a remercié avec émotion les missionnaires du bien accompli. La procession de clôture a été un vrai triomphe pour Notre-Seigneur.

Nommé officieusement Supérieur de Pontmain, à l'issue du Chapitre général, le P. REY ne prit officiellement possession de son titre que dans le courant du mois de juin 1893, et n'arriva à son poste que le 22 juillet, jour de la fête de sainte Marie-Madeleine.

Son premier travail, au sortir du Chapitre, fut une retraite aux Enfants de Marie de la paroisse de Saint-André de Grenoble; deux instructions par jour. Ces exercices furent convenablement suivis et produisirent un renouvellement de ferveur dans cette association d'élite. La retraite eu lieu du 28 mai au 4 juin.

Le Supérieur prêcha ensuite les deux retraites de la Province Britannique; la première, du 19 au 23 juin, la

deuxième, du 3 au 7 juillet. Dans l'intervalle, il eut la consolation de visiter nos établissements, dans les trois parties du Royaume-Uni, avec une grande édification. Les retraites avaient lieu dans la belle et spacieuse maison d'Inchicore. C'est de là que le P. REY repartit le vendredi soir 7 juillet. Il arriva le lendemain soir à Royaumont où il devait prêcher la retraite générale des Supérieures de la Sainte-Famille.

Cette retraite commença le lendemain 9 juillet et se termina le dimanche 16, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Le T. R. P. Supérieur général faisait la conférence de 3 heures. Cette retraite, la première qui suivait la mort du regretté P. FABRE, fut accompagnée de profondes émotions.

Du 7 au 12 août, première retraite pastorale du diocèse de Vannes. Trois cents prêtres la suivent avec édification. Méditation, instruction, examen particulier, conférence, sermon, sujet de méditation. M^{sr} Bécél, évêque de Vannes, que le P. REY a connu simple vicaire à la Trinité de Paris, préside les exercices.

Le P. REY revient à Pontmain célébrer la fête de l'Assomption. Il repart pour Vannes le lundi soir suivant et prêche la deuxième retraite pastorale à deux cents prêtres; mêmes exercices.

Du 27 août au 3 septembre, pour la seconde fois, le P. REY prêche la retraite aux Prêtres de Sainte-Marie de Tinchebrai (Orne), nouvelle congrégation religieuse des plus méritantes. Les exercices sont suivis par plus de trente religieux voués à l'instruction ou aux missions.

Du 17 au 24 septembre, retraite des Sœurs de l'Espérance d'Angers, pendant laquelle les Sœurs apprennent le départ prochain de leur excellente Supérieure pour la maison du faubourg Saint-Honoré, à Paris. Le mission-

naire s'applique à faire accepter la croix avec amour et submission.

Du 26 septembre au 3 octobre, retraite des Sœurs de l'Espérance de Nantes, qui se termine par l'installation d'une nouvelle Supérieure, remplaçant l'ancienne que la mort avait frappée.

Du 6 au 13 octobre, retraite du grand séminaire de Laval; c'est la troisième fois que le R. P. REY y reparaît; il y était venu de Tours en 1868, sous M. Lebeau, mort évêque d'Angoulême; en 1878, sous M. le chanoine Toisnard; Confession de la presque totalité des élèves, au nombre de 105. Hospitalité très aimable du Supérieur, M. Daligault, et des professeurs.

Le 15 octobre, panégyrique de Sainte-Thérèse dans la chapelle des Carmélites de Laval, en présence de M^{sr} Cléret, évêque de Laval, et de M^{sr} Mathieu, nouvel évêque d'Angers. Récréation à l'intérieur du couvent après le dîner; compliment en vers, admirablement composé et dit par la sœur de Sonis, encore novice, fille du général de Sonis.

Du 21 octobre au 1^{er} novembre, retraite des Supérieures et du pensionnat d'Evron. Travaux qui édifient plus le prédicateur qu'il ne peut édifier lui-même.

Du 7 au 12 novembre, retraite du pensionnat de la Chapelle, au Riboul. Maison intéressante; véritable juniorat de la congrégation d'Evron.

Du 13 au 21 novembre, retraite de la communauté du Bon-Pasteur à Metz. Travail délicat et laborieux que le Sacré-Cœur semble avoir béni. Le prédicateur est demandé pour 1894.

Du 4 au 8 décembre, retraite aux Mères chrétiennes de Lassay. Travail intéressant. Prédications suivies par les associées de la bourgeoisie. Les femmes d'ouvriers n'ont pas paru aux instructions; l'heure ne leur était

pas favorable ; un certain nombre se sont confessées.

Du 10 au 25 décembre, retour de mission à Saint-Martin, de Mayenne. Les PP. LENOIR et RAY y prennent part sous la direction du R. P. LÉMIUS, venu de Montmartre. La *Semaine religieuse* de Laval en a publié un compte rendu très élogieux. Il s'est fait un grand bien, mais 150 hommes seulement ont communie ; les autres n'ont pas été ébranlés, malgré une conférence dialoguée et une très belle cérémonie de la promulgation de la Foi, malgré l'innovation très heureuse du P. LÉMIUS d'envoyer dans toutes les familles un journal hebdomadaire. La *Semaine religieuse* de Laval en parle en ces termes : « Nous n'avons garde de passer sous silence une création nouvelle due à l'initiative hardie du R. P. LÉMIUS. Grâce à lui, Saint-Martin de Mayenne a eu, pendant quinze jours, sa *Semaine religieuse*. Comptant pour rien un surcroît de fatigues, il s'est élevé à lui-même cette seconde tribune afin d'être entendu de tous, même des indifférents. Quatre livraisons ont paru tour à tour ; douze mille numéros ont été distribués. Dans ces pages, dictées par la prudence et la charité, que nous venons de relire, on entend comme un écho fidèle de la mission ; les sermons des Pères, le récit des fêtes, des réflexions sérieuses, des anecdotes édifiantes. Nous ne nous étonnons point qu'elles aient été accueillies avec tant de faveur à tous les foyers. Une riche et généreuse chrétienne de la paroisse, mettant sa fortune au service du bien, avait voulu se charger de tous les frais. Que Dieu l'en récompense ! »

VII. LES DIFFICULTÉS.

Suspendons un moment le récit des travaux apostoliques pour entretenir nos chers lecteurs des difficultés,

des menaces, des épreuves que rencontre l'œuvre de Pontmain.

Les principales difficultés viennent de l'éloignement des voies ferrées ; le sanctuaire de Pontmain est privé de ces moyens de locomotion qui favorisent si puissamment les voyages, les pèlerinages, les relations lointaines. On s'étonne que la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest n'ait pas même compris ses intérêts. Il nous a été répété souvent qu'il fallait remonter plus haut et rejeter sur le gouvernement franc-maçonique la cause d'interdiction dont a été frappée la portion de territoire sur laquelle s'élève le sanctuaire commémoratif de l'apparition du 17 janvier 1871. De puissants propriétaires du département voisin sont formellement accusés d'avoir détourné à leur profit l'exécution d'un projet qui aurait eu chance de réussir en faveur de Pontmain. On serait tenté de croire que l'infortune qui rattrait le principal n'a été que le châtiment de son egoïsme. Nous ne savons pas la vérité.

Ce qui nous menace en ce moment, c'est un projet de *trainway* ou de chemin de fer à voie étroite, dont le tracé couperait en deux notre propriété et établirait la gare dans le voisinage immédiat de la basilique, sur des terrains lui appartenant. On comprend quel coup serait porté au sanctuaire et à notre propre établissement.

Le R. P. LÉMIUS, qui se tenait au courant de tous ces projets hostiles à l'œuvre de Pontmain, les a combattus avec toute la vigueur dont il était capable. Lorsque le conseil municipal de Pontmain et les habitants du bourg semblaient s'endormir et se désintéresser de la question, il s'est mis en campagne, a visité tous les propriétaires et les fermiers et a enfin obtenu qu'ils apposassent leurs signatures au bas d'une protestation vi-

goureusement motivée. Qu'en arrivera-t-il ? La réponse est incertaine.

Dans une session extraordinaire, tenue au mois de mars dernier, le conseil général de la Mayenne a adopté une proposition concluant à la création de quatre lignes de tramway, dont une partirait de Laval et atteindrait Landivy ou les Loges-Marchis, station du chemin de fer de Saint-Hilaire-du-Harcourt à Fougères. C'est la ligne qui passerait par Pontmain. Donnera-t-on suite au vote ? Il y a encore à obtenir le vote de la Chambre des députés. J'ignore ce que nous pourrions faire pour éclairer les législateurs sur un projet dont la réalisation nous jetterait dans les plus cruels embarras.

Difficultés, menaces, épreuves, rien ne manque à cette chère maison de Pontmain, qui cependant est toujours entourée d'une atmosphère rayonnante de la plus vive espérance. La basilique s'achève lentement, mais sûrement. Depuis ce mois de novembre 1893, j'ai ouvert une souscription pour remplir les deux superbes tours d'un carillon digne de la Vierge au vêtement d'azur étoilé. La souscription s'élève de plus en plus. Voici que nous nous préparons à célébrer, le 17 janvier 1896, *les noces d'argent* de l'apparition, par le cadeau de vingt-cinq cloches, filles et sœurs de la *Savoyarde*, destinée à la basilique du vœu national au Sacré-Cœur de Jésus. Une plus vaste maison grandit tous les jours, se disposant à recevoir plus de cent junioristes... L'espérance est là... sous nos regards. Pourrions-nous douter, nous laisser aller à l'inquiétude, au découragement ? Non, certainement non, mais nous ne pouvons pas nous dissimuler que Pontmain est devenu un champ de bataille où le démon cherche sinon à triompher absolument, du moins à entraver, à arrêter et s'il était

possible à empêcher l'œuvre de Dieu. Que Celle qui a brisé la tête du serpent infernal nous vienne en aide et conduise à sa complète réalisation l'ex-voto de la piété française !

VIII. TRAVAUX APOSTOLIQUES.

Résumons les travaux apostoliques de l'année 1894 et terminons à la date du 31 décembre ce long rapport sur la maison et les œuvres de Pontmain.

Une mission à Saint-Georges de Rouellet (Manche) sert de transition entre l'année 1893 et l'année 1894. Elle commence le 27 décembre et se termine le 14 janvier. Les missionnaires eurent surtout à combattre la légèreté des paroissiens qui tout en venant aux exercices ne paraissaient pas prendre au sérieux le but de la mission. M. le curé fut obligé pendant presque tout le temps, à son grand regret, de garder la chambre. Le zèle des PP. LENOIR, LOUVEL et BRULLARD, fut cependant couronné de succès, et une magnifique communion générale clôtura la mission dont toutes les fêtes avaient attiré un grand concours.

Le R. P. LENOIR prêcha ensuite du 3 au 7 février 1894 les sermons d'adoration à Lonlay-l'Abbaye (Orne), la retraite des marins à Saint-Paul, de Granville.

Le 25 février s'ouvrait à Vilaine-la-Juhel une des plus belles missions de la Mayenne ; le P. LENOIR était accompagné du P. LOUVEL et du P. RICHARD de l'île de Jersey. Toutes nos cérémonies y ont été exécutées avec un plein succès. Onze cents femmes, plus de huit cents hommes ont profité de la grâce de la mission, qui s'est clôturée le lundi de Pâques par une magnifique plantation de croix sur un quadrilatère démantelé d'une vieille forteresse dont les ruines couronnent la ville de Vilaine.

De là la croix monumentale domine le canton tout entier. Les missionnaires reçoivent les plus touchants témoignages de la reconnaissance, et du vénéré doyen, et de la population si profondément remuée.

Le même Père prêche les retraites de première communion à Quelaine, Vilaine-la-Jubel, Saint-Aignan-sur-Roë, à la cathédrale de Laval, à Saint-Martin de Mayenne, à Ernée ; à Ernée encore, la retraite des Enfants de Marie.

Du 5 au 12 août, le P. LENOIR remplace le P. Supérieur pour la première retraite générale des Sœurs d'Evron. Il vient assister à la seconde, du 28 août au 4 septembre, en qualité de confesseur.

Il se rend dans le diocèse de Meaux et prêche, du 30 septembre au 5 octobre, une retraite aux anciennes élèves du pensionnat Saint-Joseph de Meaux ; du 7 au 12 octobre, aux élèves du pensionnat. Il revient à Brest prêcher une mission française à Guilers, où il obtient un grand succès.

Le mercredi 24, il est à Saint-Melaine de Morlaix, pour la retraite préparatoire à la Toussaint ; le 29, il parla aux jeunes conscris qui assistent à la messe du départ. Deux réunions d'hommes obtiennent que la communion du jour de la Toussaint dépasse en hommes et en femmes toutes les précédentes.

Le 3 novembre, le P. LENOIR commençait une retraite aux anciennes élèves des pensionnats dirigés, dans le diocèse de Meaux, par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Elle se terminait le 9.

Le dimanche 10, il ouvrait une mission à Bagneaux, près de Nemours (Seine-et-Marne). La population, de 500 âmes environ, se compose surtout de verriers. C'est la partie la plus civilisée. La commune de Faye, desservie par Bagneaux, compte uniquement des cultivateurs. De ce côté, l'action de la grâce a été à peu près

général. Sept communions, dont 5 retours de femme, tel est le résultat de cette commune de 300 habitants, qui donnaient à peine une vingtaine d'auditeurs aux instructions du missionnaire. A Bagneaux, les résultats furent plus consolants. Deux réunions d'hommes amenèrent à l'église 60 auditeurs sur 80 verriers et, parmi ces 60, bon nombre, depuis leur première communion, n'y avaient pas remis les pieds. La communion générale eut lieu le dimanche 25 novembre. Elle comprit de 120 à 130 femmes, quelques-unes retardataires, et 42 hommes, dont 17 retardataires. La mission se clôtura le 27, fête de saint Léonard, patron.

Le dernier travail du P. LENOIR, en 1894, fut la mission de Placé. Il eut pour compagnon le P. LÉGLISE, qui désirait prendre part à une mission selon nos Saintes Règles. Toutes les cérémonies y furent accomplies. Le *Codex historicus* dit, en parlant du P. LÉGLISE : « Par son amabilité exquise, sa parole facile et élégante, sa diction sympathique, sa doctrine sûre et sa piété profonde, ce bon Père sut gagner, dès le premier jour, la confiance du clergé et de la paroisse et fut d'un grand secours pour le directeur de la mission. »

Le bon P. MONTPORT se présente avec des états de service vraiment admirables. Du 5 au 10 janvier, retraite au pensionnat Saint-Joseph de Fougères ; du 4 au 13 février, retraite d'adoration pendant huit jours à Saint-Germain-d'Anxure ; toute la paroisse y a assisté. Tout le carême se passe à Saint-Etienne-en-Coglès (Ille-et-Vilaine) avec des fruits prodigieux. En avril, mission à Trémur (Côtes-du-Nord), suivie avec un grand élan ; 7 mai, retraite de première communion à Montreuil-des-Landes (Ille-et-Vilaine) ; 13 mai, petite mission à Tiersand, qui ramène la concorde dans cette paroisse. Premiers jours de juillet, triduum à Saint-Solain (Ille-et-

Vilaine). Du 1^{er} au 12 août, confessions à la première retraite générale d'Evron. Du 13 au 15 août, triduum préparatoire à l'Assomption dans la paroisse de Saint-Jean-de-Liversay (Charente-Inférieure), où le P. MONTFORT avait donné une mission trois ans auparavant. Du 18 au 26 août, retraite des Sœurs de l'Espérance à la Rochelle, où M^{sr} l'évêque fait le meilleur accueil à l'ardent missionnaire, retraite suivie de celle des Sœurs de Niort, qui se clôture par la retraite des congréganistes, le 23 septembre.

Après plusieurs sermons de circonstance à Bordeaux, à Saintes, etc., le vaillant missionnaire prêcha une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Taugon-la-Ronde (Charente-Inférieure).

C'est là qu'il reçut l'invitation de M^{sr} Cléret, évêque de Laval, qui l'appelait auprès de lui pour faire une retraite de trois jours. Le prélat se remettait lentement de la terrible attaque qu'il avait éprouvée quelques semaines auparavant. Il avait mis toute sa confiance en Notre-Dame de Pontmain pour l'entier rétablissement de sa santé.

Au mois d'octobre, le P. MONTFORT est à Saint-Hervé (Côtes-du-Nord), où il prêche une mission à laquelle toute la paroisse prend part.

Du 17 au 20 novembre, triduum préparatoire à la rénovation des vœux chez les Religieuses augustines de l'Hôtel-Dieu de Fougères. Du 2 au 9 décembre, retraite de la Congrégation des hommes de Notre-Dame de Vitré. La messe et l'instruction ont lieu à 5 heures et demie du matin; instruction le soir, à laquelle assiste toute la paroisse. L'excellent curé de Notre-Dame de Vitré était un grand ami du cher P. MONTFORT.

Du 9 au 16 décembre, après avoir prêché deux fois à Vitré, le missionnaire infatigable ouvrait une retraite de mission à Bourgon. Cette retraite, admirablement sui-

vie, fut couronnée par l'établissement de l'Association de la Sainte Famille, tant recommandée par Léon XIII.

Du 18 au 25 décembre, retour de mission à la Tannière, terminé par une plantation de croix, mémorial de la mission prêchée l'année précédente. De là, après une visite à M^{sr} de Laval, le P. MONTFORT revient à Pontmain prendre un repos bien mérité.

Suivons maintenant le R. P. BRULLARD, qui marche sur les traces du bon P. MONTFORT.

En janvier, nous le trouvons à Guillé, où il donne les exercices des Quarante-Heures; beaucoup de confessions et de communions.

Envoyé dans le Nivernais au secours de nos Pères de Saint-Andelain, le P. BRULLARD eut le bonheur d'être le compagnon du R. P. YUNGBLUTH pour les trois missions de Fours, Moux et Alligny-en-Morvan. Il ne peut que rendre un hommage bien mérité au talent et au zèle de son supérieur momentané. Des raisons locales et spécialement la froideur d'un régisseur maire, représentant d'un châtelain; à peu près seul propriétaire du territoire, empêchèrent la mission de Fours de réussir. Il y eut cependant une cinquantaine de retours parmi les femmes. Les missions de Moux et d'Alligny donnèrent plus de consolations; on compta deux cents retours d'hommes. Signalons un moyen excellent employé par le R. P. YUNGBLUTH: grâce à un autocopiste, il se mettait en communication avec les paroissiens, leur faisant porter par les enfants de petites feuilles où se trouvaient les résumés des sermons et le compte rendu des fêtes.

De retour à Pontmain dans les premiers jours du mois de mai, le R. P. BRULLARD eut sa part dans les retraites de première communion: Montaudin, du 9 au 13 mai; Changé, du 17 au 20 mai; le collège de l'Immaculée-Conception, à Laval, du 20 au 24 mai; Pontmain, du

20 au 24 juin : la Portioncule, à Notre-Dame des Cordes, à Lavay, puis la retraite des Congréganistes de la Sainte-Famille, du 5 au 8 août. Cette congrégation est très prospère et animée du meilleur esprit. La retraite fut suivie de l'adoration perpétuelle.

Du 25 au 31 août, le P. Bruillard évangélise les congréganistes de Mayenne; après la retraite, ces chères enfants eurent la douleur de perdre leur dévouée Supérieure, qui devenait Supérieure de la maison de Rennes.

A l'Hôtel-Dieu de Mayenne, le P. Bruillard préche une retraite préparatoire à la fête du Rosaire; instructions spéciales aux enfants, aux jeunes gens et aux jeunes filles de la maison. Elle se termine par une fête toujours belle, mais plus touchante encore dans un hôtel-Dieu : celle de la consécration des enfants à la Sainte Vierge. Outre ces exercices, le Père précha une retraite à quelques religieuses qui, à cause de leurs occupations, n'avaient pu se rendre à Evron. Une vingtaine de vieillards s'approchèrent des sacrements.

Du 28 octobre au 1^{er} novembre, retraite des enfants du collège de Saint-Michel, à Château-Gontier. Les enfants s'y distinguent par leur bon esprit et leur gaieté. C'est dire que la retraite fut excellente. Comment en serait-il autrement avec de pareils maîtres ? Du 3 novembre au 14, retraite des religieux du Mont-Saint-Michel. Pendant les sept jours des exercices, il n'y eut pas de récréation. Le P. Bruillard fut invité à la paroisse et termina son ministère par une retraite de trois jours aux enfants de l'Ecole apostolique. La semaine tomba dans une bonne terre. Du 14 au 18, retraite aux enfants du pensionnat de Saint-Joseph d'Evron. Trois instructions par jour aux enfants et une instruction le soir pour le cercle et le patronage, instruction à laquelle assistaient les pension-

naires. Tel fut ce consolant travail. Tous durent se consacrer au prédicateur. Il eut aussi à prêcher à la paroisse d'Evron.

Le 5 au 8 décembre, retraite au pensionnat des Sœurs de la Conception, à Tours, où S. R. le cardinal Meignan, dans une entrevue avec le P. Ker, le 18 octobre 1894, a donné toute permission aux Oblats de Marie d'accepter des travaux dans le diocèse de Saint-Martin. L'instruction du matin a lieu au pensionnat, celle du soir à la paroisse Saint-Julien, où elle sert de triduum préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception. La clôture se fit dans l'église paroissiale par une belle fête. Il précha deux fois à Saint-Julien pour remplacer ces messieurs. Une fête d'adoration à Montaudin occupa le P. Bruillard pendant le 10 et le 11 décembre. Il passa les fêtes de Noël à Saint-Martin-de-Landelle (Manche), paroisse où a eu lieu un grand miracle à la suite d'un pèlerinage à Notre-Dame de Pontmain. Le curé venait de mourir et le vicaire avait demandé un auxiliaire dévoué : le

P. Bruillard fut accablé de confessions. Le R. P. Bavez n'est pas toujours resté à l'ombre du sanctuaire de Pontmain. Il a prêché en mai la première communion de Monténay; en juin, celle de Lonlay-l'Abbaye (Orne), et en juillet la retraite de confirmation à Saint-Martin-des-Champs, près d'Avranches. A Avranches même, il a présenté les enfants à la confirmation et M^{re} Germain s'est plu à l'interroger sur le pèlerinage de Notre-Dame de Pontmain. Au mois de décembre, il préche les Quarante-Heures à Argouges, castron de Saint-James, et confesse, au dire du curé, 250 hommes et 150 femmes. Cette paroisse est très pieuse et montra un très grand enthousiasme. Le R. P. Loyer s'aguerit et devient un vaillant missionnaire. En février, il préche le triduum de l'Espérance

à Château-Gontier. En avril et mai, retraites de première communion à Azé, à Ballots, à Pommerieux, à Saint-Mathieu et à Saint-Thomas de Jersey. Au mois d'août, retraite de huit jours et triduum aux pensionnaires de la communauté de Saint-Fraimbault de Lassay. Nous avons dit sa présence et son activité à la grande mission de Vilaine-la-Juhel. En septembre, retraite à la Congrégation de la Sainte-Famille, à Château-Gontier. Cette retraite a été très édifiante. La dévotion au Sacré-Cœur, la garde d'honneur, la communion fréquente ont développé dans ces âmes l'esprit de piété, l'amour de Dieu, le zèle des âmes. Quelques jeunes filles ont fait autour d'elles plusieurs conversions. Elles aiment plus que jamais la Congrégation.

Le R. P. THIRIET, du 2 au 14 janvier 1894, prêche une grande retraite paroissiale à Saint-Hilaire des Landes : travail écrasant. Il prêche le carême à Saint-Martin de Mayenne, et s'efforce d'atteindre les âmes qui ont résisté à la mission et, au retour de mission, son zèle, son dévouement et sa parole éloquente obtiennent d'excellents résultats. Du 24 au 30 avril, il prêche la retraite de première communion à Notre-Dame de Mayenne; du 1^{er} au 6 mai, à Renazé, où il fait un grand bien; du 7 au 13, à Pontmain, aux pieux pèlerins, aux personnes dévotes qui aiment à se recueillir auprès de la Vierge au crucifix sanglant. Le 13 mai, sermon de première communion à Saint-Ellier, et le 20 à Mégardais. A la fin du mois, il se rend à Montmartre pour donner son concours dévoué aux chapelains du Sacré-Cœur pendant tout le mois de juin.

Le R. P. KEUL, avant de se rendre aussi sur la sainte colline, a prêché avec son zèle habituel plusieurs retraites de première communion, entre autres à Saint-Quentin, où il goûta de grandes consolations. C'est à re-

tre, mais avec une soumission entière, qu'il s'éloigna de Pontmain où il avait bien travaillé.

Le R. P. THIRIET fut condamné au repos et à l'exercice de son sérieux et fécond éconamat. Il devait, d'ailleurs, remplacer le Supérieur, tenu de remplir les engagements qu'il avait contractés. Il reçut les pèlerinages de septembre et d'octobre, soigna le juniorat et termina l'année 1894 par la belle mission de Fontaine-Couverte, où il avait pour compagnon le R. P. LOUVEL. En voici le compte rendu : « La paroisse de Fontaine-Couverte est une bonne paroisse. Aux jours de fêtes, hommes et femmes se présentent nombreux à la sainte table. Les missionnaires n'avaient pas à faire des conversions, mais ils ont fait un grand bien par les confessions auxquelles ils employaient leurs journées entières... L'église était trop petite pour le nombre des auditeurs aux instructions du soir, et souvent il a fallu emprunter aux auberges bon nombre de bancs, qu'on rangeait le long de la nef, et nous n'arrivions pas à asseoir tout notre monde. Les conférences dialoguées ont excité un vif intérêt. Les hommes y accouraient; nous avons pu en compter jusqu'à 550 pour une population de 800 âmes. Les cérémonies ont fortement remué les âmes. Les missionnaires ont établi dans Fontaine-Couverte la confrérie du Rosaire. Toutes les femmes et un nombre d'hommes assez considérable ont tenu à en faire partie. Les Pères ont clôturé la mission en établissant l'association de la Sainte-Famille, et toutes les familles de Fontaine-Couverte se sont enrôlées dans cette belle association. La mission, commencée le 2 décembre, s'est terminée le saint jour de Noël. »

Il me reste à consigner mes propres travaux. Vous me permettez, mon très révérend Père, de me borner à une simple énumération.

Du 18 au 23 janvier, retraite au pensionnat de Saint-Étienne, à Laval.

Du 23 au 28, retraite au petit séminaire de Mayenne.

Du 7 au 13 février, retraite au pensionnat de Hautes-Follis ; les anciennes pensionnaires restent un jour de plus et entendent deux instructions plus appropriées à leurs besoins.

Du 4 au 25 mars, mission à Saint-Germain de Pont-Audemer : le P. REY et le P. KEUL. Travail difficile, rendu plus difficile par l'inexpérience du Supérieur, qui n'avait à son actif que le retour de mission de Saint-Martin de Mayenne. La paroisse comprend une partie de la ville de Pont-Audemer et une grande étendue de campagne. Les missionnaires ont visité tous les paroissiens ; au bout de deux jours de courses, le Supérieur dut s'arrêter, ses rhumatismes s'étaient réveillés. M. le curé et le P. KEUL poursuivirent l'œuvre jusqu'à complet achèvement. Quelques belles réunions : fête des enfants, fête des morts, aussi bien réussies qu'il était possible. Instruction matin et soir ; nous avons toujours l'assistance de l'orphelinat, dont les chants et l'attitude étaient une puissante prédication. Deux conférences dialoguées ont réuni une foule assez compacte d'hommes et de jeunes gens. En somme un succès d'estime qui a produit de quatre-vingts à quatre-vingt-dix retours. Nos Sœurs de Saint-Joseph, chargées de l'orphelinat, nous ont secondés d'une manière admirable. Les soins de M. le curé étaient ceux d'un ami et d'un père. Voici un extrait de la lettre qui accompagnait l'offrande de la mission : « Mon très honoré et tout aimé Père, si j'étais millionnaire, je ferais plus. Daignez agréer cette offrande toute modeste qu'elle soit. Mes fabriciens m'ont fait grand plaisir en ajoutant à ce que j'avais. Pour vous, je le sais, l'argent n'est rien, vous voulez surtout les cœurs. Vous

avez le mien et avec lui celui de tous mes paroissiens. Vous qui avez été si familier avec le Sacré-Cœur, parlez-moi souvent de nous, priez pour nous. Dites au cœur divin de féconder les germes que vous avez jetés dans les âmes... »

Le curé qui nous écrivait avec tant de cœur a été appelé par le nouvel évêque d'Évreux, M^{re} Sueur, à la cure de la cathédrale.

Du 6 au 11 mai, retraite aux pensionnaires des Ursulines de Vitré, parmi lesquelles se trouvent un certain nombre d'anciennes élèves ; la retraite était préparatoire à la première communion.

Du 14 au 19 mai, retraite d'ordination au grand séminaire de Grenoble. Dix-huit diacres, plus de quatre-vingts ordinands. Grandes consolations de la part des élèves, qui se sont presque tous adressés au prédicateur.

Du 21 au 24 mai, retraite au pensionnat des Ursulines de Grenoble ; dix-huit anciennes élèves y ont pris part ; c'est la deuxième fois que le missionnaire y accomplissait une mission apostolique.

Du 10 au 14 juin, prédications multiples dans la chapelle de la Visitation de Mayenne, à l'occasion du pèlerinage en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. L'élan se manifeste de plus en plus pour l'établissement des prédications quotidiennes pendant le mois de juin.

Le 20 et le 21 juin, prédications au monastère des Ursulines de Château-Gontier où Notre-Dame de Pontmain est si connue et si aimée. Adoration solennelle du Saint-Sacrement, trois sermons.

Du 6 au 21 août, première retraite pastorale de Quimper ; tous les exercices sont présidés par M^{re} Vallean, qui fait chaque jour, à 11 heures, une conférence à deux cents prêtres. Retour à Pontmain le samedi.

Du 20 au 25 août, deuxième retraite pastorale à Quim-

per. Cent cinquante prêtres la suivent. Le jour de la clôture, grand dîner à l'évêché, avec les évêques de Vannes, de Séez, de la Jamaïque, M^r d'Hulst, qui doivent assister le lendemain au couronnement de Notre-Dame des Portes. Retour à Pontmain dans la nuit du samedi au dimanche.

Du 28 août au 4 septembre, deuxième retraite générale des Sœurs d'Evron. Le Supérieur n'a pas pu prêcher la première, par suite de la coïncidence avec la première retraite pastorale de Quimper. Il a été remplacé par le P. LENOIR, comme nous l'avons dit.

Du 10 au 13 septembre, retraite pastorale d'Aix-en-Provence. La retraite devait se terminer le 14, mais l'arrivée des troupes en dislocation de manœuvres a obligé M^r l'archevêque à diminuer la retraite d'un jour.

Du 24 septembre au 5 octobre, retraite aux religieuses de Saint-Fraimbault de Lassay, prolongée jusqu'à ce jour de la fête de saint François d'Assise, où se fait le renouvellement des vœux. Plus de quatre-vingts religieuses y assistent. Les exercices sont clôturés par M. Chartrès, vicaire général, supérieur de la communauté, qui invite le Supérieur pour 1895.

Du 10 au 14 octobre, retraite aux élèves de l'école de Pontlevoy. Le dimanche 14, une députation, sur l'invitation de M^r l'évêque, se rend à Blois pour assister à la clôture d'un congrès régional de la jeunesse catholique de France. Clôture de la retraite le jeudi 15.

Du 21 au 28 octobre, retraite de rentrée du grand séminaire de Bayonne, cent quarante élèves; quatre prédications par jour, nombreuses prédications. Le lundi 29, messe accompagnée d'un sermon pour les séminaristes qui vont se rendre à la caserne au nombre de vingt-deux. Travail consolant. Deux sermons aux Sœurs carmélites qui avoisinent le séminaire.

Du 3 au 7 novembre, au matin, retraite au pensionnat de la maison générale d'Evron, suivie par une vingtaine d'anciennes élèves.

Du 7, au soir, au 11 novembre, retraite du pensionnat juniorat de la Chapelle, au Riboul, berceau de la Congrégation d'Evron. Sermon à la paroisse le dimanche 11. Départ le lundi matin pour Evron et Paris.

Du 14 au 21 novembre, retraite de la communauté du Bon Pasteur, de Metz; c'est pour la troisième fois. Retraite consolante.

Du 4 au 9 décembre, retraite aux mères chrétiennes de Lassay; le 8, installation des Sœurs de la Miséricorde, gardé-malades; le 9, distribution des médailles pour la fondation d'une congrégation d'Enfants de Marie. Retour le lundi 10.

Je dépose entre vos mains, mon très révérend Père, ces fleurs et ces fruits d'apostolat tardivement et bien imparfaitement recueillis dans cette corbeille de ce long et fastidieux rapport. Quelques-unes de ces fleurs ont réjoui le cœur de notre vénéré P. FABRE avant sa mort; d'autres se sont épanouies autour de sa tombe; les dernières ont reçu vos premières bénédictions paternelles. Toutes ont été offertes au Sacré Cœur de Jésus et à Notre-Dame de Pontmain, au nom de notre chère Congrégation, que les chapelains de Notre-Dame d'Espérance aiment de tout leur cœur.

Daigne le divin Dispensateur de tout bien les avoir pour agréables et nous accorder, par votre entremise, une bénédiction féconde pour le présent et pour l'avenir!

Je vous la demande, très Révérend et très aimé Père, en vous renouvelant l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués en N. S. et M. I.

Ach. REY, O. M. I.

A l'âge de douze ans, il entra au petit séminaire de Marseille pour y commencer de brillantes études sous la direction de M. Giraud Saint-Rome. Il trouva dans cette maison bénie, objet des plus grandes sollicitudes de notre vénéré Fondateur, un prêtre natif de la Ciotat qui fut comme son ange tutélaire, et auquel il voua une vive reconnaissance qu'il exprima hautement, lorsque trente-six ans après, il eut à faire l'oraison funèbre de M. l'abbé Spitalier, professeur de philosophie.

A dix-huit ans, il avait déjà couronné ses études classiques par le diplôme de bachelier. Il entra au grand séminaire au mois d'octobre 1832 ; le R. P. TEMPIER en était encore le digne et vénéré supérieur, le R. P. LAGIER professait la morale, le R. P. FABRE, le dogme ; j'étais chargé du cours de philosophie. Les scolastiques Oblats ne formaient qu'une seule communauté avec les séminaristes. L'abbé Ricard se montra bientôt un des élèves les plus studieux et les plus réguliers. Caractère jovial, primesautier, il entraînait ses condisciples et sut se faire aimer de tous. Dès lors se forma entre lui et les abbés Marius Blanc et Marius Goirand une amitié que la mort seule a pu rompre. Elle a résisté aux épreuves, aux séparations, aux jalousies. Elle a été pour les trois amis la réalisation de la parole sacrée : *Amicus fidelis, firmentum vitæ et immortalitatis*, Un ami fidèle est l'appui de la vie et de l'immortalité. Comme le dit un de ses biographes : « Le jeune abbé ciotaden n'eut pas de peine à gagner l'estime de ses maîtres, et ses intimes savent l'inaltérable affection qu'il avait vouée à cette Congrégation dont il a raconté les édifiants débuts dans sa *Vie de Monseigneur de Mazenod*. »

Le 28 juin 1857, il reçut le sacerdoce des mains de M^{sr} DE MAZENOD, qui lui avait conféré successivement tous les autres ordres depuis la tonsure. On sait combien

notre vénéré Fondateur tenait à exercer sa souveraine paternité. On sait aussi, et la *Vie de Monseigneur de Mazenod* est là pour en rendre témoignage, la profonde vénération que le nouvel ordinand voua à celui dont il avait connu et su apprécier les éminentes qualités de vertu, de zèle et de sainteté.

L'abbé Ricard fut tout d'abord attaché à la paroisse de Saint-Laurent, puis à celle de Notre-Dame du Mont ; mais il passa peu de temps dans ces deux paroisses, par suite de l'affaiblissement de sa santé qui était d'une délicatesse extrême. Il dut se retirer dans sa famille et accepter l'aumônerie de l'hospice de la Ciotat. Il commença dès lors de se dévouer aux malades et aux orphelins de cet établissement de charité ; il reprit le projet d'une œuvre de jeunesse à laquelle il s'était exercé pendant ses vacances de séminariste, et devint le promoteur de cet établissement, qui a rendu tant de service à la jeunesse catholique de la Ciotat.

Nous avons été son intermédiaire auprès de M^{sr} DE MAZENOD pour obtenir du grand évêque les premières approbations et les premières bénédictions. Nous avons encore présent le souvenir de la bonté avec laquelle le vénéré prélat accueillit notre demande. L'abbé Ricard rencontrait des difficultés dans l'organisation d'une loterie en faveur des enfants, les difficultés venaient de la part de ceux qui auraient dû le seconder avec plus d'empressement. L'intervention épiscopale assurait le succès. M^{sr} DE MAZENOD, après avoir écouté mon rapide exposé de la situation, donna son approbation complète, et sur mes instances à propos de la loterie, il me tendit deux pièces de 5 francs qui retentirent joyeusement dans mes mains. C'était mon début dans ce ministère de quêteur auquel il semble que j'ai été condamné depuis lors. Plus grande encore fut la joie de l'abbé Ricard qui

vit son œuvre grandir, prospérer et porter de nombreux fruits.

Le séjour de la Ciotat, qu'il aimait profondément, lui rendit bientôt des forces suffisantes pour reprendre un ministère plus actif. En 1861, il revient à Marseille occuper avec succès la chaire d'histoire au collège catholique. C'est alors que le besoin d'écrire se fait de plus en plus sentir à cette âme impressionnable, à cet esprit d'une activité incessante, à ce cœur désireux de faire du bien. Il médite le projet de publier un journal hebdomadaire, et se souvenant des leçons du cours de liturgie établi au grand séminaire, il veut nommer ce journal *la Semaine liturgique* de Marseille. Nous l'encourageons vivement à réaliser son dessein, et nous le soutenons de notre mieux dans les commencements qui furent pénibles et laborieux. Les critiques ne firent pas défaut. On reconnut plus tard le mérite de l'œuvre; cinq diocèses seulement possédaient alors une revue religieuse; actuellement il n'y a pas cinq diocèses qui en soient privés. L'activité et la persévérance de l'abbé Ricard triomphèrent de toutes les difficultés inhérentes à une œuvre d'un caractère nouveau.

Voici ce que *l'Écho de Notre-Dame de la Garde*, semaine religieuse qui a remplacé *la Semaine liturgique*, par suite de divergences d'opinion avec l'autorité diocésaine de M^r Robert, a écrit dans son numéro du 31 mars 1895 : « Pendant vingt ans, M^r Ricard publia dans la feuille diocésaine une série d'articles sur l'histoire générale de l'Église, son dogme, sa morale, sa liturgie, sur les saints du diocèse, les églises, les communautés, les œuvres de bienfaisance ou de zèle. Il sut se concilier des collaborateurs précieux...

« Tout en nourrissant la piété, en répandant les saines doctrines et l'attachement au Saint-Siège, *la Semaine*

liturgique prit à tâche de seconder toutes les œuvres catholiques générales ou locales. Aussi bien, à la fin de la quinzième année, elle avait reçu dans ses bureaux, pour les œuvres algériennes, les Alsaciens-Lorrains, les blessés français, le clergé suisse, les inondés, Notre-Dame de la Garde, le monument de l'Immaculée-Conception, Lourdes, la Propagation de la Foi et autres œuvres, plus de 159 200 francs, dont plus de 89 000 pour le denier de Saint-Pierre. »

La feuille ne nomme pas *le Vœu national*. Il nous est doux de proclamer que M^r Ricard a été un des plus ardents zélateurs de cette œuvre éminemment catholique et française. Nous ne pouvons dire la somme des offrandes recueillies par *la Semaine liturgique*, mais nous savons que, bien des fois, S. Em. le cardinal GUIBERT nous parlait des envois de l'abbé Ricard et des lettres de félicitations et de remerciements qu'il adressait au pieux et ardent rédacteur. Aussi avons-nous cru devoir choisir *la Semaine liturgique* comme organe officiel pour raconter la première messe célébrée dans la crypte de la basilique nationale, à l'autel de saint Martin, par le vénéré cardinal le 21 avril 1881... Et son dernier numéro paru à la fin de novembre de la même année publiait un article, où nous exprimions nos regrets et nos adieux à une feuille dont nous avons été le premier collaborateur et qui avait bien mérité de l'Église et de notre Congrégation.

Car il faut avoir vécu au temps de la réaction qui se produisit à Marseille, à la suite de la mort de notre vénéré Fondateur, pour comprendre le courage, la fidélité et l'amour manifestés par l'abbé Ricard en faveur de notre famille religieuse, lorsque le vent de la persécution et de l'ingratitude soufflait de toutes parts. Malgré les observations qui lui furent adressées à maintes reprises,

il a toujours maintenu en tête de sa feuille l'annonce des exercices de l'Adoration perpétuelle en l'accompagnant de ces mots : *Établie par M^r Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD, évêque de Marseille, le 1^{er} janvier 1860.* C'était une sorte de protestation contre le voile d'oubli dont on semblait vouloir couvrir cette grande et belle figure du restaurateur du siège de saint Lazare.

L'abbé Ricard se fit un devoir d'insérer dans sa feuille les récits des missions prêchées par nos Pères, et de rappeler, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, les œuvres établies par les deux évêques prédécesseurs de M^r Cruice. Jamais sa plume n'a tergiversé. Il a toujours eu la mémoire du cœur.

Lorsque la question de l'infaillibilité doctrinale du Souverain Pontife fut posée dans le concile du Vatican, il écrivit un de ses plus beaux articles, qui fit à Marseille une profonde impression. Il affirmait avec éloquence l'enseignement qu'il avait reçu au grand séminaire et dont tous les prêtres du diocèse avaient été instruits depuis le rétablissement du siège de Marseille. Les Oblats de Marie Immaculée croyaient avec leur Fondateur que le Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ est l'organe infaillible de la Sainte Écriture et de la tradition en fait de doctrine et de morale. Cet article, il ne l'a jamais regretté quoiqu'il l'ait payé bien cher.

Mais reprenons le fil de l'histoire de l'ami des Oblats.

C'est en 1862 que l'abbé RICARD est chargé de faire des conférences de littérature française à l'École Belzunce, et en 1865, après avoir exercé pendant quelques mois les fonctions d'aumônier des Sœurs de l'Espérance, il devient aumônier du pensionnat des Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, fondé à Marseille sur l'initiative des MM. Guiol. Il se consacra tout entier au succès de ce nouvel établissement d'éducation chrétienne.

Ce fut en 1865 que M^r Cruice nomma l'abbé Ricard chanoine honoraire de la cathédrale de Marseille ; il n'avait pas encore trente et un ans accomplis.

En novembre 1878, sur la présentation de M^r Place, successeur de M^r Cruice, et de M^r Forcade, archevêque d'Aix, l'élégant écrivain, déjà bien connu par *la Semaine liturgique* et différentes autres publications, fut nommé professeur à la Faculté de théologie d'Aix.

« On se souvient encore à Marseille, dit *l'Écho de Notre-Dame de la Garde*, des brillantes conférences sur les hommes, les doctrines, les écrits de l'école mennaisienne, que le docte universitaire donna dans l'amphithéâtre de la Faculté des sciences de 1878 à 1885. » C'est pendant qu'il occupait avec un réel succès la chaire de dogmatique que le distingué professeur reçut du Saint-Siège, par un bref en date du 16 mai 1882, la dignité de prélat de la maison de Sa Sainteté.

En allant à Aix faire son cours hebdomadaire, M^r Ricard visitait toujours les Oblats, dans la maison qui a été le berceau de notre famille. Que de longues causeries il a eues avec le R. P. NICOLAS, le R. P. GARNIER et autres Pères pour lesquels il montrait la même affection qu'il témoignait aux Pères du Calvaire, à Marseille. C'est toujours parmi les Oblats qu'il a eu son confesseur et, dans les circonstances les plus graves, il demandait conseil au très R. P. FABRE ou à moi.

Au milieu de ses plus grands travaux littéraires, il ne cessait pas d'exercer le saint ministère au confessionnal. C'est dans la chapelle des Sœurs du Saint-Nom de Jésus, fondées par le R. P. TEMPIER, qu'il s'asseyait au saint tribunal deux fois par semaine. Il eut bientôt une nombreuse clientèle qui le mit peu à peu en rapport avec les principales familles de Marseille. Sa dignité universitaire le mettait en relation avec les dépositaires de l'autorité

il a toujours maintenu en tête de sa feuille l'annonce des exercices de l'Adoration perpétuelle en l'accompagnant de ces mots : *Établie par M^{re} Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD, évêque de Marseille, le 1^{er} janvier 1860.* C'était une sorte de protestation contre le voile d'oubli dont on semblait vouloir couvrir cette grande et belle figure du restaurateur du siège de saint Lazare.

L'abbé Ricard se fit un devoir d'insérer dans sa feuille les récits des missions prêchées par nos Pères, et de rappeler, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, les œuvres établies par les deux évêques prédécesseurs de M^{re} Cruice. Jamais sa plume n'a tergiversé. Il a toujours eu la mémoire du cœur.

Lorsque la question de l'infailibilité doctrinale du Souverain Pontife fut posée dans le concile du Vatican, il écrivit un de ses plus beaux articles, qui fit à Marseille une profonde impression. Il affirmait avec éloquence l'enseignement qu'il avait reçu au grand séminaire et dont tous les prêtres du diocèse avaient été instruits depuis le rétablissement du siège de Marseille. Les Oblats de Marie Immaculée croyaient avec leur Fondateur que le Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ est l'organe infailible de la Sainte Écriture et de la tradition en fait de doctrine et de morale. Cet article, il ne l'a jamais regretté quoiqu'il l'ait payé bien cher.

Mais reprenons le fil de l'histoire de l'ami des Oblats.

C'est en 1862 que l'abbé RICARD est chargé de faire des conférences de littérature française à l'École Belzunce, et en 1863, après avoir exercé pendant quelques mois les fonctions d'aumônier des Sœurs de l'Espérance, il devient aumônier du pensionnat des Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, fondé à Marseille sur l'initiative des MM. Guiol. Il se consacra tout entier au succès de ce nouvel établissement d'éducation chrétienne.

Ce fut en 1865 que M^{re} Cruice nomma l'abbé Ricard chanoine honoraire de la cathédrale de Marseille ; il n'avait pas encore trente et un ans accomplis.

En novembre 1878, sur la présentation de M^{re} Place, successeur de M^{re} Cruice, et de M^{re} Forcade, archevêque d'Aix, l'élégant écrivain, déjà bien connu par la *Semaine liturgique* et différentes autres publications, fut nommé professeur à la Faculté de théologie d'Aix.

« On se souvient encore à Marseille, dit l'*Écho de Notre-Dame de la Garde*, des brillantes conférences sur les hommes, les doctrines, les écrits de l'école mennaienne, que le docte universitaire donna dans l'amphithéâtre de la Faculté des sciences de 1878 à 1885. » C'est pendant qu'il occupait avec un réel succès la chaire de dogmatique que le distingué professeur reçut du Saint-Siège, par un bref en date du 16 mai 1882, la dignité de prélat de la maison de Sa Sainteté.

En allant à Aix faire son cours hebdomadaire, M^{re} Ricard visitait toujours les Oblats, dans la maison qui a été le berceau de notre famille. Que de longues causeries il a eues avec le R. P. NICOLAS, le R. P. GARNIER et autres Pères pour lesquels il montrait la même affection qu'il témoignait aux Pères du Calvaire, à Marseille. C'est toujours parmi les Oblats qu'il a eu son confesseur et, dans les circonstances les plus graves, il demandait conseil aux R. P. FABRE ou à moi.

Au milieu de ses plus grands travaux littéraires, il ne cessait pas d'exercer le saint ministère au confessionnal. C'est dans la chapelle des Sœurs du Saint-Nom de Jésus, fondées par le R. P. TEMPIER, qu'il s'asseyait au saint tribunal deux fois par semaine. Il eut bientôt une nombreuse clientèle qui le mit peu à peu en rapport avec les principales familles de Marseille. Sa dignité universitaire le mettait en relation avec les dépositaires de l'autorité

civil, il avait ses entrées à la préfecture et recevait les plus honorables invitations. Mais ses goûts ne le portaient point vers le monde ; ses attrait l'entraînaient vers le travail et il s'y adonnait avec une sorte de passion.

Nous ne pouvons dresser une nomenclature exacte de tous les ouvrages publiés par l'infatigable prélat. Pour former son style, il commença par de nombreuses traductions, parmi lesquelles nous citerons celle de l'*Hor-tus pastorum* en plusieurs volumes ; des *Méditations sur l'Eucharistie* recurent les félicitations et les encouragements de M^{re} de la Bouillèrie, évêque de Carcassonne, avec lequel M^{re} Ricard entra en relations très intimes. Ses volumes sur l'école mennaisienne eurent un grand succès ; le cardinal GUIBERT les lisait avec plaisir et en remerciait fidèlement l'auteur par des lettres élogieuses. « Tour à tour, dirons-nous avec un de ses amis, diplomate avec le Cardinal Maury, dont la publication des *Mémoires*, son œuvre la plus importante au point de vue historique, fut couronnée par l'Académie française, et le Cardinal Fesch et le Concile national de 1811, rempli d'intérêt ; biographe dans les ouvrages où il fait revivre, avec un talent de mise en scène qui est comme son cachet distinctif, l'ardeur d'un Combalot, le zèle et la sainteté d'un Monseigneur de Mazenod, la simplicité d'un Monseigneur Miollis, la piété d'un Monseigneur de la Bouillèrie, les grandes œuvres d'un Monseigneur Freppel, d'un Cardinal Lavigner ; historien national dans les belles vies de Jeanne d'Arc, de Christophe Colomb, magnifiquement illustrées ; théologien dans la publication des sermons et des plans oratoires de M. Combalot ; auteur mystique dans les pages émyes où il a retracé l'étonnante existence d'un Saint Antoine de Padoue, d'une Sainte Claire ; critique délicat dans les études consacrées aux écrivains du grand siècle ; controversiste victorieux

dans sa réfutation de l'inepte roman de *Lourdes* ; conteur aimable et captivant dans ses *Pèlerinages* et ses *Veillées provençales*, M^{re} Ricard a touché tous les genres et il a été assez heureux pour réussir dans tous ses essais. » Il a publié une série de vingt *Mois* formant le cycle de l'Année du pieux fidèle, tous pleins de doctrine et de piété.

M^{re} Ricard trouvait encore le temps de diriger deux revues auxquelles il donnait des soins particuliers, l'*Apostolat des Enfants de Marie* et le *Propagateur de la dévotion à saint Joseph et à la Sainte Famille*. Il y a dans ces deux revues des pages incomparables de finesse, de piété, de direction spirituelle, de conseils pratiques, d'érudition universelle. Il collaborait à plusieurs autres, fournissait des articles d'histoire, de bibliographie, d'ascétisme. Sa correspondance était très étendue ; il entretenait de multiples relations dans le monde ecclésiastique et dans le monde savant, se servant de ses relations pour rendre à un plus grand nombre de plus nombreux services.

« Doué d'une excellente mémoire, dit l'*Écho de Notre-Dame de la Garde*, ayant le travail facile et une puissance extraordinaire d'assimilation, M^{re} Ricard possédait à un haut degré toutes les qualités du vulgarisateur. Il savait donner de la vie au récit, peindre une scène, mettre en relief un détail important, mettre au bon endroit une anecdote, un trait d'esprit ; il savait trouver le mot de la fin. » Vous, disait-il un jour à M. Émile Ollivier, avec lequel il était dans les meilleurs termes, vous écrivez « pour la postérité ; quant à moi, j'écris pour le temps présent. » On porte à cent cinquante le nombre des volumes publiés. »

Il remplissait à sa manière un ministère apostolique, n'ayant en vue que le bien des âmes et la gloire de Dieu et de l'Église catholique.

Les épreuves ne lui ont point manqué; il les a supportées avec résignation et un indomptable courage. Il a touché de près à l'épiscopat. Il en était digne. Des machinations occultes ont privé l'Eglise de France d'un évêque qui l'aurait honorée par son zèle, ses écrits et son énergique attitude à l'encontre des lois édictées par la franc-maçonnerie.

Des revers de fortune, connus de lui seul, lui ont causé de cruelles préoccupations et n'ont fait qu'augmenter son ardeur pour le travail. Il est parvenu à les réparer, mais la Providence n'a pas permis qu'il ait joui longtemps de l'aisance reconquise.

Il était profondément pieux. Prêtre avant tout, il n'avait de goût que pour les hommes et les choses d'Eglise. Il professait une dévotion vive et ardente pour le Sacré Cœur de Jésus, l'Immaculée Conception de la très Sainte Vierge, saint Joseph, dont il a écrit la vie, saint Louis de Gonzague, etc.

Il ne se borna pas à célébrer les gloires de saint Joseph; il voulut, de ses deniers, contribuer à la restauration d'une antique chapelle que la piété des Ciotadens avait érigée jadis en l'honneur du grand patriarche, mais que la vétusté avait réduite à un état de complet délabrement. Au prix d'importants sacrifices personnels et de multiples démarches, il réalisa son pieux désir. Par ses soins, la Ciotat possède un sanctuaire digne de l'auguste saint auquel il est dédié. Nous avons visité ce sanctuaire et admiré l'éclat et la beauté de ses décorations. La mort a empêché M^r Ricard d'embellir l'autel de saint Joseph dans l'église paroissiale de la Ciotat. Où avait-il puisé cette dévotion? Auprès de M^r DE MAZENOD et du très R. P. FABRE.

La statue du Sacré Cœur dominait l'autel de sa chapelle domestique où il célébrait la sainte messe chaque jour.

Sa maison de campagne à la Ciotat présentait aux regards de ses visiteurs deux statues de la très Sainte Vierge invoquée sous le titre de *Notre-Dame de Grâce*; l'une était la gardienne de la maison : *Posuerunt me custodem*. L'autre était la Vierge, la Mère, la Reine : *Virgo, Mater, Regina*. Deux anges escortaient leur Reine, les ailes déployées, et une plaque de marbre indiquait les nombreuses indulgences dont deux Souverains Pontifes avaient enrichi cette madone.

C'est dans cette maison, propriété de famille, qu'il avait transformée avec goût, que j'ai vu pour la dernière fois ce fils, devenu un ami le plus tendre et le plus dévoué. C'était à l'issue de la retraite pastorale prêchée à Aix en septembre 1894. Il était venu assister à la clôture. Nous avons pu constater combien il était aimé par le vénérable archevêque d'Aix, M^r Goutte-Soulard. Il me fit promettre de lui rendre sa visite. Je me rendis donc auprès de lui le samedi soir. J'y passai la matinée du dimanche, 16 septembre. Il jouissait d'une bonne santé et m'entretint longuement de ses travaux futurs. Il vaqua à son travail ordinaire, car sa vie était très réglée. J'eus le temps de parcourir sa bibliothèque, riche, précieuse, où il avait réuni, sur la Ciotat et ses environs, de nombreux documents qu'il comptait coordonner un jour pour composer une histoire complète de son pays. Je gouttai là des heures délicieuses de repos et de tranquillité, interrompues par des entretiens où le cœur se trouvait complètement à l'aise. Il me reconduisit à la gare. Certes, je n'eus pas le pressentiment que c'était pour la dernière fois que j'embrassais mon fils de soixante ans.

Il célébra le soixantième anniversaire de sa naissance le 2 décembre 1894, avec piété et joie : « Faisons fête, dit-il à sa sœur, M^{me} Abeille, qui tenait sa maison, j'ai

soixante ans. — Pourquoi tant se réjouir? lui répondit-elle; ce n'est pas si consolant d'avoir soixante ans, on commence à vieillir. — Faisons fête, reprit-il, car je n'espérais pas les atteindre. »

En 1890, M^r Ricard avait été reçu parmi les membres de l'Académie de Marseille. Il en était devenu le directeur depuis le commencement de l'année. Le 10 février eut lieu une séance publique pour la réception de M. Guérard, ingénieur des ponts et chaussées, et la distribution des prix. M^r Ricard répondit au discours du récipiendaire et recueillit des applaudissements unanimes. L'élite de la société remplissait la salle : l'évêque, le préfet, les généraux, les magistrats furent charmés de cette parole fière, harmonieuse, éminemment française et catholique. Citons deux passages de la harangue présidentielle : « Chacun de nous a sa voie tracée d'avance dans les desseins éternels. Malheur à qui s'en écarte ! Celui-là ne fera jamais, tout hardi et entreprenant qu'il soit, que ces grands pas dévoyés dont parle un Père de l'Eglise : *Magni passus extra viam.* » En félicitant M. Guérard d'un projet de réunion du Rhône au port de Marseille, l'orateur s'écrie : « Comme tous ceux qui l'ont vu d'un peu près, vous vous êtes épris d'un goût marqué pour notre grand et beau fleuve, objet, depuis les origines de l'histoire, de tant d'études souvent malheureuses, mais qui témoignent du moins de la fascination exercée sur les esprits comme sur les imaginations par le cours et le delta du Rhône. »

« Comment en serait-il autrement ? Ce chemin qui marche, comme disait Pascal, est si beau, si triomphal ! Les grands civilisateurs l'ont suivi, et n'en déplaît à une critique chagrine qui voudrait ressusciter les Lannoy et les jansénistes enterrés par Belzunce, c'est en le remontant que la famille de Lazare, Marthe, Marie-

Madéleine, les saintes Maries, Maximin, Théophime et les autres amis du Sauveur ont évangélisé, la première entre toutes, comme le rappelle la croix de Sainte-Victoire, la Provence, au lendemain du drame rédempteur. »

M^r DE MAZENOD, l'ardent défenseur des traditions de l'église de Marseille, a dû arrêter un regard de prédilection sur le fils, sur le prélat, qui se montrait si digne de lui.

M^r Ricard éprouva, ce jour-là, une joie bien vive d'avoir à décerner un prix, au nom de l'Académie, au charitable et intrépide curé de Mazargues. Il le dit publiquement et le répéta souvent dans l'intimité.

Nos dernières lettres s'échangèrent au mois de mars. J'avais à lui proposer la composition d'un ouvrage tout à fait à sa convenance. Il me répondit qu'il ne pourrait le commencer qu'après Pâques, ayant deux autres travaux sur le chantier qu'il comptait finir pour cette époque.

Rien n'annonçait une fin prochaine. Il se livrait à ses travaux avec une ardeur infatigable, n'éprouvant aucune fatigue, aucune indisposition.

Le 19 mars, en la fête de saint Joseph qu'il célébrait chaque année à Aix, avec M^r Goulhe-Soulard, chez les Petites Sœurs des pauvres, l'une des fondations les plus chères au cœur du charitable archevêque, son ami, il fut invité à faire le panégyrique de son saint de prédilection. Voici le compte rendu qu'en fit la *Semaine religieuse* d'Aix; tous ces détails sont intéressants, ils avoisaient la tombe : « Dans une allocution toute pénétrée, comme ses livres, du souffle poétique et de l'onction qu'il allie si bien aux détails précis et aux traits caractéristiques, l'orateur sacré a condensé en quelques tableaux frappants et avec des accents émus les principaux enseignements de la fête. »

« Il a retracé d'abord l'allégresse éclatant dans le cœur de trente mille vieillards, au matin de cette fête, quand les joyeux tintements de la cloche ont répercuté de maison en maison, sur toute la surface du monde, le signal donné par la maison mère de la Tour.

« M^{re} Ricard en a donné l'explication d'après la mission providentielle de saint Joseph, continuant auprès de tout ce qui est faible et pauvre la protection tutélaire qui a soutenu la pauvreté et la faiblesse de Marie et de Jésus. Évoquant enfin de grands et touchants souvenirs, il a salué en Monseigneur, ami de l'enfance et *archevêque des écoles*, ami des pauvres et des ouvriers, le fidèle imitateur du grand patriarche dont la fête mérite bien d'être si fidèlement célébrée à Aix. »

M. Penon, vicaire général d'Aix, félicita le pieux et éloquent orateur en lui disant : « Sans le surmenage de vos travaux littéraires, Dieu vous demanderait compte de ce talent de prédication que vous laissez enfoui. »

Ce devait être son dernier hommage au patriarche du Nouveau Testament, en même temps que le dernier acte public de sa vie sacerdotale.

Le jeudi, 21 mars, le regretté défunt travaillait toute la matinée à une étude qu'il lut, l'après-midi, à l'Académie de Marseille. Il mettait à remplir ses devoirs d'académicien la même ardeur qu'à remplir toutes ses autres obligations.

A-t-il poussé trop loin son application à ces travaux incessants ? A-t-il abusé de ses forces ? Toujours est-il que M^{re} Ricard, deux jours après, s'alita à la suite d'un malaise qui paraissait ne présenter aucune gravité. Le lundi matin, 25 mars, jour de l'Annonciation, le vénéré malade corrigeait encore des épreuves d'imprimerie. « Mais en quelques heures, dit *l'Echo de Notre-Dame de la Garde*, le mal fit de tels progrès que, dans la soirée,

M^{re} P. Gallo, son confesseur, fut mandé, et dans la nuit M. Blanchély, curé de Saint-Pierre et Saint-Paul et ami du prélat, lui administra les derniers sacrements. Aussitôt après, M^{re} Ricard, qui possédait toutes ses facultés, dicta une dépêche à envoyer tout de suite à son compatriote et ami d'enfance, M^{re} Jauffret, évêque de Bayonne et déclara ensuite à M. Blanchély qu'il demandait pardon à toutes les personnes qu'il avait pu offenser ou scandaliser. Dans la matinée du 26, un peu avant 7 heures, il donnait encore spontanément des ordres pour quelques affaires importantes, puis se mettait à prier, et une demi-heure après, il passait sans secousse à une vie meilleure. Il avait soixante ans et trois mois.

M^{re} Ricard était chanoine d'honneur des métropoles d'Aix et de Chambéry, où il avait eu en M^{re} Lenilleux un ami des plus dévoués, chanoine honoraire de Marseille, de Carcassonne et de Bordeaux, vicaire général honoraire de M^{re} l'archevêque d'Aix, docteur en théologie, commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique, officier d'académie, officier de l'instruction publique, correspondant de l'Institut.

Il avait toujours rempli à Marseille les fonctions de vice-directeur de l'Œuvre de Saint-François de Sales, pour la propagation de la foi à l'intérieur de la France, œuvre qu'il avait contribué à établir dans le diocèse et qui doit à son zèle une grande part de sa prospérité.

La Providence n'a pas laissé à M^{re} Ricard le temps d'écrire une Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ par laquelle il voulait couronner ses travaux littéraires.

Nous croyons qu'aucun prêtre du diocèse de Marseille ne s'est élevé plus haut dans l'estime universelle que M^{re} Ricard et sa gloire rejaillit sur l'humble Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, pour laquelle il professait un véritable culte, saisissant toutes les oc-

asions d'en parler ou d'en écrire avec éloges ; il n'avait jamais cessé de confier aux Oblats la direction de sa conscience. A l'heure de sa mort, il pria le R. P. GALLO de m'annoncer immédiatement son trépas ; il savait qu'il pouvait compter sur les prières les plus pressantes et les suffrages les plus dévoués.

Les obsèques du cher défunt furent célébrées le jeudi matin, 28 mars, au milieu d'un concours immense. M^{re} l'archevêque d'Aix, accompagné de dix membres du chapitre, M^{re} l'évêque de Marseille et ses vicaires généraux, plus de cent cinquante prêtres, le préfet, des généraux, un grand nombre de notabilités de la ville, des membres de tous les ordres religieux, d'hommes et de femmes, formèrent le cortège. Sur le cercueil, le manteau violet du prélat et l'épitoge du docteur. Après la dernière absoute, le corps a été porté à la gare pour être inhumé dans le tombeau de famille à la Ciotat. Qu'il y repose en paix !

Ach: REY.

II

RÉUNION DES JEUNES PÈRES A SAINT-JEAN D'AUTUN.

Le 1^{er} avril 1894, le T. R. P. Général adressait aux provinciaux une circulaire sur la formation de nos jeunes missionnaires.

« Je viens, disait le chef de la famille, vous faire part d'un projet qui me préoccupe depuis longtemps et qui, j'en suis sûr, répond à vos désirs.

« Nous sommes une congrégation de missionnaires, un corps d'élite dans l'armée de l'Eglise. Le missionnaire doit être doué d'aptitudes spéciales qui, développées par l'étude et réglées par la discipline, doivent trouver toute

leur valeur dans la préparation sérieuse que réclame le ministère particulier des missions.

« Ce serait juger faussement les besoins de notre famille religieuse de croire qu'il peut suffire, pour servir ses intérêts, d'augmenter notre nombre par des recrues quelconques, et de garnir nos maisons de prêtres bons et pieux sans doute, mais étrangers à toute formation professionnelle, et incapables d'exercer le ministère propre à notre vocation.

« Ces considérations et d'autres encore avaient, autrefois, amené la fondation du grand cours de Notre-Dame de la Garde, dont le regretté P. VINCENS s'occupa quelque temps. Il me semble que cette pensée pourrait être reprise dans chaque province. Pour cela, il faudrait faire choix d'une de nos maisons et l'aménager de façon à pouvoir y grouper, sous la direction d'un ancien missionnaire, les jeunes Pères de la province.

« Cette réunion devrait se renouveler chaque année pour une période de deux mois, juin et juillet, par exemple.

« Le programme de la préparation à la vie de missionnaire comprendrait la composition des sermons de missions et de retraites, conférences dialoguées et catéchismes, gloses et avis de mission, exercices de déclamation et de prononciation. On étudierait le *Directoire*, composé par le R. P. AUDRUGER, et des conférences seraient données par le P. Directeur sur les moyens pratiques de bien conduire une mission. De bons avis sur le ministère du confessionnal seraient là bien à leur place. On pourrait avoir des conférences théologiques et y traiter les cas de conscience qui se présentent le plus en mission. On apprendrait les cantiques en usage parmi nous, et l'on n'oublierait pas les leçons de civilité et de politesse ecclésiastique.

« Le Provincial dresserait le règlement de la réunion et le soumettrait au Supérieur général. Ce règlement devrait être conçu de façon à donner une égale satisfaction et aux besoins religieux de nos jeunes Pères et à leur formation professionnelle. Tout, dans la réunion, devrait respirer une parfaite régularité, et le plus pur esprit de la Congrégation.

« Le Provincial aurait soin d'y porter, au moins pour un temps, l'encouragement de sa présence et l'autorité de ses conseils.

« Il noterait tout ce qui, la première année, n'irait pas *ad rem*, afin d'en tenir compte l'année suivante. Car ces réunions devront avoir lieu tous les ans, et il importe que rien ne soit négligé pour qu'elles atteignent pleinement leur but.

« Le Provincial s'entendrait avec son Conseil sur les moyens à prendre pour couvrir les dépenses.

« Telle est, mes bien chers Pères, l'idée que je tenais à vous transmettre. Vous n'en méconnaitrez certainement pas l'importance. Quant à l'exécution, vous y trouverez peut-être au début quelques difficultés de détails, mais vous ne vous laisserez point arrêter. Il faut absolument que nous formions des missionnaires. J'attends beaucoup de vous pour cela. Unissons nos efforts et, avec l'aide de Dieu, nous réussirons. »

C'est pour répondre aux désirs du T. R. P. Général, que le R. P. FAVIER, provincial du Nord, avait organisé la réunion des jeunes missionnaires de sa province, à Saint-Jean d'Autun, pendant les mois de juin et de juillet. L'un des jeunes Pères, le R. P. LEBORGNE, a bien voulu écrire la relation suivante de ces deux mois d'études :

Le 4 juin 1895, dix jeunes Pères de la province du

Nord faisaient leur entrée dans la maison de Saint-Jean d'Autun.

« Étaient-ce des écoliers en vacances ou des touristes en voyage? Ni l'un, ni l'autre; c'étaient des religieux, qui obéissaient gaiement aux ordres et aux désirs de leurs Supérieurs majeurs; c'étaient des missionnaires, qui venaient, avant tout, assurer l'œuvre de leur formation religieuse, sacerdotale et apostolique. Dans ce travail qui a duré deux mois, ils ont été puissamment aidés par les avis et les exemples des hommes les plus autorisés.

« Et d'abord, c'est le R. P. Provincial qui nous donne une série de conférences spirituelles, théologiques et même littéraires, sur le genre de piété, de science et d'éloquence qui convient au missionnaire Oblat. L'enseignement du R. P. FAVIER est sobre, ennemi du verbiage et de ces grands mots d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, dépouillé de tout clinquant, mais plein d'une douce lumière qui réjouit et qui éclaire; c'est le rayonnement de la raison et de la foi, du bon sens et de la sainteté; on sent parler une âme droite, une conscience religieuse, un homme de Dieu.

« Une circonstance heureuse se présenta pour révéler les qualités et les défauts des jeunes missionnaires; chaque année, la fête de saint Jean, à Autun, est précédée d'une neuvaine de prédications; on fit parler les jeunes Pères à tour de rôle; plus heureux que le Précurseur, ils ont eu du monde toujours et n'ont jamais prêché dans le désert. On les a bien écoutés, dans la nef où se trouvaient les vrais auditeurs, et mieux encore, dans le chœur où se trouvaient les critiques et les juges.

Le lendemain, en conférence, chaque Père était interrogé sur les qualités et les défauts du prédicateur, sur les

« Le Provincial dresserait le règlement de la réunion et le soumettrait au Supérieur général. Ce règlement devrait être conçu de façon à donner une égale satisfaction et aux besoins religieux de nos jeunes Pères et à leur formation professionnelle. Tout, dans la réunion, devrait respirer une parfaite régularité, et le plus pur esprit de la Congrégation.

« Le Provincial aurait soin d'y porter, au moins pour un temps, l'encouragement de sa présence et l'autorité de ses conseils.

« Il noterait tout ce qui, la première année, n'irait pas *ad rem*, afin d'en tenir compte l'année suivante. Car ces réunions devront avoir lieu tous les ans, et il importe que rien ne soit négligé pour qu'elles atteignent pleinement leur but.

« Le Provincial s'entendrait avec son Conseil sur les moyens à prendre pour couvrir les dépenses.

« Telle est, mes bien chers Pères, l'idée que je tenais à vous transmettre. Vous n'en méconnaissez certainement pas l'importance. Quant à l'exécution, vous y trouverez peut-être au début quelques difficultés de détails, mais vous ne vous laisserez point arrêter. Il faut absolument que nous formions des missionnaires. J'attends beaucoup de vous pour cela. Unissons nos efforts et, avec l'aide de Dieu, nous réussirons. »

C'est pour répondre aux désirs du T. R. P. Général, que le R. P. FAVIER, provincial du Nord, avait organisé la réunion des jeunes missionnaires de sa province, à Saint-Jean d'Autun, pendant les mois de juin et de juillet. L'un des jeunes Pères, le R. P. LEBORGNE, a bien voulu écrire la relation suivante de ces deux mois d'études :

Le 4 juin 1895, dix jeunes Pères de la province du

Nord faisaient leur entrée dans la maison de Saint-Jean d'Autun.

Étaient-ce des écoliers en vacances ou des touristes en voyage ? Ni l'un, ni l'autre ; c'étaient des religieux, qui obéissaient gaiement aux ordres et aux désirs de leurs Supérieurs majeurs ; c'étaient des missionnaires, qui venaient, avant tout, assurer l'œuvre de leur formation religieuse, sacerdotale et apostolique. Dans ce travail qui a duré deux mois, ils ont été puissamment aidés par les avis et les exemples des hommes les plus autorisés.

Et d'abord, c'est le R. P. Provincial qui nous donne une série de conférences spirituelles, théologiques et même littéraires, sur le genre de piété, de science et d'éloquence qui convient au missionnaire Oblat. L'enseignement du R. P. FAVIER est sobre, ennemi du verbiage et de ces grands mots d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, dépouillé de tout clinquant, mais plein d'une douce lumière qui réjouit et qui éclaire ; c'est le rayonnement de la raison et de la foi, du bon sens et de la sainteté ; on sent parler une âme droite, une conscience religieuse, un homme de Dieu.

Une circonstance heureuse se présenta pour révéler les qualités et les défauts des jeunes missionnaires ; chaque année, la fête de saint Jean, à Autun, est précédée d'une neuvaine de prédications ; on fit parler les jeunes Pères à tour de rôle ; plus heureux que le Précurseur, ils ont eu du monde toujours et n'ont jamais prêché dans le désert. On les a bien écoutés, dans la nef où se trouvaient les vrais auditeurs, et mieux encore, dans le chœur où se trouvaient les critiques et les juges.

Le lendemain, en conférence, chaque Père était interrogé sur les qualités et les défauts du prédicateur, sur les

défauts surtout, car, ce qu'on demandait principalement, ce n'était pas un panégyrique, mais une critique. On était servi à souhait. Trente ans ! cet âge est encore sans pitié ; les jugements ont été pleins de vérité et, par suite, voisins souvent de la sévérité, mais sans jamais porter personne au découragement. On a pu constater que, si tous n'ont pas montré l'acquit voulu pour les missions, tous au moins ont révélé des aptitudes plus que suffisantes : le temps et l'étude feront facilement le reste.

Après les jeunes, le R. P. Provincial donnait, en quelques mots bien choisis et bien pondérés, son avis sur le fonds, la forme et l'action du prédicateur ; on peut dire que tous ont fini par ratifier ce jugement consciencieux, qui aura fait tomber plus d'une illusion dangereuse.

Le bon peuple de Saint-Jean n'était pas aussi sévère pour nous que nous-mêmes ; l'auditoire du lendemain a toujours fait l'éloge du prédicateur de la veille par le nombre croissant. Et la preuve que le sermon, avait été goûté et retenu, c'est que chaque Père était reconnu et désigné par le sujet qu'il avait prêché. Il y avait, par exemple, le Père de la Visitation, le Père de la Fuite du monde, le Père de la Pénitence, le Père de la Prière, le Père de l'Humilité, le Père de l'Amour de Dieu, etc. Ordinairement, c'est l'œuvre qui porte le nom de l'ouvrier ; ici, au contraire, c'était l'ouvrier qui portait le nom de son œuvre ; personne ne s'est plaint de n'être pas connu autrement, preuve qu'on a travaillé pour la gloire de Dieu.

Le R. P. Provincial dut s'absenter au commencement de juillet ; il fut remplacé par le R. P. YUNGBLUTH ; pendant une quinzaine de jours :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

il sut joindre l'agréable à l'utile et remporter des victoires de toutes sortes contre des difficultés de tout genre : l'aridité de certains sujets, la chaleur de certains jours, etc.

Il nous parla des grandes lignes et des moindres détails de la mission en missionnaire consommé ; il nous montra l'ouvrier évangélique, non pas seulement à son bureau où il compose, mais sur le champ de bataille où il combat ; il nous expliqua le manuel du R. P. AUGRÈS, en le complétant avec ce qu'il avait lu de mieux dans des auteurs choisis, et surtout avec ce qu'il avait vu et pratiqué lui-même ; il sema des idées nouvelles qui pourront devenir des actes, selon les circonstances, car beaucoup de choses sont laissées à l'initiative privée. Il nous rappela les sujets qu'il faut toujours traiter et la manière de les traiter, pour être compris et goûté de son auditoire. Tout cela était dit avec une originalité de diction et une finesse d'observation qui n'a d'égale que la rondeur de la personne. Aussi, tous le remercient de la peine qu'il s'est donnée, du plaisir et du bien qu'il nous a faits.

Ce ne sont pas seulement les conférences qui ont été utiles, mais aussi les récréations pleines de verve, où l'esprit et le cœur trouvaient chaque jour complète satisfaction ; les lectures bien choisies du réfectoire, lesquelles ont mis dans nos âmes comme une soif plus grande du sacrifice ; l'office en commun où les voix et les âmes se confondaient dans une même prière, pleine de force et de jeunesse. Après avoir prié ensemble, on se sentait plus frères ; car on sentait davantage qu'on avait un même langage, une même foi, un même amour. Les promenades elles-mêmes n'ont pas été sans fruit, et plusieurs furent de vrais pèlerinages. Tout, dans Autun et dans ses environs, rappelle les plus beaux souvenirs

de l'Eglise et de la patrie : Changarnier et Mac-Mahon, Marguerite-Marie et sainte Jeanne de Chantal, Lazare et Symphonien, et par-dessus tout, le Sacré-Cœur ; on sent que les grandes miséricordes divines ont passé sur cette terre et qu'elles y sont encore.

Nos exercices apostoliques se terminèrent aussi dignement que possible, par la visite du T. R. P. Général.

Pendant trois jours, il daigna prendre part à nos récréations, nous parlant avec cette simplicité et cette dignité qui n'excluent pas la confiance, et les jeunes, groupés autour de lui, lui répondaient avec cette aisance qui n'empêche pas le respect et qui vient de la piété filiale. Ces entretiens roulaient volontiers sur les Pères qui peuvent nous servir d'exemples ou de modèles ; le tout était relevé par l'esprit de foi.

Avant de partir pour Lyon, le chef de la famille voulut bien nous réunir dans la grande salle de la communauté. S'adressant d'abord aux membres de la maison d'Autun, il rappela le passé, salua le scolasticat du Sacré-Cœur, si cher à la Congrégation par les souvenirs qui s'y rattachent. Faisant alors allusion à la dispersion de ce scolasticat et aux expulsions, il fit observer combien l'impiété s'était trompée elle-même et quelle source de bien avait été pour nous la persécution.

La maison de Saint Jean suit, elle aussi, un mouvement progressif. Ses missionnaires se voient de plus en plus appelés par la confiance du clergé et des fidèles. La paroisse ne répond sans doute pas absolument à tous les dévouements du curé et du vicaire ; on ne peut pas dire, toutefois, que l'action de ceux-ci soit stérile, et les résultats obtenus, bien qu'ils n'égalent pas les sacrifices imposés, ne laissent pas d'être considérables.

Cette communauté a bien mérité de la Congrégation

et du Supérieur général par l'accueil qu'elle a fait aux jeunes Pères.

J'en remercie le R. P. MAGNIN, a dit le T. R. Père. Nous tenions beaucoup à cette réunion, et je remercie spécialement le R. P. Provincial de s'y être dévoué. Il a su l'organiser et la mener à bonne fin. Il a payé de sa personne, mais il doit être aujourd'hui bien récompensé par les résultats de son dévouement. J'en adresse également mes plus cordiales félicitations et mes remerciements au Supérieur de Saint-Andelain, le R. P. YUNGBLUTH. J'ai appris de la bouche de nos jeunes Pères l'intérêt qu'ils avaient trouvé dans ses entretiens, et je sais qu'ils lui en gardent un profond souvenir de gratitude. Il a apporté à cette réunion l'appoint précieux de son expérience des missions.

« Nous sommes donc très satisfaits, mes bien chers Pères, de ce premier essai ; car c'était un essai. Nous profiterons de l'expérience de cette année pour mieux organiser encore les réunions des années suivantes. Nous ferons en sorte, en un mot, que ces réunions annuelles soient de plus en plus profitables à nos jeunes missionnaires.

« C'est sur eux, c'est sur vous, mes chers Pères, que reposent nos espérances et l'avenir de la famille. Ne l'oubliez pas, et réglez votre conduite d'après les graves responsabilités qui, de ce chef et de celui du bien des âmes, incombent à votre ministère. N'oubliez surtout jamais que, pour être des ouvriers utiles, des missionnaires féconds en œuvres, il vous faut être premièrement de bons et de fervents religieux. Que votre vie soit une vie de piété, de régularité, de recueillement, de travail au sein de vos communautés. C'est la condition nécessaire pour qu'elle soit animée à l'extérieur d'un zèle véritable et fructueux. »

Telles furent à peu près les paroles du T. R. P. Général. Nous les reçûmes avec une pieuse avidité, y puisant de nouvelles énergies pour la lutte et pour notre perfection personnelle.

Au dîner de fête qui suivit — c'était le dernier repas du chef de la famille dans la communauté — divers toasts furent portés. Le T. R. P. Général les clôtura en levant son verre : « Aux jeunes ! »

Aujourd'hui, nous voici rentrés dans nos maisons respectives ; mais il me semble que notre état d'âme n'est plus le même ; il y a dans notre mémoire des souvenirs plus profonds ; dans notre esprit, des lumières plus vives ; dans notre cœur, des affections plus ardentes ; dans notre volonté, des énergies plus fortes ; dans notre corps lui-même, une vie et une vigueur qui réclament l'action ; il me semble que nous sommes plus attachés à la Congrégation et à ses œuvres.

A tous ces titres, nous remercions le T. R. P. Général de nous avoir réunis et visités à Autun ;

Nous remercions le R. P. Provincial d'avoir su nous conduire avec tant de force et de suavité à la fois : *Fortiter et suaviter* ;

Nous remercions le R. P. MAGNIN et son aimable communauté pour son hospitalité si courtoise et si chrétienne ;

Et nous souhaitons aux jeunes, qui nous suivent de près dans la carrière, de goûter bientôt et de goûter longtemps le bonheur que nous avons trouvé entre les bords charmants de l'Arroux et les cimes ombragées de Montjeu.

LEBORGNE, O. M. I.

NOUVELLES DIVERSES

Du 22 juillet au 6 août, le T. R. P. Général, accompagné de son secrétaire, a visité la plupart de nos communautés du centre de la France. Il s'est arrêté d'abord à Saint-Andelain. Par une attention délicate, M^{me} la comtesse Lafond avait mis son équipage à la disposition du Supérieur général. Cette visite coïncidait avec le vingtième anniversaire de la mort du comte Lafond. Le T. R. Père se fit un devoir de célébrer la sainte messe pour ce bienfaiteur insigne de la communauté, pour ce grand serviteur de la papauté et de l'Eglise, dans la chapelle mortuaire de la famille Lafond, en présence de la noble compagne du comte. Dès son arrivée, le Supérieur général avait présenté ses hommages à M^{me} la comtesse et s'était fait un honneur d'accepter une gracieuse invitation à dîner. Le chef de la famille put voir la communauté de Saint-Andelain au complet, hormis deux jeunes Pères retenus à Autun. Il se rendait, le 24 juillet, à Nevers, à la communauté des Sœurs de l'Espérance. En l'absence de M^{re} Lelong, il ne vit que le vénérable M. Dubarbier, vicaire général, aumônier du couvent, et ami de vieille date. Le T. R. Père prenait le chemin d'Autun le lendemain, 25 juillet, et y demeurerait jusqu'au 28. Notons seulement, après le récit qu'on a lu plus haut, le bienveillant accueil de M^{re} Perraud. C'est par une chaleur torride que les voyageurs se dirigeaient, le 28, vers Lyon. Il s'agissait de planter la crémaillère. Le R. P. LAVILLARDIÈRE fit les choses comme il convenait. Le Provincial du Midi était présent, accom-

pagné de son conseil. On avait aussi invité, comme premier sujet de la fondation lyonnaise, le R. P. MONNET, supérieur de Notre-Dame de l'Osier. Les Sœurs de l'Espérance et l'orphelinat eurent leur part de la joie qu'apportait la visite du chef de la famille. Ce fut ensuite le tour du noviciat et des deux communautés de l'Osier. Le T. R. P. Général s'y arrêta du 1^{er} au 5 août. Il en partit, à cette dernière date, pour visiter la récente communauté de l'Espérance, à Valence-sur-Rhône, et il reprenait, le 6 août, le chemin de Paris.

— Le 25 août, fête de saint Louis, a été inauguré le noviciat d'Angers avec 20 ou 25 novices scolastiques. C'est le dédoublement de celui de Saint-Gerlach, qui compte encore 21 novices scolastiques.

— Il est question d'établir à Fulda le scolasticat de la province d'Allemagne. En attendant la maison à construire, les scolastiques, grâce à la bienveillance de la municipalité, seraient installés à l'hôtel de ville, bâti tout récemment.

— Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, au Canada, ont célébré les noces d'or de leur fondation. Elles se sont plu à rappeler, à cette occasion, la part que nos Pères avaient prise aux commencements de cette œuvre aujourd'hui si prospère.

— Le T. R. P. Général avait présenté ses hommages au cardinal Ledochowski, à l'occasion des noces d'or sacerdotales de l'éminent préfet de la Propagande. Son Eminence a répondu par une lettre que nous citerons dans notre prochain numéro.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 132. — Décembre 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. RAPET A M^{sr} PASCAL.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Peu de jours après la clôture de la mission, je m'étais rendu auprès de nos bons Indiens du lac Canot ; tous ensemble nous avons offert nos plus ferventes actions de grâces au Sacré Cœur de Jésus qui nous a tant aimés ; nous avons aussi invoqué la bienheureuse Marguerite-Marie, et du fond de l'âme, nous l'avons remerciée pour les grâces sans nombre qu'elle ne cesse d'attirer sur cette chère Mission placée sous sa protection.

Me séparant ensuite de ce sanctuaire aimé à l'ombre duquel vivent de bons Indiens dont la conduite fait honneur au zèle de nos dévoués prédécesseurs, je reprends le chemin de la chère Ile-à-la-Crosse qu'il faudra quitter

trop tôt, hélas ! pour entreprendre cette fois un bien long voyage : « Vous êtes envoyé au lac Caribou, » me disent notre oncle P. Jovan et nos bons Frères qui m'attendent au débarcadère... J'ouvre alors avec une certaine appréhension et d'une main tremblante, contre mon habitude, la lettre de Votre Paternité.

La nouvelle n'est que trop vraie ; il faut partir pour la Mission Saint-Pierre.

Vous dirai-je, monseigneur, toutes les larmes que j'ai dû verser ? Pourquoi donc par excès de bonté avoir pensé au plus indigne de vos enfants pour lui confier une Mission si importante et si délicate ! Quel sacrifice pour moi et surtout quelle croix pénible pour ces bons et dévoués missionnaires qui attendent là-bas, entourés de leurs ouailles, la première visite de leur père et de leur pasteur !

La seule pensée propre à me consoler dans une mission si inattendue, c'est de rendre un petit service à Votre Grandeur à qui je me dois tout entier. Les bénédictions et les prières de Votre Paternité me réconfortent. Fallût-il aller au bout du monde, je serais prêt à le faire. Je vais donc me hâter d'exécuter, autant que cela dépendra de moi, ce qui m'est prescrit par l'obéissance.

Je dis un dernier adieu à mon bien cher *socius* et à mes Frères dévoués, à nos bonnes Religieuses groupées sur le rivage et entourées des enfants de l'école, et à tous nos chers chrétiens qui sont là debout, pour me souhaiter un heureux voyage. Il est midi ; nos deux embarcations fendent l'onde avec rapidité, et bientôt nous n'entrevoions plus derrière nous qu'une petite ligne noire : c'est le rivage aimé qui disparaît à nos regards. Je redis déjà ces paroles de l'itinéraire, et *demum in oculos ad propria redeamus*, sans oublier toutefois le *quo pergitur locum*. De fait, après un petit arrêt dans

l'après-midi, notre canot filant avec une vitesse prodigieuse, nous stoppons à la nuit tombante à environ 30 milles de la Mission. Le lendemain, nos gens sont sur pied de bonne heure, et nous arrivons de grand matin à un camp de Montagnais dont les tentes sont montées sur les rives du lac Chagonan ; ces braves gens nous promettent force prières, et malgré la pluie et le vent nous nous éloignons d'eux pour arriver bientôt à l'entrée du grand fleuve Churchill ou rivière aux Anglais. Ses eaux vont se déverser dans la baie d'Hudson après un parcours d'environ 900 milles. Nous allons suivre pendant six ou sept jours le cours de cet immense fleuve que Votre Grandeur a parcouru lors de sa première visite pastorale. Pourquoi ne m'est-il point donné de me trouver aujourd'hui même en compagnie de Votre Paternité et de la suivre partout où elle irait ? Oh ! dès lors, le voyage se ferait non seulement sans fatigue, mais il me comblerait de bien douces consolations... Descendant le courant à toute vitesse, nous entendons bientôt les mugissements du rapide Grand-Sonnant que nous évitons en portant sur nos épaules armées et bagages, opération qu'il faudra recommencer, paraît-il, environ trente fois. Après avoir sauté quelques petits rapides, nous nous arrêtons dans l'après-midi pour prendre un peu de réfection près des cascades du rapide la Paix ; là, tout en dégustant une tasse de thé, nous pouvons contempler à loisir les grandes vagues écumantes qui se culbutent les unes les autres pour se précipiter ensuite, avec un fracas extraordinaire, en bas de la cascade qui marque le pied du rapide. Quelques minutes encore et nous rentrons dans le lac Primeau. Nous rencontrons un camp de sauvages que nous saluons en passant ! Ces braves gens me promettent de bien prier pour nous, et nous les quittons après avoir échangé une chaude poignée de main pour

aller monter nos tentes à l'extrémité sud du lac. Le lendemain, le courant nous entraîne dans les rapides Croche et du Genou, qui ne sont pas des moins dangereux. Arrivés à la dernière cascade, nous voyons en face de nous une humble croix qui nous dit : « Ici reposent les corps de pauvres voyageurs morts accidentellement dans le rapide. Priez pour eux ! » Nous récitons un *De profundis* et remercions Dieu qui nous a préservés de tout danger ; puis nous nous engageons dans le lac du Genou pour arriver à la rivière Épinette, où je trouve un bon groupe de nos chers chrétiens. Ils se confessent pour s'approcher le lendemain de la sainte table. Après avoir dit la sainte messe et fait un baptême, je me remets en marche, *grandis enim nobis restat via*, et notre frêle nacelle ne tarde pas à rentrer dans les eaux du lac des Sables. C'est ensuite le rapide Serpent dont les eaux s'engouffrent entre deux grandes montagnes. Nous descendons à une allure vertigineuse parmi les vagues et les écueils, et nous abordons, quelques instants après, au détroit de la rivière Souris, d'où nous repartirons demain pour le lac des Épingles. Pour le quart d'heure, nous voici campés sur les rives du lac Serpent ; figurez-vous, monseigneur, que d'ici nous pourrions facilement, en quatre jours, arriver à la chère ville de Prince-Albert et nous jeter à vos genoux... Il serait presque urgent, si faire se pouvait, d'établir tout près d'ici une petite Mission ; un bon noyau de fidèles se grouperait bien vite autour du missionnaire qui, avec l'aide de Dieu, opérerait dans très peu de temps beaucoup de conversions ; car les sauvages établis en deçà du fort Stanley, distant d'environ 85 milles, veulent pour la plupart se donner à nous. Puisse la divine Providence nous fournir les moyens de recevoir dans nos bras et de lui offrir ces âmes qui crient vers nous du milieu de l'erreur ! C'est le cas de répéter une fois de

plus : *Filii petierunt panem et non erat qui frangeret eis.*
Après avoir célébré la sainte messe afin qu'il plaise à Dieu de réaliser mes désirs, nous plions bagage une fois encore et prenons le large pour nous diriger vers le lac des Épingles, que nous atteignons bientôt. Notre canot file rapidement et je rêve tout éveillé... En côtoyant le lac, nous apercevons de temps en temps de grandes troupes de pélicans : on dirait des îles flottantes et resplendissantes de blancheur ; parfois, lorsque leurs grandes ailes sont étendues, on croirait voir des navires dont les voiles sont gonflées par le vent. Doux et aimables pélicans qui êtes entourés par la légende d'une auréole de gloire et d'honneur, soyez bénis ! Car par votre tendresse, vous nous rappelez le Divin Pélican qui nous purifie par son sang trois fois saint et nourrit nos âmes... Des hirondelles passent au-dessus de nous, fendant les airs de leurs ailes rapides et émigrant vers des régions plus douces. Gentils petits oiseaux, emportez dans vos plumes soyeuses mes vœux et mes souhaits vers un père tendrement aimé, et si, traversant les mers, vous prenez votre vol vers la patrie si chère, dites alors dans votre doux gazouillement, aux parents et aux Frères de là-bas, notre amour et notre reconnaissance ! Mais voilà que la voix puissante d'une grande chute m'arrache à des rêves enchanteurs ! Nous voici au triple rapide des Épingles. Nous sommes obligés de porter par trois fois bagages et canots pour rentrer ensuite dans l'immense lac d'Ours où nous craignons fort de nous égarer, à cause du grand nombre d'îles qu'il nous faut contourner au risque de perdre la direction ; notre guide n'a pas revu ces parages depuis bientôt trente ans ! On me dira peut-être : mais pourquoi vous engager ainsi dans un voyage si long avec un homme qui ne connaît point parfaitement la géographie du pays ? Etant obligé de partir à la hâte, j'ai pris ce que j'avais

de mieux sous la main. D'ailleurs, notre guide, Thomas Desjarlais, est un homme plein d'ardeur, prudent en même temps et possédant toutes les qualités d'un vrai voyageur.

Le soleil se couche et nous campons sur une légère éminence au pied de laquelle les eaux d'un petit rapide coulent avec un doux murmure, comme pour faire contraste à ceux que nous venons de laisser derrière nous. Le lendemain, quittant de bon matin notre couchette un peu dure, nous rencontrons, à peu de distance sur la rive droite, une grande roche bien connue de notre pilote. « Nous voilà, dit-il, dans le bon chemin, car voici la roche qui a traversé. » Ce rocher, d'une grosseur assez respectable, 9 pieds de haut et 60 pieds de circonférence, s'est détaché, paraît-il, de l'île voisine où l'on voit sa place vide. Roulant au bas de la montagne pour glisser ensuite sur la surface d'une glace épaisse, il est venu s'arrêter sur la rive opposée pour être là comme un jalon d'un nouveau genre.

Tandis que nous contemplons ce rocher phénoménal, une forte brise se lève. Dresser le mât et hisser notre voile sont l'affaire d'un instant, et vogue la galère jusqu'au moment où nous nous sentons entraînés vers le rapide des Harriers ; puis nous nous engageons dans le lac la Truite pour arriver bientôt aux rapides de ce nom. Ici les montagnes se dressent et les grandes eaux du fleuve s'écoulent entre deux collines abruptes avec une force prodigieuse et des mugissements épouvantables ; nous faisons un triple portage, et le lendemain nous quittons sans regret ces terribles rapides dont le fracas nous a presque empêchés de fermer l'œil.

Malheureusement nous tombons de Charybde en Scylla, car nous voilà dans le lac du Diable, et les rapides de ce nom qui nous attendent à l'autre bout sont pas-

sablement dangereux. « En avant, me dit le guide, les grandes eaux du fleuve s'écoulent par trois grands chenaux pleins de rapides et de chutes joliment fortes ; si nous pouvons attraper le bon chemin, ajoute-t-il, nous sommes sauvés ; sans cela, nous serons pris. » Il s'agit, paraît-il, d'éviter les petits diables pour aller tomber près du rapide du grand diable, qui l'aurait cru ?... Nous arrivons bientôt, faut-il dire heureusement ? à la loge du grand diable, rocher abrupt noirci par les ans, qui ressemble assez exactement aux habitations portatives de nos sauvages.

Nous considérons en passant ce rocher curieux, qui se dresse au milieu des arbres de la forêt, à une hauteur d'environ 15 ou 20 pieds ; puis, continuant notre chemin, nous faisons un portage passablement long pour éviter des chutes terribles. Traversant ensuite le lac Loutre et le grand rapide de ce nom, remarquable par la puissance du courant, nous arrivons au pied de deux montagnes où les eaux du rapide se précipitent avec le fracas du tonnerre, sur une inclinaison d'environ 40 pieds. Sa voix puissante résonne encore à nos oreilles à une distance d'à peu près 14 milles, quand nous arrivons aux portes du fort Stanley. Ici, le missionnaire ne peut se défendre d'éprouver un grand serrement de cœur en voyant se dresser devant lui les murs d'un temple protestant. Fort heureusement, il est bâti sur une petite langue de sable surplombée par de grands rochers. Oh ! qu'il serait consolant de voir se dessiner là-haut le clocher d'une humble chapelle ! Vivons dans l'espérance qu'avec l'aide de Dieu des recrues nombreuses arriveront dans un temps assez prochain, et cette nouvelle génération réalisera des choses merveilleuses ; l'erreur reculera devant son élan généreux avec le secours du bon Dieu, qui ne fera jamais défaut.

Les circonstances nous font presque un devoir de visiter le révérend *secundum quod*, préposé à la garde du temple. Je le trouve en la compagnie d'une brunette qu'il rencontra un jour dans ces rochers, et à laquelle il a depuis donné son cœur ! Depuis lors, il n'a plus le temps de s'occuper de ses ouailles, qui l'abandonneraient bien volontiers si un missionnaire était là pour leur ouvrir ses bras.

Sortons d'ici pour aller respirer un air plus pur, tout en continuant notre chemin. Nous allons rencontrer les rapides de l'Équerre, où ont péri jadis un maître d'école et son compagnon ; puis, laissant derrière nous le rapide de l'Île, nous côtoyons un lac enchanteur couvert d'îles verdoyantes, dont les bords sont émaillés de fleurs. Tandis que notre canot vole sur les eaux, poussé par un vent favorable, nous pouvons contempler à loisir, sur notre droite, la cime des montagnes au sommet desquelles les rochers entassés nous apparaissent, ici, comme les clochetons d'une magnifique cathédrale majestueusement assise là-haut, ailleurs, comme de vieux monastères en ruines ou des forts démantelés.

Voici le rapide de la Chaudière, puis celui du Baril ; nous allons goûter de son eau bien inoffensive ; elle nous servira à faire notre thé pour le souper et le déjeuner. Passant ensuite au rapide de la Montagne qui va en pente, nous arrivons au portage de la Grenouille, nommé anciennement *portage du fort de Traite*. La place est déserte aujourd'hui, et des anciens magasins de la Compagnie de la baie d'Hudson, il ne reste que des ruines. Il peut se faire que nous y trouvions quelques lettres, car nous voilà sur le chemin de Prince-Albert au lac Caribou *via* Cumberland et lac Pélican. De fait, nous rencontrons une fourche en bois brut, surmontée d'une écorce de bouleau, dans laquelle nous avons

l'agréable surprise de trouver une charmante missive : elle nous apprend que le cher P. BONNALD est venu nous attendre ici, et ne voyant rien venir, il est reparti depuis avant-hier pour sa mission Sainte-Gertrude du lac Pélican.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu la bonne fortune de rencontrer ce bon et dévoué missionnaire ; mais le temps presse et il faut se hâter, car nous sommes encore bien loin du lac Caribou où nous devons nous rendre au plus tôt.

Repartis vers midi, nous arrivons vers 6 heures au rapide géant de la Chaudière ; le courant est tellement fort que nous serions fatalement entraînés dans la chute, si nos gens n'avaient pas un poignet assez solide pour nous mener à terre et débarquer au portage. Du pied d'une cascade immense s'élève une fumée épaisse, dorée par les rayons du soleil couchant, qui empourpre les vagues et semble les revêtir comme d'un grand manteau de feu.

Nous voilà à la recherche de la grande rivière Caribou, dont l'embouchure se trouve à quelques milles d'ici ; mais la nuit vient un peu tôt couvrir la terre et l'onde de ses ombres épaisses, et nous campons sur une langue de terre qui s'avance au milieu d'un triangle de rapides.

Le lendemain, nous laissons bien volontiers le grand fleuve Churchill et nous nous engageons, vers 4 heures du matin, dans la rivière Caribou tant désirée.

Elle ressemble par son étendue à la grande Rivière aux Anglais, mais les eaux sont bien plus limpides. Il me semble qu'elles me parlent de nos généreux missionnaires qui sont là-haut, encore bien loin ; leur langage est pur et enchanteur.

Nous allons voguer sur ces eaux cristallines durant deux longues journées, pour traverser ensuite le grand lac Caribou.

Pour aujourd'hui, nous rencontrerons sur notre passage le rapide Caribou et le grand rapide de la Montagne, dont les mugissements ressemblent à ceux de la grande mer ; nous aurons ensuite pour couchette un charmant rocher battu par les vagues, que nous laisserons demain pour nous relancer de nouveau, si nous voulons arriver.

Nous voilà partis à l'aventure, à la recherche d'un rapide qui, d'après des souvenirs un peu rouillés, ne doit pas être loin d'ici. Un brouillard épais couvre les eaux ; le soleil, qui s'était montré un moment, finit par disparaître, voilé par la fumée épaisse d'un grand feu de forêt. Arrivés à une certaine distance, nous nous arrêtons ; toute conversation cesse et nous voilà tout oreilles pour percevoir le bruit du rapide... Soudain, du côté opposé à celui vers lequel nous nous dirigeons, nous arrive le grondement sourd d'une grande chute. On vire de bord et l'on force la marche. Hélas ! nous arrivons à une rivière dont les eaux jaunâtres nous montrent que nous avons fait fausse route ; nous montons encore et nous voilà au pied d'une chute d'environ 15 à 20 pieds.

Nous rebroussons chemin, en quête d'une route, que nous retrouvons heureusement vers midi. Nous marchons jusqu'au soir, mais sans rencontrer le rapide qui doit nous remettre tout à fait sur la voie... Le voici, enfin, le grand rapide de la Terre blanche ! Nous avons évité heureusement des tourniquets très dangereux, dans lesquels notre frêle canot se serait brisé inévitablement. D'un point culminant, nous contemplons les grandes eaux. Elles s'en vont battre avec furie un rocher inébranlable. De là, les vagues écumantes se précipitent en cascades, reculant devant le granit qu'elles fouettaient tantôt, puis, reprenant un nouvel élan, se précipitent avec rage des deux côtés du rocher qu'elles

n'ont pu entraîner dans leur course furibonde... Ma pensée s'envole tout naturellement vers cet autre rocher qui est Pierre, sur lequel reposent les assises de l'Église contre laquelle les orages et les flots ne prévaudront jamais, *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*

Un soupir de satisfaction s'élève enfin de nos poitrines... Les eaux du grand lac Caribou s'étendent devant nous à perte de vue ; malheureusement, un grand vent debout nous empêche d'avancer ; la pluie seule ne nous aurait pas arrêtés. Elle nous fouette et nous baigne depuis le matin ; nous sommes passablement trempés déjà et il n'y a eu vraiment rien à craindre pour nos toilettes.

Mais voilà des tentes sur la rive opposée ; bientôt nous voyons un canot venir à nous. Deux Indiens appartenant à la nation des Cris en descendent quelques minutes après, pour nous donner la main et nous inviter à nous rendre chez eux, ce que nous nous empressons de faire. J'entends dans ce camp une vingtaine de confessions et je procure la grâce du baptême à un petit enfant.

Le lendemain, j'offre le saint sacrifice de la messe et je distribue la sainte communion à une douzaine de personnes... Dans l'après-midi, le vent cesse de souffler et nous partons pour aller camper à une distance d'environ 9 milles, tout près d'une double tombe. Ici reposent les corps de deux pauvres traiteurs morts de froid et d'inanition tout près de leurs demeures, après avoir erré longtemps sur le lac Caribou. La soif de l'or les avait conduits jusqu'ici, et la mort les a frappés loin de leur pays et de leurs familles. Ah ! si, pour un peu d'or, on peut ainsi braver la mort, que craindra maintenant le missionnaire dont la cause est si noble ; que ne fera-t-il pas pour la conquête des âmes, *Domine, da mihi animas.*

Pour leur salut, nous marcherons et nous combattrons, *usque ad internecionem*, car alors la mort c'est la vie et une vie glorieuse. En attendant cet heureux jour où sonnera le signal du départ vers une patrie meilleure, continuons notre route vers la chère Mission Saint-Pierre. Depuis hier, nous avons un guide expérimenté, qui nous conduit avec une dextérité merveilleuse parmi ce labyrinthe d'îles semées sur le grand lac : les unes sont des vrais amoncellements de rochers nus et abrupts ; d'autres sont revêtues d'un grand manteau de verdure gracieusement chamarré de fleurs gracieuses et délicates, aux couleurs variées. Les oiseaux sautillent de branche en branche, et leurs chants donnent un cachet particulier de vie au magnifique panorama qui se déroule à nos regards ; au fond des eaux limpides, nous considérons les poissons qui prennent leurs ébats ; ils viennent parfois à fleur d'eau et, agitant leurs petites nageoires, suivent le sillage du canot... La forêt et les eaux font monter vers leur Créateur un chant commun de reconnaissance... Nous nous joignons à ces créatures innocentes pour élever nos cœurs vers le ciel, et offrir au Seigneur tout-puissant un cantique d'actions de grâces.

Notre canot continue de glisser rapidement sur les eaux du grand lac ; bientôt nous laissons derrière nous la Pointe brûlée, et après un trajet assez considérable, nous nous apprêtons à camper. Le ciel est sans nuages et des myriades d'étoiles scintillent au firmament. *Celi enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Ah ! si l'envers des cieux est si resplendissant,
Comme l'endroit des cieux doit être ravissant !
Et si nous soupirons, rien qu'à l'envers des cieux,
Combien nous aimerons l'autre côté des cieux !!!

Sur le matin, deux charmants oiseaux viennent nous apporter un gracieux *Benedicamus*, et nous voilà debout reprenant notre course vers la Mission désirée... Le vent souffle avec assez de force, mais nous avançons quand même, malgré les vagues qui se dressent devant nous et les lames qui déferlent avec fureur contre notre nacelle. Nous sommes gardés par Marie, étoile des mers, dont le nom béni est inscrit à la proue...

A la nuit tombante, nous arrivons à la pointe du Porc-Épic, où nous rencontrons un camp de Cris. Ils viennent nous saluer. Je fais un baptême, et nous repartons après avoir pris un peu de nourriture ; les ombres de la nuit sont venues nous envelopper ; notre embarcation se soulève sous les vigoureux coups d'aviron, qui lui impriment une impulsion puissante. Demain, espérons-le, nous aurons le bonheur de saluer nos chers missionnaires des avant-postes. Au lever de l'aurore, je relis, pour la trentième fois peut-être, ma feuille de route...

Est-ce un rêve ? Quoi donc ? Moi ici, à la place de Votre Grandeur... A cette pensée, mes yeux se baignent de larmes et je sens plus que jamais la pesanteur du fardeau trop honorable dont mes faibles épaules ont été chargées. Que nos bons missionnaires seront douloureusement surpris ! Quelle croix leur arrive, et ils n'en savent rien ! Rempli de la plus vive émotion et d'une main tremblante, je trace quelques lignes à l'adresse du cher P. GASTÉ pour lui annoncer que notre commun Père ne viendra pas. Il est là-bas, bien loin, cloué sur un lit de douleur. A ce moment, ma pensée se reporte pour la centième fois vers Votre Grandeur pour implorer une dernière bénédiction, tandis que ma prière monte vers le ciel et demande au Seigneur de vous rendre la santé.

Daigne le bon Dieu prolonger la vie de Votre Pater-

nité aux dépens même de la mienne ! *Ad multos et multisimos annos !*

Mais voilà un point blanc qui se montre à l'horizon ; il grandit, grandit encore. C'est la Mission Saint-Pierre, qui nous apparaît comme une vision délicieuse ; le clocher svelte de la grande chapelle se dresse dans les airs, surmonté d'une croix qui domine tous les environs. Oh ! qu'il fait bon rencontrer dans ces régions lointaines le signe de notre Rédemption... *O Crux, ave, spes unica.*

Un canot nous a déjà devancés afin que la surprise ne soit pas trop forte pour notre cher vétéran de l'apostolat et ses bien-aimés compagnons. Sortant alors d'une anse de sable où nous avions fait halte pour quelque temps, nous atteignons bientôt le rivage sous une pluie battante, qui n'empêche point notre bon P. GASTÉ de se trouver au débarcadère avec M. G. Deschambeault, officier de la Compagnie d'Hudson, et un assez grand nombre de sauvages. Nous donnons de tout cœur une accolade toute fraternelle au vénérable directeur de la Mission, un salut et une poignée de main à l'officier, répondant ensuite aux « *ninla wastun* » chaleureux qui nous arrivent de tous côtés.

Notre bon P. ANCEL et le cher F. SCHMITT manquent à l'appel, mais ce n'est point par paresse, loin de là ; leur zèle, au contraire, les a fait se porter en avant du canot si impatiemment attendu depuis un mois bientôt. Nous avons dû nous croiser quelque part pendant la nuit ; le plaisir de les saluer nous est donc réservé pour demain. En attendant, nous nous réjouissons en la douce compagnie du si aimable P. GASTÉ, que nous sommes heureux de revoir et de saluer pour la seconde fois, à seize ans d'intervalle. Les Missions Saint-Pierre, du lac Caribou et Saint-Jean-Baptiste, de l'île-à-la-Crosse, vont devenir, plus que jamais, des Missions sœurs.

La Mission Saint-Pierre se trouve gracieusement assise à l'extrémité nord-est du grand lac Caribou, dans une baie délicieuse dont les flots ne sont jamais soulevés par la tempête. C'est un refuge et un port assuré contre l'orage. Deux petites îles charmantes, qui surgissent de l'eau tout près du rivage, sont là comme deux belles corbeilles de verdure pour encadrer la résidence du missionnaire.

La petite chapelle est vraiment gentille, et son maître-autel, éclairé par deux magnifiques vitraux, est un vrai bijou. En haut de l'autel, la statue de saint Pierre, patron de la Mission ; sur les côtés de l'autel, deux beaux anges adoreurs ; les charmantes statues de la Vierge immaculée de son chaste époux se dressent sur deux petites niches bien mignonnes surmontant les autels latéraux.

La maison des missionnaires, assise à l'ombre du clocher, est très confortable. Bref, beauté du site, charmes de la famille, rien ne manque. Aussi les heures s'écoulent trop vite, car voilà déjà la nuit.

Le lendemain, après le saint sacrifice de la messe auquel nos braves Indiens assistent en très grand nombre, nous nous entretenons longuement avec ces bons sauvages, ce qui me fournit l'occasion d'admirer la bonté et la patience extraordinaire du bon P. GASTÉ. Un rapport particulier portera à la connaissance de Votre Grandeur leurs desiderata.

Midi sonnant, nous avons le plaisir de serrer dans nos bras notre cher P. ANCEL et le bon F. SCHMITT. Tandis que nous prenons nos agapes en nous communiquant les nouvelles de part et d'autre, un sauvage fait irruption dans la salle en prononçant ces paroles terrifiantes : « Une jeune fille s'est noyée. » Debout ! et nous sortons en toute hâte.

Du seuil de la porte, nous voyons des canots appro-

cher du rivage, nous entendons des cris de douleur et des clameurs qui s'élèvent des embarcations et qui ont leur écho dans le camp tout entier. Cela nous brise le cœur. Pendant que le bon P. GASTÉ s'en va consoler les parents, nous cherchons, le R. P. ANCEL et moi, des hommes de bonne volonté pour porter secours à la pauvre enfant, s'il en est temps encore. Plusieurs canotiers partent et le révérend Père les accompagne. Je me dirige alors vers le camp pour visiter la famille infortunée; la mère, toute en larmes, est assez résignée, mais le père est inconsolable, il pleure, se roule et se tord sous l'étreinte de la douleur. Quelle scène pénible et indescriptible! On finit, Dieu aidant, par le consoler un peu; mais il retombe dans ses spasmes quand on lui annonce que le corps de son enfant n'a pas été retrouvé. L'aurore du dimanche se lève enfin, mais un grand voile de deuil plane au-dessus de nous. Ce triste accident nous rappelle la fin tragique du bon et dévoué F. GAGNON, qui a péri, lui aussi, il y a quelques années, dans les eaux du grand lac. Nous avons déjà prié et pleuré sur la tombe de ce Frère généreux enlevé trop tôt, hélas! à une Mission où il avait déjà fait tant de bien, *Consummatus in brevi, explevit tempora multa, placita enim erat Deo anima illius.*

Mais rentrons dans la chapelle, où, tout en priant avec les gens qui sont réunis, aux intentions de la pauvre enfant, nous n'oublierons pas l'âme de notre cher et dévoué défunt.

La messe est chantée avec une grande solennité. Le cher P. ANCEL fait courir ses doigts d'artiste sur le clavier et tire de l'harmonium des sons harmonieux et ravissants pour accompagner les solos gracieux du bon P. GASTÉ et de notre cher F. SCHMITT auxquels font écho le chœur puissant des Montagnais; vingt petits enfants

s'approchent de la sainte table avec une très grande piété, afin de recevoir leur Dieu et leur Sauveur pour la première fois; trente personnes reçoivent le sacrement de confirmation. Dans l'après-midi, vêpres et salut solennel.

Le *parlement* continue avec nos Indiens; ces grands enfants posent, quelquefois en ma présence, des questions assez curieuses auxquelles je ne réponds pas toujours... Quand ils veulent interroger une personne qui leur est supérieure, ils ne s'adressent pas à elle, mais à une tierce personne, assez haut, toutefois, pour être entendus; quand la question est délicate, et qu'on préfère ne pas répondre, on fait semblant de ne pas entendre ou de ne point comprendre... C'est très commode, et nul ne s'en formalisera; c'est ce qu'on a coutume d'appeler *se ménager en paroles*.

Le corps de la pauvre défunte est enfin retrouvé. Nous nous rendons sur les bords du lac auprès du cadavre pour consoler les pauvres parents. Le lendemain nous le conduisons, au milieu d'une assistance nombreuse, à sa dernière demeure. La visite, commencée dimanche, se continue pendant trois jours au milieu du va-et-vient de nos chers Indiens qui ne nous laissent pas de repos, surtout au P. GASTÉ. On voit qu'il est leur Père et qu'ils sont ses enfants.

Le mercredi arrivé, nous quittons à regret, vers 7 heures du soir, la chère Mission Saint-Pierre, disant un dernier adieu au bon et dévoué P. GASTÉ, pilier vivant de cette charmante résidence. Ce vénérable missionnaire est ici depuis plus de trente ans. S'il était permis de louer les hommes pendant leur vie, que de choses édifiantes ne pourrait-on pas dire? Je dois à ces bons et dévoués missionnaires un grand merci du cœur pour l'accueil gracieux et plus que fraternel qu'ils ont bien voulu faire à ma pauvre personne... Le cher P. ANCEL et le bon

F. SCHMITT nous accompagnent jusqu'à une petite distance de la Mission où nous campons, pour nous séparer le lendemain de corps, mais non d'esprit : *Non sejungit distancia quos Christi nectit amor.*

Reprenant le chemin de l'Île-à-la-Crosse, où il nous tarde d'être de retour, nous faisons force de rames, et après quatorze jours de marche forcée, nous voilà presque aux portes de la Mission. Là, nous apprenons qu'une de nos bonnes religieuses est mourante; nous nous pressons, malgré la pluie et le vent, et nous sommes de retour à notre chère Mission après quarante jours d'absence.

Avec quel bonheur je donne une accolade toute fraternelle au cher P. JOUAN qui a dirigé la barque avec la dextérité d'un vieux pilote, et à nos bons Frères toujours bien dévoués, que nous sommes heureux de revoir.

Le bon Dieu a eu pitié de nous; notre pauvre malade est maintenant en convalescence; les prières de Votre Grandeur venant fortifier les nôtres, lui rendront la santé, espérons-le. Cette bonne sœur, entourée de soins assidus, se distrait maintenant en la compagnie d'un charmant petit oiseau qui a certainement droit à quelques lignes à la fin de ce rapport; ce petit serin semble être descendu du Ciel au plus fort de l'épreuve, pour égayer la pauvre malade et ses compagnes. Dans les plis de ses petites ailes d'or, il apportait la santé à la chère infirme; depuis lors il ne la quitte plus. Il aime à becqueter dans ses mains un petit morceau de sucre ou autre friandise, pour voler ensuite dans la salle d'une persienne à l'autre; c'est de bon augure.

Daigne Votre Grandeur accepter ce trop long rapport écrit dans l'intention de lui être agréable, et bénir le plus indigne de ses enfants avec les œuvres qui lui sont confiées.

RAPET, O. M. I.

VICARIAT DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

LETTRE DU R. P. PORTE AU R. P. TATIN.

Saint-Paul de Taungis en Bechuanaland,
le 21 juillet 1895.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE TATIN,

M^r GAUGHERAN, sachant le vif intérêt que vous portez aux Missions du Bechuanaland, m'a déjà prié plusieurs fois de vous envoyer quelques détails sur nos faits et gestes. Hélas! je regrette d'avoir été si longtemps à trouver quelques victoires dignes d'intéresser la Congrégation. On est lent à raconter les défaites, et dans notre cas, c'était ce dont il s'agissait. Après avoir tout préparé et obtenu des instructions suffisantes, du moins nous le croyions ainsi, de la part du gouvernement anglais de Vryburg, je partais, le 20 octobre dernier, de Kimberley pour aller fonder la première Mission indigène chez les Bechuanas de Gaberones, environ à 500 kilomètres de Kimberley. Le P. ROUSSEAU, en charge de la résidence de Beaconsfield, avait obtenu la permission de venir mettre ses os à l'épreuve des soubresauts du wagon, depuis Vryburg jusqu'à Mafeking, pendant huit jours. Pour ceux qui ne sont pas habitués à cette vie de campement à la belle étoile, et de repas peu nombreux et peu copieux durant les journées de voyage, ils doivent se tenir prêts, comme on le dit ici : *To rough it*, c'est-à-dire à manger de la vache enragée.

Malgré toute la bonne volonté, il est parfois impossible de s'arrêter pour déjeuner, car il faut atteindre l'eau prochaine, encore dans le lointain. D'autres fois, on ne part pas à l'heure indiquée et prévue d'avance, car le petit négroillon, fatigué des veilles de la nuit pendant la-

quelle le wagon doit marcher des heures et des heures, le petit négrillon, dis-je, s'est endormi sous un arbre et les bœufs ont pris la fuite. Allez les chercher, me direz-vous, dans ces buissons et ces forêts du Protectorat où, si le voyageur s'égare tant soit peu, il est sûr de périr de soif ? Oui, c'est difficile, mais cela arrive à tous les voyageurs ; tous ont perdu leurs bœufs, tous les ont cherchés, heureux sont-ils quand ils n'ont pas à attendre quatre à cinq jours au bord d'un puits, comme il m'arriva une fois. Sur ce chemin de l'intérieur, d'ailleurs, de Mafeking à Gaberones, et de là à Palapchue et à Buluwayo jusqu'au Zambèse, les wagons se comptent par centaines, wagons de la poste, wagons des voyageurs et des missionnaires, et surtout chariots des marchands transportant toute espèce de choses pour les mineurs et les indigènes de l'intérieur. Et ce que font des gens du monde, ce que font des commerçants, des journalistes, des avocats, des ingénieurs, des soldats, pour l'amour du lucre, nous, prêtres catholiques, nous n'oserions l'entreprendre ? J'étais fier de me rencontrer le soir au campement, sur le bord d'un lac ou auprès d'un puits, avec tous ces compagnons de voyage. Après que mes seize bœufs avaient reçu la liberté, que le berger les avait abreuvés, moi aussi j'aimais à m'asseoir au campement auprès des autres wagons, et bien que je fusse tout couvert de poussière et en manches de chemise, le casque blanc sur la tête, on ne manquait pas d'admirer le dévouement du prêtre catholique, car nous, disaient-ils, nous savons le gain que nous ferons après ces journées de soif et ces nuits de marche ; mais le prêtre catholique n'attend sa récompense qu'au ciel. Tous ont vu les Jésuites au Zambèse, et tous ont gardé d'eux et des missionnaires de l'Afrique australe une opinion favorable. Dans la colonie, dans les villes surtout, on rencontre des

Européens et des catholiques mêmes qui estiment peine perdue ce que l'Eglise et les évêques font pour les indigènes ; mais une chose me consolait en chemin : c'est que pas un Européen engagé dans la même lutte que moi contre les éléments, tels que le soleil, la soif, les chemins sablonneux et ardu, pas un n'osait penser que ce serait peine perdue.

Ainsi donc, après trois semaines, j'arrivai enfin sur les bords de la rivière Notuani où se trouve d'un côté le camp des Bechuanaland Border-Police et, de l'autre, le village de Gaberones. Après avoir lavé le vieil homme dans l'eau fangeuse du Notuani et avoir endossé un certain air de civilisation, je me présentai chez M. Surmon, notre vieil ami du Basutoland, le magistrat de céans.

« Vous arrivez juste à temps, me fit le magistrat, car j'ai ici une dépêche du gouvernement, et ci-inclus une requête de M^{re} GAUGHRAN, à l'effet d'obtenir définitivement le terrain dont nous avons parlé l'an dernier. Or, cette dépêche, je dois l'envoyer au chef des Bakuenas, sans lequel nous ne pouvons rien faire. Mais la question n'en est plus là ; savez-vous bien que le major Grey, le commandant général des troupes, ne peut pas permettre à une Mission indigène de s'établir dans le camp ou sur les terrains qui l'entourent ; vous aurez donc à aviser pour obtenir le consentement de Gaberones et vous établir de l'autre côté de la rivière ; ce qui, me fit-il poliment, vous sera facile et bien plus agréable. »

L'homme de robe n'avait pas fini de parler que j'avais mesuré du coup toute l'étendue de la difficulté. Un serrement de cœur me prit en pensant que, très probablement, ce voyage que je venais d'entreprendre à grands frais et grandes peines n'aboutirait à rien. Aussi poliment qu'il fût offert, je refusai le dîner auquel je fus

invité. Mon porridge ou polenta, arrosé de café, auprès de mon wagon sous un arbre, à côté de la rivière, me fut plus agréable que le gibier qu'on me promettait. Il me fallait prendre conseil de mon bon ange, et contre mauvaise fortune faire bon cœur, c'est-à-dire bonne contenance pour ne pas compromettre l'avenir, quel qu'il pût être, de nos Missions. Après donc avoir mis dans mes affaires et de mon côté toutes les influences du pays, tels que les chasseurs de lion d'autrefois et les boutiquiers marquants de l'endroit, je fis appel à Gaberones, je lui expliquai comment j'étais venu, le bien que nous voulions faire à sa tribu des Batlhokuas, gens de paille, non pas à eux seulement, mais encore aux Bakuenas, gens du crocodile, aux Banguaketsis, jusqu'aux esclaves du Kalahari. Tout cela fut écouté avec beaucoup de dignité; on me montrait par moments un vif intérêt, mais on ne disait jamais oui ni jamais non. Enfin, Gaberones me dit : « Le pays ne m'appartient pas, je ne suis que le vassal de Sebele, le chef des Bakuenas; tu iras le trouver et ce qu'il dira sera dit, ce qu'il ne dira pas ne le sera pas. Pour écouter ce qui sera dit ou ne sera pas dit, je te ferai accompagner par deux émissaires; l'un te montrera le chemin et l'autre les fontaines. » Éloquence de Cafre, que tu es traîtresse ! Et comme tu rends service à celui qui ne veut pas de son client ! Après avoir vu Gaberones, j'en savais tout juste autant qu'après avoir vu notre ami, M. Surmon. Tout était renvoyé au chef des Bakuenas. Or, je savais aussi que, l'année précédente, c'était ce même chef des Bakuenas qui n'avait pas voulu de moi et m'avait prié d'aller convertir la reine d'Angleterre, qui lui avait volé son pays. « Quand tu auras fini avec les coupables, tu viendras aux innocents. » Le tribunal des innocents, voilà où l'on me renvoyait. Mais je savais aussi que ces innocents, tels qu'ils prétendent

l'être, sont de grands orgueilleux ayant à leur service des milliers et des milliers d'esclaves dans le Kalahari. Chaque Mokuena est un seigneur avec un, deux ou quatre esclaves, qui lui gardent ses troupeaux là-bas, dans le désert. De temps en temps, ils lui en apportent le lait caillé et le beurre; ils font la chasse pour son compte, car la peau et les plus beaux morceaux de tout animal tué reviennent au maître. Il ne leur est pas permis de s'enrichir; de temps en temps, les Bakuenas visitent leurs esclaves et leur retirent tout objet ou tout animal qui semblerait améliorer l'état de ces malheureux. Pauvres gens ! les commerçants m'ont assuré qu'ils arrivaient la nuit, parfois à minuit ou à 2 heures du matin, avec des oranges sauvages, des haricots sauvages grillés, ou des fourrures, pour les vendre en cachette et se procurer quelques petits riens, tels que des couteaux, des miroirs, du plomb ou de la poudre. Quand les pluies commencent, les Bakuenas mandent leurs esclaves, qui viennent labourer leurs champs. Pour le sarclage, de même, ainsi que pour la récolte. Avec cela, les Bakuenas sont fiers de leur religion. Ce fut chez eux que Livingstone débuta, après les trois ans passés à Kumman. Livingstone resta cinq ans à Kolobeng, à environ 30 kilomètres de Gaberones. Là, il avait converti le chef des Bakuenas, Sebele. Quand les Bakuenas changèrent de place, chassés par les Boërs du Transvaal qui brûlèrent Kolobeng, la Mission et la ville cafre, la tribu vint se réfugier dans les montagnes, près de la rivière Molopolole; les protestants ne les suivirent pas, car Livingstone avait cessé d'être missionnaire, il était devenu voyageur. De Kolobeng, il se rendit à travers le désert jusqu'au fameux lac Ngami, le lac des éponges, où la fièvre lui enleva un de ses compagnons. Il revint, et repartit encore pour le Zambèse, où il découvrit les fameuses chutes

Victoria, traversa l'Afrique ouest jusqu'à Angola, à Saint-Paul de Loando, d'où il repartit pour la côte est en suivant le Zambèze, et arriva à Lorenzo-Marquez, après dix-huit mois de voyage à pied. Par ce voyage, il venait de s'illustrer et d'ouvrir l'Afrique australe à la civilisation et au commerce. Seulement les Bakuenas, qui ne savaient rien de tout cela, regrettèrent qu'il les eût quittés. Ah ! que ne fûmes-nous arrivés alors, comme aujourd'hui ! Hélas ! nous sommes de cinquante ans en retard ! Depuis Livingstone jusqu'à aujourd'hui, la tribu des Bakuenas a été travaillée par l'erreur. La *London Society* a toujours eu des missionnaires chez eux. « Et savez-vous ce qu'ils prêchent surtout aux Bakuenas ? me dit un vieux chasseur de lion, qui a grandi et vieilli dans le pays. Deux choses, sir, la haine des Boërs et l'horreur des catholiques ! »

Tandis que je faisais mes réflexions, nos bœufs allaient grand trot. Il s'agissait d'une étape de 36 milles anglais. Or, il importait, m'avait dit M. Surmon, d'arriver le premier pour avoir la bonne bouche ; lui arriverait ensuite avec sa dépêche pour donner du poids à ma demande. Ils trottèrent ce jour-là, les pauvres bœufs du missionnaire, talonnés qu'ils étaient par les mules du magistrat. Enfin, ils trottèrent si bien qu'en une seule nuit ils avaient fait près de 50 kilomètres, à travers la forêt, les bêtes sauvages et le gibier surtout, qui nous saluaient au passage.

Je me présentai le premier au chef dans la partie haute de la ville, tandis que le magistrat avait dételé dans la partie basse. Il me reconnut, me sourit et me fit introduire dans ses appartements secrets. Que je le trouvais changé ! *Quantum mutatus ab illo* ! L'année dernière, dans cette même chambre, ses officiers, ses cousins et ses petits prédicants m'avaient fait la guerre, à son grand

déshonneur ; or aujourd'hui, il était seul, triste, amaigri et presque prêt à pleurer. Il me tint deux heures, m'expliquant ses malheurs, son abandon, la trahison de sa famille et de la moitié de sa tribu qui venaient de l'abandonner. Il ne voulut pas me laisser commencer qu'il n'eût achevé sa litanie. J'en profitai pour gagner son estime, et un moment je crus mon procès gagné. « Tu reviendras à 3 heures du soir, me dit-il ; nous aurons réunion dans le *Khotla*, car l'affaire est grave et je ne puis rien décider sans mes conseillers. — Et moi, je ne veux rien faire en secret, lui répondis-je ; je veux que tout le monde sache que c'est de notre plein agrément mutuel que la Mission sera fondée. »

Pendant mon absence, mes deux guides parlèrent, d'après ce que j'ai su, bien que Gaberones m'eût assuré qu'ils ne feraient qu'écouter ce qui serait dit.

A 3 heures précises, j'arrivais dans le *Khotla*, lieu des assemblées ; le chef, vêtu de ses habits de dimanche, était mollement étendu sur la dépouille d'un lion, se couant devant son noir visage une queue de renard. Les hommes, ceux qui lui étaient restés fidèles dans les dernières luttes intestines, étaient là assis à l'ombre d'un seringa. Un tronc d'arbre me fut offert, je m'y assis aussi, et le chef se leva disant : « Voici le P. PORTE, de Kimberley ; il vient, pour la deuxième fois, visiter la tribu des Bakuenas. Comme il sait parler, qu'il dise ce qu'il veut. » Le président m'ayant ainsi donné la parole, je me levai, crachai à terre selon l'usage des orateurs du pays ; d'un regard, je toisai mon monde pour me donner de l'assurance, ce qui assure aussi l'attention. Puis : « Chef, dis-je, et vous tous les enfants du Crocodile, je parlerai en sesotho, si vous le voulez bien, car je ne veux pas être mal compris, et je sais que vous m'entendrez très bien en cette langue. » Ceci équivalait au

compliment de l'exorde. Après avoir expliqué le but de notre requête, le bien que nous voulions faire aux Bakuenas, etc., le chef m'arrêta et dit : « Tout cela est très beau ; mais qu'en pense le gouvernement et que dit Gaberones ? » Moi qui avais été talonné toute la nuit par les mules du gouvernement, je savais ce qu'il en pensait ; aussi je demandai au chef d'attendre un peu, car un courrier lui arriverait bientôt. Pour Gaberones, il avait ici ses deux envoyés ; ils pouvaient parler. Ils se levèrent et ils parlèrent, je vous assure, ces deux louveteaux que Gaberones était censé avoir envoyé pour écouter ce qui serait dit et ce qui ne serait pas dit. « Nous sommes ici, ô toi le grand Crocodile, pour te dire deux choses de la part de Gaberones, notre chef. La première, la voici : « Moi, Gaberones, je dis : Le pays ne m'appartient pas, je ne suis qu'un soulier (un vassal) ; toi, tu es la tête ; ce que tu dis est dit, ce que tu fais est fait. Mais je dis : « Le pays ne m'appartient pas, il est à toi ; donc ne permets pas au missionnaire de s'établir chez moi. » La seconde la voici : « Mōi, Gaberones, je dis : Le pays, s'il était à moi, que je ne fusse pas un soulier, mais une tête, alors je ne voudrais à aucun prix de missionnaires. « Je m'assieds, moi, Gaberones, j'ai parlé. » Sur ce, le chef se leva et me fit comprendre qu'il ne voulait pas de moi. « Je ne veux qu'une religion dans mon pays. Je ne nie pas le bien que tu me dis pouvoir nous faire, à moi et à mon peuple, mais je ne veux pas deux religions. J'ai la *London Society*, cela me suffit. Quand j'aurai besoin de toi et de tes services, maintenant que je sais que tu viens de Kimberley où habite ton évêque, alors je t'appellerai. » Et pour se donner de l'autorité, le chef, le grand Crocodile, interpella ses conseillers. « Ai-je bien parlé ? » leur fit-il. Deux grognements prolongés, partis de toutes les poitrines, servirent de signe approbateur.

Pour ne pas laisser d'équivoque, Sebele me refusa non seulement la permission de rien fonder à Gaberones, mais il prit la peine de mentionner toutes les villes cafrés de sa suzeraineté comme m'étant fermées d'ici à nouvel ordre. Dans l'espace d'une demi-heure, il dut prononcer le mot *kea gana*, « je refuse », au moins cinquante fois. La conclusion était claire pour moi, mais tout était perdu sauf l'honneur ; il me restait à montrer à ces sauvages, qui se croient très civilisés, ce que c'est que le prêtre catholique. De la meilleure grâce du monde, je tâchai d'expliquer de nouveau aux gens du Crocodile que, comme je n'étais venu à eux que mû par le désir de leur faire du bien et de secourir leurs âmes, je m'en allais de même emportant un bon souvenir d'eux. « Alors, tu prieras pour moi et pour ma tribu ? dit le chef. — Certainement, repris-je, et je vous dis seulement au revoir. » Pour finir en cafre : « Tiens, lui dis-je, je suis venu te visiter et depuis que je suis arrivé tu ne m'as rien offert ; ne vois-tu pas que mes gens meurent de faim chez toi ? Tu vas leur donner de la viande ? » Sur ce, il me fit envoyer un énorme plat de viande. Je le revis de nouveau le lendemain, mais tout était fini. Monseigneur avait cru l'endroit favorable à l'établissement d'une Mission, la Providence avait décidé le contraire.

Évidemment, Gaberones est un centre pour le protectorat, étant à égale distance, ou peu s'en faut, de la tribu des Bakuenas, de celle des Banguaketsi, et à 50 ou 60 milles du désert où sont des milliers d'esclaves qui n'ont jamais entendu prononcer le nom de Dieu. L'idée me souriait d'aller un jour à travers ces sables brûlants, mais parsemés de gazon et d'arbres, atteindre les oasis où sont des centres d'esclaves. De Gaberones, on se rend en six ou huit semaines à Lehutitung, la grande oasis du Kalahari, où les chasseurs et les commerçants disent

avoir trouvé des villes cafrès très populeuses. De Lebuntung au Damaraland, la route est moins longue; elle prendrait de trois à quatre semaines. Mais il ne faut pas oublier que le Kalahari est un désert, à cause du manque d'eau. Par conséquent, le voyageur qui s'engage sur ce chemin doit savoir s'approvisionner et souffrir, car les fontaines, au bord des lacs salés, se trouvent à 100 et 200 kilomètres de distance. De Gaberones, les caravanes partent pour le lac Ngami, dans la préfecture apostolique du Zambèse. Mais, attendu que les Pères Jésuites ne s'occupent que des Mashonas et des Matabélés, et non des Bechuanas qui ont une autre langue, tout faisait espérer qu'un jour ou l'autre tout le pays du désert nous serait dévolu; pays où notre Congrégation aurait acquis du mérite, et fait peut-être un bien immense sans retentissement et sans grandes consolations.

Ainsi avait proposé l'homme, et pour le moment la Providence a disposé différemment.

Le T. R. P. SCHUCH, préfet apostolique du Transvaal, m'ayant demandé de passer quelques jours à Vleeschfontein, à 30 milles de Gaberones, dans le Transvaal, où il venait d'acquérir la Mission que les Pères Jésuites du Zambèse avaient abandonnée, je passai donc trois mois avec le P. NOEL qui débutait dans les premiers rudiments du sechuana. Et comme c'était l'époque des fruits, je me vengeai sur les figues et les bananes des jours de sécheresse par lesquels j'avais dû passer.

L'année dernière, en visitant la réserve de Taungs, à 85 milles de Kimberley, dans le sud du Bechuanaland, le chef des Batlapins, Molala Mankoroane, me manifesta le désir d'avoir un autre missionnaire. Il y a cinquante-deux ans que la *London Society* a un de ses représentants à Taungs, ville cafre de plus de 10 000 âmes, sur un parcours de 3 kilomètres, et le missionnaire actuel est là

depuis trente-cinq ans. Or, rien n'a été fait. « Tous les missionnaires vont dans l'intérieur, me dit le chef, et nous qui sommes ici aux portes de Kimberley, avec des blancs de tous côtés et un chemin de fer qui traverse notre réserve, nous ne savons rien; les missionnaires nous détestent sans doute. » Je pris note du bon désir du chef et lui promis même de faire ce que je pourrais auprès de l'évêque de Kimberley pour lui obtenir un prêtre. Ce ne fut qu'après notre défaite dans le Nord que la demande du chef des Batlapins fut prise en considération. Au commencement d'avril, le lendemain de mon arrivée de Gaberones, Monseigneur me pria de retourner chez les Batlapins pour chercher un nouvel emplacement. Molala apprit avec plaisir le but de ma visite; pour se donner du ton, il ne manqua pas de faire une charge à fond de train sur les missionnaires protestants qui sont dans le pays depuis quatre-vingt-cinq ans et chez lui depuis cinquante-deux ans. « Gens, dit-il, qui ne sont venus ici que pour accaparer du terrain et non pour prêcher la parole de Dieu. Je prendrai avis de mes conseillers, dit-il; tu reviendras dans huit jours pour la réponse. » Huit jours après, j'arrivai à cheval. Le magistrat avait essayé de faire surgir des difficultés, mais plus il semblait dire non, plus le chef disait oui. « Avant d'accepter un autre missionnaire, fut-il dit au chef, tu devrais écrire à M. Brown, ton prédicant, pour avoir son avis sur la question. » Il faut dire que, par un dessein de la Providence et entièrement à notre insu, le jour même que j'arrivais à Taungs pour présenter ma requête aux Batlapins, était le jour où Brown partait pour un congé de dix-huit mois dans la mère patrie, en Angleterre. « Moi écrire à Brown, reprit le chef, mais le terrain m'appartient, je puis faire ce que je veux. »

Le vieux Batlapin ayant dit oui, le chef me fit appe-

ler et me donna la permission de nous établir dans sa tribu. L'idée d'avoir des missionnaires du Basutoland lui souriait beaucoup, car les Batlapins ont souvent entendu le bien que les Missions, tant protestantes que catholiques, ont opéré dans les montagnes « Lithabeng », comme ils appellent le Basutoland. De plus, ayant vu une fois des sœurs de Kimberley, ils avaient toujours entretenu l'idée qu'ils pourraient en avoir un jour chez eux.

Voilà, mon révérend et bien cher Père, en deux mots l'origine de la Mission de Saint-Paul que nous sommes en ce moment occupés à fonder à Taungs, sur les rives du Hart's river (Colony en sechuana). Le P. VARNAT et le F. DEBS sont déjà avec moi, faisant tout pour se rendre utiles en toutes choses. Dire que la Mission a un grand avenir devant elle, serait inutile. Il suffit de savoir que c'est la première fois, depuis que les Oblats sont en Afrique, que nous fondons une Mission auprès d'un village aussi considérable, où tout, par conséquent, sera facile pour les écoles, les catéchismes, les visites et le soin des malades. Une fois notre renom établi et l'œuvre bien lancée, il ne nous sera pas difficile de trouver ailleurs des places analogues. C'est d'ici que nous retournerons dans le protectorat, à Gaberones ou ailleurs, cette fois pour tout de bon, car les Bechuana des différentes tribus se visitent beaucoup, les chefs sont en communications fréquentes; le bien que notre sainte religion accomplira dans le Sud voyagera aussi vite que la vapeur qui traverse ce pays et arrivera dans le Nord et dans l'Ouest, c'est-à-dire au désert du Kalahari.

Cependant ne veuillez pas croire que tout prospérera à souhait. Ici nous avons déjà et nous aurons encore beaucoup d'ennuis. Si les Batlapins nous ont fait bon accueil, ils sont encore loin de nous connaître, de nous

respecter et de savoir au juste le bien que nous leur voulons. Ils sont loin des Basothos pour la propreté corporelle; on dirait que la fumée et la crasse sont une partie intime de leur vêtement. Ils ne paraissent pas non plus inquisiteurs, parleurs ou délicats. Mais, d'un autre côté, on les dirait plus timides, plus sociaux, aimant la vie de famille, le logis et les petits riens qui composent tout leur avoir. Habités à voyager dans le lointain avec femme et enfants, ils ont tous un wagon à tente qui leur sert aussi pour les temps de labourage et des récoltes, leurs champs étant très éloignés et exigeant campement lorsque les propriétaires les cultivent. La hutte du Motlapin, du côté du désert, est bien misérable et d'un aspect rebutant; celles des Batlapins d'ici, près du Transvaal, sont tout au moins confortables à l'intérieur, où l'on trouve deux ou trois chambrettes avec des couchettes faites en bois, et plusieurs ouvertures servant de portes. Les maîtres du logis peuvent ainsi se dérober aux indiscrets en se retirant dans la cour intérieure et privée de leur domaine, ou sous une partie de la véranda qui fait tout le tour de l'édifice. Toutes les habitations sont construites en baguettes de bois plantées en terre, plâtrées ou enduites d'autres matières en dedans et au dehors par le soin des femmes. Sur cette construction séchée par le soleil, les hommes élèvent une charpente qui repose sur un arbre fourchu planté juste au centre de l'appartement et sur des pieux fixés en terre tout autour de la bâtisse à l'extérieur. Aux femmes revient l'honneur de poser le chaume, de l'attacher avec des lianes ou écorces d'osier sauvage (*moretlhu*). Dans l'habitation est une armoire pratiquée dans la paroi extérieure du mur; malheureusement aussi les Batlapins font leur feu à l'intérieur de leurs maisons, ce qui noircit tout et cause sans doute l'ophtalmie si fréquente parmi eux.

Je ne sais pas encore comme tous vivent dans ces sanctuaires domestiques ; mais, dernièrement, une espèce de catéchiste protestant m'invita à venir passer le dimanche chez lui pour prêcher. A mon grand étonnement, je trouvai là une réception comme je n'en ai encore jamais rencontré chez les Cafres. A peine avais-je dessillé qu'une petite fille m'apporte une tasse de café. Dans la chambre ronde, un lit de fer était préparé avec des couvertures très propres, des draps de lit, un miroir, un peigne, un essuie-main. Sur la table, la dame noire étendit une nappe avant le repas, sans oublier auparavant de m'offrir un bassin d'eau tiède pour me laver. Le lendemain, plus de soixante Batlapins vinrent aux instructions, le brave homme avait annoncé la quête en mon honneur. Je m'en retournai enchanté, jurant certainement de revenir bientôt.

Voilà, mon révérend et bien cher Père TATIN, où en est la Mission du Bechuanaland, pleine d'espoir sans doute, mais promettant aux Oblats qui s'y dévoueront beaucoup de peines, de privations, de misères. Nous allons semer, *Venient qui metent.*

Je suis, mon révérend et bien cher Père, votre humble Frère en N.-S. et M.-I.

FR. PORTE, O. M. I.

PROVINCE DU CANADA.

MAISON DE MONTRÉAL.

LETTRE DU R. P. JODOIN AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Montréal, 1^{er} novembre 1895.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il y a bientôt cinq ans que nos annales n'ont rien dit des travaux de nos Pères de Montréal. Cependant, ces œuvres, pour avoir été accomplies dans l'ombre et sous le regard de Dieu seul, n'en méritent pas moins d'être mises en lumière, tant à cause de leur nombre que de leurs résultats.

Pour procéder avec ordre, nous commencerons par le ministère des missions.

Qu'il me soit permis de le dire tout de suite, mon très révérend Père, et avec une légitime satisfaction, nos missionnaires de Montréal n'ont rien tant à cœur que de se montrer dignes de leurs courageux devanciers, de porter toujours haut et ferme la bannière de Marie-Immaculée que nos anciens sont venus arborer il y a cinquante ans sur les bords du Saint-Laurent. En général, ils comprennent que l'honneur de la Congrégation repose entre leurs mains, et que cette chère famille sera, aux yeux des populations qu'ils évangélisent, ce qu'ils auront été eux-mêmes. Aussi s'efforcent-ils de se montrer toujours de vrais missionnaires, des hommes vraiment apostoliques, et qui commencent par pratiquer eux-mêmes ce qu'ils enseignent aux autres. De là l'estime particulière que nos catholiques populations entretiennent à leur égard ; elles aiment à les voir et à les entendre, c'est pour elles un plaisir toujours nouveau. Aussi les demandes de retraites sont-elles si nombreuses qu'il nous est impos-

sible de les accepter toutes. Pendant la seule année 1895, plus de trente de ces demandes ont dû être écartées. Espérons que dans un avenir prochain nous serons assez nombreux pour pouvoir répondre à toutes les exigences.

Notre petite armée de missionnaires se compose actuellement de huit bons ouvriers dont voici les noms : ce sont les PP. GLADU, PORTELANCE, DOZOIS, Joseph LEWIS, GUERTIN, PRÉTOT et MAC-RORY.

Vous serez surpris sans doute de ne pas remarquer sur la liste de nos missionnaires le nom du R. P. LECOMTE, leur vénéré doyen.

C'est qu'en effet ce cher Père a dû, pour des raisons de santé, abandonner, pour quelque temps du moins, le ministère des missions et s'occuper du ministère local dans notre église Saint-Pierre.

Une expérience de plus de vingt-trois ans, jointe à un zèle et à une éloquence tout apostoliques, avait fait du P. LECOMTE un ouvrier d'une valeur plus qu'ordinaire. Aussi sa retraite est-elle vivement regrettée par le clergé et les fidèles des diocèses qu'il a évangélisés.

Mentionnons encore une autre perte non moins sensible qui vient d'être infligée à notre petite phalange de missionnaires par le départ du R. P. LACASSE. Bien à regret, sans doute, le R. P. Provincial s'est vu dans la nécessité de nous enlever ce vaillant missionnaire pour l'envoyer occuper la charge de curé dans notre Mission de la Baie-des-Pères, au lac Témiskaming. Ce départ est réellement une perte pour l'œuvre des missions à Montréal. Les services que le P. LACASSE a rendus à cette œuvre pendant les treize années qu'il a passées à Montréal sont considérables. Universellement connu et estimé par le clergé, cet excellent Père a contribué plus que personne à nous attirer des demandes de travaux et à

faire rayonner ainsi de tous côtés la salubre influence de nos missionnaires.

Le P. LACASSE n'est pas seulement un missionnaire intrépide, il est encore publiciste à ses heures. C'est ainsi que, pendant les courts loisirs que lui laissaient ses nombreux travaux apostoliques, il a pu composer sur divers sujets pleins d'actualité et d'intérêts, plusieurs opuscules qui ont eu un certain retentissement dans le pays. Un de ces opuscules a même valu à son auteur les honneurs d'une poursuite judiciaire de la part d'un certain avocat appartenant à l'école radicale. Ce monsieur se prétendant visé, réclama tout simplement du P. LACASSE la somme de 10000 piastres à titres de dommages-intérêts. Mais le Père ne se laissa pas intimider pour si peu. Il se mit donc sur la défensive, prépara ses moyens de défense et attendit son adversaire de pied ferme. Celui-ci, déconcerté par son attitude décidée, tergiversa, hésita, laissa traîner le procès en longueur pendant plusieurs mois, puis, finalement, se désista de ses prétentions et retira son action avec dépens. Ce qui n'empêcha pas le P. LACASSE de payer une somme assez rondelette pour ses frais de cour, car le demandeur, n'ayant pas un son vaillant, plaidait *in forma pauperis*.

Mais qu'importait au P. LACASSE ces mesquines tracasseries suscitées par la haine, puisqu'il pouvait se rendre le témoignage qu'il souffrait persécution pour la justice ! Il pouvait se consoler en même temps par la pensée que ses bonnes brochures répandues par milliers d'exemplaires au milieu des populations de nos faubourgs et de nos campagnes, serviraient de contre-poison pour combattre les doctrines anticatholiques qu'une presse sans vergogne et de beaux diseurs cherchent à semer dans les esprits.

Que le cher P. LACASSE reçoive donc ici l'expression

de notre vive gratitude pour le bien qu'il a fait pendant son séjour à Montréal, et puisse-t-il continuer sur le nouveau théâtre où l'obéissance vient de le placer, à faire avec le même zèle l'œuvre de Dieu et de l'Église !

Ces quelques détails donnés en passant, revenons à notre sujet. Je n'entreprendrai pas, mon très révérend Père, de vous faire la fastidieuse nomenclature de tous les travaux accomplis depuis cinq ans. Qu'il me suffise de vous dire que je trouve à l'actif de nos Pères, pendant ce laps de temps, plus de 700 travaux de toutes sortes, sans compter bon nombre de sermons de circonstance. Parmi ces travaux se trouvent 42 retraites de communants religieux que se sont partagées les PP. Supérieur, Le-comte et Prêtor ; 7 retraites ecclésiastiques, dont 3 par le R. P. Supérieur et 4 par le P. Prêtor.

Les autres travaux consistent en retraites de confrères, de pensionnats, de petits séminaires, triduum de confirmation, mais surtout en retraites de paroisses.

Malheureusement, les grandes missions de trois ou quatre semaines, telles qu'on les fait en France, avec toutes les cérémonies qui en rehaussent la solennité, sont encore à peu près inconnues dans notre pays. Pour nous conformer aux désirs de MM. les curés, il faut nous contenter de donner de simples retraites d'une, deux, trois ou quatre semaines ; mais, dans ces derniers cas, c'est plutôt une série de retraites de huit jours données successivement aux différentes catégories de la population qu'une mission en règle.

Il faut bien l'avouer, ces sortes de travaux, tout en faisant beaucoup de bien, ne produisent pas les grands effets des vraies missions, telles que les demandent nos Saintes Règles et telles que nous désirerions les voir s'établir. Mais, pour attendre ce but, il faudrait commencer par réformer les idées de MM. les curés sur ce point, ce

qui n'est pas chose facile. C'est, du reste, ce qu'ont bien compris tous les autres religieux missionnaires, tels que les Rédemptoristes, les Jésuites et les Franciscains, qui travaillent à nos côtés et qui font exactement comme nous.

Cependant, même dans ces retraites de huit jours, nos Pères tâchent de se rapprocher le plus possible de notre cérémonial des missions, en faisant au moins quelques-unes de ces belles cérémonies qui remuent toujours si profondément nos bonnes populations et laissent dans leurs cœurs des impressions ineffaçables. La cérémonie de la plantation de la croix surtout n'est jamais omise, lorsque ce signe vénéré n'a pas encore été arboré en souvenir d'une mission. Les conférences dialoguées, la présentation des couronnes, la promulgation de la loi, la cérémonie des morts, viennent tour à tour édifier les fidèles et préparer leurs âmes aux douces et fortes impressions de la grâce. Un autre avantage bien précieux pour nos missionnaires dans notre pays de foi, c'est de pouvoir lancer leur mission dès le premier jour. Ils n'ont pas à s'industrier pour se former leur auditoire. Dès la première instruction, il est au complet, c'est-à-dire que toute la paroisse est là, hommes, femmes, enfants. Tous sont accourus autour de la chaire du missionnaire qui apparaît aux yeux de leur foi, non plus comme un homme ordinaire, mais comme un envoyé de Dieu dont chacune des paroles est vénérée comme un ordre du ciel.

Les deux premiers jours sont uniquement consacrés à la prédication et à la visite des malades. Le troisième jour, les confessions commencent. Tout le monde y passe ordinairement ; elles sont rares, en effet, les paroisses où il se rencontre des obstinés. Voilà, mon très révérend Père, le ministère des missions tel que nos Pères l'accomplissent en ce pays. Et grâce à cela, le bien se fait :

la foi se conserve, l'esprit du mal est tenu en échec, l'esprit chrétien se fortifie et les âmes se sauvent.

Un curé du diocèse de Sherbrooke m'écrivait à la suite d'une de ces retraites prêchée dans sa paroisse par les P. DOZOIS et LEWIS. « Je viens, mon révérend Père, le cœur rempli de joie et de reconnaissance, vous dire merci mille fois pour le bien qu'ont fait dans ma paroisse les deux zélés missionnaires que vous m'avez envoyés. Jamais nous n'oublierons le souvenir de ces deux vaillants apôtres ; il restera gravé au fond de nos cœurs comme une leçon et un encouragement. Les protestants eux-mêmes, qui sont en assez grand nombre dans ma paroisse, ont été forcés d'avouer qu'en voyant et en entendant les missionnaires, ils ont éprouvé quelque chose d'étrange au fond de leur cœur, et qu'une lumière jusque-là inconnue pour eux a brillé à leurs yeux. Puisse cette divine lumière les introduire un jour dans le giron de la véritable Église ! »

Un autre curé du diocèse de Nicolet m'écrivait : « Mon révérend Père Supérieur, notre retraite est finie d'avant-hier ; elle s'est faite à ma très grande satisfaction. L'assistance a toujours été nombreuse et assidue, et les prédications on ne peut plus intéressantes.

« J'en remercie le bon Dieu et je fais des vœux pour la prospérité croissante de la communauté qui fournit de si excellents missionnaires. »

Un excellent curé du diocèse de Montréal m'écrivait à son tour : « Mon révérend Père, veuillez agréer mes plus sincères remerciements pour l'immense service que vous avez rendu à mes paroissiens par le ministère d'un de vos plus dignes religieux. Le P. DOZOIS a obtenu ici un succès complet. En chaire, au confessionnal, au presbytère et partout, il s'est montré à la hauteur de sa mission. On a pu admirer en lui l'homme vraiment aposto-

lique, le vrai missionnaire Oblat. Puisse ce jeune Père vivre longtemps pour la gloire de l'Église et le bien des âmes ! »

Un autre me disait : « Je vous sais gré de m'avoir envoyé le P. GUERTIN pour ma retraite de paroisse. Je vous avouerai franchement que, de prime abord, je ne pus me défendre d'une certaine appréhension en voyant arriver ce tout jeune Père ; ce n'est pas lui que j'attendais, et j'eus quelques doutes sur le succès de la retraite. Mais, grâce à Dieu, cela dura peu, et je fus bientôt détrompé. La première instruction suffit pour me convaincre que ce jeune Père est déjà un missionnaire d'une grande habileté et parfaitement au courant de son affaire. Je fus, dès lors, complètement rassuré sur le succès de la mission. Et en effet ce succès a été complet à tous les points de vue.

« La cérémonie de la présentation des couronnes, qui a clôturé les exercices, a surtout été ravissante. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau et d'aussi touchant. Tous mes gens pleuraient, et moi je ne me possédais plus de bonheur, je sanglotais comme un enfant. Jamais, dans la paroisse, on n'oubliera cette touchante cérémonie. »

Ces quelques témoignages dictés par la reconnaissance suffisent, mon très révérend Père, pour vous donner une idée du bien que font vos Oblats de Montréal dans le ministère des missions, et du bon renom dont ils jouissent auprès du clergé.

Mais il est un autre théâtre sur lequel vos enfants se dépensent avec non moins de zèle et de profit pour les âmes. Je veux parler du ministère local dans notre église Saint-Pierre.

Vous connaissez ce ministère, mon très révérend Père. Vous l'avez vu de près et vous avez pu en juger.

Il est à peu près toujours le même, toujours très laborieux et très absorbant.

Les Pères qui s'y adonnent tout particulièrement sont les PP. Supérieur, LECOMTE, PERRAULT, PELLETIER, TRAN-
CHEMONTAGNE et ÉVAIN. Le R. P. Provincial nous est aussi d'un grand secours, surtout pour les confessions, malgré les occupations multipliées et les nombreux voyages que sa charge lui impose.

Qu'il en reçoive ici nos plus sincères remerciements.

Pour avoir une idée des longues séances que nous sommes obligés de faire au confessionnal, qu'il vous suffise de savoir que, pendant cette année 1895, nous avons distribué environ 150 000 hosties.

La prière se fait tous les soirs dans l'église, et elle est suivie de la lecture de la vie du saint du jour ou de quelque autre lecture pieuse. Pendant les mois de Marie, du Sacré-Cœur, de saint Joseph et des Morts, la lecture est remplacée par une courte exhortation.

Nos gens aiment ce petit exercice de la prière et y assistent toujours en grand nombre.

Nos confréries sont nombreuses et florissantes. Chacune d'elles a sa retraite annuelle et ses fêtes particulières avec communion générale.

Tous les ans, nous faisons nos deux pèlerinages traditionnels au sanctuaire de sainte Anne de Beaupré, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Ces pèlerinages se font avec beaucoup d'ordre et d'édification.

Notre école, toujours dirigée par les bons Frères maristes au nombre de 14, est très prospère. Depuis l'an dernier, nous avons été obligés d'ouvrir deux nouvelles classes, ce qui en porte le nombre à 10, fréquentées par 450 élèves. Depuis deux ans, nous recevons, des commissaires d'écoles, une subvention de 8 piastres par élève. Cet appoint, joint aux contributions mensuelles payées

par les enfants, nous permet de balancer nos comptes de l'école par un surplus d'environ 1 500 piastres, contre un déficit que nous avions les années passées.

Dans ces dernières années, notre église Saint-Pierre a reçu d'importantes améliorations qui en font une des plus belles de Montréal. La tour a été enrichie d'un puissant carillon de 13 cloches harmonisées et d'une horloge annonçant à tout le quartier, de quart d'heure en quart d'heure, la division du temps.

L'intérieur de la tour, qui avait été morcelé lors de l'ascension de nos cloches, a été refait à neuf et décoré dans le style de l'église. Les escaliers provisoires ont été remplacés par deux autres en fer avec marches en ardoise. Le tout présente un très joli coup d'œil et complète dignement notre belle église.

La communauté. — Le révérend et regretté P. MARTINET écrivait dans son acte de visite de 1891 : « J'ai la satisfaction, mes bien chers Pères et Frères, de rendre témoignage à la régularité de cette maison : les exercices journaliers, hebdomadaires et mensuels se font généralement avec exactitude. Je vous en félicite. Continuez... Prêtez-vous un mutuel appui, et encouragez-vous à marcher dans la pratique de vos devoirs... »

J'ai la consolation de vous dire, mon très révérend Père, que notre communauté a été fidèle à cette recommandation du R. P. Visiteur. La fidélité aux exercices, l'union des cœurs, la charité la plus fraternelle, n'ont pas cessé de régner parmi nos religieux. L'autorité du Supérieur est respectée et s'exerce sans entraves dans la communauté. Je suis d'autant plus heureux de rendre ce témoignage à nos Pères et à nos Frères convers, qu'il fait plus d'honneur à leur esprit de foi et à leur charité. Oui, nos bons Frères convers ne laissent pas que de nous donner, eux aussi, de grandes consolations par leur

bon esprit, leur docilité et leur application constante à tous les humbles travaux de leur vocation.

La communauté vient d'être douloureusement affectée par un accident aussi subit qu'imprévu arrivé à notre cher F. TALBOT, le doyen de nos Frères convers et notre sacristain en chef. C'était le 19 septembre dernier ; ce cher Frère revenait de faire une commission en ville, lorsque tout à coup, comme il passait devant notre église, il s'affaissa sur lui-même et tomba en pleine rue... On accourt, on le relève ; mais le pauvre Frère ne peut plus se soutenir sur sa jambe droite complètement paralysée, ainsi que son bras droit. On le transporte à sa chambre et l'on appelle le médecin. Le docteur constata un épanchement au cerveau, qui occasionnait la paralysie dans tout le côté droit. L'état du pauvre malade inspira des craintes sérieuses pendant plusieurs jours. Le danger disparut enfin, mais la paralysie resta, et à l'heure où je vous écris, le cher Frère est encore incapable de faire le moindre mouvement avec la jambe ou le bras paralysés.

Le F. TALBOT rendait de grands services à la communauté, comme sacristain et comme commissionnaire. Son expérience dans les affaires et son dévouement inaltérable aux intérêts de la maison en faisaient un auxiliaire précieux pour le Père économiste. Espérons que ce cher Frère reprendra assez de forces pour pouvoir se rendre utile encore à la communauté !

Depuis trois ans, la mort a fait deux victimes dans nos rangs. La première a été le P. BRUNET, Alexis. Depuis assez longtemps, ce cher Père, quoique doué d'une constitution exceptionnellement robuste, éprouvait de fréquentes indispositions, ressentait d'étranges malaises, qui indiquaient assez clairement qu'un mal intérieur le minait lentement, mais sûrement. Enfin, les

médecins, après bien des tâtonnements, finirent par constater l'existence d'un cancer d'estomac chez le malade.

La science fut impuissante à enrayer ce mal, qui alla toujours s'aggravant de plus en plus. Le malade passa l'hiver à l'Hôtel-Dieu. Lorsque les beaux jours du printemps furent arrivés, les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air pur de la campagne, dans l'espérance que, si ce changement ne le guérissait pas, il pourrait du moins lui procurer quelque soulagement et prolonger ses jours. Le Père quitta donc l'Hôtel-Dieu, pour se rendre dans notre maison de Mattawa, qu'il affectionnait tout particulièrement et où il avait déjà passé quelques semaines l'année précédente. C'est là qu'entouré des soins les plus délicats des Pères de cette maison et surtout de son digne Supérieur, le R. P. PORTRAS, notre cher P. BRUNET s'éteignit lentement et rendit sa belle âme à Dieu, le 4 août 1892. La mort de ce cher Père laisse un vide difficile à combler dans les rangs de nos apôtres. Le P. BRUNET était, en effet, un excellent missionnaire. Il se distinguait surtout par une tendre et filiale dévotion envers la Sainte Vierge. Il n'était jamais plus éloquent que lorsqu'il parlait de cette divine Mère. Avec quel zèle il prêchait le saint Rosaire et s'efforçait de répandre partout cette si utile dévotion ! Ne dirait-on pas que la Mère de Dieu a voulu nous faire comprendre combien elle a eu pour agréable le zèle de son serviteur à répandre son culte, en l'appelant à elle un samedi et le jour de la fête de saint Dominique ?

La seconde victime fut le R. P. MAUROY, Hector. Ce cher Père ne faisait partie de notre communauté que depuis quatre ans. Arrivé ici malade et déjà atteint du mal qui devait l'emporter, le P. MAUROY ne fut employé à aucune fonction du saint ministère. Dire la

sainte messe, édifier la communauté par sa parfaite régularité et son angélique piété, fut le seul mais très précieux ministère qu'il accomplit pendant son séjour au milieu de nous.

Le mal ayant empiré au point qu'un traitement plus suivi et des soins plus assidus devenaient nécessaires, nous le transportâmes à l'Hôtel-Dieu où il demeura pendant plus de deux mois sous les soins des dévouées Sœurs hospitalières de Saint-Joseph. A peu près tous les jours, nous allions le voir à tour de rôle, tant pour le consoler que pour nous édifier au spectacle de son inaltérable patience et de sa parfaite résignation au milieu des souffrances les plus atroces, lesquelles redoublèrent. La mort n'arrivait pas assez vite à son gré. Il lui tardait d'aller au ciel pour y voir Dieu et la Sainte Vierge et tant d'autres êtres chéris qu'il avait aimés sur la terre, et qu'il avait la ferme confiance de rencontrer là-haut. Il ne cessait de répéter combien il était heureux de mourir Oblat. « Dites bien, disait-il à son Supérieur quelques jours avant de mourir, dites bien à tous mes Pères et Frères que je les aime beaucoup, qu'ils ont été bien bons pour moi. Dites-leur bien aussi qu'on meurt heureux dans la Congrégation, et qu'ils remercient sans cesse le bon Dieu de les y avoir appelés. » C'est dans ces sentiments de la plus vive reconnaissance et d'une joie vraiment céleste que mourut le bon P. Hector MAUROT, le 10 mars 1895, laissant après lui la réputation d'un véritable saint.

Les obsèques eurent lieu dans notre église, au milieu d'un grand concours de fidèles. Monseigneur de Montréal assistait au trône. Après le service, les restes mortels de notre cher défunt furent transportés dans notre cimetière de Lachine.

A côté de ces tristes événements, il nous a été donné

d'en enregistrer d'autres qui ont rempli nos cœurs de joie et de consolation.

Votre visite au milieu de nous, mon très révérend Père, a été l'un de ces événements heureux que nous n'oublierons jamais. En effet, quelle n'a pas été notre joie à tous de revoir avec l'auréole de la suprême autorité celui que nous avons déjà reçu deux fois comme Visiteur, de recueillir de sa bouche les conseils si sages et si paternels, les enseignements si solides qu'il nous a prodigués ! Puissiez-vous, mon très révérend Père, nous procurer encore au moins une fois le même bonheur ! C'est ce que nous demandons à Dieu.

On vous a su gré à Montréal d'avoir choisi pour votre compagnon de voyage le R. P. ANTOINE, dont le souvenir est toujours si vivace dans notre faubourg Québec. Que d'heureux ce bon Père a faits pendant sa courte apparition au milieu de nous ! Notre bonheur n'a pas été moindre en le revoyant cette année, à l'occasion de son voyage au Mackenzie.

Un autre événement qui trouve sa place ici et que nous ne pouvons passer sous silence, quoique déjà un peu ancien, c'est la célébration de notre jubilé, le 8 décembre 1891. Je n'ai pas à revenir sur les détails de cette grande fête, qui a eu un certain retentissement dans tout le pays. Tout cela a été fort bien raconté dans une brochure spéciale et dont nos annales ont reproduit de copieux extraits. Qu'il me suffise de dire que cette fête a été vraiment grandiose, et qu'elle nous a prouvé une fois de plus en quelle haute estime notre Congrégation est tenue parmi le clergé et les fidèles de Montréal !

Mais puis-je parler de cette fête du Cinquantenaire, sans mentionner le nom de celui qui en fut l'organisateur ?

Les citoyens du faubourg Québec, inspirés par leur

dévouement pour les Pères, avaient de grandes idées au sujet de nos fêtes jubilaires ; ils les voulaient belles, imposantes. Mais la réalisation de leurs grands projets offrait plus d'une difficulté. Pour mener cette entreprise à bonne fin et en assurer le succès qu'on en attendait, il fallait un homme d'une habileté et d'une prudence plus qu'ordinaires. Le R. P. GUILLET fut cet homme. Sur la demande de son Supérieur, il se mit résolument à l'œuvre, et trois mois durant, de concert avec ses différents comités de dames et de messieurs, il travailla avec un zèle et un dévouement admirables pour préparer tous les détails de la fête. C'était long et surtout difficile, car, dans ces sortes de délibérations, il y a souvent autant de sentiments que de têtes.

Mais le Père manœuvra si bien, il conduisit son affaire avec tant de tact et de prudence, il sut si bien s'emparer de toutes les bonnes volontés et maintenir l'union parmi ses nombreux auxiliaires, que, sans le moindre froissement, sans désagrément d'aucune sorte, il obtint un succès que les esprits les plus optimistes étaient loin d'espérer.

Nos fêtes jubilaires, en effet, ont été remarquablement belles, et elles ont excité l'admiration de tous ceux qui en ont été les heureux témoins. Merci donc au cher P. GUILLET pour les services qu'il nous a rendus en cette circonstance mémorable, et pour tout le bien qu'il a accompli pendant les cinq années qu'il a passées à Montréal.

Ce cher Père n'est plus des nôtres, l'obéissance l'a appelé à travailler sur un autre théâtre. A peine nommé à l'archevêché de Saint-Boniface, M^{re} LANGEVIN jetait les yeux sur lui pour en faire son remplaçant à la cure de Sainte-Marie de Winnipeg. Votre Paternité jugea bon de se rendre au désir de Sa Grandeur et, le 19 janvier

dernier, le P. GUILLET quittait Saint-Pierre de Montréal pour aller prendre son poste à Winnipeg.

Monseigneur de Saint-Boniface peut se féliciter de ce changement, qui lui donne un auxiliaire précieux et un conseiller sage et prudent. Mais, pour nous, nous ne pouvons que regretter vivement, avec les fidèles de l'église Saint-Pierre, le départ de cet excellent ouvrier que son zèle, son dévouement et ses manières affables avaient rendu si justement populaire dans notre faubourg.

Avant de clore ce rapport, mon très révérend Père, je désire mentionner encore une œuvre qui, bien qu'étant plutôt provinciale que locale, a cependant pris naissance dans notre communauté où elle a encore le siège principal de ses opérations, et a eu pour auteur un Père de notre maison. Je veux parler de l'Œuvre des vocations, fondée, il y a deux ans, par le R. P. GLADU avec l'approbation du R. P. Provincial. Cette œuvre, bien qu'elle ne fasse pour ainsi dire que de naître, a cependant produit déjà les plus heureux résultats. Le P. GLADU a eu l'heureuse idée de donner à son œuvre un organe ; c'est une charmante petite publication, qu'il a très justement appelée la *Bannière de Marie immaculée*.

Grâce à cette petite publication, qui compte aujourd'hui plus de dix mille abonnés, l'œuvre fait son chemin. Déjà elle a conduit à notre juniorat plusieurs bons jeunes gens qui nous donnent de belles espérances, et elle nous procure quelques ressources pour leur entretien.

Sans doute, ces ressources sont encore bien insuffisantes pour couvrir toutes les dépenses du juniorat, mais elles n'en sont pas moins un précieux appoint, et nous avons l'espoir qu'elles iront en augmentant chaque année.

Le P. GLADU se livre à cette œuvre avec un zèle digne de tout éloge. Il n'épargne rien pour rendre sa *Bannière* intéressante et pour lui donner la plus grande circulation possible. Ajoutons que nos missionnaires le secondent noblement dans cette entreprise ; partout où ils sont appelés pour prêcher, ils se font les propagateurs de l'Œuvre des vocations et répandent la *Bannière de Marie immaculée*.

Il m'est agréable, mon très révérend Père, de vous donner ces quelques détails, parce que je crois qu'ils apporteront quelques consolations à votre cœur de père. Ils vous seront une preuve que vos enfants de Montréal aiment leur famille religieuse, qu'ils en ont l'esprit et qu'ils n'ont rien tant à cœur que de la voir prospérer et grandir.

Agréez, mon très révérend Père, l'hommage respectueux de votre humble fils en N. S. et M. I.

J. JODOIN, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE TALENCE.

LETTRE DU R. P. BERTHELOU AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Talence, 23 octobre 1895.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le dernier rapport sur la maison de Talence remonte au 25 avril 1893. Nous venons vous donner un aperçu de nos travaux apostoliques pendant cette période de deux ans et demi. Le 18 octobre 1893, un de nos bons missionnaires était perdu pour la maison de Talence. Après avoir prêché avec succès le carême de Lesparre, le R. P. BÉNÉDICT donnait 7 retraites de religieuses ou de pensionnats dans les diocèses de la Rochelle, de Périgueux, d'Aire et de Bordeaux, et recevait son obédience pour la province du Midi, où il était appelé pour fonder la maison de Nice.

Son départ inattendu et précipité fut pour nous tous l'occasion d'un grand sacrifice. Lui-même ne se sépara pas de nous sans douleur, nous le savons ; mais l'obéissance religieuse serait-elle méritoire si elle n'imposait parfois de vrais déchirements pour le cœur ? Dans la maison de Talence il laissait trois compatriotes lorrains, trois Bretons dont il avait fait ses compatriotes d'adoption, et deux autres vieux amis qui avaient joui pendant six ans de son affection toute fraternelle.

Le 20 octobre, le R. P. ROBINET, de la maison d'Autun,

venait remplacer le R. P. BÉNÉDIC, et rejoignait à Brest les RR. PP. BERTHELON et LE BORGNE qui étaient chargés de la mission de Saint-Pierre, dans la banlieue de cette ville.

Ce nouveau et vaillant missionnaire n'a pas cessé, depuis, de dépenser ses forces et son zèle dans les nombreux travaux qui lui ont été confiés. Depuis le mois de mai 1893, les PP. BERTHELON, ROBINET et LE BORGNE, auxquels est venu se joindre en décembre 1894 le R. P. RICHARD, ont eu un vaste champ d'action pour leur apostolat.

Dans cette longue campagne nous comptons :

Quinze missions, 23 retraites de congrégations ou de pensionnats, 16 retraites de première communion, 6 retraites paroissiales, 2 retraites pastorales, 4 retraites de grands et petits séminaires, 4 carêmes, 6 mois de Marie, le mois du Sacré-Cœur à Montmartre en 1895, et enfin 34 retraites religieuses. On doit ajouter quelques panégyriques et divers sermons de circonstances dans la ville et le diocèse de Bordeaux.

Voici des détails sur quelques-unes de nos missions les plus importantes :

Au mois d'octobre 1893, nous prêchions à Saint-Pierre-Quilbignon, belle paroisse de 8000 âmes, aux portes de Brest.

Cette paroisse se compose de deux éléments distincts : la population bretonne bretonnante qui est répandue dans la campagne sur une circonférence de 4 à 5 kilomètres autour du clocher ; et la population française qui habite le bourg, et se groupe surtout sous les remparts de Brest, dans un quartier appelé les Quatre-Moulins.

Nous n'avions à évangéliser que la partie française. Les Bretons ne devaient avoir leur mission qu'après la Toussaint.

Pour atteindre cette population cosmopolite d'environ 4000 âmes, composée surtout d'ouvriers des ports et divisée en deux centres assez distants l'un de l'autre, les missionnaires durent mener de front deux missions, l'une prêchée à l'église paroissiale, l'autre dans une chapelle provisoire, sorte de hangar mis à notre disposition par une famille généreuse et chrétienne des Quatre-Moulins.

Huit prêtres du diocèse secondèrent les missionnaires au confessionnal. Mais à nous seuls incombaient les cinq prédications de chaque jour et le chant des cantiques.

Ce travail écrasant a été béni du bon Dieu ; bon nombre de vieux loups de mer, marins retraités, se sont rendus à l'appel de la grâce. On a compté environ 2000 communions. C'est surtout dans la chapelle des Quatre-Moulins que la mission battait son plein. Les réunions, plus intimes et plus familières de la journée, attiraient les femmes ; les grands sermons du soir, les conférences et les gloses avaient le don de charmer plus encore les braves ouvriers de l'arsenal.

Une belle et grande statue de Notre-Dame de Pontmain a été placée dans ce sanctuaire provisoire qu'on voudrait remplacer bientôt par une église définitive. Elle reste là comme un souvenir vivant de la mission, rappelant à tous leurs bonnes résolutions, attirant à ses pieds les mères et les enfants, et visitée par de nombreux pèlerins.

Nous souhaitons que Notre-Dame d'Espérance, transportée ainsi au fond de la Bretagne, établisse là comme une succursale de sa basilique de Pontmain.

Puisse-t-elle un jour, du sommet d'un clocher aérien, dominer la rade et le port de Brest, et comme un phare lumineux élevé sur ce promontoire, bénir la grande ville maritime et la Bretagne, tout entière !

Cependant, d'autres travaux nous rappelaient dans le diocèse de Bordeaux. Dans le Médoc, qu'on nomme à juste titre la Bretagne du Bordelais, quatre missions allaient s'ouvrir pour les Oblats de Marie : Vensac, Saint-Christoly, Saint-Estèphe et Valeyrac, nous attendaient dans les mois de novembre et de décembre.

Pendant que les PP. PICHON et LEVAL, de notre maison de Limoges, remportaient un succès complet dans la vaste paroisse de Vensac, les PP. BERTHELOU et LE BORGNE travaillaient dans un champ non moins fécond. Du 5 au 28 novembre, ils évangélisaient la paroisse de Saint-Christoly, avec son annexe de Conquèques. Les visites à domicile, les sermons prêchés tour à tour dans les deux églises, ont ébranlé la population dès les premiers jours. La parole de Dieu a fait son œuvre ; et si, parmi les hommes, on a déploré un certain nombre d'abstentions, les retours ont été nombreux, surtout dans la bourgeoisie. Mais, hélas ! il faut des ombres aux tableaux : le chant des cantiques a été pitoyable, et en dehors d'une douzaine de chanteuses attirées, il nous a été impossible de former un chœur de chanteurs. Ah ! ce n'était pas l'entrain de notre grande mission de Gaillan, en 1892, avec ses chants enthousiastes et ses quatre plantations de croix !

La mission de Saint-Christoly se termina par la confirmation.

Pendant ce temps, le P. ROBINET prêchait à Valeyrac, paroisse de 800 âmes, située aussi sur les bords du fleuve ; 480 communions venaient récompenser le zèle du missionnaire, et M. le curé bénissait le ciel d'un succès qu'il n'avait pas osé espérer.

Cependant, au milieu des populations les meilleures, les conversions ne sont pas toujours générales. Témoin une paroisse où nos Pères donnaient une grande mission,

et qui fut le théâtre d'une aventure assez intéressante. Marmot, buveur émérite, pris en flagrant délit d'ivresse par la maréchaussée, avait été conduit en prison.

La nuit venue, notre homme ayant repris ses sens, frappe à coups redoublés sur la porte de fer qui le tenait prisonnier.

Briquet, le geôlier, réveillé en sursaut, accourt furieux, et somme son turbulent pensionnaire de respecter le sommeil des voisins. Mais Briquet avait, lui aussi, une certaine faiblesse pour la bouteille. L'occasion parut bonne au malin prisonnier pour exploiter cette veine.

« Dis donc, Briquet, sois donc brave, voyons. J'ai encore quarante sous dans ma poche... Si nous vidions un verre ? — Impossible, répond le geôlier, à cheval sur les principes... J'ai ma consigne ! — Ta consigne, mon ami, ta consigne ! Est-ce que cela peut t'interdire de t'amuser un peu ? Allons, voyons, un peu d'humanité pour un vieux camarade ! »

Après quelques pourparlers, Briquet se laisse toucher, et apporte de l'auberge voisine quatre bouteilles de vin.

« C'est bien, reprend Marmot ; mais nous ne pouvons pas boire ainsi à travers le guichet. Ouvre la porte et viens me trouver ; nous trinquerons en bons amis. »

Briquet hésite. On n'est pas geôlier pour rien.

Enfin, la porte s'ouvre... et l'on s'attable.

Mais Marmot avait son plan. Relativement sobre contre son habitude, il fait absorber trois bouteilles à son complaisant commensal.

A minuit, le camarade avait perdu l'équilibre. Marmot le charge sur une brouette, va le déposer à la porte du brigadier de gendarmerie, et rentre tranquillement chez lui.

Vous devinez la fin de l'histoire.

Le premier dimanche de l'Avent, Saint-Estèphe nous

ouvrait ses portes. Grande paroisse de 3 000 âmes sur les rives de la Gironde, attachée de cœur aux Oblats qui y ont prêché diverses missions depuis plus de quarante ans, elle voulait encore des Oblats.

Huit jours de courses à travers les différents villages et les crus les plus renommés ont assuré tout de suite aux missionnaires les sympathies de la population. Chaque soir, la vaste église était comble ; pendant que les femmes remplissaient la nef, on voyait les hommes rangés en couronne dans les galeries supérieures autour de la chaire, et penchés en grappes vivantes vers le prédicateur.

Un chœur de cinquante à soixante jeunes gens enlevait magistralement les cantiques, dont la foule reprenait les refrains.

A la messe de minuit, plus de 1 300 communions, sur lesquelles près de 500 hommes.

La mission s'est terminée, après les vêpres de Noël, par une plantation de croix. Un christ, reposant sur un lit d'honneur, et béni à l'église, est porté en triomphe à travers les rues pavoisées, par quatre escouades de dix hommes chacune. La croix était déjà dressée sur le bord du fleuve. Quelques navires marchands, au repos dans le port, arborent leurs drapeaux et leurs pavillons. La musique municipale joue des marches triomphales, les populations des alentours sont accourues en foule pour assister à la fête. Cette cérémonie de l'intronisation du christ sur la croix, aux rayons du soleil couchant, a été d'une splendeur qui a ému tous les cœurs et provoqué bien des larmes.

Répondant aux acclamations du missionnaire, plus de trois mille voix acclament le Christ et la croix : Vive Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Vive la croix ! Vive la Très-Sainte Vierge Marie ! »

Et nous disions dans notre cœur : « Vive la bonne et chrétienne paroisse de Saint-Estèphe ! »

Les populations du Médoc nous ont donc procuré de vraies consolations.

Mais, hâtons-nous de le dire, il n'en est pas ainsi dans tout le diocèse de Bordeaux. Les missions, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent pas.

Donnons une bonne note en passant à la paroisse de Saint-Giron, dans le Blayais, à celle de Saint-Sulpice-de-Guilleragues, évangélisée plus tard par le P. ROBINET, à l'importante paroisse de Pauillac, la meilleure du diocèse, dit-on, où le P. LE BORGNE prêchait le carême suivant.

Mais nous n'oserons pas décerner les mêmes éloges aux paroisses de Marcenais, de Saint-Caprais, etc.

Je me rappelle avec tristesse que, dans l'une de ces paroisses, trois hommes seulement ont fait leur mission. Vous dirai-je que, dans cette même paroisse, tous les membres du conseil municipal donnèrent leur souscription pour l'achat d'une croix en fer qui devait être plantée sur la place de l'église, mais que pas un d'entre eux n'osa assister à la cérémonie, de peur sans doute de passer pour clérical ?

Les missionnaires de Talence ne marchent donc pas toujours par des chemins semés de roses. Cependant voici que la campagne d'hiver de 1894 allait s'ouvrir. L'arrivée du R. P. RICHARD renforçait nos cadres et nous assurait le concours d'un excellent prédicateur.

Comptons au courant de la plume les missions de Penjard, de Cubzac-les-Ponts, de Saint-Delphin, de Barp, de Beaumont en Périgord, l'avent à Saint-Jacques de Bergerac, le carême de Saint-André-de-Cubzac.

Sur ce nombre, nous comptons deux missions dans le diocèse de Périgueux. Mais le diocèse d'Agen mérite

de notre part de plus vifs hommages de reconnaissance. Grâce à la haute sympathie de M^{re} Cœuret-Varin et de M. l'abbé Hébrard, son premier vicaire général, les Oblats de Talence sont souvent appelés dans cette région.

Le carême de la cathédrale d'Agen, la retraite des Dames de charité dans la même ville; les missions de Cancon, de Peyrières; les retraites des Religieuses de la Compassion, à Marmande, des Filles de la Croix, à Caseneuve; les quatre retraites des Sœurs de Sainte-Anne, à Feugarolles, en 1894 et 1895, forment un ensemble de travaux très intéressants et très fructueux.

La mission de Cancon, petite ville et chef-lieu de canton, mérite une mention spéciale. L'entrain de la population s'est admirablement soutenu pendant trois semaines, et le résultat pratique a dépassé même celui des meilleures paroisses de la Gironde. Aux Pâques de 1893, M. l'archiprêtre avait compté à la sainte table 200 hommes et environ 300 femmes. La mission du carême 1894 se couronnait par une communion générale de 360 hommes et 470 femmes. C'était un chiffre bien consolant pour une population qui ne dépasse pas 1 500 habitants.

M^{re} l'évêque d'Agen, ravi de ce succès, a chaudement félicité les paroissiens et le prédicateur, le R. P. ROBINET. Il a clôturé les saints exercices par la cérémonie de la confirmation.

De nouvelles missions nous sont demandées pour le carême prochain dans le même diocèse.

Le R. P. RICHARD a pris sa bonne part dans les travaux du diocèse et des diocèses voisins. A Noël, il prêchait à Lesparre. Ensuite, la mission du Barp, les retraites de première communion à la Sauve, à Saint-Paul de Bordeaux et à Talence, le mois de Marie à Notre-

Dame d'Arcachon, l'ont occupé pendant les premiers mois de l'année.

La mission la plus importante à laquelle il a pris part avec le P. ROBINET est celle de Beaumont en Périgord, dans les trois dernières semaines de carême.

Beaumont est une petite ville féodale, dont le château en ruines est planté comme un nid d'aigle au-dessus des rives de la Dordogne.

La population est encore demeurée chrétienne. Elle compte 1 800 âmes. Chaque soir, la belle église romane se remplissait d'une foule avide de la parole de Dieu.

La mission fut dignement couronnée par 1 100 communions, sur lesquelles on comptait 400 hommes.

On nous demande peu dans les paroisses de Bordeaux. Depuis quatre ans, nous comptons seulement le carême de Saint-Nicolas, le mois de Marie de Saint-Ferdinand, la neuvaine de la Toussaint à Saint-Bruno, et quelques retraites de première communion.

Cela nous procure l'avantage de rester, en vrais Oblats, les missionnaires des campagnes.

En revanche, les communautés religieuses de la ville recourent souvent à notre ministère.

Dans la Sainte-Famille, nous comptons les retraites des pensionnats de Notre-Dame de Lorette et de l'Immaculée Conception, de l'orphelinat de Saint-Joseph, des Congréganistes à Saint-Seurin.

Ajoutons à cette nomenclature :

Les pensionnats des Dames de l'Assomption, des Sœurs de Saint-Joseph (rue du Hâ), des Religieuses ursulines ;

Les Refuges de la Miséricorde et de Nazareth ;

Deux retraites de dames, chez les religieuses du Cénacle et au couvent de la Réunion au Sacré Cœur.

Parmi les 34 retraites religieuses qui nous ont occu-

pendant ces trois dernières années, en août et en septembre, nous comptons dans Bordeaux :

Deux retraites aux Sœurs de la Miséricorde ;

La retraite générale des Sœurs de Saint-Joseph (300 religieuses) ;

Deux retraites aux Sœurs de Marie-Joseph ;

Deux retraites au noviciat des Frères (Talence).

Pendant que les quatre missionnaires travaillent à l'extérieur, les quatre Pères chargés de la paroisse consacrent leur zèle à un ministère encore plus absorbant, car il est continu.

Le R. P. RAMADIER est admirablement secondé par ses trois vicaires : les PP. BARBEDETTE, LE TERTE et BAZIN.

La visite quotidienne de nombreux malades, dans une population de plus de 8 000 âmes ; les confessions très fréquentes des enfants ; les catéchismes multipliés ; les messes tardives et les différentes œuvres paroissiales... tout cela forme un ensemble d'occupations qui réclament une santé de fer et une activité prodigieuse.

Le P. FAUGLE, malgré son état de souffrance, continue à donner ses soins toujours bien appréciés à l'œuvre si intéressante du noviciat des Frères.

Le bon P. LEROY est condamné depuis plus d'un an, par son état de santé, à demeurer presque constamment dans sa cellule. La plus grande épreuve pour lui, c'est d'être privé trop souvent du bonheur de dire la sainte messe. Pendant que ses confrères travaillent, il est sur la croix et prie pour nous.

Parfois même, quand ses douleurs névralgiques et rhumatismales lui donnent un peu de répit, il sait nous égayer de ses pointes de finesse et de ses saillies d'humeur joviale.

Les chers FF. AUBERTIN, GREVÊCHE et GAUDEZ tiennent la maison, le jardin et la sacristie.

Le bon F. GAUDEZ, qui a rempli avec dévouement ses fonctions de sacristain pendant deux ans, à la satisfaction de tout le monde, se trouve bien fatigué en ce moment. Puisse-t-il, dans le repos complet que les supérieurs lui ont accordé, refaire sa santé compromise ! Le F. GREVÊCHE le remplace provisoirement à la sacristie.

Un mot du mouvement religieux qui se fait autour de Notre-Dame de Talence.

Le mois de Marie, prêché cette année par le R. P. BELNER, de la maison d'Autun, a été très bien suivi.

Les pèlerinages du mois de mai suivent une progression constante, qui s'accroît de plus en plus.

Le registre du sanctuaire en comptait 44, en 1880 ; 54, en 1890.

Le mois de mai 1895 nous en a donné 62.

Ajoutons à ce chiffre 19 autres pèlerinages, qui se sont succédés dans les mois suivants.

En 1895, la neuvaine de septembre, prêchée par le R. P. ROBNET, a réuni chaque matin, aux pieds de Notre-Dame des Douleurs, une gracieuse couronne d'enfants.

Presque tous les orphelinats de la ville s'étaient donné rendez-vous autour de la patronne de Bordeaux.

Espérons que cet usage, inauguré cette année, va devenir une tradition ; et que ces chères enfants, dont la plupart n'ont plus de mère sur la terre, aimeront à venir chaque année, pendant la neuvaine de Notre-Dame des Sept Douleurs, invoquer leur Mère du ciel.

Je termine, mon très révérend et bien-aimé Père, par une nouvelle qui réjouira sans doute votre cœur.

Avec l'autorisation et sur les encouragements de S. Ém. le cardinal de Bordeaux, nous avons sollicité du Saint Père le couronnement de la statue plusieurs fois séculaire de Notre-Dame de Talence.

Grâce au dévouement du R. P. Joseph LEMUS, pro-

cureur de la Congrégation à Rome, nos démarches ont rapidement abouti.

Un bref pontifical, daté du 4 mai 1895, autorise le couronnement et charge S. Ém. le cardinal Lécot, archevêque de Bordeaux, de présider la cérémonie.

Avant de procéder à cette solennité, Son Éminence désire que l'église de Talence reçoive les agrandissements, les réparations et les ornements qui conviennent à un sanctuaire honoré de la présence d'une Vierge couronnée.

Daigne cette Bonne Mère bénir les efforts de ses Oblats dans l'ornementation de son temple; que les offrandes généreuses des fidèles permettent à nos successeurs, dans un prochain avenir, de mener à bonne fin cette œuvre si nécessaire pour le bien de la paroisse, l'extension du pèlerinage et la gloire de Notre-Dame de Talence!

Veuillez bénir vous-même cette entreprise, très révérend et bien-aimé Père, et agréer l'expression de mes sentiments de profond respect et d'affection filiale en N. S. et M. I.

L. BERTHELON, O. M. I.

MAISON DU CALVAIRE.

LETTRE

DU R. P. ROUX, VICTOR, AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Marseille, 24 juin 1895.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis longtemps déjà j'aurais dû vous raconter ce que font vos enfants de la maison du Calvaire, et comment ils s'occupent aux œuvres multiples qui leur sont confiées; mon devoir me disait de prendre la plume;

les lettres successives du R. P. AUGIER, puis du R. P. TATIN, me pressaient de m'exécuter; les exemples d'admirable régularité de mon vénéré et bien-aimé prédécesseur, le R. P. DELPEUCHE, dans la rédaction annuelle du rapport local, m'y stimulaient à leur tour. Avec toutes ces excellentes raisons de parler, j'ai gardé le silence. Ne m'accusez pas; notre vie, dans la populeuse cité de Marseille, est, à la lettre, une mission de toute l'année, et jamais, au grand jamais, nous ne pouvons répondre d'une pleine demi-heure de liberté. Il est dit dans l'Évangile qu'à la suite de Notre-Seigneur les apôtres avaient à peine le loisir de prendre leurs repas; qu'eût-ce été s'ils avaient dû écrire des rapports! Vous voyez donc que je suis plus malheureux que les apôtres. Ayez pitié de moi et pardonnez-moi.

Pour commencer, permettez-moi de vous présenter un rapide aperçu des travaux accomplis par les divers membres de la communauté, à partir du jour où vous m'en avez confié la direction jusqu'à la date de ce présent compte rendu.

Et d'abord, le Calvaire a le bonheur d'être la résidence du R. P. Provincial du Midi. Quand je dis *résidence*, il ne faudrait pas prendre ce mot au pied de la lettre, car c'est moins le midi de la France que le midi de l'Europe, et même une partie de l'Afrique qui constitue son territoire; et, comme il a le caractère très bien fait, nous nous permettons quelquefois de l'appeler un *provincial international*. Souvent nous le croyons à Nice, tandis qu'il est à Bayonne, à moins qu'il ne soit à Rome, ou peut-être à Madrid. Son activité est plus vaste que les limites de sa province; tel Alexandre pleurait de voir la terre plus petite que son ambition. Cependant, nos régions ne sont pas dédaignées par lui; la belle mission d'Hyères, qu'il a dirigée avec un magnifique succès pen-

dant le carême de 1894, ses prédications du mois de Marie à l'une des églises de Nice, son advent dans notre chapelle de la même ville, ses travaux divers dans la région, ses beaux sermons de circonstance, trop peu nombreux, dans notre église du Calvaire, nous disent assez que si son âme d'apôtre est partout, son cœur de père est avec nous. Cette année 1895, le R. P. Provincial a prêché pendant le carême deux stations successives à Mascara et à Oran.

Le Calvaire est aussi le siège de ce petit ministère des finances qui s'appelle la *Procure de la Province*, et dont le R. P. BONNEFOY est le titulaire, avec les RR. PP. LONGEON et BADER comme sous-secrétaires d'État. Malgré ses nombreuses occupations de procureur, le P. BONNEFOY est heureux de se rappeler quelquefois qu'il est missionnaire : retraite pascalle à la paroisse Saint-Calixte, retraite religieuse aux Hospitalières de Saint-Just, aux congréganistes d'Auriol, et dernièrement grande mission à Sainte-Thérèse, faubourg de Marseille, en compagnie du R. P. POGGIALE et du P. GUYON-VERNIER (ce dernier prêté par la maison de Notre-Dame de l'Osier), autant de preuves d'un zèle que les années n'ont ni refroidi ni stérilisé. Dans cette dernière mission, notamment, il s'agissait de faire connaître à la population, aussi nombreuse qu'hétéroclite, le chemin de la nouvelle église ; des retours se chiffrant par centaines ont montré que les missionnaires ont été largement bénis. Et quand, le jour de la plantation de la croix sur la place qui précède l'église, M. le vicaire général Ollivier a rendu un public hommage à leur zèle, la foule émue a ratifié ces éloges d'un cœur unanime et reconnaissant.

Le premier auxiliaire du P. BONNEFOY, le P. LONGEON, nous arrivait de Rome le 28 janvier dernier. Ses fonctions d'économe dans le scolasticat l'avaient préparé au

manement des affaires. Cependant, nous ne l'avons pas condamné aux chiffres à perpétuité, et déjà le cher Père a fait ses premières armes dans une retraite pascalle aux infirmiers, employés, convalescents, élèves, etc., du grand hôpital de l'Immaculée-Conception, puis aux hommes de la petite paroisse de la Treille. Je me hâte de dire que ces débuts ont été des succès des plus encourageants.

Quant au R. P. BADER, second auxiliaire du P. Procureur, il avait appris l'art d'équilibrer les budgets dans l'administration civile du fisc avant de prendre la croix de l'Oblat. Prêtre depuis deux ans seulement, il n'a pu prendre part encore aux travaux apostoliques, mais lui non plus ne regarde pas la banque comme une suprême étape de sa vie ; nouveau Lévi à son comptoir, il n'aspire qu'à devenir un saint Matthieu.

Le R. P. BONNEFOY, procureur provincial, est en même temps premier assesseur local. Le second assesseur est le R. P. GALLO, dont les journées sont absorbées par son œuvre toujours plus prospère des Italiens. La colonie italienne ne compte pas moins de quatre-vingt mille membres à Marseille, soit un cinquième de la population totale, et leur quartier général est établi autour de nous. Aussi serait-il impossible de dire tout ce que le bon P. GALLO doit déployer de zèle, d'abnégation, de patience, pour rendre à cette foule, presque exclusivement pauvre, tous les services spirituels et temporels qu'elle réclame de lui. Rien, du reste, n'est négligé pour cela ; aucune église de Marseille ne connaît un aussi grand nombre de fêtes que notre petite et coquette chapelle italienne, avec son peuple de statues ; aucun clocher de la ville ne jette au ciel d'aussi nombreuses volées que l'humble et unique cloche qui appelle, presque chaque jour, ces braves gens à quelque fête nouvelle ;

nulle part le bâton d'un chef d'orchestre ne bat aussi fréquemment la mesure devant une légion d'artistes. Mais aussi nulle part tant de cœurs reconnaissants ne redisent les louanges du prêtre qui leur fait tout ce bien, qui console si efficacement leurs rudes travaux et qui les conduit au ciel au son de la musique. Le R. P. GALLO est, de plus, le prédicateur traditionnel de la retraite des prêtres auxiliaires du diocèse, qui appartiennent presque tous à la nationalité italienne, ainsi que de la retraite du juniorat de Rome, qui le réclame chaque année.

Pour l'aider dans son œuvre si importante, le R. P. GALLO a deux jeunes et zélés vicaires : le P. POGGIALE, qui, en deux années, a su se faire une place déjà bien large dans la colonie, parce que c'est dans les cœurs qu'il a enfoncé ses racines, et le P. AGACCIO, arrivé depuis peu du scolasticat de Liège, qui rend déjà des services précieux et appréciés, et qui grandira vite à pareille école. J'ajoute que, en guise de vacances, le P. POGGIALE laisse de temps en temps l'italien pour le français, qui est d'ailleurs sa langue maternelle, et qu'il a bien voulu prêter le concours de sa parole pour le carême de 1894 à Notre-Dame de la Garde, pour une retraite pascalle à la paroisse de la Farlède (Var), et pour la mission de Sainte-Thérèse, dont j'ai parlé plus haut, et où sa parole, s'adressant tour à tour, en leur langue respective, aux nationaux d'en deçà et d'au delà des Alpes, a été à la lettre le *gladius ex utraque parte acutus*.

Le R. P. BARTET est un Bourguignon mâtiné de Marseillais, car il est des nôtres depuis vingt ans. Toujours jeune, bien qu'il pose de temps en temps pour le sexagénaire qu'il n'est pas encore, il serait, par son heureux caractère, notre rayon de soleil, si jamais nous avions des jours sombres. Il donne tous ses soins, et avec un grand dévouement, à l'importante communauté des

religieuses de Saint-Charles, chargées des écoles paroissiales de la ville. Il ne peut, dans ces conditions, que très peu prêcher au dehors. Cependant, la paroisse Saint-Pierre l'a entendu au carême de 1894 ; celle de la Pomme pour celui de 1895 ; mais il prend sa part aux prédications régulières du Calvaire, et surtout il est le grand confesseur de céans, le confesseur universel des grands et des petits, des riches et des humbles femmes, des beaux messieurs et des fillettes du quartier, le confesseur de la vogue, le père de la miséricorde. Que Dieu nous le garde longtemps pour le bien de toutes ces âmes et pour la joie de la maison !

Le R. P. Paul BONNET, venu au Calvaire, il y a quatre ans, pour enseigner la théologie aux RR. PP. BADER et OSSOLA, alors scolastiques, y est demeuré une fois sa tâche achevée. Son ministère est à peu près exclusivement rempli dans notre chapelle, où il nous rend de précieux services par son assiduité au saint tribunal, et où il a successivement prêché les deux carêmes de 1894 et de 1895, permettant ainsi à ses confrères d'aller batailler sur d'autres champs de combat.

Nous avons été obligés de céder à la maison de Notre-Dame de Bon-Secours le cher P. PONS-ESCLAPONT, dont les yeux malades ne pouvaient supporter l'atmosphère trop venteuse de la Provence.

Nous l'avons doublement regretté, d'abord à cause de l'infirmité douloureuse qui l'obligeait à nous laisser, puis parce que ses débuts de missionnaire, après de nombreuses années passées dans nos juniorats, étaient pleins d'espérance, ainsi que nous l'avions constaté avec joie dans les divers travaux qu'il avait accomplis : retraite pascalle à Carcès (Var), retraite de la Congrégation des demoiselles à Saint-Jullien (Marseille), mission à Bras (Var), avec le R. P. AVIGNON, de Notre-Dame de Bon-

Secours; retraite pascalle de 1894 à l'hôpital de l'Immaculée-Conception, retraite aux Mères chrétiennes à Endoume, retraite aux Religieuses hospitalières de l'asile Sainte-Marguerite; divers sermons de circonstance. Que Dieu daigne rendre à ce cher Père une santé dont il sait faire un si bon usage!

Le R. P. MOYER est certainement celui de nos pères qui compte le plus de travaux apostoliques, grâce à son infatigable zèle. D'ailleurs, ses consolations sont au niveau de ses fatigues, car partout ses labeurs sont visiblement bénis. Bien qu'il subisse trop souvent les trahisons d'une santé que nous désirerions plus solide, ses prédications ont été en quelque sorte ininterrompues. Écoutez plutôt cette série édifiante : retraite à la maison générale de Saint-Thomas de Villeneuve (Aix), aux Enfants de Marie de la paroisse Saint-Victor; avent à la Trinité; mission à Orgon; carême à Montélimar; neuvaine du Saint-Esprit à la cathédrale de Perpignan; retraite de première communion au lycée de Nice; *idem* à Voreppe (Isère); *idem* au petit séminaire de Digne; retraite à la Congrégation des demoiselles, au Calvaire; panégyrique de saint Bernard, à l'abbaye de la Trappe d'Aiguebelle; retraite à la Congrégation des demoiselles de Bras (Var), aux Sœurs de Saint-Charles, aux Congréganistes de Perpignan, aux demoiselles de Carcès (Var), aux dames patronnesses de la Sainte-Famille (Aix), au pensionnat de nos Sœurs de l'Immaculée-Conception à Montpellier, au scolasticat des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie à Marseille; octave des Morts à la paroisse Saint-Théodore; avent de 1894 à la paroisse Saint-Mauront; retraite à l'Association du Très Saint-Sacrement à la belle paroisse Notre-Dame du Mont, aux Mères chrétiennes de Sainte-Marie de Toulon; carême de 1893 à Notre-Dame d'Annonay; retraites pascales à Veyrins et

à Saint-Priest (Isère), retraites de première communion au collège Saint-Maurice, de Vienne, et à la maîtrise de Viviers, et un nombre important de sermons isolés, un peu partout... Après cela, il peut dire : *Bonum certamen certavi*, à la condition de ne pas ajouter : *Cursum consummavi*. Ce serait trop dommage.

Prêtre depuis deux ans seulement, le R. P. OSSOLA n'a pu être encore employé au saint ministère, mais il nous rend les plus grands services dans l'ordre temporel; c'est le parfait économe, c'est l'homme d'ordre et d'activité par excellence, c'est le procureur idéal comme j'en souhaite à toutes nos maisons, c'est le bon confrère, toujours disposé à rendre tous les services, et dont je ne veux pas dire tout le bien que j'en pense, pour ménager sa modestie.

Pour être complet, il faut bien vous faire aussi la nomenclature de mes modestes travaux. Chargé spécialement par le R. P. Provincial de la direction de notre chapelle du Calvaire, où les œuvres sont nombreuses et le service public de plus en plus important, je ne puis, aussi souvent que d'autres, accepter des prédications hors de la maison; voici cependant celles qu'il m'a été possible de faire : retraite du Rosaire à l'église paroissiale de Montélimar, à la Congrégation des demoiselles d'Auriol; station de l'avent à la paroisse Saint-Martin; retraite à la Congrégation des demoiselles de Notre-Dame du Mont; aux dames de la colonie hivernale d'Hyères (Var), dans la chapelle des Sœurs de l'Espérance; carême de 1894 à la paroisse Saint-Adrien; mois de Marie à Notre-Dame du Mont; octave patronale de la Visitation, dans la même paroisse; retraite aux Mères chrétiennes, paroisse Saint-Lazare; aux Religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu, aux Sœurs de l'Espérance de Marseille, à celles de Notre-Dame de Lorette, au Prado;

triduum du Rosaire à la paroisse Saint-Théodore; triduum de l'adoration perpétuelle et station de l'avent dans la nouvelle cathédrale de Marseille; carême de 1895 à la paroisse Saint-Théodore; adoration perpétuelle à la Congrégation des demoiselles de la paroisse de Saint-Vincent de Paul; neuvaine du Saint-Esprit et du mois de Marie, dans la cathédrale de Perpignan; puis un nombre très considérable de sermons de circonstance, panégyriques, etc., dans les paroisses, sanctuaires, pèlerinages, chapelles de communautés, qu'il serait peu intéressant de citer en détail.

Voilà, mon bien-aimé Père, ce que vos enfants ont fait en dehors de la maison, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, selon la mesure de leurs humbles moyens. Permettez-moi maintenant de vous ramener dans l'intérieur de la communauté.

Vous savez, mon bien-aimé Père, que, pendant des années entières, la moitié de notre maison a dû être occupée, sur la demande de M^r l'évêque, par les écoles libres de filles. Il vous sera aisé de comprendre dans quel état ces huit cents enfants avaient mis les locaux qu'on leur avait abandonnés. Pendant ce même temps, la chapelle publique était sous les scellés. Lorsque les circonstances permirent enfin de rouvrir le Calvaire et de recouvrer toute notre demeure, il y eut immensément à faire pour tout remettre en un état convenable. Le R. P. DELPEUCH se mit promptement à l'œuvre, et son activité intelligente fit merveille, en quelques mois, le culte était rétabli avec décence, et les réparations urgentes étaient faites dans la maison. Grâce au concours de quelques amis généreux, il m'a été donné de compléter son œuvre. La grande cour d'entrée, le grand escalier, les parloirs, l'intérieur de la communauté ont pris un air de jeunesse qui n'a plus à redouter la mau-

vaise réputation, hélas! trop longtemps méritée, de douloureuse vétusté.

La chapelle du Saint-Sépulcre, la première occupée jadis par nos Pères après la célèbre mission de 1820 et avant la construction de l'église du Calvaire, a été aussi remise à neuf et ornée de statues artistiques qui complètent la belle collection de groupes déjà érigés précédemment. Le grand calvaire, élevé en 1820 par notre vénéré Fondateur, en souvenir de la mission qui avait remué toute la ville, a été à son tour relevé du délabrement navrant où l'avait réduit un long abandon. Aujourd'hui, grand calvaire et chapelle du Saint-Sépulcre sont devenus une des curiosités de Marseille, un lieu de pèlerinage aimé des âmes pieuses, qui viennent volontiers y faire le chemin de la croix pour les âmes du purgatoire, et il ne se passe pas de jour sans que des étrangers en voyage viennent les visiter. Le jeudi saint, la foule y est immense, au point qu'il nous faut faire appel à la police pour y rendre possible la circulation. Reprenant cette année une tradition chère aux Marseillais et abandonnée depuis l'exécution des décrets, nous avons célébré un chemin de croix solennel le vendredi saint, à 3 heures après midi, en plein air, autour de la croix monumentale du grand calvaire, au milieu des larmes d'un grand nombre et de l'émotion de tous.

Mais il fallait surtout travailler à rendre à notre gracieuse rotonde du Calvaire proprement dit sa splendeur des anciens jours. Rien n'a été négligé pour atteindre ce but; le chœur a été orné de peintures décoratives d'un grand effet et qui encadrent d'une façon vraiment triomphale la statue redorée de Notre-Dame de Bon-Secours. Le jour de l'inauguration a été une fête inoubliable. A peine une moitié de la foule accourue a pu trouver place dans notre église et dans les profondes tribunes qui en

décoraient tout le pourtour ; les grandes orgues, muettes depuis quatorze ans, avaient enfin été restaurées, et, sous les doigts de l'un des meilleurs organistes de la ville, emplissaient d'ondes harmonieuses notre belle coupole toute reluisante d'or et d'azur ; un chœur de plus de trente messieurs, tous artistes de choix, faisait entendre des motets religieux du plus saisissant effet. Le R. P. BOEFFARD, qui avait bien voulu descendre des hauteurs de Notre-Dame de la Garde pour expliquer à la foule le sens de ces belles solennités, parla comme jamais, lui qui parle toujours si bien ; et comme je passais dans les rangs pour la quête, une personne pieuse me dit d'un air ravi : « Mon Père, nous sommes au Ciel. » Ce qu'elle disait, tout le monde avait bien l'air de le sentir.

Cette fête était trop consolante pour demeurer isolée. Nous avons saisi l'occasion du jour de l'Immaculée Conception pour lui donner un pendant. Ce jour-là, ce fut même foule, même solennité musicale ; mais, de plus, une circonstance nouvelle ajouta à la joie de tous, en montrant de quelles amitiés précieuses notre communauté était honorée : l'office du soir fut présidé, en effet, par M. l'archiprêtre Lagorio, assisté de deux autres chanoines amis, et le sermon fut donné par le si regretté M^r Ricard, ce prélat si distingué, si universellement connu et estimé pour les beaux et nombreux ouvrages tombés de sa plume infatigable, ami toujours fidèle de notre Congrégation, et qui mourait peu de mois après en baisant la croix que lui présentait le R. P. GALLO, et en disant : « Je baise votre croix et, avec elle, celle de tous les Oblats que j'ai toujours aimés. »

Cependant, rien ne donne le goût des fêtes comme les fêtes mêmes. C'est pourquoi, le 5 mai dernier, jour du patronage de saint Joseph, à l'occasion de l'inauguration

de la statue et de l'autel, restaurés à leur tour, du saint époux de la Vierge immaculée, nous avons de nouveau convié notre public fidèle. Il est accouru comme de coutume, et, cette fois, c'est M. le chanoine Chazal, curé de la belle et importante paroisse de la Sainte-Trinité, ami personnel et compatriote du bon et à jamais regretté P. Joseph FABRE, l'un de nos fidèles parmi les plus fidèles dans le clergé marseillais, qui a bien voulu présider le salut solennel. Le costume du prédicateur montrait que le clergé régulier s'unissait au clergé séculier pour donner aux Oblats une marque publique d'union et de sympathie ; c'était, en effet, un Père Dominicain, le R. P. Mas, qui, dans un sermon admirable, a justifié une fois de plus la définition que l'on donne couramment de lui dans notre cité, où il est vénéré : un saint doublé d'un poète.

N'était-il pas à craindre que toutes ces fêtes un peu tapageuses n'éveillassent certaines susceptibilités ? J'en ai eu bien peur un moment. En effet, quelques jours avant les fêtes de Noël, on m'annonçait qu'un monsieur inconnu demandait à me parler. Je me présente, et le quidam me décline ses titres : commissaire de police de l'arrondissement. Comme je m'informais de l'objet de sa visite, il me demanda, à son tour, si j'avais l'intention de célébrer la messe de minuit. Je dois ajouter que, depuis l'expulsion de 1880, cette messe n'avait plus été dite, et que j'avais précisément la pensée de reprendre les traditions ; j'avais même annoncé cette intention en public à nos fidèles. J'eus donc un moment d'émotion facile à comprendre, mais qui ne fut que de courte durée, car, en apprenant mon projet que je lui avouai, M. le commissaire se contenta de m'indiquer, très poliment, la marche à suivre pour obtenir, du commissaire central, des sergents de ville chargés de prévenir tout

désordre. Le cher homme, successeur de celui qui avait jadis fermé les portes de notre église, n'était venu que pour assurer, dans cette même église, la liberté du culte. Qui oserait, après cela, nier l'esprit nouveau ? La messe de minuit fut célébrée au milieu d'une foule recueillie, avec des chants de Noël, une allocution de circonstance, une procession à la crèche, et cette fois, espérons-le, la tradition ne sera plus interrompue.

Nous n'avons pas seulement à remercier la police de la République ; notre reconnaissance doit remonter jusqu'à notre noble alliée la Russie ! Vous croyez que je plaisante, vous allez voir que rien n'est plus exact. Le 23 octobre 1893, l'amiral Avellan, commandant l'escadre russe envoyée par le czar pour saluer la France, revenait de Paris où on lui avait fait une réception enthousiaste. L'amiral, avec sa brillante escorte d'officiers, devait demeurer toute la journée dans la ville. Ordre avait été donné à toutes les paroisses de mettre toutes cloches en branle dès l'arrivée du train. Pourquoi la grande cloche des Accoules, qui n'avait rien dit depuis treize ans, ne profiterait-elle pas de cette occasion pour reprendre la parole, sous le couvert du patriotisme ? Les pivots furent graissés avec soin, et, à l'heure voulue, une foule aussi nombreuse qu'ahurie remplissait la place du Calvaire, le nez en l'air, le verbe haut, l'air réjoui, et contemplait le beau bourdon si longtemps inerte, et qui, maintenant, par la large baie du colossal clocher, se balançait avec grâce et, tour à tour, jetait au ciel ou laissait tomber vers la terre ses amples et sonores *mi bémol*. Après avoir si bien chanté la Russie, pourquoi n'aurait-il pas chanté aussi la Vierge immaculée ? Il n'y avait aucun empêchement ; aussi, deux heures plus tard, au coup de midi, la cloche sonnait l'angélus ; le soir, elle le sonnait encore, et, depuis lors, elle n'a plus cessé d'appeler

les fidèles à nos messes quotidiennes et à toutes nos cérémonies. C'a été un véritable événement dans notre quartier si peuplé, si démonstratif et si sympathique à nos pères. Je puis dire que le long silence des cloches avait été pour lui comme un silence de deuil, et que le retour de leurs joyeuses volées a été quelque chose comme les carillons d'alleluia du samedi saint, après le silence lugubre de la grande semaine. Et si vous pensiez que je force peut-être un peu la note, je me permettrais de prouver mon dire par le petit récit que voici. Donc, ce jour du 23 octobre, pendant que, pour la première fois depuis treize ans, le bourdon des Accoules chantait l'angélus, à quelques pas de là, les bonnes Sœurs hospitalières de l'Hôtel-Dieu prenaient leur repas en silence, indifférentes à la politique, à la triplice et à l'alliance franco-russe. En entendant la joyeuse sonnerie, les anciennes se poussaient le coude, échangeaient des regards ; l'histoire impartiale assure même que plusieurs, et des plus édifiantes, chuchotèrent quelques mots ; la lecture n'était plus écoutée, la lectrice n'était plus à la question ; bref, la supérieure, qui me racontait plus tard la chose, comprit qu'il n'y avait qu'un parti à prendre : délier régulièrement les langues par un *Deo Gratias* exceptionnel et payer le café à toute la communauté. Elle m'a même confié qu'elle a surpris plusieurs des doyennes laissant maladroitement tomber dans leurs tasses quelques larmes discrètes. Ne souriez pas trop de ces charmantes naïvetés, elles révèlent de bien bonnes âmes, elles disent combien le vieux Calvaire est demeuré populaire dans tous les cœurs.

A part ces occasions un peu exceptionnelles, les jours se suivent et se ressemblent ; c'est une succession ininterrompue d'offices, d'exercices publics, de réunions mensuelles et retraites annuelles de nos diverses œuvres,

toujours de plus en plus prospères : l'Association de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; l'Archiconfrérie de la Passion pour le soulagement des âmes du purgatoire, qui compte aujourd'hui plus de six mille membres répandus dans tout le diocèse ; la Confrérie du Sacré-Cœur, la dernière en date, mais qui compte déjà six cents membres, et qui nous fournit régulièrement notre plus bel auditoire mensuel, quand, à chaque dernier dimanche, les associés sont invités à venir faire acte de réparation pour les fautes commises dans le cours du mois, au pied de notre très gracieux autel du Sacré-Cœur. J'ajouterai, pour être complet, les confessions très nombreuses entendues par nos Pères, la visite assidue aux malades, et, en général, tout le labeur exigé par la population nombreuse sur laquelle nous rayonnons, étant donné l'éloignement relativement considérable des paroisses avoi inantes. La même force des choses nous met aussi en relations continuelles avec les communautés, cloîtrées ou actives, qui recourent à nous pour les prédications dans leurs chapelles ou pour les confessions de leurs religieuses. Un grand nombre de ces couvents, fondés, resuscités ou protégés, à leur berceau, par notre vénéré Fondateur, par le R. P. TEMPIER ou par le R. P. Joseph FABRE, alors vicaires généraux du diocèse, ont reporté sur nous la filiale reconnaissance qu'ils ont vouée à leurs premiers bienfaiteurs, et nous demandent à l'envi pour leurs fêtes et pour leurs retraites annuelles. C'est aussi à ces ineffaçables souvenirs laissés par nos anciens Pères que nous devons nos rapports amicaux avec les membres du clergé diocésain, surtout ceux qui ont été formés au grand séminaire pendant que nos Pères en avaient la direction. Je puis bien le dire, puisque c'est à ce motif et non à notre valeur personnelle que nous le devons, parmi les communautés de religieux du diocèse, qui possèdent

toutes des hommes auxquels nous ne songeons pas à nous comparer et parmi lesquels nous comptons bien d'excellents amis, aucune n'est aussi souvent invitée par le clergé des paroisses à prêcher stations, fêtes ou retraites, et nous en ferions bien davantage si le manque de sujets ne nous forçait à refuser plus encore que nous n'acceptons. Je sais que je réjouis votre cœur de Père en constatant ici ce fait consolant. Nous comprenons, du reste, à quoi cela nous oblige. Autrefois, quand un chevalier descendait dans la lice pour y combattre en un tournoi, un héraut d'armes lui criait : « Souviens-toi de tes ancêtres, du sang qui coule dans tes veines, et ne forligne pas ! » Avec la grâce de Dieu, nous nous souviendrons de ce que firent ici nos premiers Pères, nous nous rappellerons que noblesse oblige, et nous ne forlignerons jamais !

Vous voyez, mon très révérend Père, que, si notre vie est moins accidentée d'allées, de venues, de voyages apostoliques que celle de nos Pères de telle ou telle autre maison, elle n'en est pas moins occupée dans son absorbante monotonie. Cette monotonie même est une fatigue de plus, et toutes les occasions nous sont bonnes quand il nous est permis de changer un instant de milieu. C'est ainsi que vous auriez pu nous voir tous, Pères et Frères, au mois de juillet dernier, abandonner maison et chapelle, monter gaiement en un vaste omnibus et prendre la clef des champs pour deux journées entières, heureux comme des écoliers en vacances ; oh ! mais des écoliers bien raisonnables ! La preuve, c'est que nous allions tous ainsi en pèlerinage vers la grande patronne de la Provence, la sainte amie de Notre-Seigneur, sainte Madeleine, dans sa grotte de la Sainte-Baume. Reçus fraternellement par les Pères Dominicains de l'hôtellerie, au pied de la sainte montagne, nous y passions la nuit, et,

le lendemain matin de bonne heure, tous nous gravissions le rude sentier de la forêt magnifique qui s'étend entre la plaine et la grotte de la Pénitence, véritable trou du rocher creusé par Dieu pour cette pure colombe qui, pendant trente années, devait y chanter son repentir et son amour. Après la sainte messe, que nous célébrâmes tous aux divers autels élevés dans la grotte, une allocution nous fut adressée avec beaucoup de charme et d'onction par un bon Père dominicain dont le nom nous est particulièrement cher, car il est le propre frère de notre vénéré archevêque de Colombo, M^{re} MÉLIZAN; puis nous reçûmes la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Nos dévotions terminées, nous nous retrouvions tous, vers midi, à un point convenu de la forêt, pour le repas, qui fut plein d'entrain et d'appétit. Le Père économe avait bien fait les choses; il nous montra, ce jour-là, qu'on peut être à la fois économe et libéral. Le retour fut plus joyeux encore que le départ, et le soir tout le monde rentrait à Marseille, prêt à se remettre au labeur, après ce repos rapide du corps et du cœur.

C'est aussi une de nos joies et de nos distractions précieuses que le fréquent passage de ceux de nos Pères ou des amis de la Congrégation qui veulent bien, à raison de la position géographique de Marseille, nous demander l'hospitalité. Dans la période qu'embrasse ce compte rendu, nous avons reçu plusieurs hôtes illustres autant que chers et vénérés. Au mois d'octobre 1893, c'était M^{re} MÉLIZAN qui venait nous réjouir de sa visite, trop rapide, et que nous accompagnions à bord du *Yarra*, où il s'embarquait, le 29, pour aller prendre possession de son nouvel archidiocèse de Colombo. Quelques jours après, c'était M^{re} PASCAL, évêque de Prince-Albert, qui venait présider notre fête de la Toussaint et qui, le lendemain, voulait bien donner le sacrement de la Confir-

mation, dans notre chapelle intérieure, à une pauvre jeune femme de trente ans, païenne involontaire et inconsciente, à qui j'avais eu la consolation de conférer, dans la même journée, la semaine précédente, les sacrements du Baptême, de la sainte Eucharistie et du Mariage. Presque en même temps, nous recevions M^{re} JOULAIN, tout récemment sacré évêque de Jaffna, et qui partait le 12 novembre pour occuper son siège.

La présence simultanée de ces deux derniers prélats ne contribua pas peu à rehausser une cérémonie qui fut aussi une bien douce consolation pour nos cœurs d'Oblats. M. le chanoine Chazal, curé de la paroisse de la Trinité, avait eu la pensée d'inviter tous les anciens élèves et amis du regretté P. Joseph FABRE à un service anniversaire célébré dans son église paroissiale. Le jour venu, on put voir combien étaient demeurés vivants les souvenirs. Au milieu de l'église, toute recouverte de riches tentures de deuil, un superbe catafalque était dressé. La grand'messe fut chantée par M. le vicaire général Blancard; un autre vicaire général, M. Payan d'Augéry, assistait au chœur; sur des fauteuils préparés, M^{re} PASCAL et M^{re} JOULAIN; en face, M^{re} Antoine Ricard en *manteletta*. Dans le sanctuaire, vingt Oblats, dont deux envoyés d'Aix par le R. P. GARNIER, des religieux Capucins, Bénédictins, des Pères du Saint-Sacrement, etc.; dans la nef, des religieuses de tous les ordres, un nombre considérable de fidèles; mais surtout, j'aime à rappeler combien était grand le nombre des anciens élèves du vénéré défunt, chanoines, curés de la ville ou de la banlieue, et dont la présence était une preuve nouvelle et significative de l'affection inaltérable conservée au Père disparu, mais non oublié, et de l'amitié persévérante conservée à ses Oblats. Bien des prêtres, empêchés par leur devoir d'assister à ce service, ont eu la délicate

pensée de m'envoyer des lettres de sympathique regret, et ont ainsi augmenté la dette de notre reconnaissance. Le soir de cette journée à la fois triste et belle, j'écrivis à M. le chanoine Chazal une lettre de reconnaissance au nom de toute la Congrégation dont je croyais pouvoir me faire l'interprète ému, et je vous envoyai en même temps à Rome, où vous étiez, mon très révérend Père, le récit de cette cérémonie funèbre, dont le caractère a dû vous être particulièrement précieux.

Ceci se passait le 6 novembre. Le 30 du même mois, c'est vous-même qui nous arriviez de Rome. Vous ne m'accuserez pas d'être un flatteur si je vous dis qu'aucune visite ne nous a réjouis autant que la vôtre. Mais pourquoi êtes-vous demeuré si peu avec nous, mon bien-aimé Père? C'est à peine si vous avez pu présider, le samedi 2 décembre, dans un repas de famille, vos deux communautés de Marseille, réunies dans les agapes fraternelles que nous a offertes le bon P. GIGAUD en sa ravissante résidence de Notre-Dame de la Garde; puis, le lendemain dimanche, recevoir à notre modeste table, au Calvaire, M^{re} l'évêque de Marseille et les vicaires généraux, qui avaient bien voulu partager notre joie de vous posséder parmi nous. Hélas! le soir même, vous nous quittiez, non sans avoir donné à tous une parole fortifiante et l'espérance d'un prochain retour.

Je ne puis, à mon regret, que noter, sans détails, le passage de tant d'autres Pères qui nous ont visités, et qui tous ont apporté leur rayon de joie à leurs frères de Marseille. Qu'ils sachent bien que la maison du Calvaire, fidèle à ses vieilles traditions, se fera toujours un bonheur et un honneur d'être la maison hospitalière par excellence, que tous y sont les bienvenus et les désirés et qu'à leur départ, ce n'est pas à eux, mais à nous, qu'il appartient de dire merci!

Hélas! une de ces visites fraternelles eut un lugubre dénouement; je veux vous parler de celle que nous faisions, l'année dernière, le bon P. PONS-ARTUREL, de la maison de Notre-Dame de Bon-Secours. Le R. P. Provincial l'avait autorisé à venir à Marseille pour y conférer le baptême à une petite nièce. La cérémonie s'accomplit, en effet, au milieu de la joie de tous, dans la belle église paroissiale de Saint-Vincent de Paul. Mais il sera toujours vrai de dire avec l'Esprit-Saint : *Extrema gaudii luctus occupat*. Peu de jours après cette gracieuse fête de famille, le cher Père fut atteint presque soudainement d'une fluxion de poitrine, bientôt convertie elle-même en congestion cérébrale.

Dès le premier instant, le mal apparut sans remède. Bien qu'il fût alors chez ses parents, nos Pères se succédèrent sans interruption, jour et nuit, auprès de lui. Le plus triste était que le mal, ayant son siège au cerveau, rendait impossible la réception des sacrements. Mais la Vierge immaculée ne pouvait vouloir consentir à ce qu'un de ses Oblats fût privé de cette grâce suprême. En effet, en ce moment plein d'angoisse, un excellent ecclésiastique, ami de la famille, étant venu visiter le malade, l'une des sœurs de ce dernier lui exprimait combien elle serait résignée si Dieu lui enlevait son frère, mais combien elle regardait comme au-dessus de ses forces de le voir mourir sans recevoir la sainte communion. Le pieux prêtre lui dit : « Mademoiselle, ayez confiance, je crois pouvoir vous promettre que vous serez exaucée. » Et il partit. Où allait-il? Auprès d'une sainte personne infirme et vouée à des douleurs intenses; il lui demanda d'offrir ses souffrances de la journée pour obtenir à un mourant la grâce des dernières consolations. L'héroïque malade le promit et Dieu fit bon accueil à son sacrifice. Le lendemain, vers 4 heures du matin, tout à coup le

père reprend sa connaissance ; pendant trois heures, il l'eut pleine et entière, durant lesquelles il put se confesser, recevoir le saint viatique, l'Extrême-Onction et offrir généreusement le sacrifice de sa vie. Puis le mal impitoyable enveloppa de nouveau de ténèbres cette intelligence qui ne devait plus se réveiller que devant son juge. Ce jour-là même, 15 mai 1894, à midi, je me trouvais seul avec la mère du mourant auprès de sa couche, quand nous nous aperçûmes simplement qu'il avait cessé de respirer. Notre-Seigneur et sa Sainte Mère, qui lui donnèrent cette marque presque miraculeuse d'amour quelques heures avant sa mort, auront bien reçu là-haut le vaillant missionnaire qui, à peine âgé de trente-six ans, avait su remplir déjà la mesure de ses mérites : *consummatus in brevi explevit tempora multa*. Cette consolation suprême, sa famille si chrétienne était capable de la comprendre, elle qui n'avait que deux fils, morts tous deux dans la Congrégation, l'un comme novice, en juillet 1880, l'autre comme religieux Oblat.

Tels sont, mon très révérend et bien-aimé Père, les principaux événements qui ont marqué notre vie depuis les derniers dix-huit mois. S'il est vrai que les peuples heureux n'ont point d'histoire, nous allons passer à vos yeux pour des gens heureux, car la nôtre, vous le voyez, n'est pas très compliquée.

Veuillez nous bénir tous et agréer l'hommage de ma respectueuse et toute filiale affection en N.-S. et M. I.

A. V. Roux, o. m. i.

VARIÉTÉS

I

LA SAVOYARDE

C'est en 1888 que le R. P. Besson, Oblat de Marie Immaculée et alors chapelain du Vœu national, conçut l'idée de la *Savoyarde*. Originaire de la Savoie, le P. Besson voulut que son pays, cher à tant de titres au Sacré-Cœur, eût une part glorieuse dans le monument du repentir et de la charité de la France. Personne n'avait encore songé au bourdon de la basilique ; le Père eut la pensée de signaler ce but à la générosité de ses compatriotes. L'archevêque de Chambéry, M^{sr} Leuillieux, fit l'œuvre sienne, et, le 29 janvier 1889, fête de saint François de Sales, ouvrit une souscription.

Quelques mois plus tard, le 17 octobre, fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie, la commande de la cloche était faite à deux fondeurs, à deux artistes chrétiens de la Savoie, MM. Paccard. D'après le contrat, le bourdon devait peser au moins 16000 kilos et donner le *contre-ut grave*.

L'un des nôtres a raconté dans le *Bulletin du Vœu national* l'histoire de la *Savoyarde*, et fait sa description. Nous extrayons de ce très intéressant travail les passages suivants :

« Le 13 mai avait été le jour fixé par M^{sr} Leuillieux pour l'importante opération de la coulée. Le feu est à la fournaise depuis vingt-quatre heures. Tout est prêt. La foule arrive. On sent que le moment solennel est venu.

Aussi tout le monde est dans l'attente. Le silence règne dans l'assemblée, l'anxiété se lit sur les visages. Seuls, les fondeurs sont pleins de confiance, parce que la prière les soutient.

« Au signal donné par l'Archevêque, M. Paccard donne un dernier coup de bélier. Le tampon s'enfonce, le métal s'échappe aussitôt comme un fleuve de feu et court se précipiter dans le moule, sous les yeux des prélats vivement impressionnés (1) et sous la protection des statues du Sacré-Cœur et de Notre-Dame des Victoires, arrivées exprès de Paris et placées à l'entrée du moule.

« Pendant neuf minutes, le métal s'engouffra sans bruit. A la dixième minute, on entendit les clapotements du métal arrivant à la hauteur des anses. Ensuite deux jets d'air embrasé, jaillissant en flammes étrangement nuancées, comme deux rayons de gloire, à la hauteur de plus d'un mètre, annonçaient la fin de l'opération.

« C'était fini, en effet. L'Archevêque entonna alors le cantique d'action de grâces que toute l'assistance continua avec transport. Pendant ce temps, MM. Paccard, suivis du personnel de leur fonderie, couverts de poussière, ruisselants de sueur, s'avancent et viennent se jeter à genoux devant Sa Grandeur, pour lui donner l'assurance de la parfaite réussite de la coulée et lui demander sa bénédiction. « Monseigneur, lui disent-ils, c'est fait, daignez nous bénir. » L'Archevêque les bénit avec effusion, pendant que la foule applaudit à cette démonstration de piété toute spontanée. Patrons et ouvriers pleuraient de joie et de reconnaissance ; la *Savoyarde* était réussie.

« Si on la considère au point de vue purement artis-

(1) Outre l'archevêque de Chambéry, étaient présents à la solennité : M^{sr} Isoard, évêque d'Annecy, et M^{sr} Luch, évêque d'Aukland (Nouvelle-Zélande), le R. P. VOIRIN, supérieur des chapelains de Montmartre.

tique, on demeure ébloui en présence de ce travail aussi harmonieux dans son ensemble que gracieux dans ses détails. On l'a dit avec raison : la *Savoyarde* est un immense bijou, enrichi de dentelles. Vue de loin, on ne sait ce que l'on doit admirer davantage, de la grandeur de ses proportions, de la correction de ses lignes, de la pureté de sa forme, de la grâce de ses contours.

« Mais quand, de l'ensemble, on passe aux détails, on est ébloui en présence de tant de dessins, de rinceaux, d'arabesques si savamment distribués et si finement rendus. On voit bien que les artistes, exercés à ne faire que des travaux achevés, ont voulu faire du bourdon du Sacré-Cœur leur chef-d'œuvre, et y imprimer le cachet de leur génie vraiment chrétien, car il faut du génie pour exécuter une pièce comme la *Savoyarde*.

« Nous ne demanderions pas mieux que de donner une idée aussi complète que possible de la royale parure de cette cloche ; mais nous sommes obligés d'avouer que cette tâche, qui irait si bien à un dessinateur de marque, est au-dessus de nos forces. Qu'il nous suffise donc de présenter au lecteur une esquisse rapide ou plutôt une simple nomenclature des ornements qui la décorent.

« 1° Au point coudé des anses ou colombettes, qui forment comme le diadème de la *Savoyarde*, apparaît l'image du Sacré-Cœur, environné d'épines. Ce premier dessin n'est pas autre que le blason même dont parlait saint François de Sales, quand, en 1611, écrivant à sainte Jeanne de Chantal, il lui disait : « Dieu m'a fait connaître
« que notre Maison de la Visitation est, par sa grâce, assez
« noble et assez considérable pour avoir droit à ses armes,
« son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ai donc pensé
« qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur
« percé de deux flèches, enfermé dans une couronne
« d'épines. Ce cœur aura une croix placée dans l'encla-

« vure et le surmontera... » On ne pouvait choisir meilleur sujet pour orner le front des colombettes.

« 2° Sur la plate-forme de la cloche les artistes ont disposé une frise dans le plus pur style du douzième siècle. Ce dessin si beau et si bien réussi ne sera aperçu qu'autant que le visiteur se placera au-dessus de la pièce.

« 3° Autour du cerceau ou partie arrondie de la cloche apparaît une couronne composée de palmes imitées des palmes grecques, qui enlacent des cœurs alternant avec elles. Nous laissons le public juge de l'effet produit.

« 4° Plus bas, comme pour faire appui à la couronne supérieure, court un léger bandeau formé de petites roses juxtaposées. C'est délicat comme un bijou.

« 5° C'est de ce point que partent les cordons encadrant l'inscription due à la plume du R. P. BONNET, Paul, Oblat de Marie Immaculée :

AN : MDCCCLXXXVIII
LEONE XIII P : M
QVINQVEGENARIA SOLEMNIA SACERDOTII SVI AGENTE
ME FRANCISCAM MARGARITAM A SACRATISSIMO CORDE CHRISTI JESV
NVNCVPATAM
CLERVS PROCERES POPVLVSQUE SABAVDIÆ
PRÆEVNTE FRANCISCO ALBERTO LEVILLIEVX
ARCHIEPISCOPO CAMBERIENSI
CVM EPISCOPIS PROVINCIÆ
ÆRE COLLATO
DEDERVNT
PIETATIS IN DIVINVM COR MONVMENTVM
VRBI GENTI ORBI VNIVERSO
E SACRO VERTICE INGEMINATVRAM PER SÆCULA
VIVAT JESVS

« L'an 1888, au cours des solennités du jubilé sacerdotal du Souverain Pontife Léon XIII, moi, François-Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus, sur l'initiative de François-Albert Leuillieux, archevêque de Chambéry,

« avec le concours des évêques de la province, aux frais communs du clergé, des grands et du peuple de la Savoie, j'ai été offerte en don comme témoignage de piété envers le divin Cœur, pour redire à travers les siècles, du haut de la sainte colline, à la ville, à la nation, au monde entier : Vive Jésus ! »

« Cette inscription, vrai modèle du genre, touche à une nouvelle frise que nous n'essayons pas de décrire, mais qu'il faudra voir sur place et de près pour se faire une idée du travail de gravure.

« 6° Nous arrivons à la partie lisse qui laisse voir : 1° la croix accostée à droite des armes de Sa Sainteté Léon XIII et, à gauche, de celles de M^{sr} Leuillieux ; 2° Notre-Dame de Myans, rayonnant entre les armes du cardinal Guibert à droite et celles du cardinal Richard à gauche ; 3° les armes de Paris, flanquées de l'image de saint Denys à droite et de sainte Geneviève à gauche ; 4° les armes de Chambéry avec saint François de Sales à droite et sainte Jeanne de Chantal à gauche. Entre saint François de Sales et les armes du cardinal Richard, on voit saint Anselme, docteur. Entre les armes du cardinal Guibert et sainte Geneviève, on distingue saint Bernard de Menthon, avec son costume de l'époque. Entre saint Denys et les armes de M^{sr} Leuillieux, on aperçoit saint Anthelme de Chignin. Enfin, entre les armes de Sa Sainteté Léon XIII et sainte Jeanne de Chantal, on remarque saint Pierre de Tarentaise. Cette partie de la cloche offre un coup d'œil ravissant.

« 7° La partie lisse ou *panse* de la cloche est fermée au bas par la galerie des blasons. C'est, sans contredit, l'ornement le plus compliqué et, par le fait, le plus riche de la *Savoyarde*. Le dessin tout entier mesure en hauteur 50 centimètres. Il se compose d'arcades dont les retombées reposent sur trois colonnes groupées. Chaque arcade

encadre un des trente blasons redisant, en leur langage héraldique, toute l'histoire de la noble Savoie venue librement à la France et lui gardant sa fidélité. Citons celui des RR. PP. Oblats de Marie avec leur devise : « Allez évangéliser les pauvres. »

« Enfin, pour achever cette simple énumération, nous ferons remarquer qu'entre la *batterie* et la *pince* court une frise de 15 centimètres de haut, composée de feuillages, contenant de distance en distance une croix rayonnante et nimbée. »

La *Savoyarde* est la plus grosse cloche de France ; par l'harmonie de ses proportions et la perfection de ses détails, elle est la plus belle du monde.

« Parmi les plus gros bourdons, qui ont cependant de la valeur, conclut notre confrère, il n'en est aucun qui donne la note correspondante à son poids, mais ils rendent ce que l'on appelle des notes de *hasard*. La *Savoyarde* seule a la gloire de donner sa note *précise*, correspondant à son poids, et annoncée à l'avance, sans que l'on ait eu à toucher à sa surface. Éclatante comme un bijou à l'extérieur, elle est restée noire à l'intérieur, parce qu'on se serait bien gardé de lui donner un coup de lime.

« Si à tous ces titres incontestables nous ajoutons l'ornementation dont les anciens bourdons sont totalement dépourvus, et qui fait de la *Savoyarde* une dentelle de bronze par son côté extérieur, on est en droit de conclure qu'elle est, à tous les points de vue, la plus belle cloche qui ait été faite jusqu'à ce jour. Elle est la plus grande, la plus riche, la plus harmonieuse qui existe en France. Elle est la reine des cloches du monde. Nous ne pouvons que nous en réjouir : c'est la cloche du Sacré-Cœur ! »

C'est le 16 octobre que le Comité de la Basilique recevait à Montmartre le bourdon que la Savoie offre au Sacré-Cœur. La *Savoyarde* était partie des ateliers de

MM. Paccard le 4 octobre, et était arrivée à Paris, à la gare de la Chapelle le 11 octobre. Le jour du transport à la Basilique fixé, on procéda, la veille, au pesage de la cloche qui donna 18835 kilogrammes sans le battant ni les pièces accessoires, ceux-ci d'un poids d'environ 8000 kilogrammes.

Le pesage terminé, la *Savoyarde* fut placée sur le camion. On le dirigea sous un treuil à vapeur d'une force de 20000 kilos. Soulevée par quatre câbles pouvant porter chacun 10000 kilos, l'immense cloche s'éleva et resta suspendue dans l'espace. « La foule applaudit, écrit la *Semaine religieuse de Paris* ; M. Paccard soulève des deux mains une poutre dont il fait prendre l'autre extrémité par deux hommes. On met la poutre en branle et on en frappe fortement le flanc de la *Savoyarde*. Une voix s'élève, lente, grave ; elle domine tous les cris de la foule par la sonorité de son timbre.

« C'est en vain que M. Rauline donne l'ordre de faire rouler le treuil dans la direction du camion qui doit recevoir la *Savoyarde* ; M. Paccard, avec un enthousiasme d'artiste, balance toujours sa poutre et frappe les parois de la cloche. Sous les coups redoublés, l'intensité du son grandit, et les vibrations ondulent au-dessus des têtes qui se sont découvertes. »

Le lendemain, à 4 heures du matin, un attelage de vingt-huit chevaux met en marche la *Savoyarde*. Un chariot de sable précède le cortège ; vingt-quatre porteurs de torche escortent les chevaux ; les agents de police entourent le camion.

« Ce fut un spectacle grandiose, dit l'un des plus grands journaux de Paris, lorsque, dans la rue obscure, on vit l'immense cloche, dominant la foule sur son char et reflétant les lueurs des torches enflammées, emportée par l'effort puissant des chevaux. Le piétinement des bêtes,

le roulement du camion forment un bruit sourd et formidable ; toutes les fenêtres s'ouvrent et les habitants de la rue de la Chapelle, surpris dans leur sommeil, se montrent dans le négligé des toilettes de nuit. »

A six heures, la *Savoyarde* arrivait triomphalement, au trot des chevaux, à la Basilique. Outre plusieurs membres du Comité, et à leur tête le R. P. LÉMIUS, supérieur, et M. Rohault de Fleury, on remarquait dans l'assistance notre T. R. P. Général, le R. P. AUGIER, assistant général, le R. P. BESSON, promoteur de la *Savoyarde* ; plusieurs autres Pères ; M. le curé de Montmartre et un grand nombre de prêtres ; les représentants de la presse et de nombreux photographes.

Voici les deux procès-verbaux qui ont précédé et suivi la livraison de la cloche du Sacré-Cœur.

Le premier a trait à la réception, à la pesée et au transbordement de ladite cloche.

L'an mil huit cent quatre-vingt-quinze, le quinze octobre, à trois heures de l'après-midi, en la fête de sainte Thérèse, se sont réunis à la gare des marchandises de la Chapelle-Paris pour prendre livraison de la *Savoyarde* expédiée par MM. Paccard, fondeurs à Annecy-le-Vieux, et arrivée le jour même à la gare : Le R. P. LÉMIUS, supérieur des Chapelains de la Basilique de Montmartre, accompagné des RR. PP. DELPEUCH, PELISSIER et BESSON, Oblats de Marie immaculée ; MM. Rohault de Fleury, secrétaire général de l'œuvre du Vœu national, La Caille, trésorier de l'œuvre, délégués du Comité, assistés de MM. Rauline, architecte de la Basilique ; Chaux, vérificateur ; Moreau, sous-inspecteur, et de Maupassant, lesquels, en présence de MM. Georges et Francisque Paccard, fondeurs,

Ont procédé à la réception, à la pesée et au transbordement de ladite cloche par les soins du personnel de la gare et des charpentiers de l'œuvre.

Les susnommés ont d'abord reconnu le parfait état de la cloche ; ils ont ensuite assisté aux différentes constatations nécessitées par l'écart existant entre le poids déclaré par MM. Paccard à la Compagnie du chemin de fer et celui résultant de la pesée faite au moment de l'arrivée par les employés de la gare.

Il est résulté de ces vérifications que la cloche pèse 18 835 kilos, défalcation faite du poids du wagon et de celui des accessoires, le battant 850 kilos, la hune et les armatures 6530 kilos, ce qui fait un total de 26 215 kilos.

Ces opérations préliminaires achevées, le wagon supportant la cloche a été amené sous une des grandes grues de la gare ; près de lui était le camion spécial fourni par M. Magnin, entrepreneur de transports ; les élingues ayant été ensuite passées dans les oreilles de la cloche et le crochet de la grue, et le chef mécanicien ayant ordonné la mise en marche, la cloche s'est élevée lentement aux applaudissements de la foule, qui avait envahi la gare et, quelques minutes après, a été déposée sans encombre sur le camion destiné à la recevoir.

Et à six heures du soir, tout étant terminé, les soussignés se sont retirés et ont dressé de tout le procès-verbal signé par chacun d'eux.

Fait à Paris, le 15 octobre 1895.

Ont signé : J.-B. LÉMIUS, ROHAULT DE FLEURY, LA CAILLE, CHAUX et MOREAU, PELISSIER, DELPEUCH, BESSON.

Le lendemain, les mesures si bien prises de la veille permirent de donner le signal du départ de la gare dès 3 h. 40, comme il conste par le procès-verbal ci-joint :

Le seize octobre mil huit cent quatre-vingt quinze, en la vigile de la Bienheureuse Marguerite-Marie, nous, soussignés : J.-B. LÉMIUS, Oblat de Marie immaculée, supérieur des chapelains de la Basilique de Montmartre, accompagné des RR. PP. DELPEUCH et BESSON, chapelains de ladite Basi-

lique du Vœu national, nous sommes transportés à trois heures et demie du matin à la gare des marchandises de la Chapelle où se trouvaient déjà réunis M. le chef de gare et ses sous-chefs, MM. Paccard, fondateurs à Annecy-le-Vieux ; M. Magnin, entrepreneur de transports ; M. Rauline, architecte de la Basilique, etc.

Nous avons ensuite assisté au départ ordonné pour quatre heures du matin (délai extrême indiqué par la Préfecture de police) et effectué à trois heures quarante, du camion supportant la Savoyarde, et, par les rues de la Chapelle, du Faubourg-Saint-Denis, Lafayette, Magenta, Barbès, Ordener, Damiéromont et Lamarck, nous sommes arrivés à six heures un quart devant le portail principal de la basilique.

Le camion était traîné par vingt-huit chevaux et accompagné par plusieurs brigades de gardiens de la paix, conduites par l'officier de paix de l'arrondissement.

Il a été reçu par le R. P. Supérieur et les chapelains du Vœu national, MM. Rohault de Fleury, secrétaire général, et La Caille, trésorier de l'œuvre, délégués du Comité, et immédiatement transporté dans l'enceinte du chantier.

Les personnes présentes, en tête desquelles M. le curé et les vicaires de Saint-Pierre de Montmartre, ainsi que les chapelains, se sont fait un honneur de haler sur les moufles et les treuils qui faisaient mouvoir la cloche pour la hisser sur la charpente destinée à la recevoir provisoirement.

L'opération était terminée à dix heures du matin.

Fait à Paris, le 16 octobre 1895.

Ont signé : J.-B. LÉMIUS, ROHAULT DE FLEURY, LA CAILLE et RAULINE, CHAUX, MORREAU, MAUPASSANT, DELPEUCH, PÉLISSIER, BESSON.

Ajoutons que lorsque la voix de la *Savoyarde* se fait entendre, nous en percevons très distinctement les sons dans nos cellules de la rue de Saint-Petersbourg, et malgré tous les bruits de la capitale. Ces notes douces et sonores produisent un effet saisissant.

II

CHAPELLE DU SCOLASTICAT DE LIÈGE

Nous lisons dans la *Gazette de Liège* :

Il y avait foule, mardi 17 septembre, bien avant 4 heures, autour de l'ancien casino du Beau-Mur, et surtout de la partie du jardin de l'établissement des RR. PP. Oblats de Basse-Wez, où Monseigneur de Liège allait venir bénir et poser la première pierre de la nouvelle église Saint-Lambert.

Des mâts décorés de joyeuses banderoles et de blasons du Saint-Père et de la Belgique, de la ville de Liège et de son évêque, de la congrégation des Oblats et des saints qu'elle honore le plus, mâts reliés l'un à l'autre par des festons flottants, dessinent à tous les yeux les contours de la future église, avec son vaisseau à trois nefs pour les fidèles, son transept pour la communauté, son chœur entouré de cinq chapelles absidales. C'est à l'avant de ce chœur que s'élèvera le maître-autel, dont une croix — de bois, comme la liturgie le prescrit, en souvenir du bois sacré du Calvaire — marque déjà l'emplacement.

Prêtres, religieux, religieuses, notabilités du quartier, de la ville et des environs, dames aux claires toilettes, ouvriers en habits de travail, s'amassent autour de l'enceinte, se groupent aux fenêtres des habitations ou des ateliers voisins, s'étagent de la plus pittoresque façon sur la côte montueuse de l'ancien parc, le long du petit chemin de fer qui doit descendre les matériaux des hauteurs de la Chartreuse ; ils occupent même, aux abords de la maison, les escaliers et jusqu'à l'échine complaisante des lions de pierre qui gardent l'entrée, ou les arbres des environs.

Avec son aspect de fête et ces drapeaux de l'Eglise ou de la Patrie arborés de-ci, de-là, sous ce ciel doux et pur, à la lumière d'un gai soleil qui bientôt ne se couchera plus qu'en décorant de l'illumination rougeâtre de ses rayons du soir la

façade des deux tours d'un nouvel édifice, cette assemblée et cet ensemble offrent vraiment un beau tableau.

Voici que retentissent les chants sacrés. Le cortège sacerdotal a quitté la chapelle provisoire des Oblats, installée dans une ancienne salle de fêtes mondaines, et voilà que, précédés de la croix victorieuse, une centaine de religieux de cette seule maison, missionnaires d'hier ou de demain — et, confondu dans leurs rangs, celui-là même qui vit, enfant, à Pontmain, la Vierge lui apparaître — conduisent dans l'enceinte du futur sanctuaire, au milieu des témoignages de respect d'une foule pieuse, l'évêque successeur de saint Lambert.

Monseigneur, assisté de M. le chanoine Lucas, procède d'abord à la bénédiction de l'eau; puis vient cette succession si touchante de prières du pontife et de chants du chœur, qui toujours s'applique si heureusement aux circonstances les plus diverses.

Les plus jeunes des missionnaires ont déjà préparé de leurs mains les matériaux du nouveau temple : les pierres et murailles d'une partie des fortifications déclassées de cette citadelle de la Chartreuse, qui joint, par les hauteurs, au jardin des PP. Oblats, ont été vendues aux constructeurs de la maison de Dieu, et ces jeunes gens ont employé leurs vacances à tirer de ces bastions condamnés, pour en faire les assises du nouveau Saint-Lambert, les blocs les plus solides — ces blocs parmi lesquels se rencontrent des dalles mêmes de l'ancienne cathédrale.

Jugez après cela s'ils ont le droit de chanter de tout cœur, comme le veut la liturgie, allusion à l'œuvre générale de l'Eglise, application matérielle ici de la parole sacrée : que la pierre dédaignée et rejetée par les édificateurs va devenir la pierre angulaire du monument sacré ! Comme c'est aussi du fond de l'âme qu'ils doivent, ces continuateurs de l'œuvre des apôtres, des martyrs, des docteurs et des confesseurs, répéter dans les litanies des Saints les appels à la protection de tous leurs plus illustres modèles !

Ah ! sur toutes les plages où ils se répandront bientôt,

qu'il soit toujours pour eux un réconfort, le souvenir de ces prières solennelles du 17 septembre, par lesquelles ils appelaient sur ce lieu, et dans le rayon de son action, la conservation de la paix, les grâces du ciel, avec l'éloignement des fléaux de la terre !

Quant à nous, c'est la liturgie de cette bénédiction qui nous le rappelle aussi : *Nisi Dominus custodierit civitatem...* si ce n'est le Seigneur et les œuvres de Dieu qui gardent la cité, c'est en vain que tous ses chefs s'emploieront à la défendre. Ses plus sûrs remparts, ce seront toujours ses églises.

La première pierre de celle-ci, apportée sur un brancard fleuri, a reçu la consécration prescrite : un vase de verre recueille les médailles commémoratives du Sacré-Cœur, de la Vierge, de saint Lambert, de saint Hubert, de saint Joseph, de saint Benoît, de saint Michel, de Léon XIII et de Léopold II. On y joint l'image du vénéré fondateur des PP. Oblats, et le procès-verbal, signé de M^{sr} l'Evêque, du P. GANDAR, supérieur, du P. DELOUCHE, procureur, du P. THÉVENON, de M. le chanoine Léon Dubois et de M. le doyen Schoolmesters. Ce vase est scellé dans la pierre, à l'aide des sceaux de l'Evêque.

La cérémonie s'achève alors par les bénédictions qu'en suivant les contours du futur monument, l'évêque répand partout où s'élèveront ses murailles.

Cette pose de première pierre d'un nouveau temple de saint Lambert, au jour anniversaire de sa mort d'il y a douze siècles, et en remplacement du monument détruit il y a cent ans ; ce temple, devenu nécessaire, érigé aux lointains confins d'une ville qui, née de cette mort, s'est si largement développée autour du tombeau du martyr, a dû sa prospérité à la civilisation chrétienne implantée par lui en ces lieux sauvages et arrosés de son sang ; le souvenir, plus politique sans doute, mais non moins tragique, de ce successeur de saint Lambert, Louis de Bourbon, égorgé par un bandit, qui allait s'emparer de la ville, le Sanglier des Ardennes, en Wez, tout proche des lieux où va s'élever le nouveau temple ; la pensée aussitôt évoquée par ce souvenir, comme par celui

des démolitions de la Révolution française, qu'il n'y a point d'épreuves, de révoltes un instant victorieuses, de destructions et de morts, dont l'Eglise ne finisse par triompher; enfin, confirmation éclatante de cette vitalité divine, la présence à cette cérémonie du septante-quatrième successeur de Lambert, bénissant cette foule comme Lambert bénissait nos barbares ancêtres, et cette première pierre comme Lambert a béni peut-être celle du premier oratoire élevé par lui dans le val solitaire où Liège allait surgir — tout cela ne parlait-il pas plus haut et plus clairement que n'importe quelle éloquence humaine à l'esprit de ceux qui savent réfléchir?

Sors donc bientôt du sol, nouvelle église du glorieux martyr, et, comme le chantaient autour de ta première pierre les cent dix voix des jeunes missionnaires : *Fiat pax in virtute tua et abundantia in turribus tuis* ! Sois pour Liège une citadelle à la fois de la vraie force et de la vraie paix, et puisse l'abondance des concours fidèles achever bientôt de dresser dans les cieux, au sommet de tes deux tours, la croix du Christ, qui est la croix du vieux perron de la Cité !

III

PREMIÈRE CONSÉCRATION D'ÉGLISE DANS LE DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT.

Pour la première fois depuis plus de quarante ans, M^r GRANDIN a eu la joie de consacrer une église dans son vaste diocèse de Saint-Albert. « L'église de Lethbridge, dit le *Manitoba*, est bâtie en pierre et en brique ; elle est complètement terminée et sans dette. Cette consécration a été pour notre vénérable évêque une consolation bien méritée et bien sentie. Monseigneur a beaucoup béni d'églises dans les vastes contrées du Nord-Ouest, mais il n'avait pu encore en consacrer aucune selon toutes les prescriptions et si beaux rites de l'Eglise.

On peut dire que celle-ci a pour ainsi dire été consacrée par toutes les races du Nord-Ouest, lesquelles semblent s'être donné le mot pour avoir des représentants à Lethbridge : les Irlandais, les Slaves, les Hongrois, les Flamands, les Allemands, les Tyroliens, les Italiens, les Anglais, les Écossais, les Polonais, les Français et d'autres encore, ont fourni leur obole. Oh ! qu'elle est belle la catholicité de notre sainte Église. M^r GRANDIN a eu aussi la pensée de faire venir, de 600 milles, un représentant des anciennes nations du Nord-Ouest et de maintes races de la vieille Europe, car le sang de toutes coule dans les veines du R. P. CUNNINGHAM, O. M. I., et elles peuvent toutes en être fières. C'est le premier métis qui ait été ordonné prêtre de Jésus-Christ, et d'autres marchent sur ses traces.

Les chants furent fort bien exécutés, grâce au dévouement et au talent musical du R. P. VAN TIGHEN, O. M. I., Flamand d'origine, et aux soins des Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus.

« Les Sœurs, dit encore le *Manitoba*, offrirent un vrai banquet à l'évêque, aux membres du clergé et à un grand nombre de représentants des différentes nationalités. La grande salle était magnifiquement décorée. MM. Kenny et Curry prononcèrent de belles adresses, bien senties, à M^r GRANDIN, qui les avait si généreusement aidés dans la construction de leur église. Sa Grandeur leur répondit. Ces messieurs, au nom de la population de Lethbridge et M^r GRANDIN en son nom rivalisèrent d'éloges pour le R. P. VAN TIGHEN ; déjà Sa Grandeur, dans son allocution pendant la cérémonie, avait parlé de tout ce que cette église avait coûté de peines et de labeurs au zélé et dévoué missionnaire de Lethbridge. Il a travaillé de ses propres mains à toutes les parties de l'église, et à certaines plus qu'aucun autre ; le toit, les boiseries et

tous les ornements lui sont dus en partie ou en totalité. Ce père est menuisier, sculpteur; je l'ai vu tailler habilement le marbre et peindre en artiste. Malheureusement, sa santé est endommagée par ce travail excessif. »

IV

LES PAUVRES A PARIS.

Sous ce titre, le R. P. JONQUET, de la communauté de Montmartre, publie dans *l'Univers* des feuilletons d'un grand intérêt. Nous en citons de larges extraits :

LES ORIGINES D'UNE ŒUVRE.

C'était vers la fin de 1891. Le Magasin du Louvre fournissant une abondante provision de soupes aux Sœurs de Charité de la paroisse Saint-Germain l'Auxerrois, on la distribuait aux pauvres ménages du quartier. Le reste était partagé entre un grand nombre d'hommes que cette libéralité attirait de tous les coins de Paris. C'étaient des malheureux réduits à la dernière misère; beaucoup avaient passé dehors la nuit glaciale. Une dame s'approcha, émue de compassion. Elle s'assit au milieu d'eux, et elle se mit à parler à ces pauvres faméliques. Pendant qu'ils vidaient avec avidité leurs écuelles, elle leur fit un vrai petit catéchisme, tout cousu d'histoires. Puis elle leur donna des petits pains. Chaque jour, de mieux en mieux accueillie, cette envoyée de Dieu continuait son œuvre de charité et d'apostolat. Elle fut bientôt aidée dans son ministère par des chrétiennes d'élite et par des hommes de foi et d'action qui voulurent faire de la charité une profession et la plus occupée de toutes.

L'Association des Amis des pauvres était fondée. C'est sous ce titre tout rempli de la tendresse de Notre-Seigneur que se voilent ces âmes généreuses et vaillantes au bien. Un dimanche, ces messieurs, à la suite d'un entretien, les invitèrent à venir entendre la messe, et soixante-dix répondirent à l'appel.

Quand le temps de Pâques approcha, plusieurs se préparaient déjà à accomplir leurs devoirs, quand des circonstances imprévues vinrent anéantir ces belles espérances.

Tout sembla perdu... Néanmoins, les Amis des pauvres ne perdirent pas courage, et, quelque temps après, deux cents, quatre cents, puis cinq cents pauvres se réunirent dans une autre église, pour y entendre la messe. De nouveau, par une épreuve que Dieu permit, ces réunions furent dissoutes.

Enfin, le 1^{er} janvier 1893, Dieu redonnait une église aux Amis des pauvres. L'œuvre fut transportée, avec l'agrément de S. Em. le cardinal archevêque, dans la chapelle de Saint-Julien le Pauvre, annexe des anciens bâtiments de l'Hôtel-Dieu, attribuée aux services religieux des Grecs catholiques.

L'œuvre prit son essor, et l'année 1893 fut marquée par des accroissements rapides.

Au commencement du mois de juin 1894, un des grands amis des membres souffrants du Christ, M. Delehayes, dont le zèle dévorant est à rendre jaloux le cœur d'un prêtre, vint trouver le R. P. LÉMIUS, supérieur des chapelains du Sacré-Cœur. « J'ai la pensée de conduire à Montmartre mes pauvres, lui dit-il. Les connaissez-vous et voulez-vous les recevoir? Nos clients sont ceux que la société semble avoir rejetés de son sein; ils n'ont ni pain, ni vêtement, ni logement. Nous commençons à les apprivoiser, à les évangéliser. Vous

les verrez : têtes de révolutionnaires, mais cœurs d'or ! C'est entendu, à dimanche ! Préparez-nous cinq cents places dans la crypte.

Pour donner du pain à ces foules, où les Amis des pauvres trouvaient-ils des ressources ? Saint Antoine de Padoue était leur fournisseur. On sait comment le mouvement de ferveur pour le culte de saint Antoine, parti d'un modeste oratoire de Toulon, s'est étendu en un clin d'œil à travers la France.

Une jeune fille, sans relations, se recommande à saint Antoine, et dans une pièce obscure, qui sert d'arrière-magasin, elle place une statue du saint et un tronc pour les pauvres. Les offrandes devaient se transformer en beau pain blanc, « car, disait M^{lle} Bouffier, le pain ainsi procuré aux pauvres et qui doit les réjouir peut-il être autre chose que du pain blanc ? » Dans une première année, cette vaillante chrétienne put distribuer 13788 kilogrammes de pain.

Les Amis des pauvres à Paris avaient imité cet audacieux exemple, et le ciel avait prouvé, en les bénissant, que leur œuvre était selon le cœur de Dieu.

Le cœur du P. Lémus s'attendrit à la pensée de recevoir ces naufragés de la vie, ces déshérités de la terre. Il a lui-même raconté, dans le *Bulletin du Vœu national*, l'émotion que lui causa cette manifestation de la charité, et nous sommes heureux de lui emprunter ce récit. On a la sensation qu'une page de l'Évangile se déroulait sous les yeux du bon Père.

« Le dimanche suivant, ils n'étaient pas seulement cinq cents, mais près de quinze cents qui s'étaient donné rendez-vous. Vous les auriez vus gravissant par groupes la montagne, et vous auriez pu vous demander, à voir le regard inquiet des agents de police, ce qui allait advenir.

Quand nous descendîmes dans la crypte, le R. P. Tihard, des Eudistes, achevait une allocution toute débordante de la tendresse du Sacré Cœur ; et tout autour de la chapelle de Saint-Pierre, on voyait rangés en ordre, comme des enfants de la première communion, ces quinze cents pèlerins nouveaux, aux vêtements usés avec lesquels ils avaient dû se coucher sur la terre nue pendant des années, à la barbe inculte, aux visages émaciés par les jeûnes forcés, à la chevelure en broussailles ; sur la poitrine de chacun brillait un scapulaire rouge du Sacré Cœur. Toutes ces têtes étaient attentives. On sentait que les paroles descendaient comme un baume au fond de ces âmes aigries par la souffrance. C'était une scène étrange, incomparable, et qui vous remuait profondément.

« La messe continue et le chef entonne un cantique. Il est superbe, le refrain qui s'échappe de toutes les poitrines et retentit sous les voûtes : « Je ne crains rien, je ne crains rien, Jésus est avec moi ! » Oui, on sent que Jésus-Christ était avec ses chers pauvres par son amour.

« Quelques-uns vont le recevoir et font rêver de saint Labre. Ils s'avancent, une centaine, vers la table sainte ; un rayon de bonheur illumine ces fronts ravagés par la douleur. On voit des larmes rouler sur ces joues hâves et décolorées, et ces larmes semblent redire la suavité du « Jésus est avec moi ». Pendant ce temps, le *Magnificat* amène sur les lèvres ces paroles : « Dieu a déposé « les puissants et il a exalté les humbles. Les affamés, « il les a comblés de ses biens, et les riches, il les a ren- « voyés à vide. »

« La messe terminée, comment ne pas parler à ces plus doux amis du Sacré Cœur ? Nous l'avons fait avec un cœur bien ému. Nous leur avons dit le sens qu'il fallait attacher à ce pèlerinage, le plus beau qu'il nous ait

été donné de contempler. C'est un témoignage d'amour à l'égard de celui qui a voulu être le plus pauvre des enfants des hommes, qui, pendant sa vie mortelle, a tant aimé les pauvres, et qui a voulu sur la montagne annoncer aux pauvres leur bonheur : *Beati pauperes*. C'est ensuite un acte de reconnaissance pour ceux qui, avec tant de zèle, dépensent leur vie à faire du bien, et qui ont pris pour titre : les *Amis des pauvres*. Enfin, c'est un acte qui renoue avec Dieu les liens de la religion.

« Ces sentiments sont-ils les vôtres, mes chers amis, et voulez-vous les manifester hautement sous les voûtes du Vœu national ? »

« Ce ne fut qu'un cri : « Oui, oui, nous le voulons ! »

« — Eh bien, debout ! Pour témoigner au Sacré Cœur de Jésus que vous reconnaissez sa tendresse pour vous, dites avec moi : *Vive Jésus-Christ !* »

« Et trois fois, avec un enthousiasme croissant, le *Vive Jésus-Christ !* fait retentir la crypte et dilate le Cœur adorable de Jésus.

« — Ces hommes, vos amis dévoués, ne veulent pas que vous pensiez à eux. Mais songez à la charité que Jésus-Christ leur communique, et cette charité qui doit sauver le monde, saluez-la comme votre suprême espérance. »

« Et trois fois, ces pauvres en haillons acclament la *Charité*.

« — Et maintenant, il faut prendre un engagement. Si vous promettez sérieusement d'obéir à Dieu, à sa loi sainte, de ne jamais vous enrôler dans aucune secte antichrétienne, de respecter toujours, selon la loi divine, l'autorité, la propriété, dites avec moi : *Vive la religion !* »

« Et trois fois, plus vibrants encore, éclatent les cris de : *Vive la religion !*

« Comment Notre-Seigneur n'aurait-il pas béni ensuite ces âmes qui se redonnaient à lui si franchement et lui rappelaient si bien les pauvres qui l'escortèrent en Judée et en Galilée ?

« De la basilique, l'armée de ces malheureux se rendit à l'abri Saint-Joseph où, sous des tentes, le pain de Saint-Antoine leur fut servi. On eut soin d'y ajouter, pour la circonstance, une tranche de pâté. Saint-Antoine ne fut pas oublié, et l'action de grâces se termina par un *vivat* à ce grand *Ami des pauvres*. »

Le R. P. LÉMUS avait senti le souffle de la charité passer sur lui. Cette grande scène l'avait si profondément et si délicieusement remué et réjoui, qu'il voulut proposer aux *Amis des pauvres* d'établir l'œuvre à Montmartre. Ceux-ci s'empressèrent d'accepter une proposition qui leur permettait de créer un nouveau centre, et dès le dimanche suivant, on se mit à l'œuvre ; 800 pauvres répondirent à l'appel. Ce chiffre n'a fait qu'augmenter, et de fait le nombre des hommes n'a guère varié qu'entre 1200 et 2500. A la fin du premier trimestre, 23 000 livres de pain avaient été distribuées, ce qui supposait au moins 23 000 présences. Le pain de Saint-Antoine était devenu aussi le pain du Sacré-Cœur.

Sur ces entrefaites, S. Ém. le cardinal archevêque de Paris, voyant, dans ce merveilleux mouvement, un signe des grandes miséricordes de Dieu, annonça son désir de venir présider lui-même la réunion du dimanche 4 novembre. Le R. P. LÉMUS voulut préparer cette visite par une grande retraite, et il annonça que, pendant huit jours, il prêcherait la mission des pauvres. Le lundi 27 octobre, il prononça son discours d'ouverture.

L'entrain fut merveilleux ; le Sacré Cœur exerçait son irrésistible attrait. Tous les soirs, de 1 500 à 2 000 hommes réunis dans la crypte priaient, chantaient des cantiques

et écoutaient avec avidité la parole de Dieu, qui était nouvelle pour beaucoup.

Le samedi soir, quatorze confesseurs recueillirent les fruits de la mission. Le clergé paroissial de Montmartre, M. le curé en tête, et plusieurs prêtres des environs prêtèrent leur concours.

La nuit qui précéda la communion fut entièrement consacrée à la prière. Tandis qu'une œuvre de jeunesse faisait l'adoration dans la basilique, 500 pauvres réunis dans la crypte, devant le Très Saint-Sacrement exposé, priaient, écoutaient les allocutions réitérées qui leur étaient faites.

Le lendemain, à 8 heures, quand Son Éminence fit son entrée solennelle dans la basilique, 3000 pauvres remplissaient l'immense vaisseau. De toutes ces poitrines sortaient ces beaux cantiques que tous connaissent : *Gloitez, âmes ferventes... Vive Jésus ! c'est le cri de mon âme !* et surtout ce chant enthousiaste sorti du cœur de M^r de Ségur : *Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie...*

« Je ne sais, disait un journaliste de Paris, quelle atmosphère puissante de grandeur morale et de grâce divine me pénètre au plus profond du cœur ! »

Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Voyez comme ils sont grands les pauvres du bon Dieu.

Après l'Évangile, on vit monter en chaire un frère de saint Antoine, le R. P. Édouard, récollet. C'était une touchante idée que de choisir un pauvre volontaire pour parler de la pauvreté. Son allocution fut vraiment digne d'un fils de saint François : « Mes amis, leur disait-il, Jésus-Christ est votre modèle, votre Maître, votre Père, votre Providence. Je vous félicite de l'avoir cherché et de l'avoir trouvé. En lui seul vous trouverez un cœur qui vous aime. »

Plus de 800 de ces déshérités de la vie se rendirent à la table sainte ; pour plusieurs d'entre eux, c'était le jour d'une première communion. Quand ils s'avancèrent à l'autel, en longues files déguenillées et recueillies, quand ils reçurent le pain des anges devenu la nourriture de leurs âmes, quelle humilité rayonnante dans leur attitude ! Quelles belles larmes sur leurs visages ravagés par la misère ! Quelle richesse de grâces dans cet abîme de pauvreté !

Les uns se frappaient la poitrine nue, faute de chemise ; d'autres, faute de mouchoirs, s'efforçaient de refouler leurs larmes avec leurs poings fermés, ou de les essuyer avec leurs doigts. Vraiment, le divin Rédempteur était aussi présent au milieu d'eux qu'au milieu des malades et des pauvres de Jérusalem. Soixante-dix d'entre eux reçurent le sacrement de confirmation des mains de Son Éminence. Une joie touchante rayonnait sur ces visages flétris par la souffrance.

Puis ce fut l'acte de consécration prononcé, du haut de la chaire, par le R. P. LÉVY. Qu'on s'imagine trois mille voix répondant avec force et redisant : « Nous vous adorons, Seigneur Jésus !... Pardon, Seigneur Jésus !... Donnez-nous notre pain quotidien !... Pour la France, Seigneur Jésus !... » Ceux qui ont entendu ces vibrantes acclamations retentir sous les voûtes du Sacré-Cœur ne les oublieront jamais.

Nous reproduisons ici cet acte de consécration, vrai manuel des pauvres ; on ne le lira pas sans émotion.

ACTE DE CONSÉCRATION DES PAUVRES AU SACRÉ CŒUR.

O Jésus, vous avez dit à la bienheureuse Marguerite-Marie : « Les plus misérables seront les mieux reçus de mon divin Cœur. » Voici des milliers de pauvres de Paris qui sont à vos pieds pour vous offrir leurs adorations,

leurs réparations, leurs serments d'amour et de fidélité, ainsi que leurs ardentes supplications.

O Jésus, né dans une misérable crèche pour notre salut, qui avez appelé de pauvres bergers pour vos premiers adorateurs.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, qui, dans votre fuite en Égypte, avez subi tant d'humiliations et de privations.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, qui souvent dans votre pauvre maison de Nazareth, avez dû manquer de pain.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, qui, dans votre vie apostolique, n'avez pas eu une pierre pour reposer la tête.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, qui êtes mort dépouillé, abandonné, insulté, sur la croix.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, le plus pauvre de tous dans le saint tabernacle où vous avez voulu demeurer par tendresse pour nous.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

Nous aurions dû vous rendre amour pour amour. Hélas ! nous avons passé notre vie à briser votre Cœur par nos infidélités ; comme l'enfant prodigue, nous sommes réduits à une extrême misère à cause de nos péchés ; mais nous sommes rentrés en nous-mêmes, nous nous sommes levés et nous voici convertis, repentants et vous criant du fond de notre âme.

Tous les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De ne vous avoir pas aimé.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De nos blasphèmes qui ont provoqué votre justice.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De nos attentats contre le saint jour du dimanche, grande cause de nos malheurs.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De nos excès et de nos désordres, qui plongent tant d'hommes dans la misère.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

Des convoitises insensées et des haines contre la société.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De l'éloignement de la Sainte Église, notre tendre mère, et de l'abandon de ses commandements.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De l'oubli, du mépris cruel de votre sacrement d'amour.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

Vous aurez pitié de nous, ô Cœur sacré de Jésus. Notre fidélité redira notre reconnaissance. Nous voulons aujourd'hui solennellement renouveler, dans cette église du Vœu national, les serments d'amour que nous avons faits au jour de notre première communion.

Tous les pauvres, la main levée : Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres et aux sociétés secrètes, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours.

Et maintenant, entendez nos humbles supplications. Nous avons tant de besoins ! Nous sommes si malheureux ! On nous a dit que vous êtes la puissance et la bonté même. Seigneur, nous avons faim ; donnez-nous notre pain quotidien.

Les pauvres : Donnez-nous notre pain quotidien !

Vous êtes le pain descendu du ciel ; notre intelligence a faim de vérité.

Les pauvres : Donnez-nous notre pain quotidien !

Notre cœur a faim de justice et d'amour.

Les pauvres : Donnez-nous notre pain quotidien !

Vous avez préparé, pour rassasier notre âme, le banquet eucharistique.

Les pauvres : Donnez-nous notre pain quotidien !
Nous n'oublions pas que nous sommes les enfants de la France ; nous l'aimons et nous voulons la sauver, et c'est pourquoi nous vous offrons nos faims et nos soifs.

Les pauvres : Pour la France, Seigneur Jésus !

Nos longues nuits sans abri.

Les pauvres : Pour la France, Seigneur Jésus !

Les désolations de nos familles sans feu et sans pain.

Les pauvres : Pour la France, Seigneur Jésus !

Toutes nos larmes, toutes nos épreuves, toutes nos maladies, toutes nos souffrances.

Les pauvres : Pour la France, Seigneur Jésus !

Avant de finir, nous vous demandons vos abondantes bénédictions : Pour le Souverain Pontife Léon XIII, le Pape des ouvriers et des pauvres.

Les pauvres : Bénissez-le, Seigneur Jésus !

Pour le saint cardinal qui regarde les pauvres comme ses enfants de prédilection.

Les pauvres : Bénissez-le, Seigneur Jésus !

Pour tous nos bienfaiteurs dévoués, tous nos parents et tous nos amis.

Les pauvres : Bénissez-les, Seigneur Jésus !

Pour tous les pauvres de Paris et de la France.

Les pauvres : Bénissez-les, Seigneur Jésus !

Faites, ô Seigneur Jésus, que tous les pauvres se convertissent. Que ce pèlerinage solennel soit le gage de leur résurrection à la vie chrétienne par l'amour de votre divin Cœur !

Les pauvres : Ainsi soit-il !

A ce moment solennel, des larmes de joie étaient dans tous les yeux, et M^r Richard n'était pas le dernier à en verser.

Les 3000 mendiants se rendirent ensuite à l'abri Saint-Joseph, où leur fut servie une réfection modeste, qui rappelait les vraies agapes.

Les Amis des pauvres qui avaient aidé les chapelains dans ce travail de la rénovation des âmes avec un dévouement et un désintéressement au-dessus de tout éloge, durent savourer, en ce jour, les plus suaves consolations. C'est à Saint-Julien le Pauvre qu'ils avaient jeté la semence. L'arbre transporté dans la basilique du Vœu national avait pris soudain un développement qui faisait l'admiration de Paris et de la France entière.

En présence des éléments précieux de zèle et de dévouement qui se manifestaient à Montmartre, ils crurent qu'ils pouvaient courir à de nouvelles conquêtes, et en effet, réunirent bientôt 600 à 700 miséreux à Saint-Julien le Pauvre.

Ils laissaient l'œuvre de Montmartre entre les mains des chapelains de la basilique. C'était une lourde charge ; mais ceux-ci comptèrent sur la protection de celui qui aime tant les pauvres, les petits, et ils entreprirent résolument l'organisation d'une œuvre dont ils pouvaient entrevoir les immenses résultats pour la régénération de la société.

Après avoir parlé de l'amour des pauvres parmi les fondateurs de l'œuvre du Vœu national, le R. P. Jonquet ajoute :

Et que dire du cardinal Guibert ? L'amour des pauvres fut sa note caractéristique. Il les aimait comme sa famille, et trouva toujours son bonheur à faire celui des autres.

Une des plus suaves jouissances du cardinal eût été de distribuer lui-même ses aumônes. Réservé et presque froid ailleurs, il s'épanouissait au milieu de ses pauvres ; il savait trouver, pour leur parler, des paroles d'une

douceur infinie qui gagnaient leur cœur pendant que ses mains soulageaient leur détresse.

Son Éminence ne renonça pas sans chagrin à ce charitable ministère. Il fallut qu'une déplaisante expérience vint lui démontrer l'impossibilité de pratiquer à Paris ce qui n'avait pas présenté d'inconvénients à Viviers, un village, et à Tours, une ville pauvre en indigents.

Lors de la première ordination qu'il fit à Saint-Sulpice, Monseigneur avait trouvé à la porte du séminaire, en se retirant, une dizaine de malheureux, qu'il fit placer en rond, remettant à chacun une pièce blanche avec un mot de touchante compassion. La nouvelle circula vite dans le monde mendiant. A l'ordination suivante, il en vint plus de cent, et si empressés à toucher les pièces blanches, qu'il s'ensuivit quelques bousculades, à telle enseigne que M. l'abbé Boiteux, saisi de l'esprit prophétique à la vue de ce désordre, ne put s'empêcher de murmurer à l'oreille d'un voisin : « Ça tournera mal. » Le cardinal tint bon cependant et ne permit pas qu'on prit aucune mesure pour entraver ces rassemblements qui augmentèrent d'ordination en ordination, jusqu'au jour où il se trouva assiégé au séminaire par toute une armée.

Ils étaient près de mille; ils tenaient le porche, les deux ailes du parterre, la place extérieure jusqu'à la fontaine monumentale. A peine a-t-il commencé la distribution, toutes les mains se tendent à la fois de droite, de gauche, on se précipite vers les pièces blanches. Des poussées formidables se produisent; on entend des plaintes et des cris. Le cardinal, serré de près, n'est plus libre de ses mouvements. Dans ce contact trop intime avec le populaire, la soutane rouge reçoit plus d'un accroc, et du rochet cardinalice il ne reste que des

lambeaux. La prophétie de M. Boiteux s'accomplissait. Heureusement le bon supérieur, cette fois encore, se trouva là. Comme tous les voyants, M. Boiteux avait du coup d'œil. Saisissant l'instant psychologique, il commanda au cocher Claude une habile manœuvre, grâce à laquelle Son Éminence fut débloquée. Elle rentre à l'archevêché, sa chère illusion définitivement détruite.

Faire du bien aux malheureux, fut, on peut le dire, une vraie passion pour lui. Ses visites aux vieillards des Petites-Sœurs des Pauvres sont demeurées légendaires.

Faut-il attribuer à sa prédilection marquée pour les pauvres l'incomparable discours qu'il prononça lors de la pose de la première pierre de la basilique du Vœu national? Le vénéré cardinal n'avait-il pas la vision du magnifique mouvement qui devait se produire, quand, sur le sommet de Montmartre, en face de la grande ville, en présence des représentants du peuple et d'une foule immense, il s'écriait : « Bienheureux les pauvres ! » et qu'il commentait dans cette belle langue classique qui fut la sienne, l'évangile des Béatitudes! N'avait-il pas comme une vision de l'avenir quand il disait : « Désormais, pour qui sait puiser aux sources du Sauveur, la souffrance est féconde, elle porte en elle la semence de la vie éternelle, et l'infortune même garde une certaine douceur, parce qu'elle a pour consolateur le cœur d'un Dieu. »

De quelle joie aurait battu le grand cœur du cardinal Guibert s'il avait pu voir les foules déshéritées des biens de la vie et des biens de l'âme « s'approcher du cœur de Dieu, pour retrouver à ce contact la noblesse originelle et sentir de nouveau cette soif de vérité et de justice, que Dieu seul allume, et que seul il peut satisfaire ».

Comme le regretté cardinal Guibert, ses humbles

Frères en religion, les chapelains de la Basilique du Sacré-Cœur, ont pour devise : *Pauperes evangelizantur*. Ils ne pouvaient qu'accepter avec joie la belle mission qui leur était providentiellement offerte. Le fondateur de leur Société, M^{re} de MAZENON, évêque de Marseille, était désigné par le peuple sous le nom d'évêque des pauvres. Lui-même aimait à s'appeler le serviteur et le prêtre des pasteurs. Et ce n'était pas un vain mot. Il n'était entré dans la carrière ecclésiastique que pour se consacrer à l'évangélisation des malheureux. Devenu prêtre et évêque, il professa la plus grande estime pour ce que Bossuet appelait si bien « l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise », et il brûlait du désir d'associer son apostolat à celui du Sauveur. Dans les constitutions laissées à ses enfants et approuvées par le Saint-Siège, il disait : « La fin de cette petite congrégation est que les prêtres qu'elle rassemble se dévouent spécialement à l'évangélisation des pauvres. »

La maîtresse œuvre des miséreux sans asile devait séduire le cœur et le zèle des enfants de M^{re} de MAZENON et du cardinal Guibert. Ils n'ont pas voulu manquer à leur mission.

La basilique du Vœu national ne sera pas seulement le sanctuaire des grands et des heureux du siècle. Au frontispice de la basilique, il y a une statue du Maître des riches et des pauvres qui étend les bras comme pour presser les foules sur son cœur. Il est mort pour tous, pour ceux qui souffrent, comme pour ceux qui jouissent. Il voudrait sauver même ceux qui ne le veulent pas, et il semble dire comme autrefois sur les collines de la Judée : *Misereor super turbam*, J'ai pitié de cette multitude.

Où, le Cœur du Maître a d'innombrables trésors de miséricorde pour tous les malheureux, et quand il voit ses

prêtres se faire les protecteurs affectueux de ceux qui souffrent, il les proclame ses amis, parce qu'ils réalisent ses plus chers désirs.

La basilique du Sacré-Cœur deviendra comme la basilique Vaticane : *une grande ruche de pauvres*.

LA MARCHÉ DE L'ŒUVRE.

La France entière avait appris, avec une émotion profonde, les merveilles accomplies par le Sacré Cœur. Entre l'insondable misère parisienne et l'inépuisable charité chrétienne, la lutte s'annonçait vive, acharnée.

L'œuvre était bien selon le Cœur de Dieu, car les secours lui venaient providentiellement.

On sait que l'Ordre de Malte, rétabli en France depuis quelques années, fut hospitalier avant d'être militaire. Aujourd'hui dépossédé de sa puissance armée, il a repris dans l'Europe entière son premier rôle, créant partout des hospices, des trains sanitaires, des ambulances, des dispensaires.

En France, les dévouements ne sont liés par aucun engagement; les chevaliers ne sont pas tenus à une règle congréganiste, ils sont honoraires et non à vœux comme dans d'autres pays.

Or, l'Ordre de Malte se proposait d'établir un vestiaire à Montmartre. M. Gaston Chandon de Briailles, trésorier, délégué du comité pour faire une enquête, vint rendre visite au supérieur des chapelains. A ce moment, 1 800 pauvres réunis dans la crypte écoutaient recueillis les leçons du catéchisme. Le R. P. LÉMIUS invita son illustre visiteur à jouir de ce spectacle.

La vue de tant de misère, le pressentiment d'une grande mission à remplir subjuguèrent le cœur du baron Chandon. Le 18 janvier, dans son premier discours

aux pauvres, il rendait ainsi compte des sentiments qu'il avait éprouvés.

« Mes chers amis, dit-il, tout est miracle à Montmartre.

« C'est un miracle que cette basilique qui s'élève, magnifique monument du repentir et de l'amour de la France.

« C'est un miracle que la présence ici de tant de pauvres qui viennent chercher auprès du Sacré Cœur force et courage.

« Ma présence aussi est un miracle... »

L'orateur explique comment il vint un jour à Montmartre, poussé par la Providence.

« Venez, me dit-on, venez voir les préférés du Sacré Cœur.

« Je descendis dans la crypte, je vous vis prier, j'entendis vos chants... Que se passa-t-il en moi ? Je ne sais. Mais vous m'avez conquis et je vous appartiens avec tout mon cœur.

« On m'a demandé de me dévouer à votre relèvement, me voici...

« A ce relèvement matériel et moral, au nom de Jésus-Christ, au nom de l'Eglise, unis aux chapelains de Montmartre, nous voulons travailler de toutes nos forces. J'en dépose la promesse dans vos cœurs et dans le cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Ce n'était pas une vaine promesse. Ce grand spectacle avait fait jaillir du cœur du baron la flamme qui y brûlait déjà. Non seulement il nous obtint l'appui de l'Ordre de Malte, mais il est devenu le président de l'œuvre des pauvres. Il a donné tout son cœur à l'œuvre, et quand le cœur est donné, la main suit vite, et bien vite aussi l'on donne tout soi-même.

Le premier acte de l'Ordre de Malte fut d'acquérir

une maison sise à l'angle de la rue Lamarck et de la rue du Mont-Cenis, à l'ombre de la basilique du Sacré-Cœur.

Il sera toujours vrai de dire qu'auprès des grands monuments destinés à glorifier Dieu et son amour infini pour l'humanité, s'élèvent comme par enchantement des œuvres admirables, capables de soulager les grandes infortunes. A côté de Notre-Dame de Paris, on voit s'élever splendidement l'Hôtel-Dieu.

La maison choisie était une villa sans développement, simple et gaie, exempte de toute maussaderie officielle.

Le dispensaire nouveau fut placé sous le vocable de saint Jean-Baptiste, patron des chevaliers de Malte, et à qui était dédié le premier hospice de l'Ordre à Jérusalem. La croix blanche à huit pointes décora bientôt les portes et même les meubles de la salle de consultation. Un membre de l'Ordre, M. le comte de Schurchurch, fut désigné pour remplir les fonctions de médecin et de chirurgien. Après avoir dépassé l'âge accoutumé des études spéciales, cet entêté du bien s'était résolument, longuement et consciencieusement appliqué à l'étude de la médecine, et il avait subi les épreuves du doctorat, uniquement dans le but de pouvoir se consacrer légalement et officiellement au soin des pauvres. Celui qui, devant un tel dévouement, n'éprouverait pas le frisson de l'enthousiasme, n'aurait pas le sens de la charité. Que l'humilité des chevaliers de Malte nous pardonne ; de tels exemples de dévouement ne doivent pas demeurer sous le boiseau.

Les pauvres apprirent bien vite le chemin de la maison qui s'ouvrait pour eux. Dès le premier jour, M. le comte de Schurchurch trouvait devant la porte cinquante clients, c'est-à-dire cinquante éclopés qui attendaient avec impatience, et qui, depuis, n'ont cessé de se renouveler.

Les malades et les blessés pénètrent directement, sans sonner, dans un gracieux jardin, et, de là, dans une salle d'attente, toute propre, où ils trouvent des sièges. Puis chacun passe à son tour dans la salle de consultation toute blanche et riante. Le docteur y attend le malade, l'examine avec soin et bonne grâce, puis rédige une ordonnance. Dans une autre salle se trouve une Sœur de l'Espérance (1), qui exécute le pansement prescrit ou qui délivre la potion commandée, le tout prestement, aimablement, et, bien entendu, sans aucune rétribution.

L'histoire raconte qu'en d'autres siècles, lorsque les chevaliers de Malte possédaient encore leur île chef-lieu, leur grand maître paraissait chaque jour à midi dans les réfectoires de l'hôpital avec sa suite et que, pour honorer les pauvres, il les servait solennellement de ses mains dans la lourde orfèvrerie aux armes de l'Ordre. Aujourd'hui, les fioles à potion et les services du dispensaire de Montmartre sont point ornés de vermeil, les cuvettes de l'opérateur sont en humble faïence; mais c'est la même inspiration qui dirigea autrefois et qui dirige maintenant les bienfaiteurs des pauvres. La clientèle séculaire des hospitaliers n'a pas changé, et ils rajeunissent la vieille tradition en reprenant leur place dans l'armée active de la charité. Ainsi, avant de reconnaître l'Ordre de Malte, comme font les autres États, la France pourra d'abord la connaître à ses œuvres.

Dans le même local se trouvent un bureau de placement, un vestiaire et une salle commune où les pauvres peuvent se réunir, lire, écrire, se reposer. Le syndic de l'œuvre, M. Martocq, est tous les jours à leur disposition. Les audiences sont incessantes. Le prêtre, à l'église,

(1) Sainte-Famille de Bordeaux.

entend le récit des misères morales, l'ami écoute ici les gémissements de la misère matérielle. Au syndic se joignent tour à tour les bienfaiteurs de l'œuvre, messagers réconfortants, qui partagent les anxiétés, les luttes, les esclavages de nos pauvres, les injustices dont ils souffrent, les coups qui les frappent. Il n'est pas une de leurs causes qu'ils n'épousent, pas une de leurs misères dont ils ne soient atteints, pas une de leurs espérances qu'ils ne saluent avec joie.

C'est un spectacle touchant et profondément chrétien, de voir l'élite, patentée, contrôlée, des vieilles races, l'ordre aristocratique par excellence, se mettre en contact immédiat et direct avec les plus douloureux besoins et choisir, pour les faire spécialement siens, les malades, c'est-à-dire les plus éprouvés de cette misérable armée, qui se recrute dans tout Paris. Dans ces troupes d'affamés, de désarmés, qui montent, plusieurs fois chaque semaine, à l'assaut de la colline du Sacré-Cœur, le dispensaire Saint-Jean distingue et appelle les plus à plaindre, ceux qui souffrent; il les panse, les console, les guérit souvent. Il a droit aux sympathies de tous. Mais des chrétiens nombreux, admirables de dévouement, accouraient pour aider les chapelains et prodiguer leur zèle intelligent. Le développement de l'œuvre appelait une organisation spéciale. Il fut décidé que les apôtres du Sacré-Cœur (3^e degré de l'archiconfrérie) qui s'étaient occupés jusqu'à ce jour de l'organisation des pèlerinages et des adorations tant diurnes que nocturnes, s'occuperaient activement de la grande œuvre sociale des pauvres. Un comité se forma sous la présidence de M. le baron Gaston de Briailles, admirablement secondé par son frère, M. Jean Chandon de Briailles, M. Marchand, industriel de Paris, et d'autres généreux chrétiens. Un règlement fut élaboré, soumis à l'approbation du cardi-

nal archevêque de Paris, qui permit de le mettre à l'essai.

Ce règlement est tout un programme. Comme l'encyclique de Léon XIII sur la *Condition des ouvriers*, c'est un baiser du Ciel aux pauvres, c'est l'embrassement pratique des classes extrêmes de la société.

En voici les grandes lignes :

Les *Apôtres du Sacré-Cœur*, confrères du 3^e degré de l'archiconfrérie de Montmartre, désirant travailler au salut de la société par le Sacré Cœur, s'engagent à promouvoir toutes les œuvres religieuses et sociales de Montmartre, en particulier l'œuvre des pauvres.

Ils devront travailler avant tout à leur propre perfection chrétienne, et ensuite se dévouer selon leurs loisirs, leurs aptitudes et sous la direction du comité central.

Les apôtres du Sacré-Cœur seront recrutés soit à Paris, soit en province, dans le clergé et parmi les laïques des deux sexes.

Enfin, les pauvres eux-mêmes peuvent faire partie de l'archiconfrérie; ils exercent l'apostolat auprès de leurs camarades. Une réunion spéciale leur est assignée le mardi pour entendre une instruction et recevoir la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Ils sont convoqués à l'adoration soit diurne, soit nocturne, et prennent rang, revêtus du beau manteau de Malte, dans la procession mensuelle du Très Saint-Sacrement.

Tous les vendredis, ils prennent part à l'adoration diurne et se succèdent d'heure en heure, huit par huit.

L'émotion fut grande, le dimanche 28 juillet, quand les fidèles virent, gravissant l'escalier d'honneur conduisant de la crypte à l'église supérieure, vingt-cinq hommes revêtus du manteau de Malte, portant sur la poitrine le Sacré-Cœur brodé sur la croix blanche. Ces moines d'un nouveau genre prirent place dans le chœur et se joigni-

rent ensuite à la procession du Très Saint-Sacrement, précédant immédiatement le clergé.

Si les fidèles furent édifiés, les pauvres furent profondément touchés. Après la cérémonie, on les voyait par groupes dans les rues échangeant leurs impressions joyeuses et émues. Comment! eux, les dédaignés, les repoussés de la société, les voilà au premier rang, à la place d'honneur, dans une cérémonie publique, escortant d'aussi près le divin Sauveur!

Cette cérémonie se renouvelle tous les derniers dimanches du mois pour la plus grande gloire du Sacré Cœur et pour la sanctification de ceux qui y participent.

Un détail qui ne manque pas de charmes : avant la cérémonie, les Amis des pauvres, avec une sorte de coquetterie, coupent les cheveux et font même la barbe à ceux qui en ont besoin.

L'adoration nocturne présentait des difficultés assez considérables : il fallait un dortoir spécial et des lits de camp pour les heures de repos, il fallait une nourriture assez substantielle pour permettre aux chers pauvres de soutenir les fatigues de la veille et des hommes de bonne volonté pour présider aux prières à toutes les heures de la nuit.

La Providence, toujours bonne, pourvut à tout. Un vaste dortoir fut construit, grâce à la générosité du comité du Vœu national. MM. les adorateurs ordinaires se multiplièrent pour guider leurs amis les pauvres, et l'Association des dames du Sacré-Cœur sut s'industrier pour leur préparer une petite réfection. Ces dames, en vraies apôtres du Sacré Cœur, ont donné aux pauvres plus que leur aumône, elles leur ont donné leur temps, le travail de leurs bras, les paroles de leurs lèvres, l'amour de leur cœur. Elles se dépensent avec un zèle au-dessus de tout éloge, tantôt dans les réunions de l'église, tantôt dans

des catéchismes supplémentaires pour ceux qui ne sont pas baptisés ou qui n'ont pas fait leur première communion, tantôt enfin dans la réfection qu'elles préparent le samedi soir à ceux qui doivent veiller devant le Très Saint-Sacrement. Leur ingénieuse charité sait parfois ajouter à la soupe traditionnelle quelques autres mets bien simples, mais plus fortifiants et arrosés d'un verre de vin. Comme elles sont heureuses alors ! Elles se constituent les servantes des pauvres, justement fières de ce beau titre. On en voit même qui mènent avec elles leurs enfants, afin de les former à aimer Jésus-Christ dans les pauvres.

Que cette adoration est touchante, pleine de consolation pour le Sacré Cœur de Jésus, riche d'espérance pour notre cher pays !

Nul n'en peut être témoin sans que les larmes lui viennent aux yeux.

Voici le programme de ces nuits d'adoration :

Tous les samedis soirs, une quarantaine de pauvres gravissent la montagne. Ils font toilette, toilette de l'âme. Nul n'est admis à ce privilège, désiré par beaucoup, s'il n'est reconnu avoir au cœur des sentiments chrétiens, sérieusement éprouvés.

Ils se confessent, afin d'avoir sous leurs haillons un cœur bien purifié, digne de veiller près du Roi très saint et de pouvoir, le lendemain, terminer leur garde nocturne en s'unissant à Celui qu'ils reconnaissent comme leur consolation et leur espoir.

Vers 9 heures, les chers pauvres prennent ensemble un frugal repas qui leur est servi au nom du Sacré-Cœur et grâce aux offrandes du *Pain de saint Antoine*.

A 10 heures, tandis que d'autres fidèles continuent leurs adorations dans la basilique, les pauvres se rendent dans la crypte et Notre-Seigneur paraît au milieu d'eux.

L'adoration commence, elle se poursuit d'heure en heure jusqu'au matin.

Que se passe-t-il pendant ces nuits entre Jésus, le pauvre de Bethléem et du Calvaire, et ces miséreux agenouillés à ses pieds ? Qui pourra le dire ? O Cœur de Jésus ! qui avez tant aimé les privés des biens de ce monde, quels flots de tendresse vous devez répandre sur vos meilleurs amis ! Vous devez vous ressouvenir avec allégresse de vos premiers adorateurs, les pauvres bergers de la grotte, et vous faites entendre des paroles fortifiantes à l'oreille de ces humbles priants ! Oui, car leur front rayonne d'une douce joie, et sur votre adorable poitrine ils oublient leur misère.

Dans le temple national, les pauvres prient pour la France. Ils offrent comme rançon, non pas des richesses matérielles, mais des souffrances, des larmes, des faims supportées, des nuits passées sans asile, les rebuts essuyés et cet avenir effroyable qui leur est réservé si la charité ne vient à leur secours. Ils cimentent de leurs angoisses ces pierres du monument national qui crie vers le ciel : « Pardon, salut ! »

Sous la forte impulsion de la nouvelle organisation, les réunions du jeudi et du dimanche sont devenues plus nombreuses que jamais. Nous avons pu compter jusqu'à 2800 malheureux venant chercher à Montmartre le double pain matériel et spirituel.

Tous les dimanches, ils assistent à la sainte messe, dans la crypte, prient, chantent, écoutent une instruction.

Le jeudi, même affluence ; et ce n'est pas sans émotion qu'on voit ces milliers d'hommes qui, semblables à des petits enfants, écoutent l'explication du catéchisme, apprennent les demandes et les réponses, permettent qu'on les interroge pour qu'ils soient bien sûrs qu'ils

ont compris, demandent eux-mêmes des explications.

Presque toujours, les apôtres se font les collaborateurs des prêtres et trouvent dans leur propre cœur, pour gagner les pauvres, d'irrésistibles allocutions.

Chaque malheureux reçoit à la sortie une livre de pain. Telle est l'œuvre des Pauvres de Montmartre.

Les résultats? Nous les dirons dans un prochain article.

Ce ne fut pas une petite surprise pour Paris et pour la France, pour les catholiques eux-mêmes, que l'éclosion au grand jour de cette institution de charité, dont on ignorait même l'existence, et qui s'est révélée tout à coup par une des plus admirables et des plus touchantes manifestations de foi que notre temps ait vues.

E. JONQUET.

V

L'ESPRIT ET LES VERTUS DE M^r DE MAZENOD.

Nous avons déjà publié la belle lettre dont M^r l'évêque de Fréjus, ajoutant à tant d'autres un nouveau titre à la reconnaissance des Oblats, avait bien voulu honorer cet ouvrage. Nous sommes heureux de joindre à cette approbation les lettres suivantes :

LETTRE DE M^r L'ÉVÊQUE DE MARSEILLE A L'AUTEUR.

Marseille, le 14 juin 1895.

CHER MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

J'ai reçu de recevoir le beau volume où votre piété filiale fait revivre *l'Esprit et les Vertus* de notre grand évêque de Marseille, M^r Eugène DE MAZENOD.

J'attendais avec une certaine impatience ce livre depuis que vous aviez bien voulu me l'annoncer. Aussi me

suis-je empressé de le lire, et mon premier soin est de vous adresser mes remerciements et mes sincères félicitations.

Autrefois, les hagiographes ne manquaient jamais de consacrer un livre entier aux vertus du saint personnage dont ils racontaient la vie. Ils pensaient avec raison que le lecteur, comme entraîné et absorbé par la suite de faits souvent intéressants, ne savait pas suffisamment y discerner les vertus surnaturelles qui les avaient inspirés, et qu'il était fort utile de lui retracer ces vertus à part dans leur ensemble et dans un ordre logique.

Les biographes de M^r DE MAZENOD n'ont pas eu recours à cette méthode qui appartient déjà à un autre âge et qu'on peut regretter de voir disparaître, car c'était un moyen de faire sortir de la vie d'un saint personnage un enseignement saisissant, et qui laissait dans l'esprit des traces profondes et durables.

Vous avez voulu remplir cette lacune de vos devanciers. Vous avez parfaitement réussi. Votre cadre est fort bien ordonné et il est surtout très complet, grâce à de précieux renseignements, particulièrement au *journal intime* où le saint prélat, à la nature vive et ardente, a mis son cœur tout entier.

Votre ouvrage sera bien accueilli au milieu de nous, où le grand restaurateur du diocèse vit toujours dans ses institutions, dans ses œuvres et dans les sages règlements de la discipline ecclésiastique.

Et, si l'on était tenté d'oublier sa mémoire, les pierres elles-mêmes crieraient : Nous avons sous les yeux de nombreux édifices sacrés qui proclament bien haut son amour de Dieu et son zèle des âmes.

Je suis heureux de voir paraître votre livre au moment où le sépulcre de M^r DE MAZENOD va sortir du silence de

la vieille Major, pour aller prendre, dans la crypte funéraire qui s'achève, la place qu'avait choisie lui-même notre illustre évêque.

Veillez agréer, cher monsieur le Supérieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

† LOUIS,
Evêque de Marseille.

LETTRE DE M^{re} L'ÉVÊQUE DE BAYONNE.

Bayonne, le 27 juin 1895.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Le pieux livre que vous venez d'écrire sur *l'Esprit et les Vertus* du grand évêque de Marseille, M^{re} Eugène de MAZENOD, est de nature, et par sa valeur littéraire et par les récits qui y sont faits, à intéresser tous les lecteurs.

Mais les fils de l'évêque, je veux dire ceux qui ont été ordonnés de ses mains, et je suis de ce nombre, vous seront tout spécialement reconnaissants de leur avoir ouvert l'intimité d'une telle vie.

Je n'ai pas oublié cette majesté d'allure, notamment pendant les cérémonies, qui nous le faisait respecter, non plus cette bonté d'accueil pour les plus humbles qui nous le faisait aimer ; mais votre livre le ressuscite par le cœur, soyez-en béni.

Pendant sa vie, M^{re} DE MAZENOD a toujours été un modèle de perfection sacerdotale et épiscopale. Vos pages maintiennent ce modèle sous nos yeux ; elles vont m'être d'un grand profit.

Ordonné prêtre par M^{re} DE MAZENOD, j'ai fait mon grand séminaire sous la direction du R. P. FABRE et étais le fils spirituel du toujours excellent P. REY ; c'est vous dire ce que je dois aux Oblats et combien votre ouvrage m'est cher.

Veillez agréer, très révérend Père, l'assurance de mes reconnaissants et dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

† FRANÇOIS,
Evêque de Bayonne.

LETTRE DE S. EM. LE CARDINAL BOURRET.

Rodez, le 7 août 1895.

MON CHER PÈRE,

Vous avez bien voulu m'envoyer *l'Esprit et les Vertus de Monseigneur Eugène de Mazenod*, votre vénéré Fondateur. La lecture de ce livre substantiel et plein d'édification m'a d'autant plus ému et réjoui l'âme, que je compte parmi les bonheurs de ma vie celui d'avoir connu d'assez près le saint évêque, dont vous faites ressortir, en fils dévoué sans doute, mais en historien véridique aussi, les grandes qualités et le caractère à la fois si ferme, si humble et si élevé. C'est un livre de famille dont votre Congrégation retirera les premiers fruits ; mais ce n'est pas votre Société seule qui bénéficiera de cette lecture et des nobles exemples que vous proposez à l'imitation de tous ; et ceux qui auront la bonne fortune d'avoir ce volume sous les yeux, vous remercieront de l'avoir écrit, comme je le fais moi-même en vous assurant de tous mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

† ERNEST, cardinal BOURRET,
Evêque de Rodez.

LETTRE DE M^{re} PERRAUD, EVÊQUE D'AUTUN AU R. P. BAFFIER.

Autun, le 28 août 1895.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je lis avec un intérêt extrême (je voudrais pouvoir ajouter : avec un réel profit) le livre que vous venez de publier sur *l'Esprit et les Vertus de Monseigneur de Mazenod*, évêque de Marseille et fondateur de votre Congrégation.

Vous avez rendu par là un très grand service, d'abord à tous les membres de votre famille religieuse, qui trouvent là un précieux héritage, un très riche trésor d'enseignements et d'exemples ; puis encore aux évêques et aux prêtres qui auront le bonheur de lire ces pages substantielles et bienfaisantes, où toutes les vertus essentielles du sacerdoce sont mises en relief et démontrées praticables, puisque le vénérable évêque et religieux dont vous faites connaître l'âme les a pratiquées en un si haut degré, pendant le cours d'une longue existence.

Après vous avoir lu, j'apprécie davantage le bonheur que j'ai eu de passer deux jours auprès de M^{re} DE MAZENOD au temps de ma jeunesse sacerdotale. J'accompagnais à Rome mon très digne Supérieur de l'Oratoire, le P. Pététot. Nous devions aller nous embarquer à Marseille pour nous rendre d'abord à Gênes, puis à Livourne, enfin à Civita-Vecchia et à Rome. Le P. Pététot voulait entretenir M^{re} DE MAZENOD de son saint prédécesseur M^{re} Jean-Baptiste Gault, de l'Oratoire, qui a été déclaré Vénérable l'année dernière. Nous restâmes deux jours à l'évêché de Marseille, où nous reçûmes la plus cordiale hospitalité.

Depuis cette rapide visite, je n'ai plus jamais revu M^{re} DE MAZENOD. Mais votre livre m'initie à tous les mystères de grâce dont son âme était toute pénétrée, et je m'associe à la vive reconnaissance que vos Frères les Oblats de Marie Immaculée ne manquent pas de vous témoigner pour cet excellent travail.

Vous voulez bien me rappeler que c'est moi qui vous ai imposé les mains et ordonné prêtre pour l'éternité. Je bénis Dieu du fécond usage que vous faites de ce don inénarrable du sacerdoce, et me dis

Votre très cordialement dévoué en Notre-Seigneur.

† ADOLPHE-LOUIS,
Evêque d'Autun.

NOUVELLES DIVERSES

VOYAGE DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL DANS L'OUEST.

— Durant la dernière quinzaine de septembre et les premiers jours d'octobre, le très révérend Père Général a visité nos communautés de l'ouest de la France. Il était accompagné de son secrétaire et, pour la première étape, de Paris à Pontmain, par le R. P. LÉMIUS, Jean-Baptiste, supérieur de la maison de Montmartre. Les voyageurs suivaient la ligne de Granville, qui se déroule à travers les pommiers de la Normandie. « Pour dire qu'il y avait des pommes... », les arbres en étaient chargés et ployaient sous le poids. A quelque distance, on aurait dit des buissons d'aubépines couverts d'une infinité de baies rouges. A mesure qu'on approchait de la Bretagne, les pommiers faisaient place aux bocages : haies et prairies, grands arbres ombrageux, clairs ruisseaux. La plaine, d'ailleurs, était assez monotone, à part le paysage pittoresque de Mortain : après avoir contourné la petite ville, on l'apercevait qui s'élevait sur un plateau, de l'autre côté d'une vallée profonde et boisée. Le pays de Pontmain, tout vallonné, nous apparut couvert d'ombrages et de fraîcheur, arrosé par des sources nombreuses et de petits cours d'eau vivants et limpides. Tout, d'ailleurs, est sympathique à Pontmain ; l'accueil, d'abord ; le souvenir de la Vierge qui apparaît au milieu des étoiles ; la basilique, si heureusement complétée par les deux tours de granit, véritables chefs-d'œuvre d'élégance et de force ; les constructions neuves qui forment un ensemble imposant et que va couronner l'inauguration d'un sys-

tème d'élévation des eaux et d'éclairage électrique. Il manquait alors la vie que les junioristes avaient emportée avec eux après le désastre de l'incendie. Mais le nid était rebâti ou à peu près, et l'on allait faire signe aux oiseaux de revenir. Les Pères étaient momentanément installés, à l'étroit, il est vrai, dans le presbytère de la paroisse. Le très Révérend Père Général arrivait le jeudi 19; le samedi, plusieurs curés des environs acceptaient l'invitation du R. P. RAY et s'asseyaient à la table de la communauté. Le lendemain dimanche avait lieu la fête de famille. Au R. P. RAY, qui offrait ses remerciements avec le cœur qu'on lui connaît, le chef de la famille répondait avec affection et lui reprochait aimablement de n'avoir pas laissé célébrer des noces d'or religieuses, que tout le monde s'appêtait à fêter.

« C'est, dit le P. Général, c'est un crime de lèse-congrégation. »

Le lendemain, lundi 23 septembre, le très Révérend Père Général prenait, avec son secrétaire, la route de Rennes et donnait vingt-quatre heures à la communauté de l'Espérance. En l'absence de l'archevêque, les visites furent simplifiées et, bien que la Mère Conception et ses filles eussent voulu retenir plus longtemps « le bon Père », il se dirigeait vers Laval dès le mardi matin 24. La Mère Madeleine avait tenu à bien faire les choses et avait invité, pour le jour suivant, les principaux dignitaires du diocèse. Ces messieurs voulurent bien s'asseoir à la table de l'Espérance. Ils avaient à leur tête M. Charretier, vicaire capitulaire, le seul présent à Laval ce jour-là. On comptait encore parmi les invités, M. l'archiprêtre de la cathédrale, qui rappela le souvenir d'une mission donnée jadis dans son pays par le R. P. SOULIER, M. le chancelier de l'évêché, M. le supérieur du grand séminaire, et de vénérables chanoines. A la fin du repas, M. le vicaire

capitulaire rappela, en quelques paroles aimables, les liens qui unissent la Congrégation au diocèse de Laval par la communauté de Pontmain et les quatre communautés de l'Espérance, non moins que par des vocations nombreuses. Notons ici que M. le chanoine Grandin, ne pouvant d'ailleurs assister à ce dîner, avait été le commensal intime de la première heure. Le soir de ce jour, les Congréganistes de la Sainte-Famille voulurent avoir, elles aussi, leur petite fête. Elles chantèrent une cantate composée par M. le chancelier de l'évêché, et l'une des anciennes, dans un compliment bien tourné, évoqua les premières origines de l'œuvre auxquelles avait présidé le R. P. SOULIER. Après une scène comique exécutée avec entrain et naturel, distribution d'images et de dragées et illumination du jardin. Le lendemain, jeudi 25, courte visite aux Sœurs et à la Congrégation de Mayenne, et, le soir même, retour à Laval et départ pour Château-Gontier. La mère Madeleine accompagnait de droit le « bon Père ».

Joli pays que Château-Gontier, avec la Mayenne qui traverse la ville, et, avant d'aller courir entre des rives ombragées, à travers la plaine voisine, vient baigner le pied du coteau où serpente cette pittoresque promenade du *Bout du monde*. La maison de l'Espérance est à côté de ce paysage. Elle est toute neuve, peuplée par un essaim de junioristes, par une Congrégation florissante et dirigée par la Mère Agnès. Le clergé de la ville, M. l'archiprêtre de Saint-Jean et M. le curé de Saint-Remi en tête, entoure de sa sympathie absolue cette œuvre unique à Château-Gontier, et populaire. Le lendemain de l'arrivée du « bon Père », la première fête fut pour les enfants du juniorat. Après une cantate de M. l'archiprêtre de Saint-Jean, elles dirent leur compliment filial et parlèrent tout naturellement de petites

fleurs et de petits oiseaux. Le Supérieur général se présentait ensuite chez M. l'archiprêtre et visitait le presbytère, tout récemment encore hôtel de la sous-préfecture, et qui est bien par son jardin, la perspective de ses terrasses sur la ville et sur la plaine qu'arrose la Mayenne, enfin par le voisinage du Bout du monde, l'un des plus beaux presbytères de France. A midi, MM. les curés, un vénérable chanoine et M. l'abbé Chauvin, directeur du grand séminaire de Laval, prenaient place autour du T. R. P. Général. Le soir, après le souper, la Congrégation donnait une séance littéraire et récréative. Après un compliment sous forme de gracieuse pastorale et une adresse lue par une ancienne congréganiste, une petite fille nous parle à ravir de son grand-papa et nous contemplons ensuite l'apothéose de Jeanne d'Arc. Il y avait de la noblesse dans la poésie, de la richesse et de la grâce dans les costumes, de la dignité dans l'action et, dans le débit, l'intelligence des grandes pensées du poète. Mais le clou de la soirée, comme on dit aujourd'hui, fut la retraite aux flambeaux dans le jardin, avec illuminations et feux d'artifice. L'un de MM. les vicaires avait préparé des fusées qui s'élevaient comme des étoiles filantes et s'éteignaient dans l'air. Et le bel entrain de la retraite ! Le tempérament de Château-Gontier sent son Anjou, comme celui de l'Anjou sent sa Provence. Pendant que le cortège défilait, on chantait sur l'air de *Gail gail voici la fête* des vers pas mal tournés du tout, qui expliquaient les symboles de la retraite aux flambeaux. On s'arrêta finalement devant la grotte de Lourdes, brillamment éclairée, et l'on termina la soirée par un cantique à Marie, et par une distribution de dragées, bien entendu. Le lendemain, samedi 28, départ avec la Mère Madeleine et la Mère Agnès pour la communauté de l'Espérance de Craon, dont la vénérable Mère Nativité fait les honneurs. La

Mère Emmanuel, supérieure de l'Espérance d'Angers et le R. P. PICHON y viennent à la rencontre du Supérieur général et l'accompagnent le soir même vers la capitale de l'Anjou. Le chef de la famille descend au noviciat, où le maître des novices, le R. P. ABBERVÉ, lui présente de vingt à vingt-cinq scolastiques. Le lendemain dimanche, ils tiennent à saluer le T. R. P. Général dans la grande et belle salle de communauté. L'un d'eux, le R. P. THUREAU, prend la parole au nom de tous.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Permettez-nous de vous dire tout d'abord combien votre visite au noviciat d'Angers était attendue et vivement désirée.

Attendue, car une bouche autorisée nous a redit souvent l'intérêt que Votre Paternité a bien voulu porter dès le premier jour à cette fondation récente qui vous en rappelle une autre à laquelle vous avez consacré toutes les ressources de votre zèle, il y a de cela trente-cinq années.

Désirée, à cause des encouragements que vous venez apporter à nos débuts dans la vie religieuse ; à cause aussi de la joie dont votre présence vénérée remplit nos cœurs de vrais fils.

Oui, très révérend et bien-aimé Père, nous pouvons l'affirmer en toute simplicité et en toute sincérité, nulle part ailleurs, vous ne comptez de fils plus soumis et plus respectueusement dévoués. De notre dévouement, nous ne pouvons vous donner pour l'heure que la preuve dont parle l'Écriture : *In opere et sermone, et omni patientia honora Patrem tuum.*

In opere. — En attendant le ministère des œuvres auxquelles vous nous enverrez travailler un jour, nous voulons vous honorer déjà, bien-aimé Père, en travail-

lant de tout notre pouvoir à la grande œuvre du noviciat, en nous efforçant d'être de bons novices pour devenir plus tard de saints religieux.

In sermone. — Si notre parole ne peut encore aller évangéliser les pauvres, elle peut, au pied des autels, s'adresser à Notre-Seigneur, à la Très Sainte Vierge, et là devenir prière fervente faite à toutes vos intentions, et Dieu connaît la ferveur qui l'anime, cette prière !

In omni patientia. — Nous voulons vous honorer enfin par notre régularité totale ; je ne crois pas faire trop grande injure au sens en traduisant ici l'effet par la cause. Sur ce point, nous gardons le silence, laissant la parole à notre R. P. Maître ; mais avant de parler de nous, qu'il veuille bien nous permettre de dire un mot de lui, mot de profonde et religieuse reconnaissance pour le zèle éclairé qu'il dépense à notre formation religieuse, sans compter avec les fatigues, les préoccupations et les travaux de toutes sortes.

Nous croyons répondre à votre désir, bien-aimé Père, en promettant devant vous la docilité la plus absolue à ses conseils et à ses exemples ; car il est maître : *doctrina et exemplo*, selon la définition parfaite qu'en donne un philosophe.

Ah ! les bons exemples ; ils se multiplient autour de nous ! La vie des vénérables missionnaires que nous avons sous les yeux, dans cette maison, est pour nous une prédication constante ; et pour distinguer les religieux des novices dans l'observation de la même règle, nous n'avons que cette double différence : les mérites acquis dans les travaux apostoliques et la piété plus grande.

Et avant de finir, malgré les épreuves qui contristent votre cœur de Supérieur et de Père, nous vous demandons de tourner vos regards vers l'horizon des saintes espérances.

Au moment où les sectaires s'appêtent à faire peser sur les congrégations religieuses l'injuste et lourd fardeau d'un impôt d'exception, vous voyez la vôtre, bien-aimé Père, augmentée à la fois, et d'une nouvelle province allemande et d'un nouveau noviciat français. Ce sont là comme deux arseaux où les soldats du Christ dont vous êtes le général préparent leurs armes avant d'entrer en lice contre les ennemis de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Église.

Nous voulons répondre dans la mesure de nos forces aux espérances si légitimes que vous pouvez concevoir de telles œuvres. Pour cela, nous vous offrons notre bonne volonté du moins ; nous comptons sur la promesse du Saint-Esprit : *Benedictio Patris firmat domos filiorum.*

Votre bénédiction, bien-aimé Père, sera le meilleur gage de l'heureux avenir et de la stabilité du noviciat d'Angers. Nous ne manquerons pas de répondre à cette bénédiction par nos prières, afin que le bon Dieu vous conserve à notre vénération et à notre amour.

Ad permultos annos !

Le T. R. P. Général répond et rappelle d'abord les souvenirs de la fondation d'Angers. Il rend hommage aux missionnaires qui lui ont succédé et qui ont su donner à cette œuvre de si beaux développements. Il paye un juste tribut d'éloges à la mémoire du regretté P. Roux. Le noviciat, aux yeux du très révérend Père, est le couronnement de la communauté. Sa situation, aux portes de la Bretagne, permet de concevoir de grandes espérances, et ses débuts en sont, en effet, le gage. Autant de puissants motifs de régularité et de ferveur pour les novices qui doivent établir les traditions de cette maison, des traditions dignes des premiers jours de notre famille religieuse.

Dans l'après-midi, le T. R. P. Général, accompagné de son secrétaire et du R. P. PICHON, se rendait à l'Espérance et faisait ses visites. Il se présenta d'abord à l'évêché, et, malgré une consigne sévère, M^{re} Matthieu voulut bien le recevoir. A la fin de l'entretien, Monseigneur rappela le souvenir de plusieurs Oblats que Sa Grandeur connaît, plus particulièrement le R. P. DUVIC, son parent, son ami BÉNÉDIC, le R. P. LAMBLIN. Le T. R. P. Général fut ensuite reçu par un ami des anciens jours, M^{re} Chesneau, et par M. le recteur des facultés catholiques de l'Ouest. M^{re} Pasquier fit aimablement les honneurs de son salon, qui est un véritable musée, et de sa terrasse, d'où l'on jouit d'une perspective superbe, vraisemblablement la plus belle d'Angers. Après la visite, il adressait au secrétaire particulier des photographies de deux belles œuvres d'art qui avaient frappé les visiteurs. M^{re} Pessard, M^{re} Maricourt et M. Baudriller, vicaire général, étaient absents. Le lendemain matin, dans la nuit, arrivait à Angers le R. P. AUGIER, Cassien, visiteur des Missions d'Afrique. Il prenait, quelques heures plus tard, le chemin de Bordeaux. Les Missionnaires d'Angers dinaient, ce jour-là, à l'Espérance, avec le Supérieur général, qui célébrait, le lendemain, la sainte messe dans la gracieuse chapelle des Sœurs. Le mardi soir, 1^{er} octobre, il se dirigeait vers Nantes avec la Mère Emmanuel et le R. P. PICHON. La communauté de l'Espérance, de Nantes, clôturait, le lendemain, sa retraite annuelle, prêchée par le R. P. CHATEL. Le Directeur général célébra la messe de communauté. L'un des vicaires généraux, supérieur ecclésiastique de la communauté, assistait au chœur, revêtu de ses insignes. A midi, des membres éminents du clergé nantais répondaient à l'invitation de la Mère Sainte-Marcienne. Elle procurait, le lendemain, la visite du « bon Père »

aux Sœurs de Pornichet. C'est, paraît-il, l'excursion habituelle du prédicateur de la retraite, duquel ne se sépara point, pour la circonstance, le R. P. PICHON, son ancien compagnon d'armes à Notre-Dame de l'Osier. C'était le moment des grandes marées, le vent soufflait avec violence sur l'Océan; le R. P. CHATEL, qui n'avait pas revu depuis longtemps les côtes de sa Bretagne, se régala de promenades joyeuses sur le sable mouillé de la grève et parmi les goémons. Avant de partir, le Supérieur général, accompagné de son secrétaire, alla rendre visite à M^{re} LAROCHE évêque de Nantes, à la villa diocésaine de la Baule. L'accueil fut plein de cordialité. Le très révérend Père consacrait la journée du lendemain vendredi, 4 octobre, à des visites et à la communauté de Nantes, et le samedi, 5 octobre, il était de retour à la maison générale.

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL PRÉFET DE LA PROPAGANDE
AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL.

« REVERENDISSIME PATER,

« Gratulationes et vota quæ nomine istius Societatis cui præes nuper mihi detulisti quum quinquagesimum explerem annum ab inito sacerdotio, acceptissima habui, ceu testimonium vestræ in me benevolentiae atque observantiae. Vicissim ego omni quo par est studio benemerentem Societatem vestram prosequor, cujus tot ac præclara merita erga catholicas Missiones extant, Deumque ex animo precor ut peculiari vobis tutela adsit ad incrementum et prosperitatem.

« Tuus,

« Reverendissime Pater,

« Addictissimus servus,

« M. Card. LEDOCHOWSKI. »

« TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

« Les félicitations et les vœux que vous m'avez adressés au nom de la Congrégation, dont vous êtes le chef, m'ont été très agréables, et je les ai reçus comme le témoignage de votre affection et de votre dévouement. De mon côté, je porte le plus grand intérêt à votre si méritante Société, dont les services sont si nombreux et si éclatants pour les Missions catholiques. Je prie Dieu de tout cœur afin qu'il vous assiste d'une protection spéciale pour le développement et la prospérité de vos œuvres.

« Très Révérend Père,

« Votre très dévoué serviteur,

« M. Card. LEDOCHOWSKI. »

— Nous lisons dans la *Semaine religieuse d'Autun* au sujet des deux retraites pastorales prêchées par le R. P. LÉMIUS, supérieur de la basilique du Vœu national, à Montmartre :

« A l'heure où paraîtront ces lignes, les deux retraites pastorales auront pris fin. Environ trois cent cinquante prêtres y ont assisté. Malgré la chaleur sénégalienne que nous avons subie pendant ces quinze jours, l'esprit de prière et de recueillement n'a cessé de régner dans l'âme des généreux retraitants. Monseigneur, assisté de ses vicaires généraux, a présidé chacun des exercices.

« Depuis le premier jour jusqu'au dernier, le R. P. LÉMIUS s'est montré à la hauteur de sa délicate mission. La science et la doctrine sont fécondées sur ses lèvres par un amour ardent pour le Sacré Cœur de Jésus. Ses auditeurs étant des prêtres particulièrement aimés de ce divin Cœur, le prédicateur se sentait à l'aise, il pouvait ouvrir à son auditoire toute son âme si dévouée au culte du Sacré Cœur. Supérieur de Montmartre et gardien du

célèbre monument élevé par tous les Français au Cœur de Jésus, le R. P. LÉMIUS voudrait voir tous les fidèles et spécialement les prêtres embrasés du feu qui dévore son âme. Chacun des retraitants a été heureux d'entendre le vénéré prédicateur au cœur ardent et à l'âme apostolique. »

M^{re} Perraud avait choisi, comme livre de lecture au réfectoire, le livre du R. P. BAFIE : *l'Esprit et les Vertus* de M^{re} de Mazenod. La vénérable assistance en a été vivement impressionnée.

— La fondation de Freemantle, au diocèse de Perth (Australie), se développe d'une manière consolante. Un meeting pour la construction d'une église a donné d'excellents résultats et les meilleures espérances. Le provincial d'Angleterre, le R. P. GAUGHERN, fondateur de cette communauté, est rentré en Angleterre, après avoir installé le premier Supérieur, le R. P. RYAN, et après avoir confié, sur la demande de Monseigneur, aux RR. PP. NICOLL et BRADY, de la maison de Dublin, le soin d'évangéliser par des missions le diocèse de Perth.

— ÉCOLE INDUSTRIELLE CATHOLIQUE DE QU'APPELLE. — En août dernier, une exposition scolaire s'est tenue à Regina (Nord-Ouest américain). Enfants blancs et sauvages concouraient. Les petits Indiens de l'école catholique de Qu'Appelle y ont remporté : 1^o huit prix, dont six premiers prix, en compétition avec tous les blancs ; 2^o un prix décerné à la meilleure école industrielle sauvage ; un autre prix décerné à la meilleure fanfare sauvage — prix donné par le gouverneur général du Canada ; 3^o huit prix pour les fruits du jardin.

« C'était la première fois que notre école, écrit son directeur, le R. P. HUGONNARD, allait être comparée avec

les autres, en présence du gouverneur général, de deux ministres, de plus de dix mille — 10 000 — spectateurs et de 2 000 sauvages. J'étais bien loin de m'attendre à un tel succès. J'en bénis d'autant plus le bon Dieu qu'il y a moins du nôtre et que de fait le tout est pour sa gloire. Les protestants ne pourront plus dire que nous enseignons à nos élèves plus de signes de croix qu'autre chose. »

Les journaux du pays ont souligné le succès de nos missionnaires, et un correspondant protestant d'une feuille protestante conclut un article très élogieux en ces termes : « Je suis assuré que si le public connaissait mieux l'œuvre importante d'enseigner à tant de jeunes Indiens à être utiles à la société, loyaux envers leur pays, fidèles à leur Dieu, on reconnaîtrait que les secours fournis aux écoles indiennes sont sagement dépensés. Le R. P. HUGONNARD et ses auxiliaires méritent des éloges bien gagnés par leur patience et leur persévérance infatigables — lesquelles ont déjà assuré un succès si marqué. » — « Aucune institution n'a concouru au succès de l'exposition, dit le même journal, comme l'école industrielle de Qu'Appelle. »

— AFRIQUE. — Sur l'invitation de Son Eminence le cardinal préfet de la Propagande, les vicaires et préfets apostoliques de l'Afrique du Sud se réuniront à Cape-Town, le 3 décembre prochain, pour traiter des intérêts de l'Eglise dans ces vastes contrées où, depuis quelques années surtout, l'Evangile fait de si consolants progrès. Notre Congrégation sera représentée dans cette réunion par M^r JOLIVET, vicaire apostolique de Natal ; M^r GAUGHAN, vicaire apostolique de l'Etat libre d'Orange ; le R. P. SHOCK, préfet apostolique du Transvaal, et le R. P. BAUDRY, vicaire des Missions du Basutoland.

— CEYLAN. — Depuis plus de deux ans, la Sacrée Congrégation de la Propagande avait décrété l'érection de deux nouveaux diocèses dans l'île de Ceylan, avec Galle et Trincomalie pour sièges épiscopaux. Ce décret vient enfin d'être mis à exécution. L'île est divisée en cinq diocèses : Colombo et Jaffna restent sous la direction des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, Kandy sous celle des religieux Sylvestrins, Galle et Trincomalie, unis provisoirement sous une même juridiction, sont confiés aux révérends pères Jésuites. Les nouveaux missionnaires, ayant à leur tête M^r Van Reeth, sont arrivés le 23 octobre.

JUBILÉ DE PROFESSION DE LA MÈRE CÉLESTE ET VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DES SŒURS NATIVES A VENNAPURAI. — Sous la direction du missionnaire, le R. P. FARROS, et avec le concours habituel des Sœurs de la Sainte-Famille, cette double fête a été célébrée, le 10 septembre, à Vennapurai, avec autant d'éclat que possible. Cinquante sœurs indigènes venues de différents côtés « formaient, écrit le R. P. FARROS, une splendide couronne à celle qu'on peut appeler à bon droit leur fondatrice. Cette belle communauté occupait pour la circonstance le milieu de l'église. Le moment de la sainte communion offrit un spectacle ravissant qui dut être contemplé avec délices par les anges. Pour moi qui chantais cette messe jubilaire, je maîtrisais avec peine mon émotion à la vue de tous ces cœurs refaisant avec joie à Dieu le sacrifice du monde, pour se dévouer plus que jamais au bien des âmes. » Cinq Pères étaient présents, l'assistance était très nombreuse et aucun des chefs d'église, « mon vieux Muppu en tête », ne manquait à la cérémonie. Après la messe, « mon vieux Muppu m'arrive : « Père, les gens sont prêts, allons offrir nos respects à la

« Mère supérieure. » Une adresse de reconnaissance, une coupe contenant une généreuse offrande de la part des chrétiens sont présentés à la vénérable jubilaire. A l'école, un trône a été élevé; de toutes les écoles voisines, dirigées par les sœurs, les enfants sont accourues. Chaque groupe a son adresse et son morceau de musique, exécuté toujours avec cœur et entrain. « Il est midi, les enfants se dispersent dans le jardin, qui jouant, qui avalant biscuits et bonbons, qui frappant le tambour du pays. Quel tapage ! Imaginez environ cinq cents enfants réunis pour jouer. »

Après le repas des missionnaires, au café, en présence des Sœurs européennes, le R. P. FAROS prit la parole. « Je me lève, écrit-il, et commence : « Ma révérende Mère, » — « Mon révérend père, » fut la réponse instinctive d'une personne toute bouleversée et ne sachant ce qu'on lui voulait. Puis voyant que je parlais à la jubilaire, au nom des Pères du district et au mien, la pauvre Mère baissa les yeux, devint pâle comme une vierge d'albâtre, et saisissant la nappe, en effilait les franges, et prêtait l'oreille. J'essayai de montrer comment Dieu l'avait choisie pour fonder la belle œuvre des Sœurs natives, et quels résultats consolants cette œuvre avait déjà donnés depuis vingt-cinq ans. Je terminai en faisant des vœux pour l'œuvre et pour la vénérable jubilaire. La pauvre mère, tout émue, ne put se lever pour répondre. Elle prit mes paroles pour une leçon qui lui servirait à l'avenir, et esquissa deux ou trois phrases qu'elle pût à peine achever. Le soir, un petit feu d'artifice clôturait la journée, et le lendemain, pour terminer la fête, j'adressai aux Sœurs natives quelques paroles sur leur vocation religieuse. »

— Le R. P. AUGIER, Cassien, visiteur des Missions d'Afrique, et le R. P. ANTOINE, sont rentrés à Paris, après

avoir fait l'un et l'autre un heureux voyage. Le R. P. ANTOINE accompagnait M^r DUHAMEL, archevêque d'Ottawa. Pendant son court passage au milieu de nous, le vénéré prélat nous a prouvé une fois de plus qu'il mérite bien le titre qu'il s'est donné lui-même d'*Oblat honoraire*.

Le R. P. AUGIER était accompagné par le R. P. TRABAUD, et amenait trois futurs junioristes.

— Le T. R. P. Général a visité nos œuvres de Belgique et de Hollande dans les premiers jours de décembre. Il part pour Rome le 15 décembre, accompagné par le R. P. TATIN et le R. P. ANGER.

— Le R. P. TATIN a visité vers la fin de novembre la fondation d'Allemagne.

— Sur les instances réitérées du R. P. LÉMIUS, Joseph, procureur auprès du Saint Siège, et à raison des affaires croissantes de la procure, la charge de procureur a été séparée de celle de supérieur du scolasticat de Rome. Le procureur demeure dans la communauté et y garde la prééminence d'honneur qui s'attache à son titre. Le nouveau supérieur est le R. P. GUILLON, Joseph, ancien directeur de grand séminaire, ancien maître des novices, ancien directeur du juniorat de Diano-Marina et de celui de Rome, et récemment professeur de morale au grand séminaire d'Ajaccio.

— DISTRIBUTION DE PRIX A L'UNIVERSITÉ GRÉGORIENNE. — Voici la part obtenue par nos scolastiques :

Grades : 30. — 3 docteurs, 3 licenciés, 5 bacheliers en théologie, 3 docteurs, 6 licenciés, 9 bacheliers en philosophie, 1 bachelier en droit canon.

Prix : 28. — 2 seconds prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin ; 1 premier prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique,

« Mère supérieure. » Une adresse de reconnaissance, une coupe contenant une généreuse offrande de la part des chrétiens sont présentées à la vénérable jubilaire. A l'école, un trône a été élevé; de toutes les écoles voisines, dirigées par les sœurs, les enfants sont accourues. Chaque groupe a son adresse et son morceau de musique, exécuté toujours avec cœur et entrain. « Il est midi, les enfants se dispersent dans le jardin, qui jouant, qui avalant biscuits et bonbons, qui frappant le tambour du pays. Quel tapage ! Imaginez environ cinq cents enfants réunis pour jouer. »

Après le repas des missionnaires, au café, en présence des Sœurs européennes, le R. P. FARBOS prit la parole. « Je me lève, écrit-il, et commence : « Ma révérende Mère, » — « Mon révérend père, » fut la réponse instinctive d'une personne toute bouleversée et ne sachant ce qu'on lui voulait. Puis voyant que je parlais à la jubilaire, au nom des Pères du district et au mien, la pauvre Mère baissa les yeux, devint pâle comme une vierge d'albâtre, et saisissant la nappe, en effilait les franges, et prêtait l'oreille. J'essayai de montrer comment Dieu l'avait choisie pour fonder la belle œuvre des Sœurs natives, et quels résultats consolants cette œuvre avait déjà donnés depuis vingt-cinq ans. Je terminai en faisant des vœux pour l'œuvre et pour la vénérable jubilaire. La pauvre mère, tout émue, ne put se lever pour répondre. Elle prit mes paroles pour une leçon qui lui servirait à l'avenir, et esquissa deux ou trois phrases qu'elle pût à peine achever. Le soir, un petit feu d'artifice clôturait la journée, et le lendemain, pour terminer la fête, j'adressai aux Sœurs natives quelques paroles sur leur vocation religieuse. »

— Le R. P. AUGIER, Cassien, visiteur des Missions d'Afrique, et le R. P. ANTOINE, sont rentrés à Paris, après

avoir fait l'un et l'autre un heureux voyage. Le R. P. ANTOINE accompagnait M^r DUHAMEL, archevêque d'Ottawa. Pendant son court passage au milieu de nous, le vénéré prélat nous a prouvé une fois de plus qu'il mérite bien le titre qu'il s'est donné lui-même d'*Oblat honoraire*.

Le R. P. AUGIER était accompagné par le R. P. TRABAUD, et amenait trois futurs junioristes.

— Le T. R. P. Général a visité nos œuvres de Belgique et de Hollande dans les premiers jours de décembre. Il part pour Rome le 15 décembre, accompagné par le R. P. TATIN et le R. P. ANGER.

— Le R. P. TATIN a visité vers la fin de novembre la fondation d'Allemagne.

— Sur les instances réitérées du R. P. LÉMIUS, Joseph, procureur auprès du Saint-Siège, et à raison des affaires croissantes de la procure, la charge de procureur a été séparée de celle de supérieur du scolasticat de Rome. Le procureur demeure dans la communauté et y garde la prééminence d'honneur qui s'attache à son titre. Le nouveau supérieur est le R. P. GUILLON, Joseph, ancien directeur de grand séminaire, ancien maître des novices, ancien directeur du juniorat de Diano-Marina et de celui de Rome, et récemment professeur de morale au grand séminaire d'Ajaccio.

— DISTRIBUTION DE PRIX A L'UNIVERSITÉ GREGORIENNE. — Voici la part obtenue par nos scolastiques :

Grades : 34. — 3 docteurs, 3 licenciés, 5 bacheliers en théologie, 3 docteurs, 6 licenciés, 9 bacheliers en philosophie, 1 bachelier en droit canon.

Prix : 28. — 2 seconds prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin ; 1 premier prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique,

cours du soir; 3 premiers prix (*ex æquo*) et 2 seconds prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin, première année; 1 premier prix et 2 seconds prix (*ex æquo*), cours du soir; 2 prix (*ex æquo*) de langue hébraïque; 2 prix (*ex æquo*) de langue araméenne; 1 premier prix (*ex æquo*) et 3 seconds prix (*ex æquo*) d'histoire ecclésiastique; 2 prix (*ex æquo*) d'archéologie chrétienne; 1 premier prix (*ex æquo*) de droit canonique; 1 premier prix (*ex æquo*) et 1 second prix de physique-chimie; 1 premier prix (*ex æquo*) de physique-mathématiques; 1 second prix (*ex æquo*) de logique et métaphysique générale; 2 seconds prix (*ex æquo*) de l'Académie Saint-Thomas.

A ces 28 prix s'ajoutent 32 accessits, 35 mentions très honorables, et 20 mentions honorables. Total : 115 nominations.

Nos Frères continuent à tenir le premier rang dans les concours de l'Université grégorienne. Après eux, le second collège a obtenu 16 prix et le troisième 9.

— DÉPARTS DE MISSIONNAIRES. — Le 15 août se sont embarqués à Liverpool le R. P. NORDMANN, George, du diocèse de Hildesheim, pour le vicariat de Saint-Albert; le R. P. TOUSSAINT, Constant, du diocèse de Saint-Dié, professeur au scolasticat d'Ottawa (Canada); le F. CORNELL, Nicolas, frère convers, pour le scolasticat d'Ottawa.

Dans le courant d'octobre, se sont embarqués en Angleterre, pour la Mission de Colombo : les RR. PP. MACDONALD, George, du diocèse de Westminster; LANIGAN, Jean-Marie, du diocèse de Londonderry; FULHAM, Charles, du diocèse de Meath.

Le 13 octobre se sont embarqués à Marseille les RR. PP. BLACHOT, Michel, du diocèse de Grenoble, pour la Mission de Jaffna; FENDENHEIM, Alphonse, du diocèse d'Aire et GUIRAUD, Paulin, du diocèse de Nîmes, pour la Mission de Colombo.

Se sont embarqués à Liverpool, le 26 octobre, les Frères scolastiques : BOENING, Henry, diacre, du diocèse de Paderborn; KASPER, Marc, sous-diacre, du diocèse de Trèves, pour la Colombie Britannique, et MANGEL,

Léon, tonsuré, du diocèse de Grenoble, pour le Canada.

Le 27 octobre se sont embarqués à Marseille les RR. PP. MASSIET, Charles, du diocèse de Cambrai, pour la Mission de Jaffna; MARÉ, Pierre, du diocèse de Nantes, pour la Mission de Colombo.

— Le 22 octobre, sept religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux sont parties d'Angleterre pour diverses Missions de l'Afrique du Sud :

A destination du Basutoland, la Sœur Saint-Isidore Marthe Gonnet, du diocèse de Valence ;

A destination de la colonie de Natal, les Sœurs Marie du Carmel (Catherine Burns), du diocèse d'Armagh; Sainte-Anne (Annie Nicholl), du même diocèse; Sainte-Mélanie (Margaret Marschall), du diocèse d'Édimbourg; et Saint-Honoré (Marie Collière), du diocèse de Rodez ;

A destination du Transvaal, les Sœurs Saint-Albert (Marie Balzer), du diocèse de Cologne; et Saint-Adrien (Marie Shipper), du diocèse de Ruremonde.

— Le 26 octobre, six autres religieuses de la Sainte-Famille se sont embarquées à Southampton, à destination de l'hôpital de Johannesburg (Transvaal). Ce sont les Sœurs Saint-Jean de Dieu (Marie Reinholz); Marie du Rosaire (Victoire Scheck); Marie du Saint-Sacrement (Élisabeth Egenolf); Aloysia (Marguerite Schæfer); Sainte-Agathe (Catherine Gillon); Sainte-Mathilde (Brigitte Kelly).

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1894 ET 1895

DE DÉCEMBRE À DÉCEMBRE (1).

- 1682. GABET, Paul-Joseph, 25 janvier 1894, Rome.
- 1683. STECH, Joseph (F. C.), 17 février 1894, Rome.
- 1684. DE BYL, Théodore (F. C.), 17 février 1894, Saint-Laurent (Manitoba).
- 1685. MULLER, François (F. C.), 17 février 1894, Paris.
- 1686. BASILE, Antonio, 17 février 1894, Rome.
- 1687. ALLES, Paul-Marcellin, 17 février 1894, Colombo.
- 1688. FERNANDO, Léon-Galatien, 17 février 1894, Colombo.
- 1689. FERNANDO, David, 17 février 1894, Colombo.
- 1690. BERNARD, Paul, 17 février 1894, Liège.
- 1691. KUCK, Joseph (F. C.), 25 mars 1894, Brownsville.
- 1692. WEIMER, Joseph (F. C.), 4 avril 1894, Basutoland (Sainte-Monique).
- 1693. MAGNAN, Joseph-Charles, 23 avril 1894, Ottawa.
- 1694. NAJOTTE, François-Constant, 23 avril 1894, Ottawa.
- 1695. EUZÉ, François-Louis, 23 avril 1894, Ottawa.
- 1696. LE GREFF, Jean-Marie (F. C.), 25 avril 1894, Notre-Dame des Anges.
- 1697. DEBANNE, Louis-Clovis-Pierre, 1^{er} juin 1894, Liège.
- 1698. BOUTELOUP, Paul-Victor, 1^{er} juin 1894, Liège.
- 1699. DANIS, Louis-Janvier, 9 juin 1894, Calgary.
- 1700. BARREAU, Alphonse (F. C.), 9 juin 1894, Calgary.
- 1701. KASSIEPE, Maximilien-Adolphe, 29 juin 1894, Saint-Charles (Fauquemont).
- 1702. FALLON, Michel-Francis, 29 juin 1894, Rome.

(1) En cas de variante, la présente liste annule les précédentes.

- 1703. DIETRICH, Aloysius, 29 juin 1894, Saint-Charles (Fauquemont).
- 1704. LAUTH, Emile (F. C.), 2 juillet 1894, Notre-Dame de Sion.
- 1705. KRISS, Florent-Joseph (F. C.), 2 juillet 1894, Notre-Dame de Sion.
- 1706. VIGNAL, Pierre-Hubert (F. C.), 2 juillet 1894, Paris-Montmartre.
- 1707. LANDAIS, Auguste (F. C.), 19 juillet 1894, Saint-Albert.
- 1708. MOALIC, Jean-Marie (F. C.), 19 juillet 1894, Saint-Albert.
- 1709. DESCHÈNES, Louis (F. C.), 15 août 1894, Notre-Dame des Anges.
- 1710. ALESSIANI, Stefano, 15 août 1894, Liège.
- 1711. MAHER, Joseph-James-Patrick, 15 août 1894, Liège.
- 1712. MASSON, François, 15 août 1894, Liège.
- 1713. SAUNIER, Jean-Louis-Marius, 15 août 1894, Rome.
- 1714. DURAND, Emile-Joseph, 15 août 1894, Rome.
- 1715. AUBERT, Félix-Eugène, 15 août 1894, Liège.
- 1716. IUNG, Joseph, 15 août 1894, Liège.
- 1717. BONICHO, Michel-François, 15 août 1894, Liège.
- 1718. IENN, Augustin, 15 août 1894, Rome.
- 1719. DIRE, Raymond, 15 août 1894, Liège.
- 1720. EHRHART, Joseph-Charles-Marie, 15 août 1894, Liège.
- 1721. IENN, Ernest-Marie, 15 août 1894, Liège.
- 1722. PENNERATH, Jean-Pierre, 15 août 1894, Liège.
- 1723. JOEGER, Cyriaque, 21 août 1894, Ottawa.
- 1724. KREMER, Michel-Jean, 15 août 1894, Liège.
- 1725. KULAWY, Guillaume-Jean, 15 août 1894, Ottawa.
- 1726. SELTMANN, Jules, 15 août 1894, Rome.
- 1727. STUWE, Adolphe-Clément-Gaspard, 15 août 1894, Ottawa.

1728. SUFFA, Jean-Baptiste-Augustin, 15 août 1894, Rome.
1729. SCHANG, Jacques-Henri, 15 août 1894, Ottawa.
1730. HERWIG, André, 15 août 1894, Rome.
1731. SCHULTE, Guillaume, 15 août 1894, Liège.
1732. LEBERT, Adolphe, 15 août 1894, Liège.
1733. REMY, Jules-Eugène, 15 août 1894, Rome.
1734. ZOPFCHEN, Charles, 15 août 1894, Ottawa.
1735. MAUSS, Félix-Jean, 15 août 1894, Liège.
1736. CHATILLON, Robert-Marie, 15 août 1894, Ottawa.
1737. HOFFET, Emile-Pierre-Henri, 15 août 1894, Liège.
1738. KNITTEL, François-Xavier, 15 août 1894, Liège.
1739. FARBER, Joseph-Jean, 15 août 1894, Liège.
1740. BERNIER, Pierre-Marie-Zénon, 15 août 1894, Ottawa.
1741. BENOIT, Joseph-Marie-Edmond, 15 août 1894, Ottawa.
1742. DAVELUY, Antoine-Joseph-Charles, 15 août 1894, Ottawa.
1743. TAVERNIER, Jean-Marie-Joseph, 15 août 1894, Ottawa.
1744. TRIBODEAU, Joseph-Eugène-Stanislas, 15 août 1894, Ottawa.
1745. PATARD, Jean-Baptiste, 15 août 1894, Saint-Gerlach.
1746. EVAIN, Isidore-Jean-Marie, 15 août 1894, Saint-Gerlach.
1747. JOUAN, Henri-Théophile-Marie, 15 août 1894, Saint-Gerlach.
1748. BOURBEAU, Louis-Joseph (F. C.), 8 septembre 1894, Brownsville.
1749. GRIFFIN, Michel-Joseph, 29 septembre 1894, Liège.
1750. HOFFMEIER, Henri-Joseph, 29 septembre 1894, Liège.
1751. LOOS, Victor, 29 septembre 1894, Liège.

1752. LE JEUNE, Yves-Marie, 29 septembre 1894, Liège.
1753. HUGONENC, Henri, 20 octobre 1894, Notre-Dame de l'Osier.
1754. FULHAM, Charles, 28 octobre 1894, Rome.
1755. PIETSCH, Jean, 28 octobre 1894, Rome.
1756. COLLINS, Patrick-Joseph (F. C.), 1^{er} novembre 1894, Mission Sainte-Marie (B. C.).
1757. NOLAN, Georges-Frédéric, 1^{er} novembre 1894, Jersey.
1758. LEMARCHAND, Alphonse-Constant, 1^{er} novembre 1894, Notre-Dame des Anges.
1759. GROUSSEAU, Eugène-Alexandre (F. C.), 8 décembre 1894, Jaffna.
1760. LAFOY, François (F. C.), 8 décembre 1894, Paris-Montmartre.
1761. LAHONDÈS, Henri-Jean-Baptiste, 8 décembre 1894, Liège.
1762. JUGE, Hippolyte-Auguste, 8 décembre 1894, Liège.
1763. FAYARD, Xavier, 8 décembre 1894, Liège.
1764. BRANDENBURG, Théodore, 8 décembre 1894, Liège.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de l'année 1896.

- KULAWY, Albert, 19 mars 1895, Ottawa.
- JACHSE, Bernard, 25 mars 1895, Saint-Charles (Fauquemont).
- VANDEBERG, Henri-Joseph-Hubert, 2 juin 1895, Liège.
- GOURY, François-Joseph, 2 juin 1895, Liège.
- VON LEY, Franz-Joseph, 2 juin 1894, Liège.
- MAHÉ, Pierre-Marie, 2 juin 1895, Liège.
- GUTFREUND, Joseph-Marie, 2 juin 1895, Liège.
- GOMEZ, Gaspard-Philippe, 20 juin 1895, Colombo.
- BOTRELLE, Charles-Jean-Baptiste, 24 juin 1895, Ottawa.
- CLERC, Louis-Eugène, 24 juin 1895, Ottawa.

PHILIPPOT, Vital-Jean-Marie, 24 juin 1895, Ottawa.
BAYON, Armand-Alexis, 24 juin 1895, Ottawa.
MICHEL, Laurent-Joseph (F. C.), 24 juillet 1895, la Providence (Mackenzie).
BOUDON, Alexandre (F. C.), 29 juillet 1895, Pietermaritzburg.
HARQUEL, Joseph (F. C.), 15 août 1895, Liège.
RÖHR, Victor-Sébastien, 15 août 1895, Liège.
POULENARD, Joanny, 15 août 1895, Liège.
CORNELL, Edmond-Joseph, 15 août 1895, Ottawa.
MUNSTER, Auguste-Pierre-Michel, 15 août 1895, Liège.
VAN GISTERN, Henri-Jean-Baptiste, 15 août 1895, Liège.
WAGNER, Jacques, 15 août 1895, Liège.
ENCK, Adolphe, 15 août 1895, Liège.
OEHUYSEN, Henri, 15 août 1895, Liège.
ZIEGENFUSS, Aloysius, 15 août 1895, Liège.
WALLÉNBOHN, Jean, 15 août 1895, Rome.
RABE, Frédéric, 15 août 1895, Liège.
BIEHLER, Antoine, 15 août 1895, Liège.
BIEGNER, Hermann-Michel, 15 août 1895, Liège.
HOFER, Joseph-Aloysius-Philémon, 15 août 1895, Rome.
FASSENDEN, Frédéric, 15 août 1895, Rome.
SCHEMMER, Joseph, 15 août 1895, Rome.
SEULEN, Robert-René, 15 août 1895, Liège.
SCHANSCH, Jean-Philippe, 15 août 1895, Liège.
ALBERTI, Christiani, 15 août 1895, Rome.
KEMPF, Antoine, 15 août 1895, Liège.
VIZINA, Joseph-Damasc-Wilbrod, 8 septembre 1895, Ottawa.
FLYNNE, John-Patrick, 8 septembre 1895, Ottawa.
DROEDER, Jean, 8 septembre 1895, Ottawa.
LEBERT, Aloysius, 8 septembre 1895, Ottawa.
O'BOYLE, William-Patrick, 8 septembre 1895, Ottawa.
DOUMEIZEL, Marie-Joseph, 8 septembre 1895, Rome.

LAURENT, Joseph (F. C.), 19 septembre 1895, Mission Saint-Bernard (Mackenzie).
VILA Y CAMINS, Raymond, 29 septembre 1895, Liège.
DECORNE, Louis-Jules, 29 septembre 1895, Liège.
MANUEL, Léon-Pierre, 6 octobre 1895, Rome.
DERRIENNIC, Émile, 1^{er} novembre 1895, Fréjus.
BÖTTGER, Charles, 4 novembre 1895, Saint-Charles (Fauquemont).
COUDERC, Joseph-Jean-Baptiste, 8 décembre 1895, Rome.
MANGEAU, Henri (F. C.), 8 décembre 1895, Liège.
LE GOFF, Victor-Joseph-Marie, 8 décembre 1895, Liège.
AUDIBERT, Charles-Émile, 8 décembre 1895, Liège.
LECOURTOIS, Paul-Émile, 8 décembre 1895, Liège.
LETARD, Frédéric-Victor, 8 décembre 1895, Liège.
RIOU, Jacques, 8 décembre 1895, Liège.
LEROUX, 15 décembre 1895, Notre-Dame de l'Osier.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1895.

405. Le F. convers CAREY, William, décédé à Philipstown, le 15 décembre 1894. Il était né à Middleton (Cloyne, Irlande), le 1^{er} septembre 1820 ; il avait fait son oblation le 28 octobre 1876.

406. Le F. scolastique ZEGERS, Jacques, décédé à Liège, le 5 février 1895. Il était né à Horst (Ruremonde), le 27 septembre 1874 ; il avait fait ses vœux d'un an le 14 octobre 1894.

407. Le P. GARIN, André-Marie, décédé à Lowell, le 16 février 1895. Il était né à la Côte-Saint-André (Grenoble), le 9 mai 1822 ; il avait fait son oblation le 1^{er} novembre 1842.

408. Le P. MAUROIT, Hector, décédé à Montréal, le 10 mars 1895. Il était né à Vieux-Condé (Cambrai), le 31 octobre 1849 ; il avait fait son oblation le 1^{er} novembre 1850.

409. Le P. BERNARD, Jean, décédé à Autun, le 13 mars 1895. Il était né à Chirens (Grenoble), le 18 janvier 1834 ; il avait fait son oblation le 1^{er} novembre 1869.

410. Le P. EYMÈRE, Jean-Pierre, décédé à Limoges, le 17 mars 1895. Il était né à Chaspuzac (le Puy), le 1^{er} avril 1825 ; il avait fait son oblation le 15 août 1848.

411. Le P. VASSAL, Augustin, décédé à Ajaccio, le 3 avril 1895. Il était né à Raucoules (le Puy), le 13 avril 1831 ; il avait fait son oblation le 8 décembre 1852.

412. Le P. ROUFFLAC, Auguste-Marie, décédé à Jaffna, le 14 avril 1895. Il était né à Monestier (Albi), le 21 jan-

vier 1826 ; il avait fait son oblation le 9 novembre 1850.

413. Le F. convers RICHARD, Auguste, décédé à Notre-Dame de Sion, le 19 avril 1895. Il était né à Londkail (Metz), le 27 janvier 1864 ; il avait fait son oblation le 15 août 1887.

414. Le P. Roux, Marius-Auguste, décédé à Angers, le 2 mai 1895. Il était né à Toulon (Fréjus), le 3 février 1821 ; il avait fait son oblation le 24 février 1857.

415. Le F. scolastique JØGGER, Cyriaque, décédé à Ottawa, le 11 mai 1895. Il était né à Hefferhausen (Paderborn), le 13 janvier 1872 ; il avait fait son oblation le 15 août 1894.

416. Le P. KING, John, décédé à Inchicore, le 24 mai 1895. Il était né à Belfast (Down), le 20 octobre 1833 ; il avait fait son oblation le 8 septembre 1856.

417. Le P. MONTFORT, Joseph, décédé à Notre-Dame de Pontmain, le 9 juin 1895. Il était né à Loscouët-sur-Meu (Saint-Brieuc), le 31 décembre 1827 ; il avait fait son oblation le 8 septembre 1861.

418. Le P. GAUDET, Augustin, décédé à Brownsville (Texas), le 10 juin 1895. Il était né à Corbelin (Grenoble), le 5 mai 1821 ; il avait fait son oblation le 16 juillet 1844.

419. Le F. convers PERRÉARD, Jean, décédé à Saint-Albert, le 11 juillet 1895. Il était né à Lyon, le 6 décembre 1827 ; il avait fait son oblation le 31 mai 1858.

420. Le P. LAHONDÈS, Jean-Baptiste, décédé à Rome, le 31 juillet 1895. Il était né à Chambon-le-Château (Mende), le 24 décembre 1869 ; il avait fait son oblation le 15 août 1892.

421. Le P. SAUTIN, Claude, décédé à Jaffna, le 10 août 1895. Il était né à Bouchage (Grenoble), le 28 juillet 1867 ; il avait fait son oblation le 15 août 1888.

422. Le F. convers VERNET, Ferdinand, décédé à Notre-Dame des Lumières, le 29 août 1895. Il était né à

Peyrins (Valence), le 14 novembre 1818; il avait fait son oblation le 1^{er} novembre 1850.

423. Le F. convers **CHARD, Claude**, décédé à Notre-Dame de Bon-Secours, le 4 septembre 1895. Il était né à Pinsot (Grenoble), le 30 mars 1831; il avait fait son oblation le 25 avril 1872.

424. Le F. convers **ROUSSEAU, Joseph**, décédé à Autun, le 10 septembre 1895. Il était né à Tavernes (Fréjus), le 14 juin 1833; il avait fait son oblation le 1^{er} novembre 1862.

425. Le P. **O'DWYER, Bryan-Patrick**, décédé à Londres, le 15 septembre 1895. Il était né à Cashel (Irlande), le 27 avril 1845; il avait fait son oblation le 15 mai 1864.

426. Le P. **FICK, Victor**, décédé à Saint-Thomas (Jersey), le 26 septembre 1896. Il était né à Volstrof (Metz), le 17 avril 1845; il avait fait son oblation le 19 mars 1872.

427. Le P. **GRAND, Pierre-Gustave**, décédé à Paris-Montmartre, le 18 novembre 1895. Il était né à Pontarlier (Besançon), le 27 juillet 1830; il avait fait son oblation le 25 mars 1875.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1895.

	Pages.
MISSIONS ÉTRANGÈRES. — Vicariat de la Saskatchewan. —	
Lettre du R. P. BONNALD.....	5
Vicariat de Saint-Albert. — Pèlerinage de Sainte-Anne. —	
Lettre du R. P. VÉGRÉVILLE au T. R. P. Général.....	27
Vicariat de la Colombie Britannique. — Lettre du R. P. LE	
JEUNE au T. R. P. Supérieur général.....	34
Missions de Ceylan. — Vicariat de Colombo. — Rapport	
de M ^{re} MÉLIZAN.....	45
MAISONS DE FRANCE. — Maison de Lyon. — Lettre du R. P.	
LAVILLARDIÈRE au T. R. P. Supérieur général.....	66
VARIÉTÉS. — Voyage du T. R. P. Général en Amérique.....	77
REVUE. — Une mission à Ghiddes.....	114
Une mission au Vieil-Baugé.....	118
Vingt-quatrième anniversaire de l'apparition de Notre-Dame	
de Pontmain.....	126
Athabaska-Mackenzie (Canada).....	128
Notre-Dame de Bonne-Espérance.....	129
Mission de la Nativité (lac d'Athabaska).....	131
Juniorat d'Ottawa.....	133
NOUVELLES DIVERSES.....	135

JUIN 1895.

MISSIONS ÉTRANGÈRES. — Vicariat de Saint-Boniface. — Sacre	
de M ^{re} LANGEVIN. — Lettre du R. P. LÉFÈVRE, provincial	
du Canada, au T. R. P. Général.....	137
MAISONS DE FRANCE. — Maison de Vico. — Lettre du R. P.	
HAMONIC.....	169
Province britannique. — Maison d'Inchicore.....	225
VARIÉTÉS. — Mandement de prise de possession de M ^{re} LAN-	
GEVIN.....	231
Deux ouvrages d'un Oblat de Marie.....	251
REVUE. — Une lettre pontificale.....	264
L'esprit et les vertus de M ^{re} DE MAZENOD.....	266
L'incendie de Pontmain.....	268
Funérailles du R. P. GARIN.....	270
NOUVELLES DIVERSES.....	271

SEPTEMBRE 1895.

	Pages.
MISSIONS ÉTRANGÈRES. — Mission de Qu'Appelle. — Lettre du R. P. CAMPEAU au T. R. P. Supérieur général.....	273
Vicariat de la Saskatchewan. — Mission de la Visitation au Portage-la-Loche. — Lettre du R. P. PÉNARD au T. R. P. Supérieur général.....	285
Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa. — Rapport du R. P. HARNOIS.....	303
MAISONS DE FRANCE. — Maison de Notre-Dame de Pontmain. Lettre du R. P. REY au T. R. P. Supérieur général.....	308
VARIÉTÉS. — Monseigneur RICARD.....	386
Réunion des jeunes Pères à Saint-Jean d'Autun.....	402
NOUVELLES DIVERSES.....	411

DÉCEMBRE 1895.

MISSIONS ÉTRANGÈRES. — Vicariat de la Saskatchewan. — Lettre du R. P. RAPET à M ^{re} PASCAL.....	413
Vicariat de l'État libre d'Orange. — Lettre du R. P. PORTE au R. P. TATIN.....	431
Province du Canada. — Maison de Montréal. — Lettre du R. P. JODOIN au T. R. P. Général.....	445
MAISONS DE FRANCE. — Maison de Notre-Dame de Talence. — Lettre du R. P. BERTHELON au T. R. P. Général.....	461
Maison du Calvaire. — Lettre du R. P. ROUX au T. R. P. Supérieur général.....	472
VARIÉTÉS. — I. <i>La Savoyarde</i>	493
II. Chapelle du scolasticat de Liège.....	503
III. Première consécration d'église dans le diocèse de Saint-Albert.....	506
IV. Les pauvres à Paris.....	508
V. <i>L'Esprit et les Vertus de Monseigneur de Mazenod</i>	532
NOUVELLES DIVERSES.....	537
OBLATIONS.....	554
NÉCROLOGE.....	560